

1893

Volume 58: 1893

Congregation of the Mission

Follow this and additional works at: <https://via.library.depaul.edu/annales> Part of the [History of Religions of Western Origin Commons](#)

Recommended CitationVolume 58: 1893, Annales de la Congrégation de la Mission (Congregation of the Mission).
<http://via.library.depaul.edu/annales/58>

This Article is brought to you for free and open access by the Vincentian Journals and Publications at Via Sapientiae. It has been accepted for inclusion in Annales de la Congregation de la Mission by an authorized administrator of Via Sapientiae. For more information, please contact digitalservices@depaul.edu.

ANNALES

DE LA CONGRÉGATION

DE LA MISSION

IMPRIMERIE D. DUMOULIN ET C^{ie}

Rue des Grands-Augustins, 5, à Paris.

ANNALES

DE LA CONGRÉGATION

DE LA MISSION

OU

RECUEIL DE LETTRES ÉDIFIANTES

ÉCRITES PAR LES PRÊTRES DE CETTE CONGRÉGATION

ET PAR LES FILLES DE LA CHARITÉ

PARAISSANT TOUS LES TROIS MOIS

TOME LVIII — ANNÉE 1893



05706

PARIS

95, RUE DE SÈVRES, 95

1893

LETTRE
DE
S. ÉM. LE CARDINAL PREFET
DE LA S. CONGRÉGATION DES ÉVÊQUES ET RÉGULIERS
A M. ANTOINE FIAT
SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES PRÊTRES DE LA MISSION, A PARIS

De la Secrétairerie
de la Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers.

30 septembre 1892.

La lettre que, à la date du 16 du mois d'août dernier, Vous avez adressée à cette Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers ; puis la circulaire imprimée que, à la date du 20 du mois de septembre courant, Vous avez envoyée à tous les Directeurs, Visiteurs, Visitatrices et Supérieures des Filles de Saint-Vincent de Paul, sont une preuve manifeste du grand empressement et de la grande sollicitude avec lesquels Votre Paternité s'est appliquée sans délai à faire publier et exécuter, dans toute la Compagnie des susdites Filles, le décret de cette Sacrée Congrégation du 17 décembre 1890, commençant ainsi : *Quemadmodum.*

Ex secretaria S. Congregationis Episcoporum et Regularium.

Die 30 Septembris 1892.

Litteris diei 16 elapsi mensis Augusti, ad hanc S. Congregationem EE. et RR. directis, necnon subsequenti epistola circulari typis edita die 20 labentis mensis Septembris ad omnes Directores, Visitatores, Visitatrices et Superiorissas Filiarum S. Vincentii a Paulo, liquide demonstratur quanta diligentia, quantaque sollicitudine Paternitas Tua publicationem in universam Societatem prædictarum Filiarum, nec non exequutionem decreti S. hujus Congregationis diei 17 Decembris 1890, incipien. *Quemadmodum* curare non intermittat. Sperandum vero est fore ut Paternitatis

Il est à espérer que les autres Supérieurs et Supérieures répondront avec un zèle égal et une égale promptitude à la sollicitude de Votre Paternité. Aussi la même Sacrée Congrégation ne fait-elle que stimuler toujours de plus en plus Votre zèle et Votre dévouement, afin que Vous ne cessiez d'y veiller soigneusement et diligemment.

Sur ce, je demande au Seigneur qu'il bénisse toutes vos entreprises.

Votre dévoué, I. Card. VERGA, *Préfet*.

Jos. M., Arch. de Césarée, *Secrétaire*.

BREF DE S. S. LÉON XIII

INDULGENCES DU ROSAIRE

LÉON XIII, PAPE. — Pour la future mémoire. Par nos Lettres Apostoliques du 12 août 1879, Nous avons accordé des faveurs spirituelles, dont mention est faite plus bas, aux Prêtres séculiers de la Congrégation de la Mission et aux pieuses Sœurs, dites Filles de la Charité. Mais, comme le temps de l'Indult est expiré et que le Supérieur Général de ladite Congrégation Nous a demandé de daigner le

tuæ sollicitudinibus ceteri Superiores ac Superiorissæ pari zelo et alacritate respondeant; super quo S. eadem Congregatio zelum et devotionem Paternitatis Tuæ etiam atque etiam excitare non omittit, ut sedulo diligenterque advigilare nunquam cesset. Interim P. T. cuncta prospera a Domino deprecor.

Tui studiosus I. Card. VERGA, *præf.*

Jos. M. Arch. Cæs, *secret.*

LEO PP. XIII. — Ad futuram rei memoriam. — Apostolicis Nostris Litteris diei XII Augusti MDCCCLXXIX spirituales gratias, de quibus inferius sermo, Presbyteris Sæcularibus Congregationis Missionum et religiosis Sororibus, Filias quas vocant Charitatis, concessimus. Sed cum Indulti tempus desierit. Summusque præfatæ Congregationis Moderator a Nobis postulaverit, ut id benigne renovare dignaremur, Nos, exhibitis supplicationibus

renouveler, Nous avons résolu de faire droit à sa requête. C'est pourquoi, appuyé sur la miséricorde du Dieu Tout-Puissant et sur l'autorité des Bienheureux Apôtres Pierre et Paul, en vertu des présentes Lettres, Nous accordons, comme autrefois, tant au Supérieur Général qu'à chacun des religieux prêtres de la susdite Congrégation, pourvu qu'ils aient été approuvés pour recevoir les confessions sacramentelles, le pouvoir et la faculté de bénir les chapelets et d'appliquer les indulgences du très saint Rosaire, d'une manière privée et dans la forme accoutumée de l'Eglise, mais seulement pour les religieuses Sœurs appelées Filles de la Charité. Et, comme il arrive quelquefois que lesdites Sœurs, appliquées aux œuvres de charité, sont obligées d'interrompre la récitation du très saint Rosaire ou d'omettre tout à fait ce qui reste après l'avoir interrompu, Nous, pour les porter de plus en plus à la miséricorde envers le prochain, par les présentes Lettres, et comme grâce spéciale, leur accordons cette faveur que, lorsqu'elles se servent des

obsecundare statuimus. Itaque de Omnipotentis Dei misericordia ac BB. Petri et Pauli Apostolorum Ejus auctoritate confisi, harum Litterarum vi, ut alias, indulgemus, ut tum ipse Summus Moderator, tum alius quisque ex religiosis Presbyteris supradictæ Congregationis, dummodo tamen ii ad sacramentales confessiones excipiendas approbati sint, Coronas peccatorias cum applicatione indulgentiarum Sanctissimi Rosarii pro religiosis tantum Sororibus, quæ Filiæ Charitatis appellantur, in forma Ecclesiæ consueta privatim benedicere possint valeantque. Quum vero interdum accadat ut præfatæ religiosæ Sorores ad charitatis officia accitæ Sanctissimi Rosarii recitationem intermittere, vel intermissam omnino omittere cogantur, Nos, quo ipsæ ad misericordiam in proximos magis excitentur, præsentibus iisdem Litteris de speciali dono gratiæ veniam damus, cujus vi ipsæ Coronis precatoriis a religiosis Presbyteris ut supra benedictis utentes, quotiescumque ob legitimas charitatis causas Sanctissimi Rosarii recitationem interrumpere debeant vel interruptam ne prosequi quidem possint, non obstante hoc defectu,

chapelets bénits par les prêtres sus-mentionnés, toutes les fois que, pour des raisons légitimes de charité, elles doivent interrompre la récitation du très saint Rosaire ou même qu'elles ne peuvent pas le terminer, après l'avoir interrompu, elles gagnent, malgré cela, toutes et chacune des indulgences, soit plénières, soit particulières, qu'elles gagneraient si elles récitait le très saint Rosaire sans interruption et en entier. Et cela, nonobstant notre règle et celle de la Chancellerie Apostolique de ne pas accorder des indulgences *ad instar*, ainsi que les autres Constitutions et Ordonnances Apostoliques, et tout ce qu'il y aurait de contraire, de quelque nature que ce soit. — Et vaudront les présentes pour dix ans. — Nous voulons aussi qu'aux copies et même aux exemplaires imprimés des présentes Lettres, munis de la signature d'un notaire public et du sceau d'une personne constituée en dignité ecclésiastique, soit ajoutée la même foi qu'aux présentes elles-mêmes, si elles étaient produites ou montrées.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le premier jour de décembre 1892 et la quinzième année de Notre Pontificat.

S. Card. VANUTELLI.

omnes et singulas tam plenarias quam partiales indulgentias acquirere valeant quas acquirerent si Sanctissimum Rosarium absque intermissione et per integrum recitarent. Non obstantibus Nostra et Cancellariæ Apostolicæ Regula de non concedendis indulgentiis ad instar, aliisque Constitutionibus et Ordinationibus Apostolicis ceterisque contrariis quibuscumque. Præsentibus ad decennium valituris. Volumus autem ut præsentium Litterarum transumptis seu exemplis, etiam impressis, manu alicujus Notarii publici subscriptis et sigillo Personæ in Ecclesiastica dignitate constitutæ, munitis eadem prorsus fides adhibeatur, quæ adhiberetur ipsis præsentibus, si forent exhibitæ vel ostensæ. — Datum Romæ apud S. Petrum, sub annulo Piscatoris, die I Decembris MDCCCXCII. Pontificatus Nostri anno decimo quinto.

S. Card. VANUTELLI.

FRANCE

MISSION

DONNÉE A LA COLONIE DES OUVRIERS ITALIENS

A PARIS

Il y a quelques années, Mme la marquise di Rende, mère de Mgr di Rende, alors nonce apostolique à Paris, prit l'initiative d'organiser les secours matériels et spirituels pour les ouvriers italiens, dont plusieurs milliers habitent la capitale de la France. Elle s'adressa pour cela à l'autorité diocésaine et à la famille religieuse de saint Vincent de Paul. Les enfants du saint qui avait secouru autrefois avec tant de dévouement les populations étrangères que la guerre ou la misère refoulaient dans Paris, entendirent volontiers cet appel. Paris fut divisé en cinq sections. L'autorité diocésaine se chargea de mettre dans chacune un prêtre qui connût la langue italienne ; et la Communauté des Filles de la Charité, de placer dans une des maisons de chaque zone une sœur sachant la langue, et, s'il était possible, originaire de l'Italie. Cette organisation subsiste. Les Sœurs s'occupent surtout de connaître les familles pauvres, de faire aller les enfants aux écoles, de subvenir autant que possible aux besoins matériels, et en même temps de procurer les secours spirituels à toute cette population si exposée à la misère et au mal.

Cette année, comme on l'avait fait déjà, un missionnaire a été appelé d'Italie, M. Alphonse Baratelli, prêtre de la Mission, de la maison de Plaisance. Il a évangélisé pendant plusieurs semaines la colonie italienne, avec un grand dévouement et avec un grand succès.

Voici quelques détails qui nous ont été communiqués

sur le bien opéré dans plusieurs des centres de l'Œuvre italienne :

I. La mission s'ouvrit le 28 août 1892, dans le *quartier Saint-Eloi*. La sœur qui s'y dévoue à l'Œuvre avait déployé tout son zèle pour y faire participer ceux auxquels elle porte un intérêt si charitable.

Chaque soir, dans la chapelle des catéchismes de Saint-Eloi, environ 500 personnes se réunirent pour écouter avec une attention vraiment édifiante la parole de Dieu.

Dès le commencement, et pendant toute la durée de la mission, les confessions furent nombreuses, et un grand nombre de personnes qui depuis longtemps étaient éloignées de Dieu, se rapprochèrent de lui.

Le 11 septembre, jour de la clôture, il a été vraiment beau de voir ce grand nombre d'Italiens, qui avaient si exactement suivi la mission, se rendre en pèlerinage à Montmartre, et là, faire leur communion générale devant la statue du Sacré-Cœur de Jésus, qui leur tendait les bras et paraissait vouloir les embrasser avec amour ; Notre-Seigneur, nous l'espérons bien, l'a fait réellement, et les a bénis du haut du ciel. Après la messe de communion, rendue plus solennelle par le chant des cantiques, ils entendirent le sermon du missionnaire et reçurent la bénédiction du Saint Sacrement, suivie d'un cantique à la sainte Vierge, puis ils se rendirent à une agape fraternelle préparée par la sœur.

Il y avait à la cérémonie un représentant de la presse catholique, qui fut très frappé de ce pieux spectacle, et aussitôt il envoya le récit de ce pèlerinage à Rome et à Naples.

Pour terminer cette remarquable journée du 11 septembre par une nouvelle manifestation de la piété chrétienne, les Italiens vinrent au nombre de six cents environ à la chapelle de Saint-Eloi, pour la clôture de la mission. Après la récitation du chapelet, le prédicateur, M. Baratelli,

monta en chaire et parla sur la nécessité, pour assurer la persévérance, de sanctifier le dimanche et d'avoir une grande dévotion à la sainte Vierge. Il donna la bénédiction papale, et la cérémonie se termina par le salut du Saint Sacrement et par la distribution à tous les fidèles de quelques souvenirs de la mission : croix, livres, etc.

A cette occasion, le missionnaire a organisé l'Association des Enfants de Marie et celle des Mères chrétiennes.

II. Cet heureux succès encouragea à faire donner la mission dans le *quartier des Ternes* ; elle dura sept jours. Dès le début et jusqu'à la fin, la chapelle du patronage (rue Guersant, 30) fut remplie aux instructions du soir. Le résultat fut aussi édifiant et aussi consolant qu'à Saint-Éloi. Le dernier jour eut lieu la communion générale, puis un fraternel banquet réunit les retraitants qui furent servis par les Filles de la Charité et par les dames italiennes du quartier. Le missionnaire, tout heureux, circulait dans cette belle réunion, distribuant les Souvenirs de mission.

On se réunit de nouveau à la chapelle pour la clôture des exercices. Une réception d'Enfants de Marie eut lieu, puis M. Baratelli bénit une statue du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre, que la sœur chargée de l'Œuvre avait procurée à ses chers Italiens, pour leur obtenir la persévérance par l'intercession de ce glorieux martyr.

III. Le même zélé missionnaire commença les saints exercices pour les Italiens des populeux *quartiers de Vaugirard et de Grenelle*, le 25 septembre, dans la crypte de Notre-Dame des Champs ; il les continua les jours suivants dans la chapelle du catéchisme de Saint-Jean-Baptiste de Grenelle, où, le 2 octobre, fête de Notre-Dame du Rosaire, se fit la communion générale. Le soir du même jour, la Mission se terminait dans la crypte de Notre-Dame des Champs, comme dans les missions qui avaient précédé.

Le Seigneur répandit largement ses faveurs. Beaucoup retournèrent à Dieu, qui depuis longtemps en étaient élo-

gnés, et d'autres âmes, bonnes déjà, s'affermirent dans la vertu. Unions illégitimes réhabilitées par le sacrement de mariage; baptême ou première communion retardés jusque-là, et reçus à l'occasion de la mission : la grâce produisit tous ces heureux effets.

Il était vraiment édifiant de voir avec quelle attention et quelle piété les riches ainsi que les ouvriers vinrent assidûment écouter la parole de Dieu; ces derniers, plus particulièrement, accouraient à l'église malgré la fatigue de leur journée, affrontant plus d'une fois une pluie battante.

Dans l'après-midi du 2 octobre, à la crypte de Notre-Dame des Champs, se trouvaient des Italiens de presque tous les quartiers de Paris. Là, après la récitation du saint rosaire et le chant des litanies, eut lieu la cérémonie de clôture de la mission.

Enfin, on distribua pour souvenir des médailles de Notre-Dame du Saint-Rosaire, que la sœur chargée de l'Œuvre avait fait frapper pour cette circonstance.

SAINT-WALFROY

RAPPORT SUR LES RETRAITES D'HOMMES

DONNÉES A SAINT-WALFROY

Lu par M. BOULANGER, supérieur de cette maison, à l'assemblée diocésaine des Œuvres tenue à Reims, au mois d'août 1892.

« Son Éminence le cardinal Langénieux a exprimé le désir qu'il y eût, à une extrémité de son diocèse, au fond des Ardennes, des retraites d'hommes comme il y en avait déjà à une autre extrémité, à Braisne. Les Missionnaires, fils de saint Vincent de Paul, qui desservent le pèlerinage de Saint-Walfroy, se mirent en mesure d'entrer dans la voie qui leur était indiquée, et de réaliser ainsi l'idée émise par

l'Assemblée des catholiques tenue en 1889, à Charleville, sous la présidence de Mgr l'archevêque.

Si nous avons eu besoin d'autres motifs pour nous exciter à entreprendre cette nouvelle œuvre, nous nous serions rappelé les exemples et les enseignements de saint Vincent de Paul, notre bienheureux Père. Voici ce que dit M. A. Loth dans sa belle *Histoire de saint Vincent de Paul* : « Les retraites spirituelles furent le complément des missions et des exercices des ordinands. Saint Ignace, avec sa haute raison, en avait propagé la pratique et formulé la méthode dans son livre des *Exercices*. Saint Vincent de Paul, avec son bon sens si sage, s'appliqua à les remettre en goût dans le clergé, et il en étendit l'usage à toutes les classes de la société. La maison de Saint-Lazare devint comme un cloître perpétuellement ouvert aux ecclésiastiques et aux gens du monde. L'affluence était considérable; le vénérable supérieur disait quelquefois lui-même, avec cette douce gaieté dont il usait à l'occasion, que la maison de Saint-Lazare était comme l'arche de Noé, où toutes sortes d'animaux, grands et petits, étaient reçus et logés. Comme Saint-Lazare, les autres maisons de la Mission, même celles de l'étranger, ouvraient leur porte et leur cœur pour ces pieux exercices. »

Il était réservé à la maison de Saint-Walfroy d'avoir l'honneur et le bonheur de marcher sur les traces de ses aînées. Elle inaugura les retraites d'hommes, sous les auspices de Marie-Immaculée, de Notre-Dame du Sacré-Cœur, le 31 mai 1890.

La solitude de Saint-Walfroy est bien favorable aux saints exercices. Au-dessus et loin de la foule plus ou moins agitée, sur cette montagne où il semble qu'on est si près du ciel, le retraitant n'est distrait que par le chant des oiseaux et la vue des fleurs, des fruits et des moissons qui l'engagent à admirer à loisir la puissance, la sagesse, la beauté et la bonté du Dieu Créateur.

Quelques détails courts et précis donneront une idée des retraites d'hommes à Saint-Walfroy. Mais auparavant, qu'il me soit permis de remercier le R. P. Watrigant, qui voulut bien me communiquer sur le sujet qui nous intéresse de précieux renseignements, fruits de sa sagesse et de son expérience déjà assez longue dans cet art si sublime de conduire les retraites : *Ars artium regimen animarum*. Assurément, *non passibus æquis*, mais enfin nous tâcherons de cheminer dans la même carrière du zèle où il marche à pas de géant. Nous tâcherons, selon les recommandations de saint Vincent, d'être de modestes glaneurs là où ses frères et lui sont de grands moissonneurs.

La première retraite commença le 31 mai 1890 et dura trois jours pleins. Elle était composée de quinze hommes, pères de famille ou jeunes gens, industriels, patrons, notaires, anciens fonctionnaires, la plupart membres des Conférences de Saint-Vincent de Paul, tous très dévoués aux ouvriers et aux pauvres. Ces Messieurs venaient en grande partie des Ardennes, mais il y en avait quelques-uns de la Marne et de la Meuse. Cette Retraite avait été annoncée par les *Semaines religieuses* et les bons journaux de la région. On avait aussi envoyé çà et là, à des adresses recommandées, un certain nombre de feuilles imprimées donnant diverses indications qui ont leur utilité. Le chiffre des hommes qui ont fait la première retraite est modeste : quinze ! Mais quand on sait la répugnance que l'homme éprouve à se regarder dans l'intérieur de sa conscience, parce qu'il est, comme on l'a dit, un fuyard de Dieu ; quand on sait les ruses de Satan pour mettre obstacle au règne de Jésus-Christ dans les âmes, on n'est pas surpris qu'il y ait eu peu d'empressement pour aller en retraite. Mais je dois dire que la qualité de ceux qui se trouvaient dans la solitude suppléait à la quantité. Je me souviens que l'un d'eux, vieillard vénérable, aussi distingué par la vertu que par la science, que Dieu a rappelé à lui depuis cette époque,

voulait, pour bien faire la retraite, observer le silence prescrit par le règlement. Mais il avait peut-être un peu le défaut spécial attribué....; quand il lui arrivait d'ouvrir la bouche en temps et lieu défendus, aussitôt qu'il s'apercevait de son oubli, il mettait le doigt sur les lèvres pour les tenir fermées à toute parole inutile.

Je ne veux point terminer ce qu'il y avait à dire sur cette première retraite, à laquelle, du reste, les autres ressemblent plus ou moins, sans envoyer un merci bien respectueux et très sincère à cet homme d'intelligence et de cœur que tout le monde vénère à Sedan. Grâce à M. H. Rouy, à son esprit d'initiative, de sagesse et de dévouement, il a été assez facile d'organiser les retraites.

En 1891, il y eut trois retraites d'hommes. La première commença le samedi, veille de la Sainte-Trinité, 23 mai. Elle se composa de vingt-cinq retraitants; c'était une augmentation de dix sur la première. Comme en 1890, il y eut quatre entretiens chaque jour : méditation, instruction, conférence, sermon. Ces Messieurs se réunissaient encore en commun non seulement pour la sainte messe, mais encore pour la récitation du chapelet. Dans les temps libres, ils faisaient le chemin de la croix et de pieuses lectures, prenaient des notes sur les entretiens qui leur avaient été faits, et se disposaient par l'examen à leur confession de la retraite.

On commença la première retraite d'ouvriers le 1^{er} juillet 1891. Elle se composait de dix-sept hommes ou jeunes gens. Les grèves qui ont troublé l'année dernière, dans le pays ardennais, la vallée de la Chier et la vallée de la Meuse, ont empêché MM. les patrons de faire tout ce qu'ils auraient désiré pour le bien spirituel de leurs ouvriers. Comme pour la retraite dont nous avons parlé précédemment, il y avait quatre entretiens par jour. Seulement, outre le missionnaire prédicateur, il y avait un second missionnaire dont les fonctions étaient d'occuper,

par des chants et par l'exercice du chemin de la croix, ces chers ouvriers pendant les temps libres, qui sont assez considérables.

La seconde retraite d'ouvriers eut lieu la même année, du 11 au 15 juillet. Elle se composait de trente hommes ou jeunes gens. C'était une augmentation très appréciable.

En 1892, la première retraite eut lieu du 11 au 15 juin.

Elle se composait de vingt-trois hommes, pères de famille et jeunes gens. Elle eut lieu dans les mêmes conditions que les précédentes. Peut-être serait-il bon, outre la feuille imprimée, d'adresser une lettre à certains de ces Messieurs qui ont de la peine à se décider à faire une retraite.

La troisième retraite d'ouvriers s'est terminée mercredi dernier. Trente hommes ont fait les saints exercices avec une grande régularité et une édification vraiment touchante. Les pèlerins de Saint-Walfroy, la veille et le jour de l'Assomption, ne purent s'empêcher d'admirer le spectacle de ferveur présenté par les retraitants. Ils étaient dociles comme de petits enfants aux avis qui leur étaient donnés, soit par M. le prédicateur de la retraite, soit par M. le Supérieur. Il est regrettable que la retraite qui avait été annoncée, préparée par les Missionnaires pour le 14 juillet, n'ait pas eu lieu.

A propos des retraites de ces chers ouvriers, qu'il me soit permis de noter, en terminant ce travail peut-être un peu long, plusieurs points : 1° Il faut que les ouvriers viennent volontiers à la retraite; mais, d'autre part, il ne faut pas qu'ils y viennent pour vivre pendant cinq jours dans l'inaction; 2° Il est bon, surtout au commencement de l'œuvre, qu'on fasse un choix parmi les ouvriers qui se distinguent de leurs camarades par leur religion : *justus justificetur adhuc*, par leur position soit dans le

pays, soit dans l'atelier; 3° Il est nécessaire que le Supérieur de Saint-Walfroy soit averti, au moins quinze jours à l'avance, du nombre et de la profession des retraitants, soit par M. le président des patrons chrétiens, soit par M. l'aumônier de leur association, soit par MM. les patrons eux-mêmes qui envoient des ouvriers sur la montagne. Les retraites, en effet, exigent qu'on fasse des provisions de vivres, que ces provisions arrivent à point. S'il faut mortifier le chrétien en retraite, il ne faut pas tuer le citoyen. Voilà pourquoi il faut être informé du nombre des convives qui doivent prendre part non seulement au festin spirituel, mais encore à la table matérielle. Je ne connais aucun missionnaire de la montagne qui ait reçu jusqu'à présent le pouvoir de changer les pierres en pain.

J'ai confiance que cette œuvre, encouragée, bénie par Son Éminence, portera ses fruits. »

Des retraites d'hommes sont données avec non moins de succès par les Missionnaires de Prime-Combe (Gard). Elles ont parfois compté jusqu'à soixante et soixante-dix retraitants réunis pour ces saints exercices.

*Lettre de M. PAUL BEDJAN, prêtre de la Mission,
à M. le Directeur de l'Œuvre des Écoles d'Orient.*

Publications chaldéennes.

Ans-les-Liège (Belgique), le 17 avril 1892.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Comme j'avais l'honneur de vous l'annoncer dans un rapport de l'an passé, notre second volume des *Vies des Saints* a paru en juin dernier : c'est un recueil de sept cents pages contenant l'histoire des martyrs chaldéens et persans qui ont souffert pour la foi depuis la neuvième année du règne de Sapor II jusqu'au temps de Phirouz (319-484 de l'ère chrétienne).

Le plus grand nombre de ces récits est dû à la plume d'un saint et célèbre personnage qui a été témoin oculaire de quelques-uns des faits qu'il relate; quant aux autres, il les a trouvés dans de précieux écrits ou bien il les a entendus raconter par des témoins dignes de confiance, par des confesseurs de la foi eux-mêmes et par des ecclésiastiques qui gouvernaient alors l'Église, comme il le dit lui-même. Cet auteur, c'est saint Maronta, évêque de Meipirkat, qui a été envoyé trois fois en ambassade par Arcadius, empereur de Constantinople, vers Isdegerde I^{er}, roi de Perse, en 400, 410 et 420.

Voici le jugement que porte sur cet ouvrage un célèbre orientaliste belge, Mgr Lamy, professeur à l'Université de Louvain. Je transcris la lettre qu'il m'a écrite.

« Louvain, le 26 juin 1891.

« Les Sœurs de Saint-Vincent m'ont apporté ce matin votre second volume des *Vies des Saints*. C'est un ouvrage d'une importance exceptionnelle. Les actes authentiques des martyrs persans forment assurément une des pages les plus glorieuses de l'histoire de l'Église en général; pour l'Église de Perse, c'est un diadème de gloire. Vous avez mis une bien grande exactitude à imprimer le texte avec les points voyelles et à donner la signification des noms persans, ce qu'on n'avait pas encore fait. Vous avez également donné les variantes là où il y a plusieurs manuscrits. »

Un autre docteur de la même Université nous écrivait, quelques jours auparavant : « Le second volume de vos *Actes des Martyrs et des Saints* m'a été remis par la Sœur supérieure de Louvain. Je m'empresse de vous adresser mes plus chaleureuses félicitations pour cette publication magnifique. La collection comprise dans vos deux volumes est d'un prix inestimable, tant au point de vue littéraire qu'à celui de l'histoire. »

Le 16 du même mois, le Préfet de la bibliothèque apos-

tolique du Vatican nous faisait l'honneur de nous adresser ces paroles si encourageantes : « Mon Révérend Père, au nom de l'administration de la Bibliothèque apostolique, je m'empresse de venir vous offrir nos remerciements et nos félicitations pour le second volume des *Martyrs chaldéens et persans*, que vous avez bien voulu nous faire remettre par M. Guidi : c'est une publication d'une utilité immense, tant pour les lettres orientales que pour la piété. »

Après mon second volume des *Vies des Saints*, j'ai été obligé de donner une seconde édition de l'*Histoire de Joseph* par saint Ephrem. J'avais publié pour la première fois, en 1887, tout ce que j'avais pu trouver de cet ouvrage de notre saint docteur ; mais ce poème paraissait bien incomplet : il s'arrêtait tout court à la mission donnée à Juda d'annoncer à Joseph l'arrivée de Jacob, et il ne contenait que dix livres, tandis que Salomon de Bassora, dans son *Abeille*, en indiquait douze ; cependant, ne trouvant aucun exemplaire qui dépassât le dixième livre, on était bien obligé de s'en tenir là. Enfin, S. B. le Patriarche de Babylonie m'ayant, dans sa bonté, procuré deux exemplaires de la partie qui complétait tout l'ouvrage, j'ai dû donner une édition nouvelle sous ce titre : *Histoire complète de Joseph, en douze livres, par saint Ephrem*. C'est un livre classique de premier mérite ; le style en est simple, mais irréprochable. Dans ce traité de morale, la vertu, personnifiée en Joseph, est admirablement mise en scène ! Les protestants eux-mêmes l'ont adopté pour leurs écoles.

Voici l'appréciation d'un orientaliste très judicieux sur cette *Histoire de Joseph* :

« 28 août 1891.

« En revenant de la retraite diocésaine que j'ai eu le bonheur de suivre au séminaire, je trouve le précieux envoi dont vous avez bien voulu m'honorer ; merci mille fois de ce nouveau témoignage de votre bonté envers moi ! Il est inutile que je vous dise combien j'apprécie cette seconde

édition de l'*Histoire de Joseph*; ce sera certainement une des plus belles perles de votre couronne. Je vous en félicite de tout cœur, et je rends grâce au bon Dieu de tout le bien qu'il opère par vous dans son Église. »

Je vous disais un mot, l'année dernière, de nos Chaldéens de Malabar, et je suis heureux de pouvoir confirmer aujourd'hui ce que je vous prédisais alors sur des demandes que je pensais recevoir de ce pays des Indes : j'ai fait, depuis l'année dernière, plusieurs envois assez importants de mes publications; je viens de leur expédier encore cette semaine une grande quantité de livres. Leurs lettres sont très touchantes; mais elles sont aussi si fort élogieuses que je n'ose les traduire pour vous les communiquer. Je suis convaincu que ces livres contribueront puissamment à ramener les schismatiques qui restent encore dans ces pays lointains.

Malgré la longue et désastreuse grève des typographes de l'Allemagne, malgré les retards qu'elle a occasionnés, enfin malgré mes occupations si nombreuses, je suis sur le point d'achever le troisième volume des *Vies des Saints*, qui sera aussi important que le second; j'espère qu'il pourra paraître vers la fin du mois prochain. Les deux tiers de cette nouvelle publication paraissent pour la première fois; c'est un nouveau trésor pour la piété, aussi bien que pour les lettres syriaques et pour l'histoire.

Si des besoins plus urgents ne me forçaient de suspendre ce travail, je pourrais immédiatement commencer mon quatrième volume, dont j'ai déjà réuni les matériaux; Dieu aidant, j'espère pouvoir le donner l'année prochaine.

Voilà, Monsieur le Directeur, le résultat obtenu dans le courant de cette année par l'Œuvre dont vous avez été le premier protecteur. Je suis assuré que vos lecteurs éprouveront une douce consolation en voyant tout le bien qui se fait, pour la plus grande gloire de Dieu et pour le salut des

âmes, au moyen de la diffusion de ces bons et excellents livres dans les Missions.

Veillez agréer, mon Très Révérend Père, l'hommage de la plus vive reconnaissance avec laquelle je suis votre très humble et tout dévoué serviteur.

P. BEDJAN,

I. p. d. I. M.

M. JEAN-BAPTISTE PÉMARTIN

(1827-1892)

Au Berceau de Saint-Vincent de Paul, près de Dax, vient de s'éteindre de la mort très douce que Dieu accorde habituellement à ses fidèles serviteurs, M. Jean-Baptiste Pémartin, prêtre de la Mission, ancien secrétaire général de sa Congrégation, visiteur de la province d'Aquitaine. Durant sa vie très active, partout où la Providence le conduisit, il sut rapidement conquérir par ses rares qualités l'estime et l'affection. Aussi, dans cet hommage que nous voulons lui rendre, n'avons-nous presque qu'à recueillir ce qu'ont écrit de lui ceux qui l'ont le plus connu.

Il lui est honorable d'avoir su gagner de si vives sympathies, et ces témoignages seront une consolation pour tous ceux qui le regrettent et qui lui gardent un affectueux souvenir.

*
* *

Un compatriote et un ami rappelle ses premières années :

« Né dans les Landes, à Dax, le 7 juillet 1827, M. Jean-Baptiste Pémartin y vécut assez longtemps pour y nouer des amitiés qui lui sont demeurées fidèles et qui lui survivent.

« De Dax, où habitaient ses parents, il fut envoyé au petit séminaire de bonne heure et y fit ses études. Vif et pétulant, le jeune écolier eut quelque peine à se plier aux exigences austères d'une règle. Mais il était pieux; sa piété corrigea peu à peu ce que son caractère avait de trop exubé-

rant. Il devint d'année en année plus édifiant, et il vit en même temps s'accroître ses succès scolaires.

« En rhétorique, il allait de pair avec trois de ses condisciples que la Compagnie de Jésus devait attirer et dont la carrière n'a pas été sans éclat : les RR. PP. J. Labat et Martin qui ont laissé au grand séminaire d'ineffaçables souvenirs, et le R. P. Lacroix, jusqu'à ces dernières années supérieur de l'excellent collège de Sarlat.

« Au grand séminaire de Dax, où il alla continuer ses études, M. Pémartin avait déjà pris rang parmi les premiers élèves, lorsque le choix de M. de Capdeville le rappela au petit séminaire. Il venait d'achever sa philosophie.

« Professeur (1851-1857), il retrouvait ceux qui, deux ans auparavant, étaient ses maîtres. Tout en gardant pour eux une respectueuse déférence, il mit à les seconder un zèle, une ardeur et un dévouement tels qu'on pouvait les attendre d'une nature généreuse comme la sienne.

« Mais déjà une nostalgie secrète lui rendait sa vie au séminaire difficile à supporter. Avec un de ses compatriotes, moins âgé que lui, M. Claverie, il rêvait d'apostolat, d'assujettissements, de sacrifice plus complet de sa liberté.

« Il était prêtre depuis deux ans, lorsqu'en 1857 il quitta tout pour devenir humble novice dans la famille de saint Vincent de Paul. » (*Semaine religieuse d'Aire et de Dax.*)



Il s'appliqua à sa formation religieuse avec la simplicité et l'ardeur qui faisaient partie de ses qualités naturelles. Tous ceux qui le connurent alors gardent de lui le plus édifiant souvenir.

Sa vive intelligence le rendait apte à toute sorte de ministère, son dévouement permettait de compter sur lui pour aller accomplir, partout où la Providence voudrait, les œuvres de sa vocation. Tour à tour professeur et missionnaire dans divers établissements de sa Congrégation, à

Aurillac, à Vichy, à Marseille, ses supérieurs ne tardèrent pas à lui confier la conduite d'œuvres importantes. Les difficultés d'une première installation ne semblaient pas exister pour son esprit actif et industrieux; aussi le voit-on chargé d'organiser successivement les établissements de sa Congrégation à l'île Bourbon, à Nice, à Constantine, à Funchal; partout avec succès, partout aussi avec le désintéressement qui le rendait prêt à quitter une œuvre, quand elle était établie, pour aller ailleurs en fonder une autre.

Enfin en 1874, M. Eugène Boré, Supérieur général, qui l'appréciait, lui confia l'important emploi de Secrétaire général de sa Congrégation.

* *

C'est dans cette nouvelle fonction que M. Pémartin accomplit l'œuvre qui marquera surtout sa vie et pour laquelle sa Compagnie et celle des Filles de la Charité lui garderont une spéciale reconnaissance.

Les *Lettres* de saint Vincent de Paul, où se peint au vif l'âme de cet homme si saint, si charitable et si sage, étaient demeurées pour la plupart manuscrites; c'était un trésor presque ignoré. Un accident pouvait le détruire ou le disperser, comme cela avait eu lieu en partie à l'époque de la Révolution. Armé d'une patience qui contrastait avec l'ardeur de son tempérament, M. Pémartin se mit à déchiffrer ces manuscrits et il en publia la collection: plus de deux mille lettres, qu'il accompagna de notes brèves et érudites.

Les premiers disciples de saint Vincent et les premières Filles de la Charité avaient recueilli avec une filiale sollicitude les instructions de leur saint Fondateur et les conférences qu'il leur adressait. On conservait ces richesses avec un soin jaloux, mais on n'avait que peu d'exemplaires, quelques-uns lithographiés, tous incomplets. Il fut décidé qu'on donnerait une édition complète des *Conférences* de saint Vincent de Paul aux prêtres de la Mission et aux Fil-

les de la Charité, dans le format des *Lettres*, et M. Pémar-tin en dirigea l'exécution.

A peine cette entreprise terminée, il se tourna vers une autre. Il aimait ardemment la Congrégation à laquelle il appartenait. Il avait travaillé, par les précédentes publications, à raviver les sources où elle puise son esprit; il voulait maintenant la rattacher d'une manière très intime à ses premières origines. Dans ce but, il entreprit la publication de *Notices sur les premiers Compagnons de saint Vincent*. Il se proposait de poursuivre jusqu'à l'époque contemporaine cette série de vies édifiantes, parfois héroïques. C'est là que s'incarne et se transmet l'esprit des familles religieuses. — Parallèlement aux exemples se développe l'enseignement, et il obtint que fût publiée la *Collection des circulaires des Supérieurs généraux*.

Il savait se susciter de dévoués collaborateurs. L'exécution des œuvres qu'il conduisait n'avait pas toujours — il était le premier à en convenir — la perfection que des critiques un peu exigeants lui demandaient; mais il fallait, faisait-il observer, ou marcher avec cette activité ou renoncer à d'aussi laborieuses entreprises.

* *

Ses forces s'usaient à ce labeur sans relâche. On lui confia, comme un repos relatif, l'honorable charge de Visiteur d'une des provinces de sa Congrégation. On espérait que l'air de Dax, sa nouvelle résidence et sa patrie, l'aiderait à réparer ses forces. Là encore il continua de travailler. « Littérateur de mérite, il a laissé, écrit un de ses compatriotes, plusieurs ouvrages humblement anonymes, parmi lesquels on doit signaler une réponse victorieuse aux prétentions des Espagnols, ces grands accapareurs de Saints, qui tout dernièrement encore voulaient faire de saint Vincent de Paul un de leurs compatriotes d'outre-monts. » (*L'Adour*.) De nouveau et aussitôt il conquit l'estime de

ceux qui le retrouvaient après bien des années d'absence. Une autre plume — celle encore d'un ami, on le sent — traçait de lui ce portrait : « C'était l'esprit le plus fin, l'homme le meilleur, le plus droit et le plus aimable qu'on puisse trouver. D'ailleurs sa physionomie intelligente et sympathique reflétait tout son esprit et tout son cœur. » (*Réveil des Landes.*)

Il s'était créé d'illustres et honorables amitiés. Il sut les apprécier et il leur resta toujours fidèle.

Modeste, mais clairvoyant et ferme, il était irréprochable dans sa doctrine; il ne cessa jamais de porter un ardent intérêt aux grandes causes où l'Église intervenait. L'*Univers* écrivait, au jour de sa mort :

« D'une modestie égale à son mérite, M. l'abbé Pémartin, a passé presque inaperçu au milieu du monde, trop habitué à ne remarquer que ce qui brille; mais en quelle considération n'était-il pas auprès de tous ceux qui, soit dans sa Congrégation, soit parmi les hommes d'œuvres, avaient appris à s'édifier au spectacle de ses rares vertus! Homme de doctrine intègre et de sage conseil, il a vraiment vécu de la vie de l'Église, prenant sa grande part de toutes les épreuves par où elle passe depuis tant d'années.

« Sous des dehors qui reflétaient le calme et la paix de son extérieur, il cachait une vaillance indomptable, et, tout rempli de la charité de saint Vincent, il montrait en même temps toute la vigueur d'un esprit qui puisait sa force aux meilleures sources. Ancien directeur de l'œuvre du Berceau, Visiteur de la province d'Aquitaine, il s'est montré partout un modèle, offrant à Dieu, dans un âge encore peu avancé (il est mort dans sa soixante-sixième année) les fruits abondants d'une patience admirable qui, au milieu des plus dures traverses, ne l'a pas quitté un seul instant.

« Pour l'*Univers* il fut jusqu'à son dernier souffle un ami constant et éclairé. »

La maladie ruinait peu à peu ce corps soutenu par une âme vaillante. M. Pémartin avait contracté à l'île Bourbon, où il supporta sans y prendre garde les rigueurs d'un climat de feu, une maladie dont il ne devait jamais guérir. Une mission qu'il remplit ensuite en Asie avait achevé de briser son corps. Seuls, les soins assidus et dévoués qui lui furent prodigués purent, durant les dernières années, prolonger cette vie agonisante. L'âme gardait sa vigueur. Dans les dernières semaines, un ami venu de Paris pour serrer encore une fois la main de ce vaillant prêtre, l'entretenait des luttes et des intérêts actuels de l'Église. Aussitôt le regard du mourant laissa reparaitre cette flamme qui avait toujours trahi la vivacité de ses sentiments pour tout ce qu'il aimait.

Il se prépara à la mort avec le calme, la paix, le soin d'un vrai chrétien et d'un saint prêtre. La veille encore, tout préparé déjà à paraître devant Dieu : « Ne manquez pas, dit-il, lorsque le moment sera venu, de me réciter les prières des agonisants. » Fortifié par tous les secours de la religion, soutenu par la prière des siens qui étaient accourus, par celles des membres de sa famille religieuse, il rendit son âme à Dieu doucement, le dimanche 13 novembre, fête de la Dédicace, vers dix heures, pendant que l'Église célébrait les gloires de la céleste Jérusalem où il allait entrer.

*
**

« Ses obsèques, écrit un témoin de cette douloureuse et solennelle cérémonie¹, ont été célébrées avec une piété touchante et au milieu d'un grand concours de prêtres et de religieux, de Filles de la Charité, de séminaristes et de gens du monde, qui tous voulaient rendre un dernier hommage à celui qui fut leur modèle, leur conseiller, leur ami et leur père.

1. *La Croix des Landes*, 19 novembre 1892.

« Sa Grandeur Mgr l'évêque d'Aire s'était fait représenter par M. l'archiprêtre de Dax.

« La levée du corps a été faite par M. Milon, secrétaire général de la Congrégation des Lazaristes, successeur de M. Pémartin.

« Le deuil était conduit par MM. Campan, supérieur du Berceau, Rosset, supérieur du grand séminaire de la Rochelle, par les deux sœurs du vénéré défunt, par M. Ducournau, son beau-frère, et par M. Delaunay, officier de marine, son neveu.

« De la chambre funèbre, où le corps avait été exposé les jours précédents, le cortège s'est déroulé religieusement en spirale, contournant la chapelle, de façon à promener une dernière fois les restes du défunt devant toutes les œuvres du Berceau qu'il avait tant aimées, devant la maison de Ranquines et le chêne de Saint-Vincent, premiers témoins de sa vocation.

« Parmi les prêtres nombreux du diocèse d'Aire, nous avons remarqué, en outre de M. l'archiprêtre de Dax, MM. l'archiprêtre de Mont-de-Marsan, le supérieur ainsi que plusieurs missionnaires de Buglose et de Maylis, les doyens de Roquefort, Tartas, Peyrehorade, Parentis et Montfort.

« Au nombre des lazaristes venus du dehors, signalons avec M. le supérieur de la Rochelle, M. le supérieur du grand séminaire d'Angoulême, M. Beaubois, né à Sainte-Suzanne (île Bourbon), auquel M. Pémartin, premier curé lazariste de cette paroisse, avait fait faire la première communion, et M. Cleu, vieux missionnaire, un des premiers compagnons, à Dax, du vénéré M. Truquet.

« Toutes les maisons des Filles de la Charité de la province étaient représentées.

« Nous avons aussi remarqué la présence de plusieurs membres de la commission administrative du Berceau, et les représentants de toutes les grandes familles de Dax, admirateurs et amis de leur regretté compatriote.

« M. Serpette, le confident de M. Pémartin pendant sa longue maladie, a célébré la messe, à laquelle assistait, en rochet et mosette, un autre très illustre Dacquois, ami d'enfance du défunt, Mgr Thomas, archevêque d'Andrinople, qui a fait l'absoute.

« L'office a été chanté avec art et piété par le séminaire des Lazaristes de Dax, alternant avec le séminaire du Berceau et l'orgue admirablement tenu par un ancien élève de cette maison.

« Nous avouons que le chant de l'office divin n'a jamais produit sur nous d'aussi douces émotions.

« Après la cérémonie le cortège est sorti par la grande porte pour conduire le corps à sa dernière demeure; bientôt le cercueil du vénéré défunt a été descendu, au milieu de l'émotion générale, dans le caveau situé sous le chœur de la chapelle, et placé près de celui de son ami et prédécesseur M. Lacour.

« En 1854, tous les deux s'étaient agenouillés ensemble devant la maison et le chêne de Ranquines : en se relevant, tous les deux s'étaient plaints de l'abandon où gisait le berceau du grand bienfaiteur de l'humanité.

« Quelques années après tous les deux se faisaient les disciples de saint Vincent de Paul. L'un et l'autre étaient préposés successivement à la garde du Berceau, qu'ils ont laissé glorieux et prospère.

« Leurs restes mortels reposent côte à côte, en attendant le grand jour de la résurrection; mais leurs âmes, nous en avons la douce confiance, se sont déjà retrouvées au ciel. »

GRACE ATTRIBUÉE A L'EAU BÉNITE DE S. VINCENT

Lettre de la sœur N..., Fille de la Charité.

Guérison d'un fou furieux.

B., août 1892.

MONSIEUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Comme je l'ai promis, je viens vous prier, si vous le jugez à propos, de faire publier dans les *Annales*, la guérison d'un excellent homme; nous l'attribuons à l'Eau bénite de Saint-Vincent.

Je fus appelée près de lui, en toute hâte; il avait un tel accès de folie que six hommes des plus forts ne suffisaient pas pour le maintenir. Il prétendait qu'on voulait l'empoisonner, et n'acceptait que ce que je lui présentais. Je lui fis prendre dans ses potions de l'eau de Saint-Vincent, et nous fîmes une neuvaine à notre bienheureux Père, en promettant de faire publier cette grâce dans les *Annales* si le malade guérissait. A dater de ce moment-là, les hommes ne l'ont plus gardé que par précaution. Nous ne pouvons attribuer qu'à l'eau bénite de Saint-Vincent cette guérison si subite, ainsi que bien d'autres adoucissements à des maux qui paraissaient incurables et presque désespérés. Aidez-nous à remercier notre bienheureux Père de ce qu'il veut bien nous aider par ce moyen dans notre ministère de charité.

Je demeure, en l'amour de Notre-Seigneur et de notre Immaculée Mère,

Votre, etc.

Sœur N.,

I. f. d. l. C. s. d. p. M.

GRACES EXTRAORDINAIRES

ATTRIBUÉES A L'INTERCESSION DU B. JEAN-GABRIEL PERBOYRE

*Lettre de la sœur COULLOMB, fille de la Charité,
à M. FIAT, Supérieur général.*

Guérison et préservation.

La Capelle-Marival, 7 novembre 1892.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Je viens acquitter une dette de reconnaissance envers notre cher bienheureux Jean-Gabriel. Voici le fait.

Vers la fin du mois d'août, l'une de nos chères enfants internes se trouva fatiguée. Sa tante, qui habitait une commune voisine, me demanda de la prendre quelques jours chez elle. Je le permis volontiers, mais voilà que la fièvre typhoïde se déclara et l'emporta.

Bientôt, deux autres de nos orphelines se trouvent aussi atteintes de fièvre typhoïde ; à peine sont-elles convalescentes, qu'une quatrième est prise, et avec les symptômes les plus alarmants.

C'est alors que nos Sœurs eurent la pensée de s'adresser au Bienheureux. Nous commençâmes une neuvaine, nous promîmes une messe d'actions de grâces en son honneur, et l'insertion de la faveur obtenue dans les *Annales*, demandant au Bienheureux la guérison de notre petite malade et la cessation de l'épidémie. Dieu soit béni ! et gloire au Bienheureux ! Nous fûmes pleinement exaucées. Ce matin, la messe d'actions de grâces a été célébrée, et en vous donnant connaissance du fait, je m'acquitte, mon très honoré Père, de la seconde promesse. Toutes nos enfants assistaient à la sainte messe, car toutes jouissent d'une parfaite santé.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus filial respect, dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie Immaculée,

Mon très honoré Père,

Votre bien humble et obéissante fille,

Sœur COULLOMB,

I. f. d. l. C. s. d. p. M.

Lettre de la sœur N., fille de la Charité, à M. MILON, secrétaire général de la Congrégation de la Mission.

Guérison.

MONSIEUR,

Hôpital de C., le 14 novembre 1892.

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Je viens vous donner les détails que Monsieur notre très honoré Père demande, au sujet de la guérison d'un jeune soldat dont quelques journaux ont parlé, et que nous attribuons à l'intercession du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre.

Cette guérison date du mois de mars 1890. C'est le 10 janvier 1890 que ce jeune soldat entra à l'hôpital, atteint de la fièvre typhoïde (il se nomme F....; il est natif de C...). Malgré tous les soins donnés par le major, la maladie s'aggravait chaque jour; il y avait près de deux mois que ce pauvre jeune homme était cloué sur son lit, sans éprouver aucun soulagement. Une personne charitable venait de nous faire cadeau de la statue du Bienheureux; la sœur chargée des militaires me demanda la relique du Bienheureux, qu'elle mit au cou du malade, et chaque jour elle allait faire une petite prière devant la statue pour demander la guérison de ce jeune soldat. Mais son malade allait toujours de plus en plus mal.

Dans la journée, elle le fit administrer. Le soir, le major arrive; le voyant à toute extrémité, il dit à la sœur que ce jeune homme ne passerait pas la nuit. Il mit deux hommes

pour le veiller, avec recommandation de le transporter à la chambre mortuaire, aussitôt qu'il aurait rendu le dernier soupir. Une fois le médecin parti, ma compagne quitte son malade, en priant les deux veilleurs de ne pas s'éloigner. Elle se rend à la chambre où était la statue du Bienheureux, et elle le prie avec de nouvelles instances, lui adressant même de naïfs reproches de ce qu'elle n'était pas exaucée.

Elle revient alors près de son malade, lui fait les prières des agonisants, et recommande aux deux veilleurs de l'appeler aussitôt qu'il serait mort, pour l'ensevelir, et de là le transporter selon la recommandation du major. La nuit se passe; le matin, en se levant, la sœur court voir ce qui en était. En entrant, elle aperçoit son malade les yeux ouverts, et qui lui dit qu'il a passé une bonne nuit et qu'il était bien. Aussitôt elle vint à la chapelle nous annoncer cette nouvelle, en nous disant qu'elle attribuait cette grâce au Bienheureux.

Vers neuf heures, le major arrive et demande si on avait exécuté ses ordres. On l'introduit auprès du malade. Il fut grandement surpris de le trouver sans fièvre; il ne pouvait en revenir. Nous lui racontâmes ce qui s'était passé et les instances que ma compagne avait faites auprès du Bienheureux. Il partagea notre admiration, et fit de suite lancer une dépêche pour annoncer aux parents de ce jeune homme que leur fils était guéri; la veille, ils avaient reçu celle qui leur disait qu'il était à toute extrémité.

Depuis ce jour, le malade a repris peu à peu ses forces. Le jeudi saint, il fit ses pâques, et le vendredisaint, il rentrait dans ses foyers avec quelques mois de convalescence. Il nous a promis que jamais il n'oublierait de prier et de remercier le bienheureux Jean-Gabriel qui l'avait si bien protégé. C'est le 5 avril 1890 qu'il quittait l'hôpital.

En l'amour de Jésus et de Marie Immaculée, j'ai l'honneur d'être...

Sœur N.,

1 f. d. l. C. s. d. p. M.

LA COMPAGNIE DES FILLES DE LA CHARITE

PENDANT

LA PERSÉCUTION RELIGIEUSE DE LA RÉVOLUTION

Avant que le temps ne les ait entièrement effacés, il paraît utile de fixer les souvenirs de la persécution que la Compagnie des Filles de la Charité a subie, comme les autres associations religieuses, à la fin du siècle dernier.

De glorieux exemples ont été donnés pendant la Révolution par des Sœurs fidèles à l'Église et à leur vocation. Ces souvenirs honorables encouragent; il sont aussi une instruction sur la conduite à tenir dans des circonstances analogues.

Nous donnons, dans leur ordre chronologique et autant que possible tels qu'ils nous sont transmis, les traits et les documents qui regardent la Communauté durant la période révolutionnaire. Bien des faits intéressants et parfois très honorables restent à recueillir; ils pourront trouver ici leur place si on veut bien nous les communiquer.

I

ÉTAT DE LA COMPAGNIE DES FILLES DE LA CHARITÉ EN 1789.

Quand M. Félix Cayla fut placé par l'Assemblée générale de 1788 à la tête de la double famille de saint Vincent, la sœur Dubois (Renée) était Supérieure générale de la Communauté des Filles de la Charité. Le directeur était M. Bourgeat, qui ne remplissait qu'imparfaitement ses fonctions à cause de son âge avancé et de ses infirmités.

Le nouveau Supérieur général s'occupa aussitôt de remédier à cette situation. Il avait constaté ce fait qui ressort des vicissitudes par lesquelles la Compagnie des Filles de la Charité a passé depuis son établissement, que sa prospérité, et par suite le bien qu'elle a opéré, a toujours été en rapport

avec les soins que ses supérieurs naturels lui ont directement prodigués.

Le 1^{er} janvier 1789, il adressa à toutes les maisons des Filles de la Charité une circulaire qui est une des plus importantes parmi celles de leurs Supérieurs généraux.

« Dès les premiers jours de mon élection, leur dit-il, je m'occupai de votre bonheur; je me serais empressé dès cet instant de vous faire entendre ma voix et de vous porter des paroles de paix et de salut, si la multitude des affaires ne m'en eût ôté la liberté. Je jouis d'un peu de calme, et j'en profite pour remplir un devoir bien cher à mon cœur.

« Je vous dois les sentiments d'un père; mais ils ne seraient pas dignes de vous si je ne joignais aux effusions d'une tendre charité *les empressements du zèle et l'étendue des soins qu'il inspire.* »

Viennent ensuite des avis pleins de sagesse pour entretenir les Sœurs dans les sentiments d'une vraie piété, rétablir l'uniformité qui avait subi quelque altération, maintenir la paix et l'union des cœurs, et exciter un dévouement de plus en plus généreux dans les différentes fonctions qu'elles ont à remplir à l'égard des pauvres.

Cette même année, il donna un successeur à M. Bourgeat, à qui les infirmités ne permettaient plus de continuer la direction des Sœurs : ce fut M. Sicardi, son assistant italien. M. Cayla se proposant de présider lui-même le conseil de la Communauté et de se mettre au courant des affaires et du personnel des maisons, ce choix n'avait pas l'importance qu'il aurait eue dans d'autres circonstances.

Malheureusement, la révolution qui éclata, et dont les premières fureurs se portèrent sur Saint-Lazare, l'incertitude de la conservation des Filles de la Charité, la suppression définitive de leur Communauté, le 18 août 1792, et la nécessité dans laquelle se trouva M. le Supérieur général

de prendre la route de l'exil, ne lui permirent pas de réaliser les intentions où il était de replacer toutes choses dans leur état normal. Quoique sur la terre étrangère, il ne perdit pas de vue cette intéressante partie de la famille de saint Vincent, et c'est dans le but de réaliser les améliorations que son esprit élevé et pratique avait entrevues, qu'il composa un Directoire spirituel à l'usage du séminaire.

II

LE 13 JUILLET 1789.

La journée du 13 juillet 1789, pendant laquelle la maison de Saint-Lazare fut livrée au pillage et à la dévastation, fut une journée de terreur et d'angoisses pour les Filles de la Charité, dont la maison était dans la même rue et vis-à-vis Saint-Lazare. Nous empruntons à Mgr Jauffret, évêque de Metz, le récit de ce qui se passa dans leur habitation durant cette funeste journée.

Pendant que les brigands entraient à Saint-Lazare, des cris affreux se faisaient entendre contre les Filles de la Charité. On les accusait d'être de connivence avec les Missionnaires et on les menaçait de faire une prochaine irruption dans leur asile. Leur maison, unique chef-lieu des Filles de la Charité, était en ce moment composée de cent cinquante Sœurs, parmi lesquelles on en comptait cinquante comme invalides : c'étaient celles qui, après avoir consacré leur vie entière au service des pauvres, étaient tombées dans l'infirmité de la vieillesse. La Communauté les rappelait dans cette maison où elles recevaient de leurs sœurs les soins qu'elles n'étaient plus elles-mêmes en état de donner aux pauvres. Les postulantes étaient au nombre de quatre-vingt-dix-huit, de l'âge de seize à vingt ans. On conçoit tout ce qu'il y avait à craindre pour ces jeunes filles, de l'irruption de cette multitude furieuse qui ne demandait qu'un signal pour briser toutes les portes. Les Sœurs ne se

cachaient pas l'étendue de leur péril et invoquaient ardemment le Seigneur comme leur unique sauvegarde.

A cinq heures et demie du matin, un des directeurs avait pu sortir de Saint-Lazare et pénétrer chez elles pour célébrer la sainte messe, mais il n'en était pas sorti. A sept heures, trois ou quatre brigands frappèrent à la porte, annonçant M. Bourgeat, qu'ils apportaient sans connaissance et dans son fauteuil, de la maison de Saint-Lazare. En entrant dans sa chambre, ces brigands avaient été touchés de respect à la vue de ce vénérable vieillard complètement paralysé, et avaient accédé à la proposition du garde-malade, de le transporter chez les Sœurs. « Voilà, disaient-ils aux autres affidés, voilà le père des Filles de la Charité, laissez-le en paix. » En le remettant aux maîtresses des novices : « Voilà votre père, leur dirent-ils, vous en aurez bien soin ; nous vous apportons tout son mobilier, son chapeau, sa bourse ; » et, en s'en allant, ils ajoutèrent qu'il n'y avait rien à craindre pour les Sœurs : « Nous ne sommes pas payés pour vous, dirent-ils, mais pour Saint-Lazare. » Les maîtresses des novices elles-mêmes ont rapporté ce fait. Quand ces trois brigands étaient arrivés, les Sœurs avaient cru qu'ils venaient pour se saisir de leur second directeur, M. Sicardi, qui s'était réfugié dans la chapelle et caché dans son confessionnal. Mais ils s'en retournèrent aussitôt continuer leurs ravages à Saint-Lazare, sans s'informer de ce qui se passait dans la maison des Sœurs.

D'autres brigands se présentèrent sur les onze heures du matin, au nombre de quinze ; ils voulurent s'introduire dans la maison et en faire la visite, prétendant y trouver le trésor de Saint-Lazare, du blé et de la farine. La Supérieure générale, la sœur Dubois ¹, et la maîtresse des novices les accompagnèrent dans leur visite. Les quatre-vingt-

1. Morte à Sablé, âgée de soixante-dix ans.

dix-huit novices étaient en ce moment dans la salle du noviciat, mais les brigands n'eurent pas la pensée d'y entrer. Ils passèrent de même sans faire attention devant la salle des archives et devant celle où se trouvaient tous les vêtements et le linge des postulantes, renfermés en ce lieu depuis dix ans. Cette visite dura une heure et demie, et pendant ce temps les cris de rage et de fureur continuaient au dehors contre les Sœurs, et semblaient par intervalles devenir plus alarmants.

Quand cette quinzaine de bandits se furent retirés, la Communauté se rendit au réfectoire. On y récita bien les prières accoutumées avant le repas, mais ni sœurs ni postulantes n'eurent le courage de manger.

La Communauté continua à demeurer dans la crainte jusqu'à cinq heures du soir; à ce moment, les brigands revinrent au nombre de deux cents, hommes et femmes; ces dernières furent renvoyées par les chefs de la troupe. La plupart étaient armés de piques, de massues, de barres de fer, de pistolets, de sabres, d'épées, de vieilles armes; des chefs marchaient à leur tête. Au milieu d'un tel péril, la Supérieure générale et les maîtresses des novices ne crurent pouvoir mieux faire que de renfermer leurs novices et leurs postulantes dans la chapelle.

D'après le récit dicté par trois maîtresses des novices, vingt de ces brigands, faisant rétrograder les autres, se dirigèrent vers la chapelle et menacèrent d'en enfoncer la porte si elle ne leur était ouverte à l'instant. On la leur ouvrit, et ils virent devant eux ces pauvres jeunes personnes, agenouillées au pied de l'autel, invoquant la protection de Marie Immaculée et de leur bienheureux Père saint Vincent. Au cliquetis des armes, aux jurements de ces forcenés, on peut comprendre leur frayeur, au point qu'elles se mirent à pousser des cris lamentables. Aussi les brigands eux-mêmes semblent frappés d'un saisissement involontaire et s'arrêtent; l'un des chefs retire son chapeau, les autres

l'imitent. La sainteté du lieu, l'image de Notre-Seigneur, celles des saints semblent leur imposer le respect, ils s'avancent vers le sanctuaire, mais d'un pas timide. Comme s'ils n'étaient plus les mêmes hommes, tout à l'heure ivres de vin et de fureur : « Mesdemoiselles, ne craignez rien, dit l'un d'eux, nous ne venons pas pour vous faire aucune insulte; malheur à celui qui oserait le tenter! » Ces paroles n'empêchèrent pas que plusieurs novices se trouvèrent mal et tombèrent évanouies. Alors, celui qui semblait être le chef de la troupe, grand jeune homme dont les traits fortement prononcés annonçaient un caractère énergique et décidé, soit pour le bien, soit pour le mal, s'avança vers l'autel, suivi de ses satellites, et fit la génuflexion devant le Saint Sacrement; plusieurs des siens l'imitèrent. Mais, voyant que plusieurs novices étaient encore tombées évanouies, il dit à sa troupe : « Allons, sortons de ce lieu; n'effrayons pas davantage par notre présence ces jeunes demoiselles. » Il sort, et tous les autres le suivent, étonnés sans doute de se retirer avec des sentiments aussi contraires à ceux qui les avaient amenés.

De là ils visitèrent la maison et voulurent voir l'infirmerie des anciennes. C'est là que les Filles de la Charité, paralysées par les infirmités et par les années, trouvent les derniers soins qu'elles ont exercés envers leur prochain. Mais les servantes des pauvres doivent mourir pauvres; aussi rien n'était plus simple, plus modeste que cette infirmerie. Les brigands, malgré le désir qu'ils avaient de trouver la maison en défaut, admirèrent cet état de dénuement. Le prétexte de cette visite était de voir si des hommes ne s'y seraient pas renfermés : les deux directeurs étaient restés dans leurs confessionnaux, et on ne les avait pas aperçus. Ces hommes voulurent aussi goûter le bouillon de ces sœurs infirmes, mais ils le trouvèrent fade ainsi que tous les autres aliments destinés pour elles, et ils ne pouvaient comprendre qu'on n'apportât pas un peu plus d'apprêt

pour ces sœurs de la maison, quand elles-mêmes sont si attentives pour les pauvres qui leur sont étrangers. Mais c'est que ces brigands ne pensaient pas que la religion de Jésus-Christ unit tous les hommes en un seul esprit et en un seul cœur, et que pour les Filles de la Charité le pauvre le plus inconnu a le même droit à ses soins qu'un frère ou qu'un enfant.

Cette dernière invasion dura environ trois quarts d'heure. Après cette visite, les brigands retournèrent sous la porte d'entrée et y restèrent quelques moments. L'un d'eux avait demandé de l'argent à une maîtresse des novices; mais le chef, l'ayant entendu, menaça de le tuer s'il s'avisaient de renouveler sa demande.

Deux sœurs furent toutefois obligées d'accompagner quelques-uns de ces hommes armés, qui voulurent les conduire dans un cabaret. Elles les suivirent jusqu'au milieu de la rue Saint-Lazare, et s'en tirèrent avec quelques pièces de monnaie. A leur retour, elles trouvèrent des protecteurs dans les brigands qui s'étaient mis comme de garde à la porte de la Communauté. Ils leur firent place et elles rentrèrent sans avoir reçu aucune insulte.

Dans toutes ces visites, il ne se passa rien d'inconvenant, et même la langue de ces bandits resta comme enchaînée. Au moment où ils sortaient de la maison, la populace voulut y pénétrer; mais ils s'y opposèrent efficacement et firent fermer la porte sur eux. Le chef s'établit debout en dehors et dit : « Mes enfants, je vous avertirai quand il en sera temps; » en même temps, il menaça de tuer de sa main celui qui violerait la consigne.

La Communauté fut ainsi sauvée du pillage et de toute insulte par une grâce spéciale du Seigneur; mais elle fut bien en proie à la crainte durant deux jours et deux nuits.

Dès le soir du 13 juillet, la garde nationale s'étant formée, les Sœurs demandèrent un piquet pour veiller à leur défense. Le district leur envoya une quarantaine

d'hommes de cette garde qui s'organisait à peine et qui portait la cocarde verte. Ces hommes furent plus pénibles aux Sœurs par leurs propos, que les brigands eux-mêmes, mais ils ne leur firent aucun mal.

Dans cette circonstance, la Supérieure, la sœur Dubois, disait, dans sa circulaire du 1^{er} janvier 1790 : « Depuis le 12 juillet dernier, nos jours se sont passés dans des anxiétés et des perplexités continuelles, qui ont altéré nos santés.... Bénissons le Seigneur en tout temps, et supplions-le avec instance de nous accorder des jours plus sereins, si c'est sa sainte volonté. »

III

LA SŒUR DELEAU ÉLUE SUPÉRIEURE DES FILLES DE LA CHARITÉ

La sœur Deleau (Marie-Antoinette) fut élue Supérieure générale à la Pentecôte de 1790, pour remplacer ma sœur Dubois. La sœur Deleau était née à Bray, près d'Amiens; c'est dans le petit hospice de cette localité qu'elle fit son postulat. Elle entra au séminaire de Paris à l'âge de dix-huit ou dix-neuf ans, en 1745. A sa sortie du séminaire, elle fut envoyée à la Miséricorde de Montpellier, d'où elle fut tirée pour être placée sœur servante dans la maison de Saint-Hippolyte, petite ville à huit lieues de Montpellier. Cet établissement était à la fois un hôpital militaire et une Miséricorde. « Ne cessons jamais, disait-elle à ses sœurs, d'offrir en nous à tout le monde, et surtout aux protestants dont nous sommes entourées, l'exemple des vertus évangéliques, et rendons-leur ces vertus aimables par nos continuels services; faisons-leur désirer la foi catholique, comme le moyen le plus assuré d'arriver à la vie bienheureuse par l'exercice de tout bien. »

De Saint-Hippolyte, elle fut placée à la tête de l'établissement de Bordeaux, dit la Manufacture; et trois ans après, elle fut élue assistante de la Supérieure de la Communauté. Après son triennat, pendant lequel elle sut se concilier

l'estime et la confiance de toutes les Sœurs de la Maison-Mère, elle alla comme Supérieure au faubourg Saint-Antoine, à Paris. Elle se trouvait dans ce poste difficile au moment des premières insurrections et de la prise de la Bastille. Le respect qu'elle sut commander, par ses vertus et son dévouement aux classes pauvres, préserva sa maison de toute tentative désastreuse. C'est de là qu'elle fut tirée pour remplacer la sœur Dubois, le 24 mai 1790.

Les circonstances dans lesquelles la sœur Deleau fut placée à la tête de la Communauté étaient d'autant plus critiques, qu'au milieu des plus grands bouleversements et de la dispersion de sa Communauté, elle allait se trouver privée des conseils de ses Supérieurs, que la tourmente révolutionnaire avait forcés de s'exiler pour échapper à l'échafaud.

(A suivre.)

POLOGNE

NOTICE

SUR

M. MARIEN-APOLLINAIRE KAMOCKI

PRÊTRE DE LA MISSION (1804-1884)

I

Marien-Apollinaire Kamocki naquit le 16 juillet 1804, à Raciborowiec, près Piotrkow, gouvernement de Kalizy, d'une ancienne famille noble, où la foi vive, la piété solide, les vertus chrétiennes et sociales étaient héréditaires. La noblesse de caractère y était plus estimée encore que la noblesse de race.

Pierre-Sarius Kamocki était connu par son dévouement aux intérêts de l'Église et à ceux de la patrie. Vrai père pour les pauvres et les domestiques, arbitre dans toutes les difficultés qui s'élevaient entre les seigneurs voisins, il possédait l'estime et l'affection de tous. Il avait deux enfants qui le vénéraient : la fille est morte jeune, après deux ans de mariage ; le fils, Marien-Apollinaire, le regardait non seulement comme son père, mais comme son meilleur ami, pour lequel il n'avait rien de caché.

La mère de M. Kamocki, Marie Skorkowska, sœur de l'évêque de Cracovie ¹, digne de son frère et de son mari par sa piété, sa vertu, sa charité à toute épreuve, était vraiment la femme forte de l'Évangile. Son fils lui avait conservé une affection qui était presque un culte. Il parlait d'elle les larmes aux yeux en l'appelant « ma sainte mère ». Une lettre trouvée dans les papiers de M. Kamocki fait parfaitement ressortir le caractère de cette mère vraiment

1. Mgr Charles Skorkowski ; il est mort en exil, victime de son dévouement pour la défense des droits de la sainte Église.

chrétienne et la vénération que son fils avait pour elle. Voici ce qu'elle lui écrivait :

« Mon bon et cher fils,

« Tu désires que je te laisse mes conseils par écrit, comme je l'ai fait pour ta sœur. Les devoirs d'une femme sont bien simples et faciles à remplir : j'ai pu les lui faire connaître ; mais, mon enfant, un homme par sa nature est appelé à des actes plus élevés. Cependant, pour satisfaire au désir que t'inspire ton amour filial, je te laisse mes petites recommandations pour dernier souvenir et comme gage de mon affection maternelle.

« Quelle que soit la position que tu pourras avoir dans l'avenir, souviens-toi toujours de la présence de Dieu qui punit le crime et récompense la vertu. Sois inébranlable dans ta sainte religion ; aie une grande estime pour les cérémonies de la sainte Église et un profond respect pour les prêtres qui en sont les ministres. — Après l'amour de Dieu et de la religion, que le bien public soit ton principal but ; que les sentiments d'humanité, d'indulgence, de douceur, de justice, t'accompagnent toujours dans ta vie privée aussi bien que dans ta vie publique. Si un jour tu as la pensée de te marier, sois prudent dans le choix de ta compagne ; que ton cher père le sache. Prends de lui conseil dans tous tes projets ; imite ses vertus, et par ton amour filial tâche d'adoucir l'amertume dont ses jours sont souvent abreuvés.

« Lorsque tu apprendras que je ne suis plus de ce monde, que ton affection filiale te rappelle le devoir de prier le Seigneur pour l'âme de ta mère, qui aura à payer une dette à la justice divine. Autant que ta position te le permettra, fais dire beaucoup de messes, car c'est par ce grand et saint mystère que nous soulageons le plus les âmes du purgatoire.

« Comme une mère qui aime tendrement son bon en-

fant, je te laisse ma bénédiction, qui peut-être sera la dernière. Que Dieu te bénisse comme il a béni Abraham et Jacob; qu'il te bénisse en te donnant les vertus qui lui sont agréables; qu'il t'accorde la santé, la gloire, la bonne renommée. Tels sont les vœux d'une mère pour ses enfants aimés : ce sont les miens.

« Ton affectionnée mère,

« MARIE KAMOCKA, née SKORKOWSKA. »

« Le 28 avril 1823. »

M. Kamocki avait dix-neuf ans lorsque sa mère traçait ces conseils pour lui; nous verrons plus tard comment il les a mis fidèlement en pratique. Pendant bien des années encore, ce fils si tendrement aimé reçut la bénédiction de sa mère; elle le fortifiait contre les vicissitudes et des souffrances qui l'attendaient. Une lettre à peine lisible, datée du 30 août 1847, lui apporta pour la dernière fois cette consolation :

« Le bon Dieu, après une bien longue attente, daigna me consoler en m'envoyant tes lignes, mon cher fils, abbé Marien !... Ses desseins sont impénétrables; je comptais si bien mourir dans le lieu béni de la pénitence¹; mais je n'en étais pas digne. Je suis tombée si malade que le médecin a voulu que je quitte absolument cette sainte maison...; que la volonté de Dieu soit faite ! Je suis bien souffrante; mes jambes sont si enflées que je ne puis marcher sans qu'on me soutienne.

« Je te donne à Dieu, cher enfant, avec ce cœur de mère qui t'aime toujours tendrement. Il y a longtemps que je n'ai pas écrit à ma petite Joséphine; mais je l'ai toujours dans mon souvenir, et chaque jour je lui envoie une bène-

1. Mme Kamocka était du tiers ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel; dans le désir de mener une vie toute de pénitence, elle obtint d'habiter un des couvents du Carmel. Elle fut enterrée revêtue d'un habit de carmélite.

diction de grand'mère, n'ayant qu'un désir : qu'elle ne se trompe pas dans le choix de sa vocation. Présente mes respects au Père Alexandre, aux Sœurs de Charité; qu'ils prient pour moi, malade d'âme et de corps. »

Quelques lignes tracées à la suite de cette lettre par M. Kamocki lui-même, témoignent de la tendre et religieuse affection qu'il a toujours conservée pour ses parents : « Quelques heures à peine, après avoir écrit cette lettre, ajoutait-il, ma bien-aimée mère, s'étant, par la grâce de Dieu, confessée la veille, quitta ce monde, le 31 avril, à quatre heures du matin... Mon Dieu ! oh ! Dieu plein de miséricorde ! donnez à son âme la lumière éternelle, et à moi misérable la grâce de l'y rejoindre un jour, ainsi que l'âme de mon bien-aimé père. »

Sachant ce qu'étaient les parents, il est facile de comprendre quelle fut la première éducation de l'enfant. L'intelligence et les qualités du cœur du petit Marien, nourri dès le berceau de tout ce que la religion offre de plus fort et la tendresse maternelle de plus suave, se développaient vite. Il faisait le bonheur de ses parents; sa santé seule les jetait parfois dans les angoisses. Enfant, il était chétif et délicat. A l'âge de quatre ans, atteint d'une fièvre scarlatine violente, il fut réduit en quelques jours à l'extrémité. Le médecin déclara bientôt qu'il n'avait que quelques heures à vivre. La mère, dans sa douleur, n'écoute que l'inspiration de sa foi ardente; elle enlève l'enfant de sa couchette, monte en voiture, va se jeter aux pieds de la Vierge miraculeuse de Bendkow et dépose le petit malade sur les marches de l'autel. Elle prie, comme une mère seule sait prier. Tout à coup l'enfant ouvre les yeux, se lève, et, se jetant dans les bras de sa mère, lui dit : « Je suis guéri ! »

Consacré dès lors d'une manière particulière à la très sainte Vierge, il conçut pour sa divine protectrice un amour tout filial. La plus tendre dévotion à Marie Immaculée

devint un besoin pour cette âme ardente, et la reconnaissance en sera le trait caractéristique jusqu'à son dernier soupir. Parler de Marie, la faire connaître et aimer était son bonheur. L'unique souvenir de famille qui le suivit en exil, fut une image de la Vierge, peinte à l'huile, qu'il tint à conserver, même après son entrée dans la Congrégation.

Il suivit à Piotrkow les classes élémentaires ; il continua ensuite à Varsovie ses études et les termina avec succès à l'Université, par de brillants examens de droit. Son humilité n'en parla jamais ; le diplôme trouvé parmi ses livres le trahit. C'est à Varsovie qu'il fit connaissance du jeune Alexandre Jelowicki, qui fréquentait les mêmes cours que lui. Les deux jeunes hommes étaient doués des mêmes qualités du cœur et de l'esprit ; leurs goûts, leurs attrait, leurs défauts même se ressemblaient, car l'un et l'autre avaient cette vivacité, on peut dire cette impétuosité de caractère, qui devait devenir plus tard pour eux une source de luttas, mais aussi une occasion de victoires et de mérites, grâce à leur énergie pour se faire violence et pour mater la nature en toute circonstance. Ils se lièrent d'une de ces amitiés fortes et saintes dont les grands cœurs seuls sont capables ; elle ne connut jamais d'altération, mais se fortifia au milieu des épreuves et des souffrances.

Ses études terminées, M. Kamocki demeura avec ses parents qui ne pouvaient se résoudre à se séparer de lui. L'amour du travail fut toujours une de ses grandes qualités. Ne voulant pas rester oisif dans la maison paternelle, il entra dans la magistrature. Après un an et demi de services entièrement désintéressés, n'ayant pas encore vingt-deux ans, il fut nommé assesseur honoraire, « eu égard à ses dispositions excellentes, à son application exemplaire et à ses qualités personnelles, qui lui promettaient un avenir brillant s'il poursuivait la carrière de la magistrature ». C'est le bel éloge exprimé dans la lettre de nomination retrouvée dans ses papiers.

A l'âge de vingt-quatre ans, M. Kamocki épousa Mlle Émilie Tomkowiez. Par la position de sa famille autant que par ses qualités personnelles, elle était digne du jeune homme éminemment chrétien et brillamment élevé qui la choisissait. Le bonheur ne devait pas leur sourire longtemps.

II

En 1830, la Pologne catholique tout entière se souleva, dans l'espoir de secouer le joug tyrannique de la Russie schismatique. Le jeune Marien, fidèle à sa devise : « Le devoir avant tout ! » s'arracha aux joies intimes de la famille. Il dit adieu à son épouse, à son enfant de trois mois, à ses parents bien-aimés, pour voler où l'appelait la voix de la patrie en péril.

Chrétien fervent, M. Kamocki se montra aussi soldat intrépide. Sa foi vive, l'amour pour son pays, rendirent sa bravoure proverbiale. Ses chefs l'envoyaient aux postes les plus périlleux ou lui confiaient les missions les plus honorables. Il se distingua dans plusieurs grandes batailles, et à peine engagé au service militaire, il conquist le grade d'officier et la décoration de la croix d'or *Virtuti militari* ; ce fut sur le champ de bataille et à côté de son ami Alexandre Jelowicki.

Quelques extraits de son Mémoire du 14^e régiment, où il notait jour par jour les principaux incidents de sa vie militaire, feront apprécier mieux que toute autre parole les sentiments élevés, la droiture de son âme ardente et prête à sacrifier tout au devoir, dans lequel se personnifiait pour lui la volonté de Dieu.

Il n'avait pas voulu s'engager dans une nouvelle vie sans recevoir la bénédiction de son oncle, l'évêque de Cracovie, Mgr Skorkowski. La lettre du prélat, datée du 23 janvier 1831, qui lui apporte cette bénédiction précieuse, forme la première page de l'intéressant Mémoire. La voici :

« Mon cher Marien,

« J'ai reçu votre lettre datée de Pinkow. Je suis profondément touché de votre dévouement à la cause de la patrie. Oui, c'est de tout cœur que je vous envoie ma bénédiction. Que la grâce de Dieu, gardant votre cœur et votre esprit de toute souillure, vous préserve aussi de tout accident fâcheux ! Si vous savez accepter humblement et supporter de bon cœur les épreuves douloureuses qu'il plaira à Dieu de vous envoyer, soyez persuadé que ce Dieu, dans sa miséricorde, saura tôt ou tard vous consoler. J'élève ma main indigne, et fais le signe de † (la croix) sur vous.

« Votre bien affectionné oncle,

« SKORKOWSKI, évêque de Cracovie. »

Les vœux que le saint évêque forma sur son jeune neveu se sont pleinement réalisés : au milieu des dangers de la guerre, comme dans toutes les épreuves de la vie, la grâce de Dieu fut avec lui, et la prière demeura la force par laquelle il fut préservé du découragement. Tout lui servit pour rendre sa foi humble, vive, pure, dégagée de tout intérêt personnel ; et cette foi lui fit toujours comprendre que c'est la main divine qui, en même temps qu'elle éprouve, soutient et console. Il recevait les coups comme lui étant dus, et les consolations, comme un don gratuit qui faisait déborder son âme de reconnaissance.

Le journal de M. Kamocki est plein d'intérêt sous le rapport historique. Il raconte la formation du 14^e régiment d'infanterie dont il faisait partie, et à laquelle, malgré sa jeunesse, il prit une part très active ; il fait connaître les principaux chefs du corps d'armée, ses compagnons d'armes, les endroits où eurent lieu des rencontres et des batailles plus ou moins importantes. Nous nous bornerons à quelques extraits :

« Nous commençons et terminons la journée par le chant d'un cantique, suppliant le Seigneur qu'il cesse de

châtier son peuple, et qu'il lui rende la patrie, la liberté, pour que nous le servions dans la paix et l'union....

« Par l'ordre du général en chef, les soldats récitent aux appels la prière : « Dieu, Créateur de l'univers entier qui « tenez entre vos mains le sort de tous les peuples, daignez « jeter un regard de miséricorde sur notre nation polonaise. « Bénissez l'œuvre que nous entreprenons; maintenez « parmi nous la foi vive, l'amour de la vertu, la bonne intelligence, l'union et la concorde. Donnez votre sagesse à « ceux qui gouvernent aussi bien qu'à ceux qui obéissent, « revêtez d'un courage à toute épreuve l'armée entière, et « aidez-nous de votre bras puissant à vaincre l'ennemi de « la nation et du nom polonais. Faites, Dieu tout-puissant, « qu'en croissant dans les sentiments de justice nous puissions revoir encore notre bien-aimée patrie dans une gloire « et une prospérité constantes ! Nous vous le demandons « par les mérites de Jésus-Christ votre Fils, notre Seigneur « et notre Sauveur. Ainsi soit-il. »

Voici quelques autres extraits :

« 23 mai. Gostyry. Fête de la Pentecôte. — Office solennel en plein air, à la fin duquel les avant-gardes commencèrent à répondre au feu de l'ennemi. Le soir, grand combat. Le régiment prend part pour la première fois à une bataille rangée. Les soldats et les officiers, malgré leur jeunesse, montrent un courage et un sang-froid admirables en face de la mort ; — les anciens guerriers leur rendent cette justice.... L'ennemi se retira après avoir fait des pertes immenses. L'aumônier n'a pas quitté un instant le champ de bataille ; il soutenait notre courage en nous montrant la croix qu'il tenait dans la main, et qu'il élevait le plus haut possible. Son surplis fut troué par les balles. C'a été une nuit glorieuse pour le régiment. »

« 25 mai. — Le général en chef vient de faire la revue du régiment ; il nous félicite du baptême reçu avec tant de

gloire, et nous remercie, au nom de toute la nation, d'avoir préservé le corps entier de l'armée.... »

C'est ce jour-là que M. Kamocki fut décoré, avec plusieurs de ses compagnons, en présence de l'armée.

« 29 août. Bataille près Migdyvzyce. — Le chef de l'état-major, Stanislas Zamoyski, prend le commandement du régiment. Il fallait tomber sur les Moscovites, qui avaient une position très forte dans un bois. Le prince Adam Czartoryski est avec notre bataillon, pour nous encourager au milieu du feu continu qui nous occasionnait de grandes pertes. Un obus envoyé par l'ennemi éclate entre le général Zamoyski et le prince Adam ; tous les deux le saluent en s'écriant : Vive la patrie ! Nous leur répondons par trois fois : Vive la patrie ! Vivent le général Zamoyski et le prince Adam !.... Depuis neuf heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, notre régiment resta au milieu d'un feu continu ; mais la divine Providence veilla admirablement sur nous ; nous n'avons perdu qu'un officier, cent soldats environ ; il y a eu un certain nombre de blessés. L'ennemi a eu deux corps de son armée détruits, beaucoup de prisonniers, beaucoup d'armes laissées sur le champ de bataille.... Il faut cependant rendre justice aux Moscovites : ils se sont battus vaillamment. »

M. Kamocki continue dans son Mémoire à raconter les succès des armes polonaises et à en rendre grâces au Seigneur. Mais l'heure de l'épreuve arrive. Il la sent avec la force d'un cœur qui a tout sacrifié pour une cause qu'il regarde comme sacrée. Dans l'expression de sa douleur, il révèle tout ce qu'il y avait de grand dans cet amour vrai et désintéressé du soldat chrétien donnant son sang pour la patrie ; en même temps se manifestent ses sentiments de résignation aux desseins impénétrables du souverain Maître.

« 16 septembre. — Dernière bataille avec les Moscovites, près de Borow, à la frontière de la Galicie, sur les bords de

la Vistule. La bataille a commencé vers midi ; elle a duré jusqu'à trois heures... Grand Dieu ! quel combat ! Le général Sieniawski a voulu absolument enlever à la baïonnette le poste des Moscovites à Borow, et dans ce dernier combat venger encore son pays infortuné. La voix entrecoupée de sanglots, il fait appel à notre régiment. Tous s'écrient : « Vive la patrie ! Général, conduisez-nous ! nous mourrons tous ; mais nous ne nous rendrons pas à l'ennemi ! »

« A ce moment même arrive le général Komarino avec son état-major, qui fait publier à son de trompe l'armistice et annonce qu'il a envoyé un parlementaire au camp des Moscovites. Nous apercevons en même temps l'armée autrichienne rangée sur des collines. Le désespoir et la honte s'emparèrent des soldats ! Il était temps encore de prouver à l'univers entier que ce n'est pas en vain que le Polonais s'écriait : « Vaincre ou mourir ! »

« Les soldats seuls et une poignée d'officiers subalternes, peu familiarisés avec l'art militaire, avaient ce sentiment. C'était aussi la pensée des officiers du 14^e régiment exprimée presque à l'unanimité, et que j'étais chargé d'exposer au conseil de guerre. A six heures du soir, le conseil de guerre se réunit. Il est interrompu par la violation de la parole donnée par les Moscovites. Malgré l'armistice, ils attaquent un détachement de cavalerie occupé à fourrager.

« Le conseil se réunit de nouveau à huit heures. Il se composait des chefs des régiments et d'un officier de chaque régiment. Il fallait prendre un parti. Or, d'une part, le passage de la Vistule était devenu impossible ; d'un autre le retour à Zamosc était sans aucun résultat et présentait de grandes difficultés. Il ne restait donc que les alternatives suivantes : il fallait capituler en abandonnant Varsovie, comme les Moscovites le proposaient, ou bien entrer dans la Galicie avec les armes, et les y déposer ensuite, ou enfin se décider à livrer un dernier combat, pendant lequel on

pourrait peut-être effectuer le passage de la Vistule. On proposa aussi de traverser la Galicie, les armes à la main, pour gagner la frontière de Zawichust; ce qui paraissait facile: l'armée autrichienne étant très peu nombreuse, on aurait pu le faire presque sans combat. Ces propositions ayant été émises, un moment de silence suivit; moment terrible, mortel.... La vue de ces chefs réunis était saisissante. Une douleur profonde se peignait sur tous les visages; la plupart avaient des larmes aux yeux.

« Comme le plus jeune des membres du conseil, je fus invité à donner ma voix. J'étais fort de ma propre conviction et de l'avis de mes compagnons d'armes, qui m'avaient choisi pour interprète des sentiments exprimés à l'unanimité par le régiment. Considérant quelques-uns de ces moyens comme odieux, constatant que les autres étaient impossibles à réaliser, au nom du régiment je déclarai que rien ne pourrait changer notre conviction : livrer le combat et mourir à la frontière du pays, plutôt que faire un seul pas contraire à la dignité de la nation qui nous a confié son sort, contraire à la sainteté de notre cause et de nos serments. J'ajoutai : « Je constate qu'il est aussi odieux de
« capituler devant les Moscovites, que d'abandonner les fron-
« tières du pays, ayant encore des armes en nos mains; je
« répète donc que le 14^e régiment veut arroser de la dernière
« goutte de son sang cette terre sacrée, et qu'il invite le corps
« entier de l'armée à en faire autant. » Cet avis fut appuyé par le général Sieniawski, par les chefs et les officiers des régiments de uhlans, d'artillerie, etc., par le colonel Kraszewski, par le général Zamoyski, qui profita de cette occasion pour rendre justice au courage et au dévouement sans bornes du 14^e régiment à la cause de la patrie! Mais beaucoup d'autres rejetèrent cette proposition, la traitant de folie.... Ah! ils ne comprenaient pas que la vraie folie était de préférer à une mort glorieuse la vie errante et le dés-honneur!

« La mesure douloureuse d'entrer dans la Galicie avec les armes, pour les déposer entre les mains des Autrichiens, fut votée à la majorité des voix. Je pris alors de nouveau la parole, au nom de mon régiment, pour faire une dernière proposition : « Au moins, dis-je, détruisons nos armes à la frontière. L'exemple funeste du corps d'armée de Dwernicki nous apprend que nos armes confiées à l'Autriche seront ensuite remises à notre ennemi. Nous devons cette satisfaction à nos soldats, puisqu'ils vont être réduits à l'impossibilité de se servir de ces armes pour défendre la cause sacrée de leur patrie. » Cette proposition fut approuvée par ceux qui, comme je l'ai dit plus haut, avaient appuyé mon premier avis. Mais les autres la rejetèrent en s'écriant : « Il n'y a pas à y penser; le temps accordé par l'armistice s'écoule. Général, donnez l'ordre d'exécuter la décision qui a été prise. »

« La consternation de l'armée, qui se tenait prête au combat, est impossible à rendre. Le 17 septembre, le 2^e corps de l'armée polonaise entra dans la Galicie. C'était la captivité volontaire amenée par le manque de courage de quelques-uns des chefs, non pas du corps entier. Je les excuse cependant : ils voulaient conserver la vie dans l'espoir d'être encore utiles au pays.

« Nous fûmes reçus par le maréchal Bartolotti, et entourés immédiatement par l'armée autrichienne. La douleur des pauvres soldats se changea en désespoir lorsque la reddition des armes fut annoncée pour le 19. Je n'ai pas eu le courage d'assister à cet acte lugubre, mille fois plus effrayant que les convulsions de l'agonie. J'ai su que c'était déchirant. Les soldats embrassaient leurs armes; ils les arrosaient de larmes, leur disant le dernier adieu. Tel fut le sort du régiment réuni sous les meilleurs auspices, si heureux sur le champ de bataille, si discipliné dans les camps!.... Oh ! que Dieu me fasse la grâce de me retrouver encore au milieu de vous, chers compagnons d'armes ! Rendre sous

vos yeux mon dernier soupir pour ma patrie, reposer dans la tombe creusée par vos mains, c'est le seul bonheur que votre frère et votre fidèle compagnon d'armes demande au Ciel ! »

« 18 septembre. — Le colonel Zamoyski confie à quelques-uns d'entre nous son projet de passer secrètement à travers les postes autrichiens, et de franchir la Vistule près Opatowice, pour rejoindre le corps d'armée du général Rosycki. Il trouve beaucoup de volontaires pour imiter son exemple. Le capitaine Siemienski reçoit l'ordre de former à Opatowice le bataillon des soldats et des officiers qui s'y rendront. Le soir même, j'ai quitté notre camp, autrefois plein de vie et de bravoure, aujourd'hui plongé dans une morne douleur.... »

« 21 septembre. — Avec l'aide des propriétaires de la Galicie, nous voilà sur les bords de la Vistule ;... mais, hélas ! pour apprendre que le passage est impossible : les Moscovites occupent toute la rive. Le corps d'armée du général Rosycki est forcé d'abandonner partout le champ de bataille.... Notre dernier espoir s'éteint ici !...

« Les dignes et nobles familles de la Galicie nous donnent pendant quelques mois l'hospitalité pour nous soustraire à la vigilance de la police autrichienne....

« Mon Dieu, rendez-leur ce qu'elles ont fait pour moi, et guidez mes pas selon votre sainte volonté !...

« Huit mois de service pour mon pays, huit mois des plus chers labeurs, ont passé comme un doux rêve. Je les compterai parmi les plus heureux jours de ma vie abreuvée désormais de tant d'amertumes !... Mon Dieu ! daignez m'accorder encore avant ma mort des jours semblables ! Laissez-moi être encore utile à ma patrie... Que je finisse ma vie en me sacrifiant pour une cause si sainte !... Décembre 1831, à Roznow. — Janvier 1832, à Baliezewo. »

Ici finit le petit journal de M. Kamocki.

Après la reddition de Varsovie, partageant le sort de tous les chefs de cette guerre si malheureuse, et en même temps si glorieuse pour l'infortunée Pologne, M. Kamocki fut banni pour toujours de son pays. Ses biens furent confisqués et sa tête mise à prix. Il avait alors vingt-sept ans. D'autres sacrifices l'attendaient encore : il ne devait plus jamais revoir ses parents si tendrement aimés. A cause de leur âge et surtout de leur santé, ils ne purent faire le voyage pour venir vers l'exilé. Sa fille, la petite orpheline, fut recueillie par les grands-parents maternels ; le pauvre père, au milieu de tous ces brisements de cœur, n'eut la consolation de la revoir qu'un instant, au moment de quitter le territoire autrichien. La foi seule pouvait le soutenir, alors que jeune encore toutes les joies et les espérances de la terre lui étaient retirées. Il eût été heureux, dans son malheur, de pouvoir demeurer à Cracovie. Mais son sacrifice devait être complet : un nouvel exil le jetait loin du sol de la Pologne. L'ambassadeur de France à Vienne lui écrivait en effet, le 28 août 1836 :

« La remise du passeport a été différée par suite des démarches que vous avez faites pour obtenir l'autorisation de continuer à résider à Cracovie. Cet espoir venant aujourd'hui à vous manquer, j'ai sur-le-champ entretenu le ministre de la police de votre situation, et le passe-port qui vous était destiné vous sera adressé sous peu de jours à Podgiwze. Les difficultés soulevées par les gouvernements d'Allemagne ne vous permettront pas de faire votre route par terre. Il y aura obligation pour vous de rejoindre à Trieste le reste des réfugiés. J'écirai d'ailleurs à notre consul, pour qu'il soit bien expliqué, au moment de votre arrivée à Marseille, que vous devez être compris parmi les premiers réfugiés auxquels il a été accordé de résider en France, en prenant acte de la déclaration que vous faites, que vos moyens d'existence vous permettent de renoncer à toute espèce de secours du gouvernement du

roi. Recevez l'assurance de ma considération distinguée, etc.»

Conduit sous escorte militaire jusqu'à Trieste, M. Kamocki, en passant par Troppau, eut la triste consolation de voir son oncle, le saint évêque de Cracovie, exilé de sa ville épiscopale et de son diocèse, à cause de sa fermeté dans la défense des droits de la sainte Église. Avec quelle effusion de cœur ne dut-il pas recevoir la nouvelle bénédiction du vénérable pontife, non plus cette fois pour avoir le courage de combattre l'ennemi de sa chère patrie, mais pour avoir la force de sortir victorieux des luttes qu'il allait avoir à soutenir contre lui-même, durant son long exil.

Arrivé en France, il se rendit à Bordeaux où plusieurs de ses compagnons d'infortune l'avaient devancé. Peu à peu ses ressources pécuniaires s'épuisèrent. La délicatesse et la noblesse de ses sentiments lui faisaient redouter de mettre, même provisoirement, à contribution la charité de ses compatriotes ou des habitants du pays qui lui offrait l'hospitalité. Aucun travail honnête ne lui parut humiliant, lorsqu'il fixa les yeux de la foi sur son Dieu et son Sauveur, gagnant son pain quotidien comme un pauvre charpentier. En attendant donc un nouveau secours que sa famille devait lui envoyer, M. Kamocki s'engagea dans une raffinerie comme simple ouvrier.

Mais la vertu, le courage, la piété même, n'excluent pas la souffrance intime du cœur : elle devient même plus sensible en proportion de la délicatesse et de l'élévation des sentiments. Il est facile de comprendre les mérites dont notre exilé s'enrichit pour le ciel, dans cette position si nouvelle pour lui ; mérites d'autant plus grands que Dieu seul en connut le secret. — Son travail consciencieux, sa modestie, son empressement à rendre service à chacun, édifiaient ses compagnons et son patron. Les sentiments d'estime qu'il sut leur inspirer se traduisent d'une manière

touchante dans un petit album où plusieurs voulurent tracer quelques lignes d'adieu, au moment de son départ de Bordeaux.

III

En 1837, M. Kamocki vint à Paris, pour y rejoindre son frère d'armes et son meilleur ami, M. Alexandre Jelowicki, et aussi pour réaliser la pensée qui les occupait tous les deux : celle de se faire prêtres. Les deux amis nourrissaient le même désir dans l'intime de leur âme, sans jamais se le communiquer. Ce fut un nouveau lien qui resserra leur amitié. Sans perdre de temps, ils commencèrent leurs études préparatoires au collège Stanislas.

Ces études n'empêchaient pas M. Kamocki de nouer et d'entretenir des relations avec l'élite de la société polonaise que l'exil avait réunie à Paris. Les aimables qualités de son esprit si droit, son cœur qui, bien que broyé par la souffrance, conservait pour tous une aménité charmante, sa délicatesse et la politesse exquise de ses manières et de ses procédés, le faisaient aimer et désirer dans toutes les réunions. Plusieurs familles polonaises, comme celles des princes Czartoryski, Sapieha, Lubomirski et d'autres, se disputaient son amitié et voulaient le retenir dans le monde. Mais son parti était pris : être prêtre, devenir un saint, tel sera désormais l'unique but de M. Kamocki. C'est dans cette noble ambition de se rendre digne du sacerdoce et d'en remplir les saintes et redoutables obligations avec toute la perfection possible, que nous allons le suivre à présent.

Après un an d'études au collège Stanislas, les deux inséparables, comme on les appelait alors, M. Jelowicki et M. Kamocki, entrèrent au grand séminaire de Versailles. Pendant trois ans, M. Kamocki édifia ses condisciples par son angélique piété, sa mortification, son profond respect pour l'autorité et sa scrupuleuse fidélité au règlement très

sévère du séminaire, jusque dans les plus petits détails. Fidélité d'autant plus admirable qu'il n'était plus un adolescent dont tous les pas ont besoin d'être conduits. Il avait trente-trois ans, et nous savons les états par lesquels il avait passé. Son caractère vif, ferme, était porté naturellement à la fierté et à l'indépendance. Quelle énergie de volonté il dut lui falloir pour soutenir généreusement la lutte contre lui-même dans la pratique de l'humilité, si opposée à sa nature ! Quatre pensées écrites de sa main, à la date du 21 février 1841, sur une feuille qui échappa à la destruction générale de ses pieuses notes, prouvent que, dès le début de son sacerdoce, sa pratique principale était l'humilité du cœur et de l'esprit ; l'humilité intérieure, qui aboutit à la reconnaissance de son néant, de son impuissance, et à l'abandon complet entre les bras de la divine Providence ; les voici :

1° « Lors même que vous rempliriez le ciel et la terre de vos mérites, pourriez-vous en vrai chrétien vous rendre autre témoignage que celui-ci : que vous êtes un serviteur inutile ? »

2° « Vous affliger lorsqu'il plaît à Dieu de vous refuser une chose, c'est supposer qu'il ne sait pas ce qui est nécessaire à votre âme, ou qu'il ne veut pas le bien de cette chère âme. »

3° « Ne pas nous contenter simplement dans nos actions de la pureté et de la droiture de notre intention, c'est accuser Dieu de mal rétribuer notre travail. »

4° « Ne prenons pas pour humilité le mécontentement que nous éprouvons de nous-même ; c'est quelquefois une ruse du démon. Mais au contraire, dans cette disposition, remercions sincèrement Dieu de nous avoir tellement abaissés que nous ne pouvons rien faire pour sa gloire ; ayons confiance qu'il ne dédaignera pas ce mépris de nous-même. »

Vers la fin de leurs études au séminaire, les deux amis

étaient attirés vers la Congrégation naissante des prêtres de la Résurrection, qui se fondait à Rome. M. Jelowicki y entra après une longue hésitation. M. Kamocki résista, non sans peine, aux vives instances de son ami et d'hommes éminents pour qui il avait un grand attachement et une profonde estime. Il ignorait encore, il est vrai, ce que Dieu voulait de lui; mais il éprouvait au fond de son âme le besoin de s'immoler complètement à Dieu. Le sacrifice n'eût pas été entier dans une congrégation composée exclusivement de ses compatriotes, appartenant tous à la même société, ayant la même éducation, les mêmes souvenirs, les mêmes douleurs; dans une congrégation dont le but principal devait être de se consacrer à la formation du clergé polonais et aux missions polonaises dans les différents pays où cette infortunée nation allait être disséminée. Il aurait, de plus, été appelé à en être l'un des fondateurs.

Tous les ans, M. Kamocki allait passer ses vacances à la Trappe; il eut un moment la pensée de s'y retirer entièrement. Le désir de revoir un jour sa fille et de veiller, quoique de loin, sur cette jeune âme qu'il voulait tout entière à Notre-Seigneur, l'en détourna. Dieu permit ce désir pour accomplir les desseins qu'il avait sur son serviteur.

Le grand jour de l'ordination approchait. M. Kamocki s'y disposait par un redoublement de ferveur. C'est en décembre 1841 qu'il devait devenir prêtre. Une circonstance imprévue fit avancer son bonheur d'un mois.

Mme la comtesse Matachowska vint à Paris pour consulter les célébrités de la faculté médicale. Un cancer général avait envahi tout son corps; elle souffrait un vrai supplice, d'autant plus terrible que la religion ne venait pas en adoucir les amertumes. Élevée dans les idées voltairiennes, livrée entièrement aux jouissances mondaines, l'infortunée comtesse n'était catholique que de nom. Aucun prêtre ne pouvait avoir accès auprès d'elle; par condescendance pour les personnes qui l'entouraient, elle consentit à recevoir

l'abbé Kamocki en qualité d'ami et de parent éloigné. La mort approchait à grands pas; les médecins déclarèrent que la pauvre malade n'avait que quelques jours à vivre. Elle le sentait et s'en désolait, mais elle refusait formellement toute proposition de secours religieux. Tout à coup, au grand étonnement de tous, elle témoigne le désir de se confesser, mais à M. Kamocki seul, pas à un autre. On se rend aussitôt à Versailles pour en informer l'évêque, Mgr Blancard de Bailleul. Le saint prélat aimait le jeune abbé comme son fils; il le fait venir à l'instant même et lui dit : « Il s'agit de sauver une âme; vous serez ordonné demain, et immédiatement après vous irez confesser la pauvre mourante. » Ce qui avait été réglé s'accomplit.

C'est par la confession que M. Kamocki commença l'exercice de son saint ministère. N'était-ce pas là le pronostic du bien immense qu'il devait faire au tribunal de la pénitence, en se dévouant avec une charité sans bornes au salut des âmes, jusqu'au dernier jour de sa vie? Cette ordination reçue dans des circonstances si exceptionnelles lui laissa une profonde impression. Il en parlait souvent, et toujours avec une vive émotion. Chaque année, le 14 novembre, il en célébrait l'anniversaire par une messe d'actions de grâces.

Nommé vicaire à Saint-Cloud, M. Kamocki se donna tout entier à ses devoirs; on le voyait, profondément pénétré de la grandeur et de la sainteté du ministère sacerdotal, catéchiser les enfants et passer de longues heures au confessionnal, sans jamais compter avec la fatigue.

En même temps, il continuait à rendre service à sa chère patrie, non sur le champ de bataille, mais sur celui des sciences, comme membre des sociétés de littérature et d'histoire qui avaient leur siège à Paris. Ses journées étaient si bien ordonnées et tellement remplies, qu'il n'y avait pas un moment inoccupé.

IV

La Providence préparait doucement les voies à l'accomplissement de ses desseins adorables sur le zélé vicaire de Saint-Cloud. Entre toutes les fonctions de son saint ministère, la plus chère à son cœur était celle de donner les secours spirituels aux malades de l'hospice dirigé par les Filles de la Charité. M. Kamocki aimait les pauvres, on peut dire, passionnément : il ne connaissait pas de joie plus grande et plus pure que celle de les soulager dans leurs misères, de pleurer avec eux, de relever leur courage par les paroles de la foi, et de leur donner la paix de l'âme en les réconciliant avec Dieu. Aussi il était vivement touché à la vue de la charité, du respect religieux, de la patience avec lesquels les Filles de la Charité servaient leurs chers maîtres et seigneurs, comme elles appellent les pauvres. Il conçut une grande estime pour une vocation capable d'inspirer des sentiments si élevés, surtout lorsqu'il fut témoin d'un acte admirable de patience et d'humilité.

Une sœur, voyant un malade à l'extrémité, redoublait de soins charitables auprès de lui, l'exhortant en même temps à recevoir les sacrements. Ce pauvre homme ne répondait que par des insultes et finit par lui cracher au visage. La sœur, sans laisser paraître le moindre mouvement d'impatience ou de mécontentement, s'essuya la figure et, en souriant, lui dit avec douceur : « Vous n'êtes pas gentil, mon ami. » Puis elle continua ses bons soins et ses sollicitations qui finirent par gagner le pauvre moribond.

M. Kamocki aimait à raconter l'édification qu'il en avait reçue. Il ajoutait que c'est à cette vraie fille de la Charité qu'il devait sa vocation de missionnaire, car il comprit alors l'excellence de l'esprit de saint Vincent de Paul, qui sait ainsi faire triompher de toutes les répugnances de la nature.

M. Étienne, alors procureur de la Congrégation de la Mission, venait de temps en temps à Saint-Cloud pour confesser les Sœurs. M. Kamocki le connaissait; il lui confia son désir d'entrer dans la Congrégation, le priant de présenter sa requête à M. le Supérieur général. Le conseil de Saint-Lazare ne se montra pas disposé à accueillir sa demande, à cause de son âge. Mais lui ne se découragea pas. Dès qu'il apprit l'élection de M. Étienne comme Supérieur général, il courut le trouver. Celui-ci l'accueillit avec une affection toute paternelle, qu'il lui conserva toujours — il avait coutume de l'appeler son « fils aîné » — et le 24 septembre 1843, M. Kamocki, âgé de trente-neuf ans, entra définitivement à Saint-Lazare.

Au comble du bonheur, il conserva une reconnaissance touchante pendant toute sa vie pour le digne successeur de saint Vincent de Paul, M. Étienne. On ne saurait exprimer le respect, le dévouement et l'affection filiale qu'il eut toujours pour lui. Il recevait ses paroles, ses lettres, ses circulaires, comme venant de la bouche et de la main du saint Fondateur lui-même. Après sa mort, on trouva chez lui une collection complète de ses circulaires et de ses conférences; M. Étienne les lui envoyait régulièrement pour satisfaire son cœur si affectionné et si dévoué à la double famille de saint Vincent.

Le séminaire ou noviciat dut, à son âge, lui coûter beaucoup : il lui fallut briser en un sens les derniers liens qui l'attachaient encore à sa patrie bien-aimée, renoncer à des relations qu'il avait conservées jusque-là, et tout immoler à l'obéissance, jusqu'au désir si légitime, à l'espoir même de revoir sa fille, qu'il ne connaissait presque pas. Il ne pensa qu'à se revêtir de l'esprit de sa vocation et devint l'édification de ses confrères. Il se regardait comme le dernier de tous, et indigne d'occuper une place dans la maison du Seigneur.

M. Kamocki, si bon, si charitable, qui savait si bien rassurer les âmes, les consoler, les porter à la confiance en la miséricorde divine, fut lui-même, presque toute sa vie, sous l'impression de la terreur des jugements de Dieu. Dans les conversations intimes, ~~cette~~ souffrance de son âme se trahissait quelquefois malgré lui ; et souvent même il en racontait, avec une charmante simplicité, quelques traits de sa vie passée. La veille du jour où il devait prononcer ses vœux, tout abattu, hors de lui-même, les cheveux en l'air, il vint trouver le Père Étienne. M. le Supérieur général, plein de bonté et de compassion pour son état, le laissa parler aussi longtemps qu'il en sentit le besoin ; puis il se contenta de lui dire d'un ton sévère : « Demain, vous ferez les vœux, Monsieur. Et maintenant allez vous regarder : vous ne ressemblez plus à un homme. » L'obéissance et l'humilité de M. Kamocki n'avaient pas besoin d'autres arguments pour se soumettre entièrement à la décision de son supérieur : il retrouva le calme. Mais il eut honte de lui-même lorsqu'il se fut rendu compte du désordre de sa chevelure. Ce trait indique les peines intérieures par lesquelles son âme dut passer plus d'une fois.

C'est à ces épreuves qu'il faut sans doute attribuer le changement survenu dans sa personne, à son entrée au séminaire de la Mission. Soldat intrépide, il devint un novice timide qui tremblait devant chacun. Il racontait plus tard en souriant que son excessive timidité lui avait attiré plusieurs fois des réprimandes du directeur du séminaire. Dieu le disposait ainsi à la compassion envers les âmes éprouvées qu'il devait conduire un jour.

Après une année passée au séminaire interne, M. Étienne, de pieuse mémoire, le donna pour confesseur aux Sœurs de la Charité de Clichy, des Ménages et de plusieurs autres maisons considérables de Paris. Il reprit aussi les relations avec la société polonaise ; ce n'était plus cependant pour

fréquenter leurs réunions, mais uniquement pour y exercer les fonctions de son ministère, en qualité de confesseur des familles Czartoryski, Zamojski, Dziatynski et d'autres.

V

Pendant que M. Kamocki se dévouait humblement aux fonctions saintes que l'obéissance lui avait confiées, la Providence préparait un plus vaste champ à son zèle de missionnaire.

La Pologne, depuis bien des années, était, par suite de ses malheurs, divisée en trois parties. Ce démembrement politique du royaume avait amené des changements dans l'organisation de la province des Filles de la Charité, qui depuis leur établissement par saint Vincent dans ce pays, se trouvaient toutes sous la direction d'une seule Visitatrice résidant à Varsovie. Les maisons de la Galicie, annexée à l'Autriche, formèrent, en 1783, une province dont le siège central fut établi à Léopol.

En 1848, dans la partie de l'ancien royaume de Pologne annexée à la Prusse, se trouvaient deux établissements des Filles de la Charité : à Culm, un hôpital et un orphelinat, et à Posen, un hôpital. Ils dépendaient de la Visitatrice de Varsovie ; mais les Sœurs ne pouvaient que rarement communiquer avec elle, à cause des difficultés suscitées par le gouvernement russe. Cette situation ne pouvait pas durer.

M. Étienne, Supérieur général, conçut la pensée de former un troisième groupe de la province polonaise, et envoya M. Kamocki à Posen en qualité de commissaire extraordinaire, pour se bien rendre compte de la situation. Il y fut accueilli avec bonheur par les Sœurs, qui s'y trouvaient bien abandonnées depuis que les Missionnaires de cette partie de la Pologne avaient été expulsés par le gouvernement prussien. Ceux de Varsovie ne pouvaient franchir la frontière russe pour leur porter des secours spirituels ; un

seul demeurait à Posen, mais il était déjà très âgé, et malgré son dévouement ne pouvait donner tous les soins voulus à leurs âmes et à leurs œuvres.

M. Kamocki y apporta le zèle, le courage et l'énergie qui l'ont distingué partout où il fallait remplir un devoir et lutter contre des obstacles qui s'opposaient à la gloire de Dieu et au bien des âmes. Le Ciel bénit ses travaux : l'année suivante, la nouvelle province comptait cinq maisons et trente-deux Sœurs, au lieu de deux maisons et de onze Sœurs qu'il avait trouvées.

L'hôpital de Posen devint la maison centrale; la Sœur servante de l'hôpital, ma sœur Philippine Studzinska, fut nommée Visitatrice, et M. Kamocki, confirmé dans ses pouvoirs de Directeur de la province, continua à se dépenser avec d'autant plus d'abnégation que les maisons et les vocations se multipliaient rapidement.

Convaincu que, pour inculquer à cette famille naissante l'esprit de saint Vincent, il fallait ne pas cesser de le puiser à la source même, M. Kamocki était en relations assidues avec M. Étienne. Il lui soumettait tout, ne voulant agir, parler, enseigner que selon les intentions du successeur de saint Vincent, et recevait avec un esprit de foi, un respect, une soumission admirables, ses réponses et ses décisions. Il ne voulut jamais établir un séminaire ou noviciat de Sœurs à Posen, tenant à envoyer les postulantes à celui de la Maison-Mère, à Paris, malgré les frais que ces voyages occasionnaient à une petite province qui commençait, et dont les ressources étaient bien limitées. Il comptait sur la Providence et trouvait qu'on ne saurait trop faire de sacrifices pour assurer aux jeunes Sœurs le bonheur de connaître le berceau de leur communauté et de s'y former à l'esprit et à la pratique de leurs œuvres. Ses rapports avec la Maison-Mère des Filles de la Charité étaient toujours cordiaux et confiants, comme en témoignent les lettres fréquentes qu'il écrivait à la Supérieure générale. Il s'informait avec

un soin minutieux de tous les usages et des pratiques de la Communauté, désireux qu'il était de voir les maisons de sa province uniformes en tout avec cette Maison-Mère dont il faisait une si grande estime.

Les conférences qu'il faisait pendant les retraites, aussi bien que celles qu'il donnait en visitant les maisons des Filles de la Charité, étaient pratiques et pleines d'onction. C'est surtout dans les enseignements de saint Vincent qu'il aimait à puiser pour porter à la vie intérieure et inspirer un grand amour pour les pauvres. Il n'oubliait pas non plus de rappeler les grands exemples laissés par Louise de Marillac, la montrant comme le modèle de sainteté à imiter.

Aussi, lorsque en 1883 M. le Supérieur général adressa une circulaire aux Filles de la Charité pour connaître leurs sentiments à l'égard de leur Fondatrice, M. Kamocki disait avec une fierté innocente : « La province de Culm pourra bien rendre témoignage que depuis son origine la vénérable Mère Louise de Marillac y a été connue ; nos Sœurs ont eu pour elle un culte de vénération filiale et l'intime confiance qu'un jour l'Église s'occuperait de sa cause. »

Afin de maintenir les Sœurs dans le véritable esprit de leur état, il eut soin de faire traduire et imprimer les Conférences de saint Vincent, le Catéchisme des Vœux, toutes les circulaires de M. Étienne, les Méditations pour les retraites du mois, le livre sur la Passion de Notre-Seigneur et la Notice sur le scapulaire de la Passion. Il a rendu par là un service immense aux trois provinces polonaises.

Son dévouement pour le bien général de la province se retrouvait tout entier pour le bien de chaque sœur en particulier. C'était un père toujours prêt à compatir, à encourager, à partager les joies et les peines de chacune de ses filles. Toujours bon, il savait exiger davantage de celles qu'il voyait susceptibles d'arriver à une plus grande perfection. Pour les âmes éprouvées, les cœurs affligés, il

était d'une charité sans bornes, n'épargnant rien pour les soutenir dans leurs angoisses, les consoler, les aider à gravir courageusement le calvaire. Il était d'une patience et d'une indulgence admirables pour les âmes faibles et les esprits malades, les écoutant quelquefois des heures entières pour les rassurer, les calmer, les fixer dans la voie du devoir. Sa bonté inspirait à toutes une grande confiance; il savait mettre le doigt sur la plaie et porter le cœur à s'ouvrir avec simplicité. Combien aujourd'hui bénissent ce saint Missionnaire de leur avoir fait connaître la voie dans laquelle Dieu les voulait, ou de leur avoir conservé la vocation dans les moments où elles étaient peut-être sur le point de faire naufrage!

Au milieu de toutes ces sollicitudes que sa charge de directeur lui imposait, il savait trouver le temps pour satisfaire son zèle de Missionnaire et son désir d'évangéliser les pauvres. Il prêchait souvent des missions dans les villages les plus éloignés du centre et les plus abandonnés. Il propagea l'Œuvre des Pauvres Malades si chère à saint Vincent de Paul, et veilla à maintenir les associations des Dames de la Charité dans l'esprit qui leur est propre, leur donnant tous les ans une retraite spéciale, non seulement à Posen, mais partout où elles étaient établies : à Benthew, Culm, Gnesen, Kosten et Schroda.

Il ne fut pas moins dévoué pour les membres des Conférences de Saint-Vincent de Paul qu'il avait établies à Posen, Gnesen, Kosten, Schroda et Wreschen. Il ne se contenta pas d'organiser dans presque toutes les maisons des Filles de la Charité les associations des Enfants de Marie, des Saints-Anges; mais encore il les entoura de soins particuliers, faisant lui-même les réceptions, disposant les plus jeunes enfants à la première communion, leur faisant le catéchisme, ou du moins les examinant pour se convaincre qu'elles le savaient bien, leur donnant des retraites. Tous les ans, à Posen, il réunissait pendant

quelques jours les pauvres pour leur prêcher une retraite.

Ces différents exercices, qui produisaient un bien incalculable, donnèrent la pensée d'établir les retraites ecclésiastiques, qui n'existaient pas jusque-là dans le diocèse de Posen. Sa piété, sa sagesse, son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, lui conciliaient l'estime et la confiance de tous les hommes de bien. S'agissait-il de résoudre une difficulté, d'établir une œuvre, de décider d'une vocation, on s'adressait à lui, et son avis était une règle de conduite pour chacun.

Comme nous l'avons déjà vu, il aimait Marie Immaculée d'un amour tendre et filial; et son cœur avait besoin de lui payer le tribut de la reconnaissance, en cherchant à la faire connaître et aimer davantage. On ne faisait pas encore le mois de Marie dans le diocèse de Posen. L'église de l'hôpital des Sœurs, devenu en même temps la maison centrale de leur province, a toujours été ouverte au public et très fréquentée, à cause de la miraculeuse image de la Transfiguration de Notre-Seigneur. M. Kamocki profita de cette circonstance pour y établir les exercices du mois de Marie, qui se firent avec beaucoup de piété et de solennité. Cet exemple fut bientôt suivi dans toutes les paroisses.

L'amour de Marie conduit infailliblement à l'amour de Jésus. Il avait un grand désir de communiquer aux âmes la dévotion envers la sainte Eucharistie. A son arrivée à Posen, les personnes même pieuses étaient rarement admises à la sainte table, la confession étant exigée généralement avant chaque communion. Ce vrai Missionnaire se fit apôtre de la fréquente communion; peu à peu il eut la consolation de voir croître le nombre des âmes avides de se nourrir du pain des forts, et en même temps le clergé restreindre sa sévérité sous ce rapport.

Dès son enfance, M. Kamocki eut une dévotion toute particulière à la Passion de Notre-Seigneur. Son grand-père l'habitua même à consacrer quelques instants, tous les

vendredis, à la méditation de ce mystère adorable, et à s'imposer quelque mortification en mémoire de ce que le divin Maître a souffert par amour pour nous en ce jour. Il savait dès lors par expérience ce que l'âme puise de force, de lumière et d'esprit de sacrifice dans cette dévotion salutaire, et il la propageait avec zèle. Il établit à l'église de la Transfiguration, ou chapelle de l'hospice, l'exercice du chemin de la croix pour les fidèles, et il aimait à le présider lui-même, autant qu'il le pouvait, tous les vendredis de carême. Cette dévotion s'étendit bientôt à toutes les autres églises du diocèse.

M. Kamocki avait tout immolé à son divin Maître, et Dieu, le voyant purifié de tout sentiment purement naturel, lui avait donné la jouissance de travailler au bien des âmes sur la terre de sa chère Pologne; sa bonté y joignit la consolation de revoir sa fille. En 1848, M. Kamocki se rendait à Ratibor pour la fondation d'une maison des Filles de la Charité. A son passage à Mystowiec, frontière de la Pologne autrichienne, Mlle Joséphine Kamocka attendait son père bien-aimé, pour lui apprendre que l'éducation à la fois brillante et pieuse qu'elle avait reçue ne lui avait donné aucun attrait pour le monde qu'elle avait dû fréquenter; toutes ses aspirations étaient pour Dieu seul : se consacrer à son service dans la famille de saint Vincent faisait son ambition. Deux ans plus tard, il eut le bonheur de la présenter lui-même à la Communauté des Filles de la Charité, en demandant humblement son admission au postulat.

On se rappelle que M. Kamocki, pour obéir à son patriotisme qui lui imposait le noble devoir de combattre pour son pays, s'était séparé de son enfant. Elle n'avait alors que trois mois. Il l'avait revue quelques instants à l'âge de quatre ans. A Mystowiec, c'était maintenant une jeune fille de dix-neuf ans qu'il retrouvait.

La grand'mère maternelle qui l'avait élevée s'était mon-

trée jalouse de l'affection de sa petite-fille. Il avait été défendu de parler de son père devant la jeune enfant, et l'enfant elle-même ne devait jamais prononcer son nom. Mais la piété filiale est un sentiment mis dans le cœur par Dieu lui-même. A l'âge de huit ans, malgré toutes les précautions, la petite Joséphine sut que son père était devenu prêtre. Dès lors, dans son esprit, elle voyait toujours son père revêtu de la dignité du sacerdoce; sa vénération pour lui grandissait en même temps que son amour filial; il était à ses yeux un idéal, au-dessus d'un homme; son souvenir ne pouvait plus être séparé de la pensée de ce Dieu bon à qui seul, dès sa plus tendre enfance, elle pouvait parler librement de son père bien-aimé. Il est facile de comprendre quelle dut être l'entrevue du père et de la fille, que Dieu n'avait séparés que pour les élever à lui et les unir plus étroitement dans son amour. Leurs entretiens ne purent avoir qu'un cachet divin, toutes les fois que la Providence leur ménagea la consolation de se revoir. Plus d'une fois on surprit ce saint prêtre bénissant avec tendresse sa fille bien-aimée. Lorsqu'il lui était donné de lui faire une visite, à son arrivée, elle le saluait en Fille de la Charité; à son départ, c'est à la chapelle, devant le tabernacle, qu'elle recevait sa bénédiction. C'est ainsi que M. Kamocki, un an avant sa mort, dit un dernier adieu à sa chère fille; leurs yeux étaient remplis de larmes; mais c'est encore à la chapelle que ces saintes âmes consolèrent leur sacrifice.

En 1863, la province de Posen comptait dix-huit maisons; cent vingt-trois Sœurs envoyées successivement par les soins du zélé Missionnaire à la Maison-Mère de Paris, et qui en revinrent revêtues de l'habit des Filles de charité, se dévouaient sous sa direction au service des pauvres dans les hôpitaux, les maisons de charité, les écoles, les orphelinats. Les difficultés du début attirèrent les bénédictions

de Dieu : les œuvres se développèrent rapidement et devinrent florissantes.

M. Kamocki eut enfin la consolation de voir fonder des maisons de Missionnaires à Posen et à Culm, et plusieurs jeunes prêtres du diocèse entrer dans la Congrégation de la Mission. L'avenir le plus consolant s'ouvrait pour cette province qui lui était si chère. Mais il ne devait cueillir que dans la joie du ciel les fruits de ses labeurs.

La voie de M. Kamocki était la voie royale de la souffrance. Dieu avait des desseins particuliers sur cette âme qui lui était certainement bien agréable. Il ne le faisait descendre du calvaire que pour l'y reconduire par une voie plus douloureuse que les précédentes, plus sensible du moins pour ce cœur si noble, si droit, si rempli de charité et de reconnaissance envers les autres ! Il eut à subir des persécutions très pénibles, et dut enfin quitter, pour la troisième fois, le sol de sa chère patrie, pour ne plus y revenir jamais. Ce qu'il y avait de plus douloureux pour lui dans ce nouvel exil, c'est qu'il n'était point le fait d'un gouvernement hostile à la religion ou à sa nationalité, mais de personnes qui auraient dû, semble-t-il, lui donner leur appui et leur protection, témoins qu'elles avaient été pendant quatorze ans du bien qu'il avait fait dans le diocèse.

Sa vertu parut ici dans tout son éclat. Il accepta et supporta de longues et douloureuses épreuves avec une résignation, une douceur, une humilité dignes d'un fils de saint Vincent. Loin de garder du ressentiment pour ceux qui en étaient les principaux auteurs, il ne parlait d'eux qu'avec respect, savait trouver un mot à leur louange, et il leur fit une part dans ses prières de chaque jour, pendant leur vie et après leur mort. Lorsque, dans la conversation intime, sa fille revenait quelquefois sur le passé, en parlant de ceux qui l'avaient abreuvé d'amertumes, il l'interrompait en disant : « Le Ciel l'a permis ainsi, par sa grande

miséricorde ; je leur dois beaucoup : ils m'ont aidé à rompre entièrement avec le monde et m'attacher à Dieu seul. »

VI

A son retour de Posen, M. Kamocki fut envoyé au collège de Montdidier, en qualité de procureur. La différence des occupations était grande ; mais Celui qui les lui confiait était toujours le même Maître qu'il cherchait uniquement à bien servir. Peu importait son attrait particulier. Au milieu de la jeunesse turbulente, il ne laissa jamais paraître aucun ennui ni aucune fatigue.

Un de ses anciens confrères de Montdidier, qui le connaissait bien, nous dit quels étaient son amour pour la Congrégation, sa piété, l'édification qu'il donnait dans l'intérieur de la famille : « M. Kamocki aimait la Congrégation comme un enfant aime sa mère. Les joies de la petite Compagnie étaient ses joies ; ses tristesses étaient ses tristesses. Ses succès le portaient à rendre à Dieu des actions de grâces ; ses humiliations l'affligeaient et le portaient à la pénitence. En un mot, il était identifié avec la Congrégation. Il ne faisait qu'un avec elle et avec son esprit.

« Cet amour se manifestait par l'observance des règles. Il ne voulait pas qu'un seul *iota* de la loi passât sans un entier accomplissement.

« Grande était sa fidélité aux exercices de piété. Tous les jours, il était des premiers à la salle d'oraison. Sa tenue, son maintien annonçaient ses sentiments intérieurs. Le Bréviaire était pour lui une vraie et pieuse préoccupation. Il y donnait tous ses soins. Mais c'est surtout quand il disait la messe que sa foi et sa piété se révélaient. Sa parole était grave et émue. Grâce à sa prévoyance, il observait les moindres rubriques. Il y tenait beaucoup et préparait tout à l'avance, afin de ne pas être surpris. La manière dont il faisait les genuflexions, les signes de croix, montrait com-

bien il était pénétré de l'œuvre qu'il accomplissait. Ceux qui l'ont connu se souviennent encore du ton avec lequel il prononçait le *Domine non sum dignus*, et de l'énergie avec laquelle il se frappait la poitrine. Ce qu'il y avait en cela peut-être d'un peu exagéré, n'en révélait pas moins la foi du pieux Missionnaire.

« Il avait une dévotion toute particulière pour la sainte Vierge. On le voyait souvent récitant avec ferveur son rosaire devant un tableau de famille qui représentait cette Reine du ciel. Pour satisfaire la piété de son cœur, il se réservait toujours l'intention de la messe le jour des fêtes plus solennelles de la sainte Vierge. Il ne fallait pas, ces jours-là, lui offrir des honoraires : il n'était jamais libre.

« Que dirai-je de sa charité pour les autres ? Il avait pour les enfants une tendresse de mère, et n'était tranquille que lorsqu'il s'était assuré que rien ne leur manquait. Les parents appréciaient cette sollicitude et manifestaient hautement leur satisfaction ; ils étaient aussi enchantés de l'accueil simple et distingué qu'il leur faisait. Il fut admirable à l'égard du vénérable Supérieur, M. Ernest Vicart, qui fut longtemps infirme. Aussi longtemps que dura la maladie du pieux et distingué vieillard, M. Kamocki ne songea pas à quitter son poste : à ses yeux, c'était un devoir d'honneur qu'il avait à remplir. M. Vicart mort, alors seulement il se décida à demander lui-même une retraite que son âge et ses infirmités légitimaient. »

Son intention n'était pas d'y rester au repos. Pécheur misérable à ses yeux, il était avide de pénitences, et les meilleures, selon lui, étaient les fatigues incessantes d'un travail accablant qu'il désirait, demandait et acceptait avec reconnaissance.

Ce fut en 1875 qu'il revint à Paris. M. Boré, de sainte mémoire, le chargea des confessions à la Maison-Mère et dans plusieurs autres maisons considérables de Filles de la Charité de la banlieue. Ses forces physiques n'étaient plus

les mêmes que trente ans auparavant, lorsqu'au début de sa vocation de missionnaire il avait à remplir semblable mission de dévouement ; mais son zèle, son amour des âmes, sa ferveur ne souffrirent aucune altération. Outre les confessions des Filles de la Charité, il avait aussi accepté la direction des religieuses polonaises de la Visitation à Versailles. Il organisait son temps de manière à s'y rendre régulièrement. Quelquefois, en le voyant très fatigué au moment de partir, surtout dans les deux ou trois dernières années de sa vie, on lui disait de remettre un peu son voyage et de se reposer. « Oh ! non, répondait-il, ces bonnes Sœurs m'attendent, et puis, croyez-moi, le travail est le meilleur remède pour moi. » Et il partait. On sait avec quelle affection paternelle saint Vincent accepta la direction des religieuses de la Visitation après la mort de son saint ami, Mgr de Genève ; avec quelle sollicitude, à l'époque de la guerre en Pologne, il recommandait à M. Lambert et M. Ozenne, supérieurs de la Mission à Varsovie, de prendre soin des filles de Sainte-Marie, et de lui donner de leurs nouvelles : M. Kamocki était heureux de l'imiter en ce point.

Un trait de sa vie donnera l'idée de la manière dont il savait mettre en pratique les paroles du grand Apôtre : *Se faire tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ.*

Une jeune Sœur qui venait de prendre l'habit devait se rendre assez loin de Paris, et même franchir les frontières de la France. Elle lui confie le chagrin que lui causait la pensée que son frère, capitaine dans l'armée, était éloigné des pratiques religieuses : « Où est votre frère à présent ? lui demande M. Kamocki. — A Versailles. — Et vous partez demain ? — Oui ! — Eh bien ! machère enfant, il faut demander à Notre-Seigneur de vous donner la consolation de le voir ; un mot du bon Dieu, que vous lui direz, lui fera du bien ! » Sans consulter ses soixante-seize ans, ni ses jambes malades, il se rend à la gare après avoir quitté la jeune Sœur, et

part pour Versailles. Il cherche assez longtemps le jeune officier, parvient à le trouver, et l'engage à se rendre tout de suite à Paris : « Votre sœur part demain, dit-il ; il faut aller la voir à la Communauté. » Le capitaine obéit, et ses premières paroles en abordant sa sœur furent celles-ci : « Mais quel est donc cet ecclésiastique qui est venu me chercher ? Que j'aimerais la religion, si tous ses ministres lui ressemblaient ! » Le jeune officier fut ébranlé dans ses préventions. M. Kamocki le revit plus tard dans une autre circonstance, et finit par le ramener aux principes religieux.

Il avait en effet dans son abord une grande douceur qui plaisait et gagnait le cœur ; c'était comme le reflet de la charité dont son cœur débordait. Mais, pour en arriver là, il lui avait fallu, comme saint Vincent, mater la nature et la réduire en servitude. Dans les dernières années de sa vie, on devinait encore parfois l'ardeur et l'impétuosité de son âme. Son regard prenait parfois une expression sévère ; mais soudain il redevenait ce que la grâce l'avait rendu depuis longtemps. Quelquefois il en riait de bon cœur, en disant : « Misérable que je suis ! » Son empressement à rendre toujours service, à se tenir à la disposition de chacun, était devenu proverbial parmi les frères à Saint-Lazare : « Quand nous ne pouvons trouver personne pour tel ou tel service, nous allons chercher le plus âgé de ces messieurs ; il est toujours prêt : « Oui, mon cher frère, tout « de suite. » Et il court comme un jeune homme. »

La vertu caractéristique de M. Kamocki était la reconnaissance ; il semble difficile de la posséder à un plus haut degré. C'est la vertu des humbles, qui découle autant de l'humilité que de la charité. Il se confondait en remerciements pour les plus petits services ou pour les moindres attentions.

Dans ses conversations intimes, il revenait souvent à ces sentiments ; et, touché jusqu'aux larmes, il appelait les

bénédictions divines sur ses chers confrères, comme il disait, sur ses bons frères, trouvant ainsi un nouveau motif de proclamer qu'« on est heureux de vivre dans la maison du Seigneur, au milieu des frères qu'on aime! »

Une des plus grandes privations qu'il plut à Dieu d'imposer à M. Kamocki sur le déclin de sa vie, fut celle de ne pouvoir plus réciter le Bréviaire, à cause de la faiblesse excessive de sa vue. Il s'en dédommagea en consacrant à d'autres prières le plus de temps possible. Jusqu'à la mort il fut toujours très fidèle à tous les exercices de la Communauté.

Le rosaire, sa prière de prédilection, plus que jamais était devenu alors sa consolation. C'est dans le Cœur de la Vierge immaculée que son âme puisait force et confiance dans les angoisses où le jetait la pensée des jugements de Dieu. Marie, qui l'avait arraché des bras de la mort dans son enfance, veillait aussi sur sa vieillesse. Elle a exaucé la prière qu'il a répétée chaque jour plus de cent fois : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, ... à l'heure de notre mort.* Elle a épargné à son fidèle serviteur les terreurs de la dernière heure, et n'a pas permis qu'il fût privé des dernières consolations que la sainte Église procure à ses enfants.

Le 6 juillet 1884, M. Kamocki, quoique souffrant, commença sa journée, comme à l'ordinaire, par la prière avec toute la Communauté. Il offrit le saint sacrifice de la messe : rien ne faisait présager que ce devait être la dernière fois. Dans l'après-midi, un de ses confrères, venant lui demander de ses nouvelles, le trouva affaîssi. Le malade le pria d'avertir tout de suite M. le Supérieur général, qu'il était bien mal, et qu'il le priait de venir le confesser. On s'empressa de lui porter les saintes huiles, et avec la dernière onction ce digne fils de saint Vincent s'endormit dans le Seigneur. Suivant son désir, il est mort les armes à la main, debout jusqu'au dernier jour.

Le surlendemain, aux Missionnaires et aux Sœurs qui accompagnaient la dépouille mortelle de M. Kamocki à sa dernière demeure, se joignit l'élite des familles polonaises en séjour à Paris. Elles étaient suivies de quelques pauvres honteux qu'il avait eu souvent l'occasion de consoler et de secourir. Leur attitude montrait la douleur et le respect ; elles y étaient en leur propre nom, et aussi, dirent-elles, pour déposer sur sa tombe l'hommage de la patrie reconnaissante.

Lettre de M. SOUBIEILLE, prêtre de la Mission, Visiteur de la province de Cracovie, à M. FIAT, Supérieur général.

Succès des missions.

Cracovie, le 2 décembre 1892.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Nos Missionnaires viennent de rentrer.

Depuis le commencement de l'année 1892, ils ont donné onze missions, et cela, suivant le mode indiqué dans la dernière Assemblée générale.

On donne la mission pour la paroisse dans laquelle on va, et pour celle-là seulement. On distribue des billets pour se confesser aux gens de la paroisse, et ce sont ceux-là que l'on écoute en confession d'abord ; s'il reste du temps on reçoit ensuite les autres.

On divise la paroisse par catégories : les hommes mariés, les femmes mariées, les jeunes gens, les jeunes filles, séparément. De cette manière, on peut donner à chaque catégorie une instruction plus étendue et plus appropriée à ses besoins ; par là aussi peu de dérangement est causé dans les familles. Le désir du pauvre peuple pour s'instruire et pour se confesser est si grand, que chaque catégorie fréquente assidûment l'église pendant tout le temps qui lui est marqué ; on arrive de grand matin, on reste là toute la

journée, se contentant du grossier morceau de pain qu'on a apporté dans sa poche.

Les résultats de ces missions sont des plus consolants. Chacun veut faire et fait sa confession générale. On cite des faits merveilleux de conversion, particulièrement sous le rapport de la réconciliation et de la tempérance.

Ces missions sont pénibles pour les Missionnaires, car outre les prédications et les catéchismes, il y a aussi le ministère des confessions. Il y a peu de secours pour entendre les confessions générales, et d'ailleurs c'est au missionnaire que l'on vient se confesser.

Le mode de nos missions est approuvé par Nosseigneurs les évêques et fort goûté par MM. les curés.

Quatre confrères ont travaillé dans chaque mission, et chacun avec beaucoup de zèle et de dévouement. Ils sont revenus, grâce à Dieu, bien fatigués, mais bien portants.

Déjà un certain nombre de missions est arrêté pour l'année prochaine. Que Notre-Seigneur nous donne de pouvoir former deux corps de Missionnaires fonctionnant à la fois ! Ce sont les missions ainsi faites qui sauveront la foi dans ce pays.

Outre ces missions, nous avons donné dans la Galicie neuf retraites pour les Filles de la Charité ; six retraites à cinq et six cents personnes à la fois dans notre maison ; une retraite ecclésiastique ; des retraites en grand nombre à des associations et à des jeunes personnes dans les maisons de nos Sœurs. Pendant ce temps, le reste des confrères s'occupe du soin des hôpitaux, de l'instruction littéraire des jeunes gens de l'école apostolique, de l'enseignement de la théologie, etc., à nos étudiants.

Voilà un petit résumé de nos travaux pendant l'année. Quoique notre nombre augmente, il est toujours vrai de dire : *Messis quidem multa, operarii autem pauci.*

Je suis, avec le plus profond respect, etc.

Soubieille,

I. p. d. l. M.

ASIE

PROVINCE DE CHINE

*Lettre de M. LOUIS FATIGUET, prêtre de la Mission,
à M. VANDAMME, prêtre de la même Congrégation.*

Visite au lieu du martyre du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre.

Kiou-kian, 1^{er} avril 1892.

MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Je dois à une circonstance providentielle et à la bienveillance de Mgr Bray d'avoir pu, ces jours derniers, visiter la ville de Ou-tchang et les lieux sanctifiés par les souffrances et le martyre du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre.

Il semble que depuis la béatification on trouve un intérêt nouveau dans la description de cette terre lointaine, devenue pour les membres de la petite Compagnie un objet de dévotion et un lieu de pèlerinage. Voilà pourquoi, désireux de vous être agréable, j'ai eu la pensée de vous donner quelques détails sur le voyage que je viens de faire à Ou-tchang.

La ville de Ou-tchang est assise sur les bords du fleuve Bleu, appelé ici Yang-tse-kiang. Au delà des hautes murailles qui entourent cette immense cité, on aperçoit dans le lointain une montagne sur le sommet de laquelle s'élève une tour célèbre dans le pays. C'est cette montagne qu'avant tout font remarquer les chrétiens qui servent de guides aux pèlerins; car c'est au pied de cette montagne que fut creusée la première tombe du bienheureux martyr.

En face d'Ou-tchang, sur la rive opposée du Yang-tse-kiang, les Pères Franciscains ont une procure où ils offrent

aux voyageurs une généreuse hospitalité. Je suis donc descendu directement chez ces bons Pères pour déposer mes bagages, prévenir de ma visite le vicaire apostolique, dont la résidence se trouve dans l'intérieur de la ville, et recevoir un guide. Grâce à la bienveillante activité du procureur, tout marche à souhait, et bientôt une petite barque nous emporte, mon guide et moi, dans la direction de Outchang. Nous nous avançons sous la protection de la très sainte Vierge : l'Église célèbre en ce jour la fête de l'Annonciation.

Après une demi-heure de navigation, nous mettons pied à terre, et bientôt nous nous trouvons en face d'une immense plaine, sillonnée de petits canaux. Nous avançons, ayant toujours à notre droite les murs crénelés de la ville. Par-ci par-là, nous remarquons de grands trous dans le sol : les Chinois viennent ici prendre de la terre pour exhausser leurs jardins. Dans le lointain nous distinguons un petit monticule : c'est le but de notre pèlerinage. A mesure que nous en approchons, nous marchons d'un pas plus accéléré; sur ce monticule, deux croix, d'un mètre de hauteur, ont été plantées en terre : elles sont destinées à l'exécution des criminels. « C'est ici, me dit mon conducteur, que le Bienheureux a consommé son martyre. » J'aurais voulu me jeter à genoux et satisfaire ma dévotion; mais nous sommes trop en vue : à quelques pas de nous, des teinturiers font sécher de la toile; au bas du monticule, dans une mare d'eau, quelques fillettes lavent du linge; un peu plus loin, sur un petit sentier, des hommes causent entre eux. Je me contente donc de réciter debout l'hymne d'un martyr et l'oraison du Bienheureux.

Mais on a bientôt reconnu en moi un Européen : à peine ai-je ouvert mon bréviaire que des curieux s'approchent; il faut avouer que ma présence devant ces deux potences devait singulièrement les intriguer. Nous nous éloignons donc, mon guide et moi, sans avoir pu reconnaître laquelle

des deux croix avait servi pour le supplice du bienheureux Perboyre.

Une remarque, qui a son importance quand on veut se rendre compte de l'endroit qu'occupait le martyr au moment de son supplice : la plaine est au niveau du fleuve et est arrosée par des canaux qui s'y déversent; elle doit donc être inondée quand le fleuve déborde, ce qui a lieu tous les ans, en juillet, août et septembre. L'emplacement des croix étant par suite submergé à cette époque de l'année, le Bienheureux n'a pas dû être exécuté à cet endroit. Nous interrogerons les témoins sur ce point. En attendant, nous revenons auprès des croix, mais les curieux ne nous ont pas perdus de vue, et, pour ne pas attirer une trop grande foule autour de nous, force nous est de nous éloigner.

Nous prenons donc le chemin de la ville, celui-là même que suivit le Bienheureux en quittant sa prison. Voici la porte de la ville par laquelle il passa en courant, couvert de chaînes. Non loin de là, sur l'emplacement de la prison que le saint martyr sanctifia par sa longue captivité, un commerçant chinois a élevé une maison. Deux collines partagent la ville de Ou-tchang, l'une au midi, sur laquelle est bâti le palais du vice-roi, l'autre à l'orient, où s'élève, grande et majestueuse, la nouvelle cathédrale.

Un journal qui publie en France des nouvelles des Missions, rapportait, il y a deux ans, qu'on avait construit une chapelle à l'endroit même où le Bienheureux subit le martyre. Mais on n'y trouve rien, rien non plus sur l'emplacement de l'ancienne prison. J'en fis la remarque à Mgr Carlasarre, vicaire apostolique du Hou-pé. Sa Grandeur me répondit qu'il y a eu un malentendu : la chapelle se trouve dans la ville, mais non sur le lieu du martyre.

Je fus alors conduit dans une magnifique église à peine achevée : c'est le plus beau monument de toute la vallée du Yang-tse-kiang; on se croirait en Europe. Bâtie sur la plus haute colline de la ville, la cathédrale fait rayonner la croix

au-dessus des palais des mandarins et des pagodes consacrées au culte des idoles. Elle est de style roman ; à l'intérieur, qui est ravissant, on a ménagé quatre chapelles latérales, deux près du chœur, deux autres de chaque côté de la porte d'entrée. C'est l'une de ces dernières, celle du côté de l'évangile, qui est consacrée au bienheureux Jean-Gabriel Perboyre. Au moment où je vous écris, l'autel n'en est pas encore terminé.

Je voudrais avoir le temps de passer en revue les œuvres que dirigent à Ou-tchang les Pères Franciscains, orphelinat, écoles, séminaire. Je voudrais surtout vous dire l'accueil vraiment fraternel qu'ils font à ceux de nos confrères qui vont à Ou-tchang vénérer les traces du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre. Leur temps, leur table, leur bourse même, Mgr Carlasarre et ses dignes missionnaires ont tout mis à ma disposition pour m'aider à mener à bon terme mon pèlerinage.

Il me restait à visiter la tombe où furent déposés les restes du Bienheureux, après son glorieux martyre. Elle est en dehors des murs de la ville, et nous n'y arrivons qu'après deux heures de marche. Le chrétien qui me conduit cherche d'abord en vain, sur le flanc d'une petite colline, les deux tombes que je voudrais vénérer, celle du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre et celle du vénérable François Clet. Grâce à la petite photographie de la pierre sépulcrale du bienheureux Perboyre, photographie que je suis heureux de vous offrir, nous trouvons la tombe du martyr et la pierre qui la recouvre. Et ici, grâce à Dieu, nous pouvons en toute liberté satisfaire notre dévotion. Mais nos recherches sont infructueuses pour ce qui est de la tombe du vénérable François Clet ; nous ne découvrons que la tombe du Père jésuite qui fut confondu avec notre vénérable martyr.

Cependant le temps s'écoule rapidement, et il nous faut repasser le fleuve avant le coucher du soleil. Nous devons traverser une seconde fois la place des exécutions ; mais

cette fois j'ai des indications plus précises sur le lieu du martyr : ce n'est pas en effet à l'endroit où sont aujourd'hui plantées les deux croix que le Bienheureux fut exécuté, mais bien sur le bord du chemin, à une centaine de mètres du lieu qui sert actuellement pour les exécutions, et qui est inondé tous les ans au mois de septembre.

Pourquoi, me demanderez-vous, n'a-t-on pas jusqu'ici acheté ce terrain si précieux pour nous ? La plaine tout entière est la propriété du vice-roi, et il est inutile pour le moment de songer à cette acquisition. Tout au plus pourrait-on peut-être acheter la partie du chemin la plus rapprochée du lieu de l'exécution. Les Pères Franciscains ne désespèrent pas toutefois de faire un jour l'achat du terrain sur lequel le bienheureux Jean-Gabriel fut étranglé, et d'y élever une chapelle en son honneur.

Je vous envoie ce récit de notre pèlerinage, dans la pensée de vous être agréable et de satisfaire la dévotion que vous avez pour notre Bienheureux.

Je suis, en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie Immaculée, Monsieur et très cher confrère,

Votre très humble serviteur,

L. FATIGUET,

I. p. d. l. M.

VICARIAT DU KIANG-SI SEPTENTRIONAL

*Lettre de M. ÉMILE LEFEBVRE, prêtre de la Mission,
à M. FIAT, Supérieur général.*

Installation du missionnaire à l'intérieur de la ville de Kiou-kiang.
Procédure chinoise.

Kiou-kiang, 24 avril 1892.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Depuis la fête de saint Joseph, 19 mars, j'habite l'intérieur de la ville de Kiou-kiang, dans une maison chinoise

qui nous appartenait et qu'on a fait un peu accommoder. Lors de mon arrivée dans cette maison, on ne pouvait pas dire qu'on était chez soi ; de plus, comme ici le terrain est très humide et qu'on n'a pas d'étage, je me trouvais dans une chambre très malsaine. Peu à peu j'ai tâché de remédier à tout cela. Il est agréable aux Sœurs que je sois installé ici : par là, elles sont assurées d'avoir la messe tous les jours. Je puis aussi m'occuper davantage des catéchismes, de l'orphelinat et des chrétiens de la ville. Enfin, malgré le précaire de mes ressources et la pauvreté de mon logement, ma présence sera utile à cause des protestants qui sont établis ici. Ils sont mes plus proches voisins.

Dès les premiers jours, il semblait que le diable ne voyait pas d'un bon œil mon arrivée ; il suscita des gens qui vinrent jeter des pierres sur la toiture de ma pauvre habitation. Je fis des plaintes au poste de soldats placé sur notre terrain ; on me répondit qu'on avait fait des recommandations aux veilleurs de nuit et qu'on avait intimé au chef l'ordre d'ajouter deux hommes pour faire la garde ; le mauvais côté de l'affaire pour moi, c'est qu'il fallait les payer. Mais enfin ils s'acquittent bien de leur devoir ; je suis en train de construire un mur d'enceinte, et, chaque nuit, je les entends faire la ronde avec beaucoup de vigilance ; c'est d'ailleurs leur intérêt. Au début, bien que les briques fussent placées un peu partout, ainsi que des vieilles planches d'un hangar, personne n'osa y toucher. J'eus certaines difficultés à surmonter pour faire déloger des locataires qui avaient bâti des paillotes sur un terrain acheté près de notre mansarde ; on en vint à bout en dépensant quelques ligatures.

Mais dans la nuit du jeudi au vendredi, des voleurs s'emparèrent d'environ deux cents briques. Le chef des veilleurs put saisir un individu qui avait l'air d'être de la bande ; il l'amena chez moi pour y rester jusqu'au lendemain, et il l'obligea à dénoncer deux complices qui étaient plus coupables que lui. Après ma messe, on voulut que

j'arrangeasse le procès. Que faire ? Je m'en tirai à la chinoise, ce qui est peu conforme aux procédés habituels des Européens. J'exigeai d'abord que chacun des deux voleurs livrât une ligature, — ce qui devait revenir aux veilleurs ; — ensuite, qu'on me rapportât les briques en chaise à porteurs, entourées d'un *fong pou* (toile rouge employée dans les cérémonies de grandes réparations), qu'on vint devant ma porte tirer un grand nombre de pétards et qu'on fit brûler une paire de grandes chandelles. J'obtins à peu près tout cela ; cependant on ne fit partir que bien moins de pétards qu'il n'était convenu, et il n'y eut pas de chandelles. Tout le reste eut lieu devant le public, qui était émerveillé. Enfin, ces deux hommes vinrent se prosterner devant moi pour faire une réparation plus formelle.

Voilà pour ce qui me concerne. Mais je n'aurais pas tout dit si je ne mentionnais que le chef des veilleurs, puni jadis par les mandarins pour n'avoir pas fait son office avec assez de vigilance, voulut saisir cette occasion de se venger sur ces voleurs qu'il prétendait avoir été cause de son désagrément.

Ce qu'il fit, je suis censé l'ignorer, et c'était bien contre mon intention. Mais voici : après que j'eus obtenu satisfaction, il s'empara des voleurs, les traîna par la queue de leur chevelure, les suspendit en l'air et les frappa rudement ; tout cela pour extorquer des sapèques. Le soir, après la réparation qui m'avait été faite, la famille d'un des voleurs s'empara de lui et vint le châtier à l'endroit où il avait volé. L'intention était sans doute de le corriger ou d'augmenter la réparation.

Dans quelque temps, nous serons à l'anniversaire des émeutes de Kiou-kiang. Bénissons Dieu de ce que les Européens s'étant mis sur la défensive, ils ont empêché par là que notre procure, l'hôpital, et, par suite, toutes les autres maisons ne deviennent la proie des flammes.

Je suis, Monsieur et très honoré Père, dans les cœurs de
Jésus et Marie,

Votre très humble et obéissant serviteur.

ÉM. LEFEBVRE,

I. p. d. l. M.

VICARIAT DU TCHÉ-KIANG

*Lettre de M. JEAN-BAPTISTE LEPEERS, prêtre de la Mission,
à M. FIAT, Supérieur général.*

Excursion dans les îles. — Le district de Tay-tcheou.

Saint-Michel, le 13 mai 1892.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Me voici sur le point de quitter le cher Tchou-san, pour
aller au Tay-tchou. Je viens de parcourir quelques îles.
Voici à quelle occasion :

Les séminaristes tonsurés de Ning-po, fatigués depuis
quelque temps, furent envoyés ici pour se reposer un peu.
Nous étions trois missionnaires; il y avait vingt-quatre
séminaristes : M. Faveau, avec les tonsurés de Ning-po;
M. Barberet et quinze petits séminaristes; votre serviteur,
comme vicaire du district. Après avoir visité les îles les
plus voisines, nous nous rendîmes à Tchu-ko-dzié. La
chapelle de cette île est très belle; elle a été construite autre-
fois par notre confrère, M. Bret, et elle est très solide. Il y
a un inconvénient, c'est qu'aux grandes marées, la mer
vient parfois envahir le jardin, la chambre du missionnaire,
et, de temps à autre, même la chapelle. Les chrétiens de ce
pays sont très pieux et très honnêtes. Tchu-ko-dzié est une
terre qui appartient aux bonzes. Ils ont leur noviciat (si je
puis ainsi parler) dans l'île voisine, *Pou-tou*; ils ont encore
six autres îles en propriété. L'empereur lui-même les leur a
données, de sorte que nos chrétiens doivent leur payer le

tribut. Cette situation est très gênante pour nos fidèles et pour nous ; malgré cela, leur nombre va en augmentant. Tchu-ko-dzié est une belle chrétienté dédiée à la sainte Vierge ; seule, cette Vierge puissante peut écraser la tête du serpent qui règne en maître dans ces îles.

Nous restâmes trois ou quatre jours avec nos chrétiens, et, le dernier jour, nous résolûmes d'aller voir le noviciat des bonzes dans l'île voisine. Quel malheur de voir de si magnifiques temples consacrés au démon ! quelle splendeur dans ces pagodes ! Dans cette île où les bonzes seuls et leurs domestiques peuvent habiter, il y a un grand nombre de pagodes ; chacune a de soixante à quatre-vingts bonzes pour son service. Ces bonzes mènent la vie commune et récitent leurs prières ensemble : en tout, le démon singe Dieu.

De là, nous mîmes à la voile pour Tchou-san, où nous demeurâmes quelque temps avec M. Procacci. M. Faveau allait retourner à Ning-po. Je lui proposai de voir Kin-dan en passant.

Kin-dan est pour nous l'île du Bienheureux, parce que les premiers catéchumènes de cette île datent de l'année de la béatification ; maintenant ils sont environ une centaine. Plusieurs sont déjà baptisés. A Kin-dan, nous fûmes reçus par un chrétien qui nous promena partout et qui nous amena beaucoup de païens qui voulaient se convertir, disait-il. De fait, dès que six heures du soir arrivaient, nous étions envahis par une foule qui voulait entendre la doctrine. Chacun de nous prêchait dans son groupe ; les séminaristes se mirent de la partie, de sorte que tout ce monde-là pouvait entendre un peu d'instruction chrétienne. Ce fut ainsi pendant deux jours.

De là, nous allâmes dans un îlot voisin où se trouvent aussi des chrétiens. Là, la foule fut encore plus grande pour entendre la doctrine ; à dix heures du soir, il fallait lui dire de partir ; au lever du jour, elle était de nouveau réunie. Pendant la récitation en chinois de la prière du soir, de la

prière du matin, pendant la sainte messe, on aurait pu entendre voler une mouche, tant ces pauvres infidèles étaient attentifs à écouter et désireux de voir toutes les cérémonies. On leur avait recommandé de ne pas parler : ils furent absolument fidèles à cette recommandation. Do-bing-sain — c'est le nom de cette île — est située à l'embouchure du fleuve qui mène à Ning-po.

Nous nous dirigeâmes vers Ning-po. J'y appris que je devais aller au Tay-tchou, remplacer M. Faveau qui ne peut pas continuer à cause de son peu de santé. Le district est très étendu. Il contient plus de trois millions d'âmes qui, hélas ! adorent le démon. En voyant aussi que beaucoup, quoique bien disposés, demeurent éloignés de nous, soit à cause de la distance, soit parce que personne ne peut aller leur enseigner la vraie doctrine, on voudrait se multiplier et prêcher partout l'Évangile. Hélas ! nous ne sommes que deux prêtres dans mon district pour cette tâche : un confrère chinois de mon âge et moi ; quinze cents chrétiens y sont éparpillés dans quatre départements. Recommandez-nous souvent, mon Père, ainsi que mes chrétiens, à la « Vierge puissante » ; nous lui consacrerons la première nouvelle chrétienté qui s'ouvrira.

Veuillez me croire, en l'amour de Notre-Seigneur,
Monsieur et très honoré Père,

Votre enfant dévoué

JEAN-BAPTISTE LEPERS,

I. p. d. I. M.

*Lettre de la sœur GILBERT, fille de la Charité,
à la très honorée Mère HAVARD.*

L'œuvre des Estropiés ; trait édifiant.

Ning-po, hôpital S.-Joseph, août 1892.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !
En vous envoyant les comptes de l'année je suis heureux*

d'y joindre quelques lignes sur votre belle Œuvre des Estropiés; je vous l'assure, ma très honorée Mère, elle sauvera bien des âmes qui auraient été éternellement perdues. Voici un petit trait qui vous intéressera, j'en ai confiance, puisqu'il concerne les chers enfants auxquels vous vous intéressez.

Un jour, par une soirée bien froide, un pauvre enfant de dix-sept ans, aveugle, nous est amené. Dès son bas âge, à cause de sa cécité, il avait été condamné par sa marâtre à chanter dans les rues pour gagner son pain. Que de mauvais traitements ce pauvre enfant eut à supporter de la part de son maître, qui était cruel comme un tigre. L'infortuné était souvent exténué de fatigue; exposé en hiver aux intempéries les plus dures, ses pieds furent gelés et tombèrent peu à peu en putréfaction. Si, le soir, il ne rapportait pas de sapèques pour acheter son riz, il recevait une cruelle bastonnade. Quand ce pauvre petit martyr arriva chez nous, il y avait cinq jours qu'il n'avait pris, on peut dire, aucune nourriture, parce que la maladie l'empêchait de tendre la main aux passants; il était resté couché dehors, au mois de janvier, alors que la neige couvrait la terre; c'était un véritable petit squelette. Ce sont de braves Chinois plus compatissants que les autres qui, en me racontant son histoire, me supplièrent, en même temps que le pauvre petit martyr lui-même, de le recevoir parmi nos enfants privilégiés, — je veux dire nos Estropiés, œuvre pour laquelle j'implore l'assistance de toutes les bonnes âmes. — Je dis oui avec bonheur; et les larmes coulèrent des yeux de l'enfant. Il craignait tant que je le renvoie, qu'en me racontant tous les mauvais traitements qu'il avait subis, il me réitérait sans fin ses instances pour être admis ici. Je lui fis la promesse de le garder toujours; alors son pauvre cœur se dilata et déborda de reconnaissance.

Le voyant très malade, car la poitrine était gravement prise, notre zélé catéchiste se hâta de l'instruire des vérités

de notre sainte religion. Quand il lui dit qu'au ciel on serait toujours avec le bon Dieu et que le bonheur serait parfait, sans mélange d'amertumes, le pauvre enfant ne se possédait plus de joie, et il désirait mourir pour aller jouir de ce bonheur !

Il craignait que son ancien maître ne revint le chercher ; c'est ce qui arriva en effet. Quelques jours s'étaient à peine écoulés, quand arrive chez nous un Chinois de trente-cinq à quarante ans, bien habillé, demandant à voir l'enfant. On l'accompagne dans la chambre du malade, qui en l'apercevant est saisi de frayeur. Je compris facilement que ce devait être son ancien maître. Je restai donc près du lit, prêtant une oreille attentive à la conversation. Il commence par lui dire, mais assez doucement, à cause de ma présence, de revenir avec lui pour aller chanter comme auparavant. L'enfant lui répond timidement qu'il n'a plus la force d'aller faire son ancien métier, et que la Sœur veut bien le garder et lui donner tous les soins dont il a besoin. Cet homme cruel commence alors à élever la voix. De mon côté, je l'apostrophe avec un ton sévère, en lui disant que l'enfant ne lui appartient pas et qu'il restera chez nous jusqu'à ce que ses parents viennent le chercher. Voyant cela, ce misérable partit et nous laissa en paix.

Notre cher enfant a reçu le nom de Léon au baptême, qu'il désirait avec ardeur. Peu de jours après, il mourut comme un petit ange, en invoquant pieusement le Sacré Cœur de Jésus.

Vous voyez, ma très honorée Mère, que vous sauvez bien des âmes par cette belle Œuvre des Estropiés. Pendant le cours de cette année j'en ai reçu dix nouveaux ; quatre sont morts, il m'en reste vingt et un.

J'ai l'honneur d'être, ma très honorée Mère,

Votre très humble et obéissante fille.

Sœur GILBERT,

I. f. d. I. C. s. d. p. M.

*Lettre de la sœur SOLOMIAC, fille de la Charité,
à la très honorée Mère HAVARD.*

Œuvres des Vierges et des Veuves.

Ning-po, le 23 janvier 1892.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Je ne peux vous dire combien j'ai été touchée de votre générosité pour notre chère Œuvre des Catéchumènes et en l'honneur de la soixantaine de notre si vénérable sœur Louy. Après avoir pris connaissance de votre si maternelle lettre, je suis allée tout de suite la communiquer à notre chère doyenne, qui fait depuis quarante-trois ans l'office de portière et d'économe. Les larmes de la reconnaissance lui sont venues aux yeux, car depuis quelque temps elle me disait : « Ma sœur, qu'allons-nous faire pour nourrir le personnel de la maison? » — « Je commence à respirer, m'a-t-elle dit; que ma très honorée Mère est bonne! qu'il faut donc la bien remercier de notre part! »

Votre sollicitude maternelle est heureuse de prendre part à nos joies et d'adoucir nos peines. Je vais tout simplement vous dire que notre maison devient l'arche de Noé. Dès que les enfants de la Sainte-Enfance ont été installés dans leur nouveau local, Mgr Reynaud me communiqua deux projets dignes d'un cœur d'apôtre : l'Œuvre des Vierges et celle des Veuves. Parmi les anciens chrétiens, les Missionnaires rencontrent un certain nombre de jeunes filles qui ne veulent pas se marier; il y a quelque temps, trois d'entre elles ont fait dix jours de barque pour venir chez nous; elles espéraient même se faire Filles de la Charité, mais l'étude du français les effraye un peu. Alors nous leur organisons un petit local bien modeste, et là elles se formeront pendant quelque temps à la piété; elles étudieront le chinois, qu'elles ne savent pas assez; elles apprendront même à écrire, afin de pouvoir plus tard faire l'office d'institutrice

dans les endroits où se trouve une résidence de Missionnaires. Nous les formons à toute sorte de travaux : laver, repasser, faire des fleurs, et enfin tenir la maison de Dieu propre et digne de la majesté de celui qui l'habite. Qu'elles sont appelées à faire du bien, si on peut bien les former!

Après-demain, 25 janvier, quatre autres jeunes filles de la ville viendront se joindre aux trois premières, et ce jour-là commencera la petite réunion des vierges de notre province. On cherche tous les moyens possibles pour sauver un plus grand nombre d'âmes; nous ne sommes en Chine que pour cela. Priez la Vierge puissante de couvrir de sa maternelle protection cette petite famille naissante. Je seconderai Monseigneur autant qu'il sera en mon pouvoir, afin que cette œuvre qui est si chère au Cœur de Jésus prenne un grand accroissement.

L'Œuvre des Veuves, après celle des Vierges, est aussi des plus intéressantes. Un assez bon nombre de nos filles de la Sainte-Enfance se trouvent veuves et chargées d'enfants; nous gardons plusieurs d'entre elles (les plus anciennes) comme employées dans la maison. Le nombre s'augmentant chaque jour, nous ne pouvons plus les laisser, soit à l'asile des vieilles, soit au catéchuménat : nous en avons de quinze à vingt sans office. Nous allons les installer à l'ancien ouvroir, qui est très grand, et là nous leur ferons un dortoir, une chambre de travail et un réfectoire. Nous les occuperons selon leur capacité : les unes à la couture, les autres à la broderie, et celles qui ne sauront pas travailler blanchiront le linge. De cette manière, elles gagneront quelques sapèques pour s'entretenir et entretenir leurs enfants.

Laisser ces jeunes femmes au milieu des païens, c'est exposer leur salut et leur honneur, tandis que chez nous elles pourront soigner leurs enfants; si c'est un garçon, dès qu'il aura sept ans, les Missionnaires le prendront pour faire son éducation; si c'est une fille, elle sera élevée à la

classe avec les filles des chrétiens. Ce sera une grande consolation pour la mère de suivre et de voir grandir son enfant. Elle-même pourra pratiquer sa religion et faire son salut. N'est-ce pas une belle œuvre? Aujourd'hui même, j'ai dû quitter cette lettre pour aller recevoir deux veuves qui viennent de bien loin (une a trente-cinq ans et l'autre trente-six), et avec elles six enfants. Quoiqu'elles ne soient pas filles de la Sainte-Enfance, elles sont reçues tout de même et font partie de l'Œuvre. Après les fêtes du premier de l'an chinois, il me faudra faire organiser leur local, il est plus que temps!... Mgr Reynaud est en ce moment en tournée pastorale; dès qu'il sera de retour, je mettrai la main à l'œuvre pour organiser d'après ses conseils cette œuvre nouvelle et bien nécessaire; je la recommande à votre charité. N'est-ce pas pour vous, bonne Mère, une grande consolation de voir le bien s'accomplir?

Depuis plusieurs mois, dans diverses provinces les troubles se succèdent; mais, grâce à Dieu, la province du Tché-kiang est très tranquille; on dirait même que toutes ces alertes contribuent au bien de nos chères œuvres. Pour les fêtes de Noël, si vous aviez vu le grand nombre de chrétiennes et de catéchumènes venues de très loin, vous en auriez été touchée! Plusieurs des catéchumènes restent pour s'instruire afin de pouvoir être baptisées à Pâques. Ne leur faut-il pas de la foi et du courage pour rester loin de leur maison quatre ou cinq mois? Je suis heureuse maintenant d'avoir le local nécessaire pour loger ces braves femmes, qui sont toujours accompagnées d'un ou de plusieurs enfants. En général, une fois qu'elles sont baptisées, elles nous donnent de la consolation.

Nous craignons beaucoup de ne pouvoir continuer nos sorties : œuvre qui ouvre le ciel à un grand nombre de petits anges; mais nous avons obtenu de Monseigneur la permission de la reprendre. Depuis le 25 août dernier jusqu'à aujourd'hui, 1653 petits moribonds ont reçu la grâce

du saint baptême, et au tour 109 enfants ont été donnés : n'est-ce pas une belle moisson, en six mois de temps ? Les croix, les privations que l'on rencontre sur la terre de Chine, se changent en consolation lorsqu'on peut contribuer au salut de quelques âmes.

Il y a dans notre maison 130 orphelines, et à l'hôpital Saint-Joseph 28 garçons ; chaque mois régulièrement je paye leur pension.

Comme vous voyez, nos œuvres marchent bien ; que Dieu en soit béni !... Si vous trouviez bon de communiquer cette lettre à M. notre très honoré Père, il serait peut-être heureux d'en avoir connaissance.

Toute la petite famille vous offre ses sentiments filiaux ; mais veuillez, ma très honorée Mère, agréer en particulier la filiale gratitude et le plus filial respect de celle qui est, en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

Votre soumise fille,

Sœur L. SOLOMIAC,

I. f. d. l. C. s. d. p. m.

VICARIAT DU TCHÉ-LY OCCIDENTAL

*Lettre de Mgr BRUGIÈRE, vicaire apostolique,
à M. FIAT, Supérieur général.*

Mort édifiante de la sœur Combes et de M. Benoît Kiang.

Tcheng-ting-fou, 29 septembre 1892.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Avant de quitter la résidence pour recommencer les tournées de confirmation, permettez-moi de vous envoyer nos comptes spirituels, résumé consolant du travail de vos enfants. Votre cœur paternel se réjouira avec nous des bénédictions sans nombre que le divin Maître a répandues

sur nos œuvres dans le courant de cette année, et vous nous aiderez à lui en témoigner notre reconnaissance.

La protection divine s'est manifestée envers nous d'une manière évidente. L'hiver dernier, les rebelles nous menaçaient; déjà les provinces voisines avaient subi leur terrible invasion; les ruines amoncelées, les massacres multipliés répandaient au loin la terreur et l'anxiété.

Au début de ma nouvelle charge, et sans expérience, je redoutais avec raison de remplir l'office de pilote sur un vaisseau presque en détresse; mais, fortifié et encouragé par l'entrain de tout l'équipage, j'ai mis comme lui ma confiance en la bonté divine; comme lui, nous nous sommes abandonnés à la Providence, et, encore une fois, le Seigneur a pris sous sa sauvegarde les enfants de saint Vincent.

Il ne nous reste qu'à dépenser généreusement la vie qui nous a été conservée, selon le bon plaisir de Dieu et pour le salut des âmes.

Une autre preuve de l'affection divine se trouve dans la double affliction que nous venons d'éprouver : *Quos amo, castigo*. D'abord, au mois de juin, la mort de la regrettée sœur Combes nous a été bien pénible. Excellente Fille de la Charité, elle a, durant les trois courtes années qu'il nous a été donné de la connaître, fait preuve d'un dévouement et d'une abnégation admirables. Les orphelines infirmes, aveugles, idiotes, estropiées, étaient le lot qui lui était échu; son esprit de foi avait réussi à l'affectionner à ces pauvres disgraciées de la nature et à lui donner pour elles une tendresse vraiment maternelle; aussi, le vide qu'elle laisse après elle sera-t-il difficile à combler. Sous une tombe bien modeste reposent désormais ses restes mortels; mais le cœur de chacune de ses protégées, celui de tous ceux qui l'ont connue, sont autant de vivants monuments qui conserveront longtemps sa précieuse mémoire et rendront hommage à la charité de Notre-Seigneur, l'inspiratrice de tant d'héroïsme.

Au mois de juillet, le bon Dieu nous visitait encore et réclamait de nous un nouveau sacrifice. Notre cher confrère, M. Benoît Kiang, depuis deux ou trois ans sentait ses forces diminuer. Actif et énergique comme il l'était, il se raidissait contre son mal, sans négliger toutefois de se préparer à la mort qu'il voyait s'approcher. Sa patience, sa résignation, ne se sont pas démenties un seul instant. Vers la fin, il attendait et désirait avec saint Paul la dissolution de son corps, pour être délivré et réuni à son Dieu. Comme la bonne sœur Combes, il est mort entouré des membres de la Communauté, muni des sacrements de l'Église, et nous laissant, avec le regret de le perdre, de bien beaux exemples à imiter. Nous baisons amoureusement la main qui nous éprouve et nous nous consolons dans le doux espoir que ces deux chères âmes ne nous ont quittés que pour être réunies à notre famille du ciel.

Je vous renouvelle l'expression de ma filiale obéissance, de celle de mes confrères, et demeure, dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie,

Votre humble, mais tout affectionné fils,

† JULES BRUGUIÈRE,
de la C. de la M.

FRUITS SPIRITUELS

DU

VICARIAT DU KIANG-SI SEPTENTRIONAL

Du 15 août 1891 au 15 août 1892.

1. Missions à visiter chaque année.		80	
2. Nombre des chrétiens.	4 191	} 4 902	
— des catéchumènes.	711		
3. Baptêmes { des enfants chrétiens.	212	} 1 361	
des enfants païens.	1 053		
des adultes.	96		
4. Confessions annuelles.	2 194	} 6 010	
— de dévotion.	3 816		
5. Communions annuelles.	1 142	} 8 340	
— de dévotion.	7 198		

6. Confirmations.. . . .		171
7. Extrêmes-Onctions.		58
8. Mariages bénits		19
9. Décès.. . . .		316
10. Eglises ou chapelles		26
11. Ecoles de garçons.. . . .	10	34
— de filles.. . . .	24	
12. Etudiants (garçons).. . . .	105	350
— (filles).	245	
13. Catéchumènes instruits par nous.		75
14. Personnes présentes aux Retraites.. . . .		73
15. Malades nourris à l'hospice.	532	10994
— soignés à l'hospice.. . . .	10462	
16. Empoisonnés par l'opium, soignés		26
— — guéris.		16
17. Missionnaires	Européens.	8
	Indigènes.	3
	Novice.. . . .	1
18. Filles de la Charité européennes.	7	10
— — indigènes.. . . .	3	

† GÉRAUD BRAY

de la Cong. de la Mission.

Évêque de Légion, vicaire apostolique du Kiang-si sept.

FRUITS SPIRITUELS

du

VICARIAT DU KIANG-SI ORIENTAL

Du 15 août 1891 au 14 août 1892.

1. Chrétiens, environ.		10854
2. Catéchumènes.. . . .		973
3. Baptêmes	Enfants des fidèles.	320
	Enfants des infidèles à l'article de la mort.	4128
	Adultes.. . . .	176
4. Confirmations.		113
5. Confessions annuelles.. . . .		5394
— de dévotion		10093
6. Communions annuelles.		3731
— de dévotion		11240
7. Extrêmes-Onctions.		206
8. Mariages bénits.		76
9. Personnes ayant fait les exercices spirituels.		220
10.	Eglises.. . . .	2
	Chapelles.	24
	Oratoires.	31

11.	Missions ou chrétientés à visiter.	205
12.	Missionnaires de la Congrégation de la Mission, Européens.	10
	Missionnaires de la Congrégation de la Mission, Indigènes.	3
	Prêtres séculiers indigènes.	7
13.	Elèves du Séminaire	5
14.	Elèves du Collège.	26
15.	Ecoles { de garçons	32
	{ Garçons étudiants.	411
	{ de filles.	59
	{ Filles étudiantes.	761
	{ Catéchumènes étudiants dans { Hommes.	51
	{ les résidences. { Femmes.	38
16.	Orphelinats.	6
	Jeunes filles des orphelinats	602
17.	Enfants à la mamelle.	725
18.	Petits hospices de femmes.	4
	Nombre des vieillards femmes qui s'y trouvent.	42
19.	Vieillards infirmes entretenus.	18

† CASIMIR VIC

de la Cong. de la Mission, vicaire apostolique

FRUITS SPIRITUELS

DU VICARIAT DU TCHÉ-KIANG

Du 30 juin 1891 au 30 juin 1892.

HOPITAL SAINT-JOSEPH DE NING-PO

I. ŒUVRE DE LA SAINTE-ENFANCE

Enfants restant au dernier compte.	42
Enfants reçus.	9
Enfants morts	3
Enfants en apprentissage.	6
Enfants adoptés.	3
Enfants qui restent.	39
Sainte-Enfance.	39

2. ŒUVRE DES ESTROPIÉS

Enfants restant au dernier compte	15
Enfants reçus.	10
Enfants morts.	4
Enfants qui restent.	21
Estropiés.	21

3. ŒUVRE DE LA MISSION

1° Hôpital chinois :		
Malades restants.		35
Entrés, première classe.	97	1 297
Entrés, seconde classe.	200	
2° Administration des sacrements :		
Baptêmes.		195
Confirmations.		2
Confessions annuelles et de dévotion		300
— en danger de mort.		7
Communions annuelles et de dévotion.		1 110
— en viatique.		5
3° Dispensaire :		
Malades traités		9908
4° Visites à domicile :		
Baptêmes d'enfants.		74
Malades visités		200
5° Opium :		
Malades d'opium traités.		25
— — morts.		2

FRUITS SPIRITUELS

DU

VICARIAT DU TCHÉ-LY SEPTENTRIONAL

L. CHA-LA-EUL

MAISON DU SACRÉ-CŒUR

Du 15 août 1891 au 15 août 1892.

1. Dispensaire :		
Malades soignés.		11 540
Baptêmes.		37
2. Orphelinat :		
Enfants reçus de Jen-tsé-tang.		35
Enfants reçus dans l'année.		15
3. Hôpital (depuis le 2 octobre 1891).		
Malades reçus, hommes.	196	234
— — femmes.	38	
Malades décédés.		38
Malades baptisés à l'article de la mort.		31
Confessions de dévotion.		589
Communions de dévotion.		636
Communions en viatique.		4
Extrêmes-Onctions.		8
Enfants reçus pour l'œuvre de la Sainte-Enfance.		11
Secours divers donnés aux pauvres.		419

II. PÉKIN

HOPITAL SAINT-VINCENT

Du 31 août 1891 au 31 août 1892.

1. Malades restants.	50
— reçus dans l'année.	277
— sortis guéris.	980
Chrétiens décédés.	14
Païens décédés.	277
Baptêmes à l'article de la mort.	274
Païens morts sans baptême.	3
Malades restant à ce jour.	56
2. Vieillards restants.	21
— reçus dans l'année.	17
— sortis.	7
Chrétiens décédés.	3
Païens décédés.	4
Païens baptisés.	4
Vieillards restant à ce jour.	21
3. Malades soignés au dispensaire.	23 387
Baptêmes au dispensaire.	59
Secours distrioués.	224
Vêtements donnés aux pauvres.	422
Enfants reçus pour l'œuvre de la Sainte-Enfance.	35
4. Adultes infidèles baptisés et décédés.	278
Enfants infidèles baptisés et décédés.	59
Confessions annuelles et de dévotion.	515
Communions annuelles et de dévotion.	1 981
— en viatique.	16
Extrêmes-Onctions.	18
Enfants reçus pour la Sainte-Enfance.	35

FRUITS SPIRITUELS

DU TCHÉ-LY OCCIDENTAL

Du 15 août 1891 au 14 août 1892.

I. MISSION

1. Chrétiens.	29 422
2. Baptêmes d'enfants de chrétiens.	267
— d'adultes.	333
3. Catéchumènes.	893
4. Confirmations.	1 027
5. Confessions annuelles.	20 877
— de dévotion.	36 528

6. Communions annuelles	12 036
— de dévotion	32 040
7. Extrêmes-Onctions	703
8. Bénédiction de mariages	202
9. Églises { grandes avec résidence	47
{ petites ou chapelles publiques	170
{ oratoires	48
10. Missionnaires : Européens	12
De la Congrégation { Chinois	12
de la Mission { Frères coadjuteurs	2
Prêtres séculiers indigènes	4
— — européens	1
11. Grand séminaire, élèves	5
Petit séminaire, élèves	20
12. Collèges d'élèves internes et externes	78
{ de garçons	54
{ Étudiants	861
13. Écoles { de filles	28
{ Étudiantes	619
{ de catéchumènes et neophytes	53
{ Ont étudié, hommes et femmes	805
14. Vierges { Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul	11
{ Filles de Saint-Joseph (indigènes)	46
{ Demeurant dans leurs familles	621
15. Admis pendant l'année dans des confréries	1 427
16. Malades soignés pendant l'année dans l'hôpital des Filles de la Charité	844
17. Malades visités pendant l'année par le dispensaire des Filles de la Charité	15 992
19. Exercices spirituels. Hommes	170
— — Femmes	246

II. SAINTE-ENFANCE

1. Baptêmes des enfants infidèles, à l'article de la mort	38 476
2. Un orphelinat de garçons, de	48
3. Quatre orphelinats de filles, de	568
4. Enfants à la mamelle, garçons et filles	1 138
5. Garçons adoptés ou filles mariées, pendant l'année	36
6. — — — — depuis le commence- ment	332
7. Pharmacies	4

PROVINCE DE SYRIE

*Lettre de S. E. Mgr HAGE, patriarche d'Antioche,
à M. FIAT, Supérieur général.*

Remerciements et félicitations.

Mont-Liban, le 8 août 1892.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL,

L'excellent Supérieur du collège d'Antoura, M. Saliège, nous a remis votre très aimable lettre du 12 juillet, par laquelle vous avez bien voulu nous témoigner votre reconnaissance pour ce que nous avons fait dernièrement afin de montrer notre vive gratitude envers vous et vos chers enfants.

Il est vrai, Monsieur le Supérieur général, que les relations entre les Maronites et les enfants de saint Vincent ont été toujours empreintes de cordiale amitié; mais, dans ces derniers temps, vous l'avez emporté par le bien que vous ne cessez de faire si généreusement et si chrétiennement aux Maronites, soit en Orient, soit en Occident : ici, par les divers établissements d'éducation et de charité, et par les nombreuses écoles que vous avez fondées au Liban, et là-bas, par la cordiale hospitalité que vous avez accordée à notre vénérable frère et vicaire, Mgr Hoyek. C'est pourquoi nous nous faisons un devoir de prier toujours le Seigneur de vous en récompenser largement, soit en veillant sur votre précieuse conservation, soit en accordant à vos deux bienfaisantes familles la plus grande prospérité.

Veuillez agréer, Monsieur le Supérieur général, avec l'assurance de notre parfaite estime et reconnaissance, la bénédiction apostolique que nous accordons de tout notre cœur à vous et à tous vos chers enfants.

† JEAN-PIERRE HAGE,
Patriarche d'Antioche et de tout l'Orient.

RAPPORT

SUR LES ŒUVRES DES FILLES DE LA CHARITÉ EN SYRIE

(1847-1892)

La Communauté des Filles de la Charité, fondée par saint Vincent de Paul avec le concours de Mlle Legras, née Louise de Marillac, est établie en Syrie depuis 1847, et compte en ce moment (novembre 1892) neuf maisons constituées avec un personnel de cent vingt Sœurs.

Les œuvres auxquelles elles se consacrent sont : l'éducation chrétienne des petites filles, surtout celles de la classe pauvre; le soin des orphelins et des orphelines, des enfants trouvés, des malades dans les hôpitaux et les dispensaires, et même à domicile; la formation des jeunes filles à la piété par l'Association des Enfants de Marie, les ouvroirs, les patronages, etc., etc.; l'instruction religieuse des pauvres femmes du peuple, des petites servantes, même des mendiantes; en un mot, tout ce qui se réclame de la charité chrétienne que Notre-Seigneur est venu apporter sur la terre et dont saint Vincent a été, dans les temps modernes, la plus éclatante personnification.

I. — Pour avoir une idée du bien que les Filles de la Charité ont accompli depuis qu'elles sont en Syrie, il faut se rappeler quelle était la condition des pauvres chrétiens avant leur arrivée. Tout en reconnaissant qu'il y a toujours eu, en Syrie comme ailleurs, des âmes généreuses qui ont aimé et pratiqué la charité chrétienne en assistant les malheureux dans leurs besoins, cependant, il faut bien reconnaître que des besoins nombreux restaient sans remèdes efficaces, ou parce qu'on ne pensait pas à les chercher, ou parce qu'on ne réussissait pas à les trouver. Et d'abord, qui songeait à instruire les petites filles, qu'elles fussent pauvres ou riches? Non seulement on n'y pensait pas, mais on était même généralement persuadé que l'ins-

truction n'est pas faite pour les femmes, et qu'elle leur fait plus de mal que de bien. Aussi les premiers missionnaires qui tentèrent d'ouvrir des écoles pour les filles furent-ils jugés très sévèrement et regardés comme des révolutionnaires dangereux. Donc, pas d'écoles pour les filles. C'est à peine si on leur apprenait quelques mots de prière dont elles ne comprenaient pas toujours le sens ; et leur instruction religieuse, ainsi réduite à quelques formules apprises au foyer domestique, était pour ainsi dire nulle.

Dans d'autres pays, les pasteurs des âmes instruisent les fidèles à l'église et prennent un soin spécial des enfants. Il paraît que cela se pratiquait autrefois en Syrie ; mais il y avait longtemps que ces pratiques avaient disparu. Encore de nos jours, la plupart des églises de la campagne sont vides de la parole de Dieu. Quant à former la jeunesse chrétienne, trop souvent on n'y songe pas.

Du reste, dans beaucoup d'endroits les jeunes filles n'allaient pas même à l'église, quelquefois jusqu'au jour de leur mariage. Aussi ne fallait-il pas chercher parmi cette jeunesse si négligée les habitudes chrétiennes et le respect de soi-même que peuvent seules donner l'éducation religieuse et l'assistance aux offices.

Dans les villes où l'élément musulman domine, on était obligé de les tenir enfermées dans l'intérieur des maisons pour les protéger contre leur propre faiblesse, comme font encore les Turcs ; et là où des habitudes moins rigoureuses s'étaient introduites, elles se faisaient remarquer par leurs mœurs faciles et licencieuses.

Les pauvres malades, si nombreux dans les villes, étaient totalement abandonnés à leurs propres ressources. Quand ils ne trouvaient pas dans leurs familles les soins et les secours que réclamait leur état, ils ne pouvaient compter sur la charité publique. Et pour peu que la maladie eût un caractère contagieux, ils étaient délaissés même par leurs proches.

Qui pensait alors à recueillir les orphelins que la mort de leurs parents réduisait souvent à la plus complète misère? Sans doute, ils ne mouraient pas de faim; et Dieu, qui donne la pâture aux petits oiseaux, leur envoyait leur pain de chaque jour. Mais à quels dangers ils étaient exposés, surtout les filles! Quand elles n'étaient pas recueillies comme servantes dans quelque famille, elles étaient réduites à la mendicité; et, dans l'un et l'autre cas, elles vivaient comme des bêtes, sans pratiques religieuses, et exposées à toute sorte de périls pour leur foi comme pour leurs mœurs. Ce n'est pas que le pays manquât de ressources pour secourir ces malheureux; mais la maxime : « Chacun pour soi », régnait à peu près partout, même parmi ceux que la Providence a établis pour être les soutiens des infirmes, des veuves et des orphelins. Les Ordres religieux indigènes, largement dotés des biens de la terre, n'ont rien organisé pour venir efficacement en aide aux misérables.

Telle était généralement la situation de ces malheureuses populations lorsque la Charité, sous la blanche cornette des Filles de Saint-Vincent de Paul, posa le pied sur le sol de Syrie.

II. — Ce fut un beau jour pour les pauvres que celui où la bonne sœur Gélas débarqua pour la première fois à Beryouth avec quelques compagnes. Ceux qui les virent passer, dans leur étrange costume, à travers les rues de la vieille ville, ne se doutaient pas que ces pauvres filles, d'un extérieur si chétif, allaient opérer dans le pays une de ces révolutions qui font époque dans la vie des peuples et modifient profondément les idées et les mœurs publiques. C'est le 24 septembre 1847 que les Filles de la Charité vinrent fonder leur premier établissement en Syrie. La première œuvre qu'elles entreprennent aussitôt après leur arrivée, c'est la visite des malades à domicile. Presque aussitôt après, elles pénétrèrent dans les prisons, aux yeux des musul-

mans étonnés, qui ne comprennent pas quel intérêt les porte à s'occuper de misérables méprisés de tout le monde. C'est en donnant ses soins aux malheureux prisonniers atteints du typhus que la sœur Salze est frappée de la même maladie, et meurt, victime de sa charité, le 20 avril suivant, affermissant par ce sacrifice la fondation récente. Disons, en passant, qu'elle eut des funérailles splendides, auxquelles prit part la population tout entière, sans distinction de croyance et de condition.

Sur ces entrefaites, on avait commencé les classes pour les enfants pauvres. Les débuts furent pénibles, à cause de l'hésitation des parents et du mauvais vouloir de certaines personnes qui auraient dû, semble-t-il pourtant, les favoriser. Puis vint le choléra de 1848, qui procura aux Sœurs une occasion nouvelle de se dévouer. L'année suivante, elles commencent leur hôpital, le premier établissement de ce genre qu'on ait vu en Syrie.

Mais la ville ne suffit plus à leur activité. Dans une course à travers les villages environnants, elles ont trouvé la population catholique abandonnée et sans instruction religieuse, au milieu des Druses et des schismatiques. A Abey, les protestants avaient même fondé un établissement et fait un bon nombre de prosélytes. Il y a là un besoin extrême et un danger pour les âmes; et le remède, c'est d'y établir, ainsi que dans quelques autres villages, des écoles pour les filles. Mais où trouver de bonnes maîtresses? Pour en former, les Sœurs ouvrent, dans leur maison de Beyrouth, une école normale qui n'a pas cessé depuis d'être une pépinière d'excellentes maîtresses indigènes. Cette œuvre des petites écoles n'a pas tardé à s'étendre, et c'est une des fondations qui ont fait le plus de bien et qui continuent à en faire beaucoup. Partout où l'on a pu en établir, elles ont réveillé la piété dans la population chrétienne, ainsi que la pratique des autres vertus. Ces écoles, entièrement à la charge des Sœurs, sont en ce moment au

nombre de vingt. Les Sœurs et les Missionnaires les visitent régulièrement.

En 1852 commence l'œuvre des Enfants trouvés, qui est maintenant très bien établie. Cette œuvre entretient en ce moment à Beyrouth plus de cent enfants en nourrice. Beaucoup de ces pauvres créatures meurent en bas âge; les autres sont placés en sortant de nourrice, les filles à Zouk-Mickaïl, les garçons à Broumana, localités où existent des maisons de Filles de la Charité, et qui sont comme les succursales de celle de Beyrouth.

Cependant, les œuvres des Sœurs prenaient un développement merveilleux sous l'active direction de sœur Gélas. Les classes, d'abord peu fréquentées, ne tardèrent pas à devenir trop petites; il fallut les agrandir et faire venir d'autres Sœurs pour répondre aux besoins nouveaux. On fut même obligé de recevoir un certain nombre de jeunes filles de la classe aisée, soit comme pensionnaires, soit comme externes, pour ne pas les priver de l'instruction que recevaient déjà les filles pauvres. Ce fut même une ressource très précieuse, car les classes payantes aidèrent ainsi à l'entretien des classes pauvres. Le nombre des élèves, dans la seule maison alors existante à Beyrouth, ne tarda pas à atteindre le chiffre de cinq à six cents; il est aujourd'hui d'environ huit cents. Aux classes on adjoignit des ouvroirs pour enseigner le travail aux enfants, et, pendant ce temps, achever leur éducation religieuse. Un des plus puissants moyens employés pour former ces jeunes filles à la piété a été l'Association des Enfants de Marie, où tout ce qu'il y avait de mieux voulut s'enrôler. On y mit des conditions assez difficiles; mais le désir de faire partie de cette glorieuse phalange inspira à cette jeunesse les plus généreux efforts. Dire le bien que cette association a fait est chose impossible. La piété, autrefois étrangère à ces pauvres âmes, est devenue pour elles un besoin, un point d'honneur, sans que, pour y satisfaire, elles négligent leurs

autres devoirs. Et ce feu sacré est entretenu avec soin par les Sœurs, dans les réunions fréquentes où ces enfants aiment à venir se retremper. Les filles qui ne pouvaient assister aux classes, à cause de leurs occupations ou de quelque autre empêchement, voulurent, elles aussi, avoir part aux bénédictions que Dieu se plaisait à répandre sur l'établissement. On les réunit en patronages jouissant de tous les secours propres à les former à la piété : réunions générales du dimanche, instructions religieuses, fréquentation des sacrements, retraites annuelles, etc., etc. Elles eurent aussi leur place dans l'Association des Enfants de Marie et des Saints-Anges, et bientôt elles rivalisèrent de piété et de zèle avec les meilleures élèves des classes.

Pendant ce temps, la visite des malades, qui avait été la première occupation des Sœurs à leur arrivée à Beyrouth, prenait de grands développements, surtout à l'occasion des épidémies de choléra qui éprouvaient périodiquement la population. Bientôt on ne se contenta plus des visites à domicile, qui prenaient beaucoup de temps, sans contenter tout le monde; il fallut ouvrir un dispensaire, où afflua tout de suite une multitude de tout âge, de tout sexe, de toutes croyances et de toutes conditions. C'est par centaines qu'on les voit affluer tous les jours, venant quelquefois de très loin pour demander quelque soulagement à leurs souffrances. Et tous bénissent en termes touchants ces Sœurs, ou plutôt ces mères, qui les soignent gratuitement avec tant d'affection, leur donnant, en même temps que le remède à leurs maux, la parole de piété et d'encouragement qui tombe sur leurs âmes comme une rosée rafraîchissante. Et les musulmans, qui n'admettent pas qu'un chrétien puisse avoir sa part de paradis, font volontiers exception en faveur des Filles de la Charité, et leur accordent même une place privilégiée dans le royaume céleste.

Si l'on demande de quelles ressources les Sœurs de Beyrouth disposent pour entretenir leurs œuvres, je répondrai

qu'elles puissent beaucoup dans le trésor de la Providence, qui n'est jamais fermé pour elles. Sans avoir d'importants revenus assurés, elles trouvent dans la charité, le travail et la confiance en Dieu, tout ce qu'il leur faut. À chaque besoin nouveau, cette divine Providence fournit les ressources nécessaires, et cela suffit.

III. — Jusque'ici, une seule maison des Filles de la Charité existait en Syrie; cependant, de plusieurs côtés on les demandait. DAMAS surtout les réclamait à grands cris. Malgré les appréhensions que faisait concevoir un établissement si loin de la côte, en plein foyer musulman, on se résolut à les envoyer dans cette ville; et, en novembre 1854, elles arrivèrent pour tenter d'y établir les œuvres qui prospéraient si bien à Beyrouth. Dès les premiers jours, elles prirent la direction des classes de filles établies depuis longtemps par les Missionnaires, et tenues par des maîtresses laïques, commencèrent la visite des malades et le service du dispensaire. Tout cela débuta humblement, mais ne tarda pas à se développer; et quand survinrent les massacres de 1860, la maison comptait onze Sœurs et plusieurs centaines d'élèves. A cette époque, tout fut arrêté; et les Sœurs, arrachées à la mort comme par miracle, durent quitter Damas et rentrer à Beyrouth.

IV. — De tous côtés les enfants des chrétiens massacrés affluaient à BEYROUTH, et il fallait s'occuper d'eux. On profita alors du retour des Sœurs de Damas pour fonder l'orphelinat des filles. Grâce aux secours abondants de la France, dont l'abbé Charles Lavigerie était alors le zélé distributeur, on vit bientôt s'élever, à proximité de la Miséricorde, un bâtiment capable d'abriter trois cents enfants, et qui fut placé sous le vocable de *Saint-Charles*, patron du généreux et actif fondateur. La nouvelle maison qui venait si à propos au secours des malheureuses victimes du fanatisme mu-

sulman est devenue, avec le temps, un modèle dans son genre; et l'on regrette seulement qu'elle n'ait pas de plus grandes proportions. En ce moment, quatorze Sœurs s'y dévouent à l'éducation des orphelines, et leur inspirent, avec le goût du travail, une piété solide en même temps qu'une instruction proportionnée à leur condition. Ce qui, plus que tout le reste, atteste le bon esprit de cette maison, c'est qu'elle a fourni déjà un bon nombre de vocations religieuses pour divers instituts. Les jeunes Syriennes entrées en communauté ont prouvé qu'elles étaient capables de se dévouer, et ne le cèdent en rien à leurs compagnes d'Europe, quand on a soin de les bien former.

V. — La quatrième maison de Filles de la Charité, par ordre de fondation, est celle de TRIPOLI. C'est à la demande du clergé et des notables maronites, et avec l'autorisation de la Propagande, que les Sœurs vinrent s'installer en cette ville, dans le courant de l'année 1863. Logées d'abord dans une maison attenante à la Mission, elles étaient très mal à l'aise pour leurs œuvres. Néanmoins elles se mirent avec ardeur à instruire les enfants et à soigner les malades, sans distinction de religion. Lorsqu'en 1865 éclata le choléra, elles se dévouèrent sans réserve, excitant l'admiration de la population tout entière, surtout des musulmans. Ce n'est qu'en 1869 qu'elles purent commencer leur nouvel établissement, où se sont développées depuis toutes les œuvres ordinaires des Filles de la Charité : classes, orphelinat, ouvroir, dispensaire, hôpital, visite des malades. On a, de plus, créé là une œuvre très intéressante. Pour occuper les pauvres filles de la montagne qui descendent à la ville chaque hiver, et les arracher au danger que leur fait courir le prosélytisme protestant et musulman, les Sœurs ont fondé une filature où ces enfants travaillent une grande partie de l'année, et reçoivent une rétribution proportionnée à leur travail. On profite de leur séjour dans la maison pour les instruire des

vérités de la religion et les former à la piété. Les plus petites sont préparées avec grand soin à la première communion, et tous les ans un grand nombre d'entre elles accomplissent cet acte important qui laisse dans leurs jeunes âmes une impression solide et durable. Tout ce que nous avons dit des œuvres de Beyrouth peut s'appliquer, en grande partie, à celles de Tripoli, quoique les Sœurs y soient placées dans des conditions moins favorables. Le nom de sœur Ramel est désormais inséparable de cette belle fondation et des œuvres si variées et si prospères qu'elle y a établies au prix des plus grands sacrifices et des plus pénibles labeurs.

VI. — Le besoin de réunir les enfants trouvés sortis de nourrice, et d'achever leur éducation, provoqua la fondation de la maison de ZOUK-MICKAIL. Depuis plusieurs années la sœur Gélas entretenait dans cette importante localité une classe pour les petites filles, qui se soutenait péniblement. Il fut donc arrêté qu'on y enverrait quelques Sœurs qui, tout en prenant soin des enfants trouvés, feraient la classe aux petites filles de Zouk et des villages voisins. Le 25 août 1870, sœur Billy fut installée supérieure de la nouvelle maison, d'abord avec une seule compagne, parce qu'il n'y avait pas de place pour en loger davantage. Peu à peu, grâce aux soins et aux sacrifices personnels de la Supérieure, le local s'agrandit et la famille augmenta en proportion du développement des œuvres. A leur arrivée, les Sœurs s'étaient vues l'objet de la défiance, pour ne pas dire de la malveillance de la population. On s'était demandé : Que viennent donc faire ici ces Sœurs françaises ? Nous avons bien assez de religieuses dans le pays sans elles. Cependant, lorsqu'on les vit s'occuper des pauvres malades, soit chez elles, soit à domicile, instruire des petites filles, donner des soins de mères à de pauvres enfants abandonnées et méprisées, et cela pour rien, la défiance disparut, et chacun désormais les entoura d'un respect et d'une affection qui ne

se sont jamais démentis. En 1875, les Sœurs, voyant en quelle licence vivaient la plupart des jeunes filles, entreprirent de les convertir en les enrôlant sous la bannière des Enfants de Marie. On en admit d'abord huit, tirées de la Congrégation de la paroisse, et la bonne édification qu'elles répandirent en attira bientôt d'autres. Elles sont aujourd'hui nombreuses et se conduisent en général d'une manière irréprochable. Les mères de famille, édifiées de la conduite de leurs filles et jalouses de leur bonheur, auraient bien voulu être admises avec elles. On leur fit comprendre que cela n'était pas possible ; et pour les dédommager on leur procura les exercices d'une retraite annuelle qui leur fait un bien inappréciable. Mais, pour obtenir ces beaux résultats, il a fallu se donner de la peine ; et Dieu sait si sœur Billy et ses compagnes se ménagent. Aussi la reconnaissance des habitants se traduit-elle parfois d'une manière admirable. Il y a quelques années, sœur Joseph, chargée des pauvres du dispensaire, tomba malade et vint à Beyrouth pour se faire soigner ; son état ne tarda pas à empirer et bientôt on désespéra de la sauver. A la nouvelle que cette bonne Sœur allait mourir, les gens de Zouk se réunirent et décidèrent d'aller la chercher et de la ramener dans sa maison, afin, disaient-ils, qu'elle mourût chez eux et continuât à leur faire du bien, même après sa mort. Une nombreuse députation d'hommes du village partit donc pour Beyrouth, et ils vinrent réclamer la Sœur malade, comme leur bien. Ils firent un brancard sur lequel ils établirent un lit en forme de tente, y placèrent la Sœur et la rapportèrent en triomphe jusqu'à sa maison. Dieu, touché de leur piété, rendit bientôt la santé à la malade qui a recommencé à les soigner comme ses enfants.

VII. — Il y avait déjà à Beyrouth deux maisons de Filles de la Charité, la Miséricorde et l'orphelinat Saint-Charles. Cependant le besoin de combattre la propagande protestante

dans le quartier de RAZ-BEYROUTH avait porté sœur Gélas à ouvrir une école de filles dans ces parages, et tous les jours deux Sœurs s'y rendaient de la Miséricorde, pour rentrer le soir. Au bout de quelques années, quand on eut construit un local convenable, elles s'y établirent à poste fixe, et en 1878 la maison fut définitivement constituée par la nomination de sœur Thomas comme supérieure. Sœur Thomas s'appliqua aussitôt à développer les œuvres de la nouvelle maison, et, à l'instar de la Miséricorde, Raz-Beyrouth eut bientôt, outre les classes de petites filles pauvres déjà établies, un dispensaire, un orphelinat, un petit pensionnat, des classes de français, voire même une classe pour les petits garçons. L'Association des Enfants de Marie, partout si féconde en heureux fruits, réunit un grand nombre de jeunes filles du quartier, qui rivalisèrent de piété avec celles des autres maisons.

VIII.— Pendant ce temps, le calme et la sécurité étaient rentrés à DAMAS ; on songea alors à y renvoyer les Sœurs. Leur maison reconstruite les reçut de nouveau en 1868 ; et, aussitôt rentrées, elles reprirent leurs œuvres si tragiquement interrompues. Bien plus, elles les développèrent avec ardeur, comme pour réparer le temps perdu. C'est ainsi qu'on ajouta de nouvelles classes à celles qui existaient déjà, avec de vastes salles pour les ouvriers ; un orphelinat fut fondé, puis vint le pensionnat, l'asile des petits garçons, un commencement d'hôpital. Comme beaucoup de pauvres gens venaient tous les jours du grand faubourg du *Nidán* pour se faire soigner au dispensaire, les Sœurs jugèrent à propos de louer une maison dans ce quartier éloigné, pour y établir une pharmacie et un second dispensaire. Elles s'y rendent deux fois par semaine, et leurs services sont très appréciés des pauvres Arabes qui viennent souvent du fond du Hauran pour implorer leur charité.

Pour combattre la propagande protestante, très active au

Nidân, il avait été question d'y ouvrir une école et d'y établir même une maison de Sœurs. Tout était prêt pour l'installation, mais le patriarche grec refusa son autorisation.

Dans le courant de 1881, un vaste terrain avait été acheté à Beyrouth, derrière l'orphelinat Saint-Charles, afin d'y établir un orphelinat pour les garçons, qui jusque là étaient recueillis par les protestants. Ce nouvel établissement, aujourd'hui entièrement achevé, contient cent dix orphelins. Sa belle organisation fait l'admiration de tous ceux qui le visitent. De vastes ateliers réunissent les enfants par catégories de métiers, et ils apprennent à devenir de bons ouvriers en même temps qu'ils deviennent de bons chrétiens. Déjà un bon nombre d'entre eux sont sortis et gagnent honorablement leur vie. Plusieurs même dont la piété et les dispositions pour l'étude étaient plus sensibles, sont allés au séminaire et promettent de devenir de bons prêtres.

IX. — Les petites filles abandonnées, sorties de nourrice, avaient trouvé un refuge à Zouk; il fallait en trouver un pour les petits garçons. On chercha dans la montagne une localité assez grande et assez centrale pour servir de champ à l'activité des Sœurs, et on fit choix du gros village de BROUMANA, dont la population se compose de Maronites, de Grecs schismatiques et de Druses. Les protestants établis près de ce village avaient déjà fait bien des ravages, surtout parmi les catholiques pauvres, et il était urgent de les arrêter. On acheta donc le palais à moitié ruiné d'un émir également ruiné, ou en train de l'être, et les Sœurs y vinrent planter leur tente en septembre 1884. Sur les ruines de l'ancien palais, elles se mirent à élever une maison vaste et commode, et aujourd'hui les petits garçons recueillis par la charité chrétienne ont pris la place des princes redoutables qui naguère faisaient trembler le pays sous leur despotisme. O mystère de Dieu !

X. — Enfin la dernière maison des Sœurs de Syrie, par

ordre de date, est le nouvel *hôpital de BEYROUTH*, construit par les soins de M. Devin, préfet apostolique des Lazaristes, au moyen des ressources fournies par la charité chrétienne. Ce bel établissement, bâti sur un plan vaste et commode, remplace l'ancien hôpital fondé dès les commencements de l'arrivée des Sœurs, mais beaucoup trop petit pour les besoins de la population actuelle. Les travaux commencés en 1881 furent assez avancés en 1885 pour permettre l'installation des services. Le 5 décembre de la même année, Mgr Gaudenzio, alors coadjuteur du délégué apostolique, procéda à la bénédiction du nouvel hôpital, et les malades en prirent possession quelques jours après. Avec le complément qui a été ajouté depuis, l'établissement a coûté environ 300 000 francs, et demeure la propriété de la Congrégation. La Faculté de médecine fondée à Beyrouth sous les auspices du gouvernement français, y a établi sa clinique, et ce sont ses médecins qui visitent les malades.

XI. — Tel est en abrégé le tableau des œuvres des Filles de la Charité en Syrie. Ceux qui en ont suivi attentivement les développements successifs, et qui se rendent compte de l'immense influence qu'elles ont exercée sur le progrès moral du pays, n'hésitent pas à reconnaître dans tous ces merveilleux résultats la main bienfaisante de la divine Providence, et la puissante fécondité de la bénédiction donnée par Dieu aux œuvres de saint Vincent. Les filles de Mademoiselle Le Gras sont donc bien aujourd'hui ce qu'elles étaient au temps de leur saint Fondateur : c'est le même esprit qui les anime, le même dévouement pour les pauvres, les petits et les malheureux. Grâce à elles, l'état moral des chrétiens de Syrie s'est sensiblement amélioré : les filles du peuple aussi bien que celles de la classe aisée sont maintenant instruites des choses les plus nécessaires, et formées à la vie chrétienne; les nouvelles générations de mères de famille comprennent mieux leurs devoirs, élèvent leurs enfants

dans la crainte de Dieu, le respect d'eux-mêmes et le goût du travail. Partout où l'action des Sœurs a pénétré, le protestantisme a reculé, et souvent même plié bagage. La bonne conduite des Enfants de Marie a révélé aux yeux des populations le vrai caractère de la femme chrétienne, et leur a procuré des établissements avantageux qu'elles n'auraient jamais osé espérer autrement; car il est maintenant admis que cette seule qualité tient lieu de beaucoup d'autres, parce qu'elle en est la source, et devient une garantie sérieuse auprès des familles chrétiennes. Les schismatiques eux-mêmes n'ont pas été les derniers à reconnaître l'excellence de l'éducation donnée par les Sœurs, et n'ont pas craint de leur confier leurs enfants pour les élever comme les catholiques. Des fruits très consolants ont été le résultat de cette confiance; et l'on peut affirmer que si nos frères séparés se sont considérablement relâchés de leur fanatisme vis-à-vis de la religion catholique, on en est en grande partie redevable à l'éducation donnée par les Sœurs.

Que dire de l'impression profonde que le dévouement des Filles de Saint-Vincent de Paul a produite sur les musulmans? Dès la première année de leur séjour à Beyrouth, elles avaient conquis les sympathies de cette partie importante de la population : riches et pauvres, pachas et ulémas, tous leur témoignaient combien ils les avaient en estime et en vénération. Et ce respect, cette vénération ne se sont jamais démentis, même dans les plus mauvais jours. Bien plus, la religion chrétienne bénéficiant de l'heureuse impression produite par la charité des Sœurs sur l'esprit des musulmans, a cessé d'être l'objet de leur mépris. C'est donc une ère de tolérance qui a commencé avec l'arrivée des Filles de la Charité en Syrie; et personne, pas plus les musulmans que les chrétiens, ne s'en plaint. Cette influence des Sœurs n'a fait que s'accroître et s'est particulièrement manifestée dans les différentes invasions de choléra qui se sont succédé dans le pays. A Beyrouth, à

Damas, à Tripoli, elles ont été considérées par les Turcs comme des anges envoyés de Dieu; et ils ne leur ont pas ménagé les témoignages de leur admiration. Dans le dernier choléra de Damas (1891), le vali leur confia le soin de plusieurs ambulances, et, dans un ordre du jour affiché par toute la ville, il loua leur zèle et leur charité pendant qu'il blâmait énergiquement la lâcheté de quelques médecins grecs ou protestants qui avaient pris la fuite pour échapper au fléau.

A Dieu seul honneur et gloire!

Dans cet exposé des travaux des Filles de la Charité en Syrie, nous n'avons pas eu l'intention de revendiquer pour elles seules le mérite du bien qui s'est opéré depuis leur arrivée. A côté d'elles, d'autres communautés de Sœurs ont également bien mérité de la reconnaissance publique. Nous serions donc injustes si nous refusions de reconnaître la part de mérite à laquelle ont droit ces communautés. Toutes certainement ont bravement travaillé et travaillent encore au bien commun, dans la limite de leurs forces et de leurs ressources. Néanmoins il nous est encore permis de croire que la part principale revient aux Filles de la Charité, et que si Dieu a béni plus particulièrement leurs efforts, c'est grâce surtout aux mérites de son serviteur saint Vincent de Paul, ainsi qu'à leur fidélité aux enseignements et à l'esprit que leur a laissés Louise de Marillac, leur pieuse fondatrice.

BEYROUTH. — ORPHELINAT SAINT-CHARLES

On lit dans le Bulletin de l'Œuvre des Écoles d'Orient :

Sœur Rousset, fille de la Charité et Supérieure de l'Orphelinat Saint-Charles de Beyrouth, nous écrit, à la date du 24 août 1891 :

« Permettez-moi de vous entretenir de cette maison que vous avez visitée et où vous avez vu le bien à faire.

« Nous comptons en ce moment trois cents orphelines environ ; la plupart appartiennent à des familles qui ont connu l'aisance et que des revers quelconques ont réduites à la plus extrême pauvreté.

« On me demande présentement de recevoir des enfants autant que je pourrais en prendre, appartenant à une nombreuse mais pauvre famille du Liban ; ces pauvres gens avaient une belle filature à la montagne ; tout a été brûlé pendant la nuit. Le père est devenu infirme, la mère vient de mourir ; on a vendu jusqu'aux derniers meubles : maintenant toutes les ressources sont épuisées, il n'y a plus un morceau de pain ; que faire ? Je n'ai plus de place et ne peux donner un surcroît de charge à la maison. Je fais toujours attendre ma réponse, mais vous pouvez juger, Monsieur le Directeur, si la position de cette famille est intéressante et digne de pitié.

« Ce n'est pas tout ; depuis bientôt sept mois que les deux orphelinats sont séparés, voilà huit enfants arrachés aux mains des protestants, qui voulaient à tout prix les saisir. L'affaire de leur entrée chez eux était déjà conclue ; les unes, orphelines de père et de mère, étaient sans défense ; les autres avaient un père protestant qui les livrait sans mot dire !

« Tous les jours, dès six heures du matin, la maison est envahie par ces pauvres pères ou mères qui viennent solliciter l'admission de leurs enfants ; j'ai pris la résolution de ne plus aller leur répondre... Je ne puis voir ces scènes, je pleure avec ces âmes désolées ; mon cœur ne peut y rester insensible : il faudrait en avoir un de pierre, bien dur, pour résister à ces affreuses misères.

« Si j'avais plus de places, j'aurais des enfants pour les occuper, mais plus il y a d'enfants, plus aussi il faut de pain... Malgré moi, il faut que je m'arrête et résiste à toute demande nouvelle. »

AFRIQUE

PROVINCE D'ALGÉRIE

*Lettre de M. R. GLEIZES, prêtre de la Mission,
à M. FIAT, Supérieur général.*

Archives du consulat de M. Jean Le Vacher retrouvées à Tunis. —
Pierres d'autel consacrées par M. Le Vacher. — Le lieu de la captivité de saint Vincent de Paul à Tunis.

Kouba, 26 octobre 1892.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Je suis allé à Tunis au mois d'août dernier, n'ayant pu faire ce voyage pendant l'année scolaire. Le résultat de mes recherches, auxquelles vous vous intéressez, m'a paru providentiel. Permettez-moi de vous donner quelques détails.

Je désirais retrouver les archives relatives au consulat de notre confrère Jean Le Vacher. Depuis deux ans, il est vrai, on me répétait que tous les papiers de cette époque étaient perdus. Mais je répondais à cela que l'auteur des *Annales tunisiennes*, imprimées en 1864, donne les titres que prenait M. Le Vacher dans les actes officiels. Ces actes, il les avait donc vus quelque part.

Je me présentai au palais de la Résidence, à Tunis, muni, depuis une année déjà, d'une permission du ministre des Affaires étrangères. Là, on me dit qu'en l'absence du résident, M. Massicault, il fallait en référer au chargé d'affaires qui se trouvait à sa maison de campagne, à la Marsa. Mgr Gazaniol, chez lequel j'étais descendu, eut l'obligeance d'avertir celui-ci par téléphone.

Le lendemain, l'archiviste, après m'avoir presque détourné de commencer tout travail, voulut bien, sur mes instances, me montrer les archives, et il me fit constater que les plus anciens documents étaient de l'année 1681, tandis que M. Jean Le Vacher avait géré le consulat de Tunis, de 1648 à 1666. Je parcourus les registres qu'on avait conservés, quoiqu'ils fussent postérieurs à notre confrère, et j'y trouvai encore bien des pièces intéressantes.

Mon travail était fini le quatrième jour. Je n'avais plus qu'à rentrer à Alger.

Cependant, au moment de quitter définitivement la salle des archives, comme il restait une demi-heure avant la fermeture des bureaux, j'eus l'idée d'ouvrir de nouveau un carton où se trouvaient, entre autres choses, deux ou trois inventaires des diverses pièces et registres. J'en vis un que je n'avais pas remarqué jusque-là. Il était daté de 1840 et portait en première ligne :

« 1^o — 14 vieux registres commençant à l'année 1588... »

J'eus comme un éclair de bonheur : « On ne les aura pas brûlés, me dis-je, ces vieux registres. »

Et pour la dixième fois j'examinai attentivement toutes les armoires.

J'étais arrivé à la dernière sans rien trouver. Le fond de celle-ci, il est vrai, était rempli de vieux papiers. Mais ces papiers dataient seulement du commencement de ce siècle, et ils ne paraissaient vieux que parce qu'ils avaient été mouillés. Dans le haut, plusieurs grosses liasses, enveloppées dans des couvertures rouges, ne contenaient, je l'avais déjà constaté, que des pièces de comptabilité. D'ailleurs, cette étiquette placée à côté : « Affaires des Kroumirs », n'était pas pour donner beaucoup d'espoir.

Cependant, une de ces liasses attira cette fois mon attention. Je la pris : c'était un des registres contenant les actes notariés du consulat de Jean Le Vacher.

A la suite je retrouvai facilement les autres vieux registres signalés dans l'inventaire.

Ce fut un événement à la Résidence.

L'archiviste, un peu surpris, il faut le dire, me remercia, s'excusant sur ce que ses occupations ordinaires ne lui laissaient que peu de temps à consacrer aux archives, et me priant de lui donner quelques indications pour un classement. Mais le chargé d'affaires, le chef de cabinet et le vice-consul se montrèrent tout particulièrement heureux. « Je venais, disaient-ils, de découvrir des trésors dont ils ignoraient l'existence. »

Et ils parlaient de faire venir un élève de l'École des chartes pour dresser l'inventaire détaillé de chacun de ces registres, ou même pour les faire imprimer intégralement.

Je me mis alors, pendant vingt jours, à parcourir, feuille par feuille, les deux registres, d'environ deux mille pages chacun, qui embrassaient le consulat de M. Le Vacher; déchiffrant ces actes, quelquefois presque illisibles, écrits, les uns en français, les autres en italien, copiant ou analysant ceux qui présentaient un intérêt particulier; aidé en cela par un de nos séminaristes qui passait ses vacances à Tunis.

J'ai rapporté ainsi cent soixante pages, grand papier, que je vous enverrai pour être conservées dans les archives de la Maison-Mère, quand je les pourrai faire recopier.

En attendant, elles seront très utiles pour la première partie de la Vie de Jean Le Vacher.

Que je vous raconte encore une autre trouvaille providentielle.

La veille de mon départ de Tunis, j'étais allé faire mes adieux à M. le curé de la paroisse de Sainte-Croix. On tardait à ouvrir, et je regardais quelques vieux carreaux de marbre déposés dans un coin de la cour du presbytère. J'y vis une pierre d'autel, et, comme je n'apercevais pas le sé-

pulcre, je la pris dans mes mains pour la considérer de plus près. Jugez de ma surprise : en la retournant je reconnus une pierre consacrée par Jean Le Vacher, la pierre d'autel de la chapelle consulaire dédiée à saint Louis. Elle portait en effet la date de 1655, et autour du tombeau qui se trouvait sur la face étaient gravées ces quatre lettres : S. L. R. F. (*Sanctus Ludovicus rex Francorum*).

A ce moment on vint ouvrir. Je montrai cette pierre à M. le curé et le priai de me la laisser emporter, ce qu'il m'accorda gracieusement.

C'est la troisième pierre d'autel que nous avons de notre saint confrère. La seconde, portant la même date de 1655 et les lettres S. A. (*Sanctus Antonius*), parce qu'elle provient de la chapelle Saint-Antoine, au cimetière, se trouve au palais de Son Éminence le cardinal Lavignerie, à la Marsa, près de Carthage. La première, plus précieuse encore, est celle qui vous a été donnée par Son Éminence et que vous avez fait placer dans la salle des reliques, à la Maison-Mère. Elle a été trouvée à Sfax, en 1886, par Mgr Poloméni, présentement évêque titulaire de Ruspe, et elle porte cette inscription : MDCLXXIII *Julii 13 a Dno Joanne le Vacher consecrata*.

J'ai encore rapporté de Tunis le plan de l'ancien Fondouck français, — consulat et résidence des marchands, — bâti par M. Le Vacher, et la photographie de quelques monuments qui rappellent le souvenir de ce saint confrère.

Ce qui m'a aussi occupé c'est la recherche de l'endroit où fut vendu notre saint fondateur, et de celui où il vécut comme esclave.

C'est une question, en effet, que j'ai entendu répéter cent fois : « Sait-on sur quelle place de Tunis fut exposé saint Vincent de Paul, et où se trouvait la ferme du renégat converti par le saint ? »

Or, sur le premier point il n'y a plus de doute pour moi.

L'examen des lieux et les détails donnés par le saint montrent qu'il fut vendu devant la porte de la Marine, aujourd'hui porte de France.

Il dit en effet, dans la lettre où il raconte sa captivité : « Nous ayant fait faire cinq ou six tours par la ville de Tunis, la chaîne au cou, ils (les corsaires) nous ramenèrent au bateau, afin que les marchands vinssent voir qui pouvait manger et qui non, pour montrer que nos plaies n'étaient point mortelles. Ce fait, nous ramenèrent à la place où les marchands nous vinrent visiter tout de même que l'on fait à l'achat d'un cheval ou d'un bœuf. »

Or, il s'agit de savoir si le bateau en question était resté à la Goulette, où s'arrêtaient les gros vaisseaux, à seize kilomètres de Tunis, ou bien s'il se trouvait sur le lac, à quelques centaines de mètres seulement de la ville. Dans le premier cas, saint Vincent aurait été exposé, comme on l'a pensé, sur la place de Carthagène, la plus voisine, en ligne droite, de la Goulette. Mais le contexte fait voir que le bateau était tout près de la ville, car les marchands tunisiens n'auraient pas fait seize kilomètres pour aller voir manger les esclaves.

D'ailleurs le lac de Tunis, qui s'envase tous les jours, avait alors plus de profondeur, et les grosses barques pouvaient venir de la Goulette jusqu'à la ville. Les anciens habitants du pays m'ont dit en avoir souvent vu, autrefois, de fort grandes apporter de lourds chargements. C'est donc dans le petit port situé sur le lac que se trouvait la barque des pirates.

Or, il y avait en face de ce port, hors la porte de la Marine, un grand espace de terrain appelé simplement : « la Place », et qui seul méritait ce nom, comparé aux autres places de la ville, dont plusieurs, au reste, ont été depuis agrandies et régularisées, au témoignage des anciens Tunisiens.

C'est en cet endroit très fréquenté que, du bateau, fut

ramené, sans nul doute, saint Vincent de Paul. C'est là qu'on le fit « cheminer le pas, trotter et courir, puis tenir des fardeaux, puis lutter » ; c'est là, enfin, qu'il fut vendu.

Cette place, comprise maintenant dans le quartier européen, existe encore en grande partie et forme la moitié de l'avenue de France. Le milieu, plus élevé que la chaussée, fournirait un admirable emplacement pour l'érection d'une statue de saint Vincent de Paul.

Il est plus difficile de déterminer l'endroit de la campagne où saint Vincent fut appliqué à labourer les champs. Il dit simplement que « c'était dans la montagne où le pays est extrêmement chaud et désert ». D'autre part, ce devait être assez loin de Tunis, parce qu'on voulut soustraire le saint aux recherches du duc de Brèves, qui venait délivrer les esclaves français.

Tout porte à croire que la ferme du renégat de Nice se trouvait dans la presqu'île du cap Bon, au delà du golfe de la Goulette. Là se termine la chaîne de montagnes proprement dites qui partagent la Tunisie, du sud-ouest au nord-est. Le pays y est désert; on n'y trouve que quelques fermes de loin en loin. D'ailleurs, cet endroit étant situé tout près de la mer et à une assez grande distance de Tunis, il fut facile au renégat converti de préparer une barque et de s'enfuir avec son esclave sans être aperçu.

Étant à Tunis, j'ai vu commencer les travaux de la cathédrale dédiée à saint Vincent de Paul. Elle va s'élever sur l'avenue de la Marine, que le saint parcourut, la chaîne au cou, et tout près de l'endroit où il fut mis en vente. L'entrepreneur s'est engagé à la terminer dans deux ans.

Mgr Gazaniol, chargé par Son Éminence le cardinal Lavigier de cette construction, voudrait voir les enfants de saint Vincent de Paul contribuer à l'érection de ce monument destiné à glorifier leur père sur les lieux où il a souffert; mais je n'ai pas mission de vous en parler.

On a choisi pour cet édifice le style roman de la belle

époque. Au-dessus de la porte, un grand bas-relief représentera, d'un côté le cardinal Lavigerie, et de l'autre, saint Vincent lui présentant les esclaves. J'ai demandé à l'architecte de placer derrière le saint les missionnaires que celui-ci a envoyés à Tunis : Julien Guérin, Jean Le Vacher et le frère François Francillon. Cette pensée a été adoptée.

Veillez me croire, mon très honoré Père, en l'amour de Notre-Seigneur et de son Immaculée Mère,

Votre fils très dévoué et respectueux,

R. GLEIZES,

I. p. d. I. M.

PROVINCE D'ABYSSINIE

*Lettre de Mgr CROUZET, vicaire apostolique d'Abyssinie,
à M. FIAT, Supérieur général de la Congrégation de la
Mission.*

État général de la Mission.

Kéren, 1^{er} juin 1893.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plait !

Les occupations, les ennuis, les tristesses de ces derniers temps ont comme paralysé ma plume. L'Abyssinie cependant, si elle vous cause des préoccupations, a aussi des consolations à vous offrir. Les œuvres ont pris un élan qui nous surprend tous. Les Missionnaires qui travaillèrent ici avant nous prient et intercèdent pour nous, il n'y a pas à en douter. La province de l'Okulay-Ghouzay, jalouse de son renom de catholicisme, se maintient persévérante et ferme. Trois nouvelles paroisses sont venues s'ajouter à celles qui déjà avaient embrassé la vraie foi, de sorte que, dans ce coin de terre africaine, nous voyons germer la semence prodiguée par nos vénérés prédécesseurs. Là où je n'ai trouvé à mon arrivée que cinq églises catholiques, nous en comptons douze aujourd'hui, et toutes desservies par de bons prêtres. MM. Coulbeaux et Picard ont devant eux un vaste champ qu'ils cultivent avec toute la générosité d'ouvriers de l'Évangile.

A Saganéiti, est près de se terminer une petite cathédrale qui sera pour ce pays un chef-d'œuvre de bon goût et un imposant monument de la piété du chef et du dévouement des fidèles. M. le gouverneur général Gandolfi et son digne successeur, M. le colonel Baratieri, nous ont puissamment aidés dans cette œuvre. Je dois une mention spéciale au résident politique italien, M. le lieutenant Grassi, qui a fait

le plan et dirige les travaux avec une activité au-dessus de tout éloge.

Chez les Boghos, terre ingrate, Dieu semble avoir frappé à la porte des cœurs. Nous ne possédions que Kéren comme village catholique, et, malgré le rayonnement qui aurait dû se répandre de ce point central, les autres portes nous étaient fermées.

Si rien n'entrave notre action, je compte, avant de quitter le Sénait, laisser quatre églises de plus. La divine Providence, pour ramener ces populations, s'est servie de la verge de fer. Les cœurs devaient être préparés, car c'est vers le ciel que les yeux se sont levés.

L'Aghamié, qui serait le véritable jardin de la foi, subit toujours un temps d'arrêt imposé par les événements politiques. M. Barthez et Aba Kidano se montrent à la hauteur de leur tâche, et ils offrent à Dieu, au lieu de succès éclatants, la sueur de leur front.

M. Giannone a parfaitement réussi dans son nouvel office d'aumônier militaire.

Notre séminaire suit son petit train, sous la direction de MM. Jouglà et Baudraz, deux confrères bien occupés, car, à leurs travaux des études et de la paroisse, sont venues s'ajouter les œuvres de nos Sœurs.

Voilà un bien petit résumé de notre situation. Je me dis avec respect votre fils très humble et dévoué.

† J. CROUZET, C. M.

*Lettre de M. COULBEAUX, prêtre de la Mission,
à M. FIAT, Supérieur général.*

Mort de M. Ferdinand Longinotti.

Kéren, 2 novembre 1892.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Après M. Bohé, après le très regretté M. Cabroulier,

après M. Baudraz et quasi M. Crombette, voici que, dans nos rangs si réduits et éclaircis, est encore frappé notre plus jeune compagnon d'armes, M. Ferdinand Longinotti.

Personne, pas plus les médecins que les autres, ne le croyait atteint à mort. Un mieux avait permis de l'emmener de Massaouah vers la région mieux aérée de Ghinda, où il se proposait de reprendre des forces à l'hôpital militaire établi là pour les convalescents de l'armée coloniale.

Jamais surprise de la mort ne fut plus soudaine, plus terrible : pendant la potion d'un verre de lait ! Quelle image plus affreusement saisissante des embûches de ce brigand qui saute au cou du voyageur dans le carrefour des forêts ! Sambargouma, où une auberge grecque vient de se dresser sous l'ombre des arbres de la forêt qui couvre ce versant du plateau de Ghinda, semble parfaitement un de ces carrefours redoutés. D'autres y sont tombés sous la lame du malfaiteur ; notre pauvre confrère s'y est vu surpris par l'invisible faux de cette mort qui vient comme un voleur.

Nos confrères de Massaouah, au moins M. Giannone, supérieur, vous auront écrit les détails que d'ailleurs je ne possède pas encore complètement.

M. le gouverneur de la colonie, toutes les autorités militaires et civiles ont donné les marques de la plus vive sympathie, dans cette si douloureuse circonstance.

En dehors de ce malheur, je n'ai rien à vous apprendre d'extraordinaire sur notre éprouvée mission. S.G. Mgr Crouzet a été à même de vous faire part de nos difficultés, de nos embarras, de notre gêne comme de nos espérances, de nos labeurs, de nos progrès, etc.

J'ai l'honneur d'être, en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie Immaculée, monsieur et très honoré Père,

Votre très humble et obéissant serviteur.

E. COULBEAUX,
I. p. d. l. M.

AMÉRIQUE

PROVINCE ORIENTALE

DES ÉTATS-UNIS

Détails édifiants sur la mort de M. Alexis Mandine, directeur
des Filles de la Charité.

Emmitsburg (Maryland).

Les Sœurs de la maison centrale des États-Unis nous ont communiqué les détails suivants sur la mort édifiante de leur vénéré Directeur, M. Alexis Mandine, que Dieu a rappelé à lui le 10 août de cette année :

Notre bon Père M. Mandine était occupé à prêcher la retraite à la maison centrale d'Emmitsburg, à plus de trois cents Sœurs, en préparation à la fête de saint Vincent, lorsque le cinquième jour, 15 juillet, il tomba malade et dut se faire remplacer par un de ses confrères. Cette première indisposition, qu'on attribuait principalement à la fatigue du moment, aussi bien qu'à la grande chaleur, n'avait rien d'alarmant ; M. Mandine reprit bientôt ses occupations ordinaires, et nous nous réjouissions de le voir rétabli, quand tout à coup il fut arrêté de nouveau. Le 30 juillet, il avait dit la messe avec sa ferveur accoutumée, à l'autel du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre. Personne ne se doutait que c'était pour la dernière fois. Vers trois heures de l'après-midi, il se sentit si malade qu'il n'eut pas la force de rentrer chez lui, la maison des Missionnaires étant assez loin de la maison centrale. Il se jeta sur un lit, dans une chambre inoccupée du petit bâtiment que nous appelons la « maison blanche », où sont logés actuellement quelques employés de la ferme. Depuis, nous avons béni Dieu de cette circonstance qui nous a permis de prodiguer nos soins au vénéré malade jusqu'au dernier moment.

La sœur pharmacienne et l'infirmière se rendirent auprès de lui, dès qu'on apprit son état. Le médecin vint le lendemain matin, et continua ses visites pendant cinq ou six jours, ne voyant rien de grave dans l'état du malade, bien que celui-ci ne pût garder ni remèdes ni nourriture, et que sa faiblesse augmentât de jour en jour. C'était, disait le docteur, une crise bilieuse aggravée par la chaleur intense de la saison, mais qui ne présentait aucun danger. Les choses allèrent ainsi jusqu'au lundi soir, 8 août; alors notre vénéré malade commença à changer à vue d'œil; il fut pris d'un hoquet fatigant, et ses forces baissèrent sensiblement. Mardi matin, il y eut une consultation; les médecins déclarèrent qu'il était atteint de gastrite, et que l'état était fort grave; les remèdes les plus énergiques n'amènèrent aucun résultat; alors seulement nous commençâmes à pressentir le malheur qui nous menaçait. Quant au pieux malade lui-même, plusieurs fois pendant ces quelques jours, il avait parlé de la mort, en disant qu'on saurait ce qu'il en serait à l'Assomption. Il demeura quelque temps comme assoupi après la visite des médecins, puis, ayant repris toute sa connaissance, il ne songea qu'à régler toutes ses affaires, tant spirituelles que temporelles, avec un calme et une sérénité d'esprit que le juste seul possède à l'heure suprême. On peut dire qu'il était presque gai; ainsi, en faisant certaines recommandations à nos Sœurs offcières, à propos d'une affaire, il s'arrêta un moment, puis dit en souriant : « Il faut que vous me donniez du temps. » Hélas! que n'avons-nous pu lui en donner!

Il pria lui-même M. Lavezeri, son confrère et fidèle ami, de lui administrer les derniers sacrements; ce qui eut lieu à cinq heures du soir, en présence des Sœurs offcières et d'un certain nombre d'autres Sœurs. Immédiatement après cette touchante cérémonie, notre bon Père, dont les traits étaient empreints d'une paix toute céleste, jeta les yeux sur les Sœurs agenouillées autour de lui, et, tenant

les mains jointes, il rassembla ses forces pour prononcer les paroles suivantes, d'une voix calme et assurée : « J'ai quelques mots à vous dire, mes chères Sœurs, car je veux, par la grâce de Dieu, mourir en charité avec tout le monde. Premièrement, si dans ma vie j'ai fait de la peine à qui que ce soit, je lui en demande pardon. Oui, si j'ai fait de la peine à quelqu'un, soit dans la Communauté, ou hors de la Communauté, je lui demande pardon du fond de mon cœur. Je n'ai jamais eu l'intention de faire de la peine; je puis l'affirmer en ce moment où je me prépare à paraître devant le Dieu tout-puissant, qui est mon Juge.

« Il était difficile, dans ma position où j'avais à traiter tant d'affaires, de ne mécontenter personne; mais je n'ai jamais été partial avec intention : je me serais abstenu de dire la messe, si j'avais commis cette faute. En offrant le saint sacrifice, je n'ai jamais manqué de prier pour toutes; je savais que j'étais le père de toutes. J'attends le salut, non pas pour mes travaux, car ils ont été trop remplis d'imperfections, mais par les mérites de Notre-Seigneur et sa divine miséricorde.

« Je vous recommande d'abord une grande charité entre vous; qu'elle embrasse toutes vos Sœurs, sans exception aucune. Je vous prie de faire tout ce qui dépendra de vous, en toutes circonstances, pour maintenir la paix, l'union et la charité. N'hésitez pas pour cela à faire des sacrifices, à souffrir même beaucoup et injustement, s'il le faut. Deuxièmement, ne vous entretenez pas de vains désirs d'être placées ici ou là, dans tel ou tel office, mais soyez toujours dans cet état de sainte indifférence qui est si agréable à Dieu, parce qu'alors on n'a qu'un seul désir, celui de lui plaire. Troisièmement, en fait de mortifications, appliquez-vous à celles qui se rencontrent dans l'exercice de vos œuvres; dans votre état, les mortifications ne manquent pas; mettez-vous entre les mains de Dieu pour souffrir les

peines, les maladies qu'il lui plaira vous envoyer. Si votre confesseur vous engage à demander des pénitences extraordinaires, c'est autre chose; mais en dehors de cela vous seriez dans l'illusion, et vous vous en apercevriez à l'heure de la mort. Soyez toujours bien fidèles à vos Règles. Quatrièmement, je vous recommande la dévotion à la sainte Agonie de Notre-Seigneur. Répandez cette dévotion, et, à l'heure de la mort, le Cœur agonisant de Notre-Seigneur vous accordera d'immenses consolations. J'ai toujours aimé ce pieux exercice, mais depuis quelques mois j'ai éprouvé un vif désir de le faire connaître. »

Se tournant alors vers M. Lavezeri, et appuyant la main sur son bras, il lui dit : « Si, par suite de la faiblesse de mon esprit, j'ai fait quelque erreur en parlant à nos Sœurs, vous voudrez bien la rectifier et leur expliquer ce que je veux dire. »

La cloche de l'*Angelus* interrompit cette solennelle conférence; le saint Missionnaire fit encore un effort pour parler, mais sa faiblesse était trop grande. Alors, élevant sa main, il nous donna sa dernière bénédiction.

Le malade retomba dans l'assoupissement; il ne se réveilla que pour mourir!

A une heure du matin, on sentit que la fin approchait. Le mourant ne pouvait plus parler, mais il s'efforçait de répéter les invocations que lui suggérait M. Lavezeri. Pendant le cours de sa maladie, il faisait de fréquentes oraisons jaculatoires, toujours en français ou en latin. Une ou deux fois on vit un sourire illuminer ses traits, tandis qu'il semblait suivre quelque chose du regard. A deux heures, il respirait encore, mais quelques minutes plus tard, sa belle âme avait franchi le seuil de l'éternité.

Dans la matinée, le corps fut placé dans l'oratoire, qui n'est autre que la chambre où la vénérée Mère Seton rendit le dernier soupir. La messe y fut célébrée et le Saint Sacrement resta dans le tabernacle jusqu'à l'enterrement, de

sorte que la chambre mortuaire fut transformée en un véritable sanctuaire; les Sœurs s'y succédèrent sans interruption. On éprouvait, en présence de ce corps inanimé, un tel sentiment de paix que, malgré la profonde douleur de chacun, on semblait être dans le vestibule du ciel : ce qui fit dire à une de nos Sœurs que désormais cette maison devrait porter le nom de *Janua Cœli*. C'est là que les premières compagnes de la Mère Seton achevèrent leur carrière; la plupart, dignes de leur mère, moururent, comme elle, en odeur de sainteté.

Encore une circonstance touchante : la communion qui avait été accordée pour la fête de notre Père, et que nous n'avions pas pu faire en son temps, fut faite en présence de son corps.

Les obsèques eurent lieu vendredi matin, 12 août; M. Mac Gill, le digne visiteur de la province, arriva avec quelques-uns de ses confrères, pour prendre part à la triste cérémonie et nous exprimer sa vive sympathie. Un cortège de trois cents Sœurs accompagna le vénéré défunt au cimetière, où il repose à l'ombre du tombeau de la Mère Seton, entouré de ceux de ses filles, auprès du digne Père Burlando et des vénérés Missionnaires MM. Gandolfo et Justiniani.

Le 9 août, jour où le danger se déclara, nous avons commencé une neuvaine en l'honneur de l'agonie de Notre-Seigneur, pour obtenir la guérison de notre bon Père; nous la continuâmes, pour le repos de son âme, en demandant la grâce d'imiter ses vertus, afin que, nous aussi, à notre dernière heure, nous puissions comme lui envisager la mort avec une filiale confiance dans les miséricordes du Seigneur.

PROVINCE

DE L'AMÉRIQUE CENTRALE

COLOMBIE

MISSIONS DU TOLIMA ET DU CAUCA

Cette relation comprend les missions données depuis le mois d'août 1888 jusqu'au mois d'août 1892.

M. Foing, alors Visiteur de notre province, venait de désigner pour les missions MM. Jules-Joseph Pineda, David Ortiz et Raymond Peña. Le 24 août 1888, nous entrions en retraite, tant pour nous conformer à nos saintes règles que pour nous mieux préparer à la grande œuvre que l'obéissance venait de nous confier. Nous partions le 4 septembre. Plusieurs confrères, nos chers frères étudiants et séminaristes nous firent l'honneur de nous accompagner à quelques lieues de distance de notre bonne ville de Popayan. Après trois heures de marche, nous laissions à notre droite Paniquitá, par où passe le chemin qui conduit au mont Guanacas, pour nous diriger vers Silvia et prendre la route du Moras. Trois jours plus tard, nous achevions heureusement l'ascension de cette fameuse montagne, qui est le point culminant de la Cordillère, et dont la cime forme une vaste plaine ouverte à tous les vents. Il ne faut pas moins de quatre à cinq heures pour la traverser, selon la vitesse du coursier.

Dans cette plaine immense, les plantes croissent difficilement et sont toutes rabougries. Celle qui se développe davantage est le *frailejon*, dont la fleur, d'un jaune tendre, ressemble à une espèce de houppe de soie. L'eau court en tous sens sur ces hauteurs et crée souvent des obstacles sérieux à la marche des voyageurs. Le froid est si intense,

en hiver, qu'il fait trembler jusqu'aux heures les plus avancées du jour. Le vent y souffle avec une telle violence qu'il menace parfois de renverser le cavalier et sa monture. Ça et là on rencontre des squelettes d'animaux, restes de mulets ou de chevaux qui n'ont pu résister à la rigueur du temps. S'il faut en croire la renommée, des hommes même, faute de secours et abandonnés à eux-mêmes, y ont aussi trouvé la mort.

A d'autres points de vue, cette montagne offre bien des curiosités. Quand nous l'avons passée, la flore, dans tout son éclat, attirait et charmait nos regards. Le chemin était tapissé de petites fleurs qui étalaient avec coquetterie leurs couleurs vives et délicates; des rocs qui en formaient la muraille naturelle, tombait goutte à goutte une eau limpide comme du cristal; une mousse des plus fines couvrait ces roches et se présentait à nos yeux comme un manteau de velours, aux plus gracieuses nuances, tendu par les mains de la nature : tout enfin proclamait à haute voix les richesses inépuisables de cette Providence divine qui donne à la fleur des champs une beauté si ravissante que Salomon, dans toute la splendeur de sa gloire, n'est point parvenu à l'égaliser. Ce même jour, nous arrivions à *Mosoco*, premier village de *Tierra-Adentro*.

Tierra-Adentro est un vaste territoire peuplé d'indigènes. Sa population est assez considérable; quelques-uns la font monter jusqu'à 25 000 et même jusqu'à 30 000 âmes. Il est distribué en dix-sept ou dix-huit villages, situés pour la plupart sur des coteaux tapissés de verdure, de l'aspect le plus pittoresque. Le plus élevé est *Togoïma*, ancienne capitale du territoire. Un vieil Indien, qui, dit-on, descendrait en ligne directe des Caciques, prétend avoir des droits au pouvoir suprême du pays, et des indigènes, en petit nombre d'ailleurs, lui reconnaissent de fait une certaine autorité. Ces villages se composent d'une église au toit de chaume et de huit à dix habitations, désertes pendant le

jour, parce que les gens se retirent dans les montagnes pour y travailler.

L'Indien cultive le bananier, le maïs et la canne à sucre, qu'il broie ensuite à l'aide d'un moulin spécial appelé *trapiche*, mû par un cheval ou un mulet, quand ce n'est pas aux dépens de ses bras. Les femmes sont laborieuses; elles portent sur leur dos le maïs, le bois, la canne à sucre, etc., et sur cette charge leurs petits enfants attachés avec un mouchoir, de manière à conserver les mains libres pour manier le fuseau ou tresser des chapeaux et des espèces de sacs qu'elles nomment *jigras* : ce qu'elles exécutent avec une rare habileté. L'homme ne travaille pas beaucoup et se préoccupe encore moins de s'élever dans les airs au moyen de ballons dirigeables, mais il a inventé un genre de véhicule inconnu jusqu'ici, pour descendre les montagnes. Il coupe de l'herbe, en forme une grosse gerbe, il monte à califourchon sur elle, prend l'un des bouts en main, appuie l'autre contre le flanc de la montagne et se lance, avec une intrépidité incroyable, d'une hauteur de 100, de 200 mètres et plus, et descend dans la vallée avec une rapidité vertigineuse. Les femmes exécutent aussi cette manœuvre, mais plus rarement et avec moins de hardiesse. Le sol de ce territoire est extrêmement coupé, ses chemins ne sont à proprement parler qu'une série, assez monotone d'ailleurs, de descentes et de montées. Il est arrosé par un grand nombre de rivières : le *Paes*, le *Mora*, le *Rio-Negro*, la *Simbolica* et une foule d'autres, dont les plus notables sont les trois premières, qui se jettent dans le *Paes*, affluent du Magdalena. C'est aussi dans ce territoire que se trouve situé le plus fameux volcan du Cauca, l'Huila, dont les versants sont d'une fertilité prodigieuse.

Plusieurs fois déjà, à ce que j'ai ouï dire, l'autorité ecclésiastique du diocèse a voulu confier à notre Congrégation l'établissement de missions dans Tierra-Adentro; il est à croire que l'heure marquée dans les décrets de Dieu n'a pas

encore sonné, car jusqu'ici le défaut de personnel ne lui a pas permis de l'accepter. Il est certain qu'une mission passagère, de quelques semaines, n'y produirait aucun fruit. Pour attendre des résultats sérieux et durables, il faudrait s'y établir d'une manière permanente, commencer par réunir en société ces Indiens qui vivent dans des retraites inaccessibles au missionnaire, se livrer à l'étude de leur langue, dissiper leur ignorance, combattre leurs superstitions, et arracher de leurs âmes bien des erreurs qui y sont ancrées. L'une des plus pernicieuses, c'est le libéralisme, que des blancs, comme ils disent, abusant de leur ignorance et de leur manque de civilisation, sont allés planter parmi eux. L'un des principaux défauts de l'Indien, c'est l'opiniâtreté; une fois qu'il a admis une chose, il est presque impossible de le convaincre du contraire. Tout, chez lui, se fait par coutume, bonne ou mauvaise. Il tient tant à ses traditions qu'il préfère mourir que d'abandonner ce que lui ont enseigné ses ancêtres. Un homme respectable nous racontait un jour que, dans la dernière révolution politique qui éleva au pouvoir le président Nunez, beaucoup des Indiens de Tierra-Adentro, qui combattaient dans les files de l'armée libérale, furent faits prisonniers. On leur intima l'ordre de se rendre et pour les y obliger on leur mit la baïonnette sur la gorge. Les Indiens, sans s'émouvoir, se contentèrent de répondre stoïquement : « Tuez-nous, mais nous rendre, jamais ! » Il faut dire cependant qu'ils sont pleins d'attentions pour le prêtre, qu'ils l'entourent de respect et de tous les soins dont ils sont capables.

Paroisses et villages évangélisés.—Dieu, dont la miséricorde est infinie, procure par tous les moyens la sanctification du juste et la conversion du pécheur. Il voulait la régénération du Tolima, il va l'opérer à l'aide des missions; un bon désir qu'il fera germer dans le cœur d'une excellente famille, lui suffira pour atteindre ce but. Nous devons à la vérité de dire que c'est au zèle de notre cher confrère,

M. Puyo, et à l'influence de sa famille, que ce département de la Colombie est redevable des premières missions qu'y ont faites les Lazaristes. La majeure partie des habitants n'avaient pas la moindre idée de ces saints exercices. Un grand nombre les attendaient comme on attend une fête, pensant qu'il leur serait permis d'allier la piété et la religion avec les réjouissances et les divertissements mondains. Les curés eux-mêmes se figuraient que nos missions étaient comme celles que quelques prêtres donnent dans le pays, qui n'ont rien de bien sérieux. Trois ou quatre de ces prêtres s'unirent à nous dans une de ces missions, mais à peine eurent-ils connu notre méthode et la manière dont nous entendions le travail qu'ils se retirèrent sans demander leur reste.

Les paroisses qui reçurent le bienfait de la mission sont : *Carnicerias, Gigante, Rioloro, Garzon, Jagua, Suaza* ou *Santa-Librada*.

Carnicerias est la paroisse où vit la famille Puyo, qui avait fait les frais de notre voyage; à elle par conséquent nous devons en toute justice consacrer nos premiers travaux. L'ouverture de la mission se fit le 11 septembre, avec les prières d'usage, au milieu d'un concours extraordinaire de fidèles. Ce concours ne fit que s'accroître les jours suivants. Il en fallait moins pour mettre le diable de mauvaise humeur. Il ne pouvait voir sans envie cette affluence aux exercices de la mission : il chercha donc, dans les trésors de son astuce infernale, le moyen d'en arrêter les effets. Voici comment il s'y prit. Ces mêmes jours, se célébrait dans une chapelle dépendante de la paroisse de Carnicerias, une fête ou plutôt un pèlerinage en l'honneur de Notre-Dame de la Merci. Les prétendus pèlerins profitent de cette circonstance pour commettre toute sorte de désordres dans les lieux par où ils passent. Le diable donc redoubla d'efforts, à l'aide de ses suppôts, pour entraîner les habitants de Carnicerias vers cette chapelle. Les uns résistèrent à l'entraîne-

ment, d'autres succombèrent à la tentation et se mirent en route comme les années précédentes. Malgré ce contretemps, il y eut 906 confessions de personnes de quinze à soixantedix ans, dont un certain nombre se confessaient pour la première fois. Les 206 autres étaient d'enfants des deux sexes au dessous de quinze ans qui, pour la plupart, firent alors leur première communion. Une dizaine de mariages furent légitimés : nous n'en pûmes faire davantage à cause de l'absence de M. le curé, qui s'était rendu au pèlerinage dont nous venons de parler.

Gigante est une paroisse de 10 000 âmes, dont 6 000 au moins vivent internées dans les montagnes ou éparpillées çà et là, sans ordre, dans de misérables réduits. Le 12 octobre, nous arrivions au centre de cette population, et deux jours après nous commençons les travaux de la mission. Ils nous tinrent occupés jusqu'au 20 novembre suivant. Dans cet intervalle, nous confessâmes 2 535 personnes, et M. le curé fit 72 mariages. Nous ferons plus tard un tableau des fruits généraux des missions ; nous devons dire ici cependant qu'en matière de restitutions, celle-ci fut la plus fructueuse. Il y en eut depuis cinquante centimes jusqu'à la somme de 2 000 francs.

L'événement le plus notable qui signala cette mission fut la procession solennelle et la cérémonie touchante de la plantation de la croix destinée à en perpétuer le souvenir. Les fidèles y accoururent en nombre considérable ; il n'y eut pas moins de cinq à six mille assistants. Quel touchant spectacle que cette foule accompagnant avec une piété et un recueillement extraordinaires l'étendard de notre rédemption ! Les uns chantaient avec enthousiasme, les autres priaient avec ferveur ; tout se passa dans l'ordre le plus parfait et le plus édifiant. La procession fut suivie d'un sermon sur le libéralisme. Ce n'était pas sans besoin, car les habitants de *Gigante* sont presque tous entachés de cette erreur. Le prédicateur obtint un succès splendide. Tous, hommes et

femmes, firent alors l'abjuration solennelle de cette doctrine. Le missionnaire lut à haute voix la protestation, et le peuple la répéta mot à mot : les hommes d'abord, les femmes ensuite. Chose singulière ! les hommes prononcèrent la protestation avec un accent énergique, décidé, tandis que les femmes paraissaient n'y renoncer qu'à contre-cœur. Timidité, peut-être ? Non. Ah ! elles tenaient tant à leur chère idole, le libéralisme !

Rioloro. — Ce village dépend de Gigante. M. le curé nous supplia avec instance d'y donner une mission spéciale, à raison de ses grandes nécessités spirituelles. Et de fait la morale et la foi y étaient fort entamées : l'une par le libéralisme, l'autre par les nombreux scandales dont Rioloro était chaque jour le théâtre. L'ignorance y est à son maximum ; nous y avons rencontré bien des personnes qui ne savaient pas même le *Pater*. L'ivrognerie, l'inceste entre frères et sœurs y étaient en honneur ; la superstition y avait supplanté la foi, et quelle superstition ! On rendait un culte à Satan ; on invoquait son nom avec vénération et l'on brûlait des cierges en son honneur. La mission eut un plein succès. Les confessions atteignirent le chiffre de cinq cents. Presque toutes les personnes âgées de moins de trente ans se confessaient pour la première fois. Une quarantaine de mariages furent réhabilités, car il est inutile de rappeler que le concubinage était à l'ordre du jour. Là comme ailleurs, et peut-être plus qu'ailleurs, les libéraux étaient en grand nombre.

Garçon. — Voici la capitale de la partie sud du Tolima. Le nombre de ses habitants peut s'élever à 13 000. Elle possède une jolie église paroissiale, la plus belle sans contredit des environs, spacieuse, solide et bien aérée, appartenant au style dorique. Sans compter le portique, elle mesure 64 mètres de long, sur une largeur de 15 mètres en dehors de ses chapelles latérales. Malgré sa capacité, elle fut insuffisante pendant les exercices de la mission, et les

fidèles étaient obligés d'occuper le portique et même les rues adjacentes pour suivre l'instruction. Cette mission fut une des plus remarquables et des plus importantes. Nous eûmes la consolation d'entendre la confession de 3 025 personnes et de réhabiliter plus de 70 mariages. Le préfet du district avec tous ses employés, le maire avec ses conseillers municipaux, les juges, les écoles avec leurs directeurs en tête, inaugurèrent la nouvelle année 1889 par une communion générale. L'exemple fut fécond en excellents résultats ; les personnes de la ville les plus notables par leur fortune ou par leur position sociale, le suivirent et s'approchèrent des sacrements. Beaucoup de malades furent confessés à domicile ; d'autres, malgré leurs infirmités, se firent transporter à l'église, parce qu'ils voulaient se confesser aux missionnaires. Les prisonniers, êtres infortunés qui expiaient dans les fers une longue série de crimes, ne furent pas exclus du bienfait de la mission. Le confrère qui les y prépara par une retraite de neuf jours, put toucher au doigt la puissance de la grâce divine. Ces cœurs endurcis, rendus insensibles par l'habitude du vice, qui avaient offensé Dieu et la société par le vol, l'homicide et d'autres forfaits, finirent par s'attendrir et devinrent dociles comme une cire molle, entre les mains du prêtre, confident de leurs terribles secrets. Quelles poignantes émotions n'éprouve pas un cœur de prêtre quand, par ces révélations du repentir, il apprend que quelqu'un de ces malheureux a été condamné sur de simples apparences, et qu'à la justice des hommes qui disait : « C'est un criminel ! » la justice de Dieu répondait : « Non, c'est un innocent ! » Mystères dont le voile ne sera déchiré qu'au jour terrible que l'Église, dans son sublime langage, appelle *dies iræ, dies magna et amara valde* ! Ajoutons pour terminer, qu'à ces milliers de fidèles de Garzon vinrent se joindre un nombre considérable d'habitants des montagnes du Caguan, limitrophes du territoire de l'An-

daqué et du Caqueta. De ces montagnards, si l'on excepte ceux qui étaient mariés, aucun ne s'était encore confessé, et en fait de doctrine chrétienne, ils en ignoraient tous les premiers éléments.

Jagua. — C'est une petite paroisse qui ne compte pas mille âmes, mais en revanche ses habitants sont doués d'un caractère bon et docile, comme on n'en rencontre que bien rarement. Pas un de ceux qui étaient en état de se confesser, ne resta sans gagner la mission. Aussi, avec les retardataires de Garzon, qui n'avaient pu ou n'avaient pas voulu s'approcher des sacrements, le nombre des confessions s'éleva à neuf cent vingt. Il y eut également une vingtaine de mariages réhabilités.

Voici, entre mille, un fait qui suffira à donner une idée de la docilité de ces braves gens : quand nous commençâmes la mission, nous trouvâmes dans ce village si réduit, de vingt-deux à vingt-trois débits d'eau-de-vie. Au bout de trois semaines d'exercices, il n'en restait plus un seul : tous étaient fermés, même la fabrique principale. La conversion fut si durable, qu'un certain temps après des voyageurs qui passèrent par Jagua se plaignirent de n'y pas trouver un seul débit de boisson pour *tuer le ver*. Plus de quatre ans plus tard, repassant nous-mêmes par la paroisse, nous eûmes la curiosité de demander combien de débits s'étaient rouverts, et nous apprîmes avec satisfaction que deux à peine avaient reparu. Ce qui, dans le Tolima, s'appelle la *Saint-Jean*, eut le même sort. Ces fêtes publiques, qui pendant plus de trois semaines deviennent une source de désordre et de scandale ont été complètement abandonnées. Continue, peuple heureux et fortuné, à marcher dans cette voie; tu es une preuve palpable et vivante de la vérité des paroles du divin Maître, que « la semence qui tombe dans la bonne terre produit des fruits au centuple » !

Santa Librada ou Suaza. — Ce fut la dernière des mis-

sions données dans le sud du Tolima, en l'année 1889, et l'une des plus suivies. Les gens ayant appris que nous n'en devions pas donner d'autres, s'empressèrent de venir de tous les points environnants, quoique très éloignés. Grâce à cette circonstance les confessions s'élevèrent à plus de 2 600, et il n'y eut pas moins de 60 mariages réhabilités. Un des principaux résultats de cette mission fut l'administration du sacrement de baptême à une foule de petits enfants, depuis l'âge de deux ou trois mois jusqu'à quatre ou cinq ans. Beaucoup de libéraux firent également leur rétractation. Et enfin nous eûmes la consolation de voir se fermer nombre d'auberges et de débits de boissons.

Caractère des populations. — Tout ce que nous venons de dire révèle clairement le caractère de ces populations. Les habitants du Tolima, généralement parlant, ont manifesté un entrain admirable pour les missions, appréciant avec esprit de foi les ministres de l'Évangile et les regardant comme les envoyés de Dieu. De là ces réceptions animées, chaleureuses, qui nous attendaient à notre entrée dans la paroisse. Nous avions beau prier M. le curé de faire son possible pour empêcher ces manifestations enthousiastes, c'était peine perdue ; il n'était pas en son pouvoir d'enrayer un mouvement si spontané de la part de ses paroissiens. Aussi, à notre approche tous les habitants couraient au-devant de nous : les uns à pied, les autres à cheval ; ceux-ci avec leurs instruments de musique, ceux-là avec leurs feux d'artifice ; des discours, et parfois des mieux tournés, nous étaient servis à profusion ; bref, c'était une vraie ovation : l'évêque du diocèse n'aurait pas pu s'attendre à une plus brillante réception. Cette haute idée qu'ils avaient du missionnaire nous présageait les meilleurs résultats, car cette foule qui se pressait sur notre chemin, c'étaient autant de cœurs disposés à recevoir la grâce que nous venions leur offrir. Pour l'ordinaire, cette ferveur s'accroissait de jour en jour, les fidèles assistaient aux exercices de la mission

avec un désir ardent de s'instruire des vérités de notre sainte religion, et pour beaucoup ce n'était pas chose facile. Que de pauvres paysans, après huit ou quinze jours d'un travail opiniâtre, n'ont pu sortir de leur ignorance, et, après avoir épuisé leurs provisions de bouche, durent rentrer à leur maison sans avoir rien appris ! Ils ne se décourageaient pas pour cela, on les voyait revenir au bout de quelques jours, comme le soldat qui a repris de nouvelles forces pour le combat, résolu de triompher de toutes les difficultés jusqu'à ce qu'ils aient obtenu l'objet de leurs désirs, c'est-à-dire acquis la science suffisante pour communier. Et quand enfin ils recevaient ce que j'appellerai leur brevet de capacité, de quelle patience ne devaient-ils pas s'armer pour attendre leur tour d'entrer au confessionnal ? Il leur fallait parfois monter la garde, comme ils disaient ingénument, pendant une ou deux semaines de suite ; mais n'importe, ils restaient fidèles au poste sans se préoccuper de la nourriture, comme s'ils avaient eu des estomacs de commande. Quoi de plus touchant ! Qu'on s'imagine ces pauvres gens, et surtout les femmes, à jeun depuis quatre heures du matin, dès qu'on ouvrait l'église, jusqu'à sept ou huit heures du soir, et cela dix jours durant pour quelques-uns, pour ne pas perdre leur place au confessionnal ! Aujourd'hui encore, bien que ces faits soient déjà loin, je ne puis y penser sans me sentir ému, parfois jusqu'aux larmes. Je me rappelle que c'est principalement pour ces âmes simples qu'est venu le Désiré des nations : *Evangelizare pauperibus misit me* ; et que c'est aussi pour elles que Dieu suscita, dans ces derniers temps, un prêtre fidèle dans la personne de notre bienheureux Père, saint Vincent de Paul : *Suscitabo mihi sacerdotem fidelem*. Oui, il faut l'avouer, les pauvres sont les plus proches du royaume des cieux !

Cet entrain pour les missions n'est pas la seule qualité des habitants du Tolima qui se soit révélée à nous durant ces jours de salut. Il y a chez eux quelque chose de plus

appréciable encore, c'est la reconnaissance pour ce bienfait. Certes, ce n'est pas une vertu à dédaigner, et Notre-Seigneur la réclame instamment, comme il appert de la guérison des dix lépreux. Or, ces bonnes gens ne savaient comment l'exprimer. Sans parler de leur vénération, de leur respect pour le missionnaire, cette gratitude se traduisait par des soins empressés pour sa santé et son bien-être. Plusieurs ne pouvaient voir sans peine que nous fussions si longtemps au confessionnal, d'autres nous conseillaient de nous reposer, de peur que nous ne tombions malades et que les gens fussent privés du bienfait de la mission. Les personnes riches, voyant que nous n'acceptions aucun don en espèces, nous en faisaient en nature. C'était une paire neuve de jolies bottines substituées à nos vieux souliers qu'on nous dérobait au presbytère, pendant nos longues séances au confessionnal; c'était une soutane rapiécée et d'une couleur tirant quelque peu sur le vert, qui nous revenait toute rajeunie sans que nous sussions quand ni comment on avait pris les mesures, ni à quelle main généreuse nous étions redevables de ce présent.

Les pauvres, imitant la veuve de l'Évangile, nous offraient aussi leur obole. Ils tiraient de leur poche, le plus ingénument du monde, une petite pièce de dix sous qui leur avait coûté bien des sueurs, et nous la présentaient; la voyant refusée, à leur grande surprise, ils se retiraient, et la petite pièce nous revenait sous une autre forme : c'étaient des poulets, des fruits, toute sorte de comestibles qui affluaient au presbytère, à la grande satisfaction du bon curé. Quand venait le moment de la bénédiction papale et des adieux des missionnaires, ces pauvres gens fondaient en larmes et nous quittaient avec une tristesse impossible à décrire. Voilà surtout ce qui soulevait la bile des libéraux endurcis. Furieux de voir tant de leurs adeptes désertter leurs rangs, et se sentant impuissants en présence de cet enthousiasme du peuple, ils exhalaient leur rage dans leurs journaux, dans

des phrases comme celle-ci : *Estos monigotes nos han dodo un manoton bestial* ; « Ces curés nous ont gifflés de la belle façon ! »

Fruits généraux des missions. — Il y avait huit mois que nous étions en mission quand notre supérieur jugea à propos de nous rappeler à Popayan. Nous avions fait dans le Tolima tout le bien qui dépendait de nous : 10 486 âmes s'étaient réconciliées avec Dieu dans le sacrement de la pénitence, et retrempées dans la sainte Eucharistie pour voler de nouveau au combat. Voilà le fruit positif des missions. Combien de ces pauvres âmes, sans cette grâce extraordinaire, eussent infailliblement été la proie de l'enfer ! Combien se sont raffermies dans la voie du bien ! Beaucoup qui vivaient en ennemis acharnés depuis de longues années, ont compris ces paroles du Maître : *Si offers munus tuum ad altare... vade prius reconciliari fratri tuo* ; et ont déposé leurs inimitiés. Que d'âmes enfin, ignorant leurs devoirs religieux et jusqu'aux choses nécessaires au salut, ont trouvé la lumière qui leur a montré le chemin du ciel ! Oui ! les missions ont été pour ces peuples la source de biens incalculables. Les débits de boisson, ces sentines du vice, fermés ; l'argent mal acquis, rendu à son légitime possesseur ; le scandale des unions illicites détruit par la réhabilitation des mariages, la foi ravivée, la piété remise en honneur, la sanctification du dimanche et des fêtes passée de nouveau dans les mœurs, proclament plus éloquemment que tout ce que nous pouvons dire l'étendue des fruits de ces travaux apostoliques.

Je terminerai par la retraite ecclésiastique du sud du Tolima, donnée dans la paroisse de Santa Librada, et à laquelle prirent part presque tous les prêtres des alentours. Les fidèles ne savaient comment nous en manifester leur contentement, comme s'ils eussent compris qu'elle les intéressait au plus haut point, et deviendrait pour eux aussi

la source de grands biens. Elle se fit avec beaucoup d'ordre et dans le plus profond recueillement. Les prêtres s'y renouvelèrent dans la ferveur, et ne voulurent point se séparer sans prendre l'engagement de se réunir, au moins chaque deux mois, dans un lieu déterminé, pour y faire des conférences spirituelles. Le dernier jour de la retraite, on célébra une messe solennelle en présence du Saint Sacrement qui resta exposé toute la journée, et le soir, un chœur de jeunes gens formé par M. le curé, chanta un *Te Deum* solennel d'actions de grâces.

Récapitulation des fruits de cette première campagne :

	Confessions,	Mariages.
Carnicerias.	906.	10
Gigante.	2 535.	72
Rioloro.	500.	40
Garzon.	3 025.	70
Jagua.	920.	20
Suaza.	2,680.	60
	<hr/> 10 566.	<hr/> 272

PROVINCE DU BRÉSIL

*Lettre de ma sœur EYSSARTIER, Fille de la Charité,
à M. FIAT, Supérieur général.*

Orphelinat Sainte-Léopoldine. — Instruction des pauvres.
Sentiments édifiants de plusieurs d'entre eux.

Rio-de-Janeiro, Icarahy, asile Sainte-Léopoldine.
27 mai 1892.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Il y a vingt-cinq ans, je fus envoyée au Brésil, et dès les premiers mois je compris le bien immense qu'on pouvait faire par des classes externes, des écoles professionnelles, et par la visite des pauvres. Je me sentais entraînée vers ces œuvres par un attrait irrésistible ; j'aurais voulu m'y dévouer corps et âme et, après quelques années de travail, contracter la fièvre jaune au chevet d'un pauvre malade, et par ce chemin ressemblant à celui du martyr, aller au ciel le plus vite possible. Le plan de Dieu a quelque peu différé du mien. Placée dans un orphelinat où toute œuvre externe était interdite, je dus sacrifier mes inclinations à la volonté de Celui pour l'amour duquel j'étais venue au Brésil. Pendant vingt-quatre ans j'ai lutté ; la vue d'un pauvre remplissait mes yeux de larmes, et j'en étais arrivée à m'interdire de penser à leur faire quelque bien. Je m'irritais presque contre la voix intérieure qui m'assurait que cette épreuve aurait un terme.

Il y a dix mois, je fus envoyée à Sainte-Léopoldine : encore un orphelinat, encore une administration mal disposée en faveur des œuvres externes. Ma peine fut profonde, mais je n'avais qu'à obéir. Quelques semaines écoulées, une de nos Sœurs me demanda la permission de faire le catéchisme

à deux ou trois petits garçons du voisinage. Jamais autorisation ne fut plus volontiers donnée. Aux trois enfants vinrent s'en joindre d'autres, et, le jour de Noël, les douze privilégiés recevaient pour la première fois le Dieu qui jusque-là avait bien été pour eux le Dieu inconnu. Ils étaient là douze, représentant toutes les classes de la société. Ils avaient lutté avec courage contre leurs propres familles; un surtout, pauvre ouvrier de quinze ans, nous arrivait le soir à sept heures, sans même avoir eu le temps de faire disparaître les traces de son travail à la forge; on lui faisait un catéchisme pour lui tout seul, et il le méritait bien. La veille de la première communion, la Sœur, désespérant de lui faire réciter l'acte de contrition, lui dit : « Voyons, faites vous-même cet acte et dites à Notre-Seigneur que vous regrettez de l'avoir offensé. Et voilà que du cœur de ce pauvre ignorant sort un acte à la fois de douleur et d'amour, tel que Dieu seul pouvait le lui avoir enseigné; la Sœur en était émue jusqu'aux larmes. Nos premiers communians ont persévéré; ils portent fièrement la croix à la boutonnière et assistent régulièrement à la sainte messe le dimanche.

Quatre ou cinq fréquentent pourtant des collèges protestants, et les autres les écoles sans Dieu. Personne n'avait songé à établir cette œuvre des catéchismes, elle s'est fondée pour ainsi dire à notre insu; aujourd'hui elle compte quarante-six enfants qui viennent tous les dimanches, et les parents, revenus de leurs préventions, sont heureux de nous les envoyer. Des aumônes ont été données pour l'achat de catéchismes, récompenses, etc. Je suis assaillie de demandes d'admission pour des classes; riches et pauvres réclament avec instance. On sent que le souffle de Dieu passe sur ce peuple menacé dans sa foi, et l'incline vers nous pour en recevoir l'instruction et la lumière. J'ai dû céder, et, avec l'assentiment du président de l'administration, admettre des jeunes filles externes qui partagent les leçons de nos in-

ternes ; dix-huit viennent de faire ces jours-ci la première communion. Plusieurs ont quinze, seize, dix-sept ans ; d'ici peu elles amèneront leurs familles, et Dieu prendra possession de ces foyers où nul ne le connaissait et ne le priait.

Ce désir, ce besoin de connaître la religion, si nouveau dans ce pays, s'est manifesté souvent de la manière la plus touchante, et j'ai été vivement impressionnée en quelques circonstances. Un nègre d'une vingtaine d'années m'ayant demandée au parloir, je vis qu'il hésitait à me parler. Interrogé sur le but de sa visite, il me répondit : « Ma Sœur, il y a huit jours on m'a rapporté le corps de mon frère, écrasé par le chemin de fer. Il était ma seule affection dans ce monde, et je voudrais faire quelque chose pour lui. Depuis huit jours cette pensée ne me quitte pas. Il faut que je prie pour lui ; et je ne connais pas Dieu, et je ne sais pas une seule prière ! Faites-le-moi connaître, enseignez-moi à lui dire ce qu'il faut pour faire du bien à mon frère. Ne me refusez pas. » La douleur et l'expression suppliante de ce pauvre nègre se sont gravées dans ma mémoire, et longtemps j'ai entendu ces paroles : « Je ne sais pas prier, et je n'ai personne qui m'enseigne. »

Un peu plus tard m'était adressé le même appel des rangs élevés de la société. « Ma Sœur, me disait une dame, je suis riche, j'ai la paix dans ma famille, il semble que rien ne me manque pour être heureuse, et je ne le suis pas. Je sens un vide immense que rien ne peut combler : Dieu me manque. Je veux le connaître, recevoir le pardon de mes fautes, communier et puis vivre d'une vie toute nouvelle. Enseignez-moi la religion. » Quelques jours plus tard, cette âme, instruite par Dieu lui-même, goûtait les joies ineffables de la communion et s'écriait au milieu de ses transports et de ses larmes : « Maintenant, à l'œuvre, et faisons partager à ceux qui m'entourent le bonheur qui m'a été donné. » Le 31 mai, une de ses nièces fera aussi sa première communion, et toute la famille suivra cet exemple.

Enfin, il y a quelques semaines, un jeune homme de quinze à seize ans sollicitait lui aussi la grâce de l'instruction religieuse. « J'ai étudié le catéchisme, me dit-il avec simplicité, veuillez m'interroger et voir si j'ai l'instruction nécessaire pour communier. Mes plus jeunes frères ont fait ici leur première communion, je ne veux pas être moins favorisé qu'eux. Bientôt j'irai dans une école où on m'enseignera la haine de la religion ; il faut donc que j'aie fait auparavant la communion. » Après-demain, dimanche, le pauvre enfant fera cette première communion si ardemment désirée, recevra la confirmation, et ainsi fortifié affrontera les dangers du cours préparatoire à l'École polytechnique.

Pardonnez-moi, mon très honoré Père, cette lettre si longue, mais j'avais besoin de vous donner ces détails, de vous dire encore que là, tout près de notre maison, il y a plusieurs de ces demeures appelées *cortiços*, et qui renferment des multitudes de pauvres. Dans ces misérables refuges de toutes les misères, pourquoi la cornette des Filles de Saint-Vincent ne paraîtrait-elle pas ? Trois ou quatre fois nous avons pu constater qu'elle serait bien accueillie. Et que de bien à faire ! Mais, mon Père, c'est ici qu'il faut répéter la parole de Notre-Seigneur : « La moisson est grande, et il y a peu d'ouvriers. » Laissez-moi vous adresser la fin de la phrase de l'Évangile, et vous prier d'envoyer des ouvriers pour recueillir la moisson et la garder dans les greniers du Père céleste. Pendant de longues années nous avons semé dans les larmes ; aujourd'hui que la récolte est prête, Dieu a promis qu'on moissonnerait dans l'allégresse. Vous êtes pour nous son représentant sur la terre, et nous vous demandons aide et secours. Mon Père, vous auriez pitié de cette pauvre mission du Brésil, si vous voyiez la pénurie et la souffrance des maisons.

En ce moment où le démon travaille avec tant de succès à perdre les âmes, on sent plus que jamais le besoin de dé-

dommager Notre-Seigneur de tant d'outrages et de haine, par un entier dévouement et un plus grand amour.

Nos Sœurs, quoique bien faibles et malades pour la plupart, travaillent courageusement, et je ne les vois jamais reculer devant leur tâche, parfois bien pénible à cause de notre petit nombre. Je vous demande pour elles et pour moi, mon très honoré Père, ainsi que pour nos œuvres, une bénédiction toute particulière.

J'ai l'honneur d'être,
Mon très honoré Père,
Votre très humble et très obéissante fille,

Sœur EYSSARTIER,
I. f. d. l. C. a. d. p. M.

*Lettre de M. A. FERRIGNO, prêtre de la Mission,
à M. FIAT, Supérieur général.*

Détails édifiants sur la mort de M. Maxime Bellemère.

Bahia, 11 juin 1892.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Le cher et édifiant M. Maxime Bellemère, mon condisciple à la Maison-Mère, mon compagnon de travail dans les missions de Minas Gerâes, et, jusqu'à la semaine dernière, mon confrère dans ce séminaire de Bahia, vient de nous être enlevé par la mort!

Il y a huit jours, il se portait bien; avec le zèle qui lui était ordinaire il remplissait tous ses devoirs, avec sa ferveur connue il assistait à tous nos exercices de piété. Dimanche dernier, 5 juin, il n'avait qu'un peu de fièvre, mais c'était la fièvre terrible, la fièvre jaune! Mardi au soir, il reçut les derniers sacrements, et jeudi 9, à huit heures trois quarts, il rendait sa belle âme à Dieu! Dès le commencement, on employa tous les moyens possibles pour sauver

une vie qui nous était si chère ; les médecins les plus habiles furent appelés, les médicaments les plus efficaces furent employés, on fit les prières les plus ferventes ;... mais le bon Dieu voulait déjà couronner son fidèle ministre.

Qualis vita finis ita : « Telle vie, telle mort. » La vie de M. Maxime Bellemère fut toujours très édifiante, et sa mort a été des plus douces et des plus paisibles. Oh ! quel amour il avait pour les pauvres ! J'ai eu le bonheur de donner quelques missions avec lui, et maintes fois j'ai eu l'occasion d'apprécier la vertu de ce cher confrère. Quelle douceur inaltérable avec les pauvres esclaves qui étaient encore dans ce pays ! quelle patience avec les ignorants ! quel zèle avec les pauvres pécheurs ! Aussi il a fait un bien immense en mission ! Quelques mots seulement lui suffirent souvent pour changer des cœurs endurcis. Ainsi, une fois entre autres, un malheureux se vantait devant ses camarades qu'aucun missionnaire ne serait capable de lui faire abandonner sa vie déréglée et de le déterminer à régulariser par les liens religieux du mariage une union scandaleuse. En effet, toutes nos exhortations furent d'abord inutiles. Nous l'envoyâmes alors chez M. Bellemère. Il commença par s'y refuser : peut-être avait-il entendu dire que personne ne pouvait résister à l'Esprit de Dieu, dont notre cher confrère était animé ; mais enfin il se décida. Ce fut l'affaire d'un instant ; il sortit de son entretien avec le missionnaire, entièrement transformé. A ceux qui lui demandaient comment il avait pu changer de résolution si promptement, il répondait : « Le Père m'a dit quelques mots qui m'ont touché profondément ; je me vois obligé à faire ce qu'il désire, et dans quelques jours je me marierai à l'église. »

En mission, il était considéré comme un saint, et le peuple, qui ordinairement est si juste dans ses appréciations, l'appelait : *O Padre Jesu-Christo* ; « le Père qui est comme Jésus-Christ ». Sans doute il voulait ainsi exprimer la bonté, la modestie, le zèle qu'il voyait briller dans toute la con-

duite de ce pieux Missionnaire. Ses instructions étaient simples, mais elles allaient droit aux cœurs. Timide par nature, et encore plus par sa grande humilité qui le faisait se regarder comme incapable de tout, il se cachait volontiers. La parole de l'*Imitation* : *Ama nesciri et pro nihilo reputari* ; « Aime à être ignoré et à être tenu pour rien, » était sa devise. Que les autres paraissent, qu'ils soient estimés et applaudis, il s'en réjouissait, car cela pouvait contribuer au bien de la Mission ; mais rien n'était capable de l'arracher à sa chère vie cachée, il la préférait à toute autre chose.

Rappelé des Missions et placé dans les séminaires, ce fut un sacrifice qu'il eut à accomplir ; il le sentit profondément, mais il obéit promptement et joyeusement. Sans faire parade de science et sans aucune prétention, il s'occupait de ses devoirs en toute simplicité et avec tout le zèle dont il était capable. C'est ici, au séminaire de Bahia, que j'ai eu encore davantage l'occasion d'apprécier ce cher confrère. Généreux jusqu'au sacrifice, le bon M. Bellemère prévenait les désirs de ses supérieurs. Dans une occasion, me voyant affligé pour ne savoir comment suppléer à l'absence d'un professeur, lui-même s'offrit à le remplacer ; et cependant il avait déjà assez de travail, et la classe qu'il voulait bien accepter devait certainement lui coûter beaucoup, car il fallait traiter d'une matière qu'il n'avait jamais encore enseignée. Obéissant jusqu'au scrupule, il demandait permission pour les plus petites choses, comme le ferait le plus fervent des novices. Dans la gestion de son office de procureur, il avait la même délicatesse de conscience, et quoiqu'on lui eût donné toute la latitude convenable pour le mettre plus à l'aise, il ne s'en servait pas ; c'était sans doute pour ne pas perdre le mérite attaché à une plus parfaite obéissance. Régulier dans les moindres choses, il édifiait tout le monde par son exactitude aux exercices de la Communauté. Il était toujours des premiers rendus à l'oraison, aux examens de conscience ; et lorsque

nous avions l'occasion de l'entendre, soit aux conférences, soit aux répétitions d'oraison, on touchait du doigt que l'esprit de Dieu remplissait son cœur.

Nos chères Sœurs l'appelaient unanimement : « le Saint Missionnaire ». Notre vénéré Visiteur le leur avait donné pour confesseur extraordinaire, et chaque fois qu'il leur rendait ce service, il se montrait à elles comme un vrai fils de saint Vincent, c'est-à-dire, simple, grave, réservé dans ses discours et dans ses manières, et mortifié. Que de prières n'ont-elles pas adressées au ciel pour la conservation de ses jours ! que de soins empressés n'ont-elles pas employés pour le soulager dans sa dernière maladie ! Mais il était mûr déjà pour la récompense, et peut-être nous n'étions pas dignes de le posséder !

Telle a été la vie de notre cher confrère, vie de labeurs, d'obéissance, de sacrifice, vie cachée en Dieu. Cette vie si sainte préparait une mort plus sainte encore.

Obligé de lui annoncer sa fin prochaine, je m'attendais à quelque trouble de sa part, à quelque surprise ; je croyais qu'une telle annonce l'aurait ému : rien de tout cela. Pour réponse, il s'écria : « Quel bonheur ! qui aurait dit que je serais allé au ciel si vite ? » Voyant la douleur qui se manifestait par mes larmes, en lui annonçant la gravité de son état, il me dit : « Ne vous affligez pas, car je ne suis pas à plaindre ; jamais je n'ai tenu à la vie, et maintenant encore moins. » L'amour de Dieu dominait l'amour si sincère qu'il avait pour sa famille naturelle et celui qu'il avait voué à sa famille religieuse. Lui ayant demandé s'il voulait se réconcilier avec le bon Dieu : « Oh ! oui, répondit-il ; et tout de suite, quoique je n'aie pas grand'chose à dire. » Il voulut faire sa confession générale ; il n'y employa que quelques minutes.

Lorsque nous lui administrâmes les derniers sacrements, il voulut répondre à tout ; il se rendit compte de toute la cérémonie avec une telle présence d'esprit qu'on aurait dit

qu'il n'était point malade ; et cependant il était en proie à de très grandes souffrances. Il fit de même lorsque nous lui donnâmes l'indulgence de la bonne mort et celle du scapulaire.

Toujours uni à son Dieu, il répétait très souvent les plus affectueuses oraisons jaculatoires. Quelques instants avant de mourir, il fit à haute voix un très touchant acte de contrition ; puis il renouvela les saints vœux qu'il avait faits dans la Congrégation, et demanda pardon à toute la Communauté des scandales qu'il disait lui avoir donnés. Enfin, élevant la main droite, des genoux jusqu'à la tête, et l'agitant à plusieurs reprises comme fait quelqu'un qui voit et qui salue une personne aimée et longtemps attendue, il rendit sa belle âme à son Créateur.

Ce dernier mouvement de notre cher confrère nous impressionna fort et attira l'attention de tous les assistants. En ce moment, il avait le visage souriant et comme transfiguré. Que voulait-il signifier par là ? Nous disait-il adieu, ou Dieu le favorisait-il de quelque vision surnaturelle ? Tout nous porte à croire que maintenant il jouit de son Dieu dans les splendeurs éternelles.

Voilà un résumé de ce qui s'est passé pendant les derniers jours de notre cher confrère M. Bellemère. Dans la douleur que ressent, en présence d'une mort si peu attendue, le cœur de tous ceux qui l'ont connu, ce leur sera sans doute un soulagement de considérer que, s'ils ont perdu un enfant ou un ami sur la terre, ils en ont gagné un autre dans le ciel ; sa mort suave et précieuse ne laisse aucun doute sur ce point. Et pour ce qui me regarde plus immédiatement, j'espère qu'il n'oubliera point ce pauvre séminaire de Bahia où il faisait tant de bien.

Que les prières de ce bon confrère vous obtiennent, mon très honoré Père, les moyens nécessaires pour nous venir en aide. Oh ! mon Père, voilà qu'en quelques mois quatre dignes confrères nous ont quittés pour s'en aller au ciel !

Si vous ne venez pas à notre secours, que deviendra cette pauvre province du Brésil, où cependant il y a tant de bien à faire, tant de populations à évangéliser, tant d'âmes à sauver? Notre très digne Visiteur ne sait où donner de la tête : toutes les maisons supplient; Nosseigneurs les évêques réclament, avec raison, le nombre suffisant de confrères dans leurs séminaires. Mais où trouver les sujets nécessaires? En particulier, ce séminaire de Bahia, qui aurait besoin d'un personnel choisi et plus nombreux, est cependant le moins pourvu de confrères! Espérons que la prière que nous récitons tous les jours produira son effet, et que le bon Dieu nous enverra de ces ouvriers pieux, infatigables, pleins de l'esprit de notre chère petite Compagnie, de ces ouvriers de la trempe de M. Bellemère, pour faire face aux grandes nécessités dans lesquelles nous nous trouvons.

Veuillez bénir, mon Père, notre chère province, surtout ce séminaire de Bahia, et me croire, en l'amour de Notre-Seigneur,

Votre enfant tout dévoué,

ALPHONSE M. FERRIGNO,

I. p. d. l. M.

PROVINCE DE

LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE

*Lettre de M. DELPECH, prêtre de la Mission,
à M. FIAT, Supérieur général.*

Pèlerinage national au sanctuaire de Notre-Dame de Lujan.

Lujan, 15 novembre 1892.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Le 13 de ce mois, nous avons assisté à une manifestation de foi bien édifiante. Environ douze mille pèlerins se sont trouvés ensemble aux pieds de Notre-Dame de Lujan.

Le but principal de ce grand pèlerinage national était de remercier la très sainte Vierge d'avoir providentiellement obtenu pour président à la République Argentine, un fervent catholique, un homme selon le cœur de Dieu.

Je dis providentiellement, car l'élévation au pouvoir de Luis Saenz Peña, qui eut lieu le 12 du mois dernier, est en effet regardée, par tous les catholiques de ces pays-ci, comme une grâce évidente du Ciel et de la Vierge de Lujan.

Il était beau de voir cette foule immense, accourue de toutes les provinces et surtout de la capitale de la République, prosternée et recueillie, adresser au Ciel des prières ferventes pour le chef de l'État et pour le bonheur de la nation!

La très sainte Vierge a exaucé les prières de son peuple, car le nouveau président est un homme nettement religieux. Le dimanche, il va à la cathédrale, avec son état-major, assister à la messe solennelle, qu'il entend dans l'attitude la plus respectueuse.

On a voulu lui faire des cadeaux ; il les a tous refusés. Il a déclaré aux personnes qui lui donnaient ces marques de sympathie qu'il voulait obéir à la loi qui défendait aux juges de recevoir aucun présent. Grand nombre de journaux ont loué hautement cet acte de délicate probité.

Il veut gouverner avec tous les partis, et il n'est l'homme d'aucun. On peut dire qu'il personnifie un gouvernement intègre et bon, qui veut le bien du peuple en faisant prévaloir le droit et la religion.

Aussi, nous attribuons à Notre-Dame de Lujan ce bienfait ; le pèlerinage d'actions de grâces n'a pas été moins nombreux ni moins fervent que le pèlerinage de supplication fait quelques mois auparavant. Tous les deux ont été préparés par une lettre pastorale de Mgr l'archevêque de Buenos-Ayres, et présidés par Sa Grandeur. Tous les deux ont aussi reçu du Saint-Père la bénédiction envoyée de Rome par télégramme.

Il y a eu environ deux mille communions, et on a fait célébrer un grand nombre de messes. Les offrandes ont été aussi très nombreuses. Des dames se sont dépouillées de leurs parures pour les suspendre à l'autel de Marie.

Aidez-nous, Monsieur et très honoré Père, à remercier Dieu pour tout le bien qu'il daigne faire par l'intermédiaire de vos enfants chargés de ce sanctuaire.

J'ai l'honneur d'être, en l'amour de Notre-Seigneur,
Votre fils très dévoué et très obéissant,

JEAN-BAPTISTE DELPECH,

I. p. d. I. M.

ŒUVRE DE LA SAINTE-TRINITÉ

POUR LE SOULAGEMENT DES ÂMES DU PURGATOIRE

(Rue de Sèvres, 95, à Paris.)

Cette œuvre importante, à laquelle s'intéressent les lecteurs des *Annales*, se soutient, malgré les temps difficiles que nous traversons. Par la bénédiction de Dieu, le total des cotisations se maintient à un niveau très élevé. Des souscriptions arrivent en très grand nombre de tous les points du monde.

Par exemple, de Californie, les Filles de la Charité envoient assez régulièrement chaque année de 6 à 700 francs recueillis par de simples cotisations de 3 francs.

Le Brésil, malgré la crise financière, nous envoie sa contribution. L'Amérique centrale, l'Équateur restent animés du même dévouement à l'œuvre.

Les chrétiens chinois sont de leur côté très zélés dans leur culte pour les âmes du purgatoire. On nous annonce une abondante collecte faite parmi eux pour l'Œuvre de la Sainte-Trinité.

Il en est de même pour bien d'autres contrées.

La France reste le foyer de cette grande œuvre de charité. Les zélateurs et les zélatrices montrent toujours un grand empressement pour le soutien et pour l'extension de l'Œuvre, et les Filles de la Charité continuent d'en être partout les pieuses propagatrices.

Le Gérant : C. SCHMEYER.

LE JUBILÉ ÉPISCOPAL

DE LÉON XIII

PÈLERINAGE A ROME DES PRÊTRES DE LA MISSION

ET DES FILLES DE LA CHARITÉ

De tous les points du monde chrétien, les enfants de l'Eglise ont tourné leurs regards et leurs cœurs vers le Souverain Pontife, notre Saint Père le pape Léon XIII, à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa consécration épiscopale. Partout on a offert à Dieu des remerciements solennels pour les années nombreuses et fécondes qu'il lui a accordées déjà. En lui souhaitant de longs jours encore, un grand nombre de fidèles ont profité de cette heureuse circonstance pour envoyer au Saint-Père ou pour aller déposer à ses pieds une particulière assurance de leur amour filial et de leur inaltérable fidélité.

C'est dans ce but que M. le Supérieur général résolut de s'acheminer vers Rome. Il voulait porter l'expression de ces sentiments au Vicaire de Jésus-Christ, en son nom et au nom de tous les enfants de saint Vincent de Paul, Missionnaires et Filles de la Charité.

I. — LE PÈLERINAGE

Le Saint-Père avait bien voulu promettre l'audience pour le jour de la Conversion de saint Paul, 25 janvier, anniversaire toujours cher à la famille de saint Vincent.

M. le Supérieur général partit de Paris le 18 janvier. Une nombreuse représentation de la Congrégation de la Mission et de la Compagnie des Filles de la Charité l'accompagnait ou devait le rejoindre dans la Ville sainte. Le voyage fut pénible à cause de la saison rigoureuse, mais le

fraternel accueil que l'on trouva à Turin et à Rome fit rapidement oublier les fatigues de la route.

On se groupait à Rome, à mesure qu'approchait le jour très désiré de l'audience. De Paris étaient venus avec M. le Supérieur général, un des assistants de la Congrégation, M. Forestier, le secrétaire général et un des visiteurs de France, M. le supérieur du grand séminaire de Sens. Successivement arrivèrent : Mgr Thomas, ancien délégué apostolique en Perse; les visiteurs ou leurs représentants des provinces d'Algérie, d'Espagne, d'Autriche, de Prusse, ceux de Turin et de Naples; les directeurs des provinces des Filles de la Charité en Angleterre, à la Havane, à Sienne; les supérieurs des maisons d'Italie : Chieri, Finalmarina, Casale, Sarzane, Cagliari, Plaisance, Ferrare, Florence, Pérouse, et le supérieur du collège bulgare catholique de Salonique.

La députation des Filles de la Charité était présidée par la très honorée Mère Havard, Supérieure générale; la sœur officière et plusieurs autres de la maison-mère l'accompagnaient. A elles se joignirent les visitatrices d'Angleterre, de Turin, de Sienne, et un grand nombre de sœurs de Naples et de diverses maisons de Rome ou des environs.

Tout fut disposé pour l'audience avec sollicitude et avec un empressement plein de bienveillance, par Mgr Radini-Tedeschi, directeur des pèlerinages, avec le concours de notre zélé procureur près le Saint-Siège, M. Barbagli. C'est dans la salle Ducale que le Saint-Père devait dire la messe et nous recevoir. En entrant par la porte de Bronze, on monte à cette salle par l'escalier royal. Elle est immense, et a ce cachet de grandeur qu'on retrouve partout au Vatican. Au fond s'élevait une estrade sur le milieu de laquelle était dressé un autel recouvert d'un dôme de velours rouge. Sur les côtés, à droite, était un prie-Dieu préparé pour le Pape; à gauche, des fauteuils pour les cardinaux que le Saint-Père

avait invités à assister à l'audience. Au devant de l'estrade, des places étaient préparées pour M. le Supérieur général et pour les évêques; enfin, des banquettes où se rangèrent les Missionnaires et ensuite les Filles de la Charité.

Aux Missionnaires venus de loin s'étaient joints tous ceux de Rome avec les étudiants, les séminaristes et les Frères coadjuteurs. Toutes les Sœurs des maisons de la ville et celles des maisons voisines qui avaient pu venir étaient présentes : on a estimé à trois cents le nombre des Missionnaires et des Filles de la Charité. Ces dernières avaient amené autant de leurs élèves que la salle Ducale pouvait en contenir, c'est-à-dire plusieurs centaines. Il y avait aussi quelques autres personnes de distinction qui avaient obtenu la faveur d'assister à la messe du Saint-Père.

II. — LA MESSE

Tout le monde fut sous le coup d'une vive émotion lorsque Léon XIII apparut, précédé de sa cour pontificale et de ses gardes nobles. Il dominait ceux qui l'entouraient, moins par sa grande taille un peu voûtée que par son incomparable majesté. Aussitôt les gardes-suisses fléchirent le genou et la foule se prosterna. Le Pape s'est avancé, nous souriant, étendant ses mains vers nous pour nous bénir. Les fronts se relèvent : on contemple. Il est difficile de n'être pas saisi en voyant ce vieillard accablé par le travail et par l'âge; son corps est amaigri, mais l'âme se dégage dans la clarté d'un regard singulièrement net et pénétrant.

La messe commença. Léon XIII articule distinctement; l'assemblée tout entière a pu entendre ce vieillard, qui se tenait appuyé à l'autel, prononcer les paroles qui servent d'Introït à la messe, en la fête de la Conversion de saint Paul : *Scio cui credidi*; « Je sais en qui j'ai mis ma confiance ». Tant de faiblesse d'une part, tant d'assurance de l'autre, faisaient un étrange contraste. Et quand le Pape continua : *Tu cognovisti, Domine, sessionem meam et resur-*

rectionem meam, l'esprit traduisait immédiatement et appliquait ces paroles à celui qui les prononçait : « Vous connaissez, Seigneur, mes abaissements, et comment je me relèverai. » Du milieu des épreuves qui durent depuis plus de vingt ans pour la papauté, l'avenir semblait entr'ouvrir ses mystères, et le relèvement de tant de choses qui nous sont chères pour l'Église et pour le Pape apparaître tout à coup. Grâce à Dieu, ce n'était pas un rêve, c'est une légitime espérance.

Pendant la messe, des chants pieux se sont fait entendre; c'était sur le désir du Pape, paraît-il. Ils furent admirablement exécutés. Léon XIII entendit dans un profond recueillement une messe d'actions de grâces dite par un des prélats de sa cour. Puis, revenant à l'autel, il prononça d'une voix haute et pleine la formule de la bénédiction apostolique. Alors il se retira quelques instants. Pendant ce temps sortirent les personnes étrangères à la famille de saint Vincent. Seuls demeurèrent avec nous les quatre cardinaux qui honoraient cette audience de leur auguste présence, et deux évêques. Les cardinaux étaient LL. EE. Guarino, Malagola, Kopp et Krementz.

III. — L'AUDIENCE

L'audience proprement dite a eu lieu bientôt après. Le Souverain Pontife, revenant prendre place dans la même salle, s'assit au fauteuil adossé à l'autel. « Venez, Monsieur le Supérieur général, dit-il alors; Monsieur Fiat, venez. » Sa parole était tout empreinte d'affection et de douceur.

M. le Supérieur général alla s'agenouiller aux pieds du Souverain Pontife, qui lui adressa quelques bienveillantes paroles. Il lui présenta l'offrande des Missionnaires et lut ensuite, debout, d'une voix ferme et expressive, l'adresse suivante :

« Très Saint Père,

« Les enfants de saint Vincent sont heureux d'exprimer à

Votre Sainteté la part qu'ils prennent aux fêtes de Votre jubilé épiscopal. Nous sommes venus au nom des deux familles de notre bienheureux Père, Missionnaires et Filles de la Charité, déposer en cette circonstance solennelle, au pied de Votre trône, les félicitations les plus filiales et les plus respectueuses.

« C'est avec de saints transports de joie que nos cœurs reconnaissants rendent grâces à Dieu de cet épiscopat incomparable dont l'éclat, symbolisé par Vos armes, a rejilli sur tout l'univers. Vos admirables encycliques projettent leurs flots de lumière, semblables à ces phares qui indiquent de loin aux matelots la direction qu'ils doivent prendre pour éviter les écueils et arriver au port.

« Très Saint Père, la Congrégation de la Mission se fait un devoir de suivre le mouvement intellectuel créé par Votre Sainteté, et de seconder ainsi Vos vues et Vos efforts. Ouvrir à Rome, centre de l'unité catholique, une maison destinée à recevoir des scolastiques de nos diverses provinces, était le moyen le plus sûr d'atteindre ce but important, et j'ai la consolation de Vous annoncer, Très Saint Père, que ce projet, formé depuis plusieurs années, et déjà béni par Votre Sainteté, est maintenant réalisé.

« En cultivant les diverses branches de la science, nous suivons les exemples de notre saint Fondateur, qui avait fait de Saint-Lazare un foyer de lumière autour duquel venaient se grouper les ecclésiastiques les plus pieux et les plus intelligents. Au jugement de saint Vincent, *les Missionnaires savants et humbles sont les trésors de la Compagnie, comme les bons et pieux Docteurs sont les trésors de l'Église*. Votre Sainteté a voulu sans aucun doute entretenir et accroître ce zèle de l'étude parmi nous en faisant inscrire deux de nos Missionnaires au nombre des honorables membres de l'Académie des *Nuovi Lincei*: M. Armand David et M. Jean Manzi. Ils Vous en expriment avec moi, Très Saint Père, la plus vive gratitude.

« Au culte de la science, saint Vincent joignait la passion de la charité. Il en avait de plus le génie pour en organiser la pratique parmi toutes les classes de la société. Il dota ainsi le monde des confréries des Dames de la Charité, des Conférences d'hommes, qui portent son nom, et de la Compagnie des Filles de la Charité, sans compter toutes les institutions qui sont nées depuis sous l'influence de son esprit. Notre saint Fondateur préparait par là, trois siècles d'avance, la solution de la question sociale qui aujourd'hui préoccupe tant les esprits.

« Pour ce travail prodigieux saint Vincent trouva un aide des plus intelligents et des plus dévoués dans la personne de Louise de Marillac. Cette femme admirable était toujours restée plus ou moins cachée. Son Éminence le cardinal-archevêque de Paris a estimé qu'il y avait lieu de soumettre l'examen de sa vie et de ses vertus à la Sacrée Congrégation des Rites. Les enfants de saint Vincent, Très Saint Père, supplient Votre Sainteté de vouloir bien accorder toute sa bienveillance à une cause qui les intéresse à un si haut degré, et dont l'heureuse issue ne peut manquer de contribuer à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

« Les Filles de la Charité, représentées ici par les principaux membres de leur communauté, sont dignes, Très Saint Père, de la haute bienveillance dont Vous avez daigné les honorer.

« Profondément pénétrées de l'esprit de saint Vincent, elles font profession d'une obéissance pleine et entière aux ordres et aux désirs du Saint-Siège. Aussi Dieu répand-il ses bénédictions sur l'Institut tout entier et sur les œuvres qui lui sont confiées.

« A la demande de M. l'abbé Brugidou, notre très estimable et très zélé compatriote, demande appuyée par Son Éminence le cardinal Parocchi, vicaire de Votre Sainteté, elles ont accepté avec un religieux empressement une nouvelle maison près de l'église Saint-Joachim, estimant par là

donner à Votre Sainteté un nouveau témoignage de leur gratitude et de leur dévouement.

« Très Saint Père, c'est aujourd'hui l'anniversaire de la naissance de notre Congrégation ; son origine providentielle a toujours été attribuée au succès prodigieux que Dieu a donné à un sermon prêché par saint Vincent le jour de la Conversion de saint Paul. Quel n'est pas notre bonheur de pouvoir, cette année, en célébrant cette fête, nous prosterner aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ ! Nous avons la confiance, en effet, qu'en nous unissant plus intimement à la Pierre vivante sur laquelle repose l'Église, nous ne pouvons que puiser plus abondamment aux eaux de la grâce qui en jaillissent, apportant partout la fécondité !

« Humblement prosternés à Vos pieds, Très Saint Père, nous prions Votre Sainteté de donner la bénédiction apostolique à tous les membres des deux familles de saint Vincent, à ceux qui sont ici présents et à ceux qui sont répandus sur presque tous les points du monde. »

Le Souverain Pontife écouta avec une attention pleine de bienveillance cette adresse ; il approuva et souligna de la voix et du geste plusieurs passages, notamment lorsqu'il fut fait mention du mouvement intellectuel créé par lui, de la maison internationale d'études à Rome pour les étudiants de notre Congrégation, de la promotion de MM. David et Manzi aux honneurs académiques. A la supplication en faveur de la cause de Louise de Marillac, il a fait de la tête un signe très marqué d'assentiment ; à l'offrande de la maison de Saint-Joachim il s'est incliné et a dit merci de la main.

Alors, d'une voix claire et accentuée aussi, le Souverain Pontife a prononcé ces paroles :

Très cher fils,

Nous sommes vivement touché des sentiments que vous venez de Nous exprimer au nom des deux

familles religieuses qui sont aujourd'hui si largement représentées autour de Nous.

La joie que Nous apportent vos pieux hommages vous sera témoignée par Notre réponse, que va vous lire en Notre nom le Président du Comité des pèlerinages.

Mgr Tedeschi lut alors la réponse suivante. Elle était en français, ainsi que les paroles que l'on venait d'entendre :

Si, en ce jour providentiel qui vous ramène par la pensée aux origines de votre Congrégation, vous ressentez, très chers fils, une sainte joie de vous trouver en la présence du Vicaire de Jésus-Christ, de Notre côté, Nous Nous réjouissons de tout cœur en voyant comment, sous le souffle de l'esprit de votre bienheureux Père, vous êtes accourus de toutes parts, et si nombreux, vous grouper autour de Nous. — Oui, c'est bien l'esprit de votre saint fondateur qui vous a amenés ici et vous a dicté les pieuses paroles que vous venez de Nous adresser. C'est à son esprit que vous devez votre dévotion au Saint-Siège, votre ferme volonté non seulement d'obéir avec fidélité à Nos ordres, mais encore de faire vôtres Nos désirs et de les seconder.

C'est ce même esprit qui vous a inspiré de venir avec une si louable ardeur puiser à leur source ces eaux vives et vivifiantes qui doivent féconder les travaux si variés de votre ministère, vos œuvres si multiples d'enseignement, d'éducation, de zèle apostolique et de charité.

Nous apprécions hautement et Nous aimons vos deux grandes familles [spirituelles, tant pour elles-

mêmes que pour les institutions si nombreuses et si méritantes de l'Église et de la société, qu'elles ont semées à l'entour d'elles. Votre prospérité et vos progrès dans les temps si tristes que Nous traversons et qui ont un besoin extrême de fortes vertus, sont pour Nous une consolation. Nous augurons bien et Nous attendons beaucoup du scolasticat que vous venez de fonder à Rome, et où les étudiants plus capables de vos diverses provinces, ceux surtout que vous destinerez au professorat dans les grands séminaires, feront des études plus approfondies pour passer ensuite avec succès les examens accoutumés des grades académiques. Nous augurons bien aussi de la maison que les Filles de la charité sont sur le point d'ouvrir auprès de la nouvelle église de Notre saint Patron.

Pour Notre part, chers fils, la particulière bienveillance que Nous vous portons ne vous fera jamais défaut, et aux témoignages que Nous vous en avons déjà donnés, et que vous avez rappelés tout à l'heure, Nous en ajouterons d'autres successivement. En ce qui concerne notamment la cause, que vous Nous recommandez, de cette admirable dame qui fut d'un secours si puissant à votre saint fondateur, Nous l'avons, Nous aussi, bien prise à cœur, et Nous prions Dieu qu'il daigne, selon les desseins de sa gloire, la conduire au but désiré.

En attendant, Nous accueillons avec une paternelle affection les sentiments que vous Nous avez exprimés, les vœux que vous formez pour Notre jubilé épiscopal. Puisse le Dieu de toute bonté exaucer ces vœux et ceux que Nous-même Nous faisons

monter au ciel pour vous, en les confiant d'une manière spéciale à l'intercession du grand apôtre saint Paul et de son digne imitateur saint Vincent!

Que l'on voie briller en vous de plus en plus, fleurir et fructifier la véritable charité : cette charité qui naît et se parfait dans le Cœur même de Jésus, notre Sauveur, qui ne connaît pas de limites de pays ni de distinction de costumes, mais qui opère la fraternelle union de tous dans un seul cœur et dans une même pensée ; cette charité qui est patiente, bénigne, infatigable et ne sachant jamais dire *assez* ; qui soigne les corps pour sauver les âmes, pourvoit aux besoins et aux nécessités de la vie de ce monde, afin d'assurer celle de l'éternité.

C'est avec ces désirs et ces vœux que Nous demandons à Dieu de répandre l'abondance des biens célestes sur vous tous ici présents, sur les supérieurs généraux de vos deux familles religieuses, sur les Communautés et les personnes que vous représentez. A tous et de toute l'effusion de Notre cœur Nous accordons et Nous envoyons Notre bénédiction apostolique.

Alors eut lieu la présentation des membres des deux Communautés. Le Saint-Père répondait par un mot bienveillant à beaucoup des désignations qu'on lui faisait, à mesure que chacun venait s'agenouiller devant lui pour lui baiser la main et recevoir sa bénédiction.

A M. le Supérieur général il adressa d'affectueuses et paternelles paroles qui témoignaient de l'intérêt que le Saint-Père porte à nos deux Communautés.

Lorsque fut présenté le Missionnaire qui représentait le Visiteur de la province de Prusse : « Vous êtes de Prusse,

dit le Saint-Père, est-ce que vous y résidez? — Non, Très Saint Père. — Où donc demeurez-vous? — A Theux, en Belgique : il ne nous est pas permis de rentrer en Prusse. » Alors le Souverain Pontife, s'adressant au cardinal Kopp, placé à l'un des côtés de l'estrade : « Voici, lui dit-il, un de vos compatriotes. Il voudrait bien retourner en Prusse; il faut l'aider à y rentrer. »

Lorsque se présenta M. Jean-Baptiste Manzi, on rappela qu'il avait été honoré pour ses connaissances dans les sciences physiques, comme M. Armand David pour ses remarquables travaux sur les sciences naturelles, de titrés académiques suivant le désir du Souverain Pontife. Léon XIII, se tournant alors vers Mgr Bisletti, l'un des camériers secrets participants, de service près de lui, dit à haute voix : « Voilà de véritables savants. »

M. C. Mancini, le savant directeur des *Ephemerides liturgicæ*, offrit le sixième volume de sa publication, élégamment relié. Le Souverain Pontife après l'avoir félicité, ajouta ces paroles : « Je désire que l'étude de la liturgie fleurisse sous la direction des prêtres de la Mission. » A ce sujet, qu'il nous soit permis de rapporter ce trait : Quelques jours avant la célébration du jubilé pontifical (19 février), qui coïncidait cette année avec le premier dimanche du carême, on présenta au Pape, de la part des dames romaines, un bel ornement, enrichi de perles très fines et de broderies. Il était de couleur violette, parce qu'on désirait qu'il servît pour le jour du jubilé : « Eh quoi ! dit le Pape, un ornement violet pour un jour de si grande fête? — Mais très saint Père, nous avons pensé qu'il fallait se conformer à la couleur liturgique du jour. — Sans doute; mais peut-être pourrait-on faire prévaloir la fête. Tenez, dit le Souverain Pontife, allez à Monte Citorio, consultez les prêtres de la Mission; je ferai ce que Mancini et Zualdi décideront. » Le vénérable M. Zualdi est, avec M. Mancini, un des rédacteurs de la revue litur-

gique¹. Ils décidèrent, c'est évident, qu'il fallait bénir Dieu et le remercier solennellement des longs jours accordés à Léon XIII, que la messe devait être d'actions de grâces et se dire avec les ornements blancs. Le Pape, toujours bienveillant, promit alors aux dames romaines de dire la messe un autre jour avec l'ornement précieux qu'elles lui avaient offert, et ce jour-là, d'offrir le saint sacrifice à leur intention.

Revenons à l'audience.

Après les Missionnaires se présentèrent les Filles de la Charité; en tête, leur vénérée Supérieure générale, la sœur Léonide Havard. « Mon cœur battait bien fort, écrivait-elle elle-même. Mais lorsque j'ai été tout près, continue-t-elle, que j'ai vu le regard si profond et si doux du Saint-Père se reposer sur moi, et que j'ai entendu sa voix me dire, avec l'accent de la plus encourageante bonté : « Approchez, ma « fille la Supérieure générale, approchez; » toutes mes craintes se sont évanouies. » Après avoir présenté l'offrande des Filles de la Charité, elle dit : « Très Saint Père, je suis heureuse de déposer aux pieds de Votre Sainteté l'hommage filial de toute notre petite Compagnie; de solliciter pour elle, et en particulier pour la Maison-Mère, le séminaire, les diverses provinces de la France et de l'étranger, la bénédiction apostolique, et de vous assurer de notre filial attachement et de notre entier dévouement.

— Oui, oui, j'en suis assuré, répondit le Saint-Père, d'un accent tout paternel. Je sais que le bien se fait dans votre Communauté, et que vos œuvres sont prospères; je demande à Dieu de les bénir de plus en plus. Je prierai aussi pour vous, ma fille, parce que je sais que vous en avez besoin

1. Une lettre qu'on trouvera plus loin nous apprend la mort du regretté M. Zualdi. Il était depuis plus de vingt ans directeur de l'Académie liturgique à Rome. Par sa science et par une amabilité qui ne se démentait jamais, il s'était acquis l'estime et l'affection de tous ceux qui le connurent.

pour porter le poids de votre charge dans ces temps difficiles. Je demanderai pour vous la lumière et la force. Oui, je vous bénis, et de tout cœur, vous et toutes vos filles, et toutes vos œuvres. »

Suivit la présentation de toutes les Filles de la Charité qui étaient présentes. Chacune vint s'agenouiller aux pieds du Saint-Père et recevoir sa bénédiction. .

Pendant que l'audience se terminait, une Fille de la Charité exprimait ainsi les sentiments qui animaient tous les cœurs :

*Lettre de ma sœur VIGNANCOUR, Fille de la Charité,
à la sœur PAGÈS, à Paris.*

« Du Vatican, 25 janvier, dix heures et demie.

« MA RESPECTABLE SŒUR,

« *La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

« Debout dans une salle immense, le cœur ému, d'une main tremblante, je me hasarde à vous tracer quelques lignes, pendant que celles de nos sœurs qui ont déjà eu la consolation de recevoir la bénédiction du Saint-Père, attendent comme moi notre très honorée Mère, restée auprès de Sa Sainteté pour lui présenter nos autres Sœurs dont le défilé continue.

« L'audience a été aussi consolante que nous le pouvions souhaiter. J'espère que nos vénérés Supérieurs vont autoriser un télégramme pour associer sans retard, nos deux maisons-mères à la joie de nos cœurs. M. notre très honoré Père a lu son adresse d'une voix forte, accentuée ; pas un mot n'a été perdu, pas un qui ne traduisit une pensée intime, un sentiment profond.

« Le Saint-Père, avec son air de bonté et de majesté incomparables, approuvait tantôt d'un sourire, tantôt d'un geste, tantôt d'un « Bien ! bien ! ». Puis, Sa Sainteté a prononcé elle-même en français quelques paroles très affec-

tueuses, et a terminé en priant le Président des pèlerinages de lire la réponse à l'adresse de notre très honoré Père. Certainement notre Père en aura et en a peut-être déjà le texte; il paraîtra intégralement dans les *Annales*. Vous verrez si, pour notre bon Père, pour nos deux familles, pour nos œuvres, pour la « cause » de notre pieuse Mère, nous pouvions désirer rien de plus bienveillant, de plus paternel, de plus consolant et de plus fortifiant.

« Je n'ai pu entendre les mots dits en particulier; mais la physionomie si expressive du Saint-Père n'a pas cessé de rayonner de bonté, de douce satisfaction.

« Notre Mère a eu pour elle seule trois ou quatre minutes; elle a l'air bien émue, mais radieuse.

« Les circonstances de temps et de lieu me servent d'excuse et ne me permettent de rien ajouter, ma respectable Sœur, sinon l'assurance, plus superflue que jamais en ce moment, de l'intime union de nous toutes à vous toutes en Jésus et Marie Immaculée.

« Sœur VIGNANCOUR,

« I. f. d. I. C. s. d. p. M. »

Voici comment l'audience se termina :

« Désirant encore, dit un journal de Rome, prodiguer les marques de sa paternelle bonté à tous les assistants, et particulièrement aux nombreuses élèves qui étaient venues à l'audience avec les Filles de la Charité, le Saint-Père a voulu que toutes ces élèves fussent rangées dans la première Loge de Raphaël, la plus voisine de la salle Ducale. S'y étant rendu accompagné des Éminentissimes cardinaux qui avaient assisté à l'audience, et de la Supérieure générale des Filles de la Charité, Il s'est plu à rester encore plus d'une heure au milieu de ces élèves, parcourant leurs rangs, leur donnant à toutes sa main à baiser, leur adressant à chacune de bienveillantes paroles, en un mot leur prodiguant en vrai père aimant et bien-aimé les marques de la plus grande bonté.

« Aussi toutes ces élèves lui ont-elles dit, par leurs acclamations enthousiastes plusieurs fois répétées, l'ardeur de leur foi et de leur filial attachement, heureuses d'avoir été des premières à honorer le Souverain Pontife, à l'occasion de son jubilé épiscopal. »

IV. — APRÈS L'AUDIENCE

Au retour de l'audience, dans la réunion qui suivit le repas des Missionnaires, à Monte Citorio, on sentait le besoin d'épancher les sentiments dont les cœurs étaient remplis. Sur l'initiative de plusieurs confrères, Mgr Thomas fut amené à prendre la parole pour exprimer à M. notre très honoré Père les sentiments de tous : il le fit d'une manière parfaite. M. le Supérieur répondit en résumant les impressions de ce jour et en appréciant la situation générale. Il bénit Dieu des faveurs présentes et du bonheur de tous. Il se félicita d'avoir entendu le Saint-Père louer l'attachement de la Communauté au Saint-Siège, remerciant Dieu de ce qu'il n'avait jamais douté de l'affection que le Souverain Pontife lui témoignait. Il recommanda de bien retenir la recommandation faite d'avancer activement dans le mouvement pour le progrès des études, auquel Léon XIII attache une si grande importance. Alors tous les prêtres réunis tombèrent à genoux, et M. le Supérieur général donna sa bénédiction.

Une scène analogue se reproduisit chez les Sœurs à Santa Maria in Capella, où la bonne sœur Lequette exerçait une si aimable hospitalité. — Une lettre adressée à la sœur Vérot, directrice du séminaire des Sœurs, à Paris, nous l'apprend :

« Si Paris eût pu être à Rome, le 25, comme nos chères petites Sœurs du séminaire auraient bien complété notre belle réunion ! Et comme votre foi, votre amour pour l'Église et pour la Communauté vous auraient fait largement partager les joies profondes et élevées dont nous avons été comblées !

« Le soir, notre bonne sœur Lequette nous racontait qu'à Monte Citorio quelques paroles émues de Mgr Thomas avaient provoqué, de la part de tous les Visiteurs et de tous les Missionnaires réunis, une touchante protestation de fidélité à l'Église et à la Congrégation, d'attachement et de soumission, à la vie, à la mort, au successeur de saint Pierre et au successeur de saint Vincent. Puis, avec sa belle simplicité et tout son cœur, cette bonne sœur Lequette a ajouté : « Nos Sœurs, nous sommes bien peu de chose, « mais, si vous le voulez, nous ferons les mêmes promesses « à notre très honorée Mère. » Et ici encore l'assemblée tomba à genoux.

Ces scènes inoubliables étaient le digne couronnement des solennités du matin au Vatican.

V.—CONFÉRENCE DU 10 FÉVRIER 1893, FAITE A LA MAISON-MÈRE
DES MISSIONNAIRES, A PARIS, PAR M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL,
SUR LE PÈLERINAGE A ROME.

Le mardi 10 février, M. le Supérieur annonça le matin à l'oraison que la Conférence de la semaine aurait lieu ce jour-là, le vendredi soir étant occupé pendant le Carême par l'exercice de la Passion. Il ajouta : « Je ferai moi-même la Conférence sur le pèlerinage de Rome. »

On sera bien aise de lire cette Conférence qui fait ressortir le sens et explique l'importance du pèlerinage. Voici à peu près textuellement les paroles de notre très honoré Père :

Messieurs et mes chers Frères,

Ce n'est pas le récit du pèlerinage que je viens vous faire dans cet entretien, vous l'avez entendu déjà et vous l'avez lu dans diverses lettres, ou vous le lirez plus tard dans les *Annales*. Il m'a semblé à propos d'appeler votre attention sur l'importance de ce pèlerinage et sur les fruits à en retirer.

I. Importance de ce pèlerinage. — Ce fait est sans précédent dans les annales de la Congrégation de la Mission ;

jusqu'ici aucun Supérieur général n'avait réalisé ce que, amené par les circonstances, nous venons d'accomplir en nous rendant à Rome à la tête d'un concours si nombreux de prêtres et de Filles de la Charité. Ce fait sans précédent est aussi un fait *considérable*, par le choix et le nombre des personnes : le Supérieur général, un assistant, le secrétaire général, le procureur de la Congrégation à Rome, neuf visiteurs ou représentants des visiteurs, douze supérieurs locaux et un nombre considérable d'autres confrères. Les Filles de la Charité étaient également représentées par la Supérieure générale, une officière, d'anciennes officières, des visitatrices, des supérieures; leurs œuvres l'étaient par une quantité d'enfants des écoles de la ville de Rome. — Ce fait inouï, considérable, est devenu un fait *éclatant* par la voix des journaux. A leurs récits ils ont mêlé bien des inexactitudes; mais enfin, ils lui ont donné une grande publicité.

J'ajoute que ce fait est de l'ordre *religieux*. Nous avons été à Rome, non en touristes, mais, comme saint Paul, pour y voir Pierre, *videre Petrum*; nous y avons été vénérer Notre-Seigneur lui-même dans saint Pierre, entendre saint Pierre parlant par la bouche de son successeur. Ce but était bien religieux : c'était donner au Souverain Pontife un témoignage manifeste du respect filial et du dévouement des enfants de saint Vincent. Et en choisissant pour cette manifestation le 25 janvier, jour de la Conversion de saint Paul, nous avons aussi un but religieux; nous voulions obtenir en ce jour, par la bénédiction du Souverain Pontife, comme une grâce de renouvellement dans l'esprit primitif, et comme un second baptême; nous voulions qu'il fût le point de départ d'une ère nouvelle pour la Compagnie. Ce fait était donc religieux dans les motifs. Il était religieux encore dans les circonstances, car nous avons eu la consolation d'entendre la messe du Souverain Pontife, et d'assister ensuite à la messe d'actions

de grâces; nous avons prié pour le Pape et avec le Pape, qui a prié aussi pour nous; il y avait là un échange de prières.

Le fait de notre audience est d'une portée considérable à deux points de vue. — Premièrement, au point de vue de l'autorité du Supérieur général par rapport à la Compagnie des Filles de la Charité. Le Supérieur général admis à présenter les Missionnaires et les Filles de la Charité, parlant au nom des Missionnaires et des Filles de la Charité; le Pape répondant à l'adresse présentée par moi, au nom des deux familles de saint Vincent : c'est là un fait de grande importance, une reconnaissance nouvelle, éclatante, manifeste, de l'autorité du Supérieur général sur les Filles de la Charité.

Ce pèlerinage a aussi une grande portée au point de vue de la fondation de la maison d'études ouverte à Rome à cette occasion. Le Souverain Pontife le déclare lui-même dans sa réponse : « Nous augurons bien et nous attendons beaucoup du scolasticat que vous venez de fonder à Rome, et où les étudiants plus capables de vos diverses provinces, ceux surtout que vous destinerez au professorat dans les grands séminaires, feront des études plus approfondies pour passer ensuite avec succès les examens accoutumés des grades académiques. »

Il augure « bien », il espère « beaucoup »; et pourquoi ne pas entrer dans les sentiments du Souverain Pontife, et ne pas attendre beaucoup, nous aussi, de cette maison naissante? C'est une garantie pour l'avenir des séminaires confiés à la Congrégation.

II. — Maintenant, Messieurs et mes très chers frères, quels fruits retirer de ce pèlerinage et de ce concours de circonstances? Je découvre trois fruits principaux :

Premièrement, de notre part, un redoublement de piété filiale et de reconnaissance envers le grand pape Léon XIII.

Il a usé d'une condescendance toute particulière. A notre prière, il a accepté le 25 janvier pour le jour d'audience, *parce que cela nous était agréable*; sans que nous l'ayons demandé, il nous a accordé l'assistance à sa messe, et il a donné une bonne partie de la matinée pour satisfaire notre piété filiale. A ces témoignages il a ajouté des paroles aimables, consolantes, et je tiens à vous en lire quelques passages pour vous faire entrer dans mes sentiments à l'égard du pape Léon XIII.

Ici, M. le Supérieur général a pris le texte du discours et a lu en ajoutant seulement quelques réflexions :

« Si, en ce jour providentiel qui vous ramène par la pensée aux origines de votre Congrégation, vous ressentez, très chers fils, une sainte joie de vous trouver en la présence du Vicaire de Jésus-Christ, de Notre côté, Nous Nous réjouissons de tout cœur en voyant comment, sous le souffle de l'esprit de votre bienheureux Père, vous êtes accourus de toutes parts et si nombreux, vous grouper autour de Nous. » — C'est très agréable et de la plus grande bienveillance.

Un peu plus bas : « Nous apprécions hautement et Nous aimons vos deux grandes familles spirituelles, tant pour elles-mêmes que pour les institutions si nombreuses et si méritantes de l'Église et de la société, qu'elles ont semées à l'entour d'elles. Votre prospérité et vos progrès dans les temps si tristes que Nous traversons et qui ont un besoin extrême de fortes vertus, sont pour Nous une consolation. »

A ces paroles si aimables, le Souverain Pontife ajoute des promesses : « Pour Notre part, chers fils, la particulière bienveillance que Nous vous portons ne vous fera jamais défaut, et aux témoignages que Nous vous en avons déjà donnés, et que vous avez rappelés tout à l'heure, Nous en ajouterons d'autres successivement. »

Ces paroles si bienveillantes avaient été précédées de paroles plus précieuses encore. Ayons donc pour le Pape les

sentiments d'une piété vraiment filiale et de la plus sincère reconnaissance.

Deuxième fruit que nous devons retirer de ce pèlerinage. Nous devons nous maintenir plus que jamais dans les dispositions marquées par les Règles envers le Souverain Pontife : un sentiment de respect profond pour l'autorité, une obéissance parfaite aux ordres et aux désirs du Souverain Pontife. Sur quoi baser ces dispositions ? Ces bases sont solides. Le Souverain Pontife est le Vicaire de Jésus-Christ ; il a reçu du Fils de Dieu des pouvoirs exceptionnels, et saint Vincent a dit quelque part : « Il est tellement au-dessus des hommes, qu'il semble être une autre espèce d'homme¹. » Il a le pouvoir des clefs ; de lui découlent tous les pouvoirs des évêques ; il a juridiction sur le monde entier ; il a des prérogatives exceptionnelles ; il a la promesse de l'assistance du Saint-Esprit pour le gouvernement de l'Église. Nous savons, par le concile du Vatican, en 1870, qu'il est infallible quand il parle *ex cathedra* à l'Église universelle, pour les choses touchant la foi et les mœurs. Cela commande de notre part le plus grand respect.

Mais ce qui doit encore y ajouter, c'est qu'avec ces promesses et ces pouvoirs exceptionnels reçus de Dieu, le Souverain Pontife s'entoure de tant de lumières, qu'il est vraiment admirable. Combien a-t-il de congrégations à son service ? Je n'ai pas compté : un bon nombre. A chacune d'elles il défère les questions qui les intéressent ; et ces congrégations se composent des hommes les plus célèbres, les plus expérimentés, les plus savants : c'est un vrai sénat ! Elles procèdent avec une sage lenteur ; elles pèsent tous leurs actes, elles étudient les questions sous toutes leurs faces. C'est après les avoir ainsi entendues que le Souverain Pontife prend des mesures, qu'il porte des

¹ Voy. *Saint Vincent de Paul*, t. VIII, p. 589.

décrets : commandements ou défenses. Il mérite donc la plus grande docilité.

Il faut ajouter qu'il siège à Rome. Rome est le grand théâtre des luttes du christianisme contre le paganisme; tout le sol de Rome est imprégné, imbibé du sang des martyrs. Combien de milliers de martyrs ! Après, ou avec Jérusalem, pas de ville plus sainte que Rome ; pas de Thabor où l'on soit mieux exaucé ; pas de lieu plus inondé du sang des martyrs que les catacombes : le Colisée en est encore fumant. Eh bien ! c'est là, en cette ville aux sept collines, c'est là que siège le Pape ; et quand il offre le sacrifice, au sang de l'Agneau s'ajoute encore le sang des martyrs qui ont enduré toutes sortes de tortures inventées par les païens ; le Souverain Pontife est donc, à cause de ces circonstances, dans des conditions admirables pour obtenir de Dieu les grâces et les lumières nécessaires au gouvernement de l'Église. Par conséquent, respect de notre part, disposition à obéir à ses ordres, à entrer dans ses vues et à les seconder.

Troisième fruit à recueillir. C'est de recueillir avec soin les conseils, les avis paternels du Souverain Pontife dans cette audience, mais surtout de les mettre en pratique. Dans un endroit de son discours, le Souverain Pontife nous fait remarquer que dans les temps si tristes que nous traversons, nous avons un besoin extrême de « fortes vertus » ; il le dit en passant, mais plus bas il insiste fortement.

Pendant que nous sommes ici, il faut donc travailler à acquérir les fortes vertus, et ne pas se contenter des apparences ; il faut savoir nous immoler pour répondre aux desseins de Dieu sur nous.

A la fin, le Souverain Pontife nous donne cet avis, nous exprime ce désir : « Que l'on voie briller en vous de plus en plus, fleurir et fructifier la véritable charité. » Il faut remarquer les expressions. Dans sa bienveillance, le Souverain Pontife suppose qu'elle brille déjà, mais il veut que

l'on voie briller de plus en plus la véritable charité. Quelle est-elle ? La voici : « Cette charité qui naît et se parfait dans le Cœur même de Jésus, notre Sauveur, qui ne connaît pas de limites de pays ni de distinction de costumes. »

M. le Supérieur lit toute la suite jusqu'à ces mots : « pour assurer celle de l'éternité ».

Voilà le conseil final et précis que nous donne le Souverain Pontife, ou plutôt le désir qu'il nous exprime : « C'est avec ces désirs et ces vœux que Nous demandons à Dieu de répandre l'abondance des biens célestes sur vous tous ici présents, sur les supérieurs généraux de vos deux familles religieuses, sur les Communautés et les personnes que vous représentez. »

C'est donc le désir du Souverain Pontife que nous faisons fleurir et fructifier de plus en plus cette charité qui naît du Cœur même de Jésus, qui ne met point de distinction entre le riche et le pauvre, le juste et le pécheur, celle qui est patiente et bénigne. Eh bien ! Messieurs et mes chères frères, nous sommes les enfants de l'apôtre de la charité, et si quelqu'un doit entrer dans les vues du Souverain Pontife, c'est nous. Nous n'avons pas besoin en quelque sorte qu'on nous fasse des instances ; la charité nous doit être comme naturelle, c'est une vertu qui est ici comme sur son terrain ; nous l'avons puisée au séminaire interne. Pratiquons donc la charité de notre mieux. La charité entre nous : ne faisons tous qu'un cœur et qu'une âme, n'ayons ni aversion ni froideur entre nous. Charité pour les pauvres pécheurs, pour les pauvres égarés ; charité pour les âmes du purgatoire ; charité pour les âmes des agonisants qui meurent en ce moment ; charité pour les pauvres infidèles et pour les Missionnaires qui travaillent au milieu d'eux.

Terminons, Messieurs et mes chers frères. Il faut que ce pèlerinage et cette audience produisent des fruits réels et durables. Il faut qu'il y ait toujours, dans les enfants de

saint Vincent, un respect si profond, une obéissance si parfaite envers le Pape, qu'ils n'aient jamais la témérité de trouver à redire à ses actes : *Prima sedes a nemine judicatur* ; « Le Siège de Pierre n'est jugé par personne. »

Ayons donc ces sentiments pour le Souverain Pontife, et entre nous pratiquons bien la charité.

Je crois entrer dans les intentions de Sa Sainteté en vous donnant sa bénédiction.

Benedictio Dei omnipotentis, etc.

Extrait de l'*Osservatore Romano* du 27 janvier 1893 :

L'AUDIENCE PONTIFICALE

Comme nous l'avions annoncé, hier, 25 courant, le Saint-Père a reçu en audience spéciale les Pères de la Mission et les Sœurs de la Charité.

Voici les détails de cette audience :

Le 25 janvier, jour anniversaire de la fondation de la Congrégation de la Mission de Saint-Vincent de Paul, ou des Lazaristes, le Saint-Père Léon XIII a célébré la messe dans la salle Ducale ; et, par une bienveillance toute spéciale, il a voulu y voir présents les fils et les filles nombreuses du grand apôtre de la France et du monde catholique. C'était un spectacle des plus touchants que celui de cette immense salle remplie de Missionnaires et de Sœurs, conduits par leur Supérieur général, M. Fiat, avec quelques membres de son conseil, venus tout exprès de Paris, et avec des représentants des diverses provinces de la même Congrégation répandue dans tout l'univers ; ils témoignaient au grand Pontife leur joie de le voir conservé miraculeusement par la Bonté divine jusqu'à ces jours mémorables.

Le Saint-Père est entré dans la salle transformée en chapelle, vers huit heures et demie, et, après les prières accoutumées, a pris les ornements sacrés et est monté à l'autel avec

une ferveur toute céleste. On était dans l'admiration de le voir comme revêtu d'une vertu et d'une force divines, et, semblable à l'aigle rajeuni, dans un corps brisé par les sollicitudes et par les années.

Pendant la messe, la chapelle retentit de chants harmonieux. L'éminent maestro François Borghi tenait l'orgue, et prouva une fois de plus qu'une musique vraiment religieuse se fait entendre où célèbre le Vicaire de Jésus-Christ. Le Souverain Pontife descendit de l'autel, le cœur plein de bonheur; il émergeilla les assistants en se tenant immobile à genoux tout le temps de la messe d'actions de grâces, célébrée par le pieux Mgr Zecchini, un des chapelains pontificaux. S'étant ensuite retiré quelques minutes, le Saint-Père reparut encore plus vigoureux, s'il est possible, et, après avoir donné la bénédiction papale, il écouta avec une visible complaisance la belle adresse lue par le Supérieur général, M. Fiat. Il ne se contenta pas d'exprimer sa haute satisfaction par les quelques paroles sorties de ses lèvres augustes, mais il voulut que l'éminent Président des pèlerinages, Mgr Radini-Tedeschi, lût l'éloquente réponse qu'il avait préparée.

Le discours terminé, le Supérieur général offrit l'obole de Saint-Pierre au nom de toute la Congrégation; puis le Saint-Père admit à lui baiser le pied, un à un, tous les Missionnaires présents.

Ce fut un spectacle des plus touchants que de voir l'auguste vieillard, s'oubliant lui-même, adresser à tous et à chacun des paroles de la plus cordiale bonté. Entre autres choses, nous devons remarquer qu'il adressa la parole à un missionnaire de Bulgarie, témoignant une particulière satisfaction pour la protection accordée par le gouvernement de la Turquie aux Bulgares catholiques, pendant que d'autres gouvernements soi-disant catholiques poursuivent les enseignements et les pratiques du catholicisme. Nous avons éprouvé un grand plaisir en entendant faire l'éloge, par une

bouche si auguste, de l'Académie liturgique qui se tient périodiquement dans l'église de la Mission de notre ville de Rome, lorsque son directeur fit hommage à Sa Sainteté du sixième volume des *Éphémérides liturgiques*, magnifiquement relié en parchemin ; en tête était une belle dédicace en prose et en poésie, faisant allusion à l'heureux événement du jubilé épiscopal. Léon XIII rappela les volumes déjà publiés et le bref accordé à cette publication ; il exprima le vœu que la Congrégation de la Mission, marchant sur les traces de son saint Fondateur, poursuivît avec courage et constance sa noble tâche, en inspirant au clergé l'amour et le zèle pour l'étude de la sainte liturgie.

Vint ensuite le tour des Filles de la Charité. La Supérieure générale, la première, présenta son offrande pour le denier de Saint-Pierre ; et Sa Sainteté eut pour cette excellente et admirable fille de saint Vincent les paroles d'éloge les plus méritées.

Le Saint-Père désira connaître par elle en détail l'état de cette grande et illustre Société, et témoigna un vif plaisir en apprenant les progrès récents qu'elle avait faits en diverses nations. Les visitatrices de Londres, de Naples, de Turin et de Sienne avec leurs officières respectives s'approchèrent successivement pour baiser le pied du Saint-Père ; il eut pour toutes des paroles pleines d'affection et d'à-propos.

C'était une chose sublime que de voir l'auguste Léon XIII, oubliant pour ainsi dire ses douleurs personnelles si nombreuses, prendre part, avec une affection de père et d'ami, aux joies et aux souffrances de ses enfants. Enfin, vers onze heures et demie, le Saint-Père rentra dans ses appartements, salué par les larmes de cette importante et si précieuse portion du troupeau de Jésus-Christ.

Les pèlerinages qui se déroulent sous nos yeux formeront une page glorieuse dans les fastes de l'Église et du pontificat du grand pape Léon XIII.

FRANCE

*Lettre de la sœur RAOULD, Fille de la Charité,
à M. FIAT, Supérieur général.*

L'alcalisation de l'hôpital de Saint-Aignan (Loir-et-Cher)¹.

Saint-Aignan, 29 décembre 1892.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Tout émue encore au souvenir des pénibles événements de ces jours derniers, je viens vous en faire le simple récit. Ce sera un soulagement pour notre légitime douleur, un faible témoignage de notre gratitude envers les généreux bienfaiteurs de la Communauté, M. le comte et Mme la comtesse de la Roche-Aymon. Leurs noms sont si intimement liés à celui de l'hospice qu'ils n'en peuvent être séparés. Que de fois la noble châtelaine ne s'est-elle pas écriée, surtout en ces derniers temps: « Mon cher hospice ! Oh ! que j'étais heureuse autrefois lorsque j'en franchissais la porte ! Mes meilleures récréations, je les prenais ici ! Est-il possible qu'un jour je n'aie plus le droit d'y venir ? » Et à cette pensée ses yeux se remplissaient de larmes. Ce droit, que le comte et la comtesse de la Roche-Aymon tenaient de leurs illustres ancêtres, leur a été ravi par un jugement inique.

Depuis longtemps déjà la population de Saint-Aignan savait qu'il entrerait dans les plans de l'administration de congédier les Sœurs employées au service des malades et

1. Les Filles de la Charité avaient été appelées près des malades de l'hospice de Saint-Aignan par M. le duc de Beauvilliers ; elles desservaient cet établissement depuis deux cents ans ; elles y avaient été maintenues et respectées même pendant la période révolutionnaire.

des enfants. Ce service leur avait été confié, il y a deux siècles, par les pieux fondateurs, Mgr le duc de Beauvilliers Saint-Aignan et Mme Louise-Henriette Colbert, son épouse.

Le procès engagé en 1891 entre les héritiers du fondateur et la commission administrative de l'hospice ayant été gagné par celle-ci, nous comprîmes qu'un dénouement prochain aurait lieu. Le 14 décembre, en effet, les Sœurs recevaient ordre de départ pour le 19. Cette nouvelle fut connue aussitôt dans la ville : on y répondit par un cri d'indignation, et chacun, comme pour protester contre la mesure injuste qui frappait les Sœurs, vint leur donner les marques d'un véritable attachement et d'une respectueuse sympathie.

Mme de la Roche-Aymon, absente de Saint-Aignan fut prévenue par une dépêche et arriva le 15. En nous revoyant, un cri d'indicible douleur s'échappa de sa poitrine, et quand parut notre vénérable ancienne¹, elle tomba comme anéantie. Oh ! mon Père, que nous avons souffert !

Durant les quatre jours qui nous avaient été donnés pour préparer notre départ, le parloir de l'hospice ne désemplit pas. On n'entendait que soupirs et sanglots. Ils marquèrent plus encore l'heure de la dernière messe. Mme de la Roche-Aymon y assista. Depuis plus de deux ans, la chapelle était fermée au public ; elle lui fut ouverte ce jour-là. La foule

1. Un journal du département, *l'Avenir*, nomme, dans un récit très sympathique, la sœur Marie, âgée de quatre-vingts ans. « Elle habitait l'hôpital depuis soixante ans, et ne l'avait quitté momentanément que pour aller soigner les blessés devant Sébastopol. » — Il ajoute que si les Sœurs ne peuvent plus soigner les malades, elles n'abandonneront pas les enfants : « Quatre d'entre elles, dit-il, ont été recueillies par l'héritier et le continuateur du duc de Beauvilliers. Une école libre doit être prochainement installée par ses soins, sous leur direction. En attendant l'aménagement des locaux, M. le comte de la Roche-Aymon recevra les maîtresses et les élèves dans le grand salon du château. »

pieuse et recueillie participa à la célébration du sacrifice. Quand, au moment de la communion, M. le curé vit les Filles de la Charité réunies pour la dernière fois autour de la table sainte, sa voix devint tremblante. Il put à peine articuler ces mots : *Ecce Agnus Dei!* On n'entendit plus rien, mais les larmes parlèrent, et Notre-Seigneur entendit leur langage, nous en avons la confiance. La messe terminée, M. le curé, qui avait consommé les saintes espèces, fit éteindre la lampe du sanctuaire. Ce fut l'adieu à cette chapelle où nous avons si souvent demandé le triomphe de la bonne cause. Nous emportions avec nous l'hôte divin du tabernacle. Il allait être notre force à l'instant suprême. À l'immolation de l'auguste Vicime s'était unie en ce jour l'immolation complète de nos cœurs.

Bientôt arriva l'heure du départ. La sainte et bien-aimée châtelaine marchait la première. Elle soutenait avec un religieux respect notre bonne doyenne, qu'elle fit monter dans sa voiture avec notre respectable Sœur officière et notre regrettée sœur Teissère. Nous partîmes. Sur tout le parcours de la ville à la gare on rencontrait tous ceux qui voulaient voir les Sœurs jusqu'au dernier moment. À la gare, chacun se rapprocha d'elles. On mettait dans leurs mains des bouquets, comme dernier souvenir de la reconnaissance.

Bientôt le sifflet de la locomotive annonça que le sacrifice allait se consommer.

Par les soins délicats de M. de la Roche-Aymon un compartiment était réservé. Nos Sœurs y montèrent. Mme de la Roche-Aymon s'y précipita aussi : debout sur le marchepied elle les embrassa une dernière fois et leur dit un dernier adieu.

Elle était sublime dans cette agonie de son cœur ! M. le comte fit ensuite entendre ces paroles : « Merci, mes Sœurs, merci des deux siècles de dévouement que vous avez donnés à notre pays ; vous y reviendrez ! Je vous dis : Au revoir ! » Les voyageurs témoins de cette scène si touchante

ne pouvaient maîtriser leur émotion. Ils voyaient couler tant de larmes ! L'un d'eux, de passage à Saint-Aignan, disait le soir, à l'hôtel : « Je ne sais qui a tort ou raison dans cette affaire, mais quand une foule pareille témoigne tant de sympathie à des Sœurs qui s'en vont, c'est qu'elles ont fait leur devoir jusqu'à la fin. »

Nos pauvres petites filles étaient là, elles aussi. Quelques minutes avant notre sortie de l'hospice, elles s'étaient mises en rang, de leur propre mouvement, et avaient marché silencieuses jusqu'à la gare. Ces enfants nous restent fidèles et nous espérons en conserver un bon nombre pour l'école libre du château. Mme de la Roche-Aymon est heureuse de penser qu'elle va avoir des Sœurs à elle. A peine le train qui emportait notre chère famille avait-il disparu qu'elle nous rapprochait d'elle en disant : « Grâce à la bonté de votre Maison-Mère qui vous laisse à moi, je pourrai faire un peu de bien à Saint-Aignan. Vous instruirez nos enfants, vous visiterez nos pauvres, vous m'aidez ! »

Quelques minutes après, nous étions au château où l'on nous entourait des soins les plus touchants.

J'arrête ici, mon Père, ce récit déjà bien long. Par tous les détails qui le remplissent vous pourrez juger ce qu'ont été les jours d'angoisse qui viennent de s'écouler pour nous.

L'épreuve n'est pas encore terminée, car il faut pourvoir à organiser le bien sous la forme qui sera possible maintenant. Nous n'avons pas une heure de tranquillité dans la journée, à cause des enfants que nous recevons et plaçons chez les personnes qui veulent bien se charger d'elles. A chacune nous devons expliquer la loi sévère de 1886.

Vous me pardonneriez donc, je l'espère, mon Père, si je vous avoue que je vous écris pendant la nuit. Et comme ce n'est pas sans verser bien des larmes, je mets beaucoup de

temps à mon travail. Je m'accuse de ma faute en vous promettant de ne la plus commettre.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect, Monsieur et très honoré Père,

Votre très humble et obéissante fille,

Sœur RAOULD,

I. f. d. I. C. s. d. p. M.

LES FILLES DE LA CHARITÉ

A CHATILLON-LES-DOBES¹

Le souvenir de saint Vincent de Paul était pieusement conservé dans la paroisse de Châtillon-les-Dombes. Cependant les Filles de la Charité n'y sont établies que depuis 1882. Elles ont acquis et elles habitent la maison où demeura saint Vincent lorsqu'il était curé de Châtillon.

Beaucoup de bien se faisait déjà dans la paroisse, grâce aux pieux Instituts dont Dieu bénit les œuvres. Mais les misères du corps comme celles de l'âme sont innombrables; le zèle des Filles de la Charité avait encore de quoi s'exercer et il produit des fruits consolants. C'est ce qu'expose un rapport qui nous a été obligeamment communiqué et que nous résumons ici.

I. Les Filles de la Charité commencèrent par accueillir quelques orphelines, cinq, puis sept; le nombre en augmenta bientôt.

Elles élèvent ces enfants qui dans le monde eussent été exposées aux plus grands dangers; elles en font des jeunes filles aussi laborieuses que pieuses, en attendant qu'elles deviennent d'excellentes mères de famille.

II. Les Dames de la Charité, dont l'Association existait déjà dans la paroisse, ne se réunissaient qu'à de rares inter-

¹. Voir *Annales de la Congr. de la Mission*, t. XLIV, p. 531, et t. XLVIII, p. 5.

valles. A dater de l'arrivée des Sœurs, elles le firent plus fréquemment; aujourd'hui, c'est tous les huit jours. Là, pendant que leurs mains travaillent pour les pauvres, leur esprit et leur cœur se nourrissent de saines et édifiantes lectures. Celles de ces dames qui assistent régulièrement à ces réunions hebdomadaires, trouvent que cette journée est la plus heureuse de la semaine : de leur côté, les pauvres, pour l'intérêt desquels on s'assemble, ne s'en plaignent pas. Quand l'hiver arrive avec son cortège de rigueurs et de privations, les indigents se présentent chaque lundi pour recevoir leur part de riz, de farine, etc.

III. Surtout dans les petites villes, les jeunes filles sont souvent exposées, le dimanche, aux amusements dangereux; des réunions trop souvent coupables sollicitent et leur jeunesse et leur inexpérience. Là, se trouve le piège redoutable tendu trop souvent à leur vertu. La digne supérieure des Sœurs ouvrit donc un patronage. Les jeunes personnes qui en font partie y trouvent un moyen de se délasser chrétiennement, tout en remplissant leurs devoirs religieux. Une petite instruction leur est faite chaque dimanche, une heure avant les vêpres de la paroisse. Dès le début, cette œuvre fut bien accueillie et des parents et des jeunes filles; le patronage a toujours été fréquenté et il est en honneur dans la population.

IV. Les travaux manuels des jeunes filles réclament d'ordinaire un apprentissage plus ou moins long, plus ou moins onéreux pour les petites bourses d'ouvriers. Trop souvent, hélas ! les ateliers où ces jeunes filles font leur apprentissage ne sont rien moins qu'édifiants et favorables à la vertu. Les Sœurs, pour y remédier, ont établi un ouvroir professionnel.

V. Elles organisèrent promptement aussi l'œuvre si importante de la Visite des malades à domicile. Que de souffrances soulagées, et parfois que d'âmes disposées à la conversion par ce charitable apostolat !

Le respectable curé de Châtillon s'est plu à dire que « quand les Filles de Saint-Vincent n'eussent fondé que cette œuvre, elles auraient bien mérité de la paroisse ».

VI. Chaque année, dans une retraite de huit jours pleins, les Filles de la Charité doivent se réunir en quelqu'une de leurs maisons, loin du monde et du bruit, pour méditer sur les vérités éternelles et raviver en leur âme le feu sacré de la charité. Aussi, deux fois par an, un grand nombre d'entre elles sont heureuses de venir à Châtillon, dans le presbytère restauré de saint Vincent, se retremper dans l'esprit de leur bienheureux Père. C'est toujours un prêtre de la Mission qui préside aux exercices de cette retraite.

VII. Nous devrions parler de l'œuvre des Catéchismes, mais le temps nous presse. Disons seulement que pendant cinq mois, de la Toussaint à la fin de mars, une sœur fait chaque jour, pendant une heure, le catéchisme aux petits bergers illettrés de la paroisse. Est-il en nos temps une œuvre plus charitable et plus utile?

Le conseil de fabrique de la paroisse de Châtillon avait le bonheur de posséder quelques autographes de saint Vincent de Paul, entre autres l'original du célèbre règlement des Dames de la Charité et le registre des actes de baptême. Il s'est prêté très volontiers à ce que ces reliques précieuses fussent placées, comme dépôt, dans la chapelle des Sœurs, où on peut les voir dans deux élégants reliquaires, don de M. Fiat, Supérieur général.

Une des premières œuvres des quatre Sœurs envoyées dès le principe à Châtillon, avait été, nous l'avons dit, la création d'un petit orphelinat où l'on avait recueilli sept orphelines. Ce n'était pas beaucoup, mais c'était tout ce que permettait pour le moment l'exiguïté du bâtiment dont on disposait. Les années 1885 et 1886 virent s'élever un édifice capable de contenir aisément soixante enfants, et aménagé avec beaucoup d'intelligence.

Du haut du ciel, saint Vincent peut donc contempler

avec joie l'œuvre créée à Châtillon, sous le toit qui l'abrita pendant son passage si court, mais si fructueux. Le Saint Sacrement demeure jour et nuit dans une petite et élégante chapelle édifiée à la place même où il se reposait des fatigues de son saint et laborieux ministère. Des Filles de la Charité travaillent et prient là où il avait prié et travaillé; des orphelins sont élevés et grandissent dans l'amour de Dieu et du prochain, là où son cœur aimait tant à se répandre devant Dieu et à chercher les moyens de soulager toutes les misères.

A deux pas de la maison riche de si précieux souvenirs, est l'église où, pendant qu'il était curé, saint Vincent célébrait chaque jour la messe, et où il eut l'occasion de faire ce sermon touchant qui donna l'origine à ces deux grandes œuvres : les Dames de la Charité et les Filles de la Charité. La Révolution de 1793 y avait laissé bien des ruines. D'habiles et considérables restaurations déjà y ont été faites.

La décoration s'est enrichie. De nouvelles statues ornent l'église. Deux chapelles viennent d'être richement décorées; on le doit à deux généreuses familles du pays. Des verrières éclairent le pourtour de l'église. Au fond de l'abside, dans les trois grandes fenêtres qui la terminent, on aperçoit la reproduction habile et fidèle du beau tableau qui représente saint Vincent de Paul érigeant à Châtillon, le 8 octobre 1617, sa première confrérie des Dames de la Charité. Les autres verrières contiennent l'histoire de saint Vincent et de ses œuvres de charité. Ce magnifique travail a été offert par la famille religieuse de saint Vincent de Paul.

Le zélé pasteur de la paroisse se préoccupe maintenant de relever le clocher que des vandales ont stupidement jeté par terre en 1793, et dont l'absence choque autant le goût de l'artiste que la foi du chrétien. Ce sera le couronnement de l'œuvre de restauration. Daigne la Providence procurer les ressources!

Châtillon devient un lieu de pèlerinage. On y a vu accou-

rir les membres de la Conférence du Bon-Pasteur de Lyon, les cercles et l'école cléricale de la paroisse de Saint-Augustin à la Croix-Rousse, le Cercle de Bourg-en-Bresse, les Enfants de Marie de Nantua, etc., etc. Nous ne comptons pas ici tous les pèlerins isolés et si nombreux qui viennent prier dans la maison où habita saint Vincent de Paul, et dans l'église où il exerça son ministère pastoral. Daigne le Seigneur faire de ce lieu privilégié un foyer d'édification et de charité, comme aux jours où le Saint y habitait lui-même!

LA COMPAGNIE DES FILLES DE LA CHARITÉ

PENDANT

LA PERSÉCUTION RELIGIEUSE DE LA RÉVOLUTION

(Suite ¹)

IV

LÉGISLATION DE 1790; SERMENT SCHISMATIQUE; PERSÉCUTION

4. *Loi sur l'abolition des ordres religieux.* — L'année même du pillage de Saint-Lazare et de l'invasion de la maison des Filles de la Charité par les bandes révolutionnaires, une motion fut faite à l'Assemblée nationale pour la suppression des Ordres religieux (17 déc. 1789). Peu après, le 13 février 1790, le décret portant abolition des vœux monastiques fut voté. En voici les dispositions :

« I. — L'Assemblée nationale décrète, *comme article constitutionnel*, que la loi ne reconnaîtra plus de vœux monastiques *solennels* de l'un ni de l'autre sexe; déclare, en conséquence, que les Ordres dans lesquels on fait de pareils vœux sont et demeureront supprimés en France, sans qu'il puisse en être établi de semblables à l'avenir.

« II. — Tous les individus de l'un et de l'autre sexe existants dans les maisons religieuses pourront en sortir en

1. Voir ci-dessus, p. 33.

faisant leur déclaration devant la municipalité du lieu ; et il sera pourvu incessamment à leur sort par une pension convenable.... Il sera pareillement indiqué des maisons où pourront se retirer ceux qui ne voudront pas profiter de la disposition du présent décret. Déclare, au surplus, l'Assemblée, qu'il ne sera rien changé à l'égard des maisons chargées de l'éducation et des établissements de charité, jusqu'à ce que l'Assemblée nationale ait pris un autre parti.

« III. — L'Assemblée excepte expressément les religieuses de l'article qui oblige les religieux de se réunir de plusieurs maisons dans une. »

Cette législation ne concernait pas les Filles de la Charité. Elles continuèrent à exercer leur ministère de dévouement.

Le 12 juillet 1790, l'Assemblée Constituante fit un nouveau pas dans le chemin de la persécution ; et cette fois un abîme infranchissable allait se trouver entre les fidèles enfants de l'Église et les apostats. Ce jour-là, fut votée la *Constitution civile* du clergé de France.

Cette Constitution soustrayait le clergé à l'autorité spirituelle du Pape et le soumettait au pouvoir civil. On y attribuait, en effet, au gouvernement civil le droit d'établir des pasteurs et de créer des paroisses et des diocèses. C'était un schisme ; accepter cette législation, c'était une apostasie ; communiquer dans les choses spirituelles avec les prêtres apostats, c'était participer à leur crime et en être complice.

Le 27 novembre suivant, l'Assemblée prescrivit le serment à cette Constitution pour tous les ecclésiastiques remplissant quelque fonction publique, sous peine d'être traités comme des perturbateurs du repos public, et d'être punis par la privation de leur traitement et déclarés déchus des droits de citoyen.

Le 4 janvier 1791, fixé pour la prestation du serment, fut un jour de gloire pour le clergé de France, qui, par le refus du plus grand nombre de ses représentants, déjoua la

ruse et brava les menaces, pour rester fidèle à l'Église. Le dimanche 3 avril, les quelques malheureux prêtres qui avaient sacrifié leur conscience à leur ambition, ou qui s'étaient laissé intimider par les menaces des révolutionnaires, furent installés par l'autorité civile dans les églises, à la place des curés fidèles. Dès ce jour, ces derniers ne purent célébrer les saints mystères que dans les chapelles et les oratoires privés.

Les Filles de la Charité, comme toutes les autres communautés non encore supprimées, s'empressèrent de mettre leurs chapelles à la disposition des prêtres fidèles.

5. Conduite des catholiques fidèles à l'occasion du serment. — Les prêtres, en refusant le serment, avaient accompli un impérieux devoir. Les fidèles à qui on ne demandait pas encore ce serment avaient aussi une obligation à remplir : c'était celle de se tenir unis aux pasteurs légitimes, de ne point participer aux offices religieux célébrés par les prêtres qui avaient prêté le serment schismatique, et de ne point aller recevoir de leurs mains les sacrements.

Plus d'une fois, les Filles de la Charité se trouvèrent dans l'alternative ou d'aller assister à la messe des prêtres assermentés, *jureurs*, comme on les appelait, et d'y mener les enfants qu'elles instruisaient, ou d'être chassées de leurs hôpitaux et de leurs écoles. Elles savaient leur devoir, et sauf quelques rares exceptions, qu'il faut attribuer à l'illusion ou parfois à la faiblesse d'un âge avancé, elles se montrèrent héroïquement fidèles et préférèrent l'expulsion.

Ceci explique plus d'un détail dans l'histoire de leurs diverses maisons durant cette époque troublée. Dans un de leurs établissements, par exemple, elles furent expulsées « parce qu'elles refusaient de conduire les enfants à la messe ». Qui accusera jamais les Filles de la Charité d'une résistance si invraisemblable ? Tout s'explique en se souvenant que c'était à la messe d'un prêtre assermenté et

schismatique qu'on voulait les faire assister, elles et leurs enfants. Elles ne cédèrent pas.

Ailleurs, elles se laissèrent chasser de l'hôpital plutôt que d'accepter cet assujettissement de ne pouvoir sortir sans qu'un employé de la maison les accompagnât. L'explication de leur résistance se trouve dans la nécessité où elles étaient sans doute d'aller en secret recevoir les sacrements d'un prêtre fidèle, dont elles ne voulaient et ne pouvaient trahir la retraite. Hélas ! le jour devait venir où on s'efforcerait non seulement de les faire communiquer avec les prêtres assermentés, mais où on voudrait leur faire prêter à elles-mêmes ce serment condamné par la conscience et réprouvé par l'Église. Nous en verrons monter sur l'échafaud plutôt que de céder.

6. *Premières persécutions contre les Filles de la Charité. Émeute du 9 avril 1791.* — On permettait aux prêtres non assermentés de dire la messe dans les oratoires et dans les chapelles privées. Les fidèles s'y rendaient exactement pour suivre les exercices religieux. Ces chapelles se remplissaient, tandis que les églises constitutionnelles étaient désertes ou fréquentées seulement par la lie du peuple. Ce contraste fut vivement senti par les révolutionnaires et surtout par le clergé du culte officiel. On disait que les prêtres qui attiraient tant de monde autour d'eux devaient avoir raison et être les vrais et légitimes pasteurs. De là des discussions, des disputes et même des désordres aux portes des maisons religieuses où les fidèles se réunissaient. (Jager, *Histoire de l'Église de France pendant la Révolution*, liv. XII.)

La réunion des catholiques n'était pas contraire à la loi, et les autorités du département et de la municipalité n'y voyaient qu'une question de liberté religieuse, et nullement une infraction aux décrets de l'Assemblée nationale. Mais le parti avancé de la Révolution et les prêtres intrus ne

purent être témoins avec indifférence des sympathies de la population pour les ecclésiastiques qui avaient refusé le serment. On fit à ce sujet diverses motions au Palais-Royal, dans les carrefours et dans les marchés; les orateurs des bornes se mirent à haranguer ceux qui voulaient s'arrêter pour les entendre. Une émeute se prépara sous les yeux de l'autorité, sans que personne y mit obstacle.

Le samedi 9 avril, à la même heure, dans les différents quartiers de la ville de Paris, une foule de femmes, parmi lesquelles se trouvaient des hommes déguisés, se portèrent sur les maisons des Filles de la Charité, sur les monastères et les autres communautés de filles; on enfonça les portes et on se livra à des actes odieux, tels qu'il ne s'en commet pas même chez les peuples barbares. Des vierges consacrées à Dieu, sans distinction d'âge, des dames respectables volontairement recluses furent dépouillées de leurs habillements, battues de verges, poursuivies dans cet état dans tous les coins de leurs maisons et de leurs jardins, meurtries de coups, accablées d'injures plus cruelles que la mort même.

Les Filles de la Charité subirent ces odieux traitements des mains de ces femmes et de ces hommes dont elles avaient si souvent soulagé la misère et soigné les plaies.

À la première nouvelle de ces excès scandaleux, la garde nationale prit les armes et accourut; mais elle resta l'arme au bras, faute d'ordres, et les gardes nationaux jouèrent le rôle de simples spectateurs. Enfin, après plusieurs heures, la rage des bourreaux étant épuisée, les profanateurs des couvents défilèrent entre les haies de soldats, sans être nullement troublés dans leur marche triomphale. (*L'Ami du Roi*, n° 330. — *Hist. parlementaire*, t. V, p. 27.)

7. *Les Sœurs de la maison de Sainte-Marguerite, à Paris.* — L'impunité inspira plus de hardiesse, et ce qu'on avait fait dans l'intérieur des couvents se pratiqua dans la

rue. Trois Sœurs de charité, attachées à la paroisse Sainte-Marguerite, sur laquelle se trouvaient un grand nombre de pauvres, moururent à la suite des indignes traitements qu'il leur fallut subir ainsi au milieu des rues. (*Hist. du clergé pendant la Révol.*, par M. R., t. I, p. 335. — Barruel, *Hist. du clergé*, t. I, p. 101.)

8. *Sériles protestations.* — Cet acte odieux révolta tout Paris, il n'y eut pas un parti sérieux qui n'en repoussât la responsabilité. L'abbé Royou ne craignit pas d'en accuser l'évêque Gobel, mais il ne trouva point d'écho. Cependant, le peuple avait eu des instigateurs, car il y eut un plan arrêté, une heure désignée, des instruments de supplice préparés; mais ils sont restés inconnus. C'était à la municipalité d'appliquer la sévérité de la loi, elle n'en fit rien, et par là devint elle-même complice. Elle l'était déjà; c'était facile à constater par son inaction et par l'absence d'officiers municipaux. Pour l'Assemblée nationale, elle resta muette et elle osa imposer silence à l'abbé Maury qui, dans la séance du 18 avril 1791, voulut donner lecture d'une lettre de la Supérieure des Filles de la Charité, qui se plaignait de ces exécrables excès et réclamait la protection des lois. (*Moniteur* du 19 avril 1791; bulletin de la séance du 18. Jager, *Hist.*, *ibid.*)

A la nouvelle de ces honteux désordres, Louis XVI eut le cœur navré de douleur. Ne pouvant rien par lui-même, il fit écrire par son ministre de l'intérieur, M. Delessart, au Directoire de Paris, la lettre suivante :

« Le Roi, Messieurs, n'a pu apprendre sans une peine extrême les mauvais traitements exercés sur des personnes à qui leur sexe et leur état auraient dû servir de défense. Les mœurs et les lois sont également blessées par les violences de cette nature; et si cette coupable licence n'était pas enfin réprimée, si à chaque événement, à chaque circonstance, si dans la capitale, sous les yeux du Roi et de

L'Assemblée nationale, de semblables scènes devaient se renouveler, il n'y aurait effectivement ni liberté ni sûreté, et la Constitution ne s'établirait jamais. C'est donc au nom de la Constitution même, c'est au nom de l'ordre et pour l'honneur du gouvernement, que le Roi vous enjoint d'employer les moyens les plus prompts et les plus sûrs pour faire poursuivre et punir les auteurs de ces délits.... »

D'après cette lettre, on devait s'attendre à quelques punitions sévères contre les profanateurs des couvents, il n'en fut rien. Le Directoire, faisant semblant de se conformer au désir du roi, fit afficher, le lendemain 10, une proclamation dans laquelle, blâmant les excès de la veille, il défendait les attroupements devant les églises ou maisons religieuses, proscrivait toute violence contre les personnes, ordonnait à la force publique de sévir à la moindre infraction, et enfin invitait l'évêque constitutionnel à prendre toutes les mesures pour empêcher les ecclésiastiques *sans pouvoirs*¹ de s'immiscer dans aucune fonction publique ecclésiastique. (Jager, *ibid.*, p. 277.)

Le lendemain, 11 avril, le Directoire, en partie, dit-on, sur la demande de Gobel, prit l'arrêté suivant :

« Considérant que la nation, en se chargeant des frais du culte, n'entend pas y consacrer plus d'édifices qu'il n'est nécessaire; que la liberté du citoyen dans ses opinions religieuses et dans tout ce qui ne blesse pas l'ordre public, doit lui être garantie contre toute espèce d'atteintes, arrête :

« 5° Toute autre église appartenant à la nation, dans la ville de Paris, sera fermée dans les vingt-quatre heures si elle n'est pas du nombre de celles qui sont expressément exceptées par l'article suivant.

« 6° Sont exceptées les chapelles des hôpitaux, des maisons de charité, des prisons, des collèges, des séminaires, des couvents des religieuses cloîtrées.

1. Le mot est plaisant.

« 7° Ces chapelles, ne devant servir qu'à l'usage particulier de la maison, ne seront point ouvertes au public; aucune fonction ecclésiastique ne pourra y être exercée que par ceux qui auront, à cet effet, une mission particulière de l'évêque de Paris, visée par le curé de la paroisse; laquelle mission n'aura pu être accordée que sur la demande des supérieurs de cette maison.

.
« 10° Les églises et chapelles fermées seront mises en vente.

« 11° Tout édifice que les particuliers destineront à l'exercice du culte religieux, portera une inscription pour le distinguer des églises publiques.

.
« 16° Le Directoire ordonne expressément à la municipalité d'employer tous les moyens pour réprimer efficacement les coupables effets de l'odieuse intolérance qui s'est manifestée récemment, et pour prévenir les mêmes délits contre la pleine liberté religieuse, reconnue et garantie par la Constitution. »

Cet arrêté punit, non les auteurs de l'attentat, mais les fidèles catholiques. Les églises où ils se réunissaient pour leurs exercices religieux leur sont fermées. Les prêtres ne peuvent plus y exercer aucune fonction sans le visa du faux évêque, c'est-à-dire sans reconnaître son autorité et sans approuver, au moins indirectement, la Constitution civile. Ce qu'il y avait de plus déplorable dans cet arrêté, c'était l'impunité accordée aux plus exécrables des crimes. Leurs auteurs sont, il est vrai, menacés pour l'avenir, mais ils ne sont ni poursuivis ni punis pour le passé. C'est ce qui va les encourager et leur susciter des imitateurs en province.

A Paris, la flagellation ne se borna plus aux religieuses, les femmes les plus honnêtes en devinrent victimes; les brigands, armés de verges, se tenaient près des chapelles où

elles se réunissaient, ou dans les rues adjacentes, et se faisaient un jeu de leur appliquer le fouet pour leur arracher la promesse de venir à l'église constitutionnelle. (Barruel, *Hist. du clergé*, t. I, p. 101.)

Malgré cela nous n'avons pas vu cité le nom d'une seule Fille de la Charité qui soit allée s'agenouiller dans les églises desservies à Paris par les prêtres assermentés. Leur constance dans l'attachement à l'Église catholique exerça une salutaire influence sur un grand nombre de fidèles; et c'est ce qui explique l'acharnement invariable avec lequel les révolutionnaires s'attachaient à leur faire subir toute espèce d'outrages. Plus d'une fois, les curés intrus faisaient prendre les Filles de la Charité chez elles ou dans les rues, et les faisaient traîner avec violence dans l'église de la paroisse; les pauvres mêmes qu'elles assistaient portaient sur elles leurs mains impies. Mais toutes ces violences étaient inutiles; aussitôt qu'elles pouvaient se débarrasser des mains de leurs oppresseurs, elles s'enfuyaient en toute hâte.

La sœur Deleau, Supérieure générale, représenta à Bailly, avec le plus noble courage, que cette fureur était aussi absurde qu'inutile et qu'elles étaient en France quatre mille qui pensaient de même. Elle ne présumait pas trop du bon esprit de ses sœurs, et nous allons voir que les événements justifiaient sa réclamation au maire de Paris.

9. *Saint-Louis en l'Île et Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, à Paris.* — Dans quelques paroisses de Paris, mais en bien petit nombre, comme à Saint-Louis en l'Île, les chefs du district laissèrent les Sœurs continuer paisiblement, sous un costume étranger, leur ministère auprès des infortunés du quartier, sans leur faire aucune proposition de nature à alarmer leur conscience. Dans d'autres paroisses, on se borna à les disperser, sur leur refus de prêter le serment à la Constitution.

Mais il n'en était pas ainsi partout. A la paroisse de Bonne-Nouvelle, par exemple, la Supérieure de la maison de secours, sœur Jacqueline Meyrand, déjà septuagénaire en 1791, se vit forcée de quitter l'habit religieux, ainsi que ses compagnes. Pour les consoler, elle leur disait : « Rappelez-vous qu'on a dépouillé Notre-Seigneur. Ne devons-nous pas nous estimer heureuses qu'au milieu de ces désastres on nous laisse encore la consolation de servir les membres souffrants de Jésus-Christ? » Elles ne jouirent pas longtemps de cette liberté; le comité révolutionnaire, las du constant refus qu'elles firent de prêter le serment, leur suscita de nouvelles persécutions.

Un soir qu'elles se croyaient tranquilles dans leur maison, on vint les chercher pour se présenter au club réuni dans l'église paroissiale. En y entrant, les Sœurs eurent le courage de se prosterner à la place où était auparavant l'autel de la Sainte-Vierge; mais l'escorte les força d'avancer. Le président leur proposa de choisir à l'heure même entre le serment et l'échafaud. « Eussions-nous la tête sur le billot, répondit la sœur Meyrand, ni moi ni mes compagnes ne prêterions le serment. — Dénoncez-nous de suite, reprit le président, quels sont les prêtres qui vous ont ainsi fanatisées. — Notre détermination, répondit la Sœur, vient de Dieu, de la religion, de notre conscience, et je vous déclare que, comptant sur le secours d'en haut, vos menaces ne pourront jamais nous ébranler. » A ces paroles, tous les membres du conseil, saisis de fureur, prirent leurs chaises et les jetèrent à la tête des Sœurs, qui bientôt furent comme ensevelies sous cette grêle. Grâce à Dieu, aucune ne fut blessée. Elles se sauvèrent au plus vite chez elles, et à peine avaient-elles fermé leur porte que les brigands, qui les avaient suivies de près, arrivèrent. Ils firent tout leur possible pour briser la porte et voulurent mettre le feu. Mais, ne pouvant réussir, ils déclarèrent qu'ils laisseraient les Sœurs mourir de faim, si elles persistaient à ne pas ouvrir.

Heureusement, elles avaient de bons voisins qui les aidèrent à fuir en leur donnant passage par leurs maisons. La sœur Meyrand est morte à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, le 29 mai 1802, sur la paroisse Saint-Nicolas des Champs.

10. *Persécution en province. Bordeaux. Casoul.* — La province renchérit encore sur Paris; dans plusieurs villes, on poussa la férocité jusqu'à couper les oreilles aux prêtres et aux femmes qu'on surprenait dans les réunions catholiques. On promena des Filles de la Charité sur des ânes, avec un costume et des écriteaux humiliants; au lieu de verges, on se servit quelquefois de nerfs de bœuf. On voyait même se former des associations qui se donnaient le nom de pouvoir exécutif et qui se vouaient à ces jeux infâmes. (Barruel, *Hist. du clergé*, t. I, p. 102. — *Hist. du clergé*, par M. R., t. I, p. 320.)

A Bordeaux, la populace s'était emparée de deux Sœurs qui refusaient d'aller à la messe du prêtre constitutionnel; elles furent plongées à plusieurs reprises dans la rivière et retirées à demi mortes. L'officier municipal, s'étant transporté dans la maison d'une de ces Sœurs pour recevoir sa déposition, entendit une réponse digne de figurer parmi les beaux traits du christianisme : *Monsieur*, lui répondit cette héroïque et sainte fille, *je ne serai jamais la délatrice de gens à qui j'ai voué mon existence et mes soins : je ne cesserai pas, même dans cette circonstance, d'être sœur de charité, comme j'en suis la martyre.* (*Mémoires de Ferrières*, liv. IX.)

A Casoul, diocèse de Béziers, un garde national, révolutionnaire forcené, s'empara d'une sœur âgée de vingt-deux ans, pour lui faire subir, comme il le disait, le châtiment que méritait son fanatisme. Il la menace de son sabre qu'il tenait à la main; mais la Sœur lui répond froidement : *Daignez, Monsieur, me donner quelques moments pour recommander mon âme à Dieu.* Elle tombe aussitôt à genoux.

et, après une prière de quelques minutes, se tournant vers son bourreau, elle lui dit avec le même calme : *Je suis prête, vous pouvez frapper. Je prie le bon Dieu qu'il vous pardonne, comme je vous pardonne moi-même.* A ces mots, le garde national est désarmé, il relève cette sœur et lui témoigne son admiration. (*Mémoires d'Auribeau*, t. II, p. 229.)

Voici quelques autres détails dont le souvenir est conservé dans nos archives.

11. *Versailles.* — Après les prêtres de la Mission, les Sœurs furent, à Versailles, l'objet le plus direct de la haine des curés intrus. La populace s'empara de leur maison et essaya d'en forcer la porte pour les fouetter, parce qu'elles avaient refusé d'assister à la messe du curé constitutionnel. La résistance que la porte opposa aux assaillants donna le temps à la garde nationale d'accourir. Malgré les représentations des militaires, on les obligea à sortir de leur maison et on les conduisit à coups de fouet et de verges à l'église paroissiale, où elles furent contraintes d'entendre la messe de l'intrus. Quelques jours après, on les chassa de leur demeure, dont on fit une caserne.

12. *Lyon.* — La sœur Olivier, supérieure de l'« Œuvre des Messieurs », à Lyon, en refusant le serment, attira sur elle la fureur des révolutionnaires. On ne peut s'imaginer tout ce qu'elle eut à souffrir de leur part : traînée ignominieusement dans les prisons, réduite à coucher sur la paille, on lui donnait à peine le pain nécessaire à sa subsistance. Elle fut huit jours dans cet état, jusqu'à ce qu'une de ses compagnes qui avaient pu échapper aux poursuites, eut à force d'instances obtenu de procurer quelque adoucissement à cette situation. Pendant cette épreuve, la sœur Olivier bénissait le Seigneur de ce qu'il lui donnait part à son calice, et ne désirait sa liberté que pour se dévouer sans réserve au soulagement des malheureux. En effet, aussitôt qu'elle fut

sortie de prison, elle se livra avec un nouveau zèle à tous les exercices charitables de sa vocation.

13. *Rennes.* — Une sœur éminente en vertu, la sœur Jeanne Montagnier, avait été occupée presque toute sa vie à donner ses soins aux prisonniers de la ville de Rennes. Pour adoucir leur infortune, elle ne comptait pour rien ses démarches et ses peines. Par des quêtes pénibles, elle était parvenue à acquitter des dettes considérables et à retirer des fers, par son industrieuse charité, des hommes dont le seul crime était parfois d'être pauvres. Elle écoutait avec patience les plaintes des accusés et se chargeait elle-même de présenter leurs requêtes, de faire valoir leurs droits auprès des magistrats qui l'écoutaient volontiers, par égard pour sa vertu. Aussi le premier président de cette ville disait-il : « Il est impossible de refuser quelque chose à cette bonne Mère des pauvres ; sa voix a plus d'influence dans notre délibération que la voix d'un membre du Parlement. » Rien ne lui était impossible lorsqu'il s'agissait de soulager les malheureux. Elle leur procurait aussi tous les soins spirituels. Après quarante et un ans passés dans ces exercices de charité, on trouverait naturel qu'elle ait trouvé grâce et que l'administration municipale l'eût laissée continuer son œuvre. Il n'en est rien : elle fut mandée devant la municipalité pour prêter le serment. La généreuse Fille de la Charité opposa une résistance invincible à toutes les sollicitations et ne se laissa effrayer par aucune menace. On condamna alors à une prison forcée celle qui, par sa sollicitude pour les pauvres détenus, s'associait tous les jours et depuis de si longues années à leur captivité. Sa plus grande souffrance fut de ne pouvoir plus fournir aux prisonniers les adoucissements que son ingénieuse charité leur prodiguait auparavant. Sa réclusion dura une année entière. Elle la supporta sans laisser échapper une plainte ; s'estimant heureuse de souffrir pour la foi,

elle dirigeait ses prières et offrait ses peines pour la conversion de ceux qui la persécutaient. Cependant son zèle ne fut pas oisif, même durant sa détention; renfermée avec d'autres victimes, elle les encourageait, leur apprenait à sanctifier leurs épreuves, et bien des fois elle s'exposa à voir aggraver sa position et à exciter la colère de ses ennemis en procurant les secours spirituels à ceux qui se trouvaient condamnés à mort.

Un reste de sentiment d'humanité dans le cœur de quelques révolutionnaires qui paraissaient les plus exaltés, lui fit obtenir sa liberté. Elle n'en profita que pour continuer à se rendre utile aux malheureux jusqu'à l'âge de soixantedix-sept ans. Elle mourut à Rennes, le 11 septembre 1806.

14. *Saint-Martin (île de Ré)*. — Nous transcrivons le récit que nous avons sous les yeux et qui a été vraisemblablement recueilli des lèvres mêmes d'une des Sœurs qui ont enduré la persécution.

« Ce fut dès 1789 que les Filles de la Charité de l'île de Ré furent obligées de quitter leur habit religieux. Elles restèrent ainsi pendant trois ans, privées pour ainsi dire de l'exercice de leur mission, car on leur avait interdit de parler religion et de s'occuper des classes. Elles furent obligées de renvoyer leurs enfants.

« On leur donna, pour leur dire la sainte messe et les confesser, des prêtres qui avaient fait le serment schismatique; elles ne voulurent point se servir de leur ministère.

« Peu à peu, on en vint jusqu'à leur demander de prêter elles-mêmes ce serment, sous peine d'être renvoyées de leur maison. La Supérieure était alors une sœur excessivement âgée et n'ayant plus très bien sa présence d'esprit; on s'adressa à la sœur Beudet qui la remplaçait depuis quelque temps. Celle-ci répondit avec fermeté, à ceux qui lui demandaient ce serment, qu'elle ne le ferait jamais. La sœur Tabary, sa compagne, qui n'avait que vingt-huit ans, agit de

la même manière. Alors les administrateurs, qui tenaient malgré tout à conserver les Sœurs, leur proposèrent de laisser seulement croire au peuple qu'elles avaient prêté serment; mais celles-ci répondirent que, s'ils disaient une semblable chose, leur conscience s'y opposait tellement qu'elles iraient sur la place publique démentir ce qu'ils auraient avancé.

« Voyant alors qu'on ne pouvait absolument rien gagner sur les Sœurs, on les obligea à faire leurs préparatifs de départ, ou plutôt à partir aussitôt, car on ne leur laissa pas même le loisir de monter au dortoir. On les prit et on les conduisit chez le maire de la ville, qui les traita avec humanité; il leur fit donner à manger, car elles n'avaient rien pris de la journée. Toutes les personnes de l'hôpital ne purent s'empêcher de verser beaucoup de larmes en les voyant partir, car on pensait qu'elles seraient massacrées en arrivant à la Rochelle. Les administrateurs de l'hospice, qui avaient paru si sévères, avaient recommandé en secret de traiter les Sœurs avec égards.

« S'étant embarquées au port de Saint-Martin de l'île de Ré, elles arrivèrent à la Rochelle, où on les attendait pour les conduire en prison. Elles passèrent la nuit dans un corridor où elles entendirent mille choses des plus pénibles. On ne leur procura aucune nourriture. La sœur Tabary se hasarda, à la fin, à dire qu'on était obligé de donner à manger aux prisonniers. Son observation ne fut pas trop mal accueillie, et on les conduisit au couvent des Dames Blanches, qu'on venait de mettre dehors. Elles eurent pour cachot la cellule d'une de ces bonnes religieuses. Là, elles reçurent quelques secours de la part de la Supérieure des Sœurs de la Sagesse : celles-ci n'étaient pas encore sorties de l'hôpital militaire. Mais cela dura peu, car ces bonnes filles eurent le même sort que les autres religieuses.

• Après un court séjour dans cette maison, les Sœurs furent conduites à Brouage (petit fort). Dans cette espèce de

prison, tout le monde fut confondu dans une même salle, ou plutôt dans un grand galetas où tout manquait absolument. La sœur Guillaume et la sœur Tabary se retirèrent dans un coin de ce triste réduit, pour être un peu plus seules. Dans le milieu de cette mansarde, se trouvait une cheminée où ceux qui avaient besoin de quelque chose pouvaient se le préparer, mais toujours à leurs frais. La compagne de la sœur Tabary était atteinte d'une grosse fièvre et pouvait à peine se tenir debout; sans les soins de sa bonne compagne, elle serait morte.

« Il est impossible de dire ce qu'elles eurent à souffrir pendant leur détention qui dura dix-sept ou dix-huit mois; il fallait tous les jours se rendre à la même heure à l'appel nominal, pour recevoir une toute petite ration de pain qu'on distribuait à chaque personne; mais c'était du pain si mauvais qu'on avait peine à l'avalier. La Providence vint cependant un peu à leur aide. Une des Sœurs savait très bien soigner les malades, elle rendit service, et quelques-uns des prisonniers qui avaient de la fortune lui procurèrent par reconnaissance, à elle et à sa compagne, une nourriture plus convenable.

« Elles entendaient constamment des cris de mort, et chacun prévoyait ce prochain dénouement; mais la mort de Robespierre mit fin à cette triste situation, et un courrier vint apporter cette nouvelle et l'ordre d'ouvrir la prison et de donner la liberté à ceux qui y étaient détenus.

« Les Sœurs sortirent de ce séjour de souffrances sans argent et sans forces, épuisées par les privations qu'elles avaient endurées. Dénudées de toute ressource, elles furent obligées d'aller demander du pain dans les maisons voisines de Brouage; on les secourut charitablement, et leur faim était telle qu'elles ne pouvaient se rassasier.

« Mais que devenir lorsque les prisons s'ouvraient? On se trouvait souvent sansdemeure et sans ressources.

« Les deux Sœurs de l'île de Ré se décidèrent alors

à retourner à la Rochelle demander un asile à leurs bienfaiteurs, MM. de Saint-Sornain et de Mesnard, qui leur avaient fait tant de bien lorsqu'ils étaient ensemble en prison. Ils n'avaient pas encore la liberté, mais comme rien ne leur manquait et qu'ils avaient des vivres en abondance, ils obligèrent les Sœurs à accepter tous les jours la moitié du repas qu'ils recevaient pour eux-mêmes. Tous les jours donc, à heure fixe, il fut convenu qu'au son d'une cloche elles recevraient de la main des domestiques de ces messieurs le dîner de l'un d'eux, et que le dîner de l'autre suffirait pour tous les deux. Jamais elles n'oublièrent ce trait de généreuse bienveillance de leur part. De plus, avant que les Sœurs ne se séparassent d'eux, ils leur promirent de leur être utiles toutes les fois qu'ils en trouveraient l'occasion.

« L'une d'elles, la sœur Tabary, resta quelque temps chez eux, où elle fut traitée avec tous les égards dus à sa position. La sœur Guillaume retourna dans sa famille, qui était à Rennes; elle y resta jusqu'au moment où elle put rentrer dans la Communauté. La sœur Tabary se rendit à Paris quelque temps après, pour voir si la Communauté pourrait bientôt se reconstituer. Mais le moment n'étant pas encore venu, elle se vit, dans cette grande ville, sans savoir quel parti prendre. Dieu lui inspira la pensée d'aller voir Mme de Mesnard, fille de M. de Saint-Sornain, de la Rochelle, qui lui avait promis de toujours lui venir en aide. Cette dame la reçut très bien, et la sœur Tabary partit peu de jours après pour se rendre dans sa famille, près d'Arras. Elle eut le bonheur de revoir sa bonne mère avec qui elle resta pendant dix ans. Dès que la Compagnie des Filles de la Charité fut réorganisée, elle s'arracha une seconde fois à la tendresse maternelle et retourna à sa chère Communauté.

« De là elle fut envoyée de nouveau à l'île de Ré où était déjà la sœur Guillaume, qui avait été aussi renvoyée au même poste. Elles y retrouvèrent la vieille supérieure,

qu'on n'avait pas inquiétée, et dont deux domestiques avaient eu soin. La sœur Tabary fut alors nommée supérieure. »

15. *Nancy.* — A une autre extrémité de la France, à Nancy, la municipalité voulut forcer les Sœurs à prêter le serment. Mais, persuadés qu'en faisant venir toutes les Sœurs ensemble, ils auraient moins de chances de réussir, les municipaux se déterminèrent à les faire comparaître en particulier, espérant par là les intimider plus facilement. Ils mandèrent d'abord la sœur Cécile Choquart; ils la croyaient la plus facile à amener à leur dessein, à cause de sa simplicité. Les Sœurs apprirent en effet que les administrateurs avaient dit entre eux : « Les autres Sœurs seront inébranlables; il n'y a pas espoir d'en venir à bout, elles donneraient plutôt leur tête, et peut-être même avec plaisir. Mais la sœur Cécile, qui est si bonne, fera ce que nous voudrons; et par ce moyen nous pourrons gagner les autres. » Au jour fixé, la sœur Cécile fut amenée par des agents de l'autorité et conduite sous bonne escorte au lieu des séances. Toute morfondue « de tant d'honneur », elle eut à passer à travers le public que la curiosité avait attiré. Pendant ce temps, les autres Sœurs, restées chez elles, se mirent en prières pour leur pauvre compagne et pour elles-mêmes, pensant bien que leur tour ne tarderait pas.

La sœur Cécile, en arrivant devant les municipaux, commença par les saluer, et leur dit sans paraître préoccupée : « Que demandez-vous de moi, citoyens? » On lui répondit avec beaucoup de circuits adroits, néanmoins avec politesse et respect, que la loi obligeait les Sœurs à prêter le serment.

• Il y a longtemps, répliqua-t-elle, que j'ai fait un serment; à mon baptême. j'ai fait serment à Dieu de lui être fidèle; bien souvent je renouvelle ces promesses. J'ai fait un second serment à Dieu, en faisant les vœux propres à ma condition, et ce serment je le renouvelle aussi tous les jours; mais je n'ai point d'autre serment à faire. » Et, passant sa

main sur son cou, elle ajouta : « Voilà ma tête, la voulez-vous? je suis prête. »

Une réponse à la fois si ferme et si peu attendue les désconcerta; cependant ils ne désespérèrent pas de triompher de sa constance. On lui exposa les motifs les plus persuasifs; mais, de son côté, la Sœur persista à faire la même réponse. Enfin, voyant l'inutilité de leurs efforts, les municipaux la laissèrent retourner à son logis.

A son retour, elle raconta à ses compagnes ce qui s'était passé; elle ajouta : « Ceci vous prouve, mes Sœurs, combien le Seigneur est bon et combien nous devons avoir confiance en ses promesses, quand nous le prions de tout notre cœur; car effectivement je suis la faiblesse même, et, en y pensant, j'avais bien à craindre de succomber. Toutefois, arrivée là, je me suis trouvée aussi forte que les martyrs. » Dès ce moment, les municipaux laissèrent les Sœurs se livrer tranquillement à leurs œuvres. La sœur Cécile décéda à Nancy, le 16 juillet 1822, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

Ces récits aident à comprendre ces paroles, écrites au lendemain de la Révolution :

« La conduite des filles de saint Vincent de Paul, dans le cours de la Révolution, a bien honoré l'Église de Jésus-Christ. Rien de plus étonnant que cette simplicité de mœurs, cette humilité évangélique, cette générosité de sentiments, qui devenaient leur commun partage, lorsqu'elles étaient obligées de comparaître devant les comités ou les tribunaux révolutionnaires, pour rendre compte de leur croyance religieuse. Quelques-uns des procès-verbaux de leurs interrogatoires ont droit de commander l'admiration, par la netteté des réponses, la présence d'esprit, le calme, la paix, la sérénité de la conscience, que ces réponses supposent, et où l'on reconnaît une grandeur d'âme fort au-dessus de toutes les humaines terreurs. » (*Oraison funèbre de la sœur Deleau*, prononcée dans l'église métropolitaine de Lyon, le 1^{er} juin 1801.)

(A suivre.)

PROVINCE

DE CONSTANTINOPLE

*Lettre de M. HYPERT, prêtre de la Mission,
à M. FIAT, Supérieur général.*

Détails sur la mission de Cavalla.

Cavalla, 23 décembre 1892.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Je vous suis très reconnaissant de l'envoi du cher frère Finet Joseph. Il fait la classe à de petits enfants, et j'ai la ferme confiance qu'il pourra nous rendre de grands services.

Voici quelques nouvelles de notre petite mission.

Notre école, où affluent tous les éléments, est toujours relativement bien nombreuse. A Cavalla les sacrements sont de plus en plus fréquentés. Pour le moment nous ne faisons que glaner; nous nous occupons des âmes éparpillées çà et là dans les villes et les campagnes de la partie de la Macédoine qui nous est échue.

Ces pauvres âmes sont comme perdues au milieu des schismatiques et des infidèles. Aussi, lorsqu'elles voient apparaître le prêtre catholique, elles semblent revivre. Sachant maintenant qu'il y a une église catholique à Cavalla, on nous appelle aussitôt pour n'importe quelle nécessité.

Au mois de juin dernier, j'ai été appelé au fond de la presqu'île de Cassandre, pour aller administrer le sacrement de baptême. Je devais me rendre à Mahala, gros village de la presqu'île, où les parents du nouveau-né restaient. Je n'avais à ma disposition que deux moyens d'exécuter ce voyage, le cheval et la barque. J'ai préféré la

barque pour éviter deux jours de chemin et les voleurs : je n'ai pas été heureux dans mon choix, car il m'a fallu passer vingt-huit heures dans cette embarcation pour faire une route qui, avec un vent favorable, n'en demande que huit. De tous côtés exposé au soleil, je ne pouvais me garantir d'une chaleur quasi tropicale. Si je m'accroupissais, la barque était brûlante; si je me tenais debout, je souffrais davantage. Impossible de vous décrire ma joie lorsque je pus mettre pied à terre. Ce n'était pas une Amérique que mon capitaine napolitain venait de découvrir; mais cependant c'était un magnifique pays, montagneux, plein d'arbres du pied desquels sortaient des eaux limpides et fraîches. Quoi de plus agréable pour un voyageur, après avoir souffert la chaleur et la soif, que de trouver sur son chemin de l'eau et de l'ombre?

Ces montagnes sont presque complètement minéralisées. Autrefois, jusqu'en 1830, date de l'indépendance grecque, on y voyait une population assez nombreuse occupée à l'exploitation des mines de manganèse, de fer, de plomb et d'argent.

Voulant secouer le joug des Turcs, cette population ouvrière se souleva. Mais, plus faible que son ennemi, elle fut obligée de fuir; et on ne voit plus, çà et là, que quelques petits hameaux. Maintenant une Compagnie grecque et la Compagnie du Laurium, d'Athènes, viennent de reprendre l'exploitation de ces mines, où sous peu de temps nous assisterons à la formation d'une petite ville ouvrière presque entièrement catholique. On ne se douterait jamais qu'en face de Cavalla nous avons un si beau et si riche pays. Lorsque nous quittons les flancs nus et rocheux du Rhodope pour nous enfoncer dans ces forêts splendides, il semble que nous entrons dans un nouveau monde.

Au commencement de septembre, j'ai été obligé de faire la même route pour aller bénir un mariage; mais mon voyage fut plus court et plus heureux. Alors je me suis

trouvé en compagnie de quatre ingénieurs français, au pied de ces mêmes montagnes. Comme c'était la fête de la Nativité de la très sainte Vierge, j'ai invité ces Messieurs à entendre la sainte messe. Parmi eux il y en avait un qui ne l'avait pas entendue depuis dix-huit ans. Un ingénieur, ancien élève des Jésuites, voulut bien me la servir. Après la messe, je bénis le mariage auquel assistaient des Turcs et des Grecs. Comme dans ces pays-ci il n'y a pas de fête sans bruit, ce n'étaient que coups de fusil et de revolver, aussitôt que les nouveaux mariés sortirent de la salle qui nous avait servi d'église.

Me sentant un peu indisposé à cause d'une grosse fièvre qui m'avait saisi à Xanthi (Thrace), et craignant le soleil et une traversée peut-être longue sur la mer, je me décidai à passer par Salonique, en compagnie de MM. les ingénieurs qui rentraient. C'est une course à cheval qui dure dix-huit heures; mais on ne fait pas attention à la longueur du chemin quand on est en si bonne compagnie et que l'on voyage presque tout le temps sous les arbres.

Vous pouvez juger par là, Monsieur et très honoré Père, quelles peines il faut endurer et à quel danger on est exposé pour accomplir les devoirs de son ministère. Notre mission est aussi grande en étendue qu'un département de France, mais les catholiques sont moins nombreux.

Aussitôt que l'on commencera l'exploitation du chemin de fer de Dédéagach à Salonique, notre mission deviendra plus importante. — Je ne puis terminer cette longue lettre sans vous rapporter un trait édifiant.

Lundi dernier, je venais de donner l'extrême-onction à un pauvre Albanais, malade depuis une année. Après l'administration de ce sacrement, je prends le crucifix, et, m'adressant au malade : « Allons, mon ami, lui dis-je, baisez la croix de Notre Seigneur Jésus-Christ, notre Sauveur; unissez votre volonté à la sienne et faites-lui le sacrifice de votre vie. » Ces Albanais, qui ont une foi robuste,

acceptent tout avec résignation lorsqu'il est question de Dieu et de la religion. Notre malade se lève sur son séant, s'essuie les lèvres et baise l'image de Notre-Seigneur. Ensuite il crie à haute voix : « Dieu m'a pardonné ; » et, s'adressant à sa famille et à ses amis qui étaient présents : « Je vous pardonne à tous. Et vous autres, me pardonnez-vous ? » Pour toute réponse, chacun vient baiser au front le malade en pleurant. « Et vous, mon Père, en s'adressant à moi, je vous établis le patron de ma famille, et je meurs content. »

Je puis vous assurer, Monsieur et très honoré Père, que j'étais ému jusqu'aux larmes, car c'était la première fois de ma vie que j'assistais à une semblable scène. Et moi-même je bénis le bon Dieu d'avoir permis l'établissement de cette mission pour subvenir aux besoins des âmes, dont le mérite rejaillit sur tous les membres des deux familles de saint Vincent. Une parole encore, pour conclure : Qu'il fait bon assister les pauvres !

Maintenant, Monsieur et très honoré Père, je vais construire dans notre cimetière une chambre funéraire pour y déposer les défunts que les parents ne peuvent garder pendant vingt-quatre heures et que nous ne pouvons laisser dans notre chapelle provisoire. On m'a donné l'argent à peu près nécessaire pour faire cette bonne œuvre.

Vous, Monsieur et très honoré Père, vous savez que nous n'avons encore ni église ni maison.

Je me recommande à vos prières ; veuillez, Monsieur et très honoré Père, me croire toujours en Notre-Seigneur,

Votre enfant dévoué,

HYPERT,

I. p. d. l. M.

Lettre de S. G. Mgr LAZARE MLADENOFF, de la Congrégation de la Mission, évêque titulaire de Satala, vicaire apostolique des Bulgares en Macédoine, au frère GÉNIN, frère coadjuteur de la même Congrégation.

État de la mission. Bérat accordé par le Sultan au Vicaire apostolique de Macédoine.

Constantinople, 1892.

MON BIEN CHER FRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

En commençant ma lettre par vous souhaiter la grâce de Notre-Seigneur, j'aurais pu ajouter et j'ajoute en effet : la grâce de nos amis et de nos bienfaiteurs soit toujours avec nous ! Si en effet nous trouvons grâce devant eux, tout est sauvé ; sinon, nous courons grand risque de tout perdre. Pauvre mission de Macédoine, quelle terrible alternative !

J'ai confiance cependant, mon bien cher frère, que tout sera sauvé. J'en ai pour gage la bonne inspiration que le bon Dieu vous a donnée, de demander l'aumône cette année pour nous.

Et de fait, c'est une mission que le bon Dieu a bien à cœur, puisque c'est son œuvre, puisque c'est une mission telle que saint Vincent l'a voulue, une mission pour les pauvres gens des champs, pour le clergé à former et à diriger, pour des brebis égarées à faire rentrer dans le giron de l'Église, en un mot une mission pour gagner de nombreuses âmes à Notre-Seigneur.

Grâce aux faveurs surnaturelles dont le bon Dieu nous a favorisés, grâce à la coopération de mes zélés confrères, grâce à la bienveillance que vous nous avez montrée et à l'aide qui nous a été donnée par nos bienfaiteurs, nous avons pu développer toutes nos œuvres, maintenir toutes nos positions, et mériter ce témoignage du délégué du Saint-Siège à Constantinople :

« Je connais à peu près toutes les missions existantes dans l'empire turc, soit en Asie, soit en Europe, et je puis affirmer, sans crainte d'exagérer, que celle de Macédoine les dépasse toutes, comme importance et comme résultats obtenus. Je recommande donc d'une manière spéciale cette mission dans les circonstances actuelles ¹. »

Cette importance devient encore plus grande maintenant que Sa Majesté Impériale le sultan a bien voulu m'octroyer son haut bérat impérial qui me reconnaît les droits et privilèges des chefs religieux reconnus officiellement dans l'empire ottoman.

J'ai le droit d'après cela de m'occuper des affaires civiles et religieuses de notre communauté.

Je suis, de droit, membre du conseil supérieur pour la présentation des candidats éligibles au conseil provincial; je suis membre de droit dans ce conseil, et j'ai le droit de nommer des représentants dans les conseils de districts.

Tous les testaments des nôtres n'ont de valeur qu'autant que je les aurai ratifiés.

Je puis donner des diplômes à nos maîtres d'école.

Toutes sentences données par nous au sujet de fiançailles, de mariages, d'arbitrages, et remises par nous à l'autorité, doivent être purement et simplement exécutées.

Aucun de nos prêtres ne peut être touché sans notre consentement, et s'il est trouvé coupable c'est la maison épiscopale qui doit être sa prison.

Je ne parle pas du droit de protéger et de défendre, quand besoin il y a, ceux des nôtres qui pourraient être injustement accusés. Pour les passeports également, pour les contrats de vente, etc., on s'adresse à nous; sans notre cachet ou celui de nos représentants, l'administration turque n'en délivre pas.

¹. Extrait d'une lettre de Mgr Bonetti aux directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la foi, à Lyon.

Et tout cela n'est pas seulement pour la province de Salonique, mais encore pour celle de Monastir, où reposent les restes précieux du bon M. Lepavec, de sainte mémoire.

Salonique, autrefois le siège du vicaire apostolique de la Macédoine, et Monastir, à quelques heures (quatre ou cinq heures) d'Ochrida, siège du premier patriarcat bulgare créée par les papes!

Ah! s'il m'était donné de ramener toutes ces brebis égarées aux pieds du Père et Pasteur commun de tous les fidèles! Si je pouvais procurer cette consolation à Notre Saint Père Léon XIII!

Nous y arriverons, mon bien cher Frère, mais il faut que vous nous aidiez. Pour le moment, je ne puis y songer. J'ai, il est vrai, en ce moment, une arme, mais elle est chargée à blanc; nous pouvons bien faire un peu de bruit, mais pour attraper le gibier il faut aussi un peu de métal. Et Dieu sait, et M. Gorlin aussi sait que nous n'en avons pas.

J'en suis effrayé, mon bien cher frère, je n'ose pas rentrer à Salonique. Je vois d'ici la triste réalité : à mon débarquement on me chargera, on m'accablera de félicitations, de protestations d'affection et de dévouement. Mais, les jours suivants, nos pauvres maîtres d'école seront là, à notre porte : Nous vous attendions, me diront-ils, nous avons vivoté jusqu'à présent, en empruntant, par-ci par-là, à 25 pour 100, jusqu'à la vendange ; on réclame maintenant le paiement de nos dettes; notre maisonnette s'en irait si nous ne payions pas.

Puis viendront les prêtres, puis les villageois, soit pour réparer, soit pour construire école ou église; sans compter tous les villages nouveaux qu'on m'annonce, et qui n'attendent que mon retour! D'autres me demanderont de continuer l'église de Salonique, dont les travaux sont interrompus depuis si longtemps...

Que ferai-je? Quelle perspective!

Cependant il y aurait un si grand bien à faire! Avec toute la protection, avec toutes les faveurs que le gouvernement nous accorde, j'aurais les bras liés, j'aurais à rougir de mon impuissance. Oh! mon bon Frère, soyez notre Providence!

En me recommandant à vos bonnes prières, je reste, en l'amour de Jésus et de Marie Immaculée,

Votre très reconnaissant confrère,

† LAZARE MLADENOFF,
Ev. de Sat., Vic. ap. de la Macédoine.

*Lettre de M. JOSEPH ALLOATTI, prêtre de la Mission,
à M. le Directeur des Œuvres d'Orient.*

Importance de la station de Ghevghely. Retraite ecclésiastique.
Nouvelles chapelles. Fruits spirituels de la Mission.

La mission bulgare de Macédoine va toujours, Dieu merci, son bon chemin, en dépit des entraves de tout genre que lui suscite l'ennemi du bien. Loin de diminuer, le nombre des vrais croyants progresse. Cette progression est continuelle, et, ce qui ne gâte rien à la chose, elle se fait sans trop de bruit. Ce n'est pas une tactique à dédaigner au temps actuel et avec un ennemi qui nous talonne de si près. Ghevghely surtout nous console outre mesure et devient un centre nouveau de catholicisme, presque à l'instar de Koukouch. Sa position géographique est très avantageuse; c'est un kaimakanlik (préfecture), situé dans le каза de même nom. Le plus grand nombre de nos villages uniates en dépendent. De son temps déjà, Mgr Nil Isvoroff avait eu la pensée d'y faire quelques prosélytes; mais ses efforts n'aboutirent qu'à la simple construction d'une résidence dans cette ville.

Quelques années après, vers 1886, plusieurs familles ayant manifesté le désir de l'union, je résolus, d'accord

avec Mgr Mladenoff, de leur ouvrir une petite chapelle dans l'intérieur de cette résidence.

Je fis appel à la charité de la nation française, qui ne cesse pas de justifier partout son glorieux titre de Fille aînée de l'Église. Et, en effet, les secours opportuns arrivèrent. J'ai trouvé, comme vous le savez, des âmes pieuses qui voulurent bien m'aider dans la construction de cette chapelle. Nous étions en train de la commencer, et certes sans le moindre soupçon de l'orage qui allait éclater.

C'était le 26 juin. Le kaimakan vient en personne nous enjoindre d'arrêter les travaux, menaçant de la prison et même de l'exil celui de nos ouvriers qui oserait enfreindre la défense. Les travaux furent arrêtés et l'humble demeure du bon Dieu resta à moitié faite; cela aussi entraînait dans son plan. Comme saint Paul, nous pouvions dire : « On nous persécute, mais nous ne périssons pas. » On a voulu entraver la construction d'un temple matériel, et il s'est élevé un temple spirituel sur lequel la main de l'homme n'aura point d'action. Aujourd'hui, on ne compte pas moins de quatre-vingts familles unies dans ce nouveau centre.

Mgr Mladenoff s'est fait un religieux devoir de venir les évangéliser lui-même à l'occasion des pâques. Il leur a acheté un terrain pour un cimetière. La construction de la chapelle, forcément interrompue depuis cinq ans, a été achevée, et Sa Grandeur y a célébré pontificalement, trois jours de suite, les fêtes de Pâques avec un grand concours de catholiques de la ville et des environs. Bien humble sans doute était le temple où se célébraient pour la première fois de si grands mystères; mais qu'il était beau et grand par la foi vive et la piété de ces nouveaux croyants, rappelant un peu celle des bons bergers de Bethléem... Merci à Notre-Seigneur et à nos généreuses bienfaitrices... Ah! que je voudrais qu'elles fussent là pour apprécier elles-mêmes l'opportunité actuelle de leurs aumônes! Je prie Notre-Seigneur d'être lui-même leur récompense.

Si de Ghevghely nous passons aux autres points de notre naissante catholicité de Macédoine, les mêmes actions de grâces sont à rendre au Seigneur pour toutes les bénédictions spirituelles et temporelles qu'il y répand de plus en plus. Parmi les grâces spirituelles, il faut placer au premier rang la dernière retraite pastorale de notre clergé indigène, prêchée par Mgr Mladenoff et votre serviteur, avec le zélé concours de nos confrères de Zéitinlik, en novembre dernier; puis l'ordination de quelques nouveaux popes plus instruits que ceux qui ont été élevés dans le schisme; les écoles des garçons pourvues de meilleurs maîtres, dont quelques-uns sortis de notre séminaire de Zéitinlik et du collège bulgare d'Andrinople; le sacrement de la pénitence reçu en de meilleures conditions par un grand nombre d'âmes, dans les temps des quatre grands jeûnes de l'année, etc., etc...

Nous n'avons encore qu'une seule école de filles dans notre vicariat apostolique, celle de Koukouch, tenue par nos Sœurs de la Charité; le nombre actuel des enfants qui la fréquentent est de cent trente. Espérons que nous aurons un jour, et dans un temps peu éloigné, la consolation d'entendre aussi, à tous les points principaux au moins, le bienfait si nécessaire des écoles catholiques pour les filles.

Pour le matériel, nous n'avons pas à nous plaindre. En deux ans, deux églises ont pu être construites; l'une à Sélevo, que Monseigneur a consacrée en septembre, et l'autre à Pirava, qu'on va consacrer aussi bientôt. Deux églises ont été réparées, à Jenindjé-Verdar et à Jounghilar. Je ne parle pas de la future cathédrale de Saint-Cyrille et de Saint-Méthode, dont les fondements ne sont encore qu'à fleur de terre. Il est à désirer que Monseigneur puisse bientôt reprendre les travaux de cette importante construction, qui sera, avec sa nouvelle résidence attenante, l'église principale du vicariat bulgare de la Macédoine à Salonique.

Le Seigneur, malgré tous nos démérites, ne discontinue

pas de nous bénir en cette mission, et les grâces qu'il répand sur nos petits travaux nous sont un gage de celles qu'il voudra bien nous accorder aussi dans l'avenir, pour sa plus grande gloire et l'extension de son Église dans cette contrée infidèle.

Si les persécutions continuent, c'est bon signe; c'est une preuve de plus, selon Notre-Seigneur et saint Vincent, que nous faisons l'œuvre de Dieu. La mission bulgare de la Macédoine n'a jamais été privée de cette divine distinction. Une église, celle de Slopintsi, qui depuis plusieurs années était au pouvoir des catholiques, nous a été enlevée de force, pour être donnée aux exarchistes. Mgr Mladenoff est resté à Ghevghely pour avoir raison de cette criante injustice. L'église de Diavoto, qui nous appartenait aussi et qu'on avait fermée à cause du litige avec les grecs, il y a quelques années, a été finalement attribuée à ces derniers. Mais nos catholiques ont déclaré qu'ils se feraient plutôt tuer que de renoncer à leur droit. Les gens de la force armée ont dit : « Nous n'avons pas reçu l'ordre de vous tuer, mais seulement de consigner l'église aux mains des grecs. » Les choses en sont restées là. Bénie soit donc la persécution qui a pour mission de raffermir nos Uniates dans la foi ! Prions ensemble Notre-Seigneur, non pas de faire cesser des épreuves qui entrent dans ses vues, mais de les rendre de plus en plus fructueuses pour l'accroissement de ce petit noyau catholique confié à nos soins. Faites prier aussi les petits enfants; j'ai toujours eu grande confiance dans la prière de ces petits anges terrestres.

Je suis, etc.

J. ALLOATTI,
I. p. d. L. M.

PROVINCE D'ESPAGNE

*Lettre de M. NOEL VILLAREJO, prêtre de la Mission,
à M. FIAT, Supérieur général.*

Heureux résultats d'une campagne de missions. Foi des populations espagnoles.

Cifuentes, le 27 février 1893.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Ce n'est pas la première fois que j'ai le bonheur de m'adresser à vous. Aujourd'hui, très honoré et bien-aimé Père, il m'a paru juste et convenable de vous écrire du champ de bataille, pour vous faire part, en soldat fidèle et comme membre, malgré mon indignité, de cette grande armée de notre chère Congrégation, des succès que nous avons obtenus.

Je prends cette liberté parce que je sais que votre cœur si zélé sera consolé par les nouvelles satisfaisantes des missions que nous donnons actuellement en ce diocèse de Sigüenza, M. Joseph Martin et moi.

Nous venons d'évangéliser dix villages, et en tous le Seigneur a daigné répandre les riches trésors de sa grâce.

Les habitants de cette contrée sont des gens simples et d'une foi solide ; de sorte que si, par le malheur des temps et la faiblesse humaine, il y a des transgresseurs de la loi divine, ils se rendent bientôt aux coups de la grâce toute miséricordieuse du Seigneur.

Dans les églises il y a toujours une nombreuse assistance pour entendre la parole divine. Aussi, le nombre de ceux qui ne s'approchent pas des sacrements de la pénitence et de l'eucharistie est-il fort restreint parmi ces bonnes gens.

Car c'est un fait que l'expérience n'a jamais démenti, que ceux qui assistent assidûment aux exercices de la mission résistent rarement à la vérité. Suivant le mot de l'Évangile, souvent c'est trente, soixante et jusqu'à cent pour un que produit la divine semence dans la terre bien préparée de leurs cœurs; de là on voit des consciences remises en paix au moyen d'une bonne confession générale; des inimitiés et des haines invétérées à jamais déposées, et, à une vie de péchés succéder une vie toute nouvelle de piété, présage d'une bonne et sainte mort.

En beaucoup d'endroits nous avons admiré des exemples très édifiants parmi la jeunesse des deux sexes. Quarante-deux jeunes gens se sont confessés et ont communie, en une matinée, dans une population de cinq cents communicants. Durant la mission, on a distribué la sainte communion à huit cents personnes; le seul jour de la communion générale, à la grand'messe, il y avait trois cents communions. — Un autre village de sept cent cinquante communicants a suivi l'exemple du précédent : à la communion des jeunes gens, il y eut soixante communicants de dix-huit ans et plus; et cela, sans compter les enfants de la première communion, garçons et filles, qui sont toujours en plus grand nombre. Durant toute la mission on a donné mille communions; à la communion générale il y eut quatre cents communicants.

Vous ne serez pas étonné, je pense Monsieur, et très honoré Père, de ce détail, que le nombre des communions est plus grand que celui des habitants; car, suivant notre désir de les voir fréquenter les sacrements, beaucoup de personnes, après avoir reçu Notre-Seigneur pendant la mission, s'approchent de nouveau de la sainte table le jour de la communion générale, pratique qui est en tout conforme à l'esprit de notre Mère la sainte Église et de nos saintes règles.

Dans d'autres localités, quoique plus petites, il y en a eu relativement davantage. Dans l'une d'elles, appelée Castejou

de Henares et ne comptant que deux cents communians, tous ont été assidus aux différents exercices de la mission; pas un seul n'a manqué de faire sa confession, et l'on a distribué cinq cents communions.

Je passe sous silence l'heureuse impression et l'enthousiasme religieux que produisent en particulier certains sermons et certaines cérémonies qui ont lieu pendant la mission. Je ne citerai que l'allocution faite aux enfants de la première communion, après laquelle ceux-ci vont demander pardon à leurs parents dans l'église même, ainsi que la consécration et la rénovation des promesses du baptême. Tout cela impressionne les parents même endurcis et indifférents, et les fait souvent changer d'idées et de conduite. En imprimant sur le front de leur enfant tendrement aimé le baiser de pardon et de réconciliation, leurs yeux versent parfois des larmes qui finissent par adoucir leur cœur; et eux-mêmes viennent alors contrits et humiliés aux pieds du confesseur.

Mais c'est au sermon du *pardon des injures* que souvent les larmes sont générales, les pleurs universels. Après que le missionnaire a montré les raisons et les motifs de s'aimer les uns les autres, de déposer les haines, de pardonner sincèrement à un ennemi, les cœurs sont émus, et il n'y a point d'offense qu'on ne remette. Les bouches parlent alors de l'abondance du cœur. « Oui! Père, oui! » s'écrient-elles avec sincérité.

Tous les assistants sont singulièrement frappés lorsque, le premier, le missionnaire se jette à genoux devant l'image de Jésus en croix, et leur demande pardon de la mauvaise édification qu'il a donnée et des fautes qu'il a commises dans son ministère pendant la mission. Cette scène de pleurs et de gémissements augmente encore lorsque, sur l'invitation du missionnaire, les enfants et les jeunes gens élèvent la voix pour demander pardon à leurs parents, et que ceux-ci leur pardonnent du fond du cœur.

Enfin, cet acte si solennel est couronné par une allocution de M. le curé, également invité par le missionnaire à adresser quelques paroles à ses ouailles. Mais plus d'une fois, à peine le vénérable prêtre a-t-il articulé quelques mots, que l'émotion gagne son cœur et que ses larmes se mêlent à celles de son peuple.

Voilà, Monsieur et très honoré Père, un récit bien imparfait du bien produit dans les missions. Je désire que ce récit puisse donner à votre esprit un instant de consolation au milieu de tant de préoccupations qui doivent vous absorber.

Je me recommande à vos prières, et je vous prie de me donner votre paternelle bénédiction.

Votre fils soumis,

NOEL VILLAREJO,

I. p. d. I. M.

*Lettre de ma sœur PINAL, Fille de la Charité,
à M. FIAT, Supérieur général.*

Les écoles catholiques à Madrid. Inauguration des écoles
de l'Immaculée-Conception.

Madrid, 25 février 1893.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Je viens vous entretenir de notre nouvelle école de l'Immaculée-Conception, fondée par les Dames de l'Association des Écoles catholiques, en vue d'arracher les enfants aux protestants, nos voisins; on peut la surnommer l'école de « la Mission », car il y a là un vrai apostolat à exercer.

En moins de quelques semaines, l'école de garçons tenue par les Frères, sous le vocable également de l'Immaculée-Conception, et la nôtre, furent prêtes. Ces Dames voulaient les inaugurer le 2 février, ce qui eut lieu. De ma vie je n'avais vu un enthousiasme religieux semblable.

Le 1^{er} février, le secrétaire de Mgr l'évêque vint bénir la chapelle des Frères, leurs classes et les nôtres. Le 2, la première messe fut dite dans la chapelle des Frères; Notre-Seigneur prit ainsi possession de la maison le premier.

Dans l'après-midi, à quatre heures, Monseigneur se rendit d'abord chez les Frères, où étaient réunis un assez grand nombre de prêtres et l'élite de la noblesse et de la cour. La plupart de ces Dames font partie des différents comités des nombreuses écoles catholiques de Madrid.

Monseigneur fit un discours de circonstance. On se serait cru à la prédication d'une croisade : tout le monde était comme électrisé et enthousiasmé. Puis Sa Grandeur donna la bénédiction du Très Saint Sacrement.

Cette nombreuse assemblée se transporta ensuite dans notre modeste école; Monseigneur parcourut à pied le court espace qui sépare nos deux écoles, suivi de toute l'assistance. On aurait dit une procession qui défilait devant les écoles protestantes et le temple; toutes les voitures de ces Dames formaient une longue haie des deux côtés : c'était vraiment un coup d'œil intéressant. Les journaux, nous a-t-on dit, annoncèrent que l'ouverture du temple protestant avait eu lieu solennellement;.... mais, le lendemain, ils furent contraints de se démentir. De plus, on a la confiance qu'il ne s'ouvrira pas, vu les démarches qui ont été faites à cette occasion, avec une grande énergie que Dieu bénira certainement.

La police était sur pied en cas de désordre. Mais tout se passa très bien. Ce fut une réelle manifestation catholique qui dépassa ce que l'on pouvait prévoir. Je n'oublierai de longtemps l'impression de ce jour.

Dès le lendemain, on a inscrit les enfants qui se présentaient, et le lundi suivant les classes ont commencé. Le nombre va toujours croissant: nous avons déjà dépassé la centaine; dix ou douze allaient auparavant à l'école protestante.

Quelques semaines avant l'ouverture de cette école, une bande de petites filles sortant de l'école protestante s'étaient littéralement jetées sur les nôtres de Santa Isabel, qui sortaient aussi ; une, plus hardie, alla jusqu'à frapper une des nôtres ; ce devint une vraie rixe. Nos pauvres petites ne savent pas encore recevoir quelques mauvais coups sans les rendre, aussi elles répondirent de la bonne manière et aux coups et aux paroles ; c'est à ce point que les parents cherchaient des gardes pour séparer les enfants, et les voisins se mettaient aux fenêtres pour voir la fin de cette lutte. Le lendemain, nous avons pris des précautions pour assurer le passage de nos enfants, qui dès lors ne furent plus inquiétées.

J'apprends aujourd'hui que le petit chef de la bande protestante, la petite fille la plus acharnée, est entre nos mains ; elle vient à l'école de l'Immaculée-Conception. Elle avait un peu peur des Sœurs, se rappelant ce qu'elle avait fait aux enfants de Santa Isabel, et craignait qu'on usât de représailles à son égard. A présent elle est rassurée et très touchée de voir qu'on la traite si bien. En entrant dans les classes, elle désigna du doigt plusieurs enfants, disant qu'elle les connaissait et qu'elles étaient de son école. Peu à peu on désertera cette école, si Dieu exauce nos désirs, et les enfants recevront une instruction d'accord avec leur foi.

Veuillez, mon très honoré Père, envoyer votre bénédiction à cette « mission » si intéressante et aux Sœurs qui en sont chargées : elles doivent avoir un cœur d'apôtre pour y faire du bien. L'ignorance de ces enfants est complète, mais elles viennent à nous avec bonheur. Quand nous aurons gagné leur cœur, nous amènerons facilement leur âme à la vérité.

J'ai l'honneur d'être, mon très honoré Père,

Votre très humble et très obéissante fille,

Sœur PINAL,

I. f. d. I. C. s. d. p. M.

ITALIE

PROVINCE DE ROME

Lettre de S. S. LÉON XIII à M. A. BARBERIS, prêtre de la Mission, directeur de la Revue Divus Thomas.

A notre cher Fils ALBERT BARBERIS, prêtre de la Congrégation de la Mission, LÉON, pape, treizième du nom.

Cher Fils, salut et bénédiction apostolique.

Comme Nos efforts tendent continuellement à propager la doctrine du Docteur angélique dans les sciences de la philosophie et de la théologie, Nous éprouvons une bienveillance toute particulière à l'égard de ceux que Nous voyons correspondre avec plus d'empressement à Nos conseils par leur soumission et leur travail. C'est dans leurs rangs que votre talent vous a assigné une place méritée, à vous, cher fils, ainsi qu'aux hommes éminents qui partagent vos labeurs dans la rédaction du *Divus Thomas*, dont vous avez bien fait d'entreprendre depuis longtemps déjà la publication à l'avantage des *Académies et des Écoles qui s'attachent à la doctrine scolastique*. Nous vous félici-

Dilecto filio Alberto Barberis presbytero e Congregatione Missionis
Leo PP. XIII.

Dilecte Fili, salutem et Apostolicam Benedictionem.

Qui Doctoris Angelici disciplinam in re philosophica et theologica curare pergimus provehendam, peculiari profecto erga eos benevolentia afficimur, quos videamus consiliis Nostris obtemperacione atque opera diligentius respondere. Hunc ad numerum sollicitia te tua, dilecte fili, merito adscribit, neque eos minus præstantes viros quos participes habes laborum in commentario *Divus Thomas* elucubrando, quod recte per vos utiliterque *academiis lyceisque Scholasticam sectantibus* jam pridem istinc cœptum est evulgari. De

tons, par conséquent, des bons résultats déjà obtenus, même à l'étranger, dont votre lettre et les volumes que vous Nous avez offerts rendent témoignage. Certes, on peut reconnaître combien Nos exhortations réitérées vous ont été profitables, et quel succès obtient votre œuvre, grâce à la protection et à la vigilance, tant de Notre vénérable frère l'évêque de Plaisance, que du Supérieur général de la famille de saint Vincent.

C'est pourquoi, poursuivez votre entreprise avec le même succès et avec une constante fidélité; attachez-vous-y d'autant plus que vous savez qu'elle est entièrement conforme aux constitutions et aux décrets de votre Congrégation. Du trésor des œuvres de saint Thomas d'Aquin, le plus précieux, sous tous les rapports, efforcez-vous de tirer dans son intégrité la doctrine qu'il contient, d'en donner le vrai sens par un examen sincère et des explications claires; puisiez-y les arguments propres à réfuter les nouvelles erreurs et à développer les sciences; et surtout servez-vous-en avec habileté pour défendre la religion dans la lutte acharnée que nous avons à soutenir contre nos ennemis.

C'est ainsi que, en travaillant, comme vous faites, avec une ardeur soutenue mais tempérée par la douceur, vous

bonis fructibus apud exteros quoque jam perceptis, quorum testes sunt et litteræ tuæ et volumina per hanc faustitatem Nostram oblata, equidem gratulamur. Agnoscere autem licet quantum cohortatio Nostra, haud semel vobis subjecta, profuerit et quam bene res vestra procedat auspiciis et vigilantia, tum Venerabilis Fratris Episcopi Placentini tum summi Congregationis Vincentianæ Moderatoris. — Idem igitur constanti religione et laude tenete propositum, eoque religiosius tenete, quod nostis cum Ordinis vestri constitutionibus decretisque omnino congruere. Ex thesauro operum Aquinatis, in omnes rerum partes præstantissimo, studete integram doctrinam expromere, mentem ejus veram, legitime excutiendo dilucideque explicando, proferre, apta inde suggerite adjumenta ad novas errorum opiniones refutandas omniaque ad incrementa disciplinarum, et, quod caput est, ad religionis præsidia, in tam acri ex hostibus conflictione, prudentes convertite. — Ita, ut instituistis, tam sedula actione quam lenitate moderationis elaboran-

obtiendrez certainement des résultats de jour en jour plus considérables et plus consolants. Daigne le Seigneur seconder vos efforts, comme Nous vous le souhaitons, et sa divine Sagesse vous accorder, par la bénédiction apostolique que Nous vous donnons avec une paternelle affection, d'abondantes lumières, à vous, cher fils, et à chacun de vos collaborateurs.

Donné à Rome près Saint-Pierre, le 7 février de l'année 1893, de Notre Pontificat la quinzième.

LÉON XIII, Pape.

Lettre de Mgr TAROZZI, secrétaire pour les lettres latines de Notre Saint Père le Pape Léon XIII, à M. J.-B. TORNATORE, prêtre de la Mission, à Plaisance.

TRÈS HONORÉ MONSIEUR,

Votre lettre et les livres que vous avez offerts au Saint-Père, par l'intermédiaire de Monseigneur l'archevêque de Nicomédie, ont été reçus avec une particulière bienveillance par Sa Sainteté, qui vous connaît et vous aime comme un homme honorablement occupé depuis de longues années à enseigner et à défendre la philosophie de saint Thomas

tibus, licebit sane ampliore in dies lætiorumque fructuum copiam colligere. Hoc nimirum, quod vobis valde cupimus, secundet feliciter Deus; cujus sapientia uberiora lumina et tibi, dilecte fili, et singulis operæ consortibus per Apostolicam benedictionem paterno animo imploramus.

Datum Romæ apud S. Petrum die VII februarîi MDCCCXCIII Pontificatus Nostri quintodecimo.

LEO PP. XIII.

R. Cl. Domino Joanni Bapt. Tornatore, e Congregatione Missionis, Placentiam.

R. Domine,

Litteras tuas et librorum munus, Reverendissimo Archiepiscopo Nicomediensi a te commendata, perbenigne Beatissimus Pater accepit. Qui nomen tuum, tanquam viri in philosophia Aquinatis tra-

d'Aquin. Comme vous savez toute l'affection qu'Elle professe pour la doctrine de saint Thomas et quel zèle Elle déploie pour en répandre de tous côtés l'amour et le culte, il ne vous sera pas difficile de vous imaginer le plaisir que vous Lui avez causé. De plus, votre présent a cela de particulièrement honorable et digne d'un homme religieux et d'un philosophe véritable, que vous l'offrez comme le gage de votre respectueux dévouement au Siège Apostolique. C'est pourquoi Sa Sainteté vous donne, Elle aussi, un gage de sa gratitude et de son affection paternelle dans la bénédiction apostolique qu'Elle me charge de vous transmettre, et qu'Elle désire être pour vous un moyen d'avancer dans la science et d'obtenir l'abondance de tous les biens désirables.

En vous communiquant la réponse du Saint-Père, je vous présente également mes félicitations et l'assurance de mes sentiments respectueux, et vous salue.

Votre tout dévoué,

O. TAROZZI,

Secrét. de N. S. P. Léon XIII pour les lettres latines.

Rome, du Palais du Vatican, le 6 des ides de février 1893.

denda tuendaque diutissime atque egregie versati cognitum habet et carum. Quum vero scias quantum ipse doctrinam admet S. Thomæ, atque ut passim adametur et colatur quantum operæ impendat, plane vides quam ipsi gratam rem feceris. Accessit autem muneri tuo hæc laus, et religioso viro et vero philosopho digna, quod sit a te oblatum, veluti pignus animi in Apostolicam Sedem obsequentissimi. Quamobrem pignus et ipse gratæ paternæque voluntatis, me interprete, tibi rependit in Apostolica, quam donat, Benedictione, cujus beneficio habeas et studiorum incrementa et omnium lætissimorum copiam bonorum.

Atque egomet tibi, hæc dum nuntio, valde gratulor observantiæque meæ testimonium adjicio. Vale.

Addictiss.

O. TAROZZI.

D. P. Leonis XIII ab epist. latinis.

Romæ, ex ædibus Vaticanis, VI id. feb. an. MDCCCXCIII.

*Lettre de M. MARTORELLI, visiteur de la province de Rome,
à M. S. STELLA, assistant de la Congrégation, à Paris.*

Mort édifiante de M. Félix Zualdi.

Rome, Monte Citorio, 7 mars 1893.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit toujours avec nous!

Le bon M. Zualdi est retourné à Dieu, laissant un grand vide dans cette maison qu'il a tant édifiée par sa vertu, qu'il a tant aimée, et pour laquelle il a tant travaillé.

Jeudi, l'*Académie liturgique*, en reconnaissance de ce qu'il l'a dirigée pendant un si grand nombre d'années, et pour honorer la mémoire de l'éminent rubriciste, fera célébrer un service solennel.

Il fut atteint d'une fluxion de poitrine. La maladie sembla d'abord céder, mais elle reprit et l'accabla, car il était bien faible. Vous savez sa délicatesse : il a joui pendant les derniers jours de sa vie d'une très grande tranquillité.

Il avait reçu la sainte communion et s'était confessé le matin; il reçut l'extrême-onction ayant toute sa présence d'esprit. Le lendemain, lundi, 6 mars, à quatre heures et demie du matin, il passa au repos des élus, comme sa touchante piété et sa vertu hors ligne donnent lieu de l'espérer.

Je vous prie d'agréer l'assurance des respectueux sentiments et de toute l'estime avec laquelle je suis en l'amour de Notre-Seigneur,

Monsieur et bien cher confrère,

Votre tout dévoué serviteur,

MARTORELLI,

I. p. d. I. M.

PROVINCE DE NAPLES

*Lettre de M. le Curé de la cathédrale de Salerne
à M. FIAT, Supérieur général.*

Conversion d'un vieillard malade, attribuée à l'intercession
du B. Jean-Gabriel Perboyre.

Salerne, le 14 novembre 1892.

TRÈS HONORÉ PÈRE,

Je suis heureux de communiquer à Votre Paternité l'agréable nouvelle de la conversion d'un vieillard malade, arrivée, au mois de décembre dernier, dans cet hôpital Ruggi d'Aragona, confié aux soins des bonnes Filles de Saint-Vincent de Paul; conversion qui, par sa nature, semble devoir être attribuée à l'intercession du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre, par les prières duquel notre très aimable Sauveur se montre si admirable de nos jours.

Le 9 août de l'année dernière, entra dans ledit hôpital le septuagénaire Antoine Culmo, portefaix de profession, atteint d'un asthme cardiaque. L'œil expérimenté de la sœur hospitalière reconnut aussitôt en lui le germe d'une infirmité qui devait bientôt le conduire au tombeau. C'est pourquoi, tout en lui procurant avec sa sollicitude habituelle tous les moyens de guérison, elle crut prudent de lui suggérer la pensée de mettre ordre aux affaires de son âme. Mais le vieillard répondit : « Ma Sœur, je comprends bien. Mais vous vous trompez; je ne suis pas encore à une telle extrémité, pour prendre les moyens dont vous parlez. Quand il sera temps, je saurai y penser moi-même. »

Cependant le mal continuait son cours, et tous les symptômes faisaient craindre que la fin ne fût pas éloignée. La pauvre Sœur priait et espérait. Elle voulut cependant faire

une autre tentative, et elle dit au malade de ne point se faire illusion et de penser sérieusement à ses affaires. Le vieillard l'interrompit : « Ma Sœur, dit-il, je vous remercie de votre bonne volonté. Tout ce que vous me direz sur ce sujet est inutile. En fait de religion, je n'ai jamais rien su dans les soixante-dix ans de ma vie ; quand j'étais petit, on me disait que j'avais été baptisé ; à part cela, je n'ai point fréquenté l'église. Je n'ai jamais su ce que c'est que la confession, encore moins suis-je disposé maintenant à en entendre parler. Je mourrai comme j'ai vécu : voilà tout. Du reste, Dieu est bon ; il me sauvera. — Oui, répondit la bonne Sœur, Dieu est bon ; espérez en lui, il vous sauvera. » Et en disant cela, elle crut bon de rapporter le fait à la Supérieure.

A cette époque on n'était pas loin de la fête du nouveau bienheureux Jean - Gabriel Perboyre, 7 novembre. La digne Supérieure, sœur Bermès, s'était déjà procuré le tableau du Bienheureux tenant entre ses bras les instruments de son supplice. En prenant ce tableau dans ses mains pour le faire suspendre à une des parois de l'oratoire, la Révérende Mère s'écria avec foi : « Oh ! bienheureux Jean-Gabriel Perboyre, soyez le bien venu ici ; que la première grâce, gage de votre protection sur cette maison de vos Sœurs, soit la conversion de mon pauvre vieillard ! » L'espérance, appuyée sur la foi, lui faisait regarder comme déjà obtenue la grâce demandée ; elle ne se trompait pas.

Le lendemain, voilà qu'elle se rend de bonne heure à la salle des malades, et, s'étant arrêtée au lit n° 4 : « Antoine, dit-elle, comment va votre santé ? comment avez-vous passé la nuit ? » Elle trouva au malade l'air satisfait. « Je ne sais, dit le vieillard, comment cela s'est passé ; toute la nuit, je n'ai eu d'autre désir que celui de me confesser. Ayez la bonté de faire chercher le curé de la cathédrale ; j'ai besoin de le voir. C'est à lui que je vais faire la confession de toute ma malheureuse vie ! » Je passe sous silence le

contentement, la joie de la Mère supérieure et des autres Sœurs de la maison.

Le curé ne tarda pas à venir. Il prit des informations, puis se rendit auprès du malade. « Mon ami, lui dit-il, vous m'avez fait appeler ; me voici à votre service. Je serais bien heureux si je pouvais vous procurer des consolations. — Ah ! mon Père, répliqua le malade, vous avez devant vous un homme de soixante-dix ans qui, toute sa vie, a été loin de Dieu, qui a souillé son âme de tous les vices et a vécu dans l'oubli de tous ses devoirs religieux. »

Après ces indications il rend compte au curé de l'agitation qu'il a eue durant la nuit et de la résolution qu'il a prise de faire la confession de toute sa vie. Alors le prêtre cherche à ranimer en lui la confiance dans la miséricorde de Dieu, et à lui assurer que, s'il a beaucoup péché, beaucoup lui sera pardonné.

Cependant le ministre du Seigneur s'entretint longtemps avec le malade, et deux fois encore, les jours suivants, il vint le trouver. La Sœur lui apprit de son mieux les rudiments du catéchisme ; enfin, vu les signes non douteux d'un repentir sincère et d'une entière conversion, il fut absous, et au ciel on put fêter le retour au bercail de cette brebis égarée. Il continua à passer ses jours dans la ferveur chrétienne ; il s'approcha souvent des sacrements, jusqu'à ce que, muni de tous les secours de la religion, il rendit son âme en paix, le 27 décembre de la même année 1891.

Votre Paternité se plaira certainement à regarder comme la cause de la conversion de notre vieillard, l'intercession du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre ; d'autant plus que le converti, à deux autres époques voisines de celle de sa dernière entrée, avait été admis dans le même hôpital, et qu'alors furent inutiles tous les soins, tous les moyens de persuasion de la même Sœur hospitalière, qui cherchait à le porter au devoir de la confession sacramentelle.

Enfin, pour ôter tout doute sur cet écrit, je déclare que le prêtre réclamé par le malade a été la personne soussignée elle-même. On désirerait beaucoup, si vous le voulez bien, qu'on rendît le fait public, par le moyen qui vous semblera le plus convenable, tant pour glorifier le Seigneur, que pour promouvoir le culte de notre Bienheureux.

En vous baisant respectueusement la main, je demeure,
De Votre Paternité très honorée,
le très humble et très dévoué serviteur.

JULIEN NASTRI,
Chanoine-curé,
agréé à l'Œuvre de S. Vincent de Paul.

PROVINCE DE CHINE

VICARIAT DU KIANG-SI MÉRIDIONAL

EXTRAIT DU RAPPORT

Sur la Mission du Kiang-si méridional adressé à la Sacrée Congrégation de la Propagande, par Mgr AUGUSTE COQSET, vicaire apostolique, le 5 décembre 1892.

(Traduction.)

ORIGINE, DÉVELOPPEMENT, ÉTAT ACTUEL DE LA MISSION

I. — La partie méridionale de la province du Kiang-si, que nous habitons, était autrefois bien plus connue des Missionnaires qu'à présent, par la raison que c'était là qu'abordaient tous ceux qui pénétraient en Chine. Alors, en effet, régnait l'influence du Portugal, et Macao était le centre actif des relations commerciales; force était aux ouvriers évangéliques, destinés pour l'intérieur de la Chine, de passer par la ville de Canton : là seulement, les navires européens pouvaient aborder. De Canton à Pékin, le voyage était facile et se faisait sans interruption sur les fleuves, à l'exception de quelques lieues qu'il fallait faire par terre pour passer la montagne de Meï-ling, point de démarcation des provinces du Kiang-si et de Canton.

Le grand fleuve du Kan-kiang, qui sort des monts Meï-ling et traverse le Kiang-si du sud au nord, partage cette province en deux parties. Il en baigne toutes les villes principales; il était la grande route fréquentée par les innombrables barques des mandarins et des marchands qu'on voyait monter et descendre sans cesse son cours.

C'est le chemin suivi en 1595 par Mathieu Ricci, qui pénétra le premier jusqu'au cœur de la Chine, et après lui,

deux siècles durant, par nombre d'hommes apostoliques. Par là sont passés également deux légats apostoliques, le cardinal de Tournon, en 1705, et Mgr Mezzabarba, en 1720. Là enfin, on a vu souvent les Missionnaires qui se rendaient à la cour impériale ou qui en revenaient sur des bâtiments de l'État et aux frais des magistrats locaux, reçus avec honneur dans les principales cités et entourés de toutes sortes d'égards par les mandarins. Il en résultait assurément une haute idée de notre sainte religion parmi le peuple de cette contrée; et on pouvait espérer voir se propager plus facilement la doctrine de ces hommes que l'empereur lui-même, pensait-on, honorait à ce point.

Quoi qu'il en soit de cette appréciation, il n'est pas étonnant que cette partie méridionale du Kiang-si, ayant été fréquemment visitée par les hommes apostoliques qui dès le début y avaient de nombreux pied-à-terre, ait vu jadis une foule de néophytes. Cet endroit, en effet, était on ne peut mieux choisi, car il était assez proche de Macao pour en recevoir les secours nécessaires, et assez éloigné de cette ville pour que le peuple ne connût point les mauvais exemples des Européens du marché portugais. Le caractère même de ce peuple, ignorant et simple, faisait qu'il était alors d'autant moins hostile aux Missionnaires, que ceux-ci jouissaient d'une plus haute considération auprès des magistrats.

Aussi, au dix-septième et au dix-huitième siècle, trouvait-on dans les principales villes de ce district, à Ki-ngan, à Kan-tcheou, à Nan-ngan, etc., des temples élevés au vrai Dieu et des résidences de Missionnaires. Telle est la tradition certaine, basée sur des témoignages authentiques; les documents écrits nous font défaut, mais nous croyons bien qu'on les pourrait trouver ailleurs.

Depuis son origine, qui remonte à l'année 1595, jusqu'en 1658, notre mission fut sous la juridiction de l'évêque de Macao. C'est pendant ce temps, je crois, que le nombre des

chrétiens augmenta notablement. En 1658, la province du Kiang-si passa sous la juridiction de Mgr Pierre Lamoignon-Lambert, qui mourut dans le royaume de Siam avant d'avoir touché la Chine.

En 1690, le Kiang-si est annexé au diocèse de Nankin, mais pour peu de temps. En effet, en 1696, un délégué spécial fut envoyé par Innocent XII pour administrer la chrétienté du Kiang-si. C'était Alvare Benavente, des Augustins, évêque d'Ascalon, qui réclama, dit-on, contre les décisions du légat apostolique. Il mourut à Macao, en 1709, et n'eut point de successeur. Tant qu'il administra le Kiang-si, il habita dans la ville de Kan-tcheou, c'est-à-dire dans la partie méridionale de la province, où alors les chrétiens étaient plus nombreux. Plût à Dieu que tous fussent demeurés plus fermes dans la foi ! Car là où autrefois il y avait des chrétientés florissantes et de belles églises, nous ne voyons à présent que des idolâtres et des temples de faux dieux. De tout ce que nous avons entendu et de ce que nous voyons, à défaut d'autres documents, nous pouvons conclure avec raison qu'il y a eu dans nos districts plusieurs milliers d'apostats.

Si l'on cherche les causes d'un si grand malheur, l'histoire en quelque sorte répondra.

La première cause a été la faiblesse des chrétiens. Beaucoup de néophytes étaient venus au baptême pour des motifs tout terrestres. Dès que la faveur des princes leur fut retirée ou que la persécution se mit à sévir, la foi d'un grand nombre disparut.

La deuxième cause a été la pénurie absolue et prolongée des Missionnaires dans cette partie du Kiang-si qui était confiée principalement aux prêtres portugais. Le zèle des protecteurs des missions s'était bien refroidi, au siècle précédent, soit à Macao, soit en Portugal. Toutes les perturbations religieuses qui agitérent ce pays, en particulier l'expulsion des Jésuites, ont été funestes à cette mission. Les

ouvriers évangéliques, devenus moins nombreux, disparurent peu à peu. Le dernier prêtre portugais, appelé Joseph *Shu*, ancien jésuite, dont nous ignorons le nom européen, mourut nonagénaire en 1795, aux environs de la ville de Kan-icheou, où se trouve son tombeau. Cette mission était devenue comme un champ abandonné, et elle resta dans cet état pendant de longues années.

Cependant, même au commencement de ce siècle, il y avait dans cette partie méridionale plus de chrétiens qu'il n'y en a actuellement. Nous trouvons encore çà et là des villages et des bourgs dont les habitants n'ont pas abandonné la foi depuis bien longtemps, car il y a encore parmi eux des vieillards qui ont été baptisés dans leur enfance; mais ils vivent comme des païens, et leurs enfants et petits-enfants sont restés infidèles. Ces chrétientés sont perdues, et il sera bien difficile de les ramener, engagées qu'elles sont dans les filets de la superstition et retenues par les mariages contractés avec les païens. S'il y avait eu là un prêtre, ce malheur ne serait pas arrivé. Ces chrétiens étaient donc complètement abandonnés. Il y en eut parmi eux qui recueillirent de l'argent et se rendirent à Macao, à Canton, dans la province du Fo-kien, même à Pékin, pour demander des Missionnaires; mais tout fut inutile. Un seul prêtre indigène, nommé Marc Tchang, vint de Canton pour prendre soin des chrétiens de la préfecture de Kan-icheou. Toujours caché dans les montagnes, par crainte de la persécution, et seul qu'il était, il ne put suffire à s'occuper convenablement de toute la contrée. Sa présence cependant servit grandement à préserver plusieurs chrétientés d'une ruine imminente.

Il mourut en 1828 et fut enterré dans les montagnes qui lui avaient servi de retraite pendant sa vie. Sur sa demande, pour l'assister à la mort, Mgr Carpena, vicaire apostolique du Fo-kien, envoya auprès de lui un prêtre également indigène, du nom de Joseph Lieou, qui, seul encore, prit

soin de ce troupeau jusqu'à l'arrivée des prêtres de la Mission, en 1836.

A partir de ce moment, la mission du Kiang-si commença à revivre. Le nombre des chrétiens s'élevait alors, dans toute la province, à 6 000, dont plus de la moitié pour les districts méridionaux. Aujourd'hui, il s'élève à 20 000. Mais ce résultat vient plus des progrès du christianisme dans les autres parties de la province que de son accroissement dans ce district. La suite de ce rapport en donnera l'explication.

La troisième cause pour laquelle le nombre des chrétiens, qui avait déjà baissé, ne cessa de diminuer dans le Kiang-si méridional, tandis qu'il avait augmenté dans les autres parties, fut la manière d'agir des Missionnaires.

En 1838, en effet, la province du Kiang-si, unie à celle du Tché-kiang, fut érigée par le Saint-Siège en vicariat apostolique dont Mgr Rameaux, de la Congrégation de la Mission, devint le premier vicaire apostolique. En 1846, la province du Kiang-si, séparée du Tché-kiang, fut constituée en un vicariat distinct confié à Mgr Larribe, de la Congrégation de la Mission. Ces deux évêques visitèrent une fois certaines chrétientés du sud; mais après eux, jusqu'à la création du vicariat du Kiang-si méridional, les fidèles de cette région ne virent plus leur évêque; c'est-à-dire que, pendant l'espace de quarante ans environ, ils se retrouvèrent dans la première situation. Les circonstances, en devenant favorables aux autres localités, devinrent considérablement préjudiciables à celle-ci. En effet, en 1842, d'autres ports furent, comme celui de Canton, ouverts aux bâtiments étrangers. L'extension des rapports commerciaux sur tout le littoral chinois fit décroître la prospérité du commerce de Macao, seul marché ouvert jusqu'alors. L'ouverture de ports nouveaux fut cause que les Missionnaires abandonnèrent la voie de Macao et de Canton et pénétrèrent en Chine par d'autres points. Bien plus, en 1860,

d'autres ports furent encore ouverts dans l'intérieur, sur le grand fleuve du *Yang-tse*, et même les Missionnaires qui étaient destinés au Kiang-si arrivèrent par Kieou-kiang, situé à l'extrémité nord de cette province. C'est ainsi que les districts par où entraient autrefois les Missionnaires passèrent en second et presque au dernier rang. La partie de la mission où jadis on débarquait tout d'abord devint inaccessible; ce ne fut plus qu'un chemin d'une importance toute secondaire où ne passait plus qu'un petit nombre d'ouvriers évangéliques, et où on ne recevait que de rares secours.

La quatrième cause funeste à notre mission, ce fut la révolution qui pendant dix ans, de 1850 à 1861 environ, agita les provinces du sud de l'empire chinois. Nulle part elle ne sévit d'une manière plus effrénée que dans le Kiang-si méridional. Grand fut le nombre des hommes tués, des maisons détruites dans cette guerre civile. Une grande quantité de chrétiens y trouvèrent également la mort, soit de la main des révoltés qui les regardaient comme la population soumise, soit de la main des impériaux qui les prenaient pour des rebelles : ce qui se conçoit sans peine au milieu de troubles si prolongés; bien d'autres furent même emmenés par les révoltés et ne revinrent jamais. Trois églises seulement restaient de celles qui avaient été construites au siècle précédent; elles furent complètement détruites pendant la révolution dans les contrées méridionales.

A ces causes je puis ajouter une cinquième qui persiste encore dans cette mission, et qui, tandis que les autres empêchements sont levés, demeure comme le grand obstacle et l'empêchement spécial entravant la propagation de la foi; nous sommes impuissants à en triompher, et il faut le secours divin. Les lettrés de ce pays, les riches et les marchands, c'est-à-dire ceux qui exercent une influence réelle sur le peuple, et souvent même sur les magistrats, toute cette classe, quand il s'agit de nous, professe une haine profonde pour les Européens, et plus spécialement encore

ici que dans d'autres parties de la province. Ils croient que ce sont les Européens qui ont fait tort à leur commerce. En effet, depuis que les divers traités entre la Chine et les nations européennes ont permis que les navires étrangers abordassent à d'autres ports, soit sur le littoral, soit sur le fleuve Yang-tse, le commerce a presque disparu dans les villes méridionales du Kiang-si, surtout dans la ville de Kan-tcheou, où l'on nourrit par suite contre nous une plus opiniâtre malveillance. Les gouverneurs de cette ville veillent sans cesse à ce que les Missionnaires n'habitent pas dans son enceinte. Quel changement ! Autrefois beaucoup d'habitants de cette cité étaient chrétiens, quatre églises s'élevaient dans ses murs, et nulle part ailleurs les Missionnaires n'étaient honorés comme à Kan-tcheou ; aujourd'hui, nous ne pouvons même pas arriver jusqu'à ses murs, et il y a vingt ans, il n'était pas permis aux chrétiens d'entrer dans son enceinte sans profaner le signe sacré de notre sainte religion, car sur le seuil des portes étaient gravées des croix que les passants devaient fouler aux pieds. On voit encore de ces croix.

De cette haine particulière résulte aussi une particulière difficulté pour l'ouvrier évangélique dans le Kiang-si méridional. Elle a été la cause des grandes souffrances qui abrégèrent la vie du premier vicaire apostolique de ce vicariat.

Au mois d'août de l'année 1879, Léon XIII détacha la partie méridionale de la partie septentrionale, en créant le vicariat du Kiang-si méridional, sous la juridiction de Mgr Adrien Rouger qui en était chargé auparavant comme pro-vicaire apostolique. C'était une rude tâche que celle de ce vénéré confrère lorsqu'il entra dans cette mission en 1880. Ici tout était à faire, ou plutôt à refaire, ce qui est plus difficile. Il visita toute la mission, exhortant partout les chrétiens avec un zèle infatigable ; il ouvrit des écoles, fonda un séminaire, construisit cinq églises et eut le bonheur de bâtir une résidence principale, après bien des con-

flits avec les lettrés, qui lui étaient hostiles, et des peines de toutes sortes. Après cet heureux résultat, M. Rouger, fondateur de ce nouveau vicariat, reçut la consécration épiscopale et devint vicaire apostolique; c'était en 1884. La même année, peu de jours après son sacre, comme il était occupé, dans le district de Loung-tsuén, à bâtir un petit orphelinat, il fut accablé de coups par des hommes pervers, et cela si cruellement qu'il n'en guérit jamais. En 1886, après avoir bâti, aux environs de Kan-tcheou, une autre résidence devenue nécessaire aux Missionnaires, une nouvelle tempête s'éleva, fomentée par les lettrés; la maison à peine achevée est envahie par une bande de brigands qui la pillent et la détruisent. Tant de désastres venus coup sur coup avaient brisé les forces physiques du vicaire apostolique, mais non son grand courage. Il sortit de cette mission pour aller demander du secours à l'ambassadeur français; mais vers la fin de l'année la maladie le força à regagner la France; et il mourut pieusement à Paris, dans le courant du mois de mars de l'année 1887.

Au mois de décembre de la même année, M. Auguste Coqset, de la Congrégation de la Mission, ancien missionnaire dans le vicariat de Pékin, fut chargé de ce vicariat.

Le territoire de cette mission se trouve entre les montagnes qui entourent la partie méridionale de la province du Kiang-si et la séparent du Fo-kien à l'est, de Canton au sud, du Hou-nan à l'ouest. Au nord, notre vicariat touche le Kiang-si septentrional et le Kiang-si oriental. Il n'y a point de doute possible au sujet du territoire de cette mission, vu que la démarcation ecclésiastique s'accorde avec la démarcation civile. D'ailleurs, une carte chorographique de notre vicariat a déjà été envoyée à la Sacrée Congrégation.

La mission est desservie actuellement par huit prêtres de la Congrégation, y compris le vicaire apostolique et un prêtre indigène, et par trois autres prêtres indigènes. Nous avons depuis sept ans un séminaire où étudient actuellement

2 élèves de théologie, 3 de philosophie et 15 de latin. Nous avons aussi des écoles : 12 pour les garçons, 2 pour les filles. C'est bien insuffisant, mais les ressources nous font défaut.

Enfin, ce qui nous est plus nécessaire c'est de voir croître le nombre des ouvriers, de pouvoir ouvrir des écoles chrétiennes, de créer un collège où se formeraient des bons catéchistes et des maîtres capables : nous en avons le plus grand besoin.

Mgr Coqset, dans la crainte que la situation de la mission du Kiang-si ne soit surfaite et que les besoins réels ne soient pas bien compris de ceux qui peuvent charitablement y subvenir, a fait une utile rectification aux renseignements donnés antérieurement (Notice sur Mgr Rouger). (*Annales de la Mission*, t. LIII, p. 594 ; et *Notices*, t. V, p. 192 et suiv.)

La « statistique » dont il est parlé (*Notices*, t. V, p. 192) était un plan, un projet de ce que Mgr Rouger espérait réaliser. Mais il n'a pu l'exécuter.

A part la résidence bâtie par Mgr Rouger à Ki-ngan et qui est son œuvre principale, le reste n'était guère qu'une espérance. Il n'y a que cinq églises *en tout* et pour tout le vicariat. Les autres détails sur les districts, séminaires, orphelinats, stations ou paroisses commencées doivent être réduits dans la même proportion. (Note du 14 déc. 1892.)

VICARIAT DU TCHÉ-KIANG

*Lettre de M. BARBERET, prêtre de la Mission,
à M. FIAT, Supérieur général.*

Accident au séminaire de Ning-po. Protection providentielle.

Ning-po, 30 août 1892.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Je viens de terminer ma retraite annuelle, et sur le point de retourner aux îles, j'éprouve le besoin de vous parler un

peu de mes œuvres. Ce n'est pas un nouveau rapport que je viens vous adresser; je vous ai écrit assez longuement pour ce qui concernait le *petit séminaire Saint-Vincent des îles*, il y a deux ans. Aujourd'hui, c'est tout simplement un acte de reconnaissance que j'accomplis envers la très sainte Vierge, en vous donnant quelques détails sur l'accident dont nous aurions pu être les victimes, sans un acte de sa maternelle et puissante protection. Vous nous aiderez à la remercier.

Dans la description que je vous faisais de notre petit séminaire, je vous disais, en parlant de la maison, que c'était une construction, sinon élégante, du moins solide. En effet, aucun défaut extérieur ne faisait présager une catastrophe. Toutefois, quelques semaines avant l'accident, j'avais entendu dans la toiture de violents craquements dont je cherchais en vain la cause, car tout à l'extérieur semblait en bon état. Je ne m'en préoccupai pas davantage, lorsque dans la nuit du 3 au 4 mars, vers onze heures et demie, je fus réveillé en sursaut par une violente secousse; tout dans la chambre que j'habite était en mouvement. J'entendis même quelques cris confus, puis tout rentra dans le silence. Croyant être en proie à un mauvais rêve, j'essayai de me raisonner un peu et je me rendormis. Vers deux heures du matin, mêmes secousses, mais plus accentuées que la première fois : le lit, la table, tout tressautait dans la chambre; on eût dit que quelqu'un les agitait avec violence. Cependant, comme je n'entendais rien dans la pièce voisine qui sert de dortoir à quelques séminaristes, je me rassurai un peu; mais je ne pus me rendormir. Comme à l'ordinaire, je me rendis à l'oraison avec mon confrère chinois; j'étais un peu fâché d'avoir passé une si mauvaise nuit.

Lorsque à cinq heures j'allai sonner le réveil du séminaire, j'entendis les élèves m'appeler à grands cris de la fenêtre du dortoir. La pensée d'un malheur m'envahit, je tremblais d'arriver jusqu'à eux et d'apprendre une mauvaise nouvelle. C'est alors que j'eus l'explication des diffé-

rentes secousses qui avaient ébranlé la maison ; les séminaristes étaient maintenant barricadés dans leur dortoir par les poutres du toit qui s'étaient effondrées sur leurs têtes. C'était bien eux qui avaient appelé au secours vers le milieu de la nuit ; mais, comme leurs cris n'étaient pas entendus, ils s'étaient retirés dans un coin du dortoir encore intact, attendant, dans une anxiété facile à comprendre, l'heure du réveil. « Êtes-vous tous vivants?... N'y a-t-il pas de blessés ? » ce fut ma première question. Ils me répondirent en riant qu'ils étaient tous sains et saufs, mais qu'il fallait se hâter de les tirer de là. Une seule fenêtre à l'ouest était restée libre ; je fis aussitôt appliquer une échelle pour opérer en quelque sorte un sauvetage. Je ne puis vous dire quelle fut ma joie de les revoir tous sans la moindre égratignure. Aussi ma messe, ce jour-là, fut une messe d'actions de grâces ; c'est à notre bonne Mère, nous le croyons, que nous étions redevables d'une si visible protection.

Je reviens ensuite pour me rendre compte des dégâts, et surtout de la cause de cette catastrophe. La poutre principale s'était brisée dans son enture, entraînant dans sa chute une masse de tuiles et de briques et toute la carcasse du toit. Pourquoi nos enfants n'avaient-ils pas été écrasés ? Quel obstacle avait retenu en suspens sur leurs têtes tout cet amas de décombres ? Nous ne le savons pas. Nous avons des raisons de l'attribuer à la particulière protection de la très sainte Vierge, dont l'image était suspendue dans cette salle. Veuillez la remercier avec nous.

Je n'ai que de bonnes nouvelles à vous donner de nos œuvres. Mes chers séminaristes sont toujours bien pieux et bien appliqués à l'étude.

Bénissez-nous tous, mon très honoré Père. Je reste, en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie Immaculée,

Votre fils très dévoué,

ÉMILE BARBERET,

I. p. d. I. M.

*Lettre de ma sœur FAURE, fille de la Charité,
à la très honorée Mère HAVARD.*

Détail des œuvres de la maison de la Présentation.

Tchou-chan, maison de la Présentation, 29 novembre 1892.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

En vous envoyant nos comptes de l'année, je me propose de vous donner quelques détails sur nos diverses œuvres, afin que vous les connaissiez toutes.

Il faut que je vous prévienne d'abord que notre maison est très pauvre, mal installée. C'est vraiment l'étable de Bethléem. A l'entrée de la maison se trouve le dispensaire. Tous les jours on y soigne de cinquante à soixante malades. Les pauvres gens de la campagne font quelquefois sept ou huit lieues pour venir se faire soigner, et ils demandent toujours quelques remèdes à emporter chez eux; on les leur accorde de grand cœur, et nous voudrions avoir plus de ressources pour leur donner largement tout ce qui leur est nécessaire. Les habitants des îles sont si pauvres! ils manquent de tout! Beaucoup de gens meurent dans leurs chaumières, faute de soins et de nourriture.

Nous baptisons de temps en temps de petits moribonds qu'on nous apporte de très loin.

Nous avons deux hôpitaux, celui des hommes, contenant dix-huit lits, et celui des femmes, vingt-cinq lits. Ici, c'est l'arche de Noé : nous recevons catéchumènes, malades, vieilles femmes, filles de la Sainte-Enfance qui sont mariées; il y a toujours cinq ou six de celles-ci qui y séjournent pour une cause ou pour une autre; elles ont toujours des petits enfants avec elles. Le local est pour vingt-cinq personnes, mais le plus souvent il y en a cinquante et jusqu'à quatre-vingts. On couche par terre, et même sous les

lits. Nous avons bien des fois mal au cœur en voyant une pareille misère.

Ce sont les pauvres vieillards qui sont le plus à plaindre, quand ils sont arrivés à un certain âge et ne peuvent plus travailler; beaucoup alors viennent nous demander de leur donner un asile. Je leur ai promis que quand nous aurons quelques ressources, nous les recevrons de grand cœur. Nous en avons quelques-uns qui étudient le catéchisme; ils ont hâte qu'on les baptise, ils sont très fervents. La pension n'est pas chère : 60 francs suffisent pour nourrir un vieillard et le vêtir; et pour assurer un lit, 1 000 francs.

Maintenant, ma très honorée Mère, entrons dans l'orphelinat de la Sainte-Enfance. Les enfants sont partagées en deux ouvroirs. Dans le premier, il y a quatre-vingt-dix jeunes filles de douze à vingt-trois ans, à l'air réjoui et aimant à rire; elles sont laborieuses, et on les forme à toutes sortes d'ouvrages : elles filent, tissent la toile, travaillent à l'aiguille. Nous voudrions avoir les ressources qu'ont nos chères Sœurs de France pour les ouvroirs, et trouver qui nous fournisse du travail; mais en Chine il n'y a aucune ressource de ce genre. Dans le petit ouvroir il y a soixante-quatre enfants, ayant depuis cinq ans jusqu'à douze. Ici, elles étudient la moitié de la journée, et après elles filent, font du cordon de toutes sortes. C'est très gentil, ma très honorée Mère, de voir tout ce petit monde à l'ouvrage. Malheureusement, elles sont trop à l'étroit; au dortoir tous les lits se touchent; il y en a qui couchent par terre. Mais le bon Dieu les protège. Depuis plusieurs années, nous n'avons pas été visitées par le choléra, qui, à peu près tous les ans, faisait des victimes dans notre maison.

Nous voilà, ma très honorée Mère, à l'école externe. Ici on instruit les enfants des chrétiens et les petites filles catéchumènes. Parmi elles, il y a aussi des orphelines de parents chrétiens. La mission se charge d'élever ces enfants jusqu'à l'âge de leur mariage. Cette année, leur nombre s'est aug-

menté; on en compte quarante-deux depuis quelques jours.

Parlons maintenant des visites à domicile. De tous côtés, on vient nous prier d'aller voir les malades dans les villages. Impossible de répondre à ces invitations; déjà le nombre de Sœurs ne suffit pas pour les œuvres de l'intérieur de la maison. Cette année, nous n'avons pu sortir que cinq ou six fois. Tout dernièrement on vint nous tourmenter pour aller dans une île où il y avait beaucoup d'enfants malades; nous promîmes d'y aller, mais nous ne pûmes réaliser notre projet, des empêchements étant survenus. Ces pauvres gens étaient allés nous attendre aux endroits où l'on débarque. Le lendemain, plusieurs vinrent nous trouver pour savoir ce qui nous avait retenues et pour nous exprimer leurs regrets. Ils nous apportèrent des petits présents qu'ils avaient préparés pour nous. Ici, ma Mère, le peuple nous est très sympathique. Que de bien à faire dans ces visites! C'est l'œuvre par excellence, et que d'âmes on enverrait au ciel à peu de frais!

C'est dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie Immaculée, que j'ai l'honneur d'être,

Ma très honorée Mère,

Votre très humble et très obéissante fille,

Sœur FAURE,

I. f. d. l. C. s. d. p. M.

VICARIAT DU TCHÉ-LY OCCIDENTAL

Lettre de M. COURSIÈRES à M. N., prêtre de la Mission.

N.-D. de Tankiou-Lourdes (Tché-ly, Chine), 2 janvier 1892.

MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Je ne sais si je vous l'ai écrit; depuis plus de deux ans, j'ai quitté la résidence de Tcheng-ting-fou, et j'ai été placé auprès du sanctuaire que je venais d'élever à Notre-Dame

de Lourdes. Je ne suis occupé que du ministère des âmes; j'ai travaillé à élever l'édifice matériel, maintenant je m'occupe de l'édifice spirituel. L'érection du premier m'a coûté beaucoup d'efforts et occasionné pas mal d'ennuis et de déboires; je ne regrette rien, car la réalité a dépassé mes espérances. L'érection de l'édifice spirituel marche aussi son train, et ce qui doit me donner de l'espérance, c'est que les obstacles et les ennuis ne me font pas défaut. La bonne Mère semble vraiment me soutenir. D'abord mes forces physiques n'ont jamais été en si bonnes conditions : je puis travailler trois fois plus qu'autrefois. Les jours qui précèdent les grandes fêtes, je puis rester à entendre des confessions du matin au soir; je dépasse parfois la centaine dans un jour.

Le jour de la fête, je prêche, je chante la messe, etc. Les chrétiens du village et ceux des environs accourent. Parfois, il y a à l'église environ 2 500 fidèles.

Autrefois, il n'y avait guère que les femmes qui, hors la mission, s'approchaient des sacrements, tout au plus quatre à cinq hommes le faisaient, eux aussi. J'espère que bientôt ces derniers deviendront plus fervents. Déjà, aux grandes fêtes, les hommes qui s'approchent de la sainte table sont au nombre de cinquante à quatre-vingts; le jour de la Saint-Pierre, j'en ai eu cent trente. Notre-Dame de Lourdes nous aide visiblement.

Quand on commença à bâtir l'église, il y avait environ soixante-quinze chrétiens, hommes et femmes, qui ne faisaient pas leurs pâques; un certain nombre même n'entraient plus à l'église. Ce nombre diminua peu à peu, et à la dernière mission, en avril dernier, il était descendu à vingt-cinq.

Tous les premiers vendredis du mois, nous honorons ici le Sacré Cœur de Jésus. L'an dernier, on en célébra le mois avec beaucoup de ferveur; nous offrîmes toutes les prières, bonnes actions, etc., pour demander au divin Cœur la con-

version des pécheurs du lieu. Grâce à Dieu, nous avons eu de nombreux retours.

Nos chrétiens chinois prient beaucoup pour leurs bien-faiteurs; je le fais aussi de tout cœur. Ne nous oubliez pas, de votre côté, dans vos ferventes prières.

Je suis, en l'amour de Notre-Seigneur,

Votre, etc.,

S. COURSIÈRES,

I. p. d. I. M.

FRUITS SPIRITUELS
DU
VICARIAT DU KIANG-SI MÉRIDIONAL

Du 15 août 1891 au 14 août 1892¹.

I. MISSION

Chrétiens, environ	4 215
Catéchumènes	200
Baptêmes d'enfants chrétiens	155
— d'adultes.	17
Confirmations.	73
Confessions annuelles	2 016
— de dévotion	3 783
Communions annuelles.	1 432
— de dévotion	4 106
Extrêmes-Onctions.	70
Bénédictions de mariages.	32
Chrétiens admis durant l'année dans des Confréries	61
Eglises	5
Oratoires publics.	17
Prêtres de la Congrégation de la Mission.. . . .	8
— séculiers indigènes.	3
Résidences.	2
Stations ou quasi-résidences	5
Chrétiétés visitées	89
Grand séminaire, élèves.	7
Petit séminaire, élèves.	19
Collège	1
Étudiants	15
Ecoles de garçons	12
— élèves.	140

1. Voir ci-dessus, p. 96.

Écoles de filles.	2
— élèves	56
Écoles de catéchumènes.. . . .	2
— catéchumènes	20

II. SAINTE-ENFANCE

Baptêmes d'enfants païens à la mort.	1 538
Orphelinat de garçons, avec 20 enfants en tout.	1
— de filles, avec 74 enfants en tout.	2
Enfants en nourrice.	66
Pharmacies	2

FRUITS SPIRITUELS

DU VICARIAT DU TCHÉ-KIANG¹

1. Endroits de Missions	192
2. Eglises, 10; chapelles de communauté, 9; oratoires de chrétiens, 50. En tout.	69
3. Chrétiens, 7611; enfants de la Sainte-Enfance, 1180. En tout	8791
4. Catéchumènes	1151
5. Baptêmes. { Enfants infidèles	544
— — à l'article de la mort	3 688
Adultes.	272
— à l'article de la mort.	332
6. Confirmations	366
7. Confessions annuelles	3 918
— de dévotion.	15 996
8. Communions annuelles	3 197
— de dévotion	21 704
9. Extrêmes-onctions	133
10. Mariages bénits.	67
11. Chrétiens défunts.	654
12. Orphelinats de garçons.	4
— nombre de garçons.	85
— de filles.	7
— nombre de filles	627
13. Enfants en nourrice.	662
14. Écoles de garçons.	35
— élèves	560
— filles.	14
— élèves.	315

1. Voir ci-dessus, p. 98.

15. Hopitaux : nombre	4
— malades soignés	2 518
— — guéris	2 190
— — demeurant	106
16. Victimes de l'opium : traités par les Filles de la Charité.	116
— — guéris sur le nombre précédent.	104
17. Remèdes distribués par les Filles de la Charité dans les dispensaires.	84 946
18. Malades visités à domicile par les mêmes	33 252
19. Prêtres de la Congrégation de la Mission : Européens	12
— — — indigènes	8
— — — séculiers	3
20. Frères coadjuteurs de la Congrégation de la Mission	2
21. Grand séminaire : élèves	9
Petit séminaire : élèves	14
22. Filles de la Charité : Européennes	22
— Indigènes	7
— Postulantes	5
— Elles dirigent : Orphelinats	4
— — Hôpit. d'hommes	3
— — — de femmes	3
— — Catéch. de femmes	3
— — Écoles de filles	3
— — Dispensaires	4

FRUITS SPIRITUELS

DU VICARIAT

DE PÉKIN ET DU TCHÉ-LY SEPTENTRIONAL

Du 15 août 1891 au 15 août 1892.

I. MISSION

Chrétiens, environ	37 123
Baptêmes d'enfants païens	1 283
— d'adultes	861
Catéchumènes bien disposés	1 567
Confirmations	1 439
Confessions annuelles	25 759
— de dévotion	35 612
Communions annuelles	20 931
— de dévotion	43 413
Extrêmes-Onctions	707
Bénédictions de mariage	407

1. Voir ci-dessus, p. 99.

Églises, grandes avec résidence.	35
— petites ou sanctuaires publics	145
Oratoires appartenant à des particuliers à l'usage commun des chrétiens	97
Missionnaires de la Congrégation de la Mission, Européens. 23	} 53
— — Chinois . 14	
— — Frères coadjuteurs. 5	
Prêtres séculiers indigènes	6
Trappistes européens	6
— indigènes	37
Frères maristes.	8
Grand Séminaire, élèves	16
Petit Séminaire, élèves	36
Écoles de garçons.	69
Élèves des écoles de garçons	1 168
Écoles de filles.	64
Élèves des écoles de filles.	1339
Écoles des catéchumènes, hommes et femmes	20
Élèves des catéchuménats.	508
Vierges, Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul . . .	32
— Filles de Saint-Joseph (toutes indigènes)	53
— vivant dans leurs familles	323
Admis durant l'année dans des confréries	1 078
Malades admis dans l'année à l'hospice des Filles de la Charité	2 824
Malades soignés dans les trois dispensaires.	80 405
Deux hôpitaux ayant nourri dans l'année, vieillards	68
Retraites d'hommes.	76

II. SAINTE-ENFANCE

Baptêmes d'enfants païens à la mort.	9 951
Deux orphelinats de garçons; enfants.	204
Sept orphelinats de filles; enfants.	658
Enfants en nourrice; garçons et filles.	779
Pharmacies.	7

FRUITS SPIRITUELS

DU

VICARIAT DU TCHÉ-LY OCCIDENTAL

TCHENG-TING-FOU

Année 1891-1892.

I. ORPHELINAT SAINT-JOSEPH

Enfants de la Sainte-Enfance.	374
---------------------------------------	-----

1. Voir ci-dessus, p. 100.

Enfants de la Sainte-Enfance baptisées	55
— — mariées dans l'année	16
— — mortes	16
Vierges Joséphines.	30
Vierges étudiantes.	44
Classe externe : enfants païennes.	47
— baptisées	18
— enfants chrétiennes.	115
Catéchuménat : femmes païennes	92
— baptisées	30
— femmes chrétiennes.	45
Enfants baptisés au dispensaire	154

II. HOPITAL DES SAINTS-ANGES

Malades reçus dans l'année : hommes 669 femmes. . .	229
— baptisés à la mort : — 80 —	11
— morts : — 68 —	16
— restant au 30 août : — 40 —	28
Vieillards soignés dans l'année : — 21 —	35
— baptisés à la mort : — 7 —	14
— morts : — 9 —	19
— restant au 30 août : — 11 —	17
Malades soignés au dispensaire.	15 992

PROVINCE DE PERSE

*Lettre de M. F. LESNÉ, prêtre de la Mission,
à M. FIAT, Supérieur général.*

Le choléra dans la plaine de Salmas.

Khosrova, le 3 décembre 1892.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Vous avez déjà appris, par les lettres qu'on vous a adressées, les grands ravages que le choléra a faits en Perse dans ces derniers temps et qu'il fait encore dans certaines localités.

La plaine de Salmas n'a pas été épargnée et nos catholiques ont dû lui payer leur tribut; beaucoup ont été atteints, mais grâce aux soins prompts qui leur ont été donnés, soit par nos Sœurs toujours si dévouées, soit par nous et nos prêtres, nous n'avons pas eu plus de soixante décès.

Bien que ce soit un peu tard, je tiens à vous donner quelques détails sur la conduite admirable, en cette circonstance, je puis dire de tous, Sœurs, prêtres et fidèles. Les musulmans eux-mêmes en rendaient hautement témoignage.

Aussitôt que le fléau eut fait son apparition dans notre plaine, j'avertis nos catholiques de Khosrova que le meilleur moyen de s'en préserver et d'obtenir miséricorde du bon Dieu, c'était de faire pénitence, de prier et de se préparer à la mort par une bonne confession et une sainte communion; et pour faire tout cela, de ne pas attendre d'être atteint. J'ajoutai que, comme nous étions peu de prêtres et

comme eux exposés à être frappés et emportés par le fléau, il pourrait se faire qu'un ministre de Dieu ne pût arriver à leurs derniers moments pour les assister. Ce petit avertissement fut suffisant pour qu'à partir de ce jour jusqu'à la fin du fléau, l'église, matin et soir, fût remplie de fidèles qui priaient, se confessaient avec une grande douleur et communiaient avec une foi et une piété qui nous ont souverainement édifiés. A peine étaient-ils atteints, que de nouveau ils faisaient appeler le prêtre et recevaient tous les sacrements avec la plus grande résignation.

Non contents de prier, de se confesser et de communier, ils demandèrent qu'on fit la procession dans tout le village avec la vraie croix et l'image de la sainte Vierge. Nous ne pouvions qu'accéder à ce désir et favoriser ces sentiments de foi; c'est pour cela que la procession fut faite par deux fois au milieu d'un grand concours de fidèles. Tous ceux qui y assistaient portaient un cierge béni à la main. On vit aussi beaucoup d'hérétiques, même des musulmans, se mêler aux catholiques, tous suppliant Dieu de les délivrer. Sans en avoir été priés, les fidèles avaient élevé de distance en distance de magnifiques reposoirs où le prêtre, pour satisfaire leur piété, s'arrêtait quelques instants et les bénissait avec la relique de la vraie croix. Les malades se faisaient porter aux portes ou s'y traînaient eux-mêmes, pour supplier Marie d'avoir pitié d'eux. C'était un spectacle vraiment touchant que cette manifestation de foi. Elle tira les larmes de bien des yeux, et elle toucha Marie et son divin Fils, car à partir de la seconde procession, le fléau diminua sensiblement, et il disparut peu après.

Les catholiques des autres villages ne furent pas moins empressés à supplier Dieu et à se préparer à la mort. Dès le commencement ils vinrent de chaque village demander un prêtre pour se confesser, afin, disaient-ils, d'être prêts à paraître devant Dieu. De plus, pour assister ceux qui seraient atteints, deux prêtres allèrent se fixer dans deux

centres principaux. De cette manière, tous recevaient les sacrements avant de mourir. Un seul est mort sans les secours de la religion : ce fut le premier atteint dans la plaine par le fléau ; le choléra l'emporta en moins de deux heures. On ne croyait pas le cas grave et on n'avait pas prévenu le prêtre. Outre les catholiques, près de quarante nestoriens convertis au lit de mort ont reçu les sacrements.

Malgré les dangers que couraient les Sœurs, les prêtres et les Missionnaires en assistant les malades et les mourants, grâce aux précautions prises et surtout à la protection visible du Ciel, pas un n'a été atteint. Nous n'avons donc que des actions de grâces à rendre au bon Dieu pour la manière dont tout s'est passé dans cette terrible épreuve.

Je vous prie, Monsieur et très honoré Père, d'agréer l'hommage de mon plus profond respect, heureux d'être, en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie Immaculée,

Votre fils obéissant et dévoué.

F. LESNÉ,

I. p. c. i. M.

*Lettre de ma sœur DUPUY, fille de la Charité,
à M. FIAT, Supérieur général.*

Détails sur le choléra.

Khosrova, le 19 novembre 1892.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Vous avez appris qu'ici, en Perse, nous avons été éprouvés par le cruel fléau du choléra. Quoique nous ne l'ayons pas eu nous-mêmes, nous avons cependant toutes été plus ou moins malades. Seule, la sous-maîtresse des orphelines en mourut. Elle fut prise très violemment et fut emportée en quelques heures. Cette bonne fille était chez nous depuis vingt-huit ans et était très dévouée pour notre maison.

Le choléra qu'il y a eu ici a été des plus redoutables.

Ceux qui en ont été les victimes succombaient en quelques heures, les uns dans les rues, les autres d'importe où, car la frayeur les avait tellement saisis qu'ils ne savaient où aller se cacher. On dit qu'à Téhéran il est mort 25 000 personnes; à Tauris, 15 000, et ainsi dans les autres villes. Il y a des villages où il n'est resté que 5 personnes; on offrait 10 francs pour creuser les fosses, et personne ne voulait le faire.

Cette cruelle maladie a fait plus de victimes parmi les musulmans; ici, à Khosrova, beaucoup ont été atteints, mais peu ont succombé. Il y a eu beaucoup de nestoriens qui sont morts, mais tous ont reçu les sacrements, ce qui a été une grande consolation pour nous tous. Les Missionnaires et les prêtres indigènes eurent beaucoup de travail, car jour et nuit ils étaient au milieu des malades. Ceux qui n'ont pas eu le choléra ont été plus ou moins indisposés. Vous comprenez, mon très honoré Père, qu'avec cette mortalité il nous reste pour héritage beaucoup de veuves, d'orphelins et de misères de toute sorte. Il nous faut souvent répéter : Jésus, Père des pauvres, ayez pitié de nous; augmentez nos finances.

La Providence a bien des moyens pour sauver les âmes : nous en avons une preuve dans ce qui arriva à un Français qui venait de Téhéran, où il était resté deux ans. Comme sa santé n'était pas bonne, les médecins lui conseillèrent de retourner en France. Son domestique était un bon catholique de Khosrova. Quand il vit que ce monsieur était plus malade, il lui dit : « Allons à Khosrova, il y a des Missionnaires et des Sœurs, vous serez bien soigné. » Il arriva, mais comme un cadavre. Quand nous le vîmes si mal, nous lui demandâmes s'il voulait se confesser. « Vous voulez dire, répliqua-t-il, que je vais mourir; non, je ne me confesserai pas. » Alors nous eûmes recours à nos pieuses industries, à la prière, et la nuit même il demanda un prêtre. Il reçut tous les sacrements et fit une mort très édifiante.

Il nous reste à remercier le bon Dieu pour tout le bien qu'il nous fait; il a épargné les deux familles de saint Vincent, pendant que tant d'autres tombaient autour de nous.

Nos œuvres marchent à l'ordinaire; les classes sont très nombreuses. On nous amène des orphelines de tous côtés; malgré notre bonne volonté, nous sommes obligées de les refuser. On les retire de chez les protestants; nous venons d'en recevoir quelques-unes que les parents avaient ainsi retirées. Il semble que le moment est venu où les hérétiques voudront rentrer dans la vraie religion; et ici, en Perse, comme partout ailleurs, ce sera par le moyen des écoles.

Mais on ne peut entretenir les écoles sans argent. On réduit les allocations charitables qu'on nous accordait, et nos œuvres augmentent. Nous avons sept classes dans les villages et cinq à Khosrova. Que faire?

J'ai l'honneur d'être, mon très honoré Père, en Jésus et Marie Immaculée,

Votre très humble et reconnaissante fille.

Sœur DUPUY,

I. f. d. I. C. s. d. p. M.

*Lettre de la sœur VERDEIL, Fille de la Charité,
à la très honorée Mère HAVARD.*

Visite des écoles.

Ourmiah, 28 janvier 1893.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

De cœur nous vous suivons dans votre pieux pèlerinage à Rome. Nous sollicitons les faveurs du représentant de notre divin Sauveur et le triomphe de notre Mère la sainte Église.

Depuis le mois de novembre les classes sont ouvertes

dans les villages. Pour stimuler les maitresses d'école nous allons les visiter de temps en temps. A cette occasion, nous avons eu lieu de remercier la Providence dans une circonstance dont je puis vous faire part.

Nous n'avons pas ici le choix des moyens de voyage. Le 19 de ce mois, à sept heures du matin, nos sœurs Élie et Vidal partaient sur les chevaux de la mission pour faire la tournée de quatre de ces classes qui se trouvent sur le même parcours. Ma sœur Vidal, qui est la plus forte, monta le cheval de Monseigneur : cet animal est fougueux, ce qui me donnait de l'inquiétude ; cependant, après avoir bien recommandé nos voyageuses à notre immaculée Mère, je tâchai de me rassurer. Après une heure de marche, le coursier de ma sœur Vidal prit le mors aux dents et la jeta par terre ; le choc fut très fort, et elle fut horriblement contusionnée ; mais grâce à Dieu elle n'a rien de brisé. Après huit jours de soins, elle a pu reprendre son office.

Monseigneur, qui vint immédiatement prendre des nouvelles de ma compagne, m'engagea d'en faire partir de suite une autre à sa place. Craignant encore un nouvel accident, j'éprouvais bien quelque répugnance ; mais, comptant sur le bon Dieu qui bénit toujours l'obéissance, je me décidai. A une heure après midi, un peu remises de la frayeur que nous avions eue, nos sœurs Gabrielle et Angèle repartaient à cheval. Trois jours après, elles nous revenaient en parfaite santé. Elles étaient satisfaites des maitresses d'école, qui partout font leur possible pour bien s'acquitter de leurs devoirs.

Nous nous préparons de notre mieux à la rénovation des saints vœux ; veuillez, ma très honorée Mère, nous aider par vos bonnes prières et agréer les sentiments de filiale et respectueuse affection de nos Sœurs, et plus particulièrement de votre très humble et obéissante fille,

Sœur VERDEIL,

I. f. d. I. C. s. d. p. M.

PROVINCE DE SYRIE

*Lettre de M. BOUVY, Visiteur de la province de Syrie,
à M. FIAT, Supérieur général.*

Vie édifiante et mort de M. Pierre Broquin.

Beyrouth, le 21 février 1893.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Vous avez dû recevoir le télégramme qui vous annonçait la mort du vénérable M. Broquin, décédé le 15 de ce mois. Au dire du médecin qui l'a soigné, il est mort du typhus qu'il aurait contracté en visitant les malades à l'hôpital. C'est donc, pour ainsi dire, les armes à la main et dans l'exercice de son ministère qu'il a succombé. Sa vie avait été celle d'un saint, il mourut comme il avait vécu, en prédestiné. Bien que l'état de sa santé, plus encore que son âge déjà assez avancé, nous fit prévoir depuis quelque temps qu'il n'irait pas loin, nous ne pensions pas qu'il s'en irait si vite : en effet, c'est à peine s'il a été cinq ou six jours malade. Le mercredi, 8 courant, nous étions allés ensemble à pied, à la campagne, et il ne paraissait pas fatigué. Le lendemain, après le dîner, il se plaignit d'une grande lassitude, et même d'un certain malaise : je l'envoyai se reposer, pensant que ce ne serait rien. Il put dire la messe le vendredi et le samedi, mais avec beaucoup de peine ; et ce n'est que par un ordre exprès du médecin qu'il consentit à se mettre au lit : ce qu'il fit du reste sans résistance.

Le dimanche, dans la soirée, le voyant assez mal, je lui proposai de se confesser et je ne lui cachai pas que son état était grave. Cette nouvelle ne lui causa pas la plus petite

émotion, car c'était un homme prêt ; pour lui, la mort était la délivrance. Il accepta même de recevoir de suite les derniers sacrements. Pendant la cérémonie qui eut lieu aussitôt, il répondit avec fermeté aux prières liturgiques, renouvela ses vœux, et avant de recevoir le saint viaïque, demanda humblement pardon à la Communauté de tous les mauvais exemples qu'il avait donnés, disait-il, pendant sa vie. Le digne homme ! il demanda aussi pardon de la peine qu'il avait pu causer à ses confrères ; mais je défie qui que ce soit d'avoir eu à se plaindre de lui.

Quand tout fut terminé, il se recoucha, heureux et tranquille, accueillant tous ceux qui venaient le voir avec un sourire ; et il attendit patiemment que la mort vînt le chercher. Le lundi et le mardi il eut souvent le délire, pendant lequel il parlait d'aller à l'hôpital, confesser ses malades ; ou bien il voulait dire la sainte messe. Durant sa dernière nuit il ne fit que prier ; et quand il eut fini sa préparation à la mort, il rendit le dernier soupir, sans trouble, bonnement et simplement, comme il faisait en toutes choses. En le voyant ainsi expirer entre mes bras, comme un enfant qui s'endort, j'avais l'âme déchirée, car M. Broquin était pour moi un vrai père, bien qu'il voulût toujours se conduire comme mon fils. Nous perdons en lui un modèle de missionnaire, l'homme de règle par excellence, le juste qui vit de la foi, qui marche en toute simplicité, et qui fait le bien sans bruit. C'était un de ces bons anciens qui sont un vrai trésor dans les maisons et qui attirent les bénédictions de Dieu par leur piété solide et leur bon esprit. C'est donc une grande perte pour la maison de Beyrouth, non seulement au point de vue de l'édification, mais encore des services nombreux qu'il rendait.

Son principal ministère était le soin spirituel des malades de l'hôpital : c'était lui qui les confessait, les administrait ; tous les jours, il allait les voir et s'informait s'ils étaient suffisamment instruits des choses de la religion. Il

leur faisait alors le catéchisme, et s'il y avait parmi ces malades quelque pauvre enfant ignorant, il s'attachait à lui jusqu'à ce qu'il lui eût enseigné les vérités essentielles du salut. Rarement un malade lui échappait : il lui suffisait souvent de se présenter pour faire capituler les plus revêches. Je crois bien que son air de simplicité et ses prières avaient plus d'effet que sa rhétorique. Déjà en 1860, à l'époque de l'expédition française, les soldats français étaient subjugués par cet air de simplicité et de bonté qui le distinguait ; et tous, officiers et soldats, étaient remplis pour lui de la plus grande vénération. Quand il passait ils se rangeaient en ligne, le képi à la main, et le saluaient respectueusement. Lui seul était étonné de ces marques de déférence.

Il confessait également beaucoup de monde, soit à la Mission, soit chez les Sœurs ; entre autres, les élèves de l'école normale de filles et un grand nombre de pauvres personnes du dehors. Jusque dans ces derniers temps il avait eu, comme les autres Missionnaires, ses catéchismes qu'il faisait très exactement, et quand il allait à la campagne il se plaisait à réunir les orphelins après le dîner, pour leur faire une petite instruction. Il ne manquait pas une semaine de faire la conférence à nos frères de Mar-Mitri, après les avoir confessés. En dehors de ces occupations, déjà assez nombreuses pour un vieillard infirme, il lui fallait, quand je m'absentais ou que j'étais en voyage de visite, tenir la place du Supérieur, confesser les Sœurs et une partie des orphelins ; et il s'acquittait très consciencieusement de ces divers offices.

Dans la conférence que nous avons faite sur les vertus de notre cher défunt, on a remarqué les principales vertus qui avaient brillé en lui. La foi simple et robuste qu'il tenait de sa première éducation se manifestait particulièrement dans la manière dont il traitait les choses saintes et tout ce qui touche au culte divin. L'office de préfet d'église, qu'il voulut remplir jusqu'à la fin de sa vie, lui donnait

l'occasion d'exercer sa piété, et en même temps de rendre service aux prêtres qui disaient la sainte messe. Grâce à sa prévoyance, tout était prêt à temps et selon les goûts et les besoins de chacun. Cette foi se révélait dans toutes ses actions, dans son maintien, dans le plaisir qu'il goûtait à entendre parler des choses de la religion, dans sa vénération pour les saints, et en particulier pour saint Vincent et le bienheureux Jean-Gabriel Perboyre. Sa conduite envers les Supérieurs quelquefois allait presque jusqu'à l'obsequiosité : il se serait volontiers constitué mon serviteur ; et quand un supérieur d'une de nos maisons de la province venait à Beyrouth, il allait au-devant de lui, l'embrassait avec son bon sourire que nous n'oublierons pas ; puis il s'informait de ses besoins qu'il se hâtait ensuite de satisfaire autant qu'il pouvait. Il oubliait volontiers qu'il était notre doyen et s'étonnait qu'on eût pour lui des égards.

Sa prudence et sa discrétion étaient connues de tout le monde, et jamais sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, on ne le trouva en défaut. Aussi pouvait-on lui confier en toute sécurité les affaires les plus importantes. Une confiance était pour lui comme un secret de confession. Cette vertu de prudence éclata surtout durant les longues absences de M. Devin, lorsque celui-ci était visiteur de la province, et dans certaines difficultés administratives. M. Broquin, qui recevait le contrecoup de tous ces chocs divers, sut conserver son équilibre et ne se compromit jamais. Il est vrai qu'en ces circonstances il avait recours à la prière et se fiait plus aux lumières du Ciel qu'à lui-même. Les Missionnaires et les Sœurs ont toujours trouvé en lui un guide sûr, l'homme de bon conseil, ennemi des moyens extrêmes, et s'inspirant dans toutes ses décisions des pensées et des maximes de la foi.

Parler de sa mortification, c'est redire toute sa longue existence de Missionnaire. Sobre dans le boire et le manger, il ne prenait jamais rien entre les repas ; jusqu'à l'année

dernière, — il avait alors plus de soixante-dix-ans, — il voulut observer les jeûnes et les abstinences de l'Église ; il fallut un ordre formel pour le faire cesser de jeûner. Ses habits étaient vieux et rapiécés. Quand on lui en donnait de neufs il ne s'en servait que longtemps après, et quand les autres étaient tout à fait hors de service. Son mobilier était plus que pauvre. J'y avais, dans ces derniers temps, ajouté un fauteuil de paille ; il ne voulut pas s'en servir, sous prétexte qu'il n'y était pas à son aise. Il le garda néanmoins pour l'usage de ceux qui venaient chez lui. Trois jours avant sa mort, il fallut parlementer pour lui faire accepter une paillasse ; il n'en avait jamais voulu, et couchait sur un simple matelas aussi dur que la planche. Dans ses souffrances, qui étaient fréquentes, jamais il ne se plaignait ni ne réclamait de soulagement : les remèdes les plus amers et les plus désagréables étaient toujours bien reçus ; mais il fallait insister pour lui faire accepter quelque potion ou des fortifiants plus agréables au goût.

Dans les différents ministères qu'il eut à remplir, il eut souvent à passer des moments très pénibles : il ne fit jamais entendre de plaintes ni d'observations. A Alep il fut chargé d'exercer le saint ministère, alors qu'il savait à peine quelques mots d'arabe. Un autre se serait excusé : lui, se soumit sans réplique ; ce qui lui valut des moqueries de la part des Alepins qui étaient alors très peu accommodants. Un jour, son Supérieur, M. Amaya, homme de grand mérite et de profonde doctrine, un Espagnol, lui ordonna de le remplacer dans une conférence qu'il devait donner au clergé de la ville. Sans répliquer, M. Broquin monte en chaire, et dans son mauvais arabe, se met à parler du bon Dieu à ces prêtres. L'un d'eux, qui est aujourd'hui évêque syrien de Beyrouth, a rapporté depuis que son auditoire fut si touché que personne ne songea à critiquer son langage, tant on était frappé de la sainteté et de la simplicité admirable qui reluisaient dans ce missionnaire.

Les autres vertus qui ont brillé dans notre cher confrère n'avaient rien d'éclatant ; mais pour peu qu'on y fit attention, on y trouvait tant de constance qu'on finissait par l'admirer. Sa régularité ne s'est jamais démentie : il était à tous les exercices, et s'il était obligé de s'absenter pour quelque fonction de son ministère, il avait soin, à son retour, de venir rendre compte au Supérieur du motif de son absence. Puis, si l'exercice auquel il n'avait pu se trouver était quelque devoir de piété, il le reprenait sans en rien retrancher. Sa modestie a frappé tout le monde : elle était le reflet de sa conscience très pure. C'est ce qui explique cette puissance qu'il avait acquise sur les âmes et la vénération profonde dont il était l'objet de la part, non seulement de ses amis et confrères, mais encore de tous ceux qui avaient été en rapports avec lui.

La mort de ce cher confrère, en réduisant le personnel de la maison, me jette dans un véritable embarras. Il cumulait plusieurs charges peu importantes, il est vrai, mais auxquelles il faudra pourvoir ; ainsi il était assistant de la maison, consulteur au conseil domestique et au conseil de province, procureur provincial, vice-préfet apostolique en cas de besoin, confesseur extraordinaire des Sœurs, admoniteur du Supérieur, etc. J'espère bien, mon très honoré Père, que vous nous secourrez. Je prie Dieu qu'il vous inspire et vous fasse compatir à nos besoins. En attendant, veuillez me croire, en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie Immaculée,

Votre très humble et très obéissant fils,

E. Bouvy,
G. p. d. l. M.

AFRIQUE

PROVINCE D'ABYSSINIE

Rapport adressé par Mgr CROUZET, Vicaire apostolique de l'Abyssinie, à S. Em. le Cardinal Préfet de la Propagande.

Le 19 juin, j'ai imposé les ordres sacrés à trois de nos jeunes gens, élèves du séminaire de la mission à Kéren. Cela a porté à dix-huit le nombre des prêtres que j'ai ordonnés depuis 1889.

Nous n'avons sans doute qu'à remercier Dieu de ce magnifique résultat; mais nous devons désirer voir s'augmenter encore les rangs de nos ouvriers évangéliques! La pénurie de prêtres indigènes nous empêche, en effet, de répondre à toutes les demandes de la population.

Les villages veulent embrasser la foi catholique; mais ils n'abjurent que lorsque nous pouvons remplacer leurs curés hérétiques par des prêtres formés par nous.

Nous faisons des efforts pour les entretenir dans leurs bonnes dispositions jusqu'à ce qu'il nous soit possible de les satisfaire.

Le gouvernement italien nous laisse et laisse aux Abyssins une liberté religieuse qui contraste singulièrement avec les anciennes persécutions des rois et chefs indigènes.

Voici le tableau de nos œuvres en leur état actuel :

Deux de mes confrères occupent la maison de Massaouah.

L'un d'eux, M. Giannone, remplit les fonctions d'aumônier militaire et de curé de la paroisse. Le deuxième est chargé des enfants des écoles des Sœurs et, avec l'aide d'un prêtre indigène, de tous les catholiques abyssins, fort nombreux dans l'île.

Les fonctions de ces deux Missionnaires sont délicates. Cependant elles ne sont pas dépourvues de consolations. La grande difficulté est ce climat mortel, qui, six mois de l'année, fait de Massaouah une fournaise ardente.

A six kilomètres de Massaouah, nous avons dans le village de Emkoullou une paroisse catholique, modeste mais bien utile, surtout pour la population flottante. C'est la moins florissante partie du vicariat apostolique.

Les choses changent d'aspect si nous quittons le littoral pour nous avancer dans l'intérieur. Si nous remontons au nord-ouest en traversant les plaines désertes qui nous conduisent dans le Semaït et à Kéren, nous voyageons à travers un pays peuplé à droite et à gauche par des peuplades nomades en partie et livrées à l'islamisme. Les Missionnaires n'ont pu encore y exercer aucune action.

A Kéren même et dans les environs, les résultats obtenus ne sont pas en rapport avec les travaux auxquels on s'est livré depuis plus de vingt ans. Nous ne devons pas nous plaindre, car il semble qu'un réveil se manifeste parmi ces pauvres gens.

L'œuvre fondamentale à Kéren est le séminaire où quarante jeunes gens suivent les cours de langues indigènes, de latin et de théologie.

Ils ne sont ordonnés qu'après avoir passé six, huit et quelquefois dix ans sous la direction de nos confrères. Ces élèves sont intelligents et pieux.

A côté du séminaire se trouve une imprimerie qui a déjà rendu des services considérables dans un pays où on ne trouvait que des manuscrits. Cette imprimerie a déjà fourni à nos prêtres et à nos catholiques quelques ouvrages précieux, parmi lesquels : les Catéchismes de NN. SS. de Jacobis, Bel, Touvier, la traduction des Psaumes, une petite Histoire sainte, un recueil de prières, des méditations, des ouvrages de controverse, un exposé de la doctrine chrétienne et le Missel éthiopien. D'autres ouvrages sont en

préparation, parmi lesquels une traduction du Catéchisme du concile de Trente.

La paroisse compte environ six cents catholiques. Elle est desservie par deux prêtres abyssins, aidés de deux de leurs confrères professeurs, sous la direction du Supérieur de la mission. De plus, elle comprend le service du fort où se trouvent environ deux cents soldats italiens pour lesquels se dit tous les dimanches une messe à dix heures.

Auprès de Kéren, du côté nord-ouest, deux petits bourgs catholiques, le grand et le nouveau Chinyara, sont desservis par un prêtre. Du côté sud-est, le village d'Achiala possède également une petite église, chaumière en paille.

Le village de Charreki, plus considérable, vient d'être doté d'une église en pierres que j'ai pu édifier grâce à une allocation de la Sacrée Congrégation de la Propagande. Les deux cents catholiques de ce village pourront désormais remplir tous leurs devoirs religieux. — Wesdamba (cent catholiques) reconstruit son église brûlée par les chefs abyssins. — Haddich-Addi, jusqu'ici forteresse de l'hérésie, vient d'embrasser la vraie foi.

Certaines familles catholiques sont en outre répandues dans la province; elles sont isolées et privées de tout secours religieux, mais peut-être parviendrons-nous à les réunir.

Je préfère ne rien dire des villages qui, catholiques de désir, attendent prêtres et églises.

Saganeiti verra se terminer dans quelques jours une splendide église due à la générosité de la Propagande, de MM. les gouverneurs de la colonie et de la mission.

Il me reste encore à parler de la province la plus intéressante et la plus éprouvée, l'Aghamié, où se trouvent deux missionnaires et six prêtres indigènes. Cette province est appelée, je crois, à donner plus tard de grandes consolations au point de vue de la foi.

Tel est le résumé exact et abrégé de nos œuvres et de l'état de la mission. Le champ est vaste, la terre n'est pas ingrate.

*Lettre de M. JOUGLA, prêtre de la Mission,
à Mgr CROUZET, Vicaire apostolique de l'Abyssinie.*

Bénédiction des chapelles; espérances.

Kéren, le 14 juillet 1892.

MONSEIGNEUR,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Après avoir préparé avec un grand soin la rentrée au sein de l'Église catholique de la petite population de l'In-saba, vous auriez été heureux de faire vous-même la bénédiction des chapelles construites par les gens du pays, et d'aller placer les nouveaux prêtres que vous avez consacrés. Les soins que vous prodiguez à la pauvre Église d'Éthiopie ont réclamé votre présence ailleurs, et vous avez dû partir avant d'avoir vu vos vœux complètement réalisés. C'est pourquoi je ne doute point de vous faire plaisir en vous racontant comment a eu lieu la bénédiction de l'église d'Adich-Addi, et surtout les bons résultats que nous en espérons pour les pays voisins.

Jusqu'à ces derniers temps, Adich-Addi avait été la forteresse de l'hérésie. Non seulement ce village ne pensait pas à se convertir, mais il faisait tous ses efforts pour s'opposer à l'extension de notre influence et pour empêcher la construction d'églises catholiques et la prédication des Missionnaires. Que de peines Mgr Touvier, de vénérée mémoire, n'avait-il pas prises pour construire une église et établir des prêtres à Bosdamba, non loin du village d'Adich-Addi ! Surmontant toutes les difficultés, Sa Grandeur avait fini par réussir ; et sur le haut de la montagne de Bosdamba, perchée comme un nid d'aigle sur un rocher, avait été construite une modeste mais bien suffisante chapelle. Tout autour s'était aussi bientôt réuni un grand village. Les hérétiques d'Adich-Addi redoublaient alors d'efforts. Ils font des instances auprès de Ras Aloula pour susciter la persécution contre les chrétiens, et ils ne réussissent que trop. Sous

le prétexte d'un jugement pour affaires de terrain, le village de Bosdamba est pillé, plusieurs habitants mis aux fers et leurs biens confisqués. La petite chapelle, bientôt complètement abandonnée, ne tarde pas à tomber en ruines. Aujourd'hui, les anciens habitants recommencent à se réunir autour de ces murs délabrés. Assis sur ces tristes ruines ils pensent à cette terrible persécution et demandent au Seigneur le courage qui leur est nécessaire pour relever son temple. L'année dernière, lors de votre rapide visite dans l'Insaba, après avoir pendant une journée de soleil tropical, fait avec beaucoup de fatigue l'ascension de la grande montagne de Bosdamba, vous vous étiez aussi, Monseigneur, assis sur ces ruines. En entendant les habitants vous raconter leurs malheurs et vous demander la reconstruction de leur église, votre cœur a été ému ; vos mains, je m'en souviens, remuaient les pierres comme si vous aviez voulu vous mettre vous-même immédiatement à l'œuvre. Le moment n'était point encore venu, mais j'ai la confiance que l'ange gardien de Bosdamba voyant vos désirs et ceux des habitants, en amènera bientôt l'exécution.

La destruction de la chapelle de Bosdamba avait été un coup bien sensible pour Mgr Touvier, mais son zèle ne pouvait rester inactif. Quelque temps après, à l'aide d'une bonne catholique, élève des Filles de la Charité, il était parvenu à faire instruire le village de Chiqua, toujours dans l'Insaba. Sa Grandeur fit de nouvelles démarches auprès de Ras Aloula pour obtenir la permission de bâtir une église dans cette localité. Les hérétiques d'Adich-Addi s'y opposant, toutes ces démarches furent inutiles. Les habitants de Chica, afin d'avoir la permission de bâtir une église, ont dû quitter leur pays et venir s'installer à Chiarqui. Là seulement ils ont pu accomplir leur dessein. Heureux aujourd'hui de posséder une église et un prêtre au milieu d'eux, ils ne regrettent pas leur ancien séjour.

Qui aurait pensé, il y a quelques mois, que les hérétiques

d'Adich-Addi, les terribles ennemis de la religion catholique, viendraient eux aussi réclamer une église et des prêtres? Les hommes ne sont rien dans ce changement; c'est le doigt de Dieu qui a tout fait. Dans ces derniers temps, ce village avait été accusé de prendre parti pour les révoltés qui s'étaient réfugiés dans les montagnes de l'Insaba, pour lutter contre l'influence italienne. C'était plus dangereux que de lutter contre l'influence catholique : ils l'ont vite expérimenté. L'ennemi déclaré des catholiques a été ainsi bien puni de tant de larmes qu'il avait fait verser. Le pays a été effrayé du châtement. Les habitants ont été d'ailleurs attirés vers nous par les aumônes que j'ai été leur porter par votre ordre, alors que dans leur village brûlé ils étaient réduits à la plus grande misère et se trouvaient sans abri et sans pain. Les principaux chefs se sont réunis et nous ont priés d'aller bénir une mesure qui leur sert d'église, nous promettant aussi de faire une petite maison provisoire en paille pour le logement des prêtres. Étonnés tout d'abord d'un tel changement, nous avons hésité. Mais enfin, vaincus par leurs instances nous avons jugé le moment favorable pour accepter leur offre et tâcher de renverser cette forteresse de l'hérésie. Comme vous le savez, nous fixâmes un jour pour aller bénir leur église, et nous choisîmes deux prêtres jeunes et pleins de zèle pour jeter les fondements du nouvel édifice.

Au jour indiqué, samedi 2 juillet, je me mets en route avec les deux prêtres et huit séminaristes. Quelques porteurs venus d'Adich-Addi portaient l'autel fait pour la circonstance; deux autres portaient une caisse dans laquelle nous avions mis les choses indispensables pour la célébration de la grand'messe éthiopienne. L'étape était longue, sept heures environ. Partis à onze heures du matin, nous nous trouvions à trois heures du soir sur le fleuve de l'Insaba. Déjà bien fatigués, surtout par la chaleur, nous avons profité d'une belle ombre pour nous reposer un peu et boire

à l'eau claire du torrent. Les porteurs de l'autel étaient restés en arrière. Les porteurs de la caisse étant aussi fatigués, les séminaristes ont voulu les remplacer ; mais n'étant pas habitués à un si rude labeur, ils étaient obligés de s'arrêter chaque cinq minutes. Enfin à la tombée de la nuit nous arrivions au terme de notre voyage. Le bon accueil des habitants nous a eu bientôt fait oublier nos fatigues :

A peine arrivés nous avons été entourés par tous les gens du village [et conduits à une petite cabane construite pour les prêtres. C'est la seule du pays. Les habitants n'ont point eu encore le temps de reconstruire leurs maisons brûlées. Ils habitent sous quelques branches d'arbres ramassées et ajustées à la hâte. Un bon feu a été promptement allumé, et tandis que plusieurs personnes venaient tour à tour nous offrir le lait de leur vache, une belle chèvre était tuée et préparée pour notre souper. Tous nos séminaristes, pendant ce temps, s'industrialisent pour adresser quelques paroles d'édification à tout ce bon peuple qui les entourait, et qui les écoutait de bon cœur. C'est avec beaucoup de peine que l'on a pu nous trouver trois xali, plats grossiers de terre cuite, sortis du milieu des décombres des maisons. Le souper préparé, nous nous sommes assis en cercle autour des trois plats remplis de viande fortement assaisonnée de poivre rouge. Tout mon monde a bien soupé. La difficulté de manger le poivre rouge n'existait que pour moi. Cependant, en ayant soin de boire de temps en temps quelques gorgées d'eau fraîche, j'ai pu suffisamment faire honneur au repas.

La nuit venue, nous nous sommes séparés en deux bandes pour prendre un peu de repos bien nécessaire. En nous gênant le plus possible, nous avons pu rentrer six dans la maison préparée pour les prêtres ; les autres sont allés se reposer à l'église. Ils ont été les mieux partagés. En effet, à peine étions-nous couchés, un grand vent s'est élevé,

nous couvrant de poussière qui rentrait par l'ouverture qui servait de porte. Nous craignons à tout moment de voir notre petite maison emportée par le vent. Impossible de fermer l'œil.

Vers une heure du matin, je vois passer bon nombre des habitants du pays devant notre porte; ils couraient; et j'entends les cris de plusieurs personnes que l'on ne peut bien distinguer. Tout d'abord j'ai pensé à quelque alerte : elles sont si fréquentes dans ce pays ! Il n'en était rien. C'étaient les quatre porteurs de l'autel qui, restés en arrière, arrivaient au milieu des ténèbres de la nuit, presque morts de fatigue. Nous sommes sortis, nous aussi, de notre trou pour les recevoir.

N'espérant plus alors pouvoir nous reposer, nous avons pris le parti d'aller à l'église afin de disposer toutes choses pour la bénédiction et la célébration de la grand'messe. Ce que ces pauvres gens appellent église est une petite mesure divisée en deux par un mur mal bâti. Une des deux parties doit servir de sanctuaire; elle communique avec l'autre par une porte basse et étroite. L'autre partie est destinée aux assistants; vingt personnes environ peuvent s'y tenir debout. Après avoir, avec beaucoup d'efforts, fait entrer l'autel dans le sanctuaire, nous ne savions plus où le placer. Les termites, fourmis blanches, avaient fait de ce lieu leur habitation, et y avaient élevé un de ces monticules en terre que vous connaissez bien. Nous avons dû tous nous mettre à l'œuvre et, à l'aide de quelques pieux de bois, détruire ce monticule et aplanir un peu le terrain. Au point du jour tout était disposé pour la cérémonie.

A l'appel de notre petite cloche et au son des trois pierres qui servent de cloche en ce pays, tout le monde se trouva bientôt réuni. La cérémonie commença et tous y assistèrent avec recueillement. Après la bénédiction, je leur ai fait un petit sermon dans lequel je leur exposai les motifs de notre venue au milieu d'eux, et ce qu'ils devaient faire désormais.

pour coopérer à la grande grâce que le bon Dieu venait de leur faire.

Après le sermon a eu lieu la grand'messe dans le rit éthiopien. Au milieu de la messe nous avons éprouvé une grande déception : à l'exception de quelques personnes déjà catholiques qui devaient communier, tout le reste de la population est parti peu à peu, et nous nous sommes presque trouvés seuls pour terminer la messe. Dans le petit repas qu'ils nous ont offert après la messe, avant notre départ, je leur ai parlé de la nécessité d'entendre la messe. Ces pauvres gens, tout confus, nous ont répondu qu'ils avaient en sortant de l'église suivi la coutume de leur pays. Ils nous ont dit aussi que toutes leurs pratiques de piété consistaient à aller le dimanche baiser la porte de l'église, et à se retirer. Ils ont promis de mieux faire à l'avenir et d'écouter tout ce que les prêtres qui restent au milieu d'eux allaient leur enseigner. Leur promesse paraît sincère; il faudra cependant que nos jeunes prêtres travaillent beaucoup pour faire de ce peuple d'hérétiques un peuple de bons catholiques. Nous comptons sur leur zèle. La présence de la famille de Dac, toute catholique, qui doit rester dans ce village, aidera beaucoup le zèle de nos prêtres. Il faudra aussi penser sans retard à bâtir une modeste chapelle, moins indigne du Dieu qui doit l'habiter, que celle qui existe aujourd'hui. Les habitants sont disposés à rassembler tous les matériaux nécessaires; mais il n'y a point de maçon au milieu d'eux, et ils ne peuvent, tant ils sont pauvres, trouver l'argent nécessaire pour en faire venir un et le payer. Nous espérons que la bonne Providence nous fournira les ressources qui nous sont indispensables. Le village d'Adich-Addi converti, beaucoup d'autres vont suivre son exemple.

En revenant à notre résidence de Keren, nous avons voulu passer par le village de Gouch, pour y visiter la petite église catholique, bénite elle aussi depuis quelques jours

à peine, par notre prêtre éthiopien Abba Pietros. C'est une petite chaumière encore plus misérable que celle d'Adich-Addi. Les habitants m'ont promis d'en bâtir une plus convenable, après la rentrée des récoltes. Ils me demandent seulement de subvenir aux frais d'un maçon.

Depuis longtemps l'on travaille à la conversion des Bogos, et les fruits de tant de travaux paraissent jusqu'aujourd'hui bien peu considérables. Il en sera sans doute longtemps ainsi, si nous ne pouvons bâtir quelques chapelles et établir quelques prêtres zélés au milieu des populations qui les réclament. Depuis à peine quelques jours que Abba Joseph s'est établi dans le village d'Achela, un petit changement s'est déjà opéré. Les habitants ont chassé les prêtresses qui restaient dans le pays, et un bon nombre demandent à recevoir le baptême et à faire bénir leur mariage.

Monseigneur, vous représentez au milieu de nous la bonne Providence ; c'est pour ce motif que nous prenons la liberté de vous exposer tous nos besoins et aussi les espérances que nous avons pour un avenir prochain.

J'ai l'honneur d'être, dans l'amour de Notre-Seigneur et de son immaculée Mère,

Monseigneur,

De Votre Grandeur,

Le très humble et très dévoué serviteur,

E. S. JOUGLA,

I. p. d. l. M.

PROVINCE D'ALGÉRIE

*Lettre de la sœur LABRETONNIÈRE, Fille de la Charité,
à la très honorée Mère HAVARD.*

Visites à domicile; exemples d'extrême misère. Œuvres internes.

Alger, 12 février 1893.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Je nourris depuis longtemps le désir de vous parler un peu des œuvres d'Alger. Ces œuvres ne peuvent se développer autant que nous le voudrions, faute de ressources et de personnel; mais elles ne sont pas moins intéressantes que celles des autres pays, et je vous assure, ma Mère, que je suis bien revenue de l'illusion dans laquelle j'étais, que lorsqu'on désirait aller à l'étranger, il ne valait pas la peine d'être envoyée en Algérie. Je suis tous les jours de plus en plus surprise de trouver un pays de mission aussi près de la France.

En ce moment la misère est d'autant plus grande que la famine règne dans l'intérieur du pays, et que les Arabes affluent dans la ville, espérant y trouver plus de ressources. Ils nous font des récits lamentables : les enfants sont abandonnés; on les trouve le long des routes à moitié mangés; ils sont vendus. Il y a quelques jours, une Kabyle nous arrive entourée de cinq enfants; elle en avait neuf, mais, pour ne pas mourir de faim, elle en a déjà vendu quatre, vingt francs chacun; lorsque nous allons au réduit qu'elle nous a indiqué être sa demeure, elle l'avait déjà quitté, sans doute pour aller continuer ailleurs son affreux commerce. Une autre chose bien pénible aussi, c'est de voir des enfants français mis en nourrice chez les Arabes, puis abandonnés

là par leurs parents. Ces pauvres enfants ont été baptisés, mais, élevés dans un tel milieu, ils ne connaissent ni leur origine ni la religion de leurs parents, et vivent comme de vrais Arabes. Il y en a beaucoup dans ces conditions que nous connaissons et que nous pourrions facilement recueillir, mais faute de moyens, il nous faut laisser souffrir ainsi à notre porte.

Les Arabes aiment beaucoup les Sœurs et ont une grande confiance en nous, mais il faut les attirer et aller beaucoup chez eux. La Sœur qui en est chargée y passe toutes ses après-midi, mais elle ne peut malheureusement aller partout. Elle est souvent arrêtée dans ses courses pour faire des consultations et des ordonnances en plein air. D'autres fois il faut qu'elle retourne bien loin sur ses pas pour suivre un Arabe dont la femme ou les enfants sont malades; et que de fois ne faut-il pas qu'elle s'accroche à leurs longs burnous pour se hisser dans des escaliers que des marches d'une hauteur invraisemblable rendent presque impraticables. Il faut voir la joie de ces pauvres gens lorsqu'elle arrive chez eux; chacun se le dit; on s'appelle, et aussitôt par toutes les portes, par tous les escaliers, arrivent en foule, hommes, femmes, enfants et vieillards; chacun à l'envi se presse autour d'elle. En quelques instants cinquantes personnes et davantage l'entourent; il faut que chacun lui parle, l'approche, lui expose sa misère, la consulte; c'est un spectacle vraiment curieux à voir. Mais au milieu de cette foule, ce qui attire le plus notre attention, ce sont, bien entendu, les enfants, auxquels nous donnons souvent, et toujours avec une bien grande joie, le meilleur de tous les remèdes, au moyen d'une petite fiole que nous remplissons aux fontaines le long de notre route.

Ces pauvres gens vivent parfois dans de véritables trous, humides et si noirs qu'il faut se munir d'une lumière pour aller chez eux, afin d'explorer tous les coins et recoins. Il est quelquefois bien difficile d'y entrer, mais trop sou-

vent de pauvres malades y gisent sur un sol froid et humide.

Il y a quelques jours, en entrant dans une maison, nous nous apercevons que le dessous de l'escalier est fermé par des planches et qu'entre ces planches mal jointes passent des pieds. Cette porte toute primitive fut vite enlevée, vous le comprenez, et nous nous sommes trouvées en face d'une famille blottie dans ce trou. Le père, la mère et cinq enfants étaient là, tous malades. Un petit garçon de cinq à six ans était au plus mal, étendu sur la terre humide, à peine recouvert de quelques haillons; ses pieds tout enflés passaient sous la porte et recevaient la pluie qui tombait fort à ce moment. Pauvre petit, nous l'avons soigné de notre mieux, et quelques jours après il s'envolait au ciel. Plus loin, des voix sortent d'un trou noir : c'est un Arabe qui nous appelle, son enfant va mourir. On ne distingue absolument rien, aussi faut-il commencer par allumer notre bout de bougie. Le père, la mère et le petit moribond sont accroupis sur un tas de chiffons, car on ne peut se tenir debout dans ce réduit. A mon tour je me suis glissée comme j'ai pu auprès d'eux, et, m'agenouillant auprès de l'enfant, j'ai eu le bonheur de le baptiser, pendant que le père, vieil Arabe à longue barbe blanche, éclairait cette scène qui avait quelque chose d'imposant, en tenant notre cierge improvisé, de ses mains amaigries et tremblantes.

Il y a des jours où la récolte de ces petits anges est assez abondante. Ainsi, dernièrement, la Providence a conduit nos pas dans une maison où huit de ces pauvres petits êtres semblaient n'attendre que notre passage pour s'envoler au ciel. D'autres fois, au contraire, il faut les chercher et connaître les habitudes du pays pour les découvrir. Dans une maison nous trouvons une femme malade, nous la soignons, et nous allions partir, lorsqu'un petit tas de chiffons attire notre attention : il recouvrait un enfant de quelques jours qui allait rendre le dernier soupir; son petit corps était déjà

froid, mais il respirait encore.— Dans une autre famille, le père était malade, plusieurs enfants l'entouraient. A force de questions pour savoir s'ils étaient tous là et tous bien portants, il nous dit qu'il en a encore un, mais que ce n'est pas la peine de le soigner; qu'il n'a plus de figure, qu'il faut le laisser mourir. Avec le bout de notre parapluie, nous secouons doucement les haillons, et au milieu nous trouvons un enfant dont la figure, en effet, était à moitié rongée par un chancre. Malgré la recommandation du père, nous avons donné le meilleur de tous les remèdes à ce pauvre petit être qui, lui aussi, semblait n'attendre que notre visite pour s'en aller au ciel.

Voilà, ma Mère, une après-midi passée à la Casbah; plusieurs fois j'y ai suivi ma compagne, et je vous assure que je n'avais plus rien à envier au bonheur de nos Sœurs de Chine et que je ne regrettais plus les courses que j'avais rêvé d'y faire.

Les Arabes sont tellement reconnaissants de ce que l'on fait pour eux, que lorsque la Sœur qui les visite a été malade, ils allaient en pèlerinage à leur marabout et y faisaient brûler des cierges pour sa guérison. Ils disaient que si elle mourait, ils viendraient la chercher et l'emporteraient pour l'enterrer au milieu d'eux.

Quelques Arabes de l'intérieur, venus pour faire leurs provisions, virent tout dernièrement cette Sœur à l'œuvre dans une maison où il y avait plusieurs malades. Ils la suivaient des yeux et ne pouvaient dissimuler leur étonnement; ils se hasardèrent enfin à lui demander combien elle prenait pour les soins et les médicaments qu'elle distribuait. Sur sa réponse que tout cela ne coûtait rien, ils se dirent entre eux que c'était bien là leur affaire, et ils voulaient absolument l'emmener, disant que dans leur village il y avait beaucoup de malades et qu'elle seule saurait les guérir. Ils lui disaient : « Nous te payerons le carrosse (chemin de fer), et après nous te mettrons sur le chameau

pour te porter jusque chez nous. Le plus joli chameau restera pour toi, et quand tu iras voir les malades dans le village, tu ne marcheras pas, tu monteras toujours sur le chameau. Nous te ferons manger le kouskous, nous tuerons la poule pour toi, nous te donnerons l'œuf; puis le soir, nous te donnerons un de nos gourbis (cabane arabe) pour toi toute seule; et pour que personne ne vienne t'ennuyer, quatre d'entre nous resteront toute la nuit autour du gourbis. Viens avec nous, la Sœur, tu seras bien soignée et tu n'auras rien du tout à payer. » Les instances de ces braves gens nous touchaient et nous faisaient sourire. Ils croyaient qu'elles devaient nous tenter; cependant, voyant qu'elles n'avaient pas le succès qu'ils en attendaient, ils demandèrent à la Sœur où se trouvaient des maraboutats comme elle; et sur sa réponse que c'était en France; ils voulaient savoir s'ils ne pourraient pas en acheter une et combien ça coûterait. « On n'achète pas les maraboutats avec l'argent; celui de tout ton village ne suffirait pas pour en payer une. » Et les pauvres gens, dont l'étonnement croissait toujours, de s'écrier : « Comment, un maraboutat comme toi, c'est si cher? C'est vrai, toi, tu vauds plus que tout l'argent de notre village! »

Les Israélites nous reçoivent aussi fort bien et nous amènent volontiers leurs malades. Le temps nous manque pour aller les visiter, et trop souvent nous avons le regret d'apprendre que des enfants sont morts sans que nous les ayons vus.

Les Sœurs qui visitent les quartiers français ont aussi bien des consolations, et je ne puis résister au désir de vous raconter une conversion qui vient d'être opérée par la Médaille miraculeuse. Un jeune homme avait été envoyé ici pour sa santé; il était pensionnaire dans une famille, lorsqu'au bout de deux mois, sa maladie de poitrine s'aggravant, il dut garder tout à fait le lit, et il parut bientôt près de sa fin. Ses parents, très chrétiens, écrivirent afin qu'une

Sœur allât le visiter. Les premiers jours, elle fut froidement reçue et avait même quelquefois de la peine à être admise. La première fois qu'elle lui parla religion, il manifesta des sentiments hostiles. Cependant ce jeune homme baissait tous les jours, les crises devenaient plus fréquentes et tout faisait craindre une fin prochaine. Multipliant alors ses prières et ses visites, la Sœur se hasarda à lui offrir une médaille qui fut reçue avec politesse, mais avec une pénible indifférence. Le lendemain, la Sœur trouvant le malade plus souffrant, elle lui proposa de faire une neuvaine, et craignant qu'il ne pût l'achever ici-bas, l'engagea à la commencer par la confession ; mais il rejeta cette proposition, disant en se frappant le front, avec un sourire d'incrédulité : « Nous allons voir si la foi va pousser. » Deux jours après, la Sœur lui porta quelques douceurs et les lui offrit ; mais lui, tout transformé, saisit alors sa médaille en la regardant avec amour, et il répétait d'une voix défaillante qu'elle était pour lui la meilleure de toutes les douceurs. Il reçut un prêtre le même jour, et il fit la sainte communion avec de grands sentiments de joie le jour de la Purification.

De même que les œuvres extérieures, celles de la maison ne peuvent non plus se développer, et cela, pour les mêmes raisons ; car il faudrait pouvoir élargir les gros murs de notre prison. Tout y est tellement resserré qu'il faut étouffer son zèle et se taire en pensant à tout le bien qui reste à faire.

L'asile et les cinq classes regorgent littéralement d'enfants. Elles pourraient être encore bien plus nombreuses si le local était en proportion avec les demandes ; mais il faut refuser les enfants et les voir aller à l'école communale qui est en face de nous.

La place et les ressources manquent également pour recevoir plus d'orphelines. Leur nombre est très limité : elles ne sont qu'une trentaine ; elles gagnent leur vie en faisant des fleurs. L'ouvrier est loin d'être maintenant

aussi nombreux qu'autrefois. Il y avait alors un ouvroir arabe que beaucoup de Mauresques fréquentaient, et qui n'existe plus maintenant ; elles en parlent encore avec reconnaissance et enverraient bien volontiers leurs filles chez les Sœurs, si le local permettait de les recevoir. Les œuvres d'enfants sont complétées par une association d'Enfants de Marie, encore assez nombreuse dans une ville où le plaisir se présente aux jeunes filles sous tant de formes.

Le dispensaire n'est pas l'œuvre la moins intéressante de la maison et il offre parfois des spectacles bien curieux. Toutes les nations se trouvent réunies dans le corridor qui mène au pansement : les Français s'y coudoient avec des Kabyles toutes tatouées, les Italiens et les Espagnols avec des Mauresques, vraies maisons ambulantes, dans leur espèce de pantalon qui n'a pas moins de seize mètres de largeur. Chacun s'installe à sa façon : les Arabes et les Kabyles le plus souvent par terre avec toute leur famille ; ce qui forme des groupes curieux à voir, mais pas très commodes pour la circulation. Trois fois par semaine il y a consultation, et alors la foule est plus compacte que jamais. Il y a des jours où deux cents personnes et davantage sont soignées, et leurs ordonnances leur sont servies à mesure. Les autres matinées sont employées à faire des pansements ; dès six heures et demie ces braves gens nous apportent leurs maux et se succèdent sans interruption jusqu'au dîner : nous voyons des plaies de toutes sortes, depuis des morsures de lion jusqu'aux bobos les plus insignifiants. Les après-midi, quoique plus calmes, sont souvent trop courtes, car il faut pourvoir aux ordonnances qu'on nous apporte et à la préparation des remèdes pour le lendemain.

Le nombre des baptêmes que nous faisons ici est encore assez considérable ; et comme mes compagnes vont faire la cueillette de ces petits anges à domicile, tous ceux qui

viennent ici sont à moi; ils sont aussi à vous, ma bonne Mère, car vous êtes souvent leur marraine.

Le dispensaire, de même que les autres œuvres, n'a pour toutes ressources que celles que la Providence envoie; on vit au jour le jour, donnant sans s'inquiéter du lendemain; et c'est un miracle perpétuel de pouvoir acquitter de bien grosses notes chez le pharmacien à la fin de chaque mois, sans savoir au commencement où trouver le premier sou. C'est bien là, n'est-ce pas, ma Mère, la maison de la Providence; vous voudrez bien par vos ferventes prières nous aider à demander au bon Dieu qu'Il daigne multiplier des ressources qui trop souvent nous font défaut.

J'espère que, malgré sa longueur, cette lettre vous intéressera. Je ne puis la terminer sans vous dire combien toutes les nouvelles de Rome nous ont réjouies, en pensant aux consolations que ce voyage vous a procurées.

Je vous prie de me croire, en l'amour de Notre-Seigneur,
Ma très honorée Mère,

Votre fille bien respectueuse et affectionnée,

Sœur LABRETONNIÈRE,

I. f. d. l. C. a. d. p. M.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

VIE DE M. FÉLIX DE ANDREIS

PRÊTRE DE LA MISSION (1778-1820)

INTRODUCTION

La vie de M. Félix de Andreis se mêle aux débuts d'une mission qu'il était venu fonder aux États-Unis d'Amérique dans la première moitié de ce siècle. C'est l'époque où se dessine, pour ce pays, le mouvement vers le catholicisme qui se continue encore sous nos yeux.

Avant d'exposer les détails de cette vie, il nous paraît nécessaire de faire connaître le théâtre sur lequel l'apôtre exerça son zèle, et d'indiquer la part que prirent les fils de saint Vincent de Paul au développement de la foi dans cette partie du Nouveau Monde.

M. de Andreis n'a vu l'Amérique qu'au déclin de sa vie. Prêtre de la Mission, absorbé en son pays natal par le ministère de la prédication, qu'il remplissait avec succès et avec éclat, ce n'est qu'en 1815, âgé de trente-sept ans, qu'il est rencontré à Rome par Mgr Dubourg, évêque nommé de la Nouvelle-Orléans.

Parti avec ce prélat, il arrive, après cinq mois de voyage ou de retards forcés, au séminaire de Saint-Thomas de Bardstown. Là, à l'école de Mgr Flaget et des vénérables prêtres de Saint-Sulpice, il étudie, avec la langue anglaise, la science pratique de répandre et d'accréditer la vérité dans le pays. Son vrai ministère ne commence qu'en 1818, et l'année 1822 en voit la fin ; car il mourut prématurément. L'esprit de Dieu semble se plaire à n'employer à l'origine des grandes œuvres que des instruments, portant

la marque de l'infirmité; et c'est par ce contraste entre la cause apparente et les effets, qu'il fait éclater la puissance de ses desseins, justifiant ainsi le mot de l'Apôtre : *Cum infirmor, tunc potens sum.*

Bien triste est l'histoire de l'oppression des catholiques, durant le premier siècle de l'occupation anglaise, dans l'Amérique du Nord. Les fondateurs de la plupart de ses États en interdisaient l'entrée aux catholiques. Seul le Maryland leur fut ouvert. Occupé, dès 1634, par les proscrits de l'intolérance anglicane, cet État fut gouverné par les lords Baltimore, et suivit une politique toute contraire à celle des États persécuteurs. Catholique, il avait ouvert ses portes à tout étranger, quelle que fût sa foi, et les protégeait tous également. Cette générosité fut mal payée. Chose incroyable et qu'on voudrait pouvoir nier, les protestants abusèrent de cette fraternelle hospitalité en renversant le pouvoir des Baltimore; à peine devenus maîtres, ils traitèrent indignement leurs hôtes et décrétèrent contre eux des lois tyranniques, dont la plus douce était l'abolition formelle de tous leurs droits. Citons quelques exemples : défense aux prêtres catholiques de célébrer la messe dans un lieu public; défense à tout fidèle de passer devant le palais du gouvernement et de fréquenter certains quartiers de la ville. Ceci pouvait passer pour une mesquine tracasserie; voici une loi vraiment odieuse : tout enfant catholique qui voulait apostasier avait le droit d'exiger de ses parents la part de succession que lui aurait assurée leur décès. Ainsi donc une prime était accordée à l'impiété, et le droit naturel, le respect des liens les plus sacrés étaient indignement foulés aux pieds, de par la loi. Voilà comment l'erreur victorieuse entend la tolérance !

En l'an 1776, les catholiques commencèrent à respirer. Par un amendement voté dans le Congrès, il fut statué qu'on ne s'occuperait plus de religion, ni dans le sens de la persécution ni dans celui de la protection. Mais avant que le nou-

veau droit passât en fait, il devait s'écouler bien du temps, et l'arbitraire protestant déposa lentement les armes. A la date de 1830, en certains États de l'Union, les catholiques continuaient à être exclus des fonctions civiles et même des droits de citoyen.

Ce fut pourtant sous l'étreinte à peine adoucie de la proscription, qu'en 1789, M. Carroll, membre d'une famille du Maryland que la guerre de l'Indépendance rendit célèbre, fut nommé évêque de Baltimore. Avec la création de ce premier siège épiscopal l'Église d'Amérique entra en possession d'une nouvelle vie¹. Vingt-cinq mille fidèles environ en composaient l'ensemble. Ce chiffre grossi par l'appoint que fournit la Louisiane, vendue, comme on sait, par la France pour une somme insignifiante, en 1802, forma un contingent de quarante mille catholiques dispersés dans divers États; le Maryland et la Louisiane en possédaient la grande majorité. Ce dernier pays avait obtenu un évêque en 1793; c'était un prélat d'origine espagnole, Mgr Penalvey y Cardenas, dont le siège fut la Nouvelle-Orléans. Il fut transféré, au moment de la cession par la France, à l'archevêché de Guatemala.

La Providence allait se servir d'une grande iniquité pour porter secours à cette Église en détresse. Pendant que Mgr Carroll cherchait autour de lui des collaborateurs, la tourmente révolutionnaire qui passait sur la France lui amenait, fuyant l'échafaud, une colonie de bons prêtres que l'on peut appeler des apôtres et des pères de la foi dans ces lointaines contrées. Les fruits que produisit leur pré-

1. Jusqu'à cette époque, les catholiques disséminés dans les divers États, mais principalement dans le Maryland, relevaient du vicaire apostolique de Londres; condition lamentable qui laissait, de fait, presque sans pasteur un troupeau si digne d'intérêt. L'Église ne pouvait manquer de se préoccuper d'une lacune si regrettable au point de vue de l'unité de la foi et du progrès des âmes dans la vérité et la vertu. De là le zèle avec lequel les Souverains Pontifes ont multiplié en ce siècle les sièges épiscopaux.

sence ne tardèrent pas à se montrer, et le peuple fidèle s'étant considérablement accru, il fallut créer des sièges épiscopaux. Bardstown, Philadelphie, New-York et Boston érigées en évêchés, en 1808, par Pie VII, devenaient de nouveaux centres de l'action catholique.

Moins heureuse d'abord, la Louisiane vit un premier rayon d'espérance quatre ans après, lorsque M. l'abbé Dubourg alla prendre possession de cette terre, en qualité d'administrateur, au nom de Mgr Carroll. Mais, du premier coup d'œil, il comprit les obstacles que son zèle allait rencontrer, en face du clergé qui avait accompagné Mgr Penalvey y Cardenhas. Lutter seul contre ce courant, surtout dans sa position subalterne, était une tentative sans espoir. Il lui fallait une autorité personnelle ; Rome la lui donna en établissant pour lui le siège de la Nouvelle-Orléans. Et comme au pontife il fallait des prêtres, on lui inspira l'idée de venir en Europe faire appel à la bonne volonté.

Là, comme nous l'avons dit, apparaît le premier anneau de la chaîne qui va unir à l'Église de l'Amérique du Nord la famille de saint Vincent de Paul.

A Rome, le prélat met la main sur M. de Andreis et l'amène, avec les confrères qu'il put s'adjoindre, dans son jeune diocèse. Puis, en 1819, un second voyage lui vaut l'acquisition d'une trentaine de vaillants missionnaires qu'il se hâta de confier à la direction des Lazaristes établis aux Barrens. Bénie de Dieu, l'œuvre de la colonisation catholique va désormais marcher à grands pas. Le moule est tout trouvé. Sortie des mains de ces modestes et courageux formateurs, qui surent se faire, tour à tour, à tous les genres de fonctions auxquels les conviaient les besoins de ce vaste diocèse, toute une génération sacerdotale envahit les divers points du territoire ; ces nouveaux apôtres emportaient dans l'âme, avec le feu sacré de l'apostolat, la vénération et l'amour des maîtres dont ils avaient reçu les leçons. Aussi l'esprit de saint Vincent déborda

bientôt du sein de sa famille dans l'âme du clergé paroissial. Et si l'on compta plus tard dans les rangs de l'épiscopat américain quelques Lazaristes, contraints à subir cet honneur redouté, difficilement on eût pu supputer le nombre des saints curés de paroisse qui, d'esprit et de cœur, étaient de vrais enfants de saint Vincent de Paul.

Avant d'aller plus loin, nous croyons bon de donner ici une idée du développement religieux dont nous venons de voir l'aurore, tel que M. de Andreis eut la joie d'en saluer le progrès, au moment de sa mort :

1° L'évêché de Baltimore, fondé en 1789, avait à sa tête, en 1822, Mgr Maréchal. Ce diocèse, érigé alors en archevêché, avait déjà deux séminaires et deux collèges catholiques, trente-huit églises, plusieurs écoles et quatre communautés d'hommes ou de femmes ;

2° Les quatre évêchés créés par Pie VII, en 1808, avaient pour évêques : Boston, Mgr de Cheverus ; New-York, Mgr Connely ; Philadelphie, Mgr Cromwell ; Bardstown, Mgr Flager, qui avait pris pour coadjuteur Mgr David. Les trois premiers diocèses n'avaient chacun qu'une communauté de femmes. Le dernier comptait un séminaire, deux collèges et six communautés ;

3° L'évêché de la Nouvelle-Orléans, ayant pour titulaire Mgr Dubourg, nommé en 1815, avait un séminaire, trois collèges et deux communautés ;

4° En 1822, fut fondé l'évêché de Richmond. Le titulaire était Mgr Kelly. A Charlestown siégeait Mgr England ; à Cincinnati, Mgr Vermock¹.

Les progrès ne firent que s'accroître rapidement. Vingt ans plus tard, les évêques d'Amérique, réunis en concile provincial (1849), éclataient en saints transports à la vue de la prodigieuse fécondité acquise en quelques années par l'Église catholique. A côté d'un clergé séculier dont les

1. Voir pour ces statistiques Sadlier's *Catholic Directory*.

rangs se serraient, des corps religieux, nombreux déjà, collaboraient dans leur sphère à l'œuvre de l'évangélisation. En même temps se fixaient sur tous les points du territoire des essaims de vierges venues d'Europe.

Telles sont les lignes générales de ce tableau dans lequel prend place M. de Andreis. Par lui, la famille de saint Vincent de Paul a coopéré dès le début à l'évangélisation de cette partie du Nouveau Monde. Depuis, les prêtres de la Mission et les Filles de la Charité ont continué cet apostolat auquel Dieu accorde une visible bénédiction.

CHAPITRE PREMIER ¹

Naissance de Félix de Andreis. — Son éducation pieuse au sein de sa famille et ses études. — Sa vocation.

Le dix-huitième siècle penchait sur son déclin, entraîné dans l'abîme par sa corruption et ses erreurs.

La France était travaillée depuis plus d'un siècle par la plus insidieuse des hérésies, le jansénisme. En Allemagne, les Universités propageaient les doctrines de Febronius et d'Eybel, qui détachaient les âmes du Siège apostolique. L'Autriche passait par l'épreuve du despotisme ecclésiastique de Joseph II. L'Italie sentait elle-même diminuer son amour pour le Pontife suprême, par l'essai schismatique du synode de Pistoie. Le philosophisme avait tout entaché de son venin ; il était dans tout l'éclat de son triomphe.

Dans un humble village du Piémont, le 13 décembre

1. La vie de M. de Andreis a été écrite en anglais par M. François Burlando, prêtre de la Mission, confrère et collaborateur en Amérique du pieux missionnaire : *Sketches of the life of the Rev. Félix de Andreis, first superior of the Congregation of the Mission in the United States and vicar general on the diocese of New-Orleans*. Baltimore, 1861, 1 vol. in-12. — Nous abrégons la première partie; nous donnerons intégralement ce qui regarde les travaux de M. de Andreis aux États-Unis. Le récit de M. Burlando contient des détails d'une grande importance pour l'histoire des établissements de la Congrégation de la Mission dans l'Amérique du Nord.

1778, à Demonte, au diocèse de Cunéo, venait au monde un enfant que Dieu devait préserver des souillures du siècle, de toute erreur funeste à la foi. La famille de Andreis, malgré la noblesse de son nom, vivait dans une médiocrité honorable et conservait, ce qui est la plus grande noblesse, les traditions de foi et de religion. On donna au baptême à l'enfant le nom de Félix. Peu de détails nous sont connus sur la première période de la vie du futur Missionnaire. Il nous reste un manuscrit précieux, qui est comme l'histoire intime de son âme, écrite plus tard par M. de Andreis ; nous en citons un extrait où se peignent les impressions pieuses qui forment comme l'atmosphère dans laquelle se passa son enfance : « Je vois très clairement, dit-il dans ses *Soliloques*, quand je recueille mes pensées, que la divine Bonté a commencé à m'appeler par les doux entretiens de la contemplation, dès ma plus tendre enfance. Je me rappelle encore maintenant, ajoute-t-il, et je puis me représenter très distinctement les ineffables délices que j'éprouvais lorsque, tout jeune encore, j'écoutais une de mes tantes, assise à côté de ma mère, et qui chantait quelques cantiques sur l'amour de Dieu et sur l'enfance de Marie, pendant que nous nous reposions au soir dans les jardins du comte Béranger. »

La foi et la piété s'insinuaient profondément dans cette âme douée d'une vive sensibilité. La *Vie de saint Louis de Gonzague* était devenue sa lecture favorite, et il s'exerça dès lors à composer un cantique en l'honneur de son saint préféré. C'était un dialogue entre son ange gardien et lui-même sur les joies du ciel et l'amour divin.

Son éducation première se fit auprès de ses parents ; il acquit bien vite des connaissances suffisantes pour être envoyé à Cuneo, étudier la rhétorique et la philosophie.

Doué de la mémoire la plus heureuse, d'une imagination vive et ardente, il occupait ses loisirs à chanter les merveilles qui se passaient dans son cœur.

Il composa un volume de poésies où l'élan de son âme le porte jusqu'à Dieu. Son intelligence pénétrante, unie à l'application la plus soutenue, lui faisait obtenir des succès qui pouvaient rendre jaloux ses camarades, mais qui laissaient insensible son cœur rempli déjà de la grâce divine.

Il ne connut aucun des dangers de la jeunesse. Le seul qu'il courut fut d'une autre sorte ; Mgr Rosati le raconte ainsi : « Un jour de congé, il alla avec plusieurs de ses condisciples se promener sur la rive opposée de la Stura. A leur retour, voulant prendre un chemin plus court, ils essayèrent de passer à gué les eaux rapides de cette rivière. Ce qui était facile pour ses compagnons était pour lui, faible et délicat, une dangereuse entreprise. Le courant l'emporta à une grande distance, et ses amis effrayés se trouvaient dans l'impossibilité de lui porter secours. C'en était fait. Le pieux jeune homme éleva son cœur vers Dieu, invoqua saint Antoine, et il vit ou crut voir au même moment le saint lui jeter une corde qu'il saisit de toutes ses forces. Quoi qu'il en soit, il était sauvé et revenait sans grand mal près de ses compagnons. » Tel est le récit qu'un de ses amis les plus intimes a laissé touchant la protection céleste accordée au jeune de Andreis. Les brillantes qualités de son esprit, ses succès littéraires, lui faisaient présager un avenir de gloire et ses maîtres eux-mêmes ne craignaient pas de lui prédire dans les lettres une carrière enviée.

Quel est le jeune homme qui à dix-huit ans, entendant les premiers murmures un peu confus saluer son talent, ne voit pas dans ses rêves dorés un avenir charmant où tout est à souhait pour le bonheur ? Les natures délicates et poétiques, plus que les autres, sont entraînées dans le monde imaginaire où mille fantômes séduisants les éblouissent. Il est difficile de se déprendre des mirages trompeurs que présente l'imagination aidée de la vanité, cette mauvaise conseillère. Le combat fut-il rude dans l'âme du jeune Félix ? Rien ne le laisse supposer. Dans son journal intime, pas

un mot, pas une allusion à cet attrait séducteur. Dieu parla à son cœur : le cœur était pur, il entendit cette parole; il était droit, il la suivit.

Saint Vincent de Paul, de son vivant, avait envoyé des Missionnaires à Gênes ; la Congrégation de la Mission s'était développée, s'implantant dans cette terre d'Italie, attirant à elle les cœurs dévoués au bien et au salut des âmes. Elle avait résisté à toutes les tempêtes, mais des jours terribles allaient l'éprouver. La Révolution française avait détruit toute organisation religieuse en France et allait bientôt porter chez les nations voisines, avec ses victoires éclatantes, ses destructions impies.

Sans s'inquiéter des orages politiques, le jeune Félix sentit croître le désir de se consacrer à l'instruction du peuple des campagnes dans la Congrégation de la Mission. Dieu parla à son âme et il vint s'ouvrir de son dessein à M. Laugeri, Visiteur de la province. Le supérieur n'ignorait pas les talents remarquables du jeune homme ; et en défiance, comme il devait l'être, contre une nature poétique, il reçut sa demande assez froidement. Il lui déclara nettement que la Congrégation des Missionnaires de Saint-Vincent de Paul se dévouait surtout à l'instruction des habitants des campagnes : s'occuper de catéchiser les ignorants, se trouver au milieu des pauvres et des malades, telle était la vie des prêtres de la Mission. Il leur suffisait d'avoir des connaissances théologiques solides, de composer des discours simples et familiers, d'avoir du zèle.

La vocation du jeune homme était sérieuse, et, sans s'effrayer de ces paroles, il répondit : « Mon Père, je ne vous demande qu'une chose, la faveur de servir Dieu dans l'Institut, trop heureux de suivre la règle de saint Vincent. » Le supérieur, devant une volonté si décidée, accepta le postulant.

Le jeune Félix, habitué comme il l'était à sonder son âme, écrivit dans ses mémoires, au chapitre intitulé : *Ad*

quid venisti, ces paroles qui peignent admirablement ses dispositions intimes : « J'entrai alors en moi-même et je m'efforçai de corriger tout ce qui était répréhensible dans ma conduite, mais particulièrement cet esprit de vanité qui me portait à déployer mes talents devant le monde. Je me traçai le plan d'une vie plus sérieuse, résolu à devenir missionnaire, pour expier mes péchés, rendre gloire à Dieu, travailler à mon salut, et par l'aide de la grâce divine procurer celui des autres. Telle fut mon intention, et je le reconnais, elle venait de vous seul, ô mon Dieu ! »

Les temps où l'on se trouvait n'étaient guère favorables au recueillement. Le gouvernement révolutionnaire français avait envahi l'Italie, il devait arracher le Pape Pie VI de Rome et fermer toutes les maisons religieuses. Maître du Piémont, il allait appliquer son système destructeur à la Congrégation de la Mission. Le jeune Félix, tout occupé de Dieu et des desseins qu'il avait sur lui, passa l'année du noviciat à préparer son âme aux vertus du Missionnaire.

Il fut envoyé dans la maison de Mondovi pour commencer son noviciat, qu'on appelle dans l'Institut séminaire interne. Le 1^{er} novembre 1797, il prenait l'habit de Saint-Vincent, et, sous la conduite de M. Giordano, il devait continuer le travail intérieur qui allait faire de lui un homme de Dieu. Heureux de connaître le joug de l'obéissance, il s'appliquait à ne rien faire sans conseil ni permission ; uniquement préoccupé de se former à la vertu, il laissait là ses goûts littéraires et les charmes de la poésie.

Le jeune Félix passa un an dans les exercices de la vie du séminaire. Mais au mois de janvier 1799, l'orage éclata sur le Piémont. Toutes les maisons de la Congrégation de la Mission furent supprimées et les Missionnaires violemment expulsés. La vocation du jeune apôtre était donc mise à une rude épreuve ; le monde qu'il avait fui, il allait y rentrer. Il se réfugia dans sa famille le 7 février 1799 ; mais

il emporta dans son cœur le trésor de grâces amassées avec tant de soin et d'efforts. Loin de son Institut il garda précieusement sa vocation. Profitant d'un peu de calme, les Missionnaires reprirent possession de leur maison de Saint-Maur, à Turin ; c'est là qu'il fut rappelé le 12 décembre de la même année.

Après les exercices spirituels, il s'appliqua aux études qui doivent former le prêtre et le Missionnaire. Le 21 septembre 1800, il prononçait ses vœux et commençait à suivre les leçons de théologie. Rien n'était changé dans sa vie, et on aurait pu croire, à la modestie de son maintien, à la régularité de sa conduite, au soin scrupuleux d'obéir même dans les moindres choses, qu'il continuait son noviciat et qu'il n'avait d'autre préoccupation que d'acquérir une plus grande union avec Dieu. Ses supérieurs remarquaient ses éminentes qualités ; pleins d'admiration pour une vie si conforme de tous points à la règle, ils se gardèrent bien de flatter l'amour-propre du jeune disciple, sachant même, s'ils surprenaient quelque légère imprudence en lui, le réprimander. Mais docile à recevoir les avis, le jeune séminariste ne perdit rien de son amabilité. Dans la maison de Turin se trouvaient un certain nombre de prêtres vénérables dont la vie s'était passée dans les travaux du saint ministère. Ces Missionnaires étaient pour le jeune de Andreis des images vivantes de saint Vincent de Paul, et il avait dans leurs exemples autant de motifs de pratiquer les vertus de son saint état.

Le calme ne devait pas durer. Bientôt les événements politiques vinrent atteindre la maison de Turin. Missionnaires vieillies dans les fatigues, jeunes novices se préparant par l'étude et les exercices religieux à la vie des missions, tous furent dispersés, la maison de Turin fut supprimée.

Sans se décourager, Félix, fuyant les rigueurs de la persécution, arriva à Plaisance et put, dans la maison de la Congrégation, continuer ses études. C'était le 26 décembre 1800.

La théologie et la philosophie avaient ses meilleurs moments, et dans ses loisirs il ne négligeait ni la littérature ni les sciences. Il possédait les langues anciennes : le latin, qu'il parlait avec facilité et écrivait avec élégance; le grec, qu'il enseigna; l'hébreu, auquel il s'appliquait comme nécessaire aux recherches exégétiques; familier avec le français et l'espagnol, il possédait assez bien l'anglais. On est étonné de voir comment il pouvait allier les aptitudes littéraires les plus rares avec des dispositions remarquables pour les sciences; son esprit n'était étranger à rien. Les facultés les plus heureuses lui permettaient de s'assimiler tout ce qu'il étudiait. Sa mémoire, dit un de ses contemporains, n'oubliait jamais un livre qu'il avait lu.

Malheur à la connaissance stérile qui n'amène pas à aimer Dieu! dit Bossuet. Le jeune disciple de saint Vincent l'avait compris depuis longtemps, aussi cherchait-il plus encore à développer les vertus de son état et à croître dans l'amour de Dieu. Tout servait à alimenter sa piété. Il étudiait avec un amour particulier la *Somme* de saint Thomas, la complétant par la lecture assidue de saint Augustin, de saint Bernard et de saint Chrysostome. Il confiait même à sa mémoire de longs passages de ces Pères, ressource précieuse pour la solidité de ses discours.

Le temps approchait où l'autel qu'il avait entrevu dans ses rêves de jeunesse allait être la montagne qu'il gravirait chaque jour, pour immoler la victime divine. Ordonné sous-diacre le mardi de Pâques 1801, il reçut le diaconat peu de semaines après, et l'année ne devait pas s'écouler sans le voir élevé au sacerdoce.

Saint Vincent avait fondé son Institut en grande partie pour la régénération du clergé. Par ses conférences et ses retraites ecclésiastiques où les membres les plus distingués du clergé venaient puiser la connaissance des devoirs de la vie sacerdotale, il avait relevé l'idée du sacerdoce, aux yeux des prêtres d'abord, puis peu à peu aux yeux du peuple

lui-même, témoin de cette transformation. Mais ses soins les plus assidus furent pour disposer les jeunes clercs à recevoir dignement les saints ordres. Les retraites des ordinands furent fondées et se généralisèrent pour le grand bien de l'Église.

On comprend sans peine comment Félix de Andreis, formé dans les idées qui avaient animé saint Vincent de Paul, se prépara aux divers ordres qui devaient faire de lui un prêtre de Jésus-Christ. Ses prières devinrent plus ferventes; ses lectures, prises dans les saints Pères et les docteurs de l'Église, se rapportaient à l'éminente dignité dont il cherchait à se faire l'idée la plus haute, mais aussi la plus exacte. Il fut ordonné prêtre vers la fin de l'année 1801.

CHAPITRE II

Ses travaux à Plaisance et à Rome jusqu'en 1815.

M. de Andreis fut bientôt appliqué au ministère des missions. Il avait terminé son cours d'études le 14 août 1802, et grâce aux instructions qu'il avait déjà composées sur les principaux devoirs du chrétien, sur les commandements de Dieu et de l'Église, sur les vérités éternelles, il fut tout prêt à se mettre à l'œuvre. Il eut le bonheur d'être associé à un saint prêtre de son Institut, M. Colucci, pour les travaux des missions. Avec lui, il évangélisa les villages voisins de Plaisance. C'était une grande grâce. Muni d'une science sérieuse et prêt à accomplir tout bien, comme dit saint Paul : *paratus ad omne opus bonum*, il était toujours disposé à remplir la place que l'absence, la maladie d'un de ses confrères, ou toute autre cause rendait vide.

Bientôt il fut chargé de la direction spirituelle des élèves du collège de la ville, en même temps qu'il occupait une chaire de professeur. Des conférences ecclésiastiques attirèrent des prêtres nombreux et qui parfois avaient vieilli dans l'exercice des fonctions sacrées. Ils admiraient dans le

jeune disciple de saint Vincent, avec la science, une prudence qui l'éloignait de toute exagération. La modestie qu'il mettait dans son discours, la piété qui l'animait, firent accepter sa direction à tous. Ses supérieurs, voyant les succès étonnants qu'il remportait, auguraient dès lors les grandes choses qu'il devait accomplir.

La santé de Félix de Andreis était fort éprouvée par le climat de Plaisance; il souffrait souvent de violents maux de tête. On crut que le séjour de Rome lui serait plus favorable, et l'on décida de l'envoyer à Monte-Citorio. Le Supérieur de cette maison, Romuald Ansaloni, appréciait à sa juste valeur la vertu et les talents du jeune prêtre. Il le connaissait comme un maître connaît son élève; il lui avait enseigné la théologie morale. Remerciant Dieu d'avoir un tel sujet pour les travaux qui étaient confiés à sa direction, il l'appliqua immédiatement à diverses œuvres apostoliques. Le jeune Missionnaire, habitué à régler son intérieur selon les vues de Dieu, demanda et obtint quelques jours de retraite spirituelle pour s'y préparer. Si l'Esprit-Saint nous avertit qu'avant la tentation il faut préparer son âme, avant les travaux extérieurs de la prédication, où l'on dépense le meilleur de ses ressources spirituelles, le prêtre ne doit-il pas, en toute prudence, pour assurer son salut et rendre féconde sa prédication, retremper ses armes spirituelles dans la méditation et la prière? Pendant l'été de 1806, M. de Andreis prit part aux missions de Ceccano, de Guliano di Ferrentino, de Sannino et de Valmonte; il y apparut vraiment comme un homme de Dieu. Parfois, comme à Valmonte, la confiance dans les vertus du Missionnaire était si grande que l'on criait au miracle. Nous n'avons pas la preuve des prodiges, mais nous avons le témoignage que l'évêque de Legni rendait à la vertu du Missionnaire : « Pendant la mission de Valmonte, en 1806, le peuple remarqua M. de Andreis et l'aimait beaucoup; pour moi, j'admirais ses vertus éminentes, et je me fis de lui une très

haute idée. » Depuis cette époque jusqu'en 1815, il fut employé à donner des missions dans les campagnes. Partout son zèle était infatigable.

Un certain nombre d'ecclésiastiques étaient associés aux travaux des Missionnaires: M. de Andreis, pour imprimer une direction unique, les réunit en assemblée où l'on devait discuter les moyens les plus propres à être utile aux âmes, surtout au tribunal de la pénitence. « Donnez-moi, disait saint Pie V, de bons confesseurs, et je vous montrerai le monde entier réformé. » M. de Andreis comprenait l'importance de cette grande parole d'un grand pape. Chez un peuple qui croit, la direction spirituelle devient la chose importante pour assurer le maintien des mœurs. Il proposa à ses collaborateurs de former une ligue semblable à celle qu'avait organisée le bienheureux Léonard de Port-Maurice, pour remédier aux désordres qui régnaient dans certaines villes des États Pontificaux. Laissant de côté les questions controversées, on s'arrêta à prendre pour règle certains points du Rituel romain et les avertissements de saint Charles Borromée. On s'engagea mutuellement à appliquer ces résolutions, et une copie en fut remise à chacun des confesseurs pour servir de règle de conduite.

Ainsi le zélé Missionnaire assurait le fruit des prédications et il procurait un bien durable en s'appuyant sur les règles mêmes de la théologie.

La charge principale à laquelle fut appelé Félix de Andreis fut le professorat à la maison de Monte-Citorio. Ses missions n'étaient pour ainsi dire que des délassements accordés à une vie d'études. Sa science éclata dans l'enseignement de la théologie. Un de ses élèves, qui devint son compagnon dans les missions d'Amérique et mourut évêque de Saint-Louis, en a rendu ce témoignage:

« Lorsque M. de Andreis monta en chaire pour nous donner des leçons de théologie, dit M. Rosati, tous nous fûmes dans l'étonnement, ou pour mieux dire dans l'admiration de

la richesse, de la clarté et de la solidité de son enseignement. Doué d'une mémoire merveilleuse, il citait avec exactitude de longs passages de différents auteurs, et il ne m'arriva pas une seule fois, pendant ce temps, de lui voir ouvrir un livre ou un cahier pour nous donner ses explications. Toutes ses leçons étaient très claires; mais ce que j'estimais encore par-dessus tout, était que pendant qu'il éclairait nos esprits, il enflammait nos cœurs. Souvent, au sortir de la classe, nous aurions pu dire avec les deux disciples qui accompagnaient Notre Seigneur à Emmaüs: *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loqueretur nobis in via*; « Nos cœurs n'étaient-ils pas embrasés au dedans de nous pendant qu'il nous parlait? »

Les paroles de Mgr Rosati sont confirmées par le témoignage de M. Joseph Martini, un des premiers disciples et confidents de M. de Andreis. Il ajoute que cette ardeur prenait un nouvel accroissement lorsqu'il s'adressait aux jeunes élèves du collège de la Propagande; il eût voulu faire passer dans leur cœur le feu céleste qui devait les rendre de fervents apôtres pour les pays infidèles auxquels ils étaient destinés.

A Monte-Citorio, les conférences du mardi, telles que saint Vincent les avait établies au dix-septième siècle, à Paris, attiraient de nombreux ecclésiastiques : curés, dignitaires de l'Église, prêtres employés à divers travaux du ministère, ils trouvaient en M. de Andreis un conférencier aussi habile que solide. Les vérités de la foi, la grandeur du sacerdoce, la nécessité de vertus dépassant le niveau des vertus ordinaires, étaient des sujets qu'il traitait chaque fois, sous une nouvelle forme et avec une égale conviction.

Des conversions admirables s'opérèrent, et bientôt, dans la ville de Rome, il ne fut plus question que du nouveau saint Vincent de Paul qui exerçait sur les prêtres une influence si salutaire. Le bruit de ses vertus et de ses succès se répandait dans Rome. Les prélats et les cardinaux accou-

raient parfois pour l'entendre, et s'en retournaient singulièrement édifiés. Le cardinal-vicaire, Mgr della Somaglia, voulut juger par lui-même de ce qu'on racontait. Ravi, il rendit compte de ses impressions à Pie VII, qui lui répondit : « Nous ne devons pas perdre de vue ce jeune Missionnaire ; ce sont des prêtres de cette trempe qui nous sont nécessaires. » Ainsi pensaient les prélats et les cardinaux qui se rendaient à la maison de Monte-Citorio, et en particulier le vice-gérant, Mgr Fénaia, qui ne se lassait pas de venir écouter le prédicateur.

Outre les conférences du mardi, les ecclésiastiques se réunissaient chaque dimanche à Monte-Citorio. C'était M. de Andreis qui donnait les conférences. Une pieuse association, dite de Saint-Paul, réunissait aussi des prêtres qui voulaient accomplir dignement leurs fonctions. Douze directeurs étaient choisis parmi les membres les plus éminents. On fit encore appel au zèle de M. de Andreis, et on lui confia la charge de directeur.

Si le pieux Missionnaire était comme l'apôtre des prêtres, il n'oubliait pas les gens du monde ; chaque dimanche, il faisait entendre à la Congrégation de Saint-Vital, composée de pauvres gens, des instructions qui éclairaient et parfois touchaient jusqu'aux larmes. Son apostolat continuait dans les monastères, les collèges et les écoles et associations pieuses. Tout le monde désirait l'entendre ; mais à chaque auditoire il réservait des vérités pratiques et habilement adaptées aux diverses conditions. Pendant quatre ans, de 1810 à 1814, il adressa régulièrement la parole, chaque jour, à une assemblée très mêlée qui se réunissait à heure fixe dans une grande salle située près de la porte de la maison de Monte-Citorio. Là, on voyait des paysans et des marchands, des domestiques et des avocats, des prêtres appartenant au clergé séculier, même des religieux : tous tiraient profit des paroles de l'homme de Dieu. D'ailleurs, fidèle à se pénétrer de l'esprit du saint Fondateur de l'Institut, il se mettait sur

ses gardes pour éviter, dans la multiplicité de ses occupations, le trouble d'esprit et la préoccupation qui perd tout, sous prétexte de gagner beaucoup.

Rien n'échappait à son zèle; il visitait fréquemment les prisons et trouvait ample matière à des prédications particulières qui consolait les malheureux qui s'y trouvaient renfermés.

Les hôpitaux le voyaient au chevet des malades, et là surtout il se montrait habile à disposer les âmes au sacrement de pénitence et à leur inspirer le courage et la résignation.

CHAPITRE III

Mgr Dubourg obtient d'emmener M. de Andreis dans les missions d'Amérique. Départ de Rome, en décembre 1815.

Pie VII était revenu à Rome, accueilli comme un père par ses enfants. Il fut pris de tristesse en voyant les ruines spirituelles qui s'étaient accumulées autour de lui. Pour lutter contre l'irréligion, des retraites nombreuses furent prêchées; on fit appel pour cela à tous les dévouements, et M. de Andreis entra avec tout son zèle dans la pieuse entreprise.

Au milieu de tous ces travaux, un désir plus élevé tourmentait son âme apostolique, celui de porter la lumière de la foi aux nations infidèles. Plusieurs fois, il avait laissé percer cette aspiration. La maison de Rome où il vivait lui offrait, dans la compagnie de plusieurs Missionnaires revenus de Chine, un aliment à ses désirs.

Il estima que c'était une vocation, et il crut de son devoir d'en écrire au Supérieur de la Congrégation, qui était alors M. Brunet, exerçant à Paris les fonctions de vicaire général. Quelques Missionnaires de France devaient être envoyés en Chine; M. de Andreis fut heureux de recevoir une réponse qui satisfaisait ses désirs. « Tenez-vous prêt, lui disait-on, à partir pour la mission que vous dési-

rez si ardemment. Vous êtes désigné pour la Chine. Vous pourrez, avec vos compagnons, admirer, dans cette circonstance, les desseins de la divine Providence, qui, pour atteindre ses fins, se sert de moyens entièrement imprévus. »

Les dernières paroles du Supérieur faisaient allusion à une circonstance vraiment merveilleuse. L'expédition des Missionnaires pour la Chine était payée, paraît-il, par une société de dames russes schismatiques.

M. de Andreis se tint prêt pour le voyage, en rendant grâces à Dieu. Mais ses Supérieurs immédiats insistèrent pour le retenir à Rome ; ils obtinrent gain de cause, et les missions lointaines, qui avaient apparu à l'âme du pieux et ardent Missionnaire, semblèrent s'éloigner comme un mirage trompeur.

Il n'y eut pas de découragement dans son cœur ; il se contenta d'attendre la volonté de Dieu. Pour la connaître plus clairement, il redoubla de prières et d'austérités. Ce n'était pas en Chine qu'il devait porter son zèle, mais en Amérique. Il en avait le pressentiment. Laissons parler deux témoins de sa vie, ses élèves en théologie, Joseph Martini et Mgr Rosati : « En 1807, dit M. Martini, et pendant les années suivantes jusqu'au 27 mai 1810, où la suppression des maisons religieuses à Rome me força de me séparer de M. de Andreis, je lui entendis fréquemment dire qu'il mourrait en Amérique, où à différentes époques on avait pensé à l'envoyer, et que dans ces occasions il avait toujours éprouvé un secret pressentiment que cela arriverait. » Mgr Rosati, mort évêque de Saint-Louis aux États-Unis, confirme ce fait. « Pendant le temps, dit-il, où l'Église gémissait sous la terrible persécution qui retenait le Souverain Pontife prisonnier à Savone, et où nul esprit humain ne pouvait prévoir si et comment de tels maux finiraient, M. de Andreis, aussi calme que si la tempête se fût déjà dissipée, me dit un jour, pendant que nous nous promenions ensemble : « A quelle étude vous appliquez-

« vous maintenant ? » Je lui répondis que je préparais quelques sermons et que je consacrais chaque jour une partie de mon temps à cultiver l'hébreu, pour l'interprétation de la sainte Écriture. — « Laissez l'hébreu, reprit-il aussi-tôt, ce n'en est pas le temps pour vous ; apprenez plutôt l'anglais. — L'anglais, répliquai-je étonné, l'anglais ! » mais quel usage pourrai-je jamais faire de cette langue ? — Elle vous sera indispensable, repartit-il, pour prêcher la parole de Dieu à un peuple qui ignore notre foi. » Par déférence pour l'homme de Dieu, que je vénérâis, je consentis à accepter une grammaire qu'il me donna en promettant d'examiner mes progrès pendant nos promenades ; mais les difficultés que je rencontrai pour la prononciation me firent renoncer à l'étude de cette langue. Je lui rapportai le livre en lui disant : « Ne me parlez plus d'anglais, il m'est impossible de l'apprendre. — Comme il vous plaira, répondit-il, mais vous verrez un jour que vous et moi nous serons obligés de prêcher en anglais. » Il n'insista plus et reprit sa grammaire. L'accent prophétique de ses paroles me saisit vivement, en ce moment surtout où il n'y avait aucune possibilité d'être envoyé dans un pays qui parlât cette langue. Napoléon, maître absolu du continent, avait rigoureusement prohibé, soit en Italie, soit en France, toute communication avec l'Angleterre. Mais ce qui était caché à mes yeux lui avait été révélé par Dieu, qui lui montrait sa future destinée. Quelques années après, en Amérique, je me rappelai cette scène, et je vis à n'en pas douter de quels dons surnaturels M. de Andreis était favorisé. »

Rien de plus imprévu parfois que les voies de Dieu. Ses desseins se manifestent à l'encontre de toutes les prévisions humaines. L'exemple de M. de Andreis confirme cette vérité que l'on peut si facilement constater dans la vie des saints et dans l'histoire de l'Église.

Il était dans ces dispositions de filial abandon à la volonté

divine, lorsque vint à Rome un Missionnaire d'Amérique, nommé au siège de la Nouvelle Orléans après avoir pendant plusieurs années consacré son zèle et son apostolat à ce vaste diocèse. *Messis quidem multa, operarii autem pauci*¹. Ce texte de l'Évangile s'appliquait exactement à la situation de cette partie de l'Amérique qui avait eu des jours si beaux sous la domination française.

La Louisiane avait vu les colons de la France s'établir dans ses riches et fertiles plaines, fonder des villes au bord des fleuves et des lacs, et garder, avec le souvenir de leur ancienne patrie, la religion catholique qu'entretenaient de zélés missionnaires. Mais les événements avaient détaché de la mère-patrie cette Louisiane qui rappelait, avec le nom des rois de France, leurs bienfaits ; en même temps les prêtres avaient été éloignés, et les liens religieux avec le centre du catholicisme, Rome, s'étaient brisés.

En 1804, lors de la cession de la Louisiane aux États-Unis, par la France, on y comptait seize mille catholiques. En 1815, quelques prêtres dispersés çà et là, qui ne connaissaient guère de règle que l'indépendance, y laissaient la religion dépérir et la foi disparaître.

Mgr Dubourg, pendant trois ans, de 1812 à 1815, avait déployé tout ce qu'il avait d'intelligence et de zèle à réunir sous le joug de l'obéissance les communautés chrétiennes répandues sur un territoire plus vaste que la France. Son action comme missionnaire avait été bénie, mais son autorité avait été méconnue. Le Souverain Pontife crut que s'il lui conférait la dignité épiscopale son influence s'étendrait au loin, et que son action aurait un effet plus durable.

Arrivé à Rome pour recevoir la consécration épiscopale, l'évêque-missionnaire fut reçu à la maison des prêtres de la Mission, à Monte-Citorio, sur le désir du cardinal Litta, préfet de la Propagande.

1. La mission est grande, mais le nombre des ouvriers est petit.

Mgr Dubourg redoutait le fardeau que par obéissance il allait accepter ; il sentait la difficulté d'organiser son diocèse, aussi cherchait-il autour de lui des prêtres zélés.

Un jour, il remarqua près de l'entrée de la maison de Monte-Citorio une vaste salle où des gens de toutes conditions se rassemblaient. Un prêtre jeune encore, d'une grande modestie, mais à la parole ardente, leur adressait une exhortation attentivement écoutée.

L'évêque, après le discours qu'il avait suivi avec plaisir et avec étonnement, demanda quel était ce prédicateur si éloquent. « C'est, lui répondit-on, un prêtre de la Congrégation de la Mission, aussi remarquable par sa science que par son zèle. Sa réputation d'orateur est répandue dans toute la ville de Rome. »

Le prélat, qui cherchait des ouvriers apostoliques, s'écria : « Oh ! que je serais heureux d'avoir quelques prêtres semblables pour mon diocèse ! » Une entrevue eut lieu à l'heure même et l'on comprend que M. de Andreis vit, dans la demande de l'évêque, le signe de la Providence.

L'heure avait sonné. Ce n'était plus dans Rome qu'il devait déployer son activité en recueillant les témoignages d'honneur qui revenaient malgré lui à ses vertus et à ses talents ; c'était l'Amérique qui s'ouvrait devant lui, avec ses besoins immenses, la vie périlleuse du Missionnaire, l'incertitude de l'action et l'héroïsme, s'il le fallait, dans le dévouement. « Si mes Supérieurs me le permettent, répondit-il à la demande de l'évêque, j'accepte dès maintenant vos propositions, et je suis prêt à vous suivre. » Mgr Dubourg fut enchanté de trouver une acceptation si prompte.

Sa joie fut de courte durée, car M. Siccardi, vicaire général de la Congrégation en Italie, répondit au prélat par le refus le plus catégorique. Celui-ci avait beau lui faire valoir le besoin extrême de bons prêtres pour cette partie de l'Église si délaissée, lui montrant combien la Congrégation de Saint-Vincent de Paul était dans sa voie et répon-

dait à l'esprit de son fondateur en s'engageant dans les œuvres de missions en pays étrangers, rien ne put décider le Supérieur; il montrait combien étaient rares les sujets comme M. de Andreis et de quelle utilité ils étaient pour Rome si cruellement affligée des maux de l'impiété et d'une persécution qui avait duré si longtemps; il ajoutait que la Congrégation de la Mission avait été éprouvée elle-même et qu'elle avait besoin de tous ses sujets. L'évêque en dut prendre son parti; mais ce fut sans se décourager et sans perdre espoir. M. de Andreis resta calme malgré ces apparentes contradictions. Il ne désirait que servir les âmes, conformément à la volonté de Dieu, et il attendait que cette volonté se manifestât par ses Supérieurs.

Le prélat, jugeant qu'il ne pourrait obtenir ce précieux missionnaire qu'en s'adressant directement au Souverain Pontife, il le fit. Il représenta donc au Pape combien vaste était son diocèse, quel besoin de missionnaires, et de missionnaires zélés, il avait, et il conclut par ces mots : « Très Saint Père, si vous ne m'accordez pas le concours de quelques prêtres je me sens incapable de porter le poids accablant d'un diocèse si étendu et presque sans limites. Je me verrai forcé en conséquence de renoncer à la tâche que vous m'assignez. »

Le Pape, pour le rassurer, lui promit que M. Siccardi accorderait quelques sujets, et entre autres M. de Andreis. La lutte devait continuer. Le vicaire général représenta au Souverain Pontife combien M. de Andreis était nécessaire à la maison de Monte-Citorio, surtout comme prédicateur des retraites du clergé; et Pie VII était prêt à céder. Mgr Dubourg, en apprenant cette nouvelle décision, ne tint pas pour battu. Il eut recours à Dieu et sentit croître son désir d'obtenir le prêtre qu'il jugeait si utile à son œuvre.

Le 24 septembre 1815 réunissait à Saint-Louis des Français toute la colonie française et un grand nombre de prêtres, pour le sacre de l'évêque de la Nouvelle-Orléans.

Mgr Dubourg avait eu soin d'inviter M. de Andreis à cette cérémonie. C'était le cardinal Joseph Doria qui était l'évêque consécrateur. A cette occasion, l'évêque, se souvenant plus vivement des besoins de son Église, crut devoir en parler de nouveau au Souverain Pontife ; mais ce fut sans succès.

Ayant observé de quelle faveur jouissait le cardinal Consalvi, secrétaire d'État, auprès de Sa Sainteté, il s'adressa à lui et lui exposa l'état de son diocèse. Le récit convainquit pleinement le cardinal, qui se chargea de porter la requête au Souverain Pontife. M. Siccardi reçut enfin un ordre du Pape, favorable à la demande de Mgr Dubourg ; il dut courber la tête et obéir. M. de Andreis était au comble de la joie ; tous ses pressentiments étaient réalisés. Dans l'épreuve même qu'avait rencontrée son désir si désintéressé, il voyait la marche mystérieuse de la Providence qui arrive malgré les obstacles à ses fins.

C'était le 27 septembre que le cardinal Consalvi avait obtenu pour Mgr Dubourg quelques sujets si nécessaires à sa mission. Le 14 octobre, la petite colonie était formée. Elle était composée de MM. de Andreis, Acquaroni, Joseph Rosati, prêtres de la Mission, et de M. Perreira, prêtre postulant de la même Congrégation. Un élève de la Propagande, Léon Deys ; le frère coadjuteur de la Mission, Boboni, encore postulant, complétaient la petite caravane qui allait partir pour l'Amérique. Elle vint offrir, avec l'évêque reconnaissant, ses hommages au Souverain Pontife et lui demander sa bénédiction apostolique. La réception fut très cordiale et ce fut avec la plus grande simplicité que le Pape entretint les Missionnaires pendant plus d'une heure, les exhortant à mettre leur entière confiance en Dieu qui les appelait si visiblement à l'apostolat dans le Nouveau Monde. M. de Andreis demanda au nom de tous certaines faveurs spirituelles qui furent très libéralement accordées. On régla avec le cardinal Litta, préfet de la Propagande,

l'érection d'un séminaire et sa dotation. Le lieu du départ fut fixé à Ripa-Grande, sur le Tibre, pour Marseille.

M. de Andreis restait avec Mgr Dubourg pour dresser un règlement qui devait déterminer les travaux des Missionnaires et sauvegarder l'indépendance et les droits constitutifs de leur Congrégation. Il était dit expressément que les Missionnaires iraient avec l'évêque, en tant que sujets de la Congrégation de la Mission, pour former un établissement dans son diocèse, remplir les différentes fonctions propres à l'Institut, et spécialement fonder un séminaire. Il fallait en conséquence que la Congrégation fût, à l'intérieur, gouvernée par ses propres règles et ses constitutions ; aucun Missionnaire ne pouvait individuellement accepter les fonctions du ministère, la Congrégation seule devait le faire. A elle appartenait le droit de désigner, appeler, remplacer, envoyer, tous les sujets. La vie de communauté devait s'établir partout, et on ne devait laisser que par exception les Missionnaires vivre seuls.

Arrivant à la situation qui devait leur être faite, M. de Andreis pensa qu'il était bon de ménager à ses confrères, à leur arrivée en Amérique, un mois entier pour se reposer et examiner l'état des choses. Les séminaristes devaient rester dans une maison centrale où l'on érigerait en son temps un séminaire interne. Les prêtres, avant de commencer à diriger une paroisse, devaient, conformément à l'esprit de saint Vincent, donner une mission. On prévoyait le temps où les prêtres seraient assez nombreux, par suite de la formation des séminaires, pour être curés, et on statuait que les Missionnaires dispersés devaient se réunir dans une ou plusieurs maisons. Rien ne pouvait être fait de durable dans le bien si on ne restait pas dans les traditions de l'Institut fondé par saint Vincent ; aussi était-il dit : « Afin de vérifier dans toute son étendue le nom de Missionnaires, ils doivent toujours et en tous lieux observer exactement les règles, constitutions et saintes pratiques qui

leur ont été laissées par leur saint Fondateur, telles qu'elles sont observées par leurs confrères partout où ils sont établis; comme aussi la dépendance requise aux Supérieurs majeurs de ladite Congrégation, conformément aux bulles d'érection et de confirmation émanées des souverains pontifes en faveur de cette Congrégation. »

On crut nécessaire de mettre par écrit tous ces points, sur lesquels on s'était déjà entendu verbalement, dans l'unique but de fixer une règle de conduite et de satisfaire ceux qui, considérant cette mission sous un point de vue autre que celui qui lui est propre, pourraient, quoique avec de bonnes intentions, être tentés plus tard de faire dévier l'œuvre de la voie dans laquelle elle était établie et dans laquelle elle devait prospérer. La pièce était signée d'une part par MM. Félix de Andreis, directeur de la mission, et Dominique Siccardi, vicaire général de la Congrégation de la Mission; d'autre part, par l'évêque de la Louisiane et des deux Florides, Mgr Louis-Guillaume Dubourg. Le tout approuvé par Son Éminence le cardinal Consalvi, et daté de Rome le 17 novembre 1815.

Les premiers projets avaient été formulés pendant le voyage à Naples que fit M. de Andreis avec Mgr Dubourg. L'évêque s'était fait quêteur et avait obtenu de la munificence royale des aumônes nombreuses pour sa mission. M. de Andreis, de retour à Rome, régla certains détails et se mit en devoir de partir. Le 15 décembre 1815, il dit adieu à son Supérieur, qui lui avait témoigné, par son insistance à le garder, une si haute estime et un si profond attachement. Ce fut le cœur brisé, mais la volonté ferme, qu'il quitta ses amis et cette Rome où il laissait des souvenirs si vivants de sa vie religieuse. Il était accompagné de deux jeunes gens qui aspiraient à l'état ecclésiastique; l'un d'eux était M. Dahmen, qui devait devenir plus tard un zélé Missionnaire dans la Congrégation. Au sortir de la porte Flaminienne, son cœur surabondait d'une sainte joie et de la

plus vive reconnaissance envers Dieu. Ce n'était pas le charme de l'inconnu qui le séduisait ; son imagination ne lui traçait pas des tableaux ravissants de cette vie décrite par les voyageurs ; mais il allait au-devant du devoir, n'ignorant pas les travaux immenses, les difficultés, les persécutions qui l'attendaient. Forte de la grâce de Dieu, son âme était prête, non à jouir, mais à lutter pour l'extension du règne de Jésus-Christ, en s'attachant d'une manière plus intime à la croix.

(*A suivre.*)

PROVINCE DE L'AMÉRIQUE CENTRALE

MISSIONS DE COLOMBIE

(Suite¹)

MISSIONS DU CAUCA (1889-90)

Divisons ces missions en trois campagnes, pour plus de clarté.

1^{re} campagne. Missions de Silvia, Totoro, Polindara et Paniquitá.

Silvia. — M. le curé de Silvia désirait depuis longtemps procurer à ses ouailles le bienfait d'une mission. Certes, ce n'était pas sans besoin ; mais il différait de jour en jour, parce que les circonstances dans lesquelles se trouvait la paroisse rendaient cette œuvre difficile. L'indolence des habitants, leur affection trop marquée pour le libéralisme, l'ignorance et les vices des milliers d'Indiens qui forment la majeure partie de la population, tout, en effet, faisait redouter un échec. Cependant nous fûmes reçus avec un certain enthousiasme, plus apparent peut-être que réel, et nous commençâmes la mission le 28 août. Mais comment vaincre tant d'obstacles ? Comment remuer ces cœurs apathiques ? Prier nous-mêmes et faire prier le peuple le plus possible, nous parut le moyen le plus sûr de le faire sortir de son insensibilité. Au lieu d'un chapelet par jour, selon notre habitude, nous en récitâmes trois, c'est-à-dire le rosaire entier : le premier à la messe, le deuxième à dix heures du matin, et le troisième dans la soirée. En outre, ayant appris de M. le curé que ses paroissiens gardaient en-

1. Voir ci-dessus, p. 134.

core un reste de dévotion aux âmes du purgatoire et au Très Saint Sacrement, nous crûmes utile de célébrer le plus tôt possible un service solennel pour les défunts de la paroisse, et d'établir l'adoration du Très Saint Sacrement; puis nous nous mîmes à la disposition des fidèles pour bénir leurs enfants et tous les objets qu'ils nous présenteraient, tels que fruits, semences, images, statues, etc. Ces innocentes industries nous ouvrirent le chemin des cœurs. Dès lors, les exercices de la mission et le confessionnal furent fréquentés.

Mais nous avions en présence deux ennemis terribles : le libéralisme et l'ivrognerie. Le peuple, toujours victime de sa simplicité, ne fut pas difficile à convaincre. Il n'en fut pas de même des gros bonnets de la secte, qu'il fallut attaquer jusque dans leur dernier retranchement, et dont quelques-uns même préférèrent persévérer dans leur erreur que de se réconcilier avec Dieu au prix de ce sacrifice. Quant à l'ivrognerie, la grande difficulté ne venait pas tant de la part des buveurs que des vendeurs d'eau-de-vie. Ce commerce était leur gagne-pain, leur coûtait peu de travail et leur rendait la vie assez douce. C'était donc leur demander beaucoup que d'exiger la fermeture de ces débits de boissons. Aussi jetèrent-ils les hauts cris et nous taxèrent-ils de rigorisme. N'importe, il fallut se soumettre, l'absolution était à cette condition. Notre conduite, d'ailleurs, fut solennellement approuvée par Mgr. l'évêque qui vint donner la confirmation à la fin de la mission, et déclara, à plusieurs reprises, que ceux qui voulaient continuer à coopérer aux péchés d'autrui étaient indignes des sacrements. Dieu cependant bénit nos travaux, car, malgré ces entraves et mille autres difficultés, plus de neuf cents personnes, parmi lesquelles les plus influentes du lieu, se confessèrent; trois cents Indiens firent leur première confession et leur première communion.

A peine la mission était-elle terminée, qu'une épidémie de rougeole se déclara dans Silvia avec une telle force,

qu'elle emportait journellement de cinq à quinze personnes. On eût dit que la divine Providence voulait mettre la dernière main à l'œuvre de la conversion de cette paroisse, et sanctionner ce que nous avions répété plusieurs fois, que Dieu ne tarderait pas à châtier ceux qui refusaient de profiter de la grâce extraordinaire qu'il leur offrait. Mais tel n'était pas le sentiment d'un vieil Indien, libéral jusqu'aux os, que ses congénères décoraient pompeusement du titre de « capitaine » et regardaient comme un oracèle : « Je vous le disais bien, s'écria-t-il, que ces missionnaires nous porteraient malheur ! » Combien de gens, au lieu de profiter des épreuves que Dieu leur envoie, maudissent la main qui les frappe !

Totoro, *Polindara* et *Paniquità* réunis, ne forment pas une population de plus de 1 500 habitants, Indiens pour la plupart. La mission y eut lieu dans l'ordre indiqué plus haut. Nous nous trouvions en face de deux grandes difficultés : faire descendre les Indiens de leurs montagnes, et ensuite leur apprendre le strict nécessaire pour la validité des sacrements.

Chaque peuplade d'Indiens a un chef, qui porte le titre de gouverneur. Il nous fut facile de vaincre la première difficulté avec le concours des gouverneurs, qui s'y prêtèrent très bien. Ils assistèrent eux-mêmes et firent assister leurs subordonnés à tous les exercices de la mission ; ils furent les premiers à s'instruire, à se confesser ; ils maintinrent avec zèle et fermeté l'ordre et la discipline parmi leurs gens, faisant, au besoin, usage de leur autorité en châtiant les coupables. Ainsi celui de Polindara fit jeter en prison une femme, après l'avoir fustigée pour sa mauvaise conduite. Une autre fois, un des missionnaires, remarquant, pendant l'explication du catéchisme, que des Indiens sentaient le « zurron » (terme qu'ils emploient pour dire que quelqu'un a vu le fond de la bouteille), en prévint le gou-

verneur. Celui-ci fit la garde pendant la nuit, et, apercevant un mouvement inusité vers une maison, il se rendit avec bonne escorte, et surprit les délinquants en flagrant délit. La vendeuse de boissons, ainsi que les buveurs, ne tardèrent pas à recevoir le châtiment de leur faute. Le gouverneur confisqua la seule bouteille d'eau-de-vie qui restait encore, et la porta le lendemain au missionnaire, lequel, en signe de réprobation, en répandit le contenu jusqu'à la dernière goutte sur le sol, au grand ébahissement des spectateurs.

Restait à surmonter la deuxième difficulté, à savoir, l'ignorance de ces pauvres Indiens. Les deux missionnaires se partageaient le travail, pour arriver plus sûrement à leur but. L'un, aidé d'un catéchiste, expliquait la doctrine chrétienne toute la journée, pendant que l'autre confessait ceux qui étaient suffisamment instruits. Je dis toute la journée, car les Indiens passent aisément tout le jour sans manger. Voici, d'ailleurs, quel était leur ordre du jour pendant la mission. Vers cinq ou six heures du soir, ils rentrent chez eux, préparent leur « sancocho », espèce de soupe aux bananes, ou quelque autre aliment; quand tout est prêt, la famille se réunit autour de la marmite, et tous se mettent à l'œuvre. L'appétit satisfait, ils étendent, dans le même lieu, leurs nattes ou quelques peaux de bête et se jettent, sans plus de façon, dans les bras de Morphée. A deux heures du matin, le branle-bas recommence, et l'on donne le second assaut à la marmite, afin d'arriver à temps aux premiers exercices de la mission.

Mais revenons à notre sujet. Je dois dire qu'à force de patience et de constance, l'Indien finissait par apprendre l'essentiel. Ce n'était pas sans peine, il fallait lui répéter cent fois la même chose; mais, une fois apprise, sa mémoire la gardait fidèlement. A mesure que la vérité pénétrait dans l'esprit de ces infortunés, la lumière de la foi les éclairait, révélant à leurs yeux leur dignité d'hommes et de chrétiens.

Nous en avons vu verser d'abondantes larmes et se lamenter de n'avoir pas mieux connu notre sainte religion. Rien d'étonnant donc qu'ils s'attachassent aux missionnaires et qu'ils ne pussent, sans une profonde douleur, les voir s'éloigner d'eux pour porter le même bienfait à d'autres villages. C'est ce que nous avons observé toutes les fois que nous avons eu à traiter avec les Indiens. Ils sont peu civilisés, d'un caractère indolent, mais en revanche d'une docilité et d'une obéissance peu ordinaires.

Dans ces trois missions, il n'y eut pas moins de sept cent quatre-vingts confessions et une vingtaine de mariages réhabilités. Si nous exceptons les blancs, d'ailleurs peu nombreux, tous se confessèrent pour la première fois, ou firent une confession de toute leur vie.

(A suivre.)

VIENNENT DE PARAÎTRE :

Cinquante-quatre Cantiques en l'honneur de saint Vincent de Paul, à une ou plusieurs voix avec accompagnement d'orgue, par J.-B. Maillochaud. Un vol. in-8. V^e Porchet, édit., Paris, rue de Sévigné, 28. Prix net, 10 fr. — Se trouve aussi à la Procure de la Mission, Paris, rue de Sèvres, 95.

On nous écrit : « La musique de ces cantiques est due à l'éminent compositeur, auteur de la cantate au bienheureux J.-G. Perboyre : *Anges, chantez*, etc. si goûtée durant les fêtes de la béatification. »

Monseigneur Jean-Henri Baldus, Vicaire apostolique du Ho-nan et du Kiang-si (par M. l'abbé J.-B. Serres). Un vol. in-12. Chez Kossmann-Becker, libraire, à Mauriac (Cantal).

Le Gérant : C. SCHMEYER.

NOS ANNALES

Nous sommes heureux de saluer l'apparition d'une traduction en langue espagnole des *Annales* de la Congrégation de la Mission. Depuis longtemps les associations de la Propagation de la foi et de la Sainte-Enfance publient, dans la langue des principales nations qui s'intéressent à leurs œuvres, les lettres des missionnaires; il semblait que ce progrès n'était pas irréalisable pour nous. Un premier pas est fait. Nous souhaitons que vienne sans trop tarder le jour où nos *Annales* iront porter à tous les membres de la double famille de saint Vincent, dans la langue qui leur est familière, le récit des œuvres auxquelles se dévouent, sous tous les climats du monde, nous pouvons le dire, les Missionnaires et les Filles de la Charité.

Voici la lettre adressée, à cette occasion, par M. le Supérieur général à M. Arnaiz, visiteur de la province d'Espagne :

« Paris, le 24 mai 1893.

« MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

« *La grâce de Notre-Seigneur soit toujours avec vous!*

« Je tiens à vous féliciter de l'heureuse initiative que vous avez prise de donner une édition de nos *Annales* en langue espagnole. J'en suis heureux et j'en augure beaucoup de bien. Saint Vincent, pour l'édification de la Compagnie et pour entretenir l'esprit de zèle, faisait reproduire les relations envoyées par les premiers Missionnaires de Madagascar, de Pologne et d'Irlande, et il les adressait aux diverses maisons de la Compagnie. Nos *Annales* ont repris cette tradition; grâce à vous, elles la continueront d'une

manière plus efficace encore pour les contrées de langue espagnole, où, par la bénédiction de Dieu, se sont multipliés, dans ce siècle, nos établissements. Ce sera aussi, j'espère, un encouragement aux Missionnaires et aux Filles de la Charité de votre chère province à nous envoyer des comptes rendus plus fréquents de leurs travaux pour Dieu et pour les âmes. Les *Annales* les publieront avec empressement.

« Je suis, en l'amour de Notre-Seigneur et de son Immaculée Mère, Monsieur et bien cher Confrère,

« Votre tout dévoué serviteur,

A. FIAT,

I. p. d. I. M., Sup. gén.

Les *Annales* ont enregistré avec plaisir tous les documents qui leur ont été communiqués sur la province d'Espagne, et ont provoqué elles-mêmes plus d'une de ces intéressantes communications. Nous indiquons ici *pro memoria* les faits qui ont été mentionnés et décrits dans les volumes parus jusqu'à présent. Les chiffres romains indiquent le tome des *Annales* ; le chiffre arabe, la page.

I

ESPAGNE ET LA HAVANE

NOTICE HISTORIQUE : 1. Les Missionnaires, XL, 44, 336, 562 ; XLI, 99, 396 ; XLII, 17. — 2. Les Filles de la Charité, XLIII, 212, 465, 684 ; XLIV, 104.

I. — LES MISSIONNAIRES (1704-1835).

1704. FONDATION. Désir exprimé par des évêques d'Espagne d'obtenir des Missionnaires (1657). Trois lettres de saint Vincent à ce sujet, XL, 45. — BARCELONE, « terre natale » de la Congrégation en Espagne (1704), 46. Historique de cette fondation ; la bonne réputation des confrères italiens de Monte-Citorio provoque cette fondation, 49. Séminaire interne, 51. Décret royal autorisant la Congrégation en Espagne (1706), 53. Les maisons d'Espagne dépendant de la province d'Italie (1704-1736), 47.

1705-1722. L'« héritage d'édification » : Beaux souvenirs de vertu des premiers confrères d'Espagne ; leurs œuvres, 54.

1736. Les maisons d'Espagne sont séparées de la province d'Italie et rattachées à celle de Lombardie, 47.

1736. Progrès. « Quatre rameaux » de la première tige de Barcelone : Palma (Majorque), Guisona, Barbastro, Reus, XL, 46. — Fondation de la maison de PALMA (île de Majorque); notice, XL, 59, 339.

1747. On envoie de Saint-Lazare à la maison de Palma les restes précieux de Pierre Borguny, originaire de cette ville, mort pour la foi à Alger (1655), et qui avaient été recueillis par M. Levacher. — Belle fête (1751) pour la visite de ces reliques, 342.

1751. Fondation de la maison de GUISONA (Catalogne); notice, XLI, 99.

1752. BARBASTRO (Aragon). M. Dominique Torrès, prêtre séculier, fait don d'une chapellenie afin que les Missionnaires soient chargés de la direction du séminaire. Bienveillance de l'évêque de Barbastro pour la Congrégation. Missions, XLI, 101.

1758. Difficultés de l'établissement de la maison de REUS (Tarragone). On prend possession en 1758, XLI, 397.

1759. Cinquième maison. Sanctuaire de NUESTRA SENORA DE LA BELLA. Elle est transférée bientôt à Barbastro, XL, 60.

1774. Les maisons d'Espagne sont constituées en Province distincte. M. Vincent Ferrer, premier visiteur (1774-1789), XL, 47.

1789. Mort de M. Vincent Ferrer, visiteur (28 août); son éloge, XL, 62. — M. Raphael Pi, deuxième visiteur d'Espagne; M. Philippe Subiès, troisième visiteur, 63.

1793. Un grand nombre de confrères français obligés de s'expatrier pendant la Révolution. Fraternel accueil qu'ils trouvent dans nos maisons d'Espagne. XL, 63.

1800. BADAJOZ, sixième maison. Heureux succès dans l'œuvre du « synode épiscopal », réforme du clergé. Le gouvernement de Napoléon force les religieuses à se réfugier dans notre maison. Préservation pendant le siège de Badajoz par les Anglais (1816), XLII, 17. — Maison de VALENCE. Retraites des ordinands, 19.

1802. Épreuves de la Congrégation en Espagne, XL, 63.

1808. Pendant la guerre de l'Indépendance les maisons d'Espagne sont sous la juridiction d'un Vicaire général particulier. *Ibid.*

1828. Fondation de la maison de MADRID sous les auspices de Ferdinand VII. Les œuvres reprennent, XL, 64.

1835. Le gouvernement libéral décrète la suppression des Ordres religieux; la Congrégation de la Mission y est enveloppée, XL, 65. — Le gouvernement choisit notre maison de Palma comme asile pour les religieux expulsés âgés de plus de soixante ans. Quelques confrères s'y rendent, 562.

1836. Les confrères espagnols se retirent dans les maisons de France, XL, 63.

II. — LES FILLES DE LA CHARITÉ (1790-1818).

1790. La lecture de la Vie de saint Vincent inspire à plusieurs personnes pieuses de demander en Espagne des Filles de la Charité (1781), XLIII, 212. Six jeunes filles d'Espagne se rendent à Paris y faire leur noviciat, 213. — Cinq sœurs espagnoles, avec la sœur Jeanne David, se rendent à l'hôpital de BARCELONE, leur premier établissement (1790). Bienveillant accueil, 214.

1792. Propositions contraires aux vœux de pauvreté et d'obéissance; cinq des sœurs les repoussent. L'établissement est rompu (11 juin), 215.

1793. Réunion des sœurs auprès de la sœur David; reprise des œuvres et établissements à LÉRIDA, à BARBASTRO et à REUS, 217.

1800. La maison de MADRID est fondée sur l'initiative de la Comtesse de Montijo, pour les enfants trouvés, 218.

1801. Épreuves et dangers, XLIII, 220, 464. — Fâcheuse influence des circonstances politiques, 469. — M. Hanon, aussitôt sorti de captivité, s'adresse au cardinal Pacca pour remédier à l'acte d'usurpation du pouvoir espagnol sur les sœurs de Madrid; sa lettre, *ibid.* — **1814.** Scission opérée par Ferdinand VII, 684.

1818. Beaucoup de sœurs demeurées fidèles à leur vocation, XLIV, 104. — Ferdinand VII, instruit bientôt par l'expérience, recourt de nouveau au Saint-Siège pour lui demander de replacer toutes les Filles de la Charité établies dans ses États sous l'autorité du Supérieur général de la Mission, XLIV, 104. — Bref de Pie VII (23 juin) qui les y replace. *Ibid.* — Ferdinand VII sollicite l'annulation des récentes règles des Filles de la Charité et la reprise des règles primitives données par saint Vincent de Paul. *Ibid.* — Bref conforme et explicite de Pie VII (27 novembre), 106.

III. — RESTAURATION DES DEUX CONGRÉGATIONS (1851-1885).

1851. L'évêque de Majorque obtient que les biens non aliénés de la maison de Palma lui soient remis pour les Missionnaires, XL, 563.

1852. Fondation de la maison de Madrid.

1855. Le gouvernement espagnol s'empare des rentes et archives de notre maison de Palma, XL, 565. Faible indemnité accordée deux ans plus tard. *Ibid.*

1858. La Mère Devos visitatrice des Sœurs en Espagne, XLII, 38.

1863. M. Viladas (1^{er} juin) prend possession de l'ancien couvent de la Merci, à Cuba (la Havane), XLIX, 29.

1867. Procession de Notre-Dame de l'Épine à Burgo d'Osma; trente-trois paroisses réunies pour obtenir de Dieu la fin de la sécheresse : les vœux sont exaucés sur l'heure, XXXII, 617. Sœur Guinnesse.

1868. « Les œuvres renversées par la tourmente révolutionnaire »,

XXXIX, 22. Les confrères espagnols expulsés se retirent dans les maisons de France, XL, 63.

1873. « M. Maller avec bon nombre de nos confrères espagnols ont reconstitué sans bruit et à force de travail et de persévérance la Congrégation renversée » par la Révolution de 1868, XXXIX, 22 *M. Boré*. — Nouvelles calamités qui fondent sur l'Espagne. A Carthagène, « les horreurs réunies d'une Commune et d'un siège ». *Ibid.* Désastre à la maison des Sœurs, XXXIX, 108, 465. Sœurs *Massol* et *Coste*.

1875. Comment se font les Missions en Espagne. — Mission à Alba de Tormes où se conserve le cœur de sainte Thérèse. Les épines qui sortent du cœur de la sainte, XLI, 518. *M. Cardéllach*.

1876. Retraite dans les maisons des Sœurs françaises; visites aux maisons des Sœurs espagnoles; heureuses dispositions de toutes les Sœurs, XLII, 20. *M. Alauzet*. — Mort de la sœur *Coste*, visitatrice d'Espagne (20 mai); Notice, 23-38.

1877. Édifiante inauguration de l'hôpital de l'Enfant-Jésus à Madrid (14 janvier). Le Roi et la cour y assistent, XLII, 235. — A SIGUENZA, nouvel établissement: soin du clergé, belle mission, XLIII, 6.

1878. Heureux fruits des exercices des ordinands et d'une grande mission à Sigüenza, XLIII, 6. — Les vocations augmentent et la liberté religieuse s'étend. *Ibid.*

1879. Missions aux environs de Sigüenza. Propagation du scapulaire de la Passion, XLIV, 546. *M. Arnaiç*. — Visite de M. A. Fiat, Supérieur général, en Espagne. Éloge de la Province, XLV, 5. — L'inondation dans la province de Murcie. Dévouement des Sœurs à Lorca, 53. Sœur *Delaage*. — Bénédiction de la première pierre de l'hospice de l'Enfant-Jésus à Madrid; le cardinal archevêque de Tolède et le roi Alphonse XII y assistent, 340.

1880. Fêtes du cinquantième anniversaire de la Médaille miraculeuse. Plusieurs récits des grâces obtenues, XLVI, 280-295.

1881. Madrid. Maison centrale de Santa Isabel: visite de la Reine aux enfants pauvres. Les Fêtes de Noël: douze enfants pauvres invités à dîner à la Cour et servis par le roi et par la reine Marie-Christine, XLVII, 167. Sœur *Brissonet*.

1882. L'ouverture des classes pauvres à Madrid; détails, XLVIII, 176. Sœur *Saillard*.

1883. Une guérison extraordinaire obtenue à Malaga par l'eau de Saint-Vincent, XLVII, 539. Sœur *Joseph*. — Mort à la Havane de M. Jérôme Viladas (23 août); Notice, XLIX, 23-36.

1884. Mgr l'évêque de la Havane signe la supplique pour le patronage de saint Vincent sur les associations de charité. Sa lettre à M. le Supérieur général, XLIX, 495.

1885. Le tremblement de terre en Espagne: détails sur plusieurs maisons de Sœurs, L, 357. Sœur *Ville*.

1886. A Carthagène: Asile de l'Immaculée-Conception et hospice

des Enfants-Trouvés. Visite à Cuevas de Vera. La Siera ; hôpital des mineurs. Maison de Lorca, LI, 195. Sœur *Pinat*. — Le choléra à Carthagène, 198. Sœur *Pinat*.

1890. Les fêtes de la béatification du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre. Le triduum à la cathédrale de Madrid, LV, 568 ; à Saint-Louis des Français, 570 ; à Siguenza, 572.

1891. Santiago de Cuba : Conversion opérée par la médaille miraculeuse, LVII, 118, M. *Ant. Perez*. — Mission de Montuiri (île Majorque), 119.

II

PROVINCE DES ILES PHILIPPINES

NOTICE, V, 264.

1837. Ordination à Manille de confrères de la maison de Macao. V, 251.

1862. Départ pour Manille de deux prêtres, de deux frères et de quinze Filles de la Charité. Édifiants détails du voyage. Réception solennelle. Les œuvres : séminaire, etc., XXXI, 563. M. *Ildefonse Moral*.

1863. Épouvantable tremblement de terre à Manille (3 juin). Protection providentielle, XXXI, 568, M. *Moral* ; 571, sœur *Ayanz* ; 573, sœur *Carreras*.

1875. L'exercice des œuvres de zèle et de charité auprès des colons espagnols et auprès des indigènes, XLI, 12.

1878. Charité des Missionnaires à l'occasion de la famine qui éprouve la Chine, XLIV, 2.

1880. Nouveau tremblement de terre à Manille (18 juillet). Le séminaire en partie renversé ; détails, XLV, 595, M. *Orriols* ; 601, sœur *Ayanz*.

1881. Hôpital de MAYAGUEZ. Conversions par la médaille miraculeuse, XLVII, 448. Sœur *Véra*.

1882. Le choléra à Manille et à Jaro : dévouement des Missionnaires et des Filles de la Charité, XLVIII, 117. M. *Orriols*. — Deux victimes : mort de M. Julien Illera, à Jaro (20 août), notice, 118 ; 121-124. M. *Jean Jaume*. Mort de la sœur Catherine Galagara (29 août), éloge, 119, M. *Orriols*. — Détails, conversions, 120, M. *Jean Jaume*. — Continuation de l'épidémie. Terribles ravages d'un ouragan, 534. M. *Orriols*.

1883. Cebu. Le choléra, ses ravages ; conversions, XLVIII, 537. M. *Jarero*.

1884. Conversion à Manille, attribuée à l'intercession de Mlle Le Gras, XLIX, 477. M. *Orriols*. — Offre de secours des Sœurs de Manille aux Sœurs éprouvées de la Chine, L, 282. Sœur *Ayanz*.

1885. Les établissements de Taro. Mort de M. Raymond Molinas, missionnaire, LI, 288. M. *Miralda*. — Fête du Patronage de saint Vincent à Manille, 290.

1886. Fête du Patronage de saint Vincent à Cebu, LII, 128.
M. Jarero.

1888. Pieuses offrandes. Sentiments d'attachement aux Supérieurs,
LIV, 440.

1891. Taro : Œuvres de la maison établie dans cette ville ; situation religieuse. Triduum en l'honneur du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre, LVI, 620. *M. Miralda.* — Cebu : Guérison extraordinaire attribuée à l'intercession du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre, LVII, 155. *M. P. Julia.*

FRANCE

CAUSE DE BÉATIFICATION

DU VÉNÉRABLE FRANÇOIS-RÉGIS CLET

La Semaine religieuse du diocèse de Grenoble (23 mars 1893) publie les documents suivants que nous sommes heureux de reproduire :

Lettre de Mgr FAVA, évêque de Grenoble, à M. le Directeur de la Semaine religieuse.

Grenoble, le 18 mars 1893.

CHER MONSIEUR LE CHANOINE,

Veillez imprimer dans votre *Semaine* le rapport ci-joint de Mgr Bellet, touchant notre vénérable Clet, prêtre de la Mission, né à Grenoble en 1748, et martyrisé en Chine en 1820, dont on poursuit la cause à Rome.

Prions et demandons à Dieu que cet enfant de Grenoble reçoive les honneurs de la Béatification, afin que nous puissions l'invoquer bientôt publiquement, et obtenir par son intercession le règne, en France, de plus en plus grandissant de Jésus-Christ, pour qui il a donné son sang, en Chine, au commencement de ce siècle.

La Chine ! nous l'aurons conquise, comme Madagascar, avec le sang de nos martyrs et de nos soldats. Un jour, la France pourra se présenter à ces régions, quand son gouvernement sera redevenu chrétien, et leur dire : Laissez-moi continuer librement chez vous ce que mes fils y ont commencé. Vous dites que le ciel est vide ? Non, vous l'avez peuplé de martyrs français qui ont prié pour vous. Ouvrez enfin les yeux à la lumière et adorez avec nous le Père qui a donné son Fils au monde pour le racheter. C'est

le Dieu de la France catholique, plus désireuse de votre bonheur qu'aucune autre nation, puisque ses fils et ses filles viennent se dévouer à vous jusqu'à mourir pour votre salut.

Tout vôtre, cher Monsieur le Chanoine.

† AMAND-JOSEPH, év. de Grenoble.

Rapport de Mgr CHARLES BELLET, prélat de la maison du pape, à Sa Grandeur Mgr l'évêque de Grenoble, sur la cause du vénérable François-Régis Clet.

MONSEIGNEUR,

La veille même de votre départ pour Rome, je remis à Votre Grandeur, de la part de M. Fiat, supérieur général de la Congrégation de la Mission, à Paris, une lettre autographe, en date du 1^{er} mars 1893, par laquelle il vous priait de vouloir bien appuyer de votre précieux suffrage la cause du Vénérable Serviteur de Dieu, François-Régis Clet, prêtre de la Mission, né à Grenoble en 1748 et martyrisé en Chine en 1820.

Cette demande était trop légitime et allait trop au devant de vos plus chers désirs, pour que vous ne la prissiez pas en haute considération. Aussi, après l'avoir appuyée par écrit, à Rome même, auprès de qui de droit, vous m'avez en même temps chargé d'aller à la Procure générale des Messieurs de la Mission ou Lazaristes (*Monte Citorio, Via della Missione*), afin d'y recueillir tous les renseignements désirables et de rédiger un rapport contenant l'état exact de la cause.

C'est ce rapport, Monseigneur, que j'ai l'honneur de vous présenter et que je vous prie de vouloir bien agréer, m'estimant assez heureux s'il répond à votre attente.

Dès le lendemain de notre arrivée à Rome, c'est-à-dire le mercredi 8 mars, je me présentai, au nom de Votre Grandeur, chez M. Barbagli, procureur général de la Con-

grégation de la Mission, lequel s'est donné l'honneur de vous faire visite au Séminaire français pour vous remercier, de la part de son Supérieur général, de tout ce que vous voulez bien faire en faveur de la cause.

M. Barbagli s'empressa de me mettre au courant de toutes les questions relatives à ce sujet, et, soit de ses conversations et de celles de l'avocat, M. Marini, soit des divers imprimés ou écrits qu'il m'a communiqués, j'ai cru devoir résumer de la manière suivante ce qui a été fait et ce qui reste à faire en vue de la Béatification.

1° La cause du Vénérable Clet a été introduite auprès de la Sacrée Congrégation des Rites, avec celles du Vénérable Perboyre (maintenant Bienheureux) et de nombreux autres martyrs, en 1843, et la commission d'introduction fut signée par le Pape Grégoire XVI au mois de juillet de cette même année. Pour obtenir cette signature, les relations des Vicaires apostoliques de Chine tinrent lieu de procès ordinaire.

2° Deux procès s'engagèrent alors, portant sur les points suivants : le martyr *in specie*, ses causes, les signes ou miracles qui ont pu suivre, les écrits des serviteurs de Dieu, enfin la question de *non cultu*, conformément aux décrets d'Urbain VIII. De ces deux procès, l'un fut instruit en Chine en 1867, l'autre à Rome en 1857 et années suivantes.

3° Le procès de Rome fut clos et approuvé par décret, le 20 décembre 1860, en ce qui concernait le Vénérable Perboyre ; quant à la partie du procès relative au Vénérable Clet, elle restait ouverte et non terminée.

4° La validité du procès poursuivi en Chine fut examinée à Rome le 31 mai 1881, et approuvée par Sa Sainteté Léon XIII, le 2 juin suivant.

5° Au mois de décembre 1889, après la béatification de Jean-Gabriel Perboyre, M. Philippe Valentini, prêtre de la Congrégation de la Mission et postulateur de la cause du

Vénérable Clet, adressa à Sa Sainteté une supplique par laquelle il demandait que la partie du procès romain concernant le Vénérable Clet, fût de droit public et admise à l'examen des juges. Un décret du 9 décembre 1889 accueillit favorablement cette demande. En voici la teneur :

DECRETUM

Sanctissimus Dominus Noster Leo Papa XIII attentis expositis a R. P. D. Augustino Caprara Sanctæ Fidei Promotore relatis, benigne annuit ut Processus pars de quo agitur, uti publici juris facta, communicari possit Postulatoribus supra dictæ Causæ, sed juxta modum ab ipsomet Sanctæ Fidei Promotore indicandum. Contrariis non obstantibus quibuscumque.

Die 9 decembris 1889.

CAJ. Card. ALOISI, *Præf.*

(Loco + sigilli.)

VINC. NUSSI, *Sec.*

Un autre décret du 18 février 1892 désigna la Congrégation des Rites qui devait examiner la validité du procès sus-mentionné.

6° La Congrégation est saisie maintenant de cette question de validité, du *non cultu* en ce qui concerne le Vénérable Clet et de ses écrits, dont l'examen a été soumis à un théologien par l'Eminentissime cardinal Aloysi Masella, Préfet des Rites et Ponent de la cause.

7° Cette partie de la cause ne paraît pas devoir susciter de difficultés sérieuses. On ne trouve rien, en effet, dans les écrits de notre Vénérable qui soit en opposition avec la doctrine catholique. Quant à la validité du procès romain et à la question de *non cultu*, un *summarium* imprimé montre que là encore on ne rencontrera pas de graves obstacles, car le *summarium* établit très bien que le procès romain doit avoir toute validité, et que jamais aucun culte public n'a été rendu à François-Régis Clet. En la matière, on peut, sans présomption, compter sur un décret probable.

8° Lorsque ces diverses questions auront été résolues dans le sens que nous osons espérer, il en restera une autre, la plus importante de toutes sans contredit, celle relative au martyre, à sa cause, aux signes ou miracles du serviteur de Dieu. Il y a là ce que le droit appelle un *dubium*, doute, et le *dubium* doit être l'objet de trois discussions très approfondies; et cela dans l'ordre suivant :

La première discussion aura lieu dans une Congrégation dite *antepræparatoria* ; on doit y produire un *summarius* contenant la démonstration du martyre et des miracles, les remarques (*animadversiones*) du Révérendissime Promoteur de la foi, avec les réponses du défenseur (*responsiones patroni*).

La deuxième discussion aura lieu dans une Congrégation dite *præparatoria* ; on y exige de nouvelles observations du Promoteur (*novæ animadversiones*) et de nouvelles réponses du défenseur (*novæ responsiones*).

Enfin, la troisième discussion aura lieu dans une Congrégation générale, en présence du Souverain Pontife. On y exige d'autres nouvelles observations (*novissimæ animadversiones*) et d'autres nouvelles réponses (*novissimæ responsiones*).

On voit par là de quelles sérieuses précautions l'Église s'entourne, et avec quelle admirable sagesse elle se comporte, lorsqu'il s'agit de la béatification d'un de ses enfants.

Disons-le, il n'y a pas un tribunal qui puisse procéder de la sorte, et comme conséquence, aucun témoignage humain n'égale en autorité et en certitude le témoignage du Souverain Pontife approuvant et sanctionnant les décisions de la S. Congrégation des Rites.

9° Maintenant, en ce qui concerne la cause qui nous occupe, quelle sera l'issue finale du procès canonique actuellement engagé auprès de cette S. Congrégation ? Il serait téméraire de l'affirmer d'avance. Cependant, de l'exa-

men même des divers éléments qui le constituent, on est fondé à garder bon espoir. Nous le répétons, les questions de la validité du procès romain, du non-culte, de l'examen des écrits et même de la cause du martyr, ne paraissent pas devoir soulever des difficultés insurmontables. Tout le nœud du procès porte sur les signes ou miracles. Si des miracles sont constatés et reconnus suffisants, la cause pourra être considérée comme terminée favorablement. Dans le cas contraire, la béatification ne serait pas empêchée, puisque le titre de martyr, sans être accompagné de miracles, peut motiver une béatification ; mais alors la procédure à suivre serait autre et entraînerait de longs délais.

Tel est actuellement, Monseigneur, l'état exact de la cause du Vénérable Clet.

Mais, si ce sont les juges compétents qui doivent en décider, il nous reste à nous, prêtres et fidèles, un devoir à remplir, celui de la prière. Nous devons nous adresser à cet illustre Serviteur de Dieu, afin que la puissance divine daigne se manifester par son intercession. Le moment est propice, et Dieu sans doute voudra faire éclater la gloire de celui qui fut, au prix de sa vie, le témoin de son divin Fils, Jésus-Christ ! Prions donc avec une foi profonde et une confiance inébranlable : *Omnia quæcumque petieritis in oratione credentes, accipietis.* (Math. xx, 22.)

Daignez agréer, Monseigneur, les profonds sentiments de reconnaissance et de dévouement avec lesquels j'ai l'honneur de me dire,

Monseigneur,
de Votre Grandeur,
le très humble et très fidèle fils et serviteur,

CHARLES BELLET.

Grenoble, le 19 mars 1893.

LA VIE DU VÉN. FRANÇOIS-RÉGIS CLET

PAR M. DEMIMUID¹

Dans quelques jours va paraître un ouvrage plein d'intérêt pour la famille de saint Vincent de Paul et pour tout le public chrétien, la *Vie du vénérable François-Régis Clet*, par M. l'abbé Demimuid.

La meilleure et la plus sûre louange dans le cas présent sera de citer, avec la lettre adressée à l'auteur par M. le Supérieur général, quelques pages du nouveau livre. Les lecteurs des *Annales* apprécieront ainsi eux-mêmes la perfection littéraire et le charme du récit.

*Lettre de M. A. FIAT, Supérieur général,
à M. DEMIMUID.*

Paris, le 23 mai 1893.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

La Vie du vénérable Clet restera comme un monument de votre talent distingué, aussi bien que de votre affectueux dévouement à notre Compagnie.

Il sera facile à vos lecteurs de reconnaître que nous ne pouvions confier à des mains plus habiles un travail qui nous tenait au cœur, et nous sommes heureux de constater que vous avez de beaucoup dépassé les espérances que nous avaient fait concevoir vos admirables panégyriques du bienheureux Perboyre.

Nous ne vous avons livré qu'une courte notice; grâce à vos laborieuses recherches, vous nous donnez un livre des plus complets et des plus instructifs.

Vous avez fait à votre héros, Monsieur et très cher Directeur, un cadre d'une ampleur inattendue, et, sans nuire à l'unité du récit, vous avez trouvé le secret de l'enrichir, soit

1. *Vie du vénérable François-Régis Clet, prêtre de la Congrégation de la Mission*, par M. Demimuid, docteur ès lettres, directeur général de l'Œuvre de la Sainte-Enfance. 1 beau vol. in-8 enrichi du portrait du Vénérable et de 8 grav. hors texte. — Chez Gaume, libraire, à Paris, rue de l'Abbaye, 3, et à la Procure de la Congrégation de la Mission, à Paris, rue de Sèvres, 95.

en touchant discrètement aux divers événements auxquels le serviteur de Dieu fut mêlé, soit en traitant avec une délicatesse remarquable les questions les plus graves et les plus variées qui intéressent les Missions de Chine et l'histoire de notre Congrégation dans le Céleste Empire.

Chacun admirera l'heureux choix et l'à-propos de vos citations, l'érudition et les connaissances historiques qu'elles supposent, et tous ceux qui ont souci de la prospérité des Missions constateront avec bonheur que l'éminent Directeur de la Sainte-Enfance n'ignore rien de ce qu'il lui est utile de savoir dans l'exercice d'une charge aussi importante qu'elle est honorable.

Puissent nos dignes missionnaires de Chine dont vous avez évoqué le souvenir, nous aider à nous acquitter de la dette de reconnaissance que nous avons contractée envers vous et satisfaire l'un de vos plus ardents désirs, en suscitant par leurs prières et le souvenir de leurs exemples, au sein de notre Compagnie et dans l'Église de Dieu, toute une légion d'hommes apostoliques.

Veuillez agréer, Monsieur et très cher Directeur, avec mes remerciements les plus sincères, l'assurance de mon affectueux dévouement en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

A. FIAT, Sup. gén.

Le premier historien de saint Vincent de Paul, Abelly, dit, en parlant des prêtres de la Congrégation de la Mission, qui lui avaient demandé d'écrire la vie de leur Fondateur : « Ils eussent bien pu travailler dignement eux-mêmes à cet ouvrage; leur Compagnie ne manquait pas de personnes très capables pour y bien réussir. Mais l'humilité que M. Vincent leur a laissée en partage leur fit choisir une plume hors de leur Congrégation ¹. »

1. *La vraie Défense des sentiments du vénérable serviteur de Dieu*

C'est à cette tradition d'humilité, soigneusement entretenue depuis trois siècles parmi les enfants de saint Vincent, que nous devons d'avoir pu essayer de retracer l'image et de raconter la vie du vénérable Clet. Sa mémoire était pour eux comme un bien de famille : nous avons été vivement touché de la modestie avec laquelle ils se sont dessaisis, en quelque sorte, des droits qu'ils avaient sur elle ; nous leur sommes profondément reconnaissant de la confiance qu'ils nous ont témoignée, en voulant bien nous les transmettre.

Puissions-nous n'être pas resté trop au-dessous de leur attente ! Du moins, pour y répondre, les secours ne nous auront pas manqué. Et à cet égard encore, nous devons adresser de vifs remerciements aux vénérés et si obligeants confrères de notre héros, qui nous ont ouvert avec le plus gracieux empressement les archives de leur maison-mère. Nous nous sommes trouvé ainsi à la source des renseignements les plus abondants, les plus certains, sur l'histoire de leur Congrégation, notamment sur ses débuts dans les missions de la Chine. Surtout, il nous a été donné de tenir entre nos mains, de lire et d'étudier à loisir les lettres autographes du Vénérable, et, tout en regrettant quelques lacunes dans cette précieuse collection, d'y retrouver comme la trame suivie de la vie apostolique du saint missionnaire, et tous les éléments nécessaires pour reconstruire, presque année par année, la seconde moitié de cette admirable existence.

Là ne s'arrêtent pas les obligations que nous avons à ceux qui ont pris soin de faciliter notre tâche, après nous avoir fait le grand honneur de nous la confier. De nombreuses recherches faites ou provoquées par eux, soit aux Archives

Vincent de Paul, par M. Louis Abelly, ancien évêque de Rodez, cité dans la *Vie de saint Vincent de Paul*, par le même, édition de 1891, t. I, p. XI.

du Rhône, soit dans les diocèses de Grenoble et d'Annecy, ont mis en notre possession quantité de documents de grand prix sur la personne du Vénérable ou sur les hommes et les choses au milieu desquels s'est déroulée sa carrière. Grâce aux fruits de ces recherches, nous avons pu donner à notre sujet toute son ampleur. Nous estimons, en effet, qu'une biographie n'est pas complète si elle se contente de présenter le portrait isolé de celui qui en est l'objet. Elle doit le replacer dans son cadre, faire revivre l'original au milieu de ses contemporains, au milieu des événements dont il a ressenti l'influence et le contrecoup. On s'est plu quelquefois, de nos jours, à transplanter dans nos climats, pour les donner en spectacle aux habitants de nos capitales, des individus, des familles, appartenant à des peuplades lointaines et sauvages. On a pu les visiter dans nos jardins publics, dans nos expositions ; assister aux détails de leur existence quotidienne ; prendre une idée de leurs mœurs. Il manquait cependant quelque chose au tableau : le ciel qui les avait vus naître, le sol qu'ils avaient foulé dès l'enfance. Nous avons essayé de nous transporter à l'époque, dans les pays où a vécu M. Clet, de nous mêler à ses contemporains. Tout ce que nous avons eu alors sous les yeux, ce qui du moins nous apparaissait comme uni par un lien direct, par un contact immédiat à la vie du Vénérable, nous a semblé de notre sujet et a pris place dans notre travail. Nous croyons d'ailleurs que cette méthode n'est pas seulement de nature à satisfaire la curiosité, qu'elle peut aussi tourner au profit, à l'édification du lecteur.

LES TROIS PREMIERS PRÊTRES

DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

EN CHINE

...On sait que saint Vincent de Paul, dans cette ardeur de zèle et de prosélytisme qui embrassait, on peut le dire, l'univers entier, et s'alliait si bien en lui à cette humilité prudente qui réglait toutes ses entreprises, avait conçu l'ambition et formé le projet d'envoyer ses enfants jusqu'en Chine. Nous en avons la preuve dans une lettre de l'un des plus dignes d'entre eux, du missionnaire Estienne, qui, le 15 janvier 1664, de Madagascar, où, dans le courant de la même année, il allait être massacré pour la foi, écrivait au successeur de saint Vincent, M. Alméras, pour le prier de lui obtenir de Rome le pouvoir d'annoncer l'Évangile par toute la terre : « Si vous nous obtenez cette grâce, disait-il, après avoir parcouru toutes les contrées de l'île Saint-Laurent, j'irai jusque dans la Chine, le Japon et autres terres infidèles, frayer le chemin à notre Congrégation pour y rendre à Dieu et aux âmes le service qu'elle rend en Europe. Aussi bien était-ce le dessein de feu M. Vincent, notre bienheureux Père, que je passasse jusqu'à la Chine¹. »

Ce désir du saint Fondateur de la Mission était connu dans sa famille religieuse, et il n'avait pas tardé à provoquer parmi les frères d'Estienne une sainte émulation de dévouement apostolique. Aussi, longtemps avant l'année 1785, les Chinois avaient déjà vu de près les vertus des fils de saint Vincent et pu recueillir les fruits de leur zèle. Sans doute, avant cette date, la Congrégation de Saint-Lazare ne possédait en propre aucun établissement dans le Céleste-

1. Abelly, *Vie de saint Vincent de Paul*, éd. 1891, t. III, p. 148, note 2.

Empire; elle n'y avait en son nom et pour son compte, l'administration religieuse d'aucune province, d'aucune mission. Mais plusieurs de ses membres s'y étaient rendus isolément, à titre d'envoyés de la Propagande, et s'étaient associés aux travaux et aux œuvres des religieux, des prêtres séculiers qui les y avaient précédés.

Le souvenir qu'ils ont laissé ne nous permet point de passer leur nom sous silence. « Ils sont tous les trois de vrais saints, » écrivait, le 11 octobre 1723, M. Bonnet, supérieur général de Saint-Lazare, en parlant de MM. Appiani et Pedrini, et de Mgr Mullener. Nul doute qu'en mettant le pied sur la terre de Chine, MM. Raux et Ghislain ne se soient rappelé les exemples de si admirables devanciers et n'aient placé leur nouveau ministère sous le patronage de si dignes protecteurs.

*
*

Originaire du Piémont, M. Appiani était déjà docteur en théologie, lorsque, à l'âge de vingt-quatre ans, il fut reçu dans la Congrégation de la Mission, à Gênes. Appelé bientôt à Rome, dans la maison de Monte-Citorio, il y professa successivement la philosophie, la théologie dogmatique et la théologie morale. Aussi pieux que savant, il ne tarda pas à joindre à cet enseignement les fonctions de directeur spirituel des élèves du collège Urbain ou de la Propagande. Une maladie grave, dont il fut alors atteint, le conduisit rapidement aux portes du tombeau; lorsqu'il se vit abandonné des médecins, il fit vœu, si Dieu lui rendait la santé, de consacrer le reste de sa vie aux missions de l'extrême Orient. Il eut bientôt l'occasion de tenir sa promesse. Innocent VII, si zélé pour la propagation de la foi chrétienne, résolut de combler les vides nombreux qui s'étaient produits dans plusieurs vicariats de la Chine, et d'envoyer de nouveaux ouvriers dans cette vaste et si intéressante portion de la vigne du Seigneur. En 1697, sur ses ordres, la Propa-

gande prépara une expédition apostolique pour ces contrées : M. Appiani, alors âgé de trente-quatre ans, demanda à en faire partie ; et, dans le courant de la même année, il se mettait en route, avec trente-cinq missionnaires, religieux de différentes congrégations ou prêtres séculiers, parmi lesquels se trouvait M. Jean Mullener.

Une des pensées de la Propagande était de fonder dans une grande ville du Céleste-Empire, à Pékin ou à Canton, un séminaire où l'on formerait un clergé indigène. Les qualités que M. Appiani avait montrées, soit comme professeur à Monte-Citorio, soit comme directeur spirituel au collège Urbain, le firent spécialement désigner pour cette tâche importante, et, afin qu'il pût y travailler avec plus de succès, on lui confia les pouvoirs les plus étendus et le titre de vice-visiteur apostolique. Mais, à peine arrivé en Chine, lorsqu'il voulut mettre la main à l'œuvre, il se vit aux prises avec tant d'opposition et d'intrigues, que, dans son éloignement pour les conflits et son amour de la paix, il crut devoir abandonner, ou tout au moins ajourner, un projet dont l'exécution rencontrait tant d'obstacles, et il prit la résolution d'aller travailler à la conversion des infidèles dans une des provinces les plus reculées au milieu des terres et, par suite, les moins fréquentées par les Européens, au Su-tchuen. Là, chargé d'une chrétienté qui comptait au plus cent fidèles, il se montra le digne fils de saint Vincent de Paul, par son zèle et surtout par son esprit d'abnégation et de pauvreté. Sans craindre de choquer les préjugés, les usages de ce peuple si vaniteux, il ne voulut jamais se plier aux habitudes de luxe, de faste extérieur, qu'on lui conseillait d'adopter, pour l'honneur de la religion et à l'exemple d'autres missionnaires, peut-être obligés par position à des concessions qu'il ne voulait ni condamner ni imiter.

Jamais il ne consentit à prendre des habits de soie, ni à se servir d'une litière ; et, vêtu comme les gens du peuple,

comme eux aussi, il allait toujours à pied : « Je ne regarde mes pieds comme bénis, disait-il, qu'autant qu'ils ont à souffrir, et non pas quand ils se font porter par des chevaux ou par des palanquins. »

Cet attachement aux traditions d'humilité qui ne sont pas la moindre part de l'héritage des fils de saint Vincent de Paul, M. Appiani le puisait dans son filial et profond amour pour sa Congrégation. « Que ma main droite se dessèche, ô Congrégation de la Mission, s'écriait-il en quittant Rome et les maîtres de sa jeunesse, si je ne me souviens de toi, qui es ma mère ! Plaise à Dieu que, si je me vois maintenant privé de confrères, je devienne digne d'en recevoir en Chine, et que ce petit grain de sénévé croisse comme celui de l'Évangile ! » C'était, en effet, l'un de ses vœux les plus chers, de voir sur cette terre de Chine, à côté des fils de saint François, de saint Dominique, de saint Ignace, ceux de saint Vincent de Paul. C'est, dit-il, pour leur frayer la voie dans ces champs immenses où les ouvriers font défaut, qu'il y est venu le premier, et il ne peut se faire à l'idée que « le plus inepte et le plus indigne enfant de la Congrégation » soit honoré d'un ministère si apostolique, à l'exclusion d'un si grand nombre de ses frères qui valent mieux que lui. « J'espère, dit-il encore, que Dieu donnera à notre Congrégation la force d'imiter le zèle de notre vénérable fondateur pour la conversion des païens, et qu'ainsi j'aurai le bonheur d'embrasser plusieurs de nos confrères dans ce pays, avant de terminer ma carrière. » Ce désir, cet espoir de M. Appiani ne devaient pas se réaliser de son vivant. L'heure de la Providence n'était pas arrivée encore, et, comme toutes les œuvres de saint Vincent, l'avènement de sa famille religieuse en Chine devait être, avant tout, l'effet de la volonté et de l'action divines. M. Appiani se résigna donc à travailler presque seul, à attendre et à souffrir.

Les souffrances, en effet, tiennent une grande place dans

sa vie de missionnaire. Déjà, au milieu de sa petite communauté chrétienne du Su-tchuen, les amertumes ne lui furent pas épargnées. Sans parler des vexations qu'il eut à endurer de la part des autorités chinoises, que de déceptions du côté de ses chrétiens eux-mêmes, surtout que de motifs de découragement dans le naturel de ce peuple, si désespérément rebelle aux assauts qu'on lui livre pour le convertir.

Mais de plus grandes épreuves attendaient M. Appiani. L'arrivée de Mgr de Tournon à Pékin en fut le signal. Parent de M. Appiani, le légat le prit pour interprète et pour secrétaire, et, en l'attachant à sa personne, en l'associant à sa mission, il lui fit partager ses épreuves et ses tribulations. Le 23 novembre 1706, le saint missionnaire fut arrêté, chargé de chaînes, jeté en prison, et alors commença pour lui une longue et dure captivité de vingt années, durant lesquelles il ne fit que changer de geôliers et de cachot, traîné des prisons de Pékin dans celles du Su-tchuen, ramené à Pékin, conduit enfin à Canton, où ses gardiens se relâchèrent un peu des atroces rigueurs qu'on lui avait fait endurer jusque-là, où ils lui permirent quelquefois de célébrer la messe, ce qui lui avait été impitoyablement refusé pendant quatre ans, et d'où il put correspondre avec ses amis d'Europe et leur écrire des lettres admirables qu'il signait à bon droit, comme saint Paul : *Vinctus Christi*, « le captif du Christ », et qui nous révèlent le fond de sa belle âme, dans des passages comme celui-ci : « Selon l'enseignement de la vérité même, celui de tous les saints et en particulier de notre vénérable Fondateur, les calomnies et les oppressions doivent être regardées comme une bénédiction de Dieu. Aussi je m'en réjouis et je rends grâces à sa divine Majesté de ce qu'il veut bien les faire tomber sur moi, et je le prie de se servir de ce moyen pour répandre ses grâces sur notre Congrégation et lui accorder toute sorte de prospérités. Je n'ai

aucune raison de me plaindre de mes tribulations ; pendant ces quatre années, j'ai reçu beaucoup de grâces de Dieu, que peut-être je n'aurais pas reçues ailleurs. Plaise à la divine Majesté de me revêtir de force, de manière à rendre mes souffrances agréables à ses yeux et vraiment méritoires ! »

Il ne recouvra la liberté que le 21 août 1727, après dix-neuf ans et neuf mois de détention. L'âge, les privations, les souffrances de toute sorte avaient usé ses forces et ruiné sa santé ; l'heure de la récompense ne devait pas tarder à sonner pour le bon et fidèle serviteur ; il avait toujours soupiré après la mort des martyrs : on peut bien dire qu'il l'obtint, en effet. Un nouveau règne venait de commencer, et un redoublement de persécution en marquait les débuts : tous les missionnaires de Canton reçurent l'ordre de quitter la ville et de se retirer à Macao. M. Appiani était gravement malade ; on le porta sur un brancard jusqu'au vaisseau : ces fatigues l'achevèrent ; à peine débarqué, il reçut les derniers sacrements, et, le 29 août 1732, il mourait, comme l'écrivait M. Bonnet, supérieur général de Saint-Lazare, dans sa circulaire du 2 octobre de l'année suivante, « en vrai saint, en fidèle et courageux confesseur de Jésus-Christ et comme un véritable martyr de notre sainte foi ».

La mort de M. Appiani ne fut pas pleurée seulement dans sa congrégation. La renommée de ses vertus et de ses longues épreuves si héroïquement supportées en avait depuis longtemps dépassé les limites. Le Saint-Père lui-même leur avait rendu un solennel hommage. Le 22 août 1711, lorsque M. Appiani était dans les fers, à Canton, Clément XI lui adressait un bref qui est un titre de gloire pour la Compagnie de Saint-Lazare tout entière non moins que pour son saint enfant.

Le Souverain Pontife avait donné encore à M. Appiani un autre et plus grand témoignage d'estime et d'affection.

Il voulait le mettre à la tête de cette mission de Su-tchuen qui avait recueilli les prémices de son apostolat en Chine, et il l'avait nommé vicaire apostolique de cette province avec caractère épiscopal. A cette nouvelle, la modestie du pieux missionnaire s'alarma ; il objecta son âge qui inclinait vers la vieillesse, ses infirmités qui commençaient à paralyser ses forces, et surtout son peu de vertu. Il conjura le Saint-Père de reporter sa bienveillance et l'honneur qu'il lui destinait sur son frère d'armes, M. Mullener. Sa prière fut écoutée ; il put achever ses jours dans l'humilité du second rang, et M. Mullener devint, à sa place, évêque de Myriophis et vicaire apostolique du Su-tchuen.

*
*

Ce n'est pas seulement son élévation à la dignité épiscopale que Mgr Mullener devait à M. Appiani ; il lui devait aussi son entrée dans la Congrégation de Saint-Lazare. Il appartenait au clergé séculier lorsque la Propagande l'envoya en Chine, et que, dans le courant de l'année 1697, il prit le chemin des Indes, en compagnie de M. Appiani. Durant le voyage, le spectacle des vertus de ce digne fils de saint Vincent le toucha ; il sentait aussi, à mesure qu'il approchait des pays infidèles, le besoin de se soustraire aux périls et à l'impuissance de l'isolement, et de chercher, dans les liens d'une vie plus parfaite, une force pour lui-même et une garantie de succès pour son ministère. Il s'ouvrit de ces pensées à M. Appiani et lui exprima le désir de devenir son confrère. Celui-ci en écrivit aussitôt à son supérieur général, M. Pierron ; et, présumant son consentement, le 25 janvier 1699, à Madras, au moment où les deux missionnaires allaient s'embarquer pour la Chine, il admettait comme novice, dans la Congrégation de Saint-Lazare, M. Mullener, alors âgé de vingt-cinq ans ¹, dont il devait

1. Il était né à Brême, en Allemagne, le 4 octobre 1673.

recevoir les vœux, cinq ans plus tard, le 2 février 1704, dans leur humble résidence du Su-tchuen.

La qualité dominante de M. Mullener était une grande douceur, qui rappelait celle de saint François de Sales, auquel on le comparait volontiers. Cette âme si bienveillante, qui semblait faite pour désarmer toutes les haines, connut cependant la persécution et ressentit le contrecoup des indignes traitements auxquels M. Appiani fut si longtemps en butte. Deux fois il fut enlevé au milieu de son troupeau et condamné à l'exil.

Mais, sous la douceur de ce caractère qu'on eût dit incapable de résistance, se cachait une indomptable énergie de volonté, soutenue encore et animée par l'ardeur d'un zèle tout apostolique. Malgré la sentence de proscription qui pesait sur lui, il parvint, au bout de quatre ans, à rentrer en Chine, et, après être resté quelque temps caché à Canton, il regagna, sous un déguisement, la province de Su-tchuen ; traversa son ancienne mission, où il eut la douleur de voir les infidèles maîtres de l'église qu'il avait autrefois desservie avec M. Appiani ; se retira dans la partie la plus déserte de la contrée, sur les confins de l'empire chinois, au sein de montagnes presque inaccessibles, « y menant, écrivait M. Bonnet, le 1^{er} mars 1716, une vie dure, laborieuse et semblable à celle des apôtres : *in solitudinibus errantes* » ; se travestissant en portefaix ou en petit marchand pour exercer avec plus de sécurité son ministère auprès des infidèles ; voyant du reste ses fatigues bénies du Ciel et ses prédications suivies de nombreuses conversions. C'est là que vinrent le trouver les bulles pontificales qui l'élevaient à l'épiscopat. Sa dignité nouvelle ne changea rien à la simplicité de ses habitudes. Il fit ses visites pastorales à pied, les jambes nues, portant sur ses épaules une petite malle de merceries. Seulement, son champ d'action s'était considérablement accru. A l'administration de son vicariat apostolique du Su-tchuen, si étendu qu'il n'en pou-

vait faire entièrement le tour en neuf mois, il joignait le gouvernement de l'immense province du Hou-kouang, le futur théâtre des labeurs et du martyre du vénérable Clet, et qui était alors privée de son pasteur légitime, Mgr Visdelou, retenu en exil. Presque seul pour soutenir cet écrasant fardeau, le vaillant apôtre suffisait à tout ; toujours aussi actif, aussi infatigable, l'âge semblait n'avoir point de prise sur lui ; la mort était déjà là, prête à le saisir : il se croyait à peine malade et ne songeait qu'à travailler encore. Doucement averti par un vénérable évêque de la Société des Missions étrangères, Mgr Enjobert de Martillat, qui se trouvait auprès de lui, il consentit avec la docilité d'un enfant à recevoir les derniers sacrements, et pria ce prélat d'entendre sa confession générale. « C'était, disait depuis Mgr de Martillat, la confession d'un novice. » Le lendemain, 17 décembre 1742, à quatre heures du matin, il rendait le dernier soupir, laissant après lui le souvenir d'une si haute vertu, que tous ceux qui l'avaient connu se sentaient plutôt portés à l'invoquer qu'à prier pour lui, et s'accordaient à déclarer, avec le témoin que nous venons de citer, qu'il « n'était guère possible de trouver une vie plus pure, plus sainte, ni mieux faite pour servir de modèle à tous les hommes apostoliques ».

*
**

Après la mort de Mgr Mullener, il restait encore en Chine un lazariste européen, le dernier de ces trois saints missionnaires dont parlait M. Bonnet. M. Pedrini avait suivi de loin ses deux devanciers : ce n'est que dans le courant de l'année 1710 qu'il était venu les rejoindre à Canton¹. Il avait cependant quitté Rome, dès les premiers jours de 1702, avec Mgr de Tournon, qu'il devait accom-

1. Lettre de M. Appiani, datée de sa prison de Canton, le 5 novembre 1710 : « C'est ici que j'ai reçu la visite de M. Pedrini, notre confrère, que j'ai pu faire entrer pour me confesser. »

pagner dans sa légation. Un inextricable enchaînement d'obstacles, de contretemps sans cesse renaissants, dont il fut d'abord tenté d'accuser le mauvais vouloir des hommes, où il reconnut et admira plus tard la conduite de la Providence, retardèrent son départ d'Europe, l'arrêtèrent en chemin, et ne lui permirent qu'au bout de huit années de toucher enfin au terme vers lequel, malgré tant de traverses et de mécomptes, il n'avait un seul instant cessé de porter ses regards et ses désirs. Mais, s'il l'avait atteint plus tôt, les troubles qui avaient jeté M. Appiani en prison et conduit M. Mullener en exil auraient rendu sa venue inutile, et, à peine débarqué, il aurait été enveloppé dans la persécution dont ses confrères étaient victimes, ou se serait vu tout au moins réduit à l'inaction. A l'époque où il aborda en Chine, on ne songea pas à le traiter en complice d'un parti qui ne semblait plus à craindre, et il put librement se mettre en devoir d'accomplir sa mission.

S'il avait été appelé à faire partie de la suite de Mgr de Tournon, c'est qu'on savait que l'empereur de Chine serait flatté que le Pape lui envoyât, pour l'attacher à son service, un artiste de talent, et M. Pedrini était réputé très habile musicien. On pensait à bon droit que le crédit dont, grâce à son mérite, il ne tarderait pas à jouir à la cour de Pékin tournerait au profit de la religion, et qu'il pourrait, par l'ascendant qu'il obtiendrait auprès du prince, l'amener à favoriser, ou tout au moins à épargner les Missionnaires et leurs néophytes. C'est ce qui arriva, en effet. Les talents et l'affabilité de M. Pedrini lui eurent bientôt concilié les bonnes grâces de l'empereur et l'amitié des jeunes princes ses élèves, que les leçons qu'il leur donnait mettaient en rapports presque quotidiens avec lui, et auxquels il ne craignait pas, à l'occasion, de parler de notre sainte religion. L'un d'eux, étant un jour entré dans sa chambre, y remarqua un crucifix, l'interrogea sur cette image, et M. Pedrini profita de la circonstance pour lui exposer le mystère de la

Rédemption et lui démontrer la nécessité de la foi. Si de tels entretiens ne conduisaient pas jusqu'au baptême des enfants de l'empereur, ils les guérissaient du moins des préjugés de leurs compatriotes contre le christianisme, et les disposaient à traiter avec plus d'indulgence et d'équité les ministres et les partisans d'une doctrine dont ils se faisaient dès lors une plus juste idée.

Cependant, les épreuves ne manquèrent pas à M. Pedrini, et il devait, lui aussi, avoir à porter sa croix. A l'époque même de sa plus grande faveur à la cour, le climat, le changement de régime, les fatigues d'une vie qui, sous un extérieur brillant, recélait un assujettissement quelquefois un peu lourd, éprouvèrent assez fortement sa santé, de tout temps très débile : « Outre mon infirmité habituelle de maux de tête et d'estomac, écrivait-il en 1718¹, et les douleurs que je ressens de temps en temps dans tout le corps, je vois déjà ma barbe toute blanche, et mes yeux commencent à s'obscurcir, signe évident que la maison penche vers sa ruine. » Mais les souffrances morales lui étaient plus pénibles encore, et, malgré sa patience et sa résignation, il ne pouvait s'empêcher d'y chercher un peu d'adoucissement en les confiant à son Supérieur général, et de lui parler dans ses lettres de « ses tribulations qui, disait-il, sans avoir l'éclat des prisons et des chaînes, et par conséquent l'avantage de la compassion, ne laissent pas de se faire sentir fort vivement² ». Mais cette compassion même, il devait bientôt l'exciter à son tour. Fidèle aux exemples de MM. Appiani et Mullener, et, comme eux incapable de transiger sur la pleine et entière soumission aux prescriptions du Saint-Siège, il s'attira les mêmes inimitiés, s'exposa aux mêmes vexations et tomba en disgrâce. Au mois d'octobre 1721, peu de temps après le départ de

1. Il n'avait alors que quarante-huit ans, étant né en 1670, à Fermo, dans la Marche d'Ancône.

2. Circulaire de M. Bonnet, du 1^{er} janvier 1718.

Mgr Mezzabarba, M. Pedrini écrivait de Djé-Hol en Tartarie¹ : « Lorsque Mgr le Légat est parti de Pékin, je n'ai pu le voir. J'étais en prison et chargé de neuf chaînes, par l'ordre de l'empereur, après avoir été battu, souffleté et maltraité à coups de poing et à coups de pied en sa présence. Maintenant, je suis encore en prison, bien que sans gardes, et dans ma propre maison en Tartarie, où j'ai été amené à la suite de l'empereur. » Deux fois il fut ainsi emprisonné, et lorsqu'il eut enfin été rendu à la liberté, de nouvelles épreuves, d'atroces calomnies, qui firent planer de graves soupçons sur son honneur, et hésiter un instant l'estime, l'affection de ses amis et de ses protecteurs de Rome, apportèrent au vaillant confesseur de la foi d'autres douleurs, de beaucoup plus cruelles. « Il faut l'aider de nos prières, disait à ce sujet M. Couty, supérieur général de Saint-Lazare, dans sa circulaire du 1^{er} janvier 1744, afin que le Seigneur fasse reconnaître son innocence et lui conserve la tranquillité de l'esprit et du cœur. » Dieu lui accorda cette double grâce : son innocence fut reconnue et proclamée, et, à voir la spirituelle gaieté qui règne dans ses lettres de cette époque et qui est si touchante sous la plume de ce vieillard, usé par l'âge et les travaux et abreuvé d'amertume, on comprend qu'il n'avait jamais perdu la « tranquillité du cœur et de l'esprit ».

Il mourut à Pékin, le 10 décembre 1746, dans sa soixante-dix-septième année, après en avoir passé trente-six en Chine.

*
* *

Les trois admirables missionnaires dont nous avons essayé d'esquisser les traits, ne se considéraient que comme une avant-garde destinée à ouvrir la route à de nombreux compagnons d'armes, qu'ils avaient espéré de voir venir à

1. Ville située à cinquante lieues de Pékin et où se trouvait la maison de plaisance des empereurs.

leur aide. Ils moururent avant que se fût réalisé leur vœu ; mais peut-on douter que leurs prières, leurs travaux, leurs souffrances surtout, ne l'aient rendu fécond et n'en aient assuré l'accomplissement ?

*Lettre de la sœur DESGARETS, Fille de la Charité,
à M. FIAT, Supérieur général.*

Fête à l'honneur du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre.

Reims, orphelinat Ste-Geneviève, 15 mai 1893.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Je ne résiste pas au désir qui me presse de vous faire part de la joie que nous éprouvons du touchant triomphe de notre bienheureux Martyr. Grâce à la générosité et à la piété de notre bienfaitrice, Mme Roederer, il a ici, à l'église, sa statue, un autel, une chapelle, et c'est hier que Mgr Cauly, grand vicaire, assisté du secrétaire général du diocèse, en a fait la bénédiction solennelle. Nous avons choisi ce jour parce que c'était l'anniversaire de la guérison de ma sœur Destailleur.

Le panégyrique a été prononcé par notre aumônier, M. l'abbé Delozanne, qui a été écouté pendant une heure un quart avec une religieuse attention, et aussi avec émotion quand il a fait le tableau des souffrances du Bienheureux. Sa statue, placée dans le chœur, a été portée en procession tout au tour de l'église ; elle était précédée de soixante-dix jeunes filles en blanc ayant chacune une palme à la main. A la vue du Bienheureux, l'impression était si profonde qu'on tombait à genoux comme devant le Saint Sacrement.

L'église était trop petite, car on était accouru de toute la ville ; les directeurs du Noviciat des Frères et d'autres

maisons importantes, des religieuses des diverses communautés non cloîtrées, étaient venus rendre hommage au Bienheureux. Après l'office, la foule s'est pressée à la chapelle du Martyr pour vénérer la relique et pour le prier avec une ferveur touchante; enfin, ce matin, la messe a été dite pour la première fois dans cette chère chapelle. Nos vœux sont comblés et nous avons la confiance que de nombreuses merveilles de grâce s'opéreront dans ce nouveau sanctuaire.

Veillez, mon très honoré Père, me croire, en Notre-Seigneur et Marie Immaculée,

Votre très humble et obéissante fille,

Sœur DESGARETS,

I. f. d. l. C. s. d. p. M.

*Extrait d'une lettre de M. LOUIS DILLIES, prêtre
de la Mission, à M. FIAT, Supérieur général.*

Retraite d'ouvriers.

Primecombe, le 12 mai 1893.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

... Vous apprendrez avec plaisir que la retraite d'ouvriers que nous venons d'avoir a été très belle et très fructueuse. Elle a été suivie par soixante-douze ouvriers avec un silence et un entrain admirables. Il est visible que saint Vincent nous a accordé une grâce particulière.

Ces ouvriers étaient de toutes les conditions : mineurs de la Grand'Combe et ouvriers des villes. Nous sommes grandement redevables à M. Durand. Que Dieu soit béni !

Veillez, très honoré Père, me bénir et agréer mes meilleurs sentiments.

Votre reconnaissant et dévoué fils en Notre-Seigneur,

DILLIES,

I. p. d. l. M.

VILLEPREUX

ET LES SOUVENIRS DE SAINT VINCENT DE PAUL

Les noms de Folleville, de Villepreux, de Joigny, sont familiers à ceux qui ont lu attentivement la *Vie de saint Vincent de Paul*. Propriétés de la famille de Gondi, ces lieux furent le théâtre des débuts de l'apostolat de saint Vincent de Paul.

Folleville, où le Fondateur de la Mission fit le premier sermon qui donna origine à sa Congrégation, est plus connu, grâce aux œuvres que les enfants de saint Vincent de Paul y ont établies en ce siècle. Les Missionnaires y ont accepté la charge de la paroisse, et les Filles de la Charité y rendent d'utiles services par l'éducation des jeunes enfants dans un orphelinat.

Mais Villepreux ne sonnait à mon oreille que comme un nom, connu sans doute, mêlé au récit des œuvres de saint Vincent et de Mlle Le Gras, mais n'éveillant, je l'avoue, qu'un vague souvenir. L'heureuse rencontre du prêtre distingué qui est actuellement curé de cette paroisse m'a fourni l'occasion de passer quelques heures en ces lieux où saint Vincent de Paul avait fréquemment habité; de parcourir ces routes que ses pieds avaient foulées; de prier dans cette église où il s'était agenouillé; de parler enfin au peuple, de cet autel où il était monté autrefois. Ce m'a été une consolation véritable : qu'il me soit permis de remercier ici le compatriote et l'ami qui me l'a procurée.

C'était un long voyage autrefois d'aller de Paris à Villepreux ; aujourd'hui, en une heure environ, le chemin de fer y conduit. J'étais parti par la gare de Montparnasse; bientôt nous arrivâmes à Versailles, où ma pensée se reporta aux souvenirs des Missionnaires qui furent chargés des deux paroisses de cette ville avant la Révolution. Quelques minutes après, nous étions à la station suivante, Saint-Cyr, où Louis XIV,

sur les instances de Mme de Maintenon, avait confié aux enfants de saint Vincent de Paul la conduite spirituelle de la célèbre maison d'éducation que protégeait et dirigeait alors Mme de Maintenon. Après Saint-Cyr, c'est Villepreux qu'on rencontre. J'y descendis du train ; l'église apparaît à un quart de lieue environ de la gare.

Villepreux est aujourd'hui une commune de 6 à 700 habitants, dans le département de Seine-et-Oise, à trois lieues de Versailles. C'était jadis, paraît-il, une ville murée où l'on entrait par quatre portes ; je ne crois pas qu'il reste aucune trace des anciennes murailles. La petite ville moderne apparaît gaie et gracieuse, couronnée par les grands arbres des parcs qu'y possèdent plusieurs riches familles de Paris. L'ancien château a été transformé en filature, paraît-il ; il n'en reste aucune ruine qui intéresse. Une maison bourgeoise, actuellement inhabitée et en vente se trouve à l'extrémité de l'emplacement qu'occupait la demeure des Gondi ; c'est là, dit-on, que saint Vincent de Paul habitait. L'église est du douzième siècle ; son clocher roman, assez délabré, est d'un excellent style et véritablement remarquable. Les voûtes auraient besoin de réparations, et l'édifice à trois nefs est susceptible, si les ressources de la petite ville le permettaient, de prendre un cachet très architectural. L'église est d'ailleurs parfaitement tenue, et ce jour-là elle était, à l'occasion de la première communion, très gracieusement ornée. La population s'y était réunie nombreuse et recueillie pour les offices religieux. Parmi les enfants de la première communion, j'en remarquai quelques-uns qui appartenaient à une colonie agricole dont la fondation se rattache au souvenir de M. Bonjean, l'une des victimes de la Commune de Paris ; la tenue de tous ces enfants était excellente. J'eus aussi l'agréable occasion d'être témoin des relations bienveillantes qui existent entre les autorités civiles et le pasteur de la paroisse ; cette union est favorable en tout aux intérêts de la population.

Je m'intéressais spécialement à ce qui pouvait rappeler saint Vincent de Paul. Je constatai qu'un des autels de l'église lui est dédié, et deux plaques de marbre rappellent le souvenir de son séjour et de son apostolat à Villepreux.

C'est en 1613 que saint Vincent avait accepté la charge de précepteur des enfants d'Emmanuel de Gondi, général des galères; et c'est à partir de cette époque qu'il vint de temps à autre à Villepreux. Abelly a décrit la vie pleine d'édification que l'homme de Dieu menait dans cette chrétienne famille. « Or, dit-il, lorsque Monsieur et Madame de Gondi l'emmenaient aux champs avec Messieurs leurs enfants, comme à Joigny, Montmirail, Villepreux et autres de leurs terres, tout son plaisir était d'employer les heures qui lui étaient libres à instruire et catéchiser les pauvres et à faire des exhortations et des prédications au peuple, ou administrer les sacrements, et particulièrement celui de pénitence, avec l'approbation des évêques des lieux et l'agrément des curés. » (Abelly, *Vie de saint Vincent*, liv. I, chap. vii.)

On sait comment saint Vincent, après avoir quitté la maison du général des galères et évangélisé Châuillon-les-Dombes, fut l'objet de telles instances qu'il dut retourner chez les Gondi. Son zèle n'avait fait que s'accroître; Villepreux en ressentit les heureux effets. Le saint y attira, pour partager ses travaux apostoliques, les prêtres les plus distingués de la ville de Paris. « M. Vincent, dit son historien, ayant, par le passé, travaillé dans toutes les terres de Madame la générale, il fut convié de faire la même charité à toutes les autres qui appartenaient à la maison de Gondi. Selon ce dessein, il alla faire la mission à Villepreux et aux villages qui en dépendaient; MM. Bergier et Gontière, conseillers clercs au Parlement de Paris, M. Cocqueret, docteur en théologie de la maison de Navarre¹, et plusieurs autres

1. Cocqueret, l'un des prêtres les plus estimés et des plus savants

vertueux ecclésiastiques se joignirent à lui. » C'était en 1618. (Abelly, *ibid.*, chap. x.)

Le saint prêtre n'évangélisait pas ordinairement les paroisses sans y organiser quelque une de ces institutions charitables qui, maintenant encore, font bénir son nom. « Le 23 février 1618, il établit à Villepreux la Confrérie de la Charité des Pauvres Malades, par l'autorité de M. le cardinal de Retz, alors évêque de Paris, lequel en approuva les règlements. Cette Confrérie est la seconde que M. Vincent a établie et qui se maintient encore par la bénédiction de Dieu, » écrivait, un demi-siècle plus tard, l'historien du saint. (Abelly, *ibid.*) Après plus de deux siècles on jouit encore du bénéfice de cette institution; le bureau de bienfaisance à Villepreux peut distribuer aux pauvres un revenu annuel et assuré de plusieurs milliers de francs. Nous n'avons pas le règlement de la Confrérie de charité établie par saint Vincent; ce devait être à peu près le même que celui qui avait été donné par le saint, l'année précédente, à Châtillon, et dont le texte autographe a été retrouvé et publié en 1839. (*Saint Vincent de Paul*, t. XI, p. 385.)

Quelques différences cependant, dictées par l'expérience, y avaient été introduites, car Vincent de Paul en fait mention dans une lettre dont nous n'avons pas la date et qui est adressée à Mlle Le Gras, à Villepreux. La pieuse fondatrice a laissé, elle aussi, en effet, le souvenir de son charitable dévouement dans cette petite ville.

Ce que sainte Jeanne de Chantal avait été auprès de saint François de Sales, Louise de Marillac, plus connue sous le nom de Mlle Le Gras, l'était à côté de saint Vincent de Paul. Après qu'il l'eut formée à la piété et à la charité, il l'envoya visiter de tous côtés les établissements dont il jetait partout

docteurs de cette époque. Lié, depuis lors, avec saint Vincent de Paul, il prit part avec les docteurs Bail et Cornet aux conférences tenues à Saint-Lazare afin de se concerter sur les moyens de combattre le jansénisme. (Lettre de S. Vincent de Paul du 25 juin 1648.)

les bases sur son passage : associations de bienfaisance, écoles, confréries sans nombre. Elle devait devenir sous sa conduite la première supérieure des Filles de la Charité, si populaires aujourd'hui dans le monde tout entier.

Le bien se ralentissait parfois ; Mlle Le Gras venait alors ranimer la ferveur première et remettre en chemin les œuvres qui avaient un peu dévié. C'est dans ces conditions, sans doute, qu'elle apparut de temps à autre à Villepreux. Voici la lettre que saint Vincent de Paul lui écrivait, pour modérer le zèle qui eût pu ruiner sa santé et pour lui donner ses instructions (*Saint Vincent*, t. IV, p. 154) :

« *A Mademoiselle Le Gras, à Villepreux.*

« Mademoiselle,

« Béni soit Dieu de ce que vous vous portez mieux et du goût que vous prenez à travailler au salut des âmes ! mais je crains bien que vous n'en fassiez trop, et afin que vous voyiez que c'est avec sujet, lisez, s'il vous plaît, ce que M. Belin m'en mande. Prenez-y garde, je vous supplie, Mademoiselle, Notre-Seigneur veut que nous le servions avec jugement, et le contraire s'appelle zèle indiscret. Pour les sœurs de la Charité, je pense qu'il est expédient que vous les rassembliez toutes, que vous lisiez le règlement ensemble, et tâchiez de remettre toutes choses en la pratique conforme au règlement. Il est différent des autres, parce que c'est le second établissement ; mais vous leur pourrez rapporter, s'il vous plaît, la pratique des autres lieux, et tâcher à les résoudre à faire de même, notamment à l'égard de la pratique des sœurs, de se confesser et communier le jour de leurs vœux, d'aller elles-mêmes visiter les malades le plus qu'elles pourront, et de fréquenter plus souvent les sacrements ; et finalement, pour la viande, recommandez à la bouchère, qui est la *supérieure*¹, qu'elle distribue bien

1. Il s'agit ici non des Filles de la Charité, mais de la confrérie de la Charité.

la viande. M. Dufresne et Madame sa femme s'en vont vendredi à Villepreux. Dieu sait si votre considération ne hâte pas un peu le voyage.

« Je suis, etc. »

L'instruction et l'éducation chrétienne de l'enfance avaient préoccupé le zèle de saint Vincent de Paul : il travaillait à établir des écoles partout où il le jugeait possible. Mlle Le Gras les visitait ensuite et les soutenait, elle formait les maîtresses à bien enseigner, passant presque sans repos d'une paroisse à une autre. C'est à ce ministère qu'elle accomplit à Villepreux que fait allusion une lettre de saint Vincent de Paul datée de Paris le 2 septembre 1631, et adressée au curé de Bergier (aujourd'hui Bergères), petite localité de la Brie :

« Monsieur, Mgr le R. P. de Gondi ayant vu le grand bien que fait Mlle Le Gras à Montmirail et à Villepreux par l'instruction des filles, il a désiré procurer le même bien à celles de votre paroisse et a prié cette bonne demoiselle de prendre la peine de vous aller voir pour cela, etc. »

Cet empressement et ce zèle n'étaient pas sans susciter quelques appréhensions de la part des personnes moins généreuses ou que ces courageuses initiatives surprenaient. C'est ainsi que le curé de Villepreux avait fait d'abord quelques difficultés à Mlle Le Gras, lorsqu'elle se présenta pour établir ou visiter l'œuvre des écoles. Cette circonstance nous a valu une de ces lettres dans lesquelles se peint au vif l'esprit si pratique et si conciliant de saint Vincent, toujours plein de déférence à l'égard de toute autorité, et qui, suivant le mot de son historien, cité un peu plus haut, n'entreprenait le bien quelque part « qu'avec l'approbation des évêques des lieux et l'agrément des curés ». Voici ce qu'il écrivait :

« *A Mademoiselle Le Gras, à Villepreux.*

« Mai 1630.

« Mademoiselle, il est fort difficile de faire quelque bien sans contrariété, et parce que nous devons autant qu'il nous est possible soulager la peine d'autrui, je pense que vous feriez un acte agréable à Dieu de voir M. le curé, et de lui faire vos excuses de ce que, sans son avis, vous avez parlé aux sœurs de la Charité¹; que s'il ne le trouve pas bon vous en demeuriez là; et mon avis est que vous le fassiez. Notre-Seigneur retirera plus de gloire de votre soumission que de tout le bien que vous pourriez faire. Un beau diamant vaut plus qu'une montagne de pierre, et un acte d'acquiescement et de soumission vaut mieux que quantité de bonnes œuvres qu'on pratique à l'égard d'autrui. » (*Saint Vincent*, t. IV, p. 236, et t. XI, p. 5.)

Le curé de Villepreux vit promptement où étaient les véritables intérêts de sa paroisse; il fut sans doute touché aussi de l'humble déférence que lui témoigna Mlle Le Gras, sous l'inspiration de son saint directeur, et il lui laissa toute latitude pour faire le bien.

Mais comment, en nommant Villepreux, ne pas se souvenir non seulement des confréries charitables ou des écoles, mais de la Compagnie elle-même des Filles de la Charité, universellement connue aujourd'hui? C'est en prêchant la mission à Villepreux — saint Vincent le raconta souvent ensuite dans ses conférences aux sœurs (*Saint Vincent de Paul*, t. IX, p. 155 et *passim*) — qu'il rencontra cette âme toute de simplicité et de dévouement, toute de Dieu, dont il fit, avec le concours de Mlle Le Gras, la première Fille de la Charité.

Cette simple fille de village, originaire de Suresnes, se nommait Catherine Naseau. « Étant venue demeurer à Villepreux, dit saint Vincent, elle se confessa à moi. Lorsque

1. Ce sont les personnes qui composaient la confrérie de Charité.

nous y allâmes faire la mission, la confrérie de charité que nous établîmes en ce lieu la toucha tellement qu'elle me dit qu'elle voudrait bien servir les pauvres de cette sorte. Environ ce temps, continue le saint, cette pauvre fille vint à Paris voir Mlle Le Gras, on lui apprit à faire les remèdes et les autres choses nécessaires. Elle fut alors envoyée dans la paroisse Saint-Sauveur, et elle y fit merveille. » La Compagnie des Filles de la Charité venait de commencer : on sait la suite et les bénédictions de Dieu.

La correspondance de saint Vincent de Paul fait plusieurs fois mention de M. Belin, nommé déjà dans une des lettres que nous venons de citer, et nous aide à constater l'intérêt que le saint portait aux œuvres de Villepreux. M. Belin était en cet endroit le chapelain de la famille de Gondi ; il s'était attaché à Vincent par les sentiments de la plus haute estime et d'un véritable dévouement. En 1622, le charitable aumônier des galères avait obtenu que les forçats fussent tirés des cachots infects de la Conciergerie pour être transférés dans une maison qu'il avait louée pour eux au faubourg Saint-Honoré, près de l'église Saint-Roch ; il avait lui-même soin d'eux, se retirant parfois avec eux dans leurs prisons pour leur rendre plus de services et leur donner plus de consolations. Lorsqu'il devait s'absenter, il en laissait le soin à deux bons et vertueux ecclésiastiques, dit son historien : l'un était M. Portail, un de ses premiers compagnons, et l'autre était M. Belin, chapelain de la maison de Gondi à Villepreux. Ils logeaient tous deux dans cet hôpital des forçats et y célébraient la sainte messe. (*Vie*, ch. xiv.)

M. Belin intervenait dans la direction habituelle de l'école de Villepreux, et on voit saint Vincent faire grand compte de son avis lorsqu'il s'agit, soit de la sœur Germaine, qui avait la charge des enfants, soit des dames de qualité, comme Mlle Dufrêne, qui allaient visiter l'école,

attirées qu'elles étaient à Villepreux par la présence de Mlle Le Gras, ou par la considération de la famille de Gondi.

Voici ce que saint Vincent écrivait de Paris à Mlle Le Gras, le 4 mai 1631 :

« *A Mademoiselle Le Gras, à Villepreux.*

« Béni soit Dieu, Mademoiselle, de ce que j'ai plus tôt la nouvelle de votre guérison que de votre maladie et je le prie qu'il vous fortifie entièrement, et en façon qu'il se puisse dire ainsi de vous, que ces paroles de la Sainte Écriture vous regardent, qui sont : *Mulierem fortem quis inveniet*; vous entendez ce latin, c'est pourquoi je ne vous l'expliquerai point.

« Pour le temps que vous dites que les enfants sont à l'école qui ne suffit pas pour leur pouvoir profiter, et les deux jours qu'ils ont encore de *campos*, je ne vois pas l'inconvénient que, pour les raisons que vous m'alléguez vous les occupiez ces deux jours-là, ni que vous tâchiez de faire venir à l'école celles qui n'ont point accoutumé d'y aller. Mais je pense qu'il sera bon de le faire agréer au bon M. Belin, et de rendre capables ceux qui en parleront (de dire) que vous en usez ainsi pour le peu de temps que vous avez à demeurer. J'ai fait tenir votre lettre à Mlle Dufay et encouragé Mlle Dufrêne d'aller à Villepreux, ce qu'elle a toutes les envies du monde de faire, etc. »

Le cas échéant tout le monde se dévouait pour le bien. Vers la fin de la même année, le 13 septembre, saint Vincent écrivait de Paris à Mlle Le Gras :

« Mme Laurent est revenue indisposée de Villepreux, il y a quatre ou cinq jours. M. Belin va faire l'école des filles; je lui ai mandé qu'il sera relevé dans sept ou huit jours de cette peine, et ai parlé à une bonne fille, laquelle ne pourra y aller que dans le temps que je dis. Le frère de Germaine

est venu aujourd'hui céans; je lui ai baillé sa lettre et sa quenouille : il s'en va à Villepreux où il donnera de ses nouvelles. »

Germaine dont il s'agit ici était la fille de la Confrérie de la Charité qui était chargée de l'école de Villepreux. C'était son départ qui venait de créer la difficulté à laquelle saint Vincent tâchait de parer en ce moment. On l'y retrouve l'année suivante, comme l'indique une lettre du saint où paraissent toutes les industries du zèle qu'il déployait pour l'œuvre des écoles.

« *A Mademoiselle Le Gras, à Villeneuve-Saint-Georges.*

« Saint-Lazare, le 10 juil^t et 1632.

« Béni soit Dieu, Mademoiselle, de ce que vous vous portez bien parmi tant de travail, et de ce qu'il a béni votre emploi. Je pense bien voirement à propos d'établir à Villeneuve une maîtresse d'école, mais où la prendrons-nous ? Germaine ne serait pas fâchée d'y aller, à ce que je juge par une lettre que m'a écrit M. Belin ; mais quel moyen de la retirer de Villepreux, si l'on n'y met quelque autre ? et puis, où prendrons-nous celle-là ? Certes, je n'y vois point de moyen, surtout dans le peu de temps que vous avez pour voir Mlle d'Attichy¹. Quand vous serez de deçà l'on y avisera, ce qui pourra être l'un des jours de la semaine prochaine, s'il vous plaît ; et cependant vous ferez espérer aux mères de vos écolières que vous leur enverrez une maîtresse le plus tôt que vous pourrez, ou que vous les irez voir et conférer du moyen de loger la maîtresse et de l'entretenir. Nous vous attendrons donc pendant ce temps-là.

« Informez-vous, je vous en supplie, comment va la Charité de Crosne ; c'est un petit village éloigné de Villepreux comme de la porte Saint-Victor à Notre-Dame ou

1. Mlle d'Attichy, cousine de Mlle Le Gras, mariée au comte de Maure, qui joua un rôle dans la Fronde.

environ. Si vous aviez une monture pour y aller vous n'y perdriez pas le temps. »

Les mêmes difficultés et les mêmes sollicitudes reparaissent dans d'autres lettres du saint (*Lettres*, n° 75 et n° 174). On retrouve jusqu'en 1637 la trace de ses rapports charitables avec le respectable aumônier de Villepreux. Nul bien à faire n'échappait à Vincent. Il s'agit, dans la dernière lettre qu'il lui écrivait, d'un service rendu par le saint à un jeune homme originaire sans doute de Villepreux. La voici :

« *A M. Belin, ecclésiastique.*

« 21 novembre 1637.

« Monsieur,

« ... J'ai retenu pour sept ou huit jours l'un des deux garçons qui m'ont apporté la lettre; je ferai ce que je pourrai pour lui faire trouver un maître, sinon je le renverrai. Je vous prie me mander quel garçon c'est, s'il y a sujet d'espérer qu'il fasse bien, et cela au plus tôt. Je suis en peine des deux écus que je vous dois, mais ne vous en dois-je pas davantage?... Je suis cependant, en l'amour de Notre-Seigneur, etc. »

Saint Vincent de Paul reparut à Villepreux en 1649. On a de lui une lettre datée de cet endroit, le 22 janvier, à un prêtre de sa Congrégation, M. Portail, à Marseille. C'était dans une circonstance critique pour l'homme de Dieu.

« Je ne vous écrivis point la semaine passée, lui dit-il; vous en savez la cause, comme je crois. Je partis de Paris, le 14 de ce mois, pour aller à Saint-Germain, à dessein d'y rendre quelque petit service à Dieu; mais mes péchés m'en ont rendu indigne, et après trois ou quatre jours de séjour, je me suis rendu en ce lieu d'où je partirai pour aller visiter nos maisons. »

L'on sait à quelles circonstances saint Vincent fait allusion. Mazarin, par sa conduite dure et intéressée, par sa

politique égoïste, on peut le dire, avait suscité autour de lui l'aversion et la haine; la guerre de la Fronde éclata, et l'opposition religieuse était aussi fondée et aussi ardente que l'opposition politique. La cour avait dû fuir de Paris et se réfugier à Saint-Germain-en-Laye. Vincent de Paul s'y rendit et il osa dire à la reine et à Mazarin lui-même ce que tout le monde pensait, même parmi les amis de la Cour, que le départ de Mazarin était l'unique et nécessaire remède au mal. « Est-il juste, Madame, avait-il dit à la reine, de faire mourir de faim un million d'hommes, et si la présence de M. le cardinal est la source des troubles de l'État, n'êtes-vous pas obligée de le sacrifier, au moins pour un temps? » — Au cardinal lui-même, il dit : « Monseigneur, cédez au temps, et jetez-vous à la mer pour calmer l'orage. — Voilà une semonce bien vive, répondit doucement Mazarin, et personne ne m'a osé tenir encore un pareil langage. Néanmoins, notre père, je m'en irai si M. Le Tellier est de cet avis. » Le Tellier, par des raisons d'intérêt personnel, combattit celles de Vincent.

A la nouvelle de cette entrevue, les amis de Vincent tremblèrent pour lui. Sa disgrâce parut inévitable. Il n'en fut rien. La reine s'informa de lui, et Le Tellier, à qui il avait demandé un passeport, lui en envoya un signé de la main du roi Louis XIV. Le jeune monarque voulut même donner à Vincent de Paul, pour le protéger contre les bandes de soldats ennemis qui circulaient autour de Paris, une escorte qui le conduisit jusqu'à Villepreux.

L'homme de Dieu y revenait trouver un refuge et quelques jours de paix auprès de l'ancien général des galères. En effet, M. de Gondi, après la mort de sa femme, était entré dans les Ordres et s'était fait oratorien. Il venait de choisir Villepreux pour y passer ses dernières années. Quelques jours plus tard, saint Vincent repartait pour aller visiter en province les maisons de sa Congrégation, la guerre lui ayant fermé le chemin de Paris.

Le château des Gondi a disparu; les ruines en sont utilisées, comme je l'ai dit, pour une entreprise industrielle. J'ai visité la maison où, selon la tradition, habitait saint Vincent. C'est évidemment une reconstruction récente; elle est située au milieu d'un emplacement de 4 à 5 000 mètres carrés, qu'ombragent de magnifiques ormeaux. Tout cela est inoccupé maintenant. « Oh! que je voudrais voir la famille religieuse de saint Vincent, me disait le zélé curé de la paroisse, venir reprendre les traditions de son bienheureux Père et continuer le bien que fit autrefois ici saint Vincent de Paul. » Aimables paroles qui se mêleront au charme des souvenirs qu'avait réveillés en moi le pèlerinage à Villepreux.

A. M.

LA COMPAGNIE DES FILLES DE LA CHARITÉ

PENDANT

LA PERSÉCUTION RELIGIEUSE DE LA RÉVOLUTION

(Suite 1)

16. *Le Midi : Agde, Bazas.* — Comme les détails déjà donnés sur les maisons de Rennes et de Nancy, plusieurs de ceux qui suivent sont empruntés au précieux recueil intitulé : *Conférences et Remarques ou Notices*, à l'usage des Filles de la Charité (3 vol. in-4°, Paris, 1845).

A Agde, on garde, à la maison de la Miséricorde, le souvenir de la sœur Françoise, qui avait été conduite en prison à coups de bâton. Relâchée trois jours après, elle rentra à la maison; elle y put vivre pendant que dura la tourmente révolutionnaire, grâce aux soins de quelques personnes charitables qui pourvoyaient à sa subsistance. Sa présence conserva la maison à la Communauté. (Note ms.)

A Bazas, l'expulsion des Sœurs eut lieu le 21 octobre 1793, La délibération du conseil établi en permanence à

1. Voir ci-dessus, p. 33 et 194.

l'hospice formule dès lors les doctrines de la laïcisation des hospices. Voici le texte :

« Le Conseil... considérant que, quoique les ci-devant Sœurs grises aient toujours conduit et gouverné les malades de l'hôpital avec intelligence et assiduité, il est de l'intérêt de la République de confier l'administration intérieure d'un établissement public aussi important à des citoyennes d'un civisme pur, qui joignent aux vertus républicaines les qualités nécessaires pour remplir dignement l'obligation de soulager l'humanité souffrante, arrête, — ce requérant le procureur de la Commune, — que les ci-devant Sœurs grises qui sont encore dans l'hôpital de la ville, seront renvoyées sans délai. »

Les Sœurs furent remplacées par les citoyennes Thérié mère, sa fille aînée, sa fille cadette, etc., dont « le civisme était pur » probablement, mais sous la conduite desquelles l'hôpital arriva très promptement à la ruine. En effet, le secrétaire de la commission dut déclarer, dans son procès-verbal du 20 vendémiaire an IV, que toutes les ressources de l'hôpital étaient épuisées et que l'on était à la veille de manquer, entre autres choses, de pain, « sans lequel, prenait-il la peine d'ajouter, rien ne peut aller ».

Pendant ce temps les Filles de la Charité étaient l'objet des persécutions, ainsi que les Sœurs Ursulines, qui étaient à Bazas depuis plusieurs siècles. Jetées en prison, elles furent relaxées à la condition de prêter à la République le serment civique, bien différent du serment à la Constitution civile du clergé, et qui ne leur parut point engager leur conscience. Elles furent accueillies par des catholiques dévoués, M. Bonfils, qui les abrita dans une de ses maisons de la rue Bragoux, et MM. Duport et Raymond, qui les reçurent dans un de leurs établissements de la rue de l'Hôpital. Deux des sœurs y étaient réfugiées avec d'autres religieuses et un prêtre ; elles allaient en costume laïque porter des secours et des consolations aux pauvres malades. L'une

des sœurs mourut pendant l'époque de la Terreur. (Ms.)

17. *Auch, Béziers, Lavaur.* — En quelques circonstances, les Sœurs, prévenant leur incarcération, se dispersaient ; elles tâchaient alors de se rendre utiles à la cause de la religion et aux pauvres, de la meilleure manière possible. C'est ce qui advint à l'hôpital général d'Auch.

Une fille assistée, qui est morte l'année dernière (1892), à l'âge de cent quatre ans, a souvent raconté que les Sœurs de cette ville avaient bien souffert pendant la Révolution, mais qu'elles n'étaient pas restées longtemps dehors. De fait, en suivant la trace des événements sur le registre des délibérations de l'hôpital, elles ne furent absentes que pendant un an environ. Pour rentrer de nouveau à l'hôpital, il leur avait fallu quitter leur habit de Filles de la Charité. La sœur Deschaux, alors supérieure à Auch, et une de ses compagnes s'étaient réfugiées, dans les environs de Marciac, auprès d'une famille nommée Basciet. Ces bonnes filles apprirent alors à lire à un petit garçon qui devint plus tard archiprêtre d'Auch. Il répétait souvent, plus tard, que c'était aux Sœurs que ses parents avaient cachées durant la Révolution, qu'il devait d'être prêtre. Il est décédé depuis environ dix ans.

Pendant l'absence des Sœurs, il paraît que ce furent cinq ou six des filles assistées dans la maison, et qui étaient d'un certain âge, qui gardèrent l'hospice ; elles se dispersèrent, une à la cuisine, les autres à la pharmacie, à la buanderie, à la lingerie ; mais elles ne voulurent jamais prêter le serment.

Pendant tout le temps que dura la tourmente, il y eut un prêtre, nommé M. Fenasse, qui resta caché dans l'hôpital, faisant les fonctions de boulanger pendant le jour, et la nuit, de grand matin, il disait la sainte messe dans une des infirmeries, derrière un rideau qui cachait l'autel et les quelques personnes qui assistaient. (Ms.)

A Béziers, les Sœurs de la Miséricorde eurent beaucoup

à souffrir de la part des terroristes et des prêtres jureurs, comme il est dit dans la notice de l'une d'elles ; mais elles se conduisirent toutes en vraies Filles de la Charité. Quoiqu'elles eussent à peine de quoi vivre, elles ne laissaient pas de visiter les malades et les assistaient de tout leur pouvoir. (*Notices*, t. II, p. 984.)

A Lavaur, une délibération du conseil communal, du 28 octobre 1792, obligea les Filles de la Charité de l'hôpital à quitter leur costume religieux. Bientôt, en butte à mille persécutions, elles durent même renoncer à exercer leurs fonctions dans cet établissement. Comme le dit expressément une lettre officielle écrite un peu plus tard : « Il ne leur était plus permis de s'y maintenir sans faire un sacrifice plus pénible à leur cœur que celui de leur vie ». (Lettre de l'administrateur, en 1801.) Les membres de l'administration n'osèrent pas notifier aux Sœurs l'arrêté d'expulsion : ils avaient vu de trop près leur dévouement. Convoqués à une réunion qui avait cette odieuse mesure pour objet, ils s'abstinrent tous de paraître, et ce fut le Directoire du district qui dut signifier cette décision aux Filles de la Charité, le 11 mars 1793. Les prétextes étaient comme toujours le manque de civisme et l'attachement au fanatisme des prêtres, c'est-à-dire à la conscience et à la religion.

Il fallut presque immédiatement augmenter le traitement des citoyennes gardes-malades qui remplacèrent les Sœurs, et accroître le personnel. Bien plus, le soin des malades étant toujours pénible et demandant de l'abnégation, dès le mois de juillet suivant, les infirmières improvisées se retirèrent ou étaient renvoyées. Les pauvres de l'hôpital seraient demeurés sans secours si des dames charitables et distinguées de la ville n'eussent offertes pour rendre provisoirement service. Bientôt quelques sœurs expulsées de différentes maisons vinrent prendre le soin des malades, et dès la fin de la Révolution l'administration de l'hospice redemanda officiellement les Sœurs. La sœur Deleau, supé-

rieure générale, répondit aux administrateurs qu'oubliant les mauvais traitements dont avaient été rassasiées ses compagnes à Lavar, au commencement de la Révolution, elle les rendait à l'hospice et aux pauvres. (Ms.)

18. *Montpellier, Narbonne, Pau, Toulouse.*— Presque partout, dans le midi de la France, la persécution se faisait jour sous des formes analogues. Le 23 novembre 1835, mourait à Montpellier une sainte Fille de la Charité, la sœur Antoinette Rogier. Elle avait servi pendant cinquante-quatre ans les malades dans cette ville, et elle était connue de toute la ville à cause de son dévouement pendant la Révolution. A cette époque-là elle se prodigua pour procurer au péril de sa vie ses soins et les secours des sacrements aux malades. Ceux mêmes qui avaient dit le plus haut qu'ils ne céderaient pas à ses instances se rendaient en face de tant de bonté et de dévouement. (*Circ.*, t. II, p. 982.)

Les Sœurs de la maison de la Miséricorde, de Narbonne, furent pros crites aussi et persécutées. C'est au zèle et à l'active vigilance de la sœur Geneviève Joannette, l'une d'elles, que l'on dut la conservation de cette maison. Pendant la Révolution, elle osa braver le danger et elle fit entendre le langage de la vérité et de la justice aux persécuteurs. Elle désarma leurs bras par le seul ascendant de ses vertus. Dépouillée de son costume religieux, elle ne cessa pas d'administrer cette maison de charité et de porter de toutes parts autour d'elle les consolations et les aumônes, inépuisables comme sa bonté. (*Notices*, t. II, p. 926.)

La ville de Pau offrit un exemple de ces vicissitudes qu'une autre époque devait voir se reproduire sur une plus large échelle : la laïcisation de l'hospice, alors que, de l'aveu unanime, les Sœurs donnaient pleine satisfaction. Immédiatement après leur départ, le désordre et la dilapidation s'introduisent, au point qu'il n'y a plus qu'un remède possible, la réintégration des Sœurs. Tout ce petit drame s'accomplit en pleine époque révolutionnaire, en 1793 et 1794.

En effet, le 7 février 1793, le conseil du district avait voté l'article suivant : « Les Sœurs continueront à desservir l'hôpital, comme par le passé, en correspondant-immédiatement avec le bureau. »

Cependant, pour payer le tribut aux idées de l'époque, les tracasseries se font jour, et les Sœurs se voient forcées de déclarer que, si on ne veut pas les laisser vivre selon les règles de leur Communauté, elles demandent à partir. Ainsi parle la sœur Roure, supérieure de l'hôpital. Le bureau, ému, se réunit, et il rédige la délibération suivante :

« L'agent national demeure invité à répondre à la citoyenne Roure en lui disant combien la municipalité est satisfaite et reconnaissante des longs services qu'elle et ses compagnes ont constamment rendus à l'humanité souffrante, et combien elle désire de les conserver pour hospitalières en leur assurant tous les secours et commodités qui seront en son pouvoir. »

Malgré ces bonnes paroles, les Sœurs ne peuvent tenir au régime qu'on leur veut opposer, et elles doivent se retirer. Quelques mois, quelques semaines presque, suffisent pour que tout se désorganise, et ce fut un vrai cri de stupéfaction et d'épouvante que poussa l'administration à ce spectacle ; heureusement qu'elle sut, en voyant le mal, comprendre et appliquer le remède, qui était le rappel des Sœurs. Voici la délibération du 4 pluviôse de l'an III de la République (4 janvier 1795) :

« Le conseil d'administration, considérant qu'il résulte de tous les renseignements fournis à l'administration que le désordre règne dans l'hôpital civil et que la cause en est attribuée à l'absence des sœurs Roure, Elizabeth et Catherine, parce qu'elles seules sont capables de le diriger ; arrête, que les sœurs Roure, Elisabeth et Catherine sont mises en réquisition pour diriger l'hôpital civil et en remplir comme par le passé tous les devoirs avec les autres hospitalières qui s'y trouvent ; charge les mêmes commis-

saires de leur faire connaître les présentes dispositions et d'exiger d'elles qu'elles y défèrent dans les vingt-quatre heures. »

A Toulouse, la persécution sévissait d'une manière plus intense. Deux fois, la supérieure de la maison de Saint-Étienne, la sœur Jeanne Dumont, fut jetée en prison, à cause de son refus de prêter le serment. Elle endura avec un grand calme ces épreuves. Un de ses persécuteurs s'étant trouvé plus tard dans le besoin, elle l'assista généreusement; elle alla même trouver le préfet pour lui obtenir un petit emploi qui pût le faire subsister avec sa famille.

Plus de trente Filles de la Charité de cette ville furent emprisonnées pendant la Terreur, à l'abbaye des anciennes dames chanoinesses de Saint-Sernin, rue de Mirabel, alors appelée rue de la Force-Armée, aujourd'hui rue de Rémusat. Cette abbaye devint une maison d'arrêt, à laquelle on a donné à tort le nom de prison du Sénéchal.

Le tableau le plus complet des sœurs détenues est celui qui a été dressé, le 3 vendémiaire an III (24 septembre 1794), par le comité révolutionnaire (Archives de la Préfecture, série L, liasse 161). Il indique, avec les noms des Sœurs, leur âge, la date, et parfois la cause de leur arrestation. Ce sont communément les mentions suivantes : « Arrêtée pour ne pas s'être conformée à la loi du serment civique¹. — Cidevant Sœur de Charité jusqu'à son arrestation. — Relations avec les aristocrates, les fanatiques et les prêtres. — N'ayant jamais aimé la Révolution à cause du fanatisme ; insinuant aux malades le retour des prêtres. » — Ou bien : « A cause du fanatisme ; séduite par les prêtres ou par ses

1. Ce serment était suspect aux catholiques comme tout ce qui émanait de la Révolution ; mais il était bien différent de celui qu'on demandait pour la constitution civile et schismatique du clergé. Il était ainsi conçu : « Je jure d'être fidèle à la nation et de maintenir la liberté et l'égalité ou de mourir en les défendant. » Il fut exigé des pensionnaires de l'État par le décret du 14 août 1792.

supérieurs. » — Ou enfin : « Fanatisant les malades et les jeunes Sœurs, ses collègues, en leur insinuant, etc., etc. »

Les Sœurs recouvrèrent successivement leur liberté. A la demande des administrateurs, l'administration municipale autorisa le retour de trois d'entre elles à la maison de charité de Saint-Jacques, appelée alors *Hospice Humanité*, le 24 messidor an III (12 juillet 1795). — Arch. municip. Délibérat., reg. 4.

19. *Dax. Mort de la sœur Marguerite Rutan.* — A Dax, où les Filles de la Charité desservaient l'hôpital depuis 1710, les années de la Révolution sont marquées par le souvenir sanglant et glorieux de la mort de la sœur Marguerite Rutan, supérieure de cette maison. Elle périt sur l'échafaud le 30 germinal an II, 9 avril 1794. — (V. Dom pierre de Sauviac, *Chroniques de la cité et du diocèse d'Acqs*, in-4, liv. X; J. Lège, *Diocèse d'Aire et de Dax sous la Révolution*, t. II, p. 11; *Semaine religieuse d'Aire et de Dax*, mai 1891; Dufourcet, *Histoire des Landes*.)

Marguerite Rutan naquit à Metz, en 1736. Sa famille, qui occupait une belle position, ne négligea rien pour lui donner une éducation soignée. Jeune encore, Marguerite révéla, avec une vive intelligence, un penchant marqué vers les études sérieuses. Aussi fut-il possible d'étendre son instruction au delà des limites ordinaires. Aux connaissances classiques, elle joignit des notions assez complètes du dessin, des mathématiques et de l'architecture.

Son naturel était enjoué; elle avait beaucoup d'aménité : rien ne lui manquait de ce qu'il faut pour réussir dans le monde.

Mais Dieu avait sur elle des vues particulières. La jeune fille comprit l'appel intime qui lui était adressé; elle n'hésita pas à obéir; à dix-huit ans, elle entra en qualité de postulante chez les Filles de la Charité.

De Paris, elle alla à l'hôpital Saint-Jacques de Toulouse, faire le premier apprentissage de sa vie d'abnégation et de

dévouement. Les souvenirs qu'elle laissa dans cette maison, recueillis plus tard, la montrent ardente, pleine d'entrain, remplissant avec une égale facilité les ministères les plus variés.

De Toulouse, l'obéissance la conduisit à Pau. Dans cette ville, il fallait réorganiser l'hospice et créer à côté une manufacture de laines, dont les revenus devaient servir à l'entretien d'enfants abandonnés. Sœur Marguerite mena l'entreprise à bon terme et sut, par son activité, gagner à ce point l'estime et la sympathie que lorsque, après dix-huit ans, elle fut appelée ailleurs, d'universels regrets l'accompagnèrent.

Après avoir passé quelques années à Blagy, elle fut chargée de diriger l'hospice de Fontainebleau. La reine Marie Leczinska étant venue visiter cette maison, fut frappée des améliorations que l'esprit méthodique de sœur Rutan y avait introduites et ne lui ménagea pas les éloges. Bien plus, elle voulut que Mlle de Fleury, atteinte de la petite vérole et dont l'état inspirait des inquiétudes, fût confiée aux soins de la supérieure; celle-ci s'attacha à la malade, ne la quitta ni jour ni nuit, et réussit à l'acheminer vers sa guérison.

Ce résultat lui assurait à la cour de puissantes protections : mais que lui importait? Sœur Rutan ne tarda pas à quitter Fontainebleau; elle alla à Brest et de là à Dax. L'évêque de cette ville, Mgr de la Neuville, n'obtint qu'elle y fût envoyée qu'au prix des plus vives instances.

Sous l'habile direction de sœur Rutan, le nouvel hospice de Dax ne cessa pas de prospérer. Ses revenus s'élevèrent rapidement. Les dons y affluaient de tous côtés, tant étaient grands le crédit et la popularité de la Supérieure : popularité éphémère néanmoins, que la peur et l'exaltation des passions politiques devaient bientôt convertir en noire ingratitude.

La Révolution surprit Marguerite Rutan absorbée tout

entière dans les fonctions qu'elle remplissait, conduisant avec beaucoup de prudence la petite communauté qui lui était confiée, donnant aux malades des soins maternels, étendant hors des limites de l'hospice, dans toute la ville, sur ceux qui souffraient, une sollicitude qui ne savait ni se décourager ni s'épuiser.

Cette femme, dont l'intelligence et le cœur étaient si grands, voyait avec peine ce qui s'accomplissait en France; elle ne se faisait pas illusion sur les extrémités auxquelles entraînerait fatalement l'exaltation des passions politiques. Quand la Constitution civile du clergé fut votée, elle se sentit atteinte dans ce qu'elle avait de plus intime, l'amour de la religion. L'éloignement de l'évêque légitime, Mgr de la Neuville, l'intronisation de Saurine, l'évêque intrus, l'obligation imposée aux prêtres fidèles de se démettre et de s'exiler, leur remplacement par les prêtres jureurs, l'avaient profondément émue : elle n'avait pas dissimulé ses angoisses.

Le décret du 2 octobre 1792, qui fermait les couvents de femmes, obligea la sœur Rutan et les autres Filles de la Charité à se dépouiller de leur costume religieux. Elles se résignèrent à ce sacrifice et continuèrent à servir les malades sous le titre de *Dames de la charité*.

La ville de Dax était alors à la merci des plus vils scélérats. Comment auraient-ils pu supporter qu'une femme attirât à elle une popularité et des sympathies dont devait nécessairement bénéficier la religion qu'ils poursuivaient d'une haine stupide ? On chercha quelques prétextes d'incivisme, comme on parlait alors, afin de dénoncer et de poursuivre la sœur Rutan.

Un soldat du bataillon des volontaires des Landes, étant tombé malade, avait été envoyé à l'hôpital de Dax. Guéri après quelques jours, grâce aux soins qui lui furent prodigués, il crut devoir témoigner sa reconnaissance à celles qui lui avaient sauvé la vie. Comme il était musicien, il

convoqua quelques autres soldats, musiciens comme lui, et donna une sérénade à ses bienfaitrices. Celles-ci remercièrent et offrirent des rafraîchissements à ceux qui leur faisaient ainsi honneur.

Le fait fut remarqué et travesti. On voulut voir dans la conduite de sœur Rutan et de ses compagnes une avance faite aux soldats pour les détacher de la Révolution. Ordre fut donné de jeter la supérieure en prison.

Celle qui avait passé toute sa vie à faire du bien se trouva alors dans la même situation que son Sauveur et son maître après l'odieuse trahison de Juda. Sa mort était résolue en principe. Mais il fallait découvrir des motifs qui donnassent une apparence de légalité à la terrible condamnation. On visita ses papiers, on examina attentivement tout ce qui lui avait appartenu, tout son passé fut soumis à une enquête minutieuse.

Lorsqu'elle comparut devant la Commission extraordinaire, forte de son innocence, elle se défendit sans peine. Comme néanmoins le parti pris de ses prétendus juges lui faisait assez comprendre qu'on ne tiendrait aucun compte de sa justification, elle ajouta avec dignité qu'après avoir employé quarante ans de sa vie à soulager tout ce que les infirmités humaines ont de plus repoussant, elle mourrait en pardonnant à ses persécuteurs. Quelques minutes après, le tribunal prononça contre l'intrépide fille de saint Vincent de Paul l'arrêt de mort, ordonnant qu'il serait exécuté à l'instant sur la place de la Liberté (20 germinal an II).

Quand la lecture fut terminée, la sœur Rutan voulut prendre la parole ; mais le président Cossaune l'interrompant, cria : « Tambours, roulement ! » La voix de l'accusée fut étouffée.

Peu d'instants auparavant, un prêtre, M. Eutrope de Lannelongue, ancien curé de Gaube, avait été jugé non moins sommairement et condamné à mort.

La sœur et le prêtre devaient être exécutés l'un après

l'autre, celui-ci d'abord, Marguerite Rutan ensuite. Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire le récit émouvant qu'a fait M. Dompierre de Sauviac de cette horrible tragédie.

Conformément à l'arrêté de ventôse, publié par Pinet, le proconsul de la Révolution à Dax, on avait dressé un échafaud sur la place Poyanne, en face de la rue Neuve. Cette ancienne place d'Armes était alors plantée d'ormeaux et servait de lieu de rendez-vous à la société de la ville, « aux aristocrates », d'après Pinet. Malgré la présence de l'instrument de mort, on s'y promenait tous les soirs ; s'en abstenir eût paru suspect. Bien qu'on feignît l'indifférence, la vue de l'instrument de supplice, peint en rouge, paraissait sinistre le jour ; mais la nuit, quand les rayons blafards de la lune se projetaient, brisés par les branchages des ormeaux, sur ses grands bras qui s'allongeaient comme saignants, l'aspect était hideux.

Le funèbre cortège s'était formé dans la cour de l'évêché. Les condamnés furent placés entre des gendarmes et des dragons, le bourreau derrière eux. Au commandement du chef de l'escorte, tout ce monde s'ébranla et partit au pas de charge des tambours, suivi d'une certaine quantité de curieux. En sortant, on prit à droite par la rue de l'Évêché et l'on se précipita vers la rue Cazade. A ces coups de baguette secs, convulsifs, la foule, accourue des rues voisines, grossit. Quelques hommes traversèrent la place de la Cathédrale, en courant, pour arriver à la place Poyanne avant les condamnés. Aux quatre cantons, le cortège se trouva resserré par une crue humaine qui barrait la rue Cazade. En ce moment, des jeunes garçons venaient du côté opposé ; effarés à cette invasion subite, ils montèrent sur les bancs de pierre de la rue Cazade et regardèrent d'un œil hagard le drame terrible qui s'accomplissait. Ils voulaient suivre, on les chassa du côté opposé. A un rez-de-chaussée, une croisée s'ouvrit à demi, et la tête d'un jeune

enfant parut dans l'entre-bâillement ; la sœur Rutan lui sourit. Cet enfant allait souvent jouer à l'hospice. Alors sa mère, refermant violemment la croisée, lui dit : « Mets-toi à genoux, mon enfant, et prie pour la sœur Marguerite ; les malheureux vont la tuer. » Le cortège descendit la rue du même pas rapide ; il semblait qu'on montât à l'assaut de la guillotine.

En tournant en face de la Tuerie, on aperçut les premiers ormeaux de la place Poyanne couverts de feuilles naissantes. La pluie du matin avait cessé : le ciel était couvert, il y avait dans l'air des effluves de printemps. Une multitude de têtes regardaient avec anxiété vers les Bains par où le cortège arrivait. C'est de ce côté qu'il monta à la place Poyanne. Tous les contrevents des maisons qui joignent la place étaient fermés, comme si elles eussent été désertes ; protestation silencieuse qui déplut au proconsul Pinet ; il ordonna le soir même qu'à l'avenir on tint les croisées ouvertes.

Arrivés au pied de l'échafaud, la fermeté dont les condamnés avaient fait preuve jusque-là ne se démentit pas en présence des apprêts de leur supplice. La sœur Rutan fit présent aux deux soldats les plus rapprochés d'elle, de sa montre et d'un mouchoir. Aucune émotion ne se lisait sur son visage. Le prêtre monta le premier sur l'échafaud. La sœur regardait sans pâlir les préparatifs du supplice, et comme un soldat lui disait de détourner les yeux au moment où la tête du prêtre allait tomber : « Eh quoi ! dit-elle, vous voulez que j'éprouve de la peine à voir mourir un saint ? » Quand son tour fut venu, elle ôta elle-même sa pelisse. Le bourreau voulait l'aider : « Laissez-moi, lui dit-elle avec dignité, la main d'un homme ne m'a jamais touchée. » Bientôt son sang rougit l'échafaud.

(A suivre.)

Lettre de M. l'abbé POU GEOIS, chanoine honoraire, auteur de l'Histoire de Pie IX, au frère GÉNIN, de la Congrégation de la Mission.

Moret (Seine-et-Marne), le 29 mai 1893.

MON CHER FRÈRE,

Votre appel de secours pour la mission de Bulgarie me touche profondément. J'ai étudié à fond et raconté dans la *Vie de Pie IX* l'état de ce pays, au point de vue religieux, et l'espoir de retour que ce peuple offre à l'Église romaine ; et je m'intéresse singulièrement à la mission de ce cher peuple bulgare. Vous dites que chaque sou donné pour cette œuvre gagne une âme pour le paradis. Je serais encore heureux que la faible obole que je vous adresse pour cet objet obtienne ce résultat, et je regrette bien que mes modestes ressources, avec des charges écrasantes pour nos écoles, ne me permettent pas de faire davantage. Je dois dire aussi que, dans l'étude que j'ai faite des missions d'Abyssinie, j'ai admiré grandement le zèle et les succès des missionnaires lazaristes chargés d'évangéliser ce pays. J'ai encore l'âme toute parfumée de leurs vertus, notamment des vastes travaux et de la sainte mort de Mgr de Jacobis. J'ai aussi raconté en abrégé cette édifiante histoire. Je joindrai à ma petite souscription les plus ardentes prières pour le succès de vos laborieuses missions au milieu de la nation bulgare et dans l'Abyssinie.

En me recommandant moi-même à vos bonnes prières, je vous prie d'agréer, mon cher Frère, l'expression de mes sentiments respectueux et bien dévoués en Notre-Seigneur.

A. POU GEOIS.

BELGIQUE

MORT DE M^{me} ADOLPHE SIMONIS

Nos anciennes Notices et le Nécrologe des deux familles de saint Vincent ont toujours fait avec une pieuse reconnaissance mémoire de nos insignes bienfaiteurs. Il n'y a que quelques années, les *Annales* racontaient la perte douloureuse faite en la personne de Mlle Cornélie Simonis; aujourd'hui, c'est la mort de Mme Adolphe Simonis que nous avons le devoir et la douleur de mentionner.

Les feuilles publiques de la Belgique ont rendu hommage aux vertus de la femme si distinguée et si charitable dont la mort laisse un vide irréparable dans la plus haute société, à laquelle la rattachaient ses liens de famille, aussi bien que dans la classe populaire, où sa bonté était universellement appréciée. Voici quelques notes qu'on a bien voulu nous communiquer.

La vie de Mme Adolphe Simonis, si féconde en bonnes œuvres, si riche en mérites pour le ciel, s'est pieusement terminée, à Verviers, le samedi 6 mai 1893.

Fondatrice, conjointement à son mari, de l'établissement de Saint-Joseph, en 1846, elle a été, depuis près d'un demi-siècle, non seulement la bienfaitrice la plus dévouée, mais une vraie mère pour les nombreuses générations de jeunes filles qui se sont succédé depuis lors dans ce bel établissement, confié à la direction des Filles de la Charité. Cette grande et belle âme, douée des plus éminentes qualités de l'esprit et du cœur, trouvait son bonheur à entrer dans les plus petits détails concernant ses chères enfants; elle-même venait encourager leurs progrès dans la vertu; la science et

le travail étaient encouragés par des récompenses que, malgré son grand âge, elle était heureuse de leur distribuer elle-même.

Mais que dire de sa sollicitude pour les anciennes élèves, ses chères enfants, sorties de la Maison ? Elles pouvaient recourir à sa bonté en toute confiance, dans les circonstances parfois si pénibles de la vie, sûres de trouver en elle un cœur de mère qui savait compatir à leurs peines. Secours délicats, bons conseils leur étaient prodigués à l'envi ; la maison de Saint-Joseph était ouverte à celles qui se trouvaient sans place ou dont la santé exigeait un repos momentané.

Leur bien spirituel lui tenait encore plus à cœur ; dame zélatrice de l'Apostolat de la prière, elle préparait les billets de ses associés, mettait elle-même les adresses et ajoutait pour chacune un mot affectueux.

Son plus grand bonheur était de revoir celles qui, éloignées de la maison, n'y revenaient qu'à de rares intervalles ; elle s'inquiétait avec une tendresse toute maternelle de tout ce qui les concernait, entrait dans les moindres détails et les comblait, en toutes occasions, d'attentions délicates. Lorsque l'une d'elles songeait à s'établir, la sollicitude de notre digne dame redoublait encore, et rien n'était omis pour assurer son bonheur ; elle prenait des informations, s'assurait elle-même du choix, et offrait au nouveau ménage un cadeau aussi beau qu'utile, comme gage de son intérêt tout maternel.

Présidente, pendant de longues années, de l'Œuvre du Patronage, ses patronnées, au nombre de quatre-vingts, étaient aussi l'objet de ses soins particuliers ; elle signait elle-même leurs livrets, contrôlait leurs renseignements, les recevait toutes chez elle, après la distribution des récompenses, les encourageait à persévérer, les aidant dans leurs besoins !

Après sa chère maison de Saint-Joseph, c'est bien l'Œuvre

des petits garçons qui tenait le plus à cœur à Mme Simonis. Elle avait acheté, en 1883, une maison attenante à la cour des enfants internes et y avait installé un asile pour donner l'instruction primaire à de petits garçons de deux ans et demi à sept ans. Non contente de pourvoir à leurs besoins pendant leur séjour chez les Sœurs, elle les suivait après leur sortie, s'occupait de leur avenir, et au moment de la première communion, chacun d'eux recevait de sa bienfaitrice un pieux souvenir, gage de l'intérêt et de l'affection qu'elle leur avait voués.

Elle pourvoyait aussi aux récompenses ainsi qu'aux nombreux secours distribués aux plus nécessiteux, donnant les billets d'admission, et réunissant souvent autour d'elle plus d'une centaine de ces chers enfants, qui en étaient tout fiers.

Douée d'une très grande élévation d'âme, d'une exquise délicatesse de conscience et de sentiments, ainsi que d'une sagacité très remarquable, elle souhaitait la perfection en toute chose et ne supportait pas la négligence dans l'accomplissement du devoir. Ces qualités éminentes étaient surpassées encore par une vraie et solide piété qui la faisait agir en tout, en vue de Dieu seul : nous en pourrions alléguer de nombreux et touchants témoignages. Sa mort ne pouvait être que l'écho d'une vie si remplie de bonnes œuvres !

Jouissant d'une santé parfaite, Mme Simonis n'avait jamais été sérieusement malade ; on ne s' alarma donc pas d'une légère indisposition causée par un refroidissement. Ce fut le 2 mai que cette grippe, dégénérée en bronchite, la força de se coucher. Rien cependant ne nous faisait présager le malheur qui était imminent.

Le même jour que Mme Simonis s'alitait, sa fidèle femme de chambre, qui la servait depuis quarante-quatre ans avec un dévouement à toute épreuve, dut s'arrêter aussi, atteinte d'une pneumonie qui la conduisit au tombeau quelques heures avant la pieuse dame. Ce décès, qui a vivement

impressionné tout le monde, semble être la réalisation du vœu que cette dévouée domestique adressait journellement au Ciel : de mourir en même temps que sa digne maîtresse.

Quoique l'état de cette dernière n'inspirât aucune inquiétude sérieuse, on jugea que, vu son grand âge, quatre-vingt-neuf ans, il serait plus prudent de la faire administrer. Son confesseur lui ayant rendu visite, elle y consentit volontiers et reçut les derniers sacrements avec une piété qui attendrit tous les assistants.

Voyant venir à elle son Dieu qu'elle avait si fidèlement servi dans la personne de ses membres souffrants, elle se leva sur son lit et reçut avec le plus profond recueillement le divin médecin de nos âmes, caché sous les voiles eucharistiques, que bientôt elle allait adorer dans la splendeur de sa gloire ! C'était le jeudi 4 mai. Le vendredi, la pieuse malade s'affaiblissait de plus en plus, et le soir du même jour une crise des plus pénibles réunit autour de son lit de douleur tous les membres de sa famille ainsi que les Filles de la Charité, qui arrivaient deux à deux voir une dernière fois celle qui avait toujours été une mère dévouée à leurs intérêts et à ceux de toute la Communauté !

Pendant ces heures douloureuses, pas un mot de plainte ni d'impatience ! Ses lèvres ne murmuraient que des prières, ses doigts égrenaient le chapelet, qui ne la quittait pas ; à chaque instant elle traçait avec de l'eau bénite le signe de la croix sur son front et baisait respectueusement les médailles et les reliques qu'elle portait sur elle.

C'est ainsi que se passa cette dernière nuit ; vers le matin, les suffocations cessèrent ; la pieuse malade priait toujours et elle garda jusqu'au dernier moment sa pleine connaissance. Ce fut le premier samedi du beau mois consacré à Marie Immaculée, qu'elle avait tant aimée et dont elle s'était fait un pieux devoir de propager le culte, qu'elle rendit sa belle âme à Dieu !

Quelle belle réception, nous aimons à le penser, saint Vincent dut faire à celle qui avait donné une si généreuse hospitalité à un de ses successeurs, lors des tristesses de la guerre en 1870 ! Aussi considérons-nous comme un fait providentiel, qu'à peine exposée, le digne successeur de notre bienheureux Père, M. Fiat, notre très honoré Père, et deux Missionnaires aient été les premiers à s'agenouiller devant sa dépouille mortelle, payant ainsi le tribut de reconnaissance que méritait le dévouement de la digne défunte pour les deux familles de saint Vincent.

De solennelles funérailles ont réuni une dernière fois autour de son cercueil toutes les Œuvres dont elle était l'âme et le soutien. Si la magnificence des cérémonies funèbres ne laissait rien à désirer, la piété et le recueillement le plus profond y dominaient et donnaient à ce triste et imposant cortège un cachet particulièrement religieux, dont tous les assistants ressentaient la touchante impression.

Les anciennes enfants de Saint-Joseph étaient au nombre de cent quarante; elles accoururent, même de fort loin, pour accompagner à sa dernière demeure leur insigne bienfaitrice.

La mémoire de Mme Simonis demeurera toujours en vénération, parce qu'elle a passé faisant le bien, et que sa longue et belle carrière a mérité d'être en bénédiction devant Dieu et les hommes.

ITALIE

PROVINCE DE ROME

MORT A FLORENCE DE DEUX FILLES DE LA CHARITÉ

On nous communique un journal de Florence qui publie le récit touchant et gracieux de la mort de deux Filles de la Charité dans cette ville (*Stella cattolica*, numéro du 4 mai 1893). Nous donnons ce récit tel qu'il a été écrit.

(Traduction.)

Du 20 au 25 avril 1893 se sont éteintes deux vies précieuses dans la maison des Filles de la Charité de l'hôpital militaire de Florence. *Sœur Rosalie Carrère* et *sœur Gabrielle Aujoulat*, deux âmes d'élite, dans cet espace de quelques jours, semblables à deux gracieuses colombes, se sont envolées dans le sein du céleste Époux que, exilées sur la terre, elles avaient tant aimé et pour qui elles avaient tout abandonné, bien heureuses de savoir que, le servir, c'est régner.

*
**

La première se disposait à la mort depuis quelques mois déjà. Elle partit quand la nuit couvre la terre de ses ombres. Elle était l'ange consolateur des pauvres malades, surtout en ces heures terribles où elles ont besoin d'une âme de choix qui par sa charité aimable et patiente puisse alléger leurs douleurs. Oui, elle a été une de ces créatures fortunées. Elle est sortie de ce monde comblée de mérites pour paraître devant Dieu, passant inconnue aux yeux du monde qui n'admire la vertu et le sacrifice que lorsqu'ils se présentent avec une mise en scène destinée à émouvoir. Il me semble voir dans cette sainte âme une des vierges pru-

dentes qui, au milieu de la nuit, veillaient, leur lampe ardente de foi et d'amour à la main, pour attendre l'Époux immaculé qui doit les introduire aux noces éternelles.

..

Sœur Gabrielle Aujoulat eut une autre mission. Pour elle aussi le labeur quotidien s'étendait de quatre heures du matin jusqu'à neuf heures du soir. La prière et le travail furent pendant trente-trois années l'unique objet de ses pensées et de ses sollicitudes.

Elle avait une mission délicate, celle d'assister auprès de l'officier chargé de l'administration du service militaire, aussi bien en temps de paix qu'en temps de guerre; elle s'en acquitta avec une fidélité et un zèle vraiment admirables, et cela au point de laisser le plus vif regret auprès de ceux-là mêmes qui, par système, ne louent que parcimonieusement. Douée naturellement d'une bonté exquise, elle avait toujours et pour tous une parole agréable, pour ceux-là mêmes qui parfois n'abusaient que trop de sa bonté et de sa patience; elle pratiqua toutes les industries de la charité chrétienne; elle s'efforçait de faire ressortir ce qu'il y avait de bien dans les autres, plus parfois qu'ils ne le méritaient, afin de pouvoir ainsi excuser leurs fautes qui dans certains cas n'étaient ni petites ni peu nombreuses. Forcée par la vérité de reconnaître les torts graves de quelques-uns, comme Jésus-Christ elle implorait de la divine miséricorde le pardon de ceux qui ne savaient pas ce qu'ils avaient commis. Quelle candeur d'âme dans la sœur Gabrielle! Quelle bonté dans son sourire, image d'une conscience sereine comme le ciel dans les nuits paisibles de l'été! Que sa piété était bien entendue, sans exagération pour elle-même, sans être à charge aux autres! Quel zèle infaugable et édifiant à s'acquitter de la charge qui lui était confiée de préparer les ornements sacrés et à donner toujours plus d'éclat au culte divin : « Il est si agréable, disait-

elle à nos bons soldats, de voir les saints offices célébrés avec tout le soin convenable ! »

Qui l'aurait jamais dit ! le soir même où sœur Rosalie s'endormit dans le baiser du Seigneur, sœur Gabrielle se sentait à bout de force. La mort approchait à grands pas. Prise de la fièvre, elle se mit au lit. Elle n'en devait plus sortir que pour être placée sur la couche funèbre.

Sa maladie fut courte : six jours à peine complets. Mais dans ce peu de temps elle a su se préparer à l'appel suprême. Bien des livres de méditations ont été écrits dans le but d'apprendre au chrétien à bien vivre pour pouvoir bien mourir. Celui qui se serait trouvé présent aux derniers instants de cette vie angélique aurait pu se dispenser, au moins pour quelque temps, de la lecture de ces livres qui ne sont pas toujours exempts des artifices de la rhétorique. Entourée de ses excellentes compagnes et de cet ange de bonté qui est leur supérieure, après avoir reçu avec une édifiante dévotion le pain des forts, elle demanda aussitôt le sacrement qui, selon les paroles de l'Esprit-Saint, efface les restes du péché et adoucit nos douleurs. Puis elle fit ses adieux à tout le monde et renouvela ces vœux qui avaient toujours été la règle suprême et l'idéal de sa vie de sacrifice. Elle demanda pardon à ses chères sœurs, elle les encouragea en les voyant fondre en larmes, et leur rappela que toutes les grâces que le bon Dieu accorde ici-bas doivent être regardées comme des arrhes de la vie éternelle. A deux prêtres ordonnés depuis une année seulement, et qui, tristes, assistaient à cette mort précieuse, elle promit de prier pour eux afin qu'ils demeurassent toujours de fidèles ministres du Seigneur. Elle souhaita les bénédictions célestes au médecin qui l'avait soignée, à son épouse et à ses petits enfants. Elle adressa une parole à l'aumônier de l'hospice, qui, bien que navré de douleur, voulut cependant assister jusqu'aux derniers moments cette sainte âme dont la mémoire sera toujours en bénédiction. De même

que Jésus-Christ sur la croix recommanda son âme au Père éternel avant que de rendre le dernier soupir, ainsi sœur Gabrielle s'endormit doucement dans le baiser du Seigneur, en répétant cette parole sublime : « Je remets, mon Dieu, mon âme entre vos mains. »

* *

Je vous salue, âmes fortunées qui, comme la sœur de Marthe, avez su de bonne heure choisir la meilleure part que jamais personne ne pourra vous enlever. Si vous êtes déjà admises à la contemplation de votre céleste Époux, dites-lui pour nous et pour vos sœurs une parole favorable.

Demandez au moins que votre mort nous soit une éclatante leçon pour notre vie.

C.

POLOGNE

*Lettre de M. SOUBIEILLE, prêtre de la Mission,
à M. FIAT, Supérieur général.*

Les missions; nouvelles des œuvres.

Cracovie, le 31 mars 1893.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Avec le carême finissent nos travaux d'hiver. Les missions vont commencer immédiatement après Pâques.

Nos deux dernières retraites ont été pour les pères de famille et pour les pauvres.

Nous avons eu à la fois 700 pères de famille, la plupart venus de la Prusse.

Pendant une semaine nous avons logé, nourri, évangélisé, confessé tous ces pauvres gens, et, à la fin de la semaine, après la confession générale et la sainte communion, ils sont retournés tranquillement dans leur pays. Tout se fait avec paix et en ordre; deux heures après la fin des exercices il ne restait plus un retraitant à Cracovie.

Nous avons fini par la retraite des pauvres; quatre cents ont pris part à la retraite et se sont confessés.

Malgré des travaux presque sans relâche, la santé des confrères s'est soutenue, et nous avons pu faire maigre pendant tout le carême, suivant la coutume polonaise, encore religieusement gardée par le peuple.

Les missions, interrompues pendant les grands froids, vont recommencer la semaine de Pâques, et nos Missionnaires sont engagés jusqu'à la Toussaint.

J'ai de bonnes nouvelles du séminaire de Léopol.

J'ai confiance que le séminaire interne et l'école apostolique donneront d'heureux résultats.

Je vous souhaite d'heureuses fêtes de Pâques et je demeure avec le plus profond respect,

Monsieur et très honoré Père,

Votre très humble serviteur,

SOUBIEILLE,

I. p. d. I. M.

ASIE

PROVINCE DE CHINE

Lettre de Mgr VOLONTERI, Vicaire apostolique du Ho-nan méridional, à M. BETTEMBOURG, procureur général de la Congrégation de la Mission, à Paris.

Grâce de conversion attribuée à une apparition du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre.

Ho-nan méridional, 7 février 1893.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE BETTEMBOURG,

J'ai eu l'honneur de vous écrire, Très Révérend Père, en novembre passé, pour renouveler mes remerciements de la généreuse aumône reçue en faveur de notre Mission. Je voulais dès lors ajouter une nouvelle très intéressante à l'honneur de notre bienheureux martyr Perboyre; mais, j'ai préféré attendre pour mieux examiner moi-même les personnes et les circonstances du fait, et en donner une relation plus certaine et plus satisfaisante. Il s'agit de la conversion d'une famille païenne de huit personnes, que le bon Dieu a bien voulu faire à la gloire de notre Bienheureux.

Dans un petit village, à un kilomètre de *Kin-kià-kang* (où le Bienheureux a commencé ses premières missions en Chine), il y a une bonne veuve chrétienne, laquelle a un colon païen qui cultive ses terres avec sa famille de huit personnes, dont un fils de onze ans. Celui-ci, qui depuis longtemps désirait se faire chrétien, et avait déjà appris plusieurs prières, est tombé malade l'année passée. Comme il était en danger de mort, la veuve chrétienne, avec sa

sœur, est allée le voir avec l'intention de le baptiser. En effet, l'enfant, avec l'approbation de sa mère païenne, et suivant son propre désir, a reçu avec beaucoup de satisfaction le baptême, et, le jour suivant (1^{er} septembre 1892), en baisant continuellement une médaille de la sainte Vierge, que lui-même avait demandée à sa baptisatrice, il a fait une mort très édifiante.

Neuf jours après (le 10 septembre), il sembla à la mère païenne voir dans le sommeil, dans une clarté extraordinaire qui lui a fait une impression très distincte qu'elle conserve jusqu'à présent, son fils, vêtu d'une robe blanche et très joyeux de son état. Il assura sa mère qu'il était très heureux ; il lui dit de ne pas le plaindre et de témoigner sa reconnaissance perpétuelle à sa baptisatrice pour le bonheur qu'elle lui avait procuré par le baptême. En effet, cette femme païenne voyait en même temps derrière son fils une vieille femme. Celle-ci lui montrait une éponge, avec laquelle on donne le baptême aux enfants mourants ; chose qu'elle n'avait jamais vue auparavant, puisque dans l'intérieur de la Chine les éponges sont inconnues. C'est par les explications qu'elle a données qu'on a reconnu que l'objet que la femme âgée avait dans ses mains était une éponge.

Quelques jours plus tard, la mère a vu encore son fils comme passant devant sa maison et suivant une autre personne ; il l'assurait une deuxième fois qu'il ne fallait pas le pleurer, puisqu'il était heureux. Enfin, une troisième et dernière fois, les moindres circonstances étant toutes très distinctes, elle a vu encore dans le sommeil son fils assis dans sa maison. Il était d'un côté ; vis-à-vis de son fils était un missionnaire, assis lui aussi, elle-même étant au milieu : c'était comme aux trois extrémités d'un triangle. Cette fois-ci, le fils dit à sa mère que si elle désirait après sa mort être avec lui, il fallait apprendre les prières et recevoir le baptême ; que lui, il était heureux de vivre avec le Missionnaire (Shin-fou) assis vis-à-vis de lui. Alors la mère, s'a-

dressant au Missionnaire inconnu, lui recommanda son fils et lui demanda (suivant l'usage chinois) le nom de sa famille. Le Missionnaire lui répondit qu'il était le Père *Tung* (nom chinois du bienheureux J. Gabriel Perboyre). Après cette réponse, tous deux se mirent debout, comme pour partir en s'élevant dans l'air. La femme païenne chercha à arrêter le Père par les habits qui couvraient ses pieds ; et, faisant cela, elle s'est réveillée.

Avant le jour, elle est allée immédiatement frapper à la porte d'une famille chrétienne du même village, et elle demanda quel était le Père *Tung* ? Le chrétien lui répondit qu'il n'y a actuellement aucun Père dans le Ho-nan qui s'appelle *Tung*. Plus tard, la femme ayant exposé son songe à d'autres chrétiens plus instruits, ceux-ci lui dirent que le Père *Tung* est le bienheureux Perboyre.

A la suite de tout cela, cette femme a déclaré renoncer aux superstitions et vouloir apprendre les prières. Peu à peu elle a persuadé toute sa famille de se convertir ; et à présent, il y a presque deux mois que toute la famille apprend les prières et le catéchisme, et qu'elle fréquente l'église, comme tous les autres chrétiens, pour se préparer au baptême.

Le nom du village où cela est arrivé est *Shué-chuan*. Le père païen de l'enfant (à présent catéchumène) s'appelle *Chang-tseng-t'ae* ; il est âgé de quarante-neuf ans ; la mère, *Chang-chin-shi*, est âgée de cinquante-deux ans.

Il faut observer que les Chinois ne sont pas facilement illusionnés, mais qu'ils sont très positifs et qu'ils calculent ; que dans cette conversion il n'y avait rien à gagner matériellement, mais plutôt à perdre chez les païens, spécialement à l'époque où fut prise cette résolution de se convertir, car alors précisément couraient des bruits de persécution et de destruction des églises et des chrétiens ; que cette femme n'avait jamais entendu parler de ce Père *Tung*, et que nous avions, pour la première fois, exposé le portrait avec le

riche cadre qui l'environne et la relique du Bienheureux, dans notre église, le 11 septembre, pour implorer sa spéciale protection dans le danger qui menaçait alors notre Mission.

Quoi qu'il en soit du songe, il est certain que la conversion d'une famille de huit personnes avec l'enfant qui est mort — soit neuf personnes — est arrivée en conséquence de l'exhortation reçue du fils, baptisé *in articulo mortis*, et en présence d'un Missionnaire que la mère de cet enfant a cru voir, et qui s'appelait du nom du Bienheureux, nom qu'elle a appris du Bienheureux lui-même, puisqu'il n'y a aucune personne auparavant qui lui ait indiqué ce nom. Comment eût-elle pu deviner ce nom de *Tung*, que même les chrétiens sont encore très peu habitués à invoquer, dispersés comme ils le sont parmi les païens, et tout occupés dans leur travail, pour se soutenir dans leur extrême pauvreté?

Voilà la relation (imparfaitement exposée) que j'ai cru de mon devoir de vous donner, Très Révérend Père, en l'honneur de notre Bienheureux, à la gloire du bon Dieu, et à l'édification des généreux bienfaiteurs de notre pauvre Mission.

Veillez bien avoir la bonté de présenter au Très Révérend Père général et à tous les dignes Pères de la maison les respectueuses salutations de votre très humble et très dévoué serviteur.

† S. VOLONTERI, *Vic. ap.*

VICARIAT DU KIANG-SI ORIENTAL

*Lettre de M. DAUVERCHAIN, prêtre de la Mission,
à la sœur DUPRAT, fille de la Charité, à Arras.*

Importance des catéchuménats.

Yao-tcheou, 7 mars 1893.

MA TRÈS CHÈRE ET VÉNÉRABLE SŒUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Je vous dois bien un mot de remerciement pour votre bonne réception. Je ferai d'une pierre deux coups.

Je suis dans le besoin, dans l'anxiété ; le mouvement des œuvres m'entraîne et nos ressources ne suffisent pas ; que faire ? Arrêter les œuvres ? Je suis depuis un an dans un district nouveau, où il n'y avait, en 1887, que quelques anciens, très anciens chrétiens, fidèles depuis le dix-septième siècle. Maintenant, il y a un mouvement très considérable de catéchumènes. Le point difficile n'est pas de les attirer, mais de les former un tant soit peu à l'idée chrétienne, à l'idée spirituelle, surnaturelle. Or, quasi tous sont illettrés, et la lecture des caractères chinois ne facilite pas la besogne. Étudier chez eux, et surtout y prendre l'esprit chrétien, c'est généralement impossible ; il faut qu'ils viennent chez nous et y séjournent un peu ; voilà donc le remède, le catéchuménat. Mais ils sont pauvres, il faut les nourrir, et il m'est avis que le bon Dieu se sert un peu de cet attrait pour multiplier nos catéchumènes. Puis-je les refuser ?

Et ce qui est nécessaire pour les hommes l'est encore plus pour les femmes qui n'ont reçu aucune instruction ni éducation, et n'ont pas sous les yeux, jusqu'ici, l'exemple d'autres femmes chrétiennes. Au catéchuménat, elles apprennent par l'exemple à s'agenouiller, à prier, chose inconnue aux païens. Tout le culte des païens est extérieur, tapageur, distrayant. Ainsi, ils font ces jours-ci leurs pro-

cessions annuelles et solennelles du dragon ; c'est un vrai carnaval, une réjouissance publique ; mais pas une âme qui songe à s'y recueillir et à prier.

La femme chinoise bien souvent est criarde, colère, comme pour prendre sa revanche de la position inférieure que lui fait le paganisme. Le contact, au catéchuménat, avec un personnel, un milieu chrétien, fait voir à ces néophytes un autre genre, une autre tournure de caractère. Sans doute elles n'en sortiront pas transformées après quinze jours ou un mois de séjour, mais il y aura du mieux et les enfants se formeront peu à peu au genre chrétien, qu'on apprend ici à goûter, à apprécier. Mais ici encore il faut nourrir tout ce monde ! Souvent la mère de famille porte avec elle un ou deux marmots : les refuser, c'est refuser la famille ; les accepter, c'est préparer plusieurs baptêmes ; mais autant de bouches à combler !

Voyez, hier même, grâce au beau temps, il est arrivé onze femmes de trois villages différents, et généralement de deux à trois lieues de distance. Elles viennent brouettées par leurs maris ou autres. Je n'ai pas le cœur de dire : C'est trop. Cependant la pauvre maison chinoise qui nous sert de catéchuménat est comble ; elle n'a pas d'étage ; plusieurs ont dû coucher au grenier, sans bois de lit et certainement sans literie suffisante ; car ces gens pauvres n'en sont pas fournis et nous n'entrons guère dans ce détail. Quelle pauvreté ! Cet hiver, extraordinairement rude, j'ai dû vêtir beaucoup de catéchumènes. Le riz d'ailleurs a doublé de prix, et les légumes de nos jardins ont tous été séchés par le froid.

Me permettez-vous de vous entretenir aussi d'un besoin plus considérable à recommander à saint Joseph, à la Vierge puissante, la protectrice de cet endroit, puis au Sacré Cœur et à notre bienheureux Martyr ? Il s'agit de la fondation des Sœurs. Nous avons ici en germe toutes leurs œuvres, mais il faut qu'elles viennent pour les organiser et leur donner la vie. En 1890-91, Mgr Vic, mon

bien-aimé vicaire apostolique, a traité la question à Paris avec nos vénérés supérieurs, et il a obtenu des sœurs. Les événements survenus en Chine ont retardé la fondation. Monseigneur a voulu en profiter pour développer les terrains destinés à l'établissement ; nous ne sommes plus arrêtés en ce moment que par une pagode, une citadelle de Satan. Est-ce que Satan peut régner auprès de l'Immaculée Vierge Marie ? Ne doit-elle pas, même matériellement, lui écraser la tête ? Le public nous est sympathique. Le petit juge de paix du quartier, très influent en ces sortes de cas, est pour nous. Nous espérons donc parvenir à acheter la pagode dans le courant de cet été, à une condition, c'est que nous la payerons, et un peu cher. Puissent les chrétiens de France nous aider par leurs aumônes et par leurs prières ! Je l'espère.

Le district où je suis comprend tout un département comme le Nord, le Pas-de Calais et la Somme réunis, de trois à quatre millions d'habitants. Il s'y trouve à peine quelques centaines de chrétiens ; mais il y a aussi quelques centaines de catéchumènes, et c'est ce qu'il faut encourager. A trois journées d'ici, j'ai Kinn-té-tchema, le grand centre de la fabrication des porcelaines chinoises : un million d'habitants ; une bonne petite chrétienté qui a besoin d'un prêtre. Il y faudrait aussi des écoles, des catéchuménats, et Mgr Vic a déjà rêvé d'y voir des cornettes ! Que de bien à faire dans cet empire de Satan ?

Dans ce district notre position morale est excellente, grâce à une première victoire obtenue en 1888-89, par la protection sensible du Sacré Cœur et de la Vierge puissante. Obtenez-nous de nouvelles bénédictions.

Je suis, en l'amour de Notre-Seigneur et de son Immaculée Mère, ma très chère sœur,

Votre tout dévoué serviteur,

DAUVERCHAIN,

I. p. d. l. M.

VICARIAT DU TCHÉ-KIANG

*Lettre de M. JEAN-BAPTISTE BRET, prêtre de la Mission,
à M. CARLES, prêtre de la même Congrégation, supérieur
à la mission d'Alger.*

Le district de Ping-ou.

Ning-po, 25 mars 1893.

MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Vous aimez nos pauvres Chinois : voici quelques détails sur nos œuvres.

Nous avons un petit district formé de cinq ou six cents chrétiens. Ils sont groupés autour d'une ville de troisième ordre, appelée Ping-ou, ce qui signifie : Lac tranquille. Selon mon humble opinion, ces néophytes sont les descendants d'anciens chrétiens qui, pour éviter les fureurs de la persécution, vinrent ici chercher un refuge. Ils y ont fait souche et se sont multipliés. Pauvres ils arrivaient, étant obligés de quitter leur patrie, leurs relations, leurs biens; pauvres ils sont restés. On dit que leur nature est lente; qu'il en soit ainsi, je n'ai pas à le discuter. Ce qui est vrai, je leur dois cette justice, c'est que ce sont des hommes droits, simples et dévoués aux Missionnaires; et c'est le sentiment unanime de ceux qui leur ont donné les missions et s'occupent de leurs âmes. La semence évangélique, pour être un peu tardive, n'en promet pas moins des fruits. Que ce courant se continue, et on aura là une magnifique station.

Hélas ! leur chapelle tombe en ruines. Les murs n'offrent partout que de larges et béantes crevasses; la toiture penche et s'incline chaque jour davantage. Mon désir serait de la rebâtir sur un plan plus large, et cela pour la proportionner au nombre des néophytes et des catéchumènes. Ce n'est

donc pas sous le poids des années qu'elle tombe. Mais elle a subi trois destructions, ou mieux, démolitions consécutives. A deux reprises différentes, les rebelles en furent les auteurs, et une fois ce fut l'acte des troupes impériales. Il y aurait peut-être sur cela une page d'histoire à retracer. Sa Grandeur Mgr Reynaud est venu faire sa visite pastorale en cet endroit. Les chrétiens jugèrent que c'était le moment favorable de présenter une requête à leur Père et premier Pasteur pour la reconstruction de la chapelle. Après s'être concertés et avoir couché leur supplique sur le papier, ils la lui présentèrent avec une collecte pouvant représenter une somme de cinq cents francs environ. C'est peu, et c'est beaucoup, vu leur indigence.

Nous faisons aussi d'autres rêves : quelle bonne chose si à côté de cette modeste chapelle on pouvait établir un jour une maison de Filles de la Charité, si modeste qu'elle soit ! Nous arriverions à avoir alors quelque Missionnaire en permanence, ce qui offrirait bien des avantages. Et puis, quels fruits la présence des Sœurs ne produirait-elle pas ! sans parler des visites à domicile, du dispensaire, des courses dans les alentours des écoles, — et c'est chose dont il faut s'occuper, — il surgirait d'autres œuvres. Ce sont là nos espérances.

Je suis en Notre-Seigneur et Marie Immaculée,
Monsieur et très respectable confrère,
Votre très obligé serviteur,

J.-B. BRET,
I. p. d. I. M.

*Lettre de la sœur SOLOMIAC, fille de la Charité,
à la très honorée Mère HAVARD.*

Extension des œuvres charitables. Misères à secourir.

Ning-po, maison de Jésus-Enfant, mars 1893.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Depuis quelques années, comme vous le savez déjà, nos œuvres progressent d'une manière très consolante : chaque année il y a une grande augmentation dans les fruits spirituels. Je vous dirai aujourd'hui un mot du développement de l'œuvre des catéchumènes.

En novembre et décembre, cinquante-sept catéchumènes femmes ont été reçues ; je ne compte pas les enfants ni les catéchumènes qui étaient dans la maison. Jamais je n'avais vu une si nombreuse réunion pour les fêtes de Noël. En comptant les chrétiennes venues de loin et nos catéchumènes, nous avions plus de cinq cents personnes. Nous avons logé et nourri tout ce petit et grand monde pendant plusieurs jours. Ce sont de grandes dépenses ! Mais, à peu près tous les Chinois qui viennent à nous sont pauvres ; leur demander de payer leur nourriture, c'est les renvoyer.

Voici un fait qui vient d'avoir lieu il y a à peu près trois semaines. Un brave homme de quarante-deux ans, éloigné de deux journées de Ning-po, trouva une belle petite fille qu'on avait mise dans la rue pour s'en débarrasser. Notre catéchumène se dit : Voilà une âme à sauver, je vais la porter aux Sœurs de Ning-po ; si elle vit, elle sera élevée chrétiennement ; si elle meurt, elle ira en paradis. Il ramasse donc cette petite créature abandonnée de ceux qui auraient dû lui prodiguer leurs soins ; il entre dans une barque commune et nous apporte le précieux trésor.

Chemin faisant, les Chinois qui étaient dans la barque avec lui lui demandèrent s'il voulait vendre cette jolie petite fille. Ils offrirent 3 piastres (valeur de 12 francs) à ce pauvre homme; mais celui-ci, animé des pensées de la foi, ne voulut pas vendre cette âme qui a tant coûté à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Vers sept heures du matin, il arriva chez nous tout joyeux de sa bonne action. Le jour même, 13 février, l'enfant fut baptisée sous le nom de Christine. Pour qui connaît le Chinois, l'action de ce pauvre homme est admirable : pour ce peuple, l'argent c'est tout. La fille de ce brave homme, âgée de vingt ans, est chez nous comme catéchumène. L'œuvre des catéchumènes est la plus propre à propager le christianisme.

Cette année, la misère est à peu près à son comble, on craint même la famine : la seconde récolte de riz a été perdue par suite de fortes pluies; le poisson, qui est une richesse du pays, a fait défaut cette année; les légumes sont d'un prix très élevé, et nous avons plus de 150 enfants de la Sainte-Enfance, sans compter nos enfants de la classe, les vieilles femmes, les catéchumènes et les malades. Quel moyen prendre pour se procurer quelques ressources? Quand je pense à tout ce que notre bienheureux Père saint Vincent a fait pour secourir les malheureux, je me reprocherais de ne pas parler d'eux à ceux qui ont le cœur charitable et dévoué.

En ce moment, Mgr Reynaud est en tournée pastorale. D'après les dernières nouvelles, Sa Grandeur constate un grand mouvement vers la religion; mais les ouvriers font toujours défaut.

Notre respectable doyenne, ma sœur Louy, avec ses soixante et un ans de vocation, ne va pas trop mal; elle vous offre son affectueux respect. Toute la petite famille va bien sous tous les rapports.

Veillez, ma très honorée Mère, agréer en particulier

les sentiments de ma filiale gratitude en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

Votre humble et soumise fille,

Sœur SOLOMIAC,

I. f. d. I. C. s. d. p. M.

VICARIAT DU TCHÉ-LY OCCIDENTAL

*Lettre de M. PAUL BANTEGNIE, prêtre de la Mission,
à M. ALAUZET, directeur du Séminaire interne, à Paris.*

Translation des restes de Mgr Anouilh. Sacre de Mgr Bruguière.

Tcheng-ting-fou, 30 juin 1892.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ DIRECTEUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais!

Je vous envoie la relation de la translation des restes de Mgr Anouilh, du tombeau qui les avait contenus jusqu'ici à la nouvelle chapelle bâtie à cet effet au fond de notre cimetière du Pai-t'ang. J'y ajouterai quelques lignes sur le sacre de Mgr Bruguière.

Puissent ces détails être de quelque intérêt pour vous, Monsieur le Directeur, et pour ceux que vous dirigez dans les voies de la perfection, en attendant le jour où nous aurons la joie de les voir — quelques-unes du moins — venir partager ici nos lointains travaux.

I

Il y a vingt ans, la route de la résidence de Tcheng-ting-fou à notre cimetière du Pai-t'ang était couverte d'une foule nombreuse. Elle s'y était portée pour accompagner à sa dernière demeure la dépouille mortelle de notre premier vicaire apostolique, Mgr Jean-Baptiste Anouilh, en chinois *T'ong*, le grand homme, comme on l'appelait partout. Représentations officielles, délégations des diverses

chrétientés qu'avait réunies sous sa houlette le regretté pasteur, rien ne manquait à cette funèbre cérémonie. Cette année, le lundi 21 septembre, en la fête de saint Mathieu, une assistance beaucoup plus modeste cette fois se dirigeait vers le même cimetière, pour y faire la reconnaissance du corps de ce regretté prélat, en vue de la translation qui devait avoir lieu ultérieurement.

Nous étions là peu nombreux. C'était d'abord Sa Grandeur Mgr Bruguière, nouvellement préconisé évêque de Cinna; à sa suite, quelques vétérans, anciens compagnons de Mgr Anouilh; sept ou huit confrères encore; puis le vieux catéchiste Souënn, qui autrefois accompagnait le prélat défunt; enfin quelques rares chrétiens de l'endroit. Nous nous avançâmes à travers les tombes.

Une impression très vive saisit le cœur du jeune missionnaire récemment arrivé d'Europe, quand il vient pour la première fois fouler la terre de ce cimetière.

La France, l'Italie, la Hongrie, la Chine, toutes les patries sont là confondues en une seule, la patrie des morts. Devant lui, point d'immortelles, de fantastiques sculptures, de pyramides, de colonnes brisées, de renommées aux ailes déployées; quelques pierres debout, et sur la pierre le nom d'un apôtre : voilà tout. La famille ne viendra point pleurer sur la cendre d'un frère ou d'un enfant. Martyrs obscurs de leur dévouement pour Dieu et les âmes, ces apôtres attendent là, en paix, le jour des grandes récompenses.

Après une courte prière à l'intention de tous ces chers défunts, nos prédécesseurs à la peine, et — il faut l'espérer — à la gloire du ciel, nous vîmes tous nous ranger près de l'endroit où reposaient les restes du regretté prélat. Pour lui aussi, une simple pierre debout indiquant son nom, mentionnant brièvement ses travaux et ses vertus.

Sur un signe de Mgr Bruguière, les ouvriers se mirent à l'œuvre. La pioche s'enfonçait dans un sol durci et tassé par le temps. Peu à peu la terre se souleva, les briques se sépa-

rèrent une à une, et bientôt le cercueil apparut au fond d'une large ouverture. Un des côtés de la bière avec le couvercle s'étaient écartés et avaient été rejetés par côté. Tout le corps paraissait s'être affaissé. Croix, vêtements sacrés, ornements, se distinguaient à peine, perdus sous une épaisse couche de poussière. La mâchoire inférieure était retombée sur le haut de la poitrine. Seule, la tête était restée immobile sur son oreiller. Une peau noirâtre et légèrement fendillée recouvrait encore le crâne et les joues. Pour le moment, notre regard ne pouvait rien distinguer de plus. Le but de cette première visite avait été simplement de savoir dans quel état se trouvaient les restes mortels de l'homme apostolique dont le souvenir est si vivant encore dans toute la contrée.

Deux mois plus tard, Mgr Sarthou étant venu de Pékin pour sacrer Mgr Bruguière, le moment sembla favorable pour faire la translation des restes qui nous étaient si précieux.

Notre cher Frère Génin, qui avait été l'admirateur et un soutien des œuvres de Mgr Anouilh, avait appris avec peine que son corps reposait dans une sépulture peu digne de lui; il avait voulu aider à lui ériger un monument convenable. Qu'il en soit ici remercié. !

Au fond du cimetière a été élevée une chapelle d'un style grave. Les murs sont percés de six fenêtres romanes; une porte de fer clôt le monument; un simple fronton que domine la croix le couronne. A l'intérieur se dressent un autel et un tabernacle.

Les restes vénérés avaient été déposés dans un nouveau cercueil. Le jeudi 10 décembre, nous nous réunîmes pour la translation. La bière était placée sous la porte d'entrée du cimetière. Mgr Bruguière entonna alors le chant de l'office des morts; et quatre Missionnaires s'emparant aussitôt de leur précieux fardeau, le cortège se dirigea vers la chapelle. Mgr Sarthou suivait en priant.

Après la messe, célébrée par Mgr Bruguière, la bière est ouverte une dernière fois ; une fiole portant acte de tout ce qui s'est passé depuis la reconnaissance du corps y est déposée ; on referme la bière et on la descend dans la tombe qui a été creusée.

Une pierre ferme le sépulcre. On y a gravé une inscription latine dont voici le sens :

« JEAN-BAPTISTE ANOUILH, Français, né à Prate, au diocèse de Pamiers, le 8 novembre 1819 ; il entra dans la Congrégation de la Mission le 18 juillet 1845.

« Ordonné prêtre, il fut en l'année 1847 envoyé à la mission du Tché-ly en Chine. Quatre ans s'étant à peine écoulés, J. M. Mouly, évêque du titre de Fessulan, le choisit pour coadjuteur, avec le titre d'évêque d'Abydos. Sur ce, la province ayant été divisée en trois vicariats, il fut créé par Sa Sainteté le Pape Pie IX, vicaire apostolique du Tché-ly méridio-occidental, l'an 1859.

« Ardent, courageux, plein de zèle, il convertit à la foi des milliers de païens. Au bout de quelques années, le cœur intrépide toujours, mais le corps épuisé par les fatigues, il s'envola vers la véritable patrie, pour y recevoir la récompense de ses travaux, le 28 février 1869. »

II

Deux jours plus tard, une autre cérémonie réunissait les missionnaires et les fidèles, non plus dans l'humble chapelle du *Pai-t'ang*, mais cette fois dans la magnifique église gothique. On la doit au zèle de ce même Mgr Anouilh, et en grande partie au talent d'un simple Frère coadjuteur de la Mission, Jean Marty. Heureusement doué, ce bon Frère, de la main qui préparait le frugal repas de l'apôtre rentrant des courses évangéliques, savait tenir la règle et le compas, et faire surgir du sol de véritables monuments.

Nous étions au 13 décembre, Mgr Jules Bruguière, évêque de Cinna, vicaire apostolique du Tché-ly occidental, reçut

l'onction épiscopale. L'église, au dedans, était merveilleusement ornée. A l'extérieur on dut s'abstenir de démonstrations, à cause des récents et douloureux événements qui avaient éprouvé le vicariat apostolique.

Au milieu de ces fêtes, une espérance fut déçue, celle que nous avions nourrie de voir présent à cette solennité le frère de Sa Grandeur Mgr Bruguière, missionnaire lui-même en Mandchourie. Il avait espéré venir recevoir une des premières bénédictions du nouveau prélat, et s'était mis en chemin, malgré les dangers et les périls du voyage. La maladie le força de revenir sur ses pas.

J'ai l'honneur d'être, en l'amour de Notre-Seigneur,

Monsieur le Directeur,

Votre reconnaissant et dévoué serviteur,

PAUL BANTEGNIE,

I. p. d. I. M.

PROVINCE DE PERSE

*Lettre de M. SALOMON, prêtre de la Mission,
à M. FIAT, Supérieur général.*

Conversions. Lutte contre les anglicans.

Ourmiah, le 23 avril 1893.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Il y aurait beaucoup à vous écrire, mon Père, sur notre mission. Pour aujourd'hui, je mentionnerai la conversion de cinquante maisons du village de Mar-Bichu. Ce village n'est pas, il est vrai, de notre mission; mais le prêtre qui a procuré ce beau résultat est un élève du séminaire de Khosrova : c'est notre mission qui l'a entretenu et aidé jusqu'à cette année. Quarante-sept personnes ont fait leurs pâques, les autres s'instruisent. Ces conversions nous réjouissent et nous dédommagent des peines que nous avons prises pour ce bon prêtre.

Ici, nous sommes en lutte contre les anglicans, qui veulent prendre trois églises de Salmas, coûte que coûte, contre toute justice et toute loyauté. Nous avons pour nous le droit; mais eux ont à leur service l'argent, cet avocat qui étouffe les voix les plus éloquents. Nous devons des remerciements infinis à MM. de Balloy et Bernay, qui font entendre la voix du droit; sans eux notre cause serait perdue, n'ayant pas d'argent à répandre. Nous espérons la victoire.

Un évêque nestorien, qui ne s'est pas mis avec nos adversaires et qui a dit la vérité devant l'autorité, est persécuté par eux; ils cherchent à le faire dégrader. Les excellents représentants de la France ont promis de le défendre, et

grâce à eux les autorités civiles n'exécutent pas contre cet évêque les ordres du patriarche nestorien, désormais vendu aux anglicans. Oh! que ces anglicans sont à redouter! Ils paraissent si pacifiques il y a un an! Ils se couvraient de peaux de brebis, comme dit l'Évangile; c'est bien cela! Ils ont joué les Missionnaires américains en les mettant en avant pour faire échouer la conversion de Marchimou; le coup leur ayant réussi, ils cherchent maintenant le monopole de l'apostolat dans les montagnes nestoriennes.

Resteront-ils maîtres du terrain, soit ici, soit en Turquie? Non : leur manière arrogante et déloyale excite les gens contre eux et leur suscite des adversaires redoutables. Ce que je crains, c'est la guerre entre mes compatriotes. Elle sera le fruit naturel de l'ingérence des anglicans; la conscience de ceux qui l'auront suscitée en demeurera chargée.

En attendant que je donne d'autres détails, je vous prie mon Père, d'agréer ces quelques lignes, et de me croire votre dévoué fils.

D. SALOMON,
I. p. d. I. M.

PROVINCE DE SYRIE

*Lettre de la sœur SION, Fille de la Charité,
à la très honorée Mère HAVARD.*

Détails sur l'inauguration d'une partie du nouvel hospice de Saint-Vincent de Paul à Jérusalem.

Jérusalem, hospice S.-Vincent de Paul, 19 juillet 1892.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

La belle journée de la fête de notre bienheureux Père saint Vincent touche à son déclin, mais en la commençant je m'étais promis de vous faire part de ce qui devait être, pour la petite famille de Jérusalem, une consolation qu'elle n'oubliera jamais. Je veux parler, ma très honorée Mère, de notre installation dans la partie terminée de notre nouvel hospice.

Comme je vous l'avais dit, mon intention était de faire coïncider notre arrivée avec la fête de saint Vincent, voulant ainsi doubler la joie et presser notre bon Père de verser une large part de grâces et de bénédictions sur cet établissement qui est le sien, et qui rappelle les pauvres et les premiers travaux confiés par lui à ses humbles filles.

En vous racontant, il y a déjà quatre mois, quelques traits relatifs à notre petite mission, j'ai pu m'assurer, par l'intérêt que vous mettiez à m'entendre, que rien de ce qui se rapporte à Jérusalem ne vous sera indifférent. Je ne crains donc pas, ma bonne Mère, de vous lasser par des détails que je pourrais omettre pour tout autre, mais qui ne laisseront pas de vous faire plaisir, à vous, qui partagez en les goûtant les joies de vos enfants.

Bien que la maison ne soit pas terminée, tant s'en faut, nous avons voulu cependant en célébrer l'inauguration avec toute la solennité possible. Comme elle est placée au milieu d'un chantier rempli de matériaux, il a fallu tout d'abord tracer un chemin aboutissant à l'entrée principale. Nos ouvriers s'en sont chargés et ont fait en quelques heures une large avenue, qu'ils ont ensuite embellie par des arcs de verdure, des poteaux, de la cime desquels flottaient de nombreux drapeaux français, ainsi que des banderoles aux couleurs de la patrie, que M. le consul général de France nous avait envoyés. Au-dessus de la porte intérieure étaient hissés le drapeau pontifical et celui de Terre-Sainte. C'était un sujet d'enthousiasme pour nos ouvriers que ces préparatifs de fête, quoique plusieurs soient infidèles ou schismatiques; mais n'importe, c'était la fête des *Rabattes* (c'est-à-dire des Sœurs): cela suffisait pour qu'ils ne comptent ni avec la chaleur d'un soleil de feu, ni avec la fatigue d'une journée des plus laborieuses. Nos deux surveillants s'étaient chargés des décorations extérieures: fleurs, verdure, draperies, etc., rien ne manquait pour donner à saint Vincent le témoignage le plus parfait de notre filial dévouement. Toutes nous étions occupées à préparer la chapelle, les chambres, les dortoirs, dont le matériel avait été transporté les jours précédents.

Ce n'est pas une petite affaire que de s'organiser dans une maison à laquelle il manque encore tant et tant de choses. Nous n'avons pas assez de lits pour nos enfants, nos vieillards des deux sexes; nous sommes actuellement dans l'hospice 82 personnes, et nous avons en tout 44 lits; le reste couche sur la natte par terre. Que Dieu touche le cœur de quelques bonnes âmes, et nos chers pauvres seront au moins couchés convenablement. Nos Sœurs sont vraiment bien généreuses; tout manque dans leur office, et pour elles-mêmes elles n'ont pas chacune leur petite armoire pour déposer leurs vêtements et leur linge; nous avons cinq

armoires pour quatorze sœurs, les autres mettent leurs effets dans une caisse : c'est vous dire, ma bonne Mère, que vos filles pratiquent bien la pauvreté, et avec joie.

Vous auriez été heureuse de les voir toutes à l'œuvre pour que tout soit en place pour recevoir le P. Apollinaire, curé de Saint-Sauveur, qui devait venir bénir l'hospice à six heures du soir, la veille de la fête. Nous étions toutes réunies à la chapelle, qui, grâce à plusieurs dons de nos Sœurs de France, était magnifique. La statue du Bienheureux Jean-Gabriel Perboyre, don de notre bonne Mère, est à quelques pas de celle de saint Vincent. Le Bienheureux attire les regards de tout le monde; instinctivement on s'agenouille devant lui pour lui faire une prière, en pensant qu'un tel martyr doit avoir beaucoup de crédit auprès de Dieu dans le ciel. Nos bonnes religieuses Carmélites, toujours si désireuses de nous faire plaisir, nous ont confectionné pour la circonstance trente petites oriflammes blanches d'un très bon goût, et qui faisaient sur nos murs nus un bien bel effet. Sur deux oriflammes plus riches se voyait le sceau de la Communauté; elles indiquaient que cette chapelle appartenait aux enfants de saint Vincent.

Pardon, ma bonne Mère, de ma digression; je reviens. J'ai reçu à la porte le Père curé, qui paraît très heureux de bénir la maison et d'être le premier à prier pour sa paix et pour sa prospérité. Nous le suivîmes pendant qu'il bénissait; nous psalmodiions le *Miserere mei*, et, pendant un quart d'heure que dura la petite cérémonie, nous le répétâmes plusieurs fois. Que de pensées en ce moment, ma très honorée Mère, se présentaient à mon esprit! Combien je demandais que cette maison soit vraiment la maison de Dieu et la porte du ciel : la maison de Dieu, où nous devons, nos Sœurs et moi, l'aimer de plus en plus, en nous entrechérissant les unes les autres et en nous dévouant corps et âme au service de nos chers pauvres; que le péché n'y soit pas connu, que les murs intérieurs de ce nouveau taber-

nacle soient toujours purs, toujours immaculés comme les murs extérieurs; et enfin que cette maison soit la porte du ciel pour tous ceux qui l'habiteront, et surtout pour ceux qui y mourront. Nous revînmes à la chapelle remercier encore le bon Dieu de nous avoir donné une maison dans la Terre promise; et bien que le tabernacle fût encore vide, on sentait que ce lieu n'était plus profane, que Dieu, par sa divine présence, le remplissait pour la joie et le bonheur de ceux qui s'y trouveraient.

A sept heures, nos petites filles entrèrent, afin de se trouver tout arrivées pour le lendemain. Elles reconnurent leurs petits lits dans une salle du sous-sol, et se couchèrent en attendant ce qu'elles appellent le jour de la fête de leur grand-père saint Vincent. Quelques-unes de nos Sœurs restèrent et les autres retournèrent à l'ancienne maison.

Par un privilège précieux, Mgr le Patriarche nous a permis d'avoir la Réserve dans les deux maisons, jusqu'à ce que tout fût déménagé, ayant encore huit jours pour le Moharam, expiration de l'année turque et de notre bail.

La cloche ne sonna pas pour réveiller nos Sœurs, qui étaient debout dès trois heures. On mit ses plus beaux habits, et quelques minutes après nous quittions silencieusement la maison pour nous diriger vers la nouvelle demeure, où le R. P. Joseph, secrétaire custodial, devait dire pour la Communauté la première messe de saint Vincent dans notre chapelle. Là, dans un religieux silence, presque en pleine campagne, seules à cette heure matinale de la fête de notre bienheureux Père, je ne pourrais vous faire part des saintes impressions qui remplissaient nos cœurs. Oh! ma Mère, comme nous vous étions unies! comme toutes nous avons prié pour nos vénérés supérieurs! S'il y a des grâces particulières accordées, la première fois qu'on visite une église, n'y en aurait-il pas aussi pour une chapelle où, pour la première fois, la divine Victime est offerte

sur l'autel? Je crois qu'il en est ainsi; aussi est-ce de tout notre cœur que nous avons prié et imploré le Dieu de saint Vincent pour tous les besoins de la Communauté et pour ceux si pressants de notre petite mission. Si nous sommes privées maintenant de la vue si réjouissante et toute céleste du mont des Oliviers, nous nous sommes rapprochées du Cénacle, dont nous voyons les feux, pourrai-je dire, inonder notre maison au lever du soleil; de notre chapelle, c'est la première vue qui s'offre à nos regards, de sorte qu'elle est comme un petit cénacle où nos cœurs doivent sans cesse être en action de grâces en pensant au bienfait de la divine Eucharistie.

A cette première messe, nous fîmes, encore seules, notre *première communion*, et je puis le dire autant de nos Sœurs que de moi-même, avec un cœur tout renouvelé. Nous voulons commencer tout de bon à être toutes à Dieu et à ses membres souffrants.

Le calme matinal ne dura pas longtemps; déjà on entendait des pas résonner dans le corridor : c'étaient deux Pères dominicains qui venaient dire la messe dans la chapelle de Saint-Vincent ; notre aumônier, le Père curé, chacun a voulu avoir ce bonheur. Enfin, à sept heures, Mgr Appodia, évêque auxiliaire de Mgr le Patriarche, accompagné de plusieurs prêtres et séminaristes du patriarcat, fait son entrée solennelle, pendant que les orphéonistes de Sainte-Anne font entendre leurs airs de fête les plus harmonieux. Au même moment les cavas annoncent l'arrivée de M. le Consul général de France, qui avait tenu à se rendre à notre invitation avec quelques membres du consulat.

Peu après la messe commence ; toutes les communautés françaises étaient représentées, et la chapelle, quoique assez grande, était tout à fait insuffisante pour contenir la foule pieuse qui tenait à honorer le Dieu de saint Vincent. Le sermon suivit la messe, et fut donné par le R. Père François-Joseph, religieux franciscain, un de nos compatriotes

et ami dévoué des enfants de saint Vincent. Son sermon, d'un bout à l'autre, n'était qu'un chant d'actions de grâces, de nous voir enfin sous un toit à nous, après avoir erré pendant six ans sous des toits étrangers. Notre bienheureux Père ne fut pas oublié; combien de fois l'orateur ne répétait-il pas que cette fête lui appartenait, que du haut du ciel il devait jouir de nous voir installées, après avoir passé par de pénibles épreuves et des difficultés innombrables pour la fondation de nos chères œuvres. Rien ne manquait à la fête.

Après le modeste déjeuner qui suivit la messe de Mgr Appodia, nos enfants répétèrent un petit dialogue qui intéressa tout le monde; et comme ils sont aveugles, ou borgnes, ou boiteux, tout était au naturel, sans imitation: ce qui rendait l'action beaucoup plus sensible et touchait infiniment les spectateurs.

Monseigneur nous a offert les vœux les plus sincères pour la prospérité de notre établissement. Tous les prêtres et religieux qui étaient présents nous firent les mêmes souhaits de bonheur, en constatant que notre hospice était parfaitement bien construit, bien disposé pour entretenir l'état sanitaire de nos enfants et de nos vieillards. M. le Consul général de France a pris la parole pour remercier Dieu, d'abord de nous avoir bénies dans toutes nos entreprises de charité depuis le jour où nous avons posé le pied sur la Terre-Sainte; il a remercié Notre Saint Père le Pape de nous avoir envoyées dans ces lieux pour le bien de tous! Des expressions chaleureuses de gratitude ont été adressées à notre bon Père Fiat et à tous nos supérieurs; enfin des remerciements à Sa Majesté le sultan pour le firman accordé si généreusement! Nos bonnes Sœurs de Bethléem étaient venues à la première heure se joindre à nous et fêter ensemble notre bon Père saint Vincent de Paul. Quelle joie nous unissait toutes! joie que nous leur rendrons dimanche en allant célébrer chez elles une double fête.

Toute la journée la maison n'a pas désempli de visiteurs;

chacun se croyait de la fête : latins, grecs, juifs, tous se présentaient et laissaient un vœu, un souhait pour la prospérité de l'hospice.

Le salut du Très Saint Sacrement fut donné à cinq heures par le Révérendissime Père custode de Terre-Sainte. La fanfare de l'établissement de Saint-Pierre avait bien voulu nous prêter son concours, et nos Sœurs ont chanté aussi avec allégresse les gloires de saint Vincent. Comme le matin, non seulement la chapelle était pleine, mais encore le long corridor de trente-cinq mètres. Des prêtres grecs schismatiques syriens étaient venus, peut-être par curiosité ; mais après avoir assisté au religieux et pieux cérémonial de notre bénédiction, ils n'ont pas dû s'en retourner sans emporter une bonne impression.

Oh ! ma bonne Mère, que vous m'étiez présente pendant cette heureuse journée ! Que de fois nous avons répété : Oh ! si nos bons et vénérés supérieurs étaient là, qu'ils jouiraient ! combien nous allons prier pour eux ! car vous savez bien, nos Sœurs, que c'est à eux, après Dieu, que nous sommes redevables de ce bonheur ! Que de sacrifices ils ont fait pour arriver à élever cette aile de bâtiment que nous occupons ! Que Dieu soit lui-même leur récompense !

1^{er} mars 1893.

Ma très honorée Mère, depuis notre installation à l'hôpital, l'administration ne s'est pas démentie un instant de la confiance qu'elle nous avait témoignée lorsqu'elle nous en remit la direction. Son Excellence Ibrahim-Pacha ne cesse de nous répéter que nous sommes les maîtresses de l'hôpital, que sans les Sœurs rien n'irait bien et que jamais la municipalité ne pourra s'acquitter envers nous pour les services si dévoués que nous rendons aux pauvres malades. Mais nous répondons aussitôt que nous ne faisons que notre devoir, étant trop honorées d'avoir à nous dépenser pour les besoins de l'humanité.

Nos Sœurs ont la direction générale de l'établissement . cuisine, dépense, lingerie, buanderie, achats divers, etc. De plus, ces jours-ci, le conseil municipal les a autorisées à recevoir les malades sans attendre l'avis du médecin. C'est donc leur donner devant tout le monde la même autorité. Les domestiques sont spécialement sous notre surveillance; Son Exc. le Pacha y tient beaucoup et veut surtout que les Sœurs soient respectées. Comme vous le savez, ma très honorée Mère, le respect des femmes n'est pas d'usage en Orient, mais à l'égard des Sœurs il est sévèrement exigé.

Depuis une quinzaine de jours, Selim effendi a repris la présidence de la municipalité et de l'hôpital, qu'il appelle *son fils*. Ce fut tout un événement dans la ville lorsque la nouvelle de sa remise en charge arriva de Constantinople. Nous nous empressâmes de lui faire une visite de félicitations. J'envoyai de bon cœur plusieurs de nos Sœurs lui offrir nos souhaits : c'est à lui que nous devons la direction de l'hôpital, et sa bienveillance pour nous ne peut être surpassée. Il y avait foule ce jour-là chez lui. Les effendis, les dignitaires civils ou militaires se pressaient pour lui porter leurs félicitations. Les femmes étaient reçues par Mme Selim effendi, et dans un salon à part ; jamais, pour aucune circonstance les hommes ne se mêlent avec les femmes. En nous apercevant, le portier demanda qui nous voulions voir. « Conduisez-nous auprès de Selim effendi, lui dirent nos Sœurs ; » ce qu'il fit, non sans laisser paraître sa surprise. Quand nous entrâmes dans l'appartement du président, celui-ci se leva ainsi que tous ceux qui étaient présents ; il se déplaça pour s'asseoir plus près de nous, et fut très sensible à la délicate attention des Sœurs, de venir partager la joie de sa famille et des premiers chefs de la municipalité. On parla surtout de l'hôpital et de la pauvre Supérieure malade, qu'il promit de venir voir dès que ses importantes occupations le lui permettraient. En sortant, il voulut bien accompagner nos Sœurs hors du salon : ce qui

ne se fait jamais pour personne, excepté pour le Pacha.

Je ne m'attendais pas, ma très honorée Mère, à vous donner tous ces détails, mais je ne suis pas fâchée de l'avoir fait; ils vous feront plaisir et vous prouveront que vos chères filles de Jérusalem sont estimées et aimées de tous, et que nous n'avons qu'à remercier le Dieu de saint Vincent des abondantes bénédictions qu'il répand sur leurs travaux.

Comme trois sœurs ne suffiraient pas toujours à l'hôpital, surtout lorsqu'il faut passer des nuits, nos Sœurs de la maison se font un plaisir de veiller à tour de rôle, et ainsi ces deux maisons n'en font plus qu'une selon votre intention; et je puis bien ajouter qu'elles ne font aussi qu'un cœur et qu'une âme.

Chaque soir, nos Sœurs reviennent au coucher du soleil. Depuis que nous sommes à la Porte de Jaffa, la course est beaucoup moins longue. Elles repartent le lendemain après la messe, et pendant le mois de saint Joseph, nous avons la bénédiction tous les matins; de la sorte elles ne sont privées d'aucune consolation spirituelle. Je tiens à leur faire ce plaisir. Le dimanche, l'une des trois et quelquefois deux, selon les besoins des malades, sont remplacées par des Sœurs de la maison, afin qu'elles aient leur tour pour la grand'messe et les vêpres, comme toutes leurs compagnes.

Veuillez agréer, ma très honorée Mère, ce petit récit qui m'a rapprochée de vous par la pensée que vous ne le liriez pas sans intérêt, et soyez persuadée que pendant cette sainte quarantaine nos Sœurs vous donneront, à chaque visite au Calvaire, un tout particulier et pieux souvenir, en reconnaissance de votre sollicitude à notre endroit.

Je suis, en l'amour de Notre-Seigneur et de son Immaculée Mère,

Ma très honorée Mère,

Votre très humble et très obéissante fille,

Sœur SION,

I. f. d. I. C. s. d. p. M.

*Lettre de M. CHINIARA, prêtre de la Mission,
à M. FIAT, Supérieur général.*

Travaux apostoliques. Missions d'Ardé, d'Alina et de Sgorta.

Tripoli de Syrie, le 25 avril 1893.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

M. Diab et moi venons de rentrer à Tripoli, après notre campagne d'hiver qui a duré jusqu'après Pâques. Cette année, en Syrie, l'hiver a amené des pluies torrentielles et continues pendant des semaines entières. Les propriétés en ont souffert, surtout parce que les labours n'ont pas pu être faits à temps voulu. Mais les Missionnaires ont bénéficié de ce temps très favorable pour leurs travaux spirituels; le peuple, obligé de demeurer chez lui, peut mieux vaquer aux différents exercices de la mission, et en remplir à l'aise les principaux devoirs, dont le plus essentiel est de mettre sa conscience en bon état. Aussi M. Baget a-t-il voulu nous envoyer d'abord, et de préférence, aux plus petits villages, car ils sont habités en grande partie par de pauvres gens qui ont d'ordinaire plus besoin de mission que les grands centres, où ne manquent pas les occasions d'entendre de temps à autre la parole de Dieu.

Mission d'Ardé. — Nous partîmes de Tripoli le 1^{er} décembre, après notre retraite annuelle, M. Diab, un prêtre auxiliaire et moi.

D'abord, l'un de nous se détacha pour aller examiner sur place s'il était possible de donner à Ardé, petit village de trois cents âmes, la mission qu'on avait été obligé de remettre d'année en année à cause du manque d'église. La pauvre chapelle y était tombée de vétusté, et on ne trouvait pas de fonds suffisants pour terminer la nouvelle. Quoique cette dernière ne fût alors ni crépie ni pavée, on crut qu'il ne fallait pas attendre plus longtemps à procurer le bien-

fait des saints exercices à ces pauvres gens qui, à tort ou à raison, étaient regardés par les habitants des villages voisins comme bien insensibles aux choses de Dieu. Mais, que la grâce des missions est puissante !

Les premiers jours, il n'y eut pas beaucoup d'entrain. C'est ainsi un peu partout, et saint Vincent avait parfaitement raison de dire que, dans les moindres villages, il ne faudrait pas passer moins de trois semaines pour donner aux gens simples et souvent ignorants et grossiers le temps suffisant, afin que la grâce les éclaire et les touche. C'était à peine si, pendant les dix premiers jours, on voyait à Ardé quelques rares personnes assister à la messe et à l'instruction du matin. Encore moins venaient-elles aux catéchismes de l'après-midi, que l'on croyait être faits pour les enfants seulement. Le soir même, pendant longtemps, on eut de la peine à attirer les habitants.

Nous allâmes doucement en besogne pendant les deux premières semaines. Faire des sorties véhémentes contre la négligence des absents c'eût été nous exposer à manquer l'effet de la mission.

La patience, le support, la défiance de soi et les recours plus fréquents à la miséricorde de Dieu, qui seule peut toucher les cœurs, ont toujours été les meilleures armes employées par les bons Missionnaires qui nous ont devancés dans ce ministère laborieux.

Il ne nous fut pas difficile non plus de constater que plusieurs familles très proches parentes et des plus influentes étaient en délicatesse entre elles. Peu à peu, Dieu aidant, et les confessions ayant commencé, on tâcha de les amener à se visiter et à se faire de mutuelles excuses. Ce fut l'un des premiers fruits de la parole de Dieu, qui nous en fit espérer d'autres. Le peuple assistait déjà avec plus d'empressement aux instructions, et bientôt nous pûmes ramener la paix dans plusieurs ménages où l'union avait cessé d'exister.

On nous avait fait craindre, avant notre arrivée dans le

village, de l'opposition des grands de l'endroit, désignés encore sous le nom de *cheiks*. Ce fut le contraire qui eut lieu, par la grâce de Dieu : toujours pleins d'égards pour les Missionnaires, ils furent bientôt, pour la plupart, très assidus aux exercices de la mission. Il n'en est pas un, à notre connaissance, qui n'ait fait son devoir de chrétien et ne se soit approché du sacrement de la pénitence. Les derniers jours de la mission furent des plus consolants : beaucoup de personnes, touchées des bienfaits de Dieu, voulurent, avant le départ des Missionnaires, se confesser de nouveau. Il eût été utile de passer encore une semaine parmi ce peuple ; mais la crainte du mauvais temps qui menaçait toujours nous pressa de partir ; nous le redoutions à cause de l'église, où l'on était mal abrité par suite des gouttières que les pluies y avaient faites.

Comme une partie du village, appelée *Horf*, était trop éloignée de l'église et qu'il fallait traverser des ruisseaux et des ravins pour venir assister aux exercices de la mission, nous jugeâmes à propos d'établir un des Missionnaires à poste fixe au milieu de cette partie de la population. Une grande chambre fut improvisée en chapelle, et l'un de nous y disait la messe. Il y confessait le jour, et la nuit il y trouvait un coin pour prendre son repos. Les trois autres Missionnaires s'occupaient en même temps de la partie de la population qui se trouvait de l'autre côté du village. La nuit de Noël fut particulièrement touchante par la communion presque générale que le peuple fit à cette occasion. L'affluence des fidèles, leur assiduité à tous les exercices durant les derniers jours, nous firent bientôt oublier les peines et les inquiétudes du commencement. Tous, *cheiks* en tête, ne savaient comment témoigner aux Missionnaires leur vive reconnaissance. Après la clôture des exercices, ils envoyèrent même à M. Baget, supérieur de la maison, une lettre collective signée par les curés et les principaux de l'endroit ; ils renouvelaient l'expression de leur gratitude,

et manifestaient leurs désirs sincères d'être fidèles aux bonnes résolutions prises à l'occasion de la mission.

Le lendemain de Noël, 26 décembre, nous descendîmes à Tripoli, et nous eûmes la joie de passer en famille la journée du 27, fête de notre bon Supérieur, et le premier jour de l'an.

Mission d'Alma. — C'est encore un de ces petits villages placés non loin de Tripoli, qu'il faut revoir de temps en temps. On y a déjà donné trois ou quatre fois la mission, depuis une trentaine d'années.

Le curé d'Alma gémissait de ne pouvoir pas ramener plusieurs de ses paroissiens à la réception des sacrements : il y en a, nous disait-il lorsqu'il vint à Ardé, solliciter le bienfait de la mission, qui ne se sont pas confessés depuis deux, trois ans et plus. En outre, des querelles et des procès avaient semé la division dans le village. Nous nous y rendîmes le 18 janvier.

Comme on avait construit une nouvelle église à Betaoukar, petit hameau situé à une demi-heure de là, et qu'il y avait un curé particulier pour le desservir, quoique les habitants ne fussent pas nombreux, nous crûmes bon, à cause de la distance qui le sépare d'Alma, d'y mettre, comme au *Horf*, un missionnaire qui soignât spécialement cette localité. Ce fut le curé Hanna Saadé, habitué depuis longtemps à nos missions, qui fut désigné pour cela, pendant que deux confrères, M. Diab et moi, nous nous occupions de donner les saints exercices aux gens d'Alma. Cette population fut on ne peut plus heureuse de revoir et d'entendre de nouveau les Missionnaires, qui n'étaient pas venus chez eux depuis près de dix ans. Tous se mirent en devoir d'assister aux instructions et de recevoir les sacrements. Un des habitants n'était pas allé à l'église, nous disait-on, depuis plus de deux ans. Brouillé avec le curé, lui et sa famille, ils ne se parlaient plus. Même il ne voulait pas se confesser à la maison du curé, que nous avions choisie pour

quelques exercices de la mission, à cause du mauvais état matériel de l'église paroissiale, où nous ne pouvions passer les jours de mauvais temps, si fréquents cette année. Nous réussîmes cependant à le ramener. Il se confessa et promit publiquement de ne plus se conduire comme par le passé. Les enfants prodiges nous consolaient par leur retour.

Le 2 février fut le jour de la première communion des enfants du village. Ils n'avaient jamais vu les belles cérémonies de l'Église, et on leur représenta l'entrée de Notre-Seigneur au temple. Qu'ils étaient heureux de recevoir Notre-Seigneur pour la première fois, entourés ainsi des soins de leurs directeurs et sous le regard attendri de leurs pieux parents. Pour compléter la fête, on leur paya à tous un petit diner champêtre à Betooucar, où le peuple s'était réuni auparavant pour assister à un salut extraordinaire du Saint Sacrement.

Tripoli, 15 mai 1893.

Je viens ajouter quelques détails au sujet de l'importante mission de Sgorta, que M. Baget avait principalement en vue, cette année, et pour laquelle il avait prié la procure générale de lui fournir le secours d'une plus grande quantité d'honoraires de messe à distribuer aux nombreux curés qui devaient nous aider, ce qui n'avait jamais eu lieu jusqu'alors. C'est sans contredit la plus grande, la plus pénible et en même temps la plus fructueuse mission que nos confrères aient donnée dans cette contrée depuis plus de vingt ans.

Le 13 février, lundi de la Quinquagésime, deux Missionnaires, aidés de leurs curés, habitués à les accompagner dans les missions et plus encore soutenus par la voix de l'obéissance, entreprirent ce grand travail spirituel. Le fameux village de Sgorta, centre de l'action des Maronites dans la plaine, renferme d'importants éléments : il peut être l'instrument d'un grand bien ou d'un grand mal, et pour lui-même et pour les nombreux villages voisins, dont les

habitants viennent fréquemment traiter leurs affaires. Depuis une dizaine d'années, les principaux curés de Sgorta ne cessaient de réclamer les Missionnaires pour assurer à leurs paroissiens le secours nécessaire et urgent des exercices spirituels.

Pendant ce temps, deux prêtres maronites donnèrent à Tripoli même une retraite aux trois ou quatre cents Maronites à qui il est avantageux qu'une voix étrangère ranime de temps à autre leurs sentiments religieux. La Providence a ainsi ménagé les circonstances pour l'avantage spirituel des deux localités.

Le travail, à Sgorta, dépassait toute limite, à cause du nombre des pénitents, et aussi à cause de l'exiguité des locaux capables de contenir la foule qui se pressait pour entendre la parole de Dieu. C'est alors qu'il a fallu nous rappeler cette encourageante parole de saint Vincent, que « Dieu nous met quelquefois sur les bras plus d'ouvrage que nous n'en pouvons faire, afin de nous obliger à recourir à lui avec plus de confiance et d'empressement ». C'est bien ce qui a eu lieu pour nous à cette occasion.

Nous nous sommes fait aider, pour les confessions, par plusieurs curés du village et par trois curés des environs ; de sorte qu'il y avait, en moyenne, douze à quinze confesseurs en permanence. Il le fallait absolument pour une population qui comptait près de trois mille personnes capables de faire leur confession générale. Plusieurs d'entre les habitants étant en Amérique, et une cinquantaine se trouvant à Éden, leur résidence d'été, ils furent bientôt remplacés par autant d'hommes et de femmes accourus de Betelbaïëh, de Caforhata, d'Assenoun, etc., pour profiter du bienfait de la mission. L'affluence des fidèles qui venaient se faire inscrire pour avoir leur tour de confession était tellement grande et pressante, qu'on ne savait à qui donner la préférence. Force a été à l'un de nous de s'abstenir de confesser, pour pouvoir mettre un peu d'ordre au milieu de ce

peuple, plein de bonne volonté, mais qui trouvait une difficulté énorme à se prêter à quelque mesure d'ordre ou de discipline.

On mit à notre disposition une grande salle appartenant à une sorte d'école. Quoique imparfaitement appropriée à notre but, exposée au vent et insuffisamment fermée à la pluie, dont les gouttes pénétraient par la toiture inachevée, elle servit cependant très avantageusement pour abriter les différentes divisions, appelées en arabe *foges*. Les retrainants se remplaçaient tour à tour, pour y passer trois jours dans le recueillement. Là, ils entendaient la messe et l'instruction du matin qu'on ne pouvait pas faire à l'église, où une trentaine de messes se disent journellement. Dans le courant de la journée, un curé était chargé, d'une manière spéciale, de leur faire le catéchisme, l'examen de conscience et l'explication familière des principales vérités du salut. Ceux qui ne savaient pas leurs prières recouraient à quelqu'un de leurs parents ou de leurs connaissances et les apprenaient comme de petits enfants, sous les regards du surveillant qui devait les examiner et prononcer sur leur capacité suffisante à recevoir le sacrement de pénitence. Une fois la marche imprimée, vous auriez entendu dans toutes les maisons les accents répétés des formules de prières, des demandes du catéchisme, des fragments d'instructions entendues. En un mot, une atmosphère de piété embauma le village tout entier durant tout le cours de la mission et bien longtemps après.

Jusqu'à ce jour, les nouvelles consolantes nous arrivent pour nous assurer que le règne du péché a été pour le moment ruiné, qu'on n'entend presque plus ni malédictions ni blasphèmes, et que bien des personnes qui laissaient beaucoup à désirer se sont données à Dieu tout de bon. C'était surtout au tribunal de la pénitence que le confesseur pouvait mieux juger les effets de la grâce divine; elle débordait sur les âmes, touchées du vif regret d'avoir mené jusque-là

une conduite peu régulière. Chaque division de retraits était, en moyenne, de deux cent cinquante personnes. Celle des filles de douze à vingt ans a atteint le chiffre de trois cents. Elles ont fini leur retraite le dimanche des Rameaux, faisant ainsi leur communion pascalle dans les meilleures dispositions. Les garçons, au nombre de trois cent cinquante, indisciplinés jusque-là, se sont laissé conduire comme des agneaux pendant leur retraite, qui s'est terminée le mercredi saint.

Le mauvais temps, exceptionnel cette année, a maintenu les hommes ; empêchés de faire quoi que ce fût en dehors, ils ont vaqué au principal travail de la mission, qui était de mettre ordre à leur conscience par une bonne confession générale. Très peu de personnes sont demeurées en dehors de ce mouvement. On les nommait, et Dieu permit que l'une d'elles, entre autres, fût battue en pleine rue de Tripoli par les musulmans mêmes, qui ont cru bien faire de l'humilier, pour la corriger de certaines habitudes qu'elle aurait mieux fait de guérir au sacrement de pénitence.

Pendant la mission, Mgr Hoiëh, vicaire patriarcal, et Mgr Stephan, évêque de Tripoli, nous ont fait l'honneur de nous visiter et de nous encourager dans notre tâche laborieuse. Le premier a même daigné assister aux catéchismes et aux instructions adressés au peuple. La manière simple et facile avec laquelle les vérités chrétiennes étaient exposées devant le peuple l'a particulièrement touché. Nous l'avons conjuré d'attirer par ses ferventes prières, sur un peuple si bien disposé déjà, la grâce ineffable de la persévérance.

A notre rentrée à Tripoli, tous les Missionnaires réunis en ville se partagèrent les confessions pour la retraite donnée à l'orphelinat et au pensionnat des filles de la maison de nos Sœurs. Là, Dieu nous procura la joie de contribuer, avec les bonnes Filles de la Charité, au retour à l'Église catholique d'une fille schismatique qui fit son abjuration devant témoins, ainsi qu'au baptême d'une grande fille de

la secte des *ansariés*, qui a obtenu cette grâce qu'elle demandait depuis longtemps.

Voilà, Monsieur et très honoré Père, un rapide coup d'œil sur nos œuvres. Je vous supplie, en terminant cette lettre, de vouloir bien nous aider à en remercier le bon Dieu, et à obtenir les grâces nécessaires pour que toutes ces bonnes âmes s'affermissent dans leurs excellentes dispositions.

Je suis, en l'amour du Sacré Cœur, Monsieur et très honoré Père,

Votre très respectueux et très reconnaissant fils.

P. CHINIARA,
I. p. d. l. M.

AFRIQUE

PROVINCE D'ALGÉRIE

**OBSEQUES DE LA SŒUR THÉRÈSE TIVOLLIER, FILLE DE LA CHARITÉ,
SUPÉRIEURE A L'HÔPITAL MILITAIRE DE CONSTANTINE**

Les obsèques; discours du général Sénard.

On nous communique le récit suivant de cette touchante cérémonie :

Les obsèques de la sœur Thérèse ont eu lieu hier matin (23 avril 1893), au milieu d'une affluence considérable.

Les dames de Constantine, qui presque toutes étaient liées à la sœur Thérèse par des liens d'une amitié profonde, s'étaient donné rendez-vous à la Casbah.

La plupart des officiers de la garnison de Constantine et de nombreux civils avaient également tenu à donner à la femme si bonne et si dévouée qui vient de disparaître, ce suprême hommage de leur admiration et de leurs regrets.

Trois draps mortuaires et un groupe d'environ deux cents dames précédaient le char funèbre, sur lequel avaient été déposées des couronnes superbes. Un piquet de tirailleurs, l'arme sous le bras, rendait les honneurs funèbres, car la sœur Thérèse, on le sait, était chevalier de la Légion d'honneur.

Derrière le char marchaient huit infirmiers portant une magnifique croix toute en pensées naturelles et trois couronnes en perles blanches, pieux souvenirs donnés par l'administration militaire de l'hôpital. Le deuil était conduit par les compagnes dévouées de sœur Thérèse, par les médecins militaires et les officiers attachés à l'hôpital, ainsi que par les Sœurs de la Doctrine chrétienne.

Immédiatement après venaient le général Sénard, ayant à ses côtés M. Casanova, maire de Constantine; M. Esménard, secrétaire général de la préfecture, ce dernier, représentant le préfet absent; les chefs de corps, des civils, et, je le répète, le corps presque au complet des officiers de la garnison. L'absoute a été donnée par Mgr Combes, évêque de Constantine. Sur tout le parcours, la musique des zouaves a joué des marches funèbres. Au cimetière, M. le général Sénard a prononcé une allocution toute vibrante d'émotion et qui est bien la traduction fidèle et sincère des sentiments de tous en cette douloureuse circonstance. La voici :

« Au moment d'adresser les suprêmes adieux à certains d'entre nous, quel que soit le désir qu'on éprouve de bien dire et de prononcer des paroles dignes de leur passage sur terre, on hésite, on se sent bien faible et bien insuffisant, tant on se rend compte instinctivement que quoi qu'on puisse dire on sera au-dessous de sa tâche, et on n'exprimera que très imparfaitement ce qu'on ressent pourtant si profondément.

« C'est qu'il est des existences qui sont au-dessus des éloges humains; il semble même qu'en en parlant on leur enlève quelque chose de leur idéale beauté; leur récompense n'est pas ici-bas, elle est plus haut. La louange est facile quand il s'agit d'une ou de plusieurs belles actions, de faits éclatants, d'actes qui honorent l'humanité, et les paroles viennent d'elles-mêmes aux lèvres.

« Mais quand on est en présence de toute une longue vie, de près de trois quarts de siècle, toute de charité, de bonté, de bienfaisance, d'abnégation, d'oubli de soi-même pour les autres, la louange serait superflue, il n'y a qu'à raconter. Ah ! que de larmes généreuses couleraient, et que grande serait l'admiration s'il nous était permis de retracer jour par jour cette vie de la très regrettée Mère Tivollier, de l'Ordre de Saint-Vincent de Paul, supérieure des Sœurs de l'hôpital militaire de Constantine, dont pas un instant n'a été

perdu et qui a été tout entière employée au bien ! Que de misères soulagées, que de consolations doucement, modestement, discrètement apportées ! Que de travaux pieux !. Quels efforts constants et continués tant et tant d'années !

« Si nous ne pouvons faire le récit complet de cette longue et noble existence, qu'il nous soit du moins permis de la résumer en quelques mots.

« C'est en 1846 (elle avait alors vingt-quatre ans) que celle dont la perte a causé dans notre ville de Constantine une si profonde douleur, renonçant à tout ce que le monde offre de brillant, de séduisant, et que nous recherchons parfois avec tant de passion, se consacra tout entière à Dieu, c'est-à-dire au soulagement des malades, des pauvres et des malheureux.

« Sortie de la maison de Roye, neuf ans après, en 1855, elle entra dans les hôpitaux militaires pour y rester jusqu'au jour où elle nous a été enlevée pour toujours. Successivement elle fut à l'hôpital militaire du Gros-Caillou, à celui de Lyon, à celui de Toulon, et enfin, en 1860, il y a de cela trente-trois ans, à celui de Constantine, qu'elle ne devait quitter que pour venir à ce champ de repos où nous l'avons amenée aujourd'hui et où tout nous faisait espérer, il y a quelques semaines encore, qu'elle ne viendrait que bien plus tard.

« Les soldats ! l'armée ! comme elle les a aimés et comme elle l'a prouvé, non par de vaines paroles, mais par des actes ; comme sa pensée intime était toujours avec ceux que la maladie lui amenait ; quels soins elle leur donnait et leur faisait donner !... Rappelez-vous cette forme légère et presque diaphane qui paraissait n'avoir rien de matériel et qui savait trouver en sa foi, sans doute, tant de puissance, de force et d'énergie ! En même temps qu'elle soignait les corps elle avait aussi des consolations pour les âmes. Servante de Dieu, disait-elle, elle était par suite la servante des malades et des affligés. Si par son humilité même et par ce

sentiment exclusif du devoir qui l'animait à un si haut degré, elle n'avait renoncé aux satisfactions mondaines, certes elle n'en eût pas manqué. Que de témoignages de respect, que de souvenirs de reconnaissance, que de remerciements qui lui arrivaient de toutes parts, et parfois de bien loin. Elle ne savait s'en enorgueillir, la très modeste et très simple sœur de Saint Vincent de Paul, mais son cœur cependant n'en était pas sans quelque bien licite joie, car la gratitude est une vertu, et toute vertu lui agréait naturellement.

« Sa mort a été aussi belle que sa vie. Jusqu'à ces derniers moments de l'inexorable agonie, sa connaissance et sa lucidité lui ont été conservées, et aussi longtemps qu'il lui a été possible de parler, elle cherchait encore à faire le bien et à rendre des services. C'était une organisation d'esprit et d'intelligence puissante et élevée, qui de peu savait faire beaucoup et qui a beaucoup fait. Tous l'appréciaient à sa grande valeur, et ce fut au contentement général que le gouvernement de la République lui conféra, l'an dernier, la croix de chevalier de la Légion d'honneur, acquittant la dette la plus légitime et la plus sacrée.

« Adieu donc, très respectée et très vénérée Mère Tivollier; adieu, au nom de nos soldats qui étaient comme vos enfants; adieu, si cela m'est permis, au nom de ces Sœurs désolées de Saint-Vincent de Paul, qui étaient vos filles soumises, dévouées et tant aimées, et qui ont partagé vos soins, vos peines et vos mérites.

« Adieu au nom de tous ceux qui entourent ce qui reste de vous sur terre; adieu au nom de ceux, présents et absents, que vous avez soignés et consolés. Puisse la faible voix du soldat que vous honoriez de votre amitié et qui vous dit adieu au nom de tous les soldats, parvenir jusqu'à vous! Adieu encore, jusqu'au jour où, suivant notre sainte croyance, on se retrouve à jamais, quand on en est digne, dans l'éternité! »

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

VIE DE M. FÉLIX DE ANDREIS

PRÊTRE DE LA MISSION (1778-1820)

(Suite ¹)

CHAPITRE IV

De Rome à Bordeaux. — Travaux en cette ville. — De Bordeaux à Baltimore.

Le départ s'effectua en compagnie de trois jeunes aspirants au sacerdoce, et d'un prêtre, M. Busières, qui les rejoignit à Viterbe. La haute idée que l'on avait de M. de Andreis maintenait dans un silence un peu embarrassé ses jeunes compagnons. L'homme de Dieu, tout à sa vie intérieure, n'avait rien remarqué. Le troisième jour, il s'aperçut de cette réserve persévérante, et pensa que la tristesse du départ en était la cause. « Nous lui dîmes alors ingénument, raconte l'un de ses compagnons de voyage, ce qui nous avait retenus; et lui, tout confus de voir qu'il était la cause de notre gêne, nous en fit mille excuses; il faillit se jeter à notre cou pour nous supplier de quitter notre fausse crainte. Dès lors, il s'appliqua à nous distraire charitablement, afin de nous adoucir les fatigues de la route. » Rien n'était perdu pour la piété dans les mille incidents du voyage. M. de Andreis n'oubliait pas la vie spirituelle; chaque jour il faisait, à la grande satisfaction de tous, la méditation à haute voix, sans y manquer un seul jour; et, ajoute le récit que nous citons, « en entendant sa parole si pieuse et si apostolique, nous nous sentions charmés, encouragés et fortifiés ».

1. Voir ci-dessus, p. 289.

Il fallut douze jours pour arriver à Plaisance. M. de Andreis fut tout heureux de revoir, dans la maison qu'il avait habitée, ses anciens condisciples et ses professeurs bien-aimés d'autrefois. Il conserva d'eux pendant toute sa vie le souvenir le plus reconnaissant pour le soin avec lequel ils avaient formé son intelligence aux études et son âme à la piété.

Parti le 30, il arrivait à Turin le 2 janvier 1816. Le voyage au milieu de l'hiver, dans le haut Piémont, fut des plus difficiles et parfois des plus périlleux.

Tout lui servait de motifs de s'attacher à Dieu en se détachant des choses de ce monde. Le 13 janvier, les pieux voyageurs étaient à Valence, et après avoir célébré la messe dans la cathédrale, ils vénérèrent les restes précieux de Pie VI, mort en captivité dans cette ville. A Montpellier, où ils arrivèrent le 17, l'évêque les reçut dans son séminaire. Ils restèrent trois jours, inquiets sur le sort des premiers Missionnaires qui avaient pris la voie de mer et s'étaient embarqués le 21 octobre, à Ripa-Grande. Le voyage se continua par Carcassonne, Castelnaudary, Toulouse, Agen, la Réole, et ils arrivèrent à Bordeaux le 30 janvier 1816.

L'archevêque de Bordeaux, Mgr d'Aviau du Bois de Sanzay, avait traversé la Révolution en fuyant les persécutions dans les montagnes du haut Forez, administrant les sacrements et consolant les pauvres paysans de son diocèse de Vienne. Il avait apporté à Bordeaux, sinon les mêmes forces, du moins le même zèle. Profitant de toutes les occasions de faire prêcher la foi à son peuple, il devina bientôt, en voyant M. de Andreis, l'ardeur apostolique qui l'animait. Laissons raconter à M. Rosati, témoin du bien opéré pendant quatre mois et demi, des détails qui nous édifieront.

« Le serviteur de Dieu visitait les cachots et consolait les pauvres prisonniers, suivant en cela les exemples et les

conseils de notre fondateur saint Vincent. Il disait la messe pour eux tous les jours de fête, leur expliquait l'Évangile et leurs devoirs religieux. Il leur donna une retraite de plusieurs jours, pendant laquelle un grand nombre se confessèrent et eurent le bonheur d'être admis à la sainte table. » Les Filles de la Charité faisaient appel au zèle du Missionnaire italien, comme on commençait à l'appeler, pour assister les pauvres. Elles-mêmes profitèrent de son séjour pour lui demander des conférences et lui confier la direction de leur âme. M. de Andreis s'occupait de toutes ces œuvres, fuyant le bruit et ne désirant que l'obscurité. Mais, en dépit de ses efforts, sa réputation grandit vite, et bientôt il se trouva en relations avec les vicaires généraux, des chanoines, les curés de la ville et les prêtres des environs que leurs affaires amenaient à Bordeaux.

L'amour filial que la religieuse ville de Bordeaux portait au Souverain Pontife faisait interroger M. de Andreis sur la situation, sur les souffrances de Pie VII, sur les détails de sa captivité. Après avoir parlé des institutions religieuses de Rome et de l'Italie, un jour, M. de Andreis fit connaître à ses visiteurs une dévotion pratiquée d'abord dans l'Amérique du Sud par un saint et savant jésuite, et introduite ensuite en Italie sous le nom des « trois heures de l'agonie de Notre-Seigneur ». Ces conversations ne furent pas sans fruit, et sur la demande de l'archevêque lui-même, on prépara la touchante cérémonie dont M. de Andreis venait d'entretenir les prêtres. Elle eut lieu dans une chapelle de communauté, trop étroite pour la foule nombreuse qui vint y assister. Le Missionnaire commentait avec sa piété profonde les sept paroles de Jésus-Christ mourant. Le recueillement de toute l'assistance témoigna de l'heureuse impression que cette pratique produisait. Introduite alors à Bordeaux par le serviteur de Dieu, elle se répandit, quelques années après, dans un grand nombre d'églises de France.

L'archevêque voulut confier à M. de Andreis le soin de donner la retraite aux séminaristes et aux ordinands ; sachant quelle expérience celui-ci avait acquise dans ses prédications ecclésiastiques, il voulait la mettre à profit. Le pieux Missionnaire se récusa d'abord, étant trop peu familiarisé, disait-il, avec la langue française pour parler à des jeunes gens instruits. Le prélat insista ; et malgré ce que pouvait avoir d'original une langue toute trempée de locutions ou de tournures italiennes, l'impression fut salutaire et profonde parmi les aspirants au sacerdoce.

Tout en se livrant à Bordeaux à ces saintes œuvres, M. de Andreis n'oubliait pas ses compagnons de voyage ; il ravivait leur zèle par de fréquentes exhortations, leur laissant entrevoir tous les périls qui les attendaient, mais en même temps leur faisant pressentir la joie de faire l'œuvre de Dieu, et l'honneur d'être ses apôtres.

Quatre mois s'étaient ainsi écoulés ; la petite congrégation vivait dans la ferveur, sous la direction de M. de Andreis, mais aussi dans l'impatience du départ. On en était là, lorsque arriva une lettre de Mgr Dubourg qui déconcertait tous les plans. Il ne s'agissait plus de s'établir à la Nouvelle-Orléans. Des raisons de prudence déterminaient l'évêque à fixer son siège dans la Haute-Louisiane, à Saint-Louis.

L'humble lazariste ne se découragea pas ; il accepta cette nouvelle décision, et sur l'avis que lui donnait le prélat que le français et l'anglais devenaient indispensables pour la mission, il se mit à l'étude plus suivie de ces deux langues, et exhorta vivement ses compagnons à y donner tous leurs soins. M. Rosati voyait l'accomplissement de la prédiction qui lui avait été faite quelques années auparavant. C'est ainsi que le temps se passait dans l'étude et le ministère des âmes, lorsque le 22, fête de l'Ascension, Mgr Dubourg, accompagné de quelques jeunes ecclésiastiques et d'aspirants au sacerdoce, arriva à Bordeaux. Grande fut la joie

des Missionnaires, qui depuis cinq ou six semaines, impatients d'accomplir leur sacrifice, attendaient toujours l'évêque pour partir. M. de Andreis raconte dans une lettre du 28 mai, au vicaire général de la Congrégation de la Mission, comment l'évêque de Saint-Louis les entoure d'une affection vraiment paternelle, quels égards le clergé de la ville leur témoigne, et quels services les Filles de la Charité leur rendent, les traitant, écrit-il, comme des frères.

Continuant sa lettre, « J'admire, dit-il, les voies de la Providence, qui fait pleuvoir ses bénédictions sur la mission, tellement que je suis couvert de confusion à la vue de mon incapacité pour une si grande entreprise. Nous devons nous diriger sur Philadelphie ou Baltimore, et de là traverser une distance de huit cents lieues avant d'arriver à Saint-Louis, dans la Haute-Louisiane. Notre établissement dans cette ville sera facile et avantageux. Saint-Louis est le centre du commerce entre les Européens et les sauvages, et jouit d'un climat très salubre.

« Quant à moi, je suis dans un continuel transport de joie et d'admiration en voyant comment la divine Providence, par des voies merveilleuses et inexplicables, m'a conduit au comble de mes désirs et de ces vœux ardents qu'elle-même m'avait inspirés et qu'elle a entretenus dans mon cœur. Il me semble que nous sommes tous bien résolus à devenir de bons missionnaires, et à ne rien chercher, dans ce monde, que Dieu et le salut des âmes. »

Les dernières paroles de cette lettre révèlent l'âme de l'apôtre. S'il a les yeux fixés sur l'Amérique, c'est en Dieu qu'il met tous ses désirs et sa confiance. Le départ, fixé au 28 mai, devait s'effectuer sur un vaisseau américain. Mais des difficultés surgirent et l'on dut de nouveau se résigner à attendre. Ces contradictions dans l'œuvre de Dieu devenaient une confirmation de la protection dont la Providence couvrait les Missionnaires ; car le vaisseau américain sur lequel on devait s'embarquer fut assailli par une tem-

pète à quelque distance de Bordeaux, et l'on apprit bientôt qu'il avait péri.

Le 12 juin fut la date définitive du départ. On s'embarquait sur le brick *le Rôdeur*. Mgr Dubourg, retenu en France par les affaires de son diocèse, accompagna la petite caravane jusqu'au port, et en lui faisant ses adieux l'exhorta à vivre sous l'obéissance de M. de Andreis, constitué leur Supérieur et nommé vicaire général pour tout ce qui regardait le diocèse de la Nouvelle-Orléans. Après avoir célébré la sainte messe, M. de Andreis s'embarqua avec ses compagnons ; c'étaient : MM. Rosati et Acquaroni, prêtres de la Congrégation ; MM. Caretti et Ferrari, qui appartenaient au diocèse de Port-Maurice, dans la Rivière de Gênes ; quelques séminaristes, François-Xavier Dahmen, Joseph Zichitoli, Léon Deys et Casto Gonzalez. Ils étaient de nations différentes : Mgr Dubourg, qui les avait réunis, était français d'origine ¹. Parmi les autres, le premier était allemand, le dernier espagnol, et les deux autres italiens. On comptait de plus un frère coadjuteur, Martin Blanka, et trois jeunes laïques qui devaient entrer dans la Congrégation de la Mission, François Moranviller, Médard di Latre et Jean Flégifont.

Les Missionnaires étaient presque les seuls passagers à bord du navire, et l'on put, grâce à la bienveillance du capitaine, s'organiser pour vivre en communauté. M. de Andreis fit un règlement qui se rapprochait autant que possible de celui qu'on suit dans les maisons de la Congrégation de la Mission. Le lever, la méditation, la sainte messe, le bréviaire, la lecture spirituelle avaient leurs heures fixées. Les temps du silence et les heures des récréations

1. Mgr Dubourg naquit au Cap-Français, dans l'île de Saint-Dominique, d'une famille bordelaise que des affaires commerciales avaient appelée dans cette contrée. Dès l'âge de deux ans il fut porté à Bordeaux. Il fit ses études théologiques à Paris, où il reçut l'ordination sacerdotale.

rompaient la monotonie de ces longs jours sur l'Océan. Les conférences de morale, l'étude de la théologie faisaient plus que remplir les vides de la journée, elles préparaient les jeunes missionnaires à la vie qui les attendait. Chaque semaine, la confession et les instructions avaient leur place. M. de Andreis dirigeait tout, animait tout. Les dimanches et les fêtes, on chantait la messe en plain-chant ; le Supérieur commentait l'Évangile pour la plus grande utilité de ses auditeurs. Ce fut ainsi que l'on célébra la fête de saint Vincent ; elle eut toute la solennité possible.

Comme les vents étaient contraires, le voyage se faisait très lentement. On en vint à craindre de voir s'épuiser les provisions avant l'arrivée. M. de Andreis, poussé par sa piété envers saint Vincent de Paul, proposa à tous de faire un vœu en l'honneur du saint : on s'engagerait à solenniser le jour de sa mort, le 27 septembre, à jeûner la veille et à s'y préparer par une neuvaine. La proposition fut accueillie avec empressement, et l'engagement généreusement accepté. Presque aussitôt, le vent changea, et le 23 juillet la terre était en vue. On entra dans la baie de Chesapeake, et le 26, on débarquait à Baltimore. A peine avait-on mis pied à terre que l'on chanta une messe d'actions de grâces pour remercier Dieu de sa protection.

CHAPITRE V

Baltimore ; M. Bruté accorde aux Missionnaires une généreuse hospitalité. — Badstown ; séjour au séminaire de Saint-Thomas.

Baltimore, où débarquaient nos missionnaires, était la ville la plus catholique des États-Unis. Malgré les lois draconiennes que les protestants avaient portées, la ville et l'État du Maryland, fondés par lord Baltimore et par une colonie de catholiques fuyant la persécution d'Angleterre, avaient gardé la foi. Depuis 1792, les prêtres de Saint-Sulpice, chassés de France par la Révolution, s'y étaient établis ;

ils y avaient fondé une grande institution, collège et séminaire, où ils formaient une nombreuse jeunesse à la vie chrétienne. Il y avait à Baltimore 151 000 habitants en 1815; le flot de l'émigration, en débordant sur elle, en a fait en 1887 une des plus grandes villes : elle compte aujourd'hui plus de 350 000 âmes.

Voici les impressions de M. de Andreis dans son journal : « Je ne puis exprimer l'effet que produisirent sur nous la magnifique vue du port de Baltimore et l'admirable situation de cette ville; je puis difficilement croire qu'il y ait au monde un tableau plus saisissant. Notre premier mouvement en débarquant fut de nous mettre à genoux et de baiser la terre, mais l'endroit où nous débarquions était si rempli de monde que nous différâmes pour rendre à Dieu cet hommage. A peine fûmes-nous entrés dans la ville que nous remarquâmes la différence qui existe entre les villes d'Europe et celles du Nouveau-Monde. Les rues sont ici larges, les maisons sont plus basses, il y a des trottoirs comme au *Corso* de Rome; de temps à autre on rencontre des fontaines d'où l'on tire facilement de l'eau. Épuisés de fatigue, il nous fallut cependant traverser toute la ville pour arriver au collège dirigé par les Sulpiciens. M. Bruté en est président; il nous reçut le plus cordialement du monde. Je suis plein d'admiration pour lui, c'est un des hommes les plus pieux, les plus savants, les plus affables que j'ai connus. »

Ces paroles nous dépeignent Baltimore au commencement du siècle; mais elles ne donneraient qu'une faible idée de la grandeur et de la magnificence de la ville aujourd'hui.

M. Bruté, dont parle M. de Andreis, avait succédé à Mgr Dubourg comme président du collège Sainte-Marie. En effet, l'évêque de la Nouvelle-Orléans, né dans l'île de Saint-Domingue, avait étudié au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris. La Révolution, en fermant les maisons

d'éducation ecclésiastique, avait obligé le jeune prêtre de fuir d'abord à Bordeaux, où il s'était réfugié dans sa famille, puis de là en Espagne, où il était demeuré deux ans. La liberté ne lui apparaissant que sur la terre de l'Amérique, il avait rejoint en 1796 ses anciens maîtres de Saint-Sulpice. Peu après, il faisait partie de la Compagnie, et était mis à la tête du séminaire de Sainte-Marie de Baltimore. Son habile direction fit prospérer l'établissement; mais, en 1812, Mgr Carroll, sentant l'impossibilité de suffire à l'administration d'une église aussi vaste que celle des États-Unis, confia la Louisiane au zèle de l'éminent Sulpicien.

Il n'y avait que quatre ans que Mgr Dubourg avait quitté sa chère communauté, et son successeur, Mgr Bruté, professait pour lui une vénération tempérée par l'amitié la plus fraternelle. Aussi accueillit-il les Missionnaires envoyés par son vénérable ami avec tous les témoignages de la plus aimable charité.

M. Rosati rend ainsi compte de la réception qui leur fut faite : « Les Sulpiciens de Baltimore, auxquels nous étions recommandés par une lettre de Mgr Dubourg, reçurent M. de Andreis et ses compagnons comme autant de frères. Mgr Bruté, président du collège, qui se trouvait alors seul à la maison, s'empressa avec la plus tendre charité de trouver des logements pour lui et ses douze compagnons, en leur témoignant toutes les attentions et toute l'amabilité possibles. Il s'occupa de notre bagage et se chargea de tous les frais de transport. Quand les autres Sulpiciens furent rentrés au collège, ils accoururent nous donner une cordiale bienvenue, et chacun s'ingénia pour trouver quelque service à nous rendre. Oh ! que la charité chrétienne est belle ! qu'elle est bien nommée catholique ! elle ne fait point de distinction de nation, de langage, de personne ; elle ne voit dans tous les hommes qu'une seule famille ! Pendant ce temps, poursuit M. Rosati, M. de Andreis ne perdait pas un moment, et s'empressait d'annoncer notre

arrivée au vicaire général de la Congrégation de la Mission à Rome, M. Siccardi. Il écrivit en même temps à l'archevêque de Baltimore, résidant à Georgetown, pour lui demander les pouvoirs nécessaires, et à Mgr Flaget, évêque de Bardstown, au Kentucky, ami particulier de Mgr Dubourg, et chargé par lui d'installer les Missionnaires. »

Dans sa lettre à M. Siccardi, M. de Andreis révèle son âme. Après avoir parlé des progrès sensibles de la religion, de la ferveur des catholiques, des dispositions favorables des protestants, il espère que son apostolat parmi les populations qu'il vient évangéliser sera fructueux. « Nous jouissons tous, poursuit-il, d'une bonne santé, malgré le voyage et le changement de régime. Ce qui, à Rome, m'aurait été très nuisible ne me cause pas ici la moindre gêne. C'est ainsi que la divine Providence a su arranger toutes choses. A Rome, j'étais malgré moi une charge et un fardeau pour mes chers confrères; je n'étais pas digne de leur société, à cause de mon gigantesque orgueil et de mon amour-propre, qu'avec tous mes efforts je ne suis pas encore parvenu à dompter tout à fait. C'est pour cela que le Tout-Puissant a voulu m'ensevelir parmi les sauvages, vers lesquels je me dirige maintenant avec la plus grande joie, fermement résolu à vivre et à mourir complètement oublié de toutes les créatures. Il ne me reste plus rien autre chose à désirer que la mort; plus elle tardera et plus je soupirerai après elle. Le Seigneur veut bien m'accorder une paix profonde au milieu du trouble inséparable de mon emploi. »

Une lettre de Mgr Flaget pressait les Missionnaires de partir pour Pitzburg le plus promptement possible, avant l'entrée de l'hiver, leur promettant de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour les assister.

Le départ fut immédiat. « Après avoir fait les préparatifs nécessaires, écrit M. de Andreis, un séminariste, le frère Blanka et deux postulants partirent de Baltimore à pied, le 3 septembre. Ils accompagnaient notre bagage. Les

autres partirent le 10 dans une voiture publique louée à cet effet, mais à un très haut prix. C'était une espèce de diligence appelée *stage* dans le pays, très incommode et exposée à toutes les injures de l'air; huit d'entre nous y entrèrent avec leurs sacs de voyage. Le premier jour, tout alla bien; nous passâmes la nuit à Chambersburg, congrégation ou paroisse dirigée par M. Trochi, qui, à notre passage, se trouvait dans un autre endroit appelé Taneytown. Le lendemain, il se mit à pleuvoir et la pluie nous accompagna pendant quatre ou cinq jours, où nous eûmes à passer par les chemins les plus affreux. Plus d'une fois, nous fûmes obligés de descendre pour tirer notre véhicule des ornières. Il arriva dans ce voyage deux faits d'une nature presque miraculeuse. L'un fut que M. Acquaroni, avec deux autres, ayant voulu prendre un chemin plus court à travers les bois, se perdit pendant une demi-journée, ce qui nous causa une grande inquiétude, et néanmoins il se retrouva à notre première étape. L'autre circonstance que je veux mentionner, et dont j'ai été témoin oculaire, est celle-ci : un énorme fragment de rocher se détacha, se mit à rouler rapidement du haut d'une montagne et vint tomber sur la route au même moment où deux de nos compagnons y passaient; il semblait impossible qu'ils échappassent à la mort ou au moins à quelque grave blessure; mais ils furent préservés de l'une et de l'autre. La masse énorme vint passer à leurs pieds à la distance d'un cheveu sans leur causer le moindre mal. »

Au milieu des difficultés du voyage, le serviteur de Dieu gardait une constante régularité pour les exercices de piété et pour l'étude. Lorsque la fatigue accablait ses compagnons, il savait trouver le mot qui égaye et l'anecdote qui amuse. Une fois cependant, devant les difficultés croissantes et presque inextricables, le corps fatigué par la maladie (de violentes douleurs d'entrailles le torturaient), il sentit la tristesse s'emparer de son âme. Perdu dans le désert et

condamné à une vie inutile, il se rappelait Rome avec ses sanctuaires sacrés et la vie d'œuvres et d'apostolat qu'il y menait. Mais ce ne fut qu'une tentation d'un moment; élevant son âme à Dieu, il reprit courage; le trouble qui l'avait saisi intérieurement n'avait pas paru aux yeux de ses compagnons.

Le voyage se continua à travers les rares villages qui bordent l'Ohio et le Mississipi; c'était tantôt à cheval, tantôt en voiture chèrement louée, parfois sur des bateaux improvisés que l'on se dirigeait vers Louisville, où l'on devait trouver Mgr Flaget. A Gallipolis, quarante familles catholiques, d'origine française, vivaient sans prêtre et sans église; quelquefois seulement le Père Fenwick, dominicain, mort plus tard évêque de Louisville, les visitait. Nos Missionnaires ne purent pas s'arrêter pour leur rendre les services religieux.

Le 19, ils arrivèrent à Louisville, et, par les soins de Mgr Flaget, ils furent reçus dans la maison d'un catholique.

L'évêque priait M. de Andreis d'aller le trouver à Bardstown avant de se rendre à son poste définitif. Là, il lui représenta l'impossibilité pour eux de s'établir immédiatement à Saint-Louis. « Les habitants, disait l'évêque, ne sont pas prévenus par Mgr Dubourg de votre arrivée, il vous sera impossible de vous loger et de mener la vie de communauté. Le temps et l'argent sont indispensables pour assurer votre premier établissement, et enfin — argument décisif — ni vous ni vos compagnons ne connaissez suffisamment l'anglais pour exercer votre ministère; il vous est indispensable de rester dans le Kentucky. Si vous voulez partager ma pauvreté et celle de mes prêtres, là, tout en vous familiarisant avec la langue et les coutumes du pays, vous prendrez les mesures les plus propres à assurer le fruit de votre mission dans le diocèse de la Nouvelle-Orléans.

C'était un nouveau retard bien pénible pour le zèle de nos Missionnaires, mais nécessaire. Il fut convenu qu'on resterait au séminaire de Saint-Thomas, voisin de la demeure qui servait de palais épiscopal.

Tous acceptèrent avec joie la nouvelle que leur porta M. de Andreis, et l'on vint se joindre aux vingt jeunes ecclésiastiques qui, sous la direction de M. David, Sulpicien, et plus tard évêque de Mauricastro, et coadjuteur de Bardstown, se préparaient aux saints Ordres.

La maison était bâtie avec des branches d'arbre, dont les intervalles étaient remplis de terre glaise, qui, en séchant, devenait dure comme de la pierre. La partie supérieure, couverte de planches grossières en forme de toiture, servait de dortoir commun. La résidence épiscopale était aussi primitivement construite. Au rez-de-chaussée, une chambre servait de classe et de réfectoire, et deux autres furent données à M. de Andreis et à M. Rosati. L'évêque avait un modeste appartement au premier, auquel attenait un petit cabinet qui servait de bibliothèque, et qui devint la cellule de l'un des prêtres.

Au milieu de cette pauvreté, M. de Andreis ne cessait de remercier la divine Providence de l'avoir mis à même d'apprendre la vie du missionnaire dans ces pays, auprès d'hommes aussi expérimentés que Mgr Flaget et M. David. M. Rosati lui-même, à l'exemple de son cher maître, reconnaissait combien précieuse était l'expérience qu'ils acquéraient. Il écrivait plus tard : « Nous avons appris là bien des choses dont l'ignorance nous eût été très préjudiciable à nous et aux autres. On nous avertit sagement, par exemple, de ne pas attaquer certaines coutumes du pays, qui ne sont ni mauvaises en soi ni contraires aux lois de l'Evangile, mais qui différaient des usages de l'Europe. »

Nous ferons connaître les sentiments de M. de Andreis en citant un passage de ses soliloques intitulé : *Ad quid venisti* :

« Vous m'avez préparé, ô mon Dieu, dans ce séminaire de Bardstown, une piscine probatique où je devais, dans un autre genre, faire l'expérience de vos merveilles. C'est en vain que je voudrais expliquer ici tous les avantages, tous les profits que nous y avons trouvés, soit pour le corps, soit pour l'âme. Il est impossible, en effet, d'exprimer toutes les élévations que vous avez disposées dans notre cœur, toutes les conjonctures, tous les faits humainement inexplicables par lesquels vous avez manifesté votre volonté. Enfin vous nous avez ménagé ici comme un apprentissage de notre future mission par l'étude des langues et des mœurs du pays, par l'expérience du ministère, par l'avantage de la solitude, par le loisir de nous préparer à nos fonctions, par le repos, la tranquillité et par une formation graduelle à notre nouveau genre de vie. »

Le temps fut partagé entre les exercices de piété et l'étude de la théologie et des langues. On mit à profit la science de M. de Andreis, en lui confiant l'enseignement de la théologie; de son côté, il suivait comme simple et docile élève les leçons d'anglais que donnait M. David. Celui-ci lui disait aimablement : « Que je suis heureux de vous enseigner l'anglais ! je partagerai ainsi les mérites de vos travaux apostoliques ; vous annoncerez de tous côtés la parole de Dieu, c'est moi qui, en quelque sorte, parlerai par votre bouche ! »

(A continuer.)

PROVINCE

DE L'AMÉRIQUE CENTRALE

MISSIONS DE COLOMBIE

(Suite¹)

2^{me} campagne. Missions de Cajibío, de Rosario et de Tunia. — Ces trois missions nous occupèrent depuis le mois de janvier 1890 jusqu'à la fin de mars, c'est-à-dire trois mois complets. La plus importante fut celle de Cajibío. Les renseignements fournis sur cette paroisse nous apprenaient que nous aurions à combattre là les mêmes ennemis qu'à Silvia : l'attachement au libéralisme et l'ivrognerie. Mgr l'évêque de Popayan nous confirma lui-même ce dernier détail. Lors de sa visite canonique à Cajibío, il trouva la place et les rues pleines d'hommes et de femmes peu solides sur leurs bases; ils célébraient de cette manière l'arrivée de Sa Grandeur. Cela explique pourquoi, lorsqu'on lui demande s'il s'est enivré, l'Indien répond parfois : « Jamais sans nécessité. »

Quant à la vérité du premier détail, nous eûmes nous-mêmes l'occasion de la constater. Car nous apprîmes qu'à l'annonce de la mission, un des plus exaltés des libéraux disait : « A quoi pensent ces missionnaires? Nous croient-ils aussi naïfs que les Indiens de Paniquitá? Qu'ils viennent, et ils verront ce que sont les Cajibiens! » De fait, nous sommes venus et nous avons vu ce qu'ils étaient... Ces ennemis de la mission étaient en nombre très réduit : deux ou trois fanfarons, aveugles volontaires, pas davantage. Les autres n'étaient point aussi terribles qu'on s'était plu à les

1. Voir ci-dessus, p. 134 et 316.

dépeindre. Les Cajibiens, au contraire, sont doués d'un excellent caractère, comme nous le prouva leur conduite pendant la mission. Une simple insinuation du missionnaire suffit pour que se fermassent aussitôt les débits de liqueurs et un établissement de jeux, rendez-vous ordinaire des libres-penseurs, des libéraux et des esprits forts. Ces derniers firent bien quelques réclamations, mais l'autorité n'en tint pas compte. Le lendemain, l'administrateur de cet établissement pouvait se joindre aux fidèles qui venaient demander à la mission cette paix du cœur que le monde ne sait point donner. Les libéraux encroûtés jugèrent prudent de se retrancher dans un silence respectueux; les plus exaltés s'en allèrent chercher fortune ailleurs. Aussi, dans cette paroisse, comme dans celle de Rosario, qui en dépend, il y eut de nombreuses restitutions, revalidations de mariages et abjurations.

Les paroissiens de Rosario se signalèrent également par leur docilité. Leur chapelle était insuffisante à contenir les fidèles accourus à la mission; on les invita à coopérer par leur travail à son agrandissement. Les matériaux furent promptement réunis, et, en une semaine, durant les moments libres de la mission, la chapelle s'augmenta d'une dizaine de mètres. Ce travail, devant rester après la mission, fut exécuté avec soin et dans les conditions de solidité désirables.

Les résultats de la mission de Tunia ne répondirent pas à nos espérances. La mission, venant après la fête des Rois, que les habitants avaient célébrée avec force comédies et danses, trouva le terrain peu préparé : la bonne semence fut étouffée par les joies mondaines et produisit peu de fruits pour le grenier du père de famille.

Le nombre des confessions pendant ces trois missions s'éleva à plus de 2 000; celui des mariages réhabilités, à 76.

3^e campagne. Missions de Coconuco et de Puracé. —

Nous avons peu de chose à dire sur ces deux missions, qui eurent lieu pendant nos vacances. Selon le désir de M. le curé, nos travaux commencèrent par Coconuco, bien que Puracé fût le centre de la paroisse. Nous avons retrouvé ici les mêmes difficultés que chez tous les indigènes : la paresse et une grande ignorance. Il nous a fallu même, avant d'ouvrir la mission, faire apostoliquement une chasse à l'Indien qui ne se présentait pas. A notre prière, le gouverneur envoya ses alguazils faire une battue générale dans les villages, et alors il nous fut possible d'instruire ces pauvres âmes et de les préparer à la réception des sacrements. Le gouverneur se montra très zélé; il nous présenta lui-même ceux dont l'union devait être légitimée, et nous aida de tout son pouvoir à faire disparaître les scandales.

Après quinze jours de mission à Coconuco, nous passâmes à Puracé, où nous restâmes trois semaines. M. le curé étant tombé gravement malade, les missionnaires durent s'occuper personnellement des mariages, ce qui leur donna un surcroît de travail considérable et difficile, car les mœurs de ces pauvres gens avaient singulièrement multiplié les empêchements. Le nombre des confessions s'éleva à plus de huit cents. Là aussi le libéralisme avait ses adeptes. Il y en avait même de si entichés de cette erreur, qu'ils n'eussent voulu l'abjurer pour rien au monde. Avant de se présenter au tribunal de la pénitence, ils voulurent s'assurer d'avance indirectement si les missionnaires donneraient l'absolution aux libéraux. Nous leur fîmes répondre que nous donnions l'absolution à tout le monde, moyennant la contrition et le ferme propos. L'un d'eux se montra très empressé auprès des missionnaires, il fréquentait l'église, assistait à tous les sermons, aida à peindre la croix de mission, et vint prier un des missionnaires de le confesser à la sacristie à une heure convenue. Le missionnaire en fut quitte pour l'attendre, il est encore à venir.

Il eût été nécessaire de prolonger cette mission, car la moitié de la besogne restait encore à faire ; mais nous ne pouvions pas disposer de plus de temps, il nous fallut rentrer à Popayan.

NOUVELLES MISSIONS DANS LE SUD DU TOLIMA

I. *Reprise des missions.* — Pleins de reconnaissance pour l'immense bienfait que la divine Providence leur avait fait en leur envoyant les missionnaires une première fois, les habitants du Tolima caressaient l'espoir de les voir bientôt revenir au milieu d'eux. A peine étions-nous de retour à Popayan, que leurs instances commencèrent, tant auprès de notre Supérieur qu'auprès de Monseigneur, en termes si pressants, que sa Grandeur nous dit un jour, d'un air presque mécontent : « Le Tolima n'est pas le plus nécessaire ; il est rassasié et demande encore du pain ; d'autres populations, plus affamées que lui, me demandent aussi ce pain, et il n'y a personne pour le leur rompre. » Selon le désir de Monseigneur, nous continuâmes les missions dans les environs de la capitale du Cauca. Mais la prière persévérante finit toujours par être exaucée. Les sollicitations redoublant, une convention fut arrêtée sur des bases plus nettes, plus solides, entre Sa Grandeur et notre nouveau Visiteur, M. Révellièrre, et, le 18 mars 1890, deux des missionnaires reprirent le chemin du Tolima.

Il n'est pas possible, ou du moins il serait fastidieux pour le lecteur de décrire toutes les circonstances d'une mission ; je me contenterai donc d'un coup d'œil d'ensemble. Depuis le mois de novembre 1890 jusqu'au mois d'août 1892, nous avons donné onze missions successives dans les localités suivantes : la Plata, Paical, Pital, Agrado, Hato, Oporapa, Pitalito, Saint-Augustin, Timana, Élias et Naranjal. Partout le peuple a reçu avec enthousiasme ce bienfait extraordinaire. C'est qu'une mission, loin d'être considérée ici comme une obligation pénible qu'il faut

subir, devient l'objet des désirs et des vœux les plus ardens. On soupire après cette grâce, on l'attend avec impatience, et, lorsqu'elle est enfin accordée, on n'épargne aucun sacrifice pour la mettre à profit. Cela est vrai tant de la généralité des populations que des individus en particulier ; s'il y a quelque note discordante à ce concert unanime de sympathie, c'est une exception qui confirme la règle.

II. *Caractère et dispositions des habitants.* — Les faits suivants confirment ce que j'ai déjà dit du caractère des habitants du Tolima. Sans vouloir m'arrêter, de peur de m'exposer aux redites, à peindre de nouveau les manifestations et les transports de joie qui éclatent, dans chaque localité, à l'arrivée des missionnaires, je dois néanmoins rappeler ici quelques particularités. Une escorte nombreuse de gens à pied et à cheval, de la musique, des fusées, le carillon des cloches, les discours, les arcs de triomphe : voilà, à peu de chose près, les détails immanquables de la réception qui nous attendait partout. Ordinairement, M. le curé est à la tête du mouvement ; mais si, pour un motif ou un autre, il ne pouvait pas y prendre part, les paroissiens eux-mêmes se chargeaient de tout. Plus d'une fois nous avons réclamé contre ces manifestations bruyantes, mais en pure perte ; on se contentait de nous répondre que les fidèles n'étaient point obligés de nous obéir en cela, et qu'ils étaient libres de faire tout ce que le cœur leur inspirait pour fêter la venue des ministres de l'Évangile. C'est ainsi que M. le curé de la Plata, accompagné de nombreux cavaliers, vint au-devant de nous à plus de trois lieues de distance. A l'entrée de la ville, nous trouvons toute la population réunie pour nous recevoir ; un enfant nous débite un petit discours pour nous saluer au nom de toute la paroisse, et louer ce zèle apostolique qui nous avait fait entreprendre un voyage si pénible dans le seul but de sauver les âmes et les gagner à Jésus-Christ. Après le discours, le cortège triomphal se met en marche, et s'arrête à l'un des an-

gles de la place, où nous entendons un autre discours, prononcé par une petite fille, du haut d'une estrade préparée pour la circonstance. Une délicate pensée qu'elle développa fut l'allusion à ces paroles de saint Pierre au boiteux qui lui demandait l'aumône : *Argentum et aurum non est mihi*. « La Plata, dit-elle, malgré son nom, n'est pas riche; mais nous savons que vous ne cherchez pas l'argent; nous vous offrons donc nos cœurs et nos âmes afin que vous en guérissiez les plaies et les blessures. » Une surprise plus gracieuse encore nous attendait au seuil de la maison que nous devions habiter pendant la mission. C'étaient deux petites filles allégoriquement costumées, symbolisant l'une la Raison, l'autre la Foi. Un dialogue charmant s'engage aussitôt. La Raison, fière de ses découvertes, proclame tout d'abord, d'un ton altier, sa supériorité et son indépendance; mais, victorieusement réfutée par sa prétendue antagoniste, elle reconnaît son erreur et s'incline humblement devant la suprématie de la Foi.

Après les visites d'usage, d'accord avec M. le curé, nous commençons la mission le lendemain, dimanche, à la messe paroissiale. L'occasion ne pouvait être plus favorable, car le concours des fidèles était immense. Une fois la mission ouverte, il n'y a pas de danger ici que l'assistance décline. Qu'il pleuve ou qu'il vente, n'importe, les gens accourent et remplissent les églises. Le dimanche et le jeudi, pour des raisons que nous expliquerons tout à l'heure, l'auditoire s'augmente considérablement. Dans beaucoup de paroisses, nous avons été obligés de dresser des tentes autour des églises pour suppléer à leur insuffisance à contenir la foule. Et que l'on ne croie pas que ce soit, chez les habitants de ce pays, un enthousiasme éphémère ! non, il est stable comme le principe qui l'engendre, leur haute estime pour les bienfaits de Dieu. De là cette patience sans mesure quand il s'agit de la confession. Une fois convenablement disposés à l'absolution, par les caté-

chismes assidus qu'ils écoutent avec la plus religieuse attention, ils se voient obligés d'attendre quelquefois six, huit, dix jours, avant de pouvoir s'approcher du saint tribunal. Pendant ce temps, il leur faut supporter les frais de logement, bien des incommodités, la pénurie des vivres et quelquefois même les rigueurs de la faim. Car ce que nous avons déjà dit, que des personnes attendent des jours entiers sans manger pour se confesser, est chose commune dans toutes nos missions. En présence de ces sacrifices de la part des fidèles, le missionnaire se reprocherait de se limiter au travail qu'exige le devoir. Il surmonte la fatigue, les privations, le sommeil, pour leur procurer plus tôt la faveur qu'ils attendent si vaillamment; d'autant plus qu'il ne s'agit pas, en général, de justes à diriger dans les voies de la perfection, mais de pécheurs à ramener à la vie de la grâce, *non veni vocare justos sed peccatores*.

III. *Vices dominants*. — Le vice le plus répandu dans ces contrées est l'ivrognerie. Un grand nombre de personnes des deux sexes consacrent leur vie au travail de la distillation, à torturer la canne à sucre pour en extraire l'eau-de-vie. C'est d'ailleurs un métier fort lucratif, d'un gain sûr et permanent. Les *sagues*, c'est-à-dire les maisons où l'on fabrique l'eau-de-vie de canne, abondent dans les villages comme dans la campagne; les unes fonctionnent au grand jour, avec patente du gouvernement; les autres, dans l'ombre, en cachette, par contrebande. De là l'occasion de s'enivrer. Aussi ce vice a-t-il envahi toutes les classes de la société, moins cependant la classe aisée que la classe populaire. Les jeunes gens, comme l'homme mûr et le vieillard, lui payent leur tribut; le sexe féminin lui-même a aussi ses victimes.

Après l'ivrognerie, ou plutôt avec l'ivrognerie, il faut nommer la danse. Nous devons faire ici une mention spéciale de certaines coutumes, plus intimement liées à ces sortes de plaisirs. La première est celle qu'on décore

sacrilègement du nom de saint Jean. Ce grand saint, dont la mission fut de prêcher la pénitence aux hommes, doit trouver bien étrange le culte dont on prétend l'honorer à l'occasion de sa fête au 24 juin. Les divertissements et les festins se succèdent quelquefois pendant huit à quinze jours. Et l'âme de ces fêtes, c'est le bal ; on danse le jour, on danse la nuit, dans les maisons, dans les rues, sur les places, partout où l'on peut se réunir. On dirait que l'esprit d'Hérodiade se perpétue à travers les âges. Le fait suivant montrera avec quelle frénésie ces pauvres gens se livrent à la danse. Pour se créer des ressources, certaines municipalités ont eu l'idée d'établir un impôt de 20, 25, 30 francs sur chaque bal. Or, dans une localité, quand le trésorier municipal réclama l'impôt après les fêtes, le directeur lui remet celui d'un seul bal, disant « qu'il ne doit pas davantage, puisque, pendant les huit jours, la danse n'avait pas discontinué ».

La classe populaire célèbre une autre fête qui a beaucoup de rapports avec la Saint-Jean, le baptême des *guaguas*. Guagua est le nom d'un petit quadrupède amphibie. Les gens appellent aussi de ce nom une poupée de pâte, cuite au four comme le pain ordinaire, et représentant une petite fille. Sent-on le besoin de danser ? Vite on prépare la guagua, on choisit le parrain et la marraine et on lance les invitations. Quand les invités sont réunis autour de la *guagua*, on procède à l'élection de celui qui doit faire le rôle de prêtre, élection qui tombe toujours sur le plus bouffon des assistants. Alors commence la parodie sacrilège des cérémonies du baptême, toujours suivie de libations, de diners, de danse, etc... Il arrive parfois que cet étrange ministre, affublé de nippes ridicules, procède au mariage simulé entre les personnes présentes à la fête. A leurs yeux, ce n'est qu'un jeu, mais en réalité un jeu d'enfer.

Beaucoup perdent leur santé dans ces orgies, tant il est vrai que le désordre porte avec lui son châtiment, et ce

châtiment ne se fait pas toujours attendre. Nous en avons eu une preuve terrible dans la paroisse du Hato. Nous y commençâmes la mission à l'approche de la Saint-Jean. Sachant les tristes habitudes du pays, nous exhortâmes les fidèles à renoncer à ces divertissements et à profiter des jours de salut que Dieu leur ménageait dans sa miséricorde. Au sortir du sermon, une femme, le boute-en-train de l'endroit, railla la simplicité des missionnaires, qui avaient pu croire que la Saint-Jean n'aurait pas lieu. Elle fait les invitations d'usage, et, le moment venu, le bal commença dans sa maison ; mais elle n'avait pas fait deux tours de danse, qu'elle tombe morte aux pieds de son cavalier. En ces mêmes jours, six hommes qui avaient trop sacrifié à Bacchus organisèrent une partie de barque sur le fleuve Magdalena. A peine sont-ils embarqués, que le canot est enlevé par le courant et chaviré : un seul échappa à la mort et revint à Hato apporter la triste nouvelle. On ne méprise pas impunément les grâces divines. D'autres peuvent voir un effet du hasard dans ces événements ; nous, nous y voyons la main de Dieu : *Digitus Dei est hic*.

On comprend que d'autres vices découlent de ceux-ci. Ce que nous venons de dire suffit à prouver les besoins spirituels de ces pauvres gens à la foi vive, mais dont la vertu a besoin d'être soutenue.

IV. *Méthode suivie dans les missions.* — Sauf de légères variantes réclamées par les circonstances, le Directoire des missions a été religieusement observé. Le lever et l'oraison avaient lieu aux heures de la communauté. A cinq heures et demie, la première messe, suivie d'une instruction morale, à la fin de laquelle avait lieu la seconde messe, avec récitation du premier chapelet par le peuple. A dix heures, les fidèles se réunissent de nouveau, au son de la cloche, pour l'adoration du Saint Sacrement et le deuxième chapelet. Le catéchisme des enfants se faisait à deux heures, et enfin, à cinq heures et demie du soir, le grand sermon

précédé des avis, de la glose et du troisième chapelet. Le tout se terminait par un cantique en rapport avec le sujet traité dans la prédication. Pour l'ordinaire, nous n'allions pas au confessionnal les premiers jours, afin de laisser aux fidèles le temps de préparer leurs confessions, qui, presque toutes, étaient générales. Les jours de communion, un missionnaire récitait à haute voix, pendant la messe, les prières de la préparation et de l'action de grâces.

Comme nous l'avons dit déjà, il y avait deux jours de la semaine où l'affluence était extraordinaire : le dimanche et les jours de fête, parce que les gens de la campagne assistaient en foule à la messe paroissiale; et le jeudi, à cause de l'adoration du Saint Sacrement et de la bénédiction des enfants, des objets de piété, des animaux, etc. Des milliers de personnes accouraient à cette cérémonie : les unes par curiosité, les autres par le désir de faire bénir leurs enfants et tout ce qui leur appartenait. La place de la localité se transformait en un véritable champ de foire, où se trouvaient rassemblés pêle-mêle chevaux, bœufs, moutons, poules et autres volatiles de basse-cour. La cérémonie ne se faisait pas toujours sans quelques petits incidents : c'était un cheval ou un veau qui s'échappait et jetait le désordre dans la foule; c'était une autre circonstance qui venait enlever au sérieux de l'acte et provoquer l'hilarité. Ainsi, une fois, lorsque gens et bêtes furent alignés dans l'ordre indiqué d'avance, le missionnaire remarqua une bonne vieille qui tenait une branche de cacaotier sur laquelle son perroquet était perché. Les prières de la bénédiction finies, le missionnaire commençait l'aspersion des objets au milieu du silence général, quand tout à coup le perroquet lui crie de sa plus forte voix : « Veux-tu du chocolat? quieres cacao? » Inutile de dire quel éclat de rire parcourut tous les rangs.

V. *Fruit des missions.* — C'est une vérité d'expérience que la mission est un des plus grands bienfaits qui puissent être accordés à un peuple. Que d'âmes, rebelles à la touche

ordinaire de la grâce, ne peuvent résister à l'efficacité d'une mission et rentrent en grâce avec Dieu ! A la vérité, cette réconciliation ne rend pas le pécheur impeccable, mais on ne peut nier que beaucoup de ces conversions ne soient durables. Je demandais un jour à l'un de ces convertis, adonné autrefois à la boisson, s'il avait été fidèle à ses promesses : « Ah ! mon Père, dit-il, je suis sorti si effrayé du sermon où vous avez maudit l'eau-de-vie plus de quarante fois, que je n'en ai pas bu une goutte depuis deux ans ! » Que d'exemples semblables ne pourrait-on pas citer !

Dans les onze missions dont nous venons de parler, nous avons entendu la confession de 14 879 personnes, tant enfants qu'adultes ; et, parmi ces derniers, il y en avait qui ne s'étaient pas approchés des sacrements depuis quinze, vingt ou trente ans. Dans deux ou trois paroisses, nous trouvâmes des personnes de vingt à cinquante ans qui n'avaient pas fait leur première communion, d'autres même ne s'étaient jamais confessées. Grâce à la mission, elles s'approchèrent toutes du tribunal sacré avec les meilleures dispositions, avec un sentiment profond de leur indignité ; témoin ce pauvre Indien qui, après une bonne confession, voulut se réconcilier plusieurs fois encore avant de communier, disant comme le centurion de l'Évangile, qu'il était indigne de recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Non enim sum dignus.*

A cause de circonstances défavorables que je ne mentionnerai point, le nombre des mariages ne s'éleva qu'au chiffre de quatre cent vingt-cinq, auquel il convient néanmoins d'ajouter deux cents qui eurent lieu immédiatement après notre départ, et doivent être comptés au nombre des fruits de la mission. La cause principale des unions illégitimes, c'est la pauvreté ; beaucoup n'ont pas de quoi payer les droits qu'on exige d'eux, parfois peut-être avec trop de rigueur.

La revalidation des mariages fut encore un des heureux

effets de la mission. Il est à peine croyable combien sont nuls, en certains endroits, pour des empêchements cachés par ignorance ou par malice ! Or, la grâce de la mission, en éclairant l'intelligence, touche le cœur et le pousse à dévoiler tous ses secrets pour assurer le salut éternel.

Il est hors de doute que l'ignorance religieuse exerce une influence désastreuse sur le peuple : c'est une des causes principales des maux qui affligent la société et de la perte éternelle d'une infinité d'âmes. Or, les missionnaires la combattent énergiquement et dans les sermons, et dans les catéchismes, et dans les gloses, rappelant aux hommes leurs devoirs envers Dieu, envers leurs semblables et envers eux-mêmes. Et ce résultat est d'autant plus appréciable que l'ignorance est plus profonde. Pour l'atteindre, nous dûmes établir des catéchistes qui enseignèrent aux gens les choses nécessaires pour recevoir les sacrements valablement et pour en tirer des fruits. Nous répandîmes aussi à profusion un résumé très court de la doctrine chrétienne sur les principaux mystères de la foi, sur la Pénitence et l'Eucharistie, appelé *Doctrine des missionnaires* ; résumé qui parut si utile, que des curés le firent imprimer à vingt mille exemplaires, et que Mgr l'évêque de Popayan en fit l'éloge dans son instruction sur les catéchismes. Enfin nous mîmes en œuvre tous les moyens possibles d'instruire ces pauvres âmes, et, certes, non sans raison. En certains endroits, non seulement des enfants, mais des personnes âgées, ne savent même pas le *Pater*.

A mesure que la science religieuse pénètre l'intelligence, la volonté devient moins rebelle à l'autorité de l'Église et le cœur plus docile aux pieux mouvements de la grâce. De là ces abjurations nombreuses du libéralisme dès que les fidèles surent que le Saint-Siège l'avait condamné ; de là la disparition de scandales publics qui étaient une école permanente de démoralisation pour la jeunesse ; de là enfin ces restitutions de toute sorte, qu'on n'avait pu obtenir jus-

qu'alors, de biens injustement ravis aux églises, aux communautés et aux particuliers.

Joignons encore à ces fruits, déjà si consolants, le réveil de l'esprit de foi et de prière, l'amour du culte de la croix et la pratique des vertus chrétiennes. L'exercice du chemin de la croix est devenu la dévotion de prédilection des paroisses évangélisées; les fidèles le faisaient tous les jours pendant la mission pour s'exciter à la contrition de leurs péchés, et pour gagner, en faveur des âmes du purgatoire, les nombreuses indulgences qui y sont attachées. Le respect du signe sacré de notre rédemption est resté profondément gravé dans les âmes. Plusieurs années après ces saints exercices, nous eûmes la consolation de voir les croix de missions, élevées comme des monuments visibles des grandes miséricordes du Seigneur, entourées de lumière pendant la nuit, et les fidèles les saluant, les baisant pieusement en passant, ou s'agenouillant à leur pied pour réciter une prière. Voilà, nous sommes-nous dit, les fruits de la mission! C'est là l'œuvre de Dieu, à qui appartiennent tout honneur et toute gloire dans les siècles des siècles : *Cui omnis honor et gloria in sæcula sæculorum.*

*Lettre de la sœur BARROY, fille de la Charité,
à la très honorée Mère HAVARD.*

Loterie de bienfaisance.

Hôpital de Pasto (Colombie), le 8 janvier 1893.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Le premier jour de l'an avait été désigné par Monseigneur l'évêque lui-même pour la loterie de charité, ou bazar, comme on dit ici. A la sortie de la messe de la cathédrale, Monseigneur et les autorités civiles, accompagnés de la musique, sont venus à l'hôpital. La présidente du bazar,

avec plusieurs membres de sa famille, avait fait les frais de l'ornementation du salon où devait se faire l'ouverture de la cérémonie.

Après le premier discours, débité par un jeune homme qui vient de faire ses études à Bogota, Mgr l'évêque prit la parole, et chacun l'écouta avec un religieux intérêt ; puis des chants mélodieux se firent entendre, et les *rifas* ou loterie commencèrent.

Ces *rifas* ont produit près de six cents piastres. Il faut dire aussi, ma très honorée Mère, que le préfet nous avait donné une très jolie vache ; un autre richard du pays avait donné un jeune cheval, évalué deux cents piastres. Ces beaux exemples furent suivis : on nous fit don de trois autres bêtes à cornes, et enfin de deux perroquets, qui jasaient à qui mieux mieux au son de la musique et mirent de l'entrain dans la cérémonie. Il va sans dire que toutes ces bêtes ne parurent qu'au temps opportun. Nous connaissons ici les belles manières, et on se conduit en conséquence.

Les nouvelles de notre petite communauté sont bonnes.

Permettez-moi, ma très honorée Mère, de vous offrir l'expression de mon affection respectueuse et filiale, ainsi que celle de toutes mes compagnes.

Sœur BARROY,

I. f. d. l. C. s. d. p. M.

PROVINCE DU BRÉSIL

LA SITUATION RELIGIEUSE AU BRÉSIL

LES PRÊTRES DE LA MISSION ET LES FILLES DE LA CHARITÉ

L'excellente revue *Les Missions catholiques* (numéro du 4 novembre 1892) donne sur le Brésil et sur les œuvres des Missionnaires et des Filles de la Charité dans ce pays quelques détails intéressants. Ils font partie d'une étude générale sur les Missions catholiques par M. L.-E. Louvet, des Missions étrangères.

Le Brésil, qui couvre une étendue de pays presque égale à toute l'Europe (8 237 218 kilomètres), n'a pourtant que 14 002 355 habitants, sur lesquels 860 000 Indiens convertis et 1 200 000 sauvages demeurés païens.

Sous le rapport religieux, le Brésil forme une province ecclésiastique : archevêché, Bahia, avec onze suffragants. La population catholique totale est de 10 800 000 âmes. Les douze diocèses du Brésil n'ont, à eux tous, que quinze cents paroisses, dont quelques-unes d'une étendue absolument disproportionnée. Ainsi, dans le diocèse de Cuyaba, province de Matto-Grosso, il n'y a que vingt paroisses et vingt-six prêtres, pour un pays qui couvre 1 379 654 kilomètres carrés, trois fois l'étendue de la France. Le diocèse de Para, le plus vaste probablement du monde catholique, embrasse la province de Para et celle de l'Amazone, au total 3 046 752 kilomètres carrés, le tiers de l'Europe. Pour desservir les 280 000 catholiques et les 600 000 sauvages païens, dispersés sur cet immense territoire, l'évêque de Para n'a que quatre-vingts prêtres séculiers et seize missionnaires ! Cette pénurie effrayante de prêtres explique ce que je vais dire de la situation religieuse au Brésil.

Comme dans presque tous les pays de langue portugaise, la situation religieuse au Brésil laisse beaucoup à désirer.

La faute n'en est pas à l'Église, mais aux gouvernements francs-maçons, héritiers des traditions de Pombal. Depuis un siècle et demi, le pouvoir civil, au Brésil, a tout fait pour annuler le clergé en l'asservissant; il faut bien reconnaître qu'il n'y a que trop réussi, sauf d'honorables exceptions, et les évêques ont les mains liées pour réformer les abus.

On se rappelle ce qui arriva quand les évêques d'Olinda et de Para voulurent, il y a une vingtaine d'années, interdire aux francs-maçons de se mêler de l'administration des confréries paroissiales. Traduits devant une prétendue cour de justice, composée de libres-penseurs, les deux confesseurs de la foi furent condamnés, de ce chef, à cinq ans de travaux forcés. Il est vrai que l'empereur dom Pedro, qui n'avait pas eu le courage de soutenir les deux prélats, eut au moins l'humanité de commuer les peines en cinq ans de forteresse, et qu'au bout de quelques mois il leur fit grâce entière; mais le jeune et vaillant évêque d'Olinda, Mgr Vital d'Oliveira, était frappé de mort, empoisonné par l'ordre des Loges; il vint mourir en France, et tous les évêques du Brésil purent entrevoir le sort qui attendait ceux des premiers pasteurs qui voudraient faire leur devoir d'évêque.

Je suis heureux de signaler un certain mouvement de réaction religieuse, qui date de vingt à trente ans. Prenant le mal à sa source, la formation défectueuse du clergé, les évêques ont confié aux fils de saint Vincent de Paul la direction de plusieurs séminaires, d'où sortiront désormais des prêtres instruits et pieux. Malheureusement le nombre des ouvriers qui se présentent pour travailler à la vigne du Seigneur est encore bien petit, puisque le séminaire de Rio, le plus important du Brésil, ne comptait encore, il y a quelques années, que *dix-huit* élèves. De concert avec les évêques, les Lazaristes ont organisé des retraites pastorales, qui exercent chaque année une heureuse influence sur l'esprit du clergé. Enfin ils ont ouvert plusieurs collèges, pour la formation chrétienne des jeunes gens du monde.

Collège et séminaires remédieront au grand mal de l'Église du Brésil, qui est l'ignorance. Il est donc permis désormais de concevoir quelques espérances pour la réforme du clergé et la renaissance de la religion dans ce pays.

Les prêtres de la Mission ne sont pas seulement professeurs au Brésil; dans un pays où les prêtres, et surtout les prêtres zélés, font défaut, ils ont dû se faire missionnaires pour évangéliser ces populations abandonnées. Souvent ils voyagent vingt ou trente jours à cheval, au milieu de dangers et de privations de toute sorte, afin d'aller, pendant quelques semaines, offrir les secours de leur ministère à des populations qui sont quelquefois des années entières avant de recevoir la visite du prêtre. Aidés des sœurs de Saint-Vincent de Paul, qui s'occupent de l'assistance des pauvres, de la tenue des hôpitaux et de l'instruction des jeunes filles, chose absolument nouvelle au Brésil, ils font connaître et respecter partout le nom de France, trop souvent compromis par les rares nationaux que nous envoyons à l'étranger. « Vous vous croyez le premier peuple du monde, disait un jour un Brésilien à un voyageur français, parce que vous nous fournissez quelques cuisiniers qui savent préparer une sauce, et l'on se moque avec raison de votre fatuité. Heureusement que vous avez vos admirables missionnaires pour relever le prestige de votre patrie et faire aimer la France. »

*Lettre de la sœur MANTEL, Fille de la Charité,
à la très honorée Mère HAVARD.*

Belle mission aux malades de l'hôpital Santa Casa da Misericordia.

Rio de Janeiro, le 25 décembre 1892.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Nous avons vu tout récemment ce que l'on voyait du temps de Notre-Seigneur : l'Évangile annoncé aux pauvres,

aux malades, aux boiteux, à toute âme de bonne volonté. S'ils n'ont pas été guéris miraculeusement de leurs maladies et infirmités corporelles, beaucoup, le plus grand nombre de nos chers malades, ont trouvé un remède aux infirmités spirituelles. C'est un besoin pour mon cœur, ma très honorée Mère, de vous dire notre part de consolation à l'occasion d'une mission de huit jours donnée dans notre vaste hôpital de la Santa-Casa à nos chers malades et aux nombreux employés qui en font le service domestique.

J'ai exprimé au digne M. Hehn, supérieur du Castello, le désir de cette mission; il accéda de tout son cœur à ma pieuse demande. Je l'avais appuyée en m'autorisant de l'agrément de notre respectable *provedor*, qui y a applaudi, voyant dans cette mesure le bien et le salut de beaucoup d'âmes. A notre grande joie et satisfaction, les fruits de salut ont dépassé nos espérances.

Quatre centres de prédication ont été établis, afin de ne pas priver les nombreuses âmes qui viennent s'abriter sous les murs de la Santa-Casa pour y trouver des remèdes à leurs maux corporels. Dans ces jours de salut, quatre médecins spirituels ou quatre prédicateurs ont été choisis pour évangéliser tous nos infirmes, qui étaient de tout sexe, de toute couleur, de toute nation.

Le digne et respectable M. Bareil a prêché à la chapelle interne dite des Sœurs et des malades. Environ quatre cents de nos chers malades convalescents s'y rendaient avec cet empressement religieux observé dans toutes les missions pour entendre la parole de Dieu. Les instructions avaient lieu deux fois le jour, à sept heures du matin et à six heures du soir. Le matin, ils s'y préparaient par l'assistance à la sainte messe, pendant laquelle ils récitaient le chapelet avec une sœur, qui en dirigeait la récitation en leur assignant des places; le soir, ils s'y rendaient avec tant d'empressement que la sœur pouvait leur faire réciter le rosaire avant la prédication. Nous attribuons en grande

partie les fruits de la mission à la protection de la sainte Vierge, qui a été tant invoquée dans ces jours de salut. Les conversions ont été si nombreuses que toute la maison en a été embaumée, je dirai même toute la ville; plusieurs journaux ont inséré des articles édifiants sur cet heureux événement.

Le bon M. Hehn s'était réservé la prédication dans une infirmerie de femmes, où les malades convalescentes et quelques-unes qui pouvaient être transportées sur leur lit, des infirmeries voisines, allaient augmenter son auditoire, qui comptait environ cent quatre-vingt-dix à deux cents malades. Ici aussi des fruits admirables de salut se sont produits, au grand contentement de tous.

Un troisième prédicateur, M. Silva, jeune et dévoué missionnaire, a eu pour mission la gracieuse réunion de nos valétudinaires femmes, qui représentent un âge respectable et dont quelques-unes atteignent la centaine d'années. Ces bonnes vieilles étaient ravissantes aux yeux de leur sœur de salle, qui avait un vrai plaisir à les revêtir d'habits plus décents pour le moment de la prédication, qu'elles écoutaient avec une attention très grande. Elles s'entretenaient ensuite de ce que le *santo missionario* avait dit, avec les propos les plus originaux qui décelaient la foi vivante encore dans leur cœur, mais qui, hélas! était bien endormie. Ici aussi la grâce a agi fortement sur ces natures usées par l'âge et par la misère. Elles étaient environ soixante.

Le quatrième centre était dans une chirurgie de femmes, où bon nombre d'opérées et des fracturées ne pouvaient se mouvoir; plus de soixante femmes et filles composaient cet auditoire, qui avait aussi son côté intéressant. M. Rocha, digne prêtre séculier, formé dans un séminaire dirigé par les fils de saint Vincent, et tout rempli de l'esprit sacerdotal, a su, par la force de sa parole et l'onction si pieuse qui en découle, inspirer la crainte avec la confiance à ces pauvres âmes qui ont connu bien des périls et toutes sortes de malheurs.

Beaucoup d'hommes de nos infirmeries de médecine et de chirurgie, étant trop gravement malades, étaient retenus dans leurs lits ; ils ne pouvaient par conséquent assister aux instructions qui se faisaient à la chapelle. Ils ont néanmoins profité de la mission, qui était permanente dans les infirmeries, par les récits qu'en faisaient ceux qui avaient le bonheur d'entendre les prédications ; de cette manière, ils se disposaient aussi bien que leurs camarades à recevoir les sacrements.

Après les trois premiers jours de la mission consacrés à la préparation à la confession, de nombreux confesseurs sont venus prêter leur zélé concours à nos dignes missionnaires. Il était touchant, ma très honorée Mère, de voir ces pauvres pécheurs sortir baignés de larmes, quelques-uns en sanglots, du bain salutaire de la pénitence ; j'en ai vu moi-même quelques-uns pleurer ainsi. Il me semblait que le ciel se réjouissait du retour à Dieu de ces pauvres pécheurs qui avaient suivi leurs passions. Ceux qui quittaient l'hôpital pour reprendre leurs rudes travaux s'en allaient en remerciant Dieu du bonheur qu'ils éprouvaient, faisant retentir les longs corridors de la Santa-Casa des accents de leur reconnaissance et protestant de leurs bons propos pour l'avenir ; ils promettaient qu'ils entendraient la sainte messe tous les dimanches et jours de fête commandées, qu'ils se confesseraient à Pâques, vivraient chrétiennement et n'oublieraient jamais les heureux jours de la mission !

Les confessions et les communions, pendant la petite mission, ont été nombreuses, environ huit cent vingt, y compris celles de nos employés, qui ont toujours donné l'élan pour l'accomplissement des devoirs de la mission. Que Dieu soit à jamais béni de toutes ses miséricordes envers des âmes qui nous étaient confiées pour les soins du corps ! Quelle reconnaissance ne lui devons-nous pas pour tant de grâces répandues sur la maison de la Santa-Casa da Misericordia !

Cette mission a été clôturée par l'administration du sacrement de confirmation qui a été donné à quatre cent trente-deux employés, malades ou enfants; vingt ecclésiastiques ont accompagné Monseigneur dans cette cérémonie touchante. Environ deux cents malades ont été confirmés dans la chapelle. On avait établi cinq centres de confirmation, auxquels on se rendait en procession en chantant les litanies des saints. Dans les infirmeries, c'était un spectacle touchant de voir tous les malades qui étaient couchés devenir l'attention de Sa Grandeur, qui leur parlait avec tant de bonté, s'apitoyant sur leurs souffrances, que les larmes en venaient aux yeux.

Les nombreux ecclésiastiques dont je viens de parler sont de nations différentes; chacun d'eux était heureux d'être le parrain des confirmés de sa nation. C'a été un cas fortuit ménagé par la Providence, et qui ne laisse pas d'avoir son côté intéressant, d'autant plus que Sa Grandeur était charmée d'avoir pour chaque nouveau parfait chrétien un parrain digne de l'être à tous égards.

Combien Monseigneur était heureux, ma très honorée Mère, d'avoir confirmé toutes ces âmes! Elles sont sans doute une bien minime portion de son troupeau, mais elles étaient bien préparées par la mission. Oh! comme il a encouragé ses prêtres à être toujours zélés pour travailler au salut des âmes, qui se perdent en grand nombre à cause de leur ignorance des choses du salut; il a aussi encouragé nos Sœurs. Monseigneur a été touché de voir les soins qui sont donnés aux nombreux malades avec tant de dévouement.

Ce digne prélat a surtout témoigné sa reconnaissance et son admiration à notre bon et distingué *provedor* d'avoir laissé agir la religion par la mission et l'administration des sacrements, seuls moyens de régénérer cette société ouvrière à qui l'oubli de tous devoirs religieux a été si préjudiciable.

M. le *provedor* avait voulu être informé du jour de la confirmation ; Son Excellence voulait honorer cette cérémonie de sa présence, et être le parrain de nos orphelins qui devaient être confirmés. Il s'appelle leur Père, et a pour ces enfants des tendresses vraiment paternelles, qui ne se bornent pas à des témoignages d'affection passagère. Il prend des mesures pour leur donner un moyen d'existence par un sérieux apprentissage. Ce digne *provedor*, que nous honorons comme un père, est bon chrétien. Après avoir occupé les premières dignités de l'empire, il ne dédaigne pas maintenant d'aller à la rencontre de toutes les misères, pour mettre à leur portée le soulagement qu'elles réclament.

Nos nombreux employés — ils sont cent quarante environ — ont voulu offrir, comme témoignage spontané de leur reconnaissance, un magnifique écrin contenant une riche croix d'ivoire à leur bien-aimé prédicateur, le respectable M. Bareil ; selon eux, ce souvenir devait être comme un garant de leur fidélité aux bonnes résolutions qu'ils avaient prises pendant ces jours de salut.

C'est un léger crayon, ma très honorée Mère, du bien qui s'est fait. Je désirais le placer sous vos yeux pour vous assurer que vos nombreuses (pas assez nombreuses pourtant) filles de la *Santa-Casa* sont heureuses de procurer le salut des âmes en donnant leurs soins aux malades. Pendant la mission, leur dévouement a été sans bornes pour procurer à ces pauvres gens la facilité d'entendre la parole de Dieu. Nos nombreux médecins, touchés de cette bonne volonté, ont accordé de leur côté ce qu'ils ont pu, laissant des exigences du service médical ce qui n'était point préjudiciable au bien des malades.

Veuillez agréer l'assurance de la parfaite soumission avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

Sœur MANTEL,
I f. d. I. C. s. d. p. M.

*Lettre de M. BARTHÉLEMY SIPOLIS, visiteur de la province
du Brésil, à M. A. FIAT, Supérieur général.*

Détails sur la mort de M. Joseph Hehn, prêtre de la Mission,
décédé à Rio-de-Janeiro, le 16 janvier 1893.

Rio-de-Janeiro, 26 janvier 1893.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Le télégramme qui vous a annoncé la mort de notre regretté confrère M. Joseph Hehn¹ a dû être pour vous, mon Père, un coup bien sensible, et il doit vous tarder de recevoir quelques détails sur ses derniers moments. Nous, qui l'avons vu mourir, nous en sommes encore émus, et son décès, presque subit, est pour tous un mystère ; pour moi, qui l'ai vu de plus près, c'est un mystère de la bonté et de la miséricorde de Dieu.

Aucune mort ne m'a tant impressionné, depuis trente-huit ans que je suis au Brésil, d'où j'ai vu partir pour le ciel un si grand nombre d'excellents missionnaires, trop tôt ravis à notre affection et aux immenses besoins des œuvres et des âmes qui nous sont confiées. La mort de ces vrais enfants de saint Vincent a été, comme celle de notre bienheureux Père, précieuse devant Dieu ; celle du bon M. Hehn l'est aussi.

C'est Dieu qui l'a voulu : c'est donc avec une humble et filiale soumission que nous baisons la main qui nous frappe.

Rien ne faisait prévoir cette mort prématurée ; aucune épidémie ne régnait dans le pays ; l'état sanitaire du vaste hôpital da Santa-Caza était satisfaisant. On venait de donner, dans cette grande maison, une retraite générale qui avait produit d'excellents fruits ; tous se réjouissaient

1. M. Joseph Hehn était né à Cologne le 23 février 1848. Il avait été reçu dans la Congrégation de la Mission le 12 octobre 1868.

encore des précieux résultats de cette petite mission. Elle fut la couronne de notre cher défunt.

Plus fatigué qu'à l'ordinaire, M. Hehn me demanda d'aller faire sa retraite annuelle dans notre maison de Petropolis et de s'y reposer un peu. Je lui accordai cette autorisation, et le pressai même de réaliser sans délai son juste désir. Il préféra terminer les visites de bonne année, qu'il avait commencées, et dont il profitait pour régler des comptes qu'il avait avec un assez grand nombre de personnes.

Devant aller moi-même à Petropolis le 8 janvier, je l'invitai à venir avec moi. Il n'était pas encore prêt.

Je partis le 9 de grand matin ; il employa cette journée à continuer ses visites, et rentra un peu tard à la maison, plus fatigué que jamais. Ce fut dans la nuit du 9 au 10 janvier qu'un violent accès de fièvre pernicieuse sembla le foudroyer.

Le 10 au soir, un ami venu de Rio à Petropolis me donna cette triste nouvelle. Je partis le lendemain et j'allai directement à notre maison de Santa-Caza, où je trouvai notre cher malade sur son lit de douleur. Les médecins que j'y rencontrai me dirent qu'il était mieux que la veille et qu'il y avait espoir de guérison.

Hélas ! cette lueur d'espérance s'évanouit bien vite.

Le 12, dans la matinée, le mieux semblait se confirmer ; mais, le soir, notre cher malade était dans un état plus grave. Je ne le quittai plus. Confrères et infirmiers, nous nous partageâmes la nuit pour le veiller. Un des médecins qui le soignait, se retirant vers les dix heures, me dit en particulier que le cas lui paraissait désespéré. La nuit fut pénible ; le cher patient, plein de résignation, ne put jouir d'un moment de sommeil ni de repos : il se sentait suffoqué. Il conservait la plénitude de sa connaissance et de toutes ses facultés, et tenait, dans ses souffrances, son cœur uni à Dieu.

Dans la matinée du 13, plusieurs médecins de ses amis vinrent le visiter ; ils eurent diverses conférences. On observa tout ce qu'ils prescrivirent, mais tout fut inutile.

Je profitai d'une occasion favorable pour lui conseiller de recevoir les derniers sacrements. « Si vous le jugez nécessaire, me répondit-il, je me préparerai à recevoir l'extrême-onction aujourd'hui et le saint viatique demain. — Il me semble mieux, lui dis-je, que vous receviez cette nuit même le saint viatique et l'extrême-onction. La visite du bon Dieu ne peut vous faire que du bien. — Vous avez raison, ajouta-t-il, c'est ce que j'ai enseigné aux autres, il faut le pratiquer maintenant : je vais préparer une petite confession générale, et, si le bon Dieu m'appelle, je serai prêt à partir. Que sa sainte volonté soit faite !... »

Il était plus de huit heures quand je lui apportai le saint viatique. Avant de le recevoir, il renouvela les saints vœux, demanda pardon de toutes les peines qu'il avait pu faire à ses supérieurs, à ses égaux et à ses inférieurs.

Il ajouta qu'il mourrait avec la consolation de n'avoir refusé aucun service, surtout à ses supérieurs.

Après quelques minutes d'action de grâces, il reçut l'extrême-onction, répondant à toutes les prières jusqu'à la fin. Puis il demanda qu'on me laissât seul avec lui. Les confrères et amis qui étaient restés jusqu'à cette heure se retirèrent à ma prière. La grâce des sacrements produisit une réaction favorable en notre cher malade. Il était recueilli et semblait se reposer dans le calme de l'union avec Dieu. Il me fit signe de m'approcher davantage et me fit plusieurs recommandations importantes. Je le priai de se reposer pendant que j'allais les écrire.

Quand je revins auprès de lui, il me mit au courant de plusieurs affaires qu'il laissait inachevées et des comptes qu'il n'avait pu régler. Il n'oublia rien d'important. Il était plus de minuit quand je le quittai pour aller prendre un peu de repos.

Quel repos, mon Dieu, pouvais-je prendre ! Le corps, sans doute, était accablé de fatigue et le cœur brisé de douleur. Mais je ne pouvais me faire à la pensée de perdre ce cher confrère ; je ne pouvais me résigner à la pensée de sa mort : cette épreuve me semblait impossible, et cette crainte me retirait tout sommeil.

Je célébrai, de grand matin, la sainte messe pour demander au divin Maître l'acceptation de sa très sainte volonté : pour le cher malade la grâce de la patience et de l'abandon à la volonté de son Père céleste ; pour nous, celle de boire jusqu'à la lie, s'il le fallait, le calice d'amertume qu'il nous préparait.

Je retrouvai dès le matin le malade dans une extrême faiblesse. Je rendis grâces à Dieu d'avoir insisté la veille pour la réception des sacrements.

Les facultés étaient très affaiblies. Il avait déjà oublié une importante recommandation qu'il m'avait faite la veille, en me priant de faire venir un notaire et de préparer une procuration qu'il devait signer lui-même pour une affaire de grave conséquence. Le notaire arriva, la procuration était prête, et, quand je lui dis qu'il était nécessaire de la signer, il me répondit : « Mais je ne puis plus me relever ! — Allons ! bon courage ! je vous aiderai, je vous soutiendrai le bras et la main, et vous signerez la procuration que vous m'avez demandée. »

Je le soulevai, je soutins son bras et sa main ; le notaire lui mit la plume à la main, tint le livre incliné, et M. Hehn put écrire son nom pour la dernière fois.

Dès ce moment, l'agonie sembla commencer. Il conservait encore sa connaissance et répétait les oraisons jaculatoires qui lui étaient suggérées ; mais les suffocations plus fréquentes lui causaient d'atroces douleurs. Il fut repris, à onze heures, d'un violent accès de fièvre qui amena le délire et de fortes agitations.

Toutes les prières du Rituel pour les agonisants furent

récitées, et quelques-unes répétées. L'agonie se prolongea jusqu'à six heures du soir. Je lui renouvelai plusieurs fois l'absolution. A la dernière heure, la fièvre tomba, l'agitation se calma; une extrême faiblesse lui succéda. Sept prêtres, confrères et amis, étaient près de son lit d'agonie.

Un dernier soupir sembla être le signe du départ pour la céleste patrie. Une dernière absolution accompagna son âme. Elle entra dans son éternité purifiée par cette rosée du précieux sang de Jésus-Christ qui l'avait rachetée et qui lui procurera la gloire éternelle dans le ciel : c'est notre unique consolation.

Dieu nous l'avait donné, Dieu nous l'a repris pour Lui. Que son saint Nom soit béni ! Aidez-nous, bon Père, à remplir le vide qu'il laisse parmi nous. Bénissez-nous, et tout particulièrement celui qui est toujours votre tout affectionné et dévoué fils et humble serviteur.

BARTHÉLEMY SIPOLIS,

I. p. d. l. M.

PROVINCE DU CHILI

*Lettre de M. RICHARD DURAN, prêtre de la Mission,
à M. A. FIAT, Supérieur général.*

Missions en accompagnant Mgr l'évêque dans sa tournée pastorale.
Autres travaux d'évangélisation dans la campagne. Affluence du
peuple à la Maison diocésaine des Exercices spirituels.

Santiago du Chili, le 29 novembre 1892.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Cette année, très honoré Père, a été bien féconde en travaux apostoliques pour cette mission, malgré notre personnel restreint. Mgr l'archevêque a terminé la visite de toutes les paroisses de son vaste archidiocèse, visite qu'il avait commencée en 1887. Il lui restait à visiter sept paroisses et trois annexes ou succursales. Le 12 novembre de l'année dernière, je l'accompagnai, avec deux Pères de l'Immaculé-Cœur de Marie et trois clercs, jusqu'au commencement du carême de cette année. Nous avons missionné dans toutes les paroisses, y demeurant huit à dix jours. Ces paroisses, situées toutes à la campagne, comptent un très grand nombre d'habitants, dispersés dans les quinze à vingt lieues d'étendue que mesure chacune d'elles; ils ne vivent point dans des villages, mais dans des métairies appartenant à des propriétaires particuliers. Durant les quatre mois de la visite, nous avons confessé 32 000 personnes des deux sexes, dont 20 929 adultes, et réhabilité 220 mariages de personnes qui vivaient dans le péché.

Ces paroisses rurales, se trouvant loin des centres de population, sont habitées par des gens simples et de foi vive.

Bien des fois nous avons été touchés de l'accueil qu'ils faisaient au pasteur et aux missionnaires. L'église de ces paroisses, située dans la campagne et entourée de cinquante à cent maisons, pouvant contenir cependant deux à trois mille personnes, a toujours été remplie. Nous avons été obligés, pour éviter le désordre dans le lieu saint, de donner des numéros à ceux qui venaient se confesser, en sorte que chacun s'approchait du saint tribunal à son tour. Depuis le matin jusqu'à onze heures de la nuit, nous nous voyions entourés d'hommes, de femmes et d'enfants qui venaient de bien loin, de dix lieues quelquefois, à leur église paroissiale pour se confesser. Beaucoup passaient la nuit sous les arbres pour pouvoir, le lendemain, recevoir la sainte communion et la confirmation, puis s'en retourner dans leurs lointaines habitations; beaucoup avaient six ou huit lieues à faire à pied pour rentrer chez eux. Cela vous prouve, mon très honoré Père, la foi de ces pauvres gens. On se croyait vraiment transporté aux temps où Jésus-Christ prêchait l'Évangile à des foules immenses qui le suivaient partout.

M. Olivier et moi, nous avons donné deux missions dans la campagne, dans des métairies appartenant à des particuliers; c'était pour les colons qui habitaient dans un rayon de deux ou trois lieues. Dans la première, nous avons eu 1 100 confessions de personnes de l'un et l'autre sexe, et une splendide première communion de 130 enfants âgés de douze à dix-huit ans. La seconde mission fut également prêchée dans la campagne aux colons d'une autre métairie distante de huit lieues de la paroisse; nous y eûmes 500 confessions et une première communion de 30 enfants. J'ai donné aussi une autre mission dans une métairie des Frères des Saints-Cœurs; 400 personnes y assistèrent et se confessèrent; il y eut six mariages.

De plus, nous avons donné, M. Olivier et moi, cinq retraites à la maison diocésaine des exercices spirituels qui se trouve dans cette contrée. Cette maison est soutenue par

l'archevêché, et spécialement construite pour les pauvres gens du peuple et de la campagne, et elle peut contenir 800 personnes. Une communauté de Sœurs de la Providence est chargée d'entretenir le local et de faire la cuisine pour les retraitants.

Cette maison reçoit généralement par an de 9 à 10 000 personnes pendant les 19 retraites annuelles qu'on y donne. On y rencontre ce que la société a de plus vicieux.

Voici l'ordre de la journée qui est établi : 5 h., lever; 5 h. 1/2, première méditation; 6 h. 1/4, messe; 7 h. 1/2, déjeuner; 8 h. 1/2, deuxième méditation; 9 h. 1/4, répétition des prières et de la doctrine chrétienne; 10 h. à 11 h., instruction sur les commandements de Dieu; 11 h., dîner; 1 h., chapelet et répétition de la doctrine chrétienne; 2 h. 1/2, instruction sous forme de catéchisme sur les mystères de la religion, la confession, la communion et les autres sacrements; 4 h., troisième méditation d'une demi-heure et visite au Saint Sacrement exposé pendant une demi-heure; 5 h., souper; 7 h., sermon sur les vérités éternelles, l'Enfant prodigue, la Passion de Notre-Seigneur, la dévotion envers la sainte Vierge, etc. Après le sermon, on éteint les lumières, on chante quelques versets du *Miserere*, pendant lesquels les retraitants se donnent la discipline, puis on dit la prière du soir, et, à 9 heures, on sonne le coucher. C'est ainsi que les retraitants passent huit jours complets, et le neuvième, après la communion générale et le sermon sur la persévérance, tous retournent dans leurs maisons.

A la première retraite que nous avons donnée, nous eûmes 370 hommes qui tous firent une confession générale; 15 premières confessions et premières communions et 23 réhabilitations de mariages; à la deuxième, 350 hommes, 15 premières confessions et premières communions et 23 mariages; à la troisième, 253 femmes, 10 premières communions et 15 mariages; à la quatrième, 750 hommes, 29 premières communions et 70 mariages; à la cinquième,

enfin, que nous donnons en ce moment, il y a 580 hommes, 27 premières communions et 60 mariages. Tous font habituellement une confession générale, et dès le quatrième jour de la retraite tous les collaborateurs ou confrères viennent pour nous aider à confesser.

Parmi les exercitans, un tiers fait ordinairement des confessions de trois à dix ans, d'autres de dix, vingt, même trente ans et plus, la plupart d'un à trois ans.

Outre les travaux déjà énumérés, nous avons encore donné de petites retraites et missions dans les hôpitaux de nos Sœurs, prêché des premières communions, fait des catéchismes, etc.

Voilà, très honoré Père, comment nous avons rempli notre tâche apostolique durant l'année qui va se terminer. Nous avons encore propagé le scapulaire de la Passion, qui a été distribué à plus d'un millier de personnes dans cette année.

Veuillez prier saint Vincent pour nous, afin que nous soyons de bons ouvriers. Plaise au Maître de la moisson nous envoyer des renforts.

Je suis, mon très honoré Père,

Votre très humble et très obéissant fils

RICHARD DURAN,

I. p. d. l. M.

*Lettre de M. DUHAMEL, prêtre de la Mission,
à M. MILON, secrétaire général de la Congrégation.*

Création de l'école ecclésiastique d'Aréquipa.

Aréquipa, ce 15 février 1893.

MONSIEUR ET BIEN CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Je me rends au désir que vous m'avez manifesté d'avoir quelques détails sur nos œuvres d'enseignement à Aréquipa.

Ce qui fut pour moi une cause de peine et d'affliction à mon arrivée dans ces lointaines contrées d'Amérique fut de voir la triste situation où s'y trouve le clergé. D'un côté, le sacerdoce menacé de disparaître, faute de séminaires capables de procurer le recrutement de bons prêtres; et de l'autre, le clergé sans prestige et sans autorité : je n'en recherche pas les causes. Les évêques, justement inquiets et effrayés de l'avenir de leurs diocèses, se demandent déjà comment ils pourront conjurer le malheur qui les menace. Les enfants de la classe aisée n'aspirent point au sacerdoce, et comme les évêques n'ont point de ressources pour établir et entretenir des séminaires gratuits, exclusivement destinés à cultiver les vocations ecclésiastiques parmi les jeunes gens pauvres, ils voient avec effroi le vide se faire autour d'eux, sans aucun moyen de remplacer tant de prêtres qui disparaissent.

En présence de semblables nécessités, il n'était pas possible à un enfant de saint Vincent de rester dans l'indifférence et les bras croisés. Il y avait certainement quelque chose à tenter pour procurer de bons prêtres par le moyen de séminaires ou de collèges gratuits.

Mais, pas plus que les respectables évêques, les Missionnaires n'avaient pour cela le personnel ni les ressources qui semblaient nécessaires.

Cependant, plein de foi en la bonne Providence, je me hasardai à commencer quelque chose, sans trop savoir à quoi cela aboutirait. Je choisis et je me mis à réunir dans notre petite maison d'Aréquipa une vingtaine d'enfants, pour leur donner les premières leçons de latin. Après avoir, dans le courant de l'année, renvoyé chez eux tous ceux qui n'offraient pas de signes de vocation, j'acceptai l'année suivante un plus grand nombre d'élèves, cherchant le moyen de suppléer autant que possible au manque de professeurs. Or, au commencement de la troisième année, je trouvai que les latinistes les plus avancés étaient déjà suffisamment

capables et assez au fait de la méthode pour faire la classe aux élèves du premier cours ; alors j'eus recours au mode d'enseignement mutuel. Avec cette méthode disparut une des principales difficultés qui semblaient devoir paralyser, si ce n'est rendre entièrement impossible, le développement de l'œuvre. Ce mode d'enseignement est le seul praticable pour nous ; grâce à Dieu, il réussit si bien qu'actuellement un seul confrère suffit pour diriger les études de cette partie de notre école qui correspond au petit séminaire.

Nous pensions d'abord ne conduire nos enfants que jusqu'aux études théologiques. Mais enfin, un confrère très apte à ce dernier enseignement, et en même temps plein de zèle et de dévouement, étant arrivé, il fut décidé qu'on tenterait de s'appliquer à l'entière formation des futurs prêtres, et qu'il y aurait désormais un cours de théologie ; il se chargea de cet essai de grand séminaire, tandis que je demeurai avec le soin des quatre-vingt-dix latinistes qui avaient pour professeurs les élèves de philosophie et de théologie. Quelque hardie que fût cette entreprise, Dieu la bénit d'une manière admirable. En effet, les études du petit comme du grand séminaire ne le cèdent en rien à celles des meilleurs collèges du pays ; grâce surtout au mode d'enseignement que la nécessité nous a fait adopter. Tandis, en effet, que dans les autres établissements d'instruction on cultive trop souvent la mémoire au détriment des autres facultés, nous nous efforçons surtout de développer l'intelligence de l'enfant, en rendant l'enseignement essentiellement pratique par de continuels exercices oraux, au point que les dictionnaires deviennent en grande partie inutiles. Nos enfants prennent part aux examens publics ; ils y provoquent l'étonnement général. « Vos enfants, me disait un examinateur, ne paraissent pas, aux yeux du public, des élèves qui passent l'examen ; ils semblent être des professeurs qui font la classe, et qui la font très bien. » Aussi, quand ils passent à un autre collège ou vont à l'Université, nous

recevons ordinairement les plus chaleureuses félicitations de leurs maîtres et de leurs professeurs. Habitué de longue main à cette méthode, nos grands élèves peuvent avantageusement remplacer les meilleurs professeurs du pays.

Voilà comment nous avons surmonté la première difficulté qui résultait du manque de confrères; restait à vaincre celle non moins grave qui venait du manque de ressources. N'ayant que le modique traitement de chapelains des Filles de la Charité, comment procurer la nourriture et le logement à des enfants qui n'avaient rien à offrir que leur bonne volonté? Nous comprimes facilement qu'il ne pouvait être question de nous charger de les nourrir. Voici à quoi nous fûmes bientôt amenés : il fut décidé que les enfants qui avaient leur famille à Aréquipa iraient manger chez eux; que ceux qui n'avaient point de parents en ville et qui, quoique pauvres, pouvaient disposer de quelque argent, recevraient la nourriture dans le collège, moyennant une légère rétribution donnée à un hôtelier voisin, chargé de leur apporter les aliments. Enfin, pour ceux qui n'avaient ni ressources ni parents à Aréquipa, il nous sembla qu'ils pourraient être nourris par les familles riches et chrétiennes, qu'on prierait de venir ainsi en aide à ces pauvres étudiants en leur procurant gratuitement les aliments. Ce moyen, un peu étrange peut-être à première vue, nous a très bien réussi; il nous a permis, dès le début au moins, de soutenir l'école presque sans aucune dépense.

Pour ce qui est du local, il nous manquait aussi bien que les ressources pour nous le procurer. Nous n'avions d'abord pour loger tout ce petit monde que la résidence des Missionnaires, qui ne se composait alors que de quatre salles; elles devaient servir pour le logement des Missionnaires et de soixante latinistes. Aussi rien de plus curieux que la subite transformation de ces appartements. Durant le jour on les voyait servir d'études, de classes, de réfectoire et de salle de récréation; et, la nuit arrivée, ils devenaient

de vastes dortoirs où sur la dure nos petits étudiants péruviens échelonnaient en ordre leurs matelas ou de grandes peaux. — Quand nos plus grands élèves arrivèrent à la théologie il fallut penser à leur céder notre résidence, déjà quelque peu agrandie, et chercher un plus vaste local pour la section des latinistes. Comme toujours la bonne Providence vint à notre secours. D'abord, elle inspira à quelques personnes généreuses de contribuer à cette dépense relativement considérable, et puis elle nous ménagea une source de revenus plus assurés. A la sollicitation réitérée de familles riches et des plus estimables de la ville, nous nous vîmes comme obligés d'ouvrir une école pour leurs petits enfants, que nous nous proposons d'instruire jusqu'à la première communion, et qui ne nous donnent d'autre travail que de les faire surveiller par nos grands élèves, seuls professeurs de cette école primaire.

Quoique bien court et imparfait, ce petit aperçu de notre école apostolique d'Aréquipa suffira, je l'espère, bien cher confrère, à faire saisir tous les avantages que présente cette œuvre, qui a si justement obtenu de notre très honoré Père et de ses dignes assistants une attention toute particulière.

Qui ne voit, en effet, les avantages de cette organisation à laquelle la nécessité nous a peu à peu conduits. D'abord l'économie de personnel est évidente. De plus, on jouit d'une liberté entière, soit pour entreprendre, soit pour abandonner l'œuvre, puisqu'on n'est lié par aucun engagement; pour la diriger, l'on n'a à craindre ni obstacles ni difficultés de la part d'aucune autorité; on n'est pas entravé pour l'admission dans la Congrégation des sujets qui présentent des signes évidents de vocation et qui sont exemplaires; chose importante aussi : on est entièrement libre pour renvoyer du collège tout enfant — et il y en a un grand nombre — que l'on voit n'être pas appelé au

sacerdoce. Qui ne comprend également que cette œuvre, toute de dévouement, honore les Missionnaires et leur assure les sympathies du public?

Enfin, rien ne parle plus haut et n'est plus concluant en faveur de notre école apostolique, que les résultats obtenus jusqu'ici. Elle ne compte guère que douze ans d'existence, c'est-à-dire juste le temps de donner ses premiers fruits, et elle a déjà envoyé sept futurs Missionnaires au séminaire interne de Paris; elle a donné au diocèse d'Aréquipa ou aux autres ordres religieux une quinzaine de prêtres déjà ordonnés ou à la veille de l'être. Quant à nos espérances pour l'avenir, elles se fondent sur les cent élèves, tant latinistes que philosophes et théologiens, qui constituent actuellement notre école d'Aréquipa. Nous comptons donner bientôt à cette œuvre un nouveau développement, s'il nous est possible de nous procurer une vaste maison pour recevoir tant de jeunes gens qui viennent solliciter leur admission.

Notre plus grand désir serait de pouvoir obtenir de notre très honoré Père un Missionnaire de zèle et d'expérience pour aller entreprendre la même œuvre à Lima, où il ne serait pas moins avantageux de procurer de bons et fervents prêtres.

Je suis, en l'amour de Notre-Seigneur et de son Immaculée Mère,

Monsieur et bien cher confrère,

Votre tout dévoué serviteur,

H. DUHAMEL,

I. p. d. l. M.

VIENNENT DE PARAÎTRE

BULLAIRE DE LA PROPAGANDE, tome IV. — *Juris Pontificii de Propaganda fide*. Pars prima complectens Bullas, Brevia, Acta S. Sedis a Congregationis institutione ad præsens; auspice Eminentissimo Domino S. R. E. cardinale JOANNE SIMEONI, S. C. de Propaganda fide Præfecto. — Cura et studio RAPHAELIS DE MARTINIS ejusdem Congregationis Consultoris, et Missionis sacerdotis, etc. — Romæ, ex typographia polyglotta S. C. de Propaganda fide, 1888-1892.

La Revue romaine *Analecta ecclesiastica* du mois d'avril 1893 signale ce Bullaire « comme une œuvre grandiose, bien supérieure aux essais d'ailleurs remarquables des collections antérieures. On peut s'en rendre compte par une simple juxtaposition de chiffres. L'ancien Bullaire de la Propagande n'avait pour Benoît XIV, par exemple, que 56 documents au tome III, et 51 à l'Appendice. Le nouveau en insère 196 dans le corps de l'ouvrage et une quinzaine en supplément. Cette proportion serait au moins décuplée si M. de Martinis avait inséré aussi les décrets de la Propagande elle-même, qu'il réserve pour la seconde partie de son ouvrage. »

M. de Martinis a inséré avec un soin filial les documents qui intéressent la Congrégation de la Mission dans les contrées étrangères, quelques-uns en particulier dont nous n'avions plus le texte entre les mains et qu'il a retrouvés aux archives de la Propagande, sur nos vicaires apostoliques d'Alger et de Tunis, et sur les premiers prêtres de la Mission aux États-Unis.

L'édition, in-4 à 2 colonnes, est très bonne, soignée comme tout ce qui sort des presses de la Propagande. Nous eussions désiré pour la commodité du lecteur voir reproduite à la table qui termine le volume la date de chacun des documents. L'ouvrage a sa place marquée dans toutes les grandes bibliothèques.

Nous avons eu le plaisir d'entendre le respectable auteur exposer un projet que nous souhaiterions lui voir réaliser : il voudrait, après avoir publié le Bullaire, extraire en quelque sorte le suc et le sens de ces précieux documents et formuler dans un ouvrage à part la jurisprudence de la Congrégation de la Propagande sur les Missions, sur les droits et les obligations des vicaires apostoliques, etc.

C'est de tout cœur que nous nous unissons à la Revue romaine pour souhaiter à M. de Martinis « longue vie et bénédiction du ciel, afin qu'il puisse mener à bonne fin cette œuvre grandiose ».

LOUISE DE MARILLAC *and her cooperation in the Institutions and Labours of saint Vincent de Paul* (Louise de Marillac et sa coopération aux institutions et aux œuvres de saint Vincent de Paul). In-32. Liège, H. Dessain.

Excellent abrégé de la vie de dévouement de Louise de Marillac dans sa collaboration aux œuvres de saint Vincent de Paul, particulièrement pour l'institution des Filles de la Charité. Une partie notable de cet ouvrage est consacrée à l'étude de ce charitable Institut. L'ouvrage, dû à la plume d'un savant professeur, a paru d'abord en flamand ; c'est pour répondre à des désirs exprimés avec instance que vient de paraître cette traduction anglaise.

LE BIENHEUREUX JEAN-GABRIEL PERBOYRE, *modèle de dévotion au divin Sauveur*. In-32. Franco, 30 cent. Paris, Oudin, 10, rue de Mézières.

Ce petit livre se compose de deux délicieux chapitres de la Vie du Bienheureux. Ce sont des conseils de piété, de dévotion, qu'il donne en vue du saint sacrifice de la messe ; mais avec quelle grâce, quelle ferveur, quelle onction ! Que de bien peut faire ce petit livre et combien conseillons-nous de le répandre !

(*Annales catholiques.*)

Le Gérant : C. SCHMEYER.

LE
VÉNÉRABLE FRANÇOIS CLET

Les membres de la double famille de saint Vincent apprendront avec une vive satisfaction que la cause de béatification du vénérable François Clet vient de faire un pas très important. La Sacrée Congrégation des Rites a déclaré valables les procès informatifs et reconnu que nulle part on n'a prévenu par un culte public l'autorisation nécessaire du Saint-Siège.

DÉCRET
CHINE
—
CAUSE DE BÉATIFICATION
OU DE DÉCLARATION DU MARTYRE
DU VÉNÉRABLE FRANÇOIS CLET

PRÊTRE DE LA CONGR. DE LA MISSION DE S. VINCENT DE PAUL

Traduction.

Par décret du 18 février de l'année passée le Siège Apostolique accorda que le doute, soit sur la validité du procès instruit à Rome par autorité apostolique, soit sur le non-culte à l'égard du susdit vénérable serviteur de Dieu François Clet, pût, sans l'intervention et le vote des Consultants,

DECRETUM. — SINARUM

Beatificationis seu Declarationis Martyrii Ven. Francisci Clet, sacerdotis e Congregatione Missionis S. Vincentii a Paulo.

Per Decretum diei 18 Februarii superioris anni indultum fuit ab Apostolica Sede ut Dubium tum super Validitate Processus Auctoritate Apostolica in Urbe confecti, tum super Cultu præfato Ven. Servo Dei Francisco Clet non exhibito proponi ac

être proposé et mis en discussion dans une assemblée particulière de la Congrégation des Rites.

C'est pourquoi, sur les instances du Révérend Noël Barbagli, prêtre et postulateur général des causes de béatification et canonisation des serviteurs de Dieu de la Congrégation de la Mission de Saint-Vincent de Paul, ont été proposés par moi soussigné, cardinal-préfet de la Sacrée Congrégation des Rites et rapporteur de la cause, les deux doutes sus-mentionnés.

Toutes choses ayant été pesées dans un mûr examen, et le Révérend Père Augustin Caprara, promoteur de la sainte Foi ayant été entendu de vive voix et par écrit, les Éminentissimes et Révérendissimes Pères chargés des Sacrés Rites ont jugé qu'il fallait répondre :

« Quant à la validité du procès, le doute étant posé sous une autre forme : s'il conste de la validité du procès apostolique dressé à Rome et des petits procès annexes dressés dans la chrétienté de Si-chim-veu et dans le vicariat apostolique du Ho-nan ?

— « Affirmativement, pour le procès romain. Quant aux

discuti valeret absque interventu et voto Consultorum in particulari Sacrae Rituum Congregationis Coetu. Hinc quum, instante R. D. Natale Barbagli Sacerdote et Postulatore Generali Causarum Beatificationis et Canonizationis Servorum Dei e Congregatione Missionis Sancti Vincentii a Paulo, a me infrascripto Cardinali Sacrae Rituum Congregationi Praefecto et Causae Relatore duo praefata Dubia proposita fuerint, Eminentissimi et Reverendissimi Patres Sacris tuendis Ritibus praepositi, omnibus maturo examine perpensis, et audito voce et scripto R. P. D. Augustino Caprara S. Fidei Promotore rescribendum censuerunt : « Quoad validitatem Processus : Reformato Dubio : An constet de validitate Processus Apostolici in Urbe constructi et adnectorum Processiculorum in Christianitate Sin-chim-veu et in Vicariatu Apostolico Ho-nanensi confectorum ? Affirmative quoad Processum Romanum ; quoad vero Processiculos

petits procès dressés en Chine, pour les rendre valables, en remédiant aux défauts qui s'y trouvent, il faut s'adresser au Saint-Père.

« Quant à la question de savoir si on a observé le décret du pape Urbain VIII de sainte mémoire, en s'abstenant de rendre un culte audit vénérable serviteur de Dieu ;

— « Cela est constaté. — 22 juillet 1893. »

De quoi, rapport ayant été fait par moi, cardinal sous-signé, à notre très saint Père Léon XIII, Sa Sainteté a daigné ratifier et confirmer les décisions ci-dessus mentionnées, les petits procès étant validés et remède apporté à leurs défauts. — Le 23 des mêmes mois et an.

(Signé) † GART. Card. ALOISI MASELLA,

Préfet de la Sacrée Congr. des Rites.

Pour le R. P. VINCENT NUSSI, *secrétaire*,

JEAN PONZI, *substitut*.

in Sinis constructos, supplicandum Sanctissimo pro convaliditate, sanatis defectibus. Quoad obedientiam præstitam Decretis sa. me. Urbani Papæ VIII super Cultu eidem Ven. Servo Dei non exhibito, Constare. Die 22 Julii 1893. »

De quibus facta postmodum Sanctissimo Domino Nostro Leoni Papæ XIII per meipsum subscriptum Cardinalem relatione, Sanctitas Sua resolutiones ut supra ratas habuit et confirmavit : convalidatis Processiculis eorumque sanatis defectibus. Die 23 iisdem mense et anno.

† CAJ. Card. ALOISI MASELLA S. R. C. *Præfectus*.

L. † S.

Pro R. P. D. VINCENTIO NUSSI *Secretario*

JOANNES PONZI *Substitutus*.

LETTRE DE SA SAINTETÉ LÉON XIII

A M. ANTOINE FIAT, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

RELATIVEMENT A L'ACQUISITION A ROME D'UNE MAISON POUR LES
FILLES DE LA CHARITÉ

De nombreux établissements sont confiés aux Filles de la Charité, à Rome. Le Saint-Père avait à plusieurs reprises exprimé le désir de les voir en outre acquérir pour elles-mêmes un immeuble appartenant à une ancienne famille romaine. La Communauté s'étant mise en mesure de réaliser les désirs du Souverain Pontife, M. le Supérieur général en informa Sa Sainteté, comme on le verra ci-dessous. Le Saint-Père répondit par la lettre suivante, toute empreinte de bienveillance et que Sa Sainteté eut l'attention de dater du jour même de la fête de saint Vincent de Paul.

LÉON XIII, PAPE.

Cher et religieux Fils, salut et bénédiction apostolique.

La joie ressentie par Nous en vous recevant, il y a quelques mois, en audience publique, à la tête d'une nombreuse députation des deux illustres familles que vous gouvernez, vient d'être mise à son comble par l'agréable nouvelle que Nous annonce votre lettre. Il

LEO PP. XIII.

Dilecte Fili, Religiose Vir, salutem et Apostolicam benedictionem. Perceptam a Nobis lætitiā, quum te, paucis ante mensibus, in frequenti corona utriusque inclitæ Familiæ cui præes, coram admisimus, modo litteræ tuæ cumulaverunt, nuncio allato gratissimo. Scilicet proximum esse ut, quod vehemen-

est donc proche, le moment que plus d'une fois Nous avons déclaré attendre avec ardeur : bientôt, grâce à vos soins et à vos sacrifices, va être achetée cette maison, très convenable pour recevoir les Filles de la Charité et pour faire prospérer les différentes œuvres confiées à leurs soins, maison que la mort de l'illustre et pieux personnage qui l'avait bâtie dans cette ville laissait inoccupée. Avant tout, c'est à vous que Nous attribuons l'honneur de cette négociation, à vous dont le pressant appel adressé aux Filles de la Charité a réuni la somme d'argent nécessaire, et dont l'habileté a su écarter toutes les autres difficultés, de sorte que l'affaire sera incessamment conclue et achevée. Preuve nouvelle et manifeste du soin que vous mettez à conserver intact l'esprit de votre Père saint Vincent, lui dont on ne pourra jamais assez louer l'obéissance parfaite aux désirs mêmes des pontifes romains et la constance inébranlable dans les œuvres de charité les plus difficiles.

ter Nos optare non semel ediximus, studiis impensisque vestris certa domus comparetur, jam a viro nobilitate et religione præclaro hac in Urbe educta, ejus autem obitu intermissa, quæ perapta est Filiis a Caritate excipiendis variisque sub ipsarum cura institutis operibus provehendis. — Id sane tribuimus tibi præcipue; quo gravissime appellante universam earumdem Filiarum Sodalitatem, vis argenti opportuna collata est, quo sollertissime difficultates reliquas perrumpente, res quamprimum cum divina ope absoluta erit et perfecta. Ex quo novum quidem splendidiusque argumentum extat, quam integre apud vos spiritum custodiat Vincentii Patris : ejus enim non satis umquam laudari queat, vel summum obsequium ad ipsa romanorum pontificum desideria, vel constantia invicta ad perardua

Ainsi donc, les Filles de la Charité auront à Rome une demeure en propre, chose très juste et très convenable; outre que la stabilité et des fruits plus heureux seront par là assurés à l'œuvre si bienfaisante qu'elles exercent déjà pour le salut des jeunes filles. Pour ce qui est de l'œuvre présente, votre Maître et Père l'aura pour très agréable; il la regardera avec bonté et la protégera. Quant à Nous, Nous l'accueillerons avec non moins d'affection que le riche présent offert à l'occasion de notre fête, et nous la favoriserons avec zèle.

Recevez, cher Fils, l'expression de nos sentiments les plus bienveillants et les plus paternels pour vous et pour les vôtres; en témoignage desquels Nous vous accordons avec effusion, au nom du Seigneur, à vous

quæque opera caritatis. — Ita fiet, ut eidem Filiarum Sodalitati sedes propria Romæ non desit, quod æquum maxime est et decorum; præter quam quod res ea beneficentiæ tantæ, quam ipsæ ad puellarum salutem jampridem exercent, stabilitatem utilitatesque multo erit felicius habitura. Hanc vero rem, tamquam sibi gratissimam, ipse legifer Pater vester respiciet bonus et proteget; Nos, perinde ac donum egregium in hac faustitate exhibitum, peramanter excipiemus studioseque fovebimus. — Habe, dilecte Fili, expressum animum Nostrum, erga te atque tuos omnino benevolum et paternum; cujus etiam sit testis Apostolica benedictio, quam tibi primum et utrique Vincentianæ Familiæ largam a Domino impertimus.

Datum Romæ apud S. Petrum die XIX julii anno MDCCCXIII, pontificatus Nostri sextodecimo.

LEO P. P. XIII.

Dilecto Filio religioso viro, Antonio Fiat, moderatori Congregationis Presbyterorum Missionis et Filiarum a Caritate, Parisios.

d'abord, et à la double famille de saint Vincent, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 19 juillet de l'an 1893, de notre pontificat le seizième.

LÉON XIII, PAPE.

A notre cher et religieux Fils Antoine Fiat, Supérieur général de la Congrégation des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité, à Paris.

M. le Supérieur général avait adressé au Saint-Père la lettre suivante :

Paris, le 29 mai 1893.

TRÈS SAINT PÈRE,

J'ai la grande consolation d'annoncer à Votre Sainteté que nous sommes en mesure de satisfaire le désir qu'Elle nous a exprimé relativement à l'achat de la maison Patrizzi pour les Filles de la Charité et les œuvres établies à Saint-Jean des Florentins, étant bien assurés qu'on se contentera du prix qui sera jugé raisonnable par des hommes experts et consciencieux.

Pour réunir la somme nécessaire à cette acquisition, Très Saint Père, je n'ai pu m'adresser à la Communauté elle-même, qui est loin d'être riche et dont un bon nombre de maisons sont endettées par suite des laïcisations et des difficultés où l'on se trouve d'entretenir les œuvres privées maintenant des ressources que fournissaient autrefois les administrations locales.

J'ai fait appel à la charité des Sœurs qui ont des ressources personnelles, et je n'ai pas été trompé dans mon attente : celles en plus grand nombre qui sont privées des biens de la fortune ne sont pas restées indifférentes ni étrangères à la bonne œuvre qu'il s'agit de faire ; elles y ont contribué par leurs ferventes prières, et obtenu sans doute qu'une âme généreuse vînt suppléer à notre impuissance.

Pour les unes aussi bien que pour les autres, pour la double famille de saint Vincent et pour son très indigne supérieur, je sollicite humblement la bénédiction apostolique, et prosterné aux pieds de Votre Sainteté,

Très Saint Père,

Je renouvelle l'assurance de notre piété filiale et de notre dévouement absolu à Votre Personne sacrée.

A. FIAT, Sup. gén.

FRANCE

SON ÉMINENCE LE CARDINAL BOURRET

ÉVÊQUE DE RODEZ

A LA MAISON-MÈRE DES PRÊTRES DE LA MISSION, A PARIS

On lit dans la *Revue religieuse* de Rodez et de Mende (numéro du 21 juillet 1893) :

Le diocèse sera heureux d'apprendre que la longue série d'ovations qu'il a faites ou qu'il prépare à son vénéré et bien-aimé cardinal a commencé à la Maison-Mère des RR. PP. Lazaristes. C'est là, on le sait, que notre éminent évêque se plaît à descendre depuis vingt-deux ans, dans tous ses voyages à Paris, sûr d'y trouver la plus généreuse, la plus cordiale et la plus édifiante hospitalité.

Cette fois, ces bons Pères se sont crus les obligés, et ils ont été tout heureux d'avoir l'occasion d'offrir les premiers un solennel hommage à la nouvelle dignité de leur hôte fidèle.

Aussi, pendant qu'à l'Élysée on procédait à la cérémonie officielle de la remise de la barrette, leur Maison-Mère se parait-elle de fleurs, de guirlandes, de draperies en l'honneur du nouveau prince de l'Église.

Lorsque le cardinal parut dans le vestibule de la maison, tout le personnel de Saint-Vincent de Paul était présent et se mit à applaudir.

Les novices étaient venus de la maison de campagne.

Son Éminence fut d'abord saluée par le chant de l'*Ecce Sacerdos magnus* et conduite ensuite dans la salle des exercices, où le P. Fiat, supérieur général, lui adressa l'allocution suivante :

« Éminentissime Prince,

« Il nous est bien agréable de pouvoir vous donner publiquement un titre qu'appelaient vos mérites personnels et que nos esprits et nos cœurs vous décernaient depuis longtemps dans le secret.

« Daignez agréer, Éminence, les respectueuses félicitations et les hommages des enfants de saint Vincent de Paul, heureux de voir dans votre personne sacrée l'un des plus illustres successeurs d'Abelly prendre place dans le Sacré Collège apostolique.

« En y appelant Votre Éminence, le grand pape Léon XIII n'honore pas seulement l'évêque de Rodez, son beau et religieux diocèse et la France catholique, Il sert merveilleusement les intérêts de l'Église universelle.

« La pourpre romaine qui vous sied si parfaitement, Éminence, et qui est le symbole de la charité dévouée jusqu'à l'effusion du sang, nous invite à solliciter avec confiance une de vos premières bénédictions en qualité de prince de l'Église et de représentant du Souverain Pontife. »

Son Éminence, heureusement surprise, lui répondit dans les termes gracieux et émus qu'on va lire et que de jeunes sténographes nous ont fidèlement transmis :

« Monsieur le Supérieur général,

« Messieurs, mes fils,

« Je remercie d'abord M. le Supérieur général de la délicatesse qui lui a fait organiser cette fête, et de ce qu'il a fait revenir de la maison de campagne ces jeunes lévites et les novices, afin de rendre cette cérémonie plus solennelle. C'est une marque de bienveillance de plus, ajoutée à tant d'autres que je reçois sans cesse dans cette maison et auxquelles je n'avais certainement pas droit. Cette hospitalité généreuse et ces attentions délicates ne font qu'augmen-

ter ma dette et deviennent pour moi une charge très lourde que je sens, mais qui, je dois l'ajouter, est très agréable à mon cœur.

« J'ai eu dans ma vie de singulières destinées, des coups imprévus de Providence. On a été me chercher bien loin pour m'élever bien haut. Je ne sais ce qui est venu m'attacher à cette maison ; ou plutôt, si, je le sais.

« J'ai été nommé évêque le jour de la fête de saint Vincent, et aujourd'hui c'est dans sa maison que je viens chercher les insignes du cardinalat. Saint Vincent, lui aussi, devait être nommé cardinal. Nous le lisons dans sa Vie, et vous savez bien, Messieurs, qu'il fut question pendant longtemps de faire cardinal Monsieur Vincent : c'eût été le cardinal de l'humilité et le cardinal de la charité, les deux vertus fondamentales de cette Compagnie et qui caractérisent son esprit.

« J'ai dit que je savais bien ce qui m'attachait à cette maison. J'étais simple rhétoricien — et la rhétorique de mon temps ne conduisait pas bien loin — lorsque j'écrivis à M. le Supérieur de Saint-Lazare pour lui demander à entrer dans la Congrégation, mais il ne m'accepta pas — et M. le Supérieur des Missions étrangères, auprès de qui je faisais la même démarche faisait la même réponse — parce que j'étais trop jeune. Il me conseilla de continuer mes études, d'attendre et de faire quelques années de grand séminaire. Je l'ai fait, et... j'ai perdu ma vocation. (*Sourire général.*) Cela prouve que quand l'Esprit souffle, il faut marcher ; quand on a le vent en voile, il faut en profiter et ne pas attendre, car on n'est pas sûr de l'avoir encore le lendemain. Pour me dédommager, je me suis fait le recruteur des Missions. Ce que je fais pour les Missions étrangères, je le fais pour vous, Messieurs. Vous en savez quelque chose, mais pas autant que je voudrais. L'Esprit souffle où il veut ; il souffle ici, mais je regrette quelquefois qu'il ne souffle pas un peu plus de ce côté. Faites donc

une neuvaine, Messieurs, pour que mes jeunes voiliers viennent davantage aborder à ce port.

« Je porte la pourpre, mais ce n'est pas là la vraie grandeur : la vraie grandeur c'est le sacrifice. La pourpre souvent ne fait qu'attacher à la terre ; mais vous, Messieurs, vous avez la vraie pourpre, car c'est la marque du sang. Le martyre de l'épée est trop beau et de trop courte durée ; il y en a un autre plus lent et plus capable de lasser la patience, c'est le martyre du sang versé goutte à goutte. Vous, mes fils, vous avez des missions dans les zones torrides aussi bien que dans les climats glacés, et vous travaillez partout avec une égale ardeur : voilà le vrai martyre et celui qui est le plus pénible. Vous qui êtes jeunes, vous savez qu'aujourd'hui les nouveaux théologiens donnent une cinquième note de la véritable Église : c'est la perpétuité du martyre, de l'effusion du sang et de la persécution de l'Église. Ce sont quelques théologiens allemands qui donnent cette cinquième marque, et ils ont raison.

« Mais je reviens à vous, Messieurs. Dans cette maison où tout respire un air de famille, je me plais à considérer ces vénérables vieillards, ces glorieuses épaves de la science et du dévouement. Je ne puis vous dire combien, chaque fois que je reviens ici, je suis édifié de vous voir : vous me montrez la conduite à tenir quand on se fait vieux et comment on apprend à mourir.

« Vous, mes fils, soyez heureux de votre vocation. Les Missionnaires ! oh ! quel nom ! c'est le plus beau nom ! Ah ! qu'elle est belle votre vocation !

« Pour moi, je vieillis et la mort arrivera bientôt. Priez, afin que je sois non pas un tison stérile et fumeux, mais un cardinal sinon éclatant, au moins utile à quelque chose dans l'Église de Dieu. Le poids de l'âge me presse, je le sens ; bientôt, quand vous apprendrez que je ne suis plus, — car l'heure ne peut pas beaucoup tarder — vous direz un *Requiem æternam* pour ma pauvre âme ; cette robe (en

relevant sa pourpre) n'est pas tant une robe d'honneur qu'un suaire. Aussi, je ne me fais pas illusion : bientôt on dira mon *Requiem*. Priez votre bienheureux patriarche afin qu'alors il me donne une de ses poignées de main charitables pour m'aider à sortir des flammes vengeresses du purgatoire, et me faire franchir le saut du temps à l'éternité. » — (Son Éminence donna alors sa bénédiction.)

La Maison-Mère de Saint-Lazare conservera longtemps le précieux souvenir de cette touchante réception qui inscrit une belle page dans ses annales.

SAINT-WALFROY

RETRAITES D'HOMMES

La première des trois retraites annoncées pour 1893 vient d'avoir lieu, du 27 au 31 mai, écrit le *Bulletin du diocèse de Reims* (10 juin 1893). Elle a été parfaitement suivie par un nombre important de membres des *Conférences de Saint-Vincent de Paul*, de propriétaires, d'agriculteurs, d'industriels et de commerçants.

Nous pouvons dire que tous ont emporté de ces pieuses journées le meilleur, le plus fortifiant et le plus consolant souvenir. Une expérience de quatre années déjà montre l'avantage, l'excellence de ces retraites sur la montagne de Saint-Walfroy, et justifie tout le bien qu'en augurait Son Éminence, et que pouvait en dire à la dernière assemblée des catholiques à Reims le digne supérieur, M. F. Boulanger.

L'un des retraitsants a adressé aux Missionnaires de touchants remerciements.

LA COMPAGNIE DES FILLES DE LA CHARITE

PENDANT

LA PERSÉCUTION RELIGIEUSE DE LA RÉVOLUTION

(Suite¹)

20. *L'Ouest et le Nord : Aumale, Hennebont, Morlaix.*
La persécution s'était étendue du centre de la France jusqu'aux provinces éloignées. Le mal prévalait, et les régions les plus chrétiennes du nord et de l'ouest de la France étaient le théâtre d'odieuses persécutions.

A Aumale, les Filles de la Charité furent jetées trois jours en prison. Elles reprirent après cette épreuve leurs œuvres et les continuèrent pendant tout le temps de la Terreur sous un costume séculier. Elles étaient demeurées en rapport avec leurs supérieurs, et on conserve leurs lettres.

A Hennebont, où les Filles de la Charité avaient été envoyées dès le temps de saint Vincent, elles avaient le soin de deux maisons à l'époque de la Révolution : l'Hôtel-Dieu ou hôpital Saint-Louis (1626) et l'hôpital général Saint-Yves ou de la Charité (1679).

« En sortant du séminaire, au mois de février 1789, je fus envoyée à Hennebont servir les pauvres, écrivait plus tard la sœur Maltret. Mais, deux ans après, en 1791, on nous a demandé le serment, que nous avons toutes refusé. On a voulu ensuite nous obliger à sortir de l'hôpital. Nous avons toutes répondu que nous ne pouvions pas abandonner les pauvres; alors on a fait venir des personnes de bien pour les soigner. Puis, on nous a lu notre sentence, et on a braqué un canon à notre porte pour nous chasser de force, et déjà on allumait la mèche.

« Nous sommes allées nous réfugier dans la ville chez des dames charitables, mais nous avons été dispersées près de deux mois. Parties pour Belle-Isle-en-Mer, nous fûmes

1. Voir ci-dessus, p. 33, 194 et 364.

reconnues par des soldats et nous ne pûmes y rester que deux mois. On nous renvoya de l'île comme on nous avait chassées de Hennebont, et l'on nous fit escorter jusqu'au bateau par deux cents militaires qui criaient : « La malédiction de l'île s'en va ! la malédiction de l'île s'en va ! »

« Nous comptions revenir passer la nuit tranquilles à Vannes. Mais, nouvelles alarmes : nos sœurs étaient elles-mêmes bien tourmentées et menacées d'être promenées le lendemain sur des ânes, et livrées à la risée de la ville. Il nous fallut donc repartir au plus vite pour nous rendre à Rennes. Nous sommes restées là trois mois avant de retourner à Paris. — Quelque temps après, nos supérieurs m'envoyèrent à Turin avec les sœurs Calasson, Jolié et Lespinasse, pour commencer un établissement dans cette ville. Nous étions décostumées, portant des chapeaux de paille entourés de rubans aux couleurs de la nation. Je ne puis dire ce que nous avons souffert pendant la route, en vexations de toute sorte, car notre modestie nous faisait reconnaître. Des personnes de confiance nous gardaient pendant la nuit, parce que nous étions surveillées par des militaires qui épiaient toutes nos paroles. On voulait aussi nous mettre en prison et on nous menaçait de nous fouetter dans la ville.

« Mais le bon Dieu veillait sur nous. Il se trouva dans l'hôtel un général qui avait fait une retraite à Saint-Lazare et qui reconnut les trois prêtres lazaristes partis avec nous, M. Sicardi, notre directeur, M. Félix Vilandais et M. Lebrun de Mondovi. Ce bon général nous a protégés. » — Une autre source de protection pour les Sœurs était aussi le cœur de saint Vincent, qu'elles emportaient à Turin pour le soustraire à la profanation des révolutionnaires de Paris. (Ms., archives de la Mission.)

Les Filles de la Charité avaient vu leurs œuvres croître et prospérer rapidement à Morlaix. Elles furent chassées de leur maison en 1791. « Leur apothicairerie, leur lingerie

les approvisionnements d'étoffes et de denrées qu'elles avaient recueillies pour subvenir au soulagement des pauvres, furent saisis et portés à l'hôpital de la ville, dont on avait également renvoyé les Dames hospitalières de Saint-Thomas de Villeneuve. Toutes ces ressources furent promptement gaspillées et dilapidées, les sources de la charité se fermèrent et les pauvres de la ville tombèrent dans l'abandon.

Pendant ce temps, les Sœurs étaient jetées en prison. Il reste une lettre datée de la maison d'arrêt dite des Carmélites, à Morlaix. Elle est signée des « citoyennes », comme on disait alors, Costagnier, Perrier, Phily, Joucla et Guffroy « ci-devant Filles de la Charité ». Elles y réclament une partie au moins des hardes ou du petit mobilier qui était leur propriété personnelle, « étant obligées, disent-elles, de coucher sur la terre, et voyant leurs hardes mangées par les rats qui fourmillent dans cette maison ».

21. *Auray et Vannes; Troarn.* — Voici une liste de quelques Filles de la Charité jetées en prison pendant la Révolution à Auray et à Vannes (1793):

1° Marguerite Baurau, née à Rochefort-sur-Mer, le 10 juin 1728, entrée en communauté le 1^{er} août 1750.

2° Anne Raux, née à Gourdon en Quercy, le 17 janvier 1739, entrée le 13 novembre 1762.

3° Claudine Maugis, née à Lyon, le 15 décembre 1739, entrée le 6 juillet 1760.

4° Marie-Anne Rivoiron, née à Lyon, le 22 octobre 1745, entrée le 24 mai 1767.

5° Marie-Madeleine Blériot, née à Verguier en Picardie, le 13 mars 1751, entrée le 4 mai 1772.

6° Anne Delmas, née à Lauzerte en Quercy, le 24 octobre 1749, entrée le 28 juin 1776. — Toutes détenues à Vannes.

7° Marie-Madeleine Bourdon, d'Hennebont, arrêtée le 6 novembre 1793, à soixante-quinze ans.

8° Claire Cappe, d'Hennebont, arrêtée le 6 novembre 1793, à soixante-neuf ans.

9° Adrienne Dimarest, de Belle-Isle, arrêtée le 26 mai 1794.

10° Scolastique Bondel, de Belle-Isle, arrêtée le 26 mai 1794. — Toutes détenues à Auray. (Note ms. Arch. de la Mission.)

A Troarn, dans le Calvados, ce furent d'horribles scènes de sauvagerie qui eurent lieu. Un procès-verbal de l'administration, indignée elle-même de ces excès, nous les fait connaître. (Archives de la préfecture du Calvados.)

« Aujourd'hui treize juillet 1791, à six heures du soir, nous, administrateurs de l'hôpital, hôtel-Dieu du bourg de Troüard¹, nous sommes assemblés en bureau extraordinairement aux fins de délibérer relativement aux plaintes à nous portées par les Sœurs dudit hôpital. Elles ont exposé que ce matin, vers les dix heures, s'est présentée une garde nationale se disant de Honfleur, de Pont-Lévêque, de Beuvron et autres endroits, à la tête de laquelle était le sieur Apvrille. Le jeune maire du bourg de Troüard s'est introduit dans la cuisine dudit hôpital, l'arme nue à la main. La sœur d'Assigny, supérieure, a été prise dans la dite cuisine par un soldat et par un second venu à son aide qui l'a traînée vis-à-vis le marché du dit lieu. A ce, était présent le dit sieur Apvrille; et loin d'empêcher une pareille rage il a paru que cette scène se passait à sa satisfaction.

« La sœur d'Assigny arrivée à la destination où les furieux avaient projeté de la mettre, était prête à expirer; ils l'ont par force fait passer trois fois sous leurs drapeaux, ensuite de quoi ils ont voulu qu'elle embrasse le curé constitutionnel présent...

« Ce n'est pas tout, quoique cette fille fût absolument hors d'état de pouvoir remuer de la place où on l'avait mise, et où elle a subi les plus odieuses scènes, la même garde

1. C'est l'ancienne orthographe de Troarn.

nationale n'a pas craint de la traîner de force et de lui faire faire le tour de la rue en lui disant qu'il fallait qu'elle allât à la Messe¹.

« On croirait que ces furieux quels qu'ils fussent devaient avoir suffisamment par là assouvi leur passion ; point du tout. La même garde nationale a usé d'une nouvelle violence. S'adressant à la sœur Michel dudit hôpital, laquelle pensait alors des personnes dangereusement malades, elle l'a forcée d'en abandonner le soin pour se rendre à la Messe du curé constitutionnel. Cette fille quoique très émue a représenté combien il était essentiel de ne pas quitter des malades, lorsqu'ils sont autant en danger que ceux qu'elle gouverne... Les représentations de cette fille n'ont pas été écoutées par la garde nationale, qui les a repoussées de la manière la plus outrageante ; et se saisissant d'elle l'a traînée, en la menaçant, le sabre nu, que si elle ne se rendait pas on en ferait usage contre elle. A quoi elle a cédé, en se rendant à l'endroit où la sœur d'Assigny avait été conduite, et elle y a essuyé les mêmes disgrâces...

« Cette garde nationale a continué ses violences en maltraitant le domestique de la maison. Sans écouter sa prière et après l'avoir frappé elle a enfoncé la porte du bureau où étaient reportées toutes les archives et la caisse du dépôt du revenu du dit hôpital. Elle a également enfoncé une des portes du dortoir, celle du grenier, celle de la chambre où on dépose le grain, et cassé les fenêtres du réfectoire pour se procurer entrée dans iceluy.

« La sœur Le Roy, autre fille du dit hôpital, faisant les fonctions de maîtresse d'école, a été entourée par cinq soldats de ladite garde qui, s'adressant à elle le sabre nu, l'ont entraînée à l'endroit où étaient les deux autres sœurs, et elle y a subi le même sort, quoique les pauvres enfants qu'elle

1. C'est à venir entendre la messe du curé schismatique que les révolutionnaires voulaient contraindre les Sœurs.

instruisait alors jetassent des cris douloureux et demandassent sa grâce croyant qu'on allait la faire mourir.

« Cette scène s'est passée ainsi aux yeux du public et est attestée en outre par les pauvres malades.

« Nous, administrateurs, ayant mis en délibération les motifs qui ont déterminé notre dite assemblée, certifions que les faits contenus aux plaintes et doléances données par les dites Sœurs, ainsy que les effractions dont elles nous ont donné le détail sont vrais, ayant visité nous-mêmes et reconnu pour constante la dite effraction...

« C'est pourquoi,... » etc. — Le bureau d'administration, sentant qu'il ne pouvait demander aucune réparation pour ces outrages, se contentait de prier le directoire du district de faire en sorte que la garde nationale passât désormais par un autre chemin que la paroisse de Trouard.

22. *Saujon, Rochefort-sur-Mer.* — La persécution qui sévissait sur la Bretagne, le Maine, la Vendée, s'étendait sur les provinces voisines, la Saintonge, l'Annis, le Poitou. — Nous avons déjà mentionné ce qu'eurent à souffrir à Brouage les Sœurs expulsées de l'île de Ré. Celles de Saujon furent aussi très éprouvées.

Marennes, Soubise, Saint-Georges d'Oléron, La Tremblade, Royan, Tonnay-Charente possédaient, comme Rochefort et Saint-Martin-de-Ré, des Filles de la Charité avant la Révolution. A Saujon, elles étaient chargées du soin des pauvres de la paroisse et des écoles depuis 1699, lorsque la Révolution les en chassa. La sœur Jacob, qui fut supérieure à Marennes vers 1840, a retracé quelques détails sur la maison de Saujon, où elle se trouvait employée en 1792, dans une note sur la sœur Antoinette Beau court, l'une de ses compagnes à Saujon.

« Ma sœur Beau court avait dix ans de vocation lorsque j'arrivai à Saujon ; elle y était employée à faire l'école. On m'envoya pour la remplacer à cet office, car sa santé était

faible et délicate ; malgré cela quel courage et quelle activité étaient en elle ! Elle était aimée de tout le monde ; instruisait les jeunes filles pour la première communion avec une bonté et une capacité peu communes. Nous étions dans une grande union ; je n'ai jamais entendu une parole déplacée pendant les sept années que j'ai vécu dans cette maison de Filles de la Charité. Mais, hélas ! mon bonheur n'a pas été de longue durée : la Révolution est venue, et pendant trois ans nous fûmes persécutées à outrance dans cet endroit. Le bon Dieu nous préserva d'accidents, mais nous eûmes à essuyer tout ce qu'il y a de plus injurieux, de plus offensant et de plus humiliant pour des filles de communauté ; et lorsque nous étions obligées de sortir, nous avions la douleur d'entendre les propos les plus abominables. Aussi je ne rentrais à la maison que baignée de pleurs ; ma sœur Beaucourt me consolait et m'encourageait. Enfin, en 1792, on nous mit en réclusion¹. Nous y arrivâmes les premières, et, pendant quelques jours nous étions couchées sur le carreau, et ensuite on porta deux paillasses pour cinq personnes. Nous restâmes quatre mois comme cela, après quoi on nous donna la liberté. Nous retournâmes dans notre maison, mais étant dénuées de tout nous fûmes obligées de nous séparer. Ma sœur Beaucourt accepta l'asile qui lui fut offert chez une dame respectable ; elle y passa le temps de la grande Révolution. Elle était encore bien jeune ; mais quoique dans ces temps malheureux elle eût, comme tous les fidèles, beaucoup à souffrir et bien des privations à supporter, sa piété n'en reçut aucune altération ; elle demeura toujours attachée à la religion et ne soupirait qu'après le moment où elle pourrait reprendre les fonctions de notre saint état. Aussitôt qu'elle en vit la possibilité elle se réunit à nos Sœurs de Royan. » (Circul., t. II, p. 989.) La sœur Beaucourt mou-

1. Probablement à Brouage.

rut supérieure de l'hôpital de Mont-de-Marsan, le 4 janvier 1837.

A Rochefort-sur-Mer les Sœurs, soutenues par les prêtres de la Mission, ne cédèrent point non plus à l'orage. La sœur Devos, supérieure du grand hôpital de Rochefort avant de devenir supérieure générale des Filles de la Charité, disait volontiers :

« D'où vient le bonheur qu'ont eu les Filles de la Charité de cette maison d'avoir gardé toujours l'union entre elles et l'esprit de leur vocation, sinon de l'avantage particulier dont elles ont joui d'être toujours dirigées par les prêtres de la Mission, et cela même pendant les jours les plus mauvais de la Révolution ? »

Les *Annales* ont déjà eu occasion de mentionner les faits que nous rappelons ici.

La part des œuvres de charité qui pouvait être sauvée du naufrage pendant la Révolution le fut, à Rochefort, surtout par les soins et le zèle des Filles de la Charité. Elles eurent l'héroïque courage de ne pas interrompre, durant toute la période révolutionnaire, les œuvres charitables qu'elles accomplissaient dans les trois maisons desservies par elles dans cette ville. Au prix de quelles tribulations et au milieu de quels périls elles demeurèrent à ce poste de dévouement, les témoignages écrits conservés dans chacune de ces maisons en rendent encore témoignage. — A l'hôpital des Orphelines, le personnel d'enfants et d'infirmités recueillis ne diminua pas, alors que les subventions de l'État cessèrent. Les administrateurs le faisaient remarquer à l'autorité supérieure de la marine, en demandant au moins un peu d'étoffe pour vêtir les enfants et aussi pour les Sœurs, à qui on venait d'interdire leur costume religieux et d'enlever toutes leurs ressources. — A Saint-Charles, les revenus disparurent entre les mains de l'État ; les Sœurs, malgré cela et au milieu de pénibles contradictions, continuèrent le soin des malades ; c'est à la supérieure, sœur

Déparchy, femme douée de qualités supérieures et d'un rare courage, que l'on doit, dit un historien de l'hospice, la conservation de cet utile établissement. On conserve dans cette maison, comme précieux souvenir et presque à titre de reliques, deux capes ou grands vêtements, d'une forme très modeste, dont s'enveloppaient les Sœurs quand elles allaient au dehors, durant ces jours de persécution, accomplir leurs offices de charité.

Mais ce sont surtout les Sœurs du grand hôpital de la Marine qui bravèrent le péril avec un courage allant presque jusqu'à la témérité. La supérieure était la sœur Élisabeth Fournier. On conserve ses lettres au ministère de la marine ; elle y dicte en quelque sorte ses conditions ; elle revendique pour elle et pour ses compagnes la liberté de vivre suivant « les coutumes bien connues » de sa vocation charitable. — Pendant la première Terreur et pendant la période révolutionnaire ou seconde Terreur qui, à Rochefort, vint renouveler, en 1797, la sanglante persécution de 1793, la sœur Fournier allait visiter, dans les prisons de Saint-Maurice ou des Capucins, les prêtres déportés qui y stationnaient en attendant d'être transférés sur les pontons ; elle faisait laver leur linge, allait préparer elle-même leurs aliments, et leur distribuait les secours que, par elle, des personnes charitables faisaient passer à ces vénérables confesseurs de la foi. C'était pour eux non seulement un soulagement, mais aussi une consolation, lorsque pour cause de maladie ils étaient transportés de la prison à l'hôpital : avec des soins pleins de charité de la part des Sœurs ils trouvaient des attentions qui leur étaient bien plus précieuses encore, on leur procurait la consolation de dire la sainte messe, et les Filles de la Charité profitaient de leur présence pour procurer les secours religieux aux malades : grand nombre de ces derniers reçurent ainsi cette suprême faveur au moment de mourir. (*Annales de la Mission*, t. LI, p. 179.)

23. *Vitré. Yvré-l'Évêque.* — A Vitré (Ille-et-Vilaine) les Sœurs restaient à l'hôpital. Elles prenaient le costume des femmes du peuple et réussissaient à se faire dispenser du serment. La supérieure, la sœur Métrasce, était une femme intelligente et qui ne se laissait pas facilement intimider. La cocarde faisait partie du costume des femmes elles-mêmes à cette époque. Quelques-unes des Sœurs, nous venons de le dire, portaient à leur chapeau un ruban aux couleurs de la nation. La supérieure de Vitré n'était pas aussi avancée : « Citoyenne, où est ta cocarde ? lui crie-t-on un jour. — Citoyen, répond-elle, je l'ai dans ma poche. » Et elle passe sans se déconcerter.

Elle revendiquait ce qui était dû aux pauvres en vertu de fondations. Mais la Révolution ne lui donnait guère d'argent, et on lui demandait en revanche beaucoup d'écritures. Le système de la bureaucratie à outrance s'inaugurait alors. La charitable sœur y perdait sa patience, et alors elle écrivait : « Citoyens, quoique je me sois fait aider pour le travail que vous m'avez demandé, il m'a pris trois jours entiers que j'aurais, ce me semble, employés plus utilement à mes travaux ordinaires. Je vous prie de m'en dispenser. » Et elle assure les citoyens administrateurs, dans le style ordinaire du temps, de ses sentiments de fraternité.

A Yvré-l'Évêque, en Bretagne, la persécution amena les Sœurs, à la lettre, jusqu'au seuil de l'échafaud.

Les Sœurs étaient chargées de la classe aux enfants, du soin des malades et des visites des pauvres à domicile. Elles étaient trois : Marguerite Ythier, supérieure, Françoise Godriot et Marie Longchamp. C'est vers le mois de février 1792 qu'elles durent être expulsées ; l'inventaire fait sur leur demande date du 23 janvier 1792.

On raconte que l'ordre de départ leur fut signifié un dimanche par le commissaire de la République : « Nous ne voyageons pas le dimanche, répondit la sœur Ythier ; demain lundi, nous partirons. » Elles allaient entendre la

messe dans le grenier d'une ferme assez près d'Yvré : c'est là que le respectable curé de la paroisse était caché. Faites prisonnières, elles furent emmenées au Mans; elles portaient le costume des femmes du peuple de ce pays. — Une vieille femme qui était entrée très jeune au service des Sœurs, afin de soigner la sœur Godriot devenue plus tard très infirme, a entendu souvent la sœur Longchamp raconter qu'elle et la sœur Godriot, condamnées à mort, avaient été conduites sur la place des Halles, au Mans. Elles étaient attachées et montaient à l'échafaud, quand les Vendéens firent irruption dans la ville. Les bleus ou républicains, qui, hélas! ne devaient pas tarder à prendre une sanglante revanche dans la même ville du Mans, s'enfuirent saisis d'une terreur panique. Des mains amies délièrent les Sœurs captives; on a dit que c'était la sœur Ythier, présente dans la foule. En faisant ce récit à la bonne fille qui vivait auprès d'elle, la sœur Longchamp avait coutume de dire : « Vois-tu, ma petite, cinq minutes de plus, et tu ne nous aurais jamais connues. » Elle mourut le 23 avril 1842, à Yvré-l'Évêque, âgée de quatre-vingt-huit ans. (*Circulaires*, t. II, p. 1065; *Saint Vincent de Paul et ses institutions dans le Maine*, par l'abbé Lochet, in-8, Angers, 1859.)

Il est d'autres Sœurs qui ne devaient pas échapper à l'échafaud.

23. *Angers.* — Nous empruntons à M. l'abbé Cosnier (*la Charité à Angers*) le récit de la mort des sœurs Marie-Anne Vaillant et Odile Beaugard, Filles de la Charité, fusillées à Angers pour avoir refusé de prêter le serment schismatique.

C'est dans un champ situé à vingt minutes environ d'Angers et nommé alors le *Champ de la Haie-aux-Bonshommes*, aujourd'hui le *Champ des Martyrs*, qu'avaient lieu ces exécutions. Les condamnés rangés deux à deux étaient attachés à une corde qui s'étendait entre leurs rangs : ils

formaient ainsi ce qu'on appelait *une chaîne*. Ils étaient alors conduits au lieu de leur supplice, vers lequel ils s'acheminaient en récitant communément les prières du rosaire. On les fusillait par groupes après les avoir alignés devant des tranchées dans lesquelles tombaient ou étaient poussés leurs cadavres.

« Le 1^{er} février 1794¹, par une matinée pluvieuse et froide, le passage d'une chaîne de condamnés fut annoncé dans les rues d'Angers par l'apparition de quelques suppôts du club des Jacobins, en costume de sans-culotte, carmagnole et bonnet rouge. Ils criaient en courant, d'une voix sinistre : « Ouvrez les boutiques ! ouvrez les boutiques ! » Cet ordre était donné pour qu'on ne fermât pas les maisons, ainsi qu'on l'avait fait au passage des premières victimes. Dans ces jours de deuil, les femmes et les enfants pouvaient se retirer dans les pièces du fond du logis et y prier jusqu'à la cessation du bruit ; mais les hommes devaient se montrer près du seuil des portes, sous peine d'être arrêtés comme suspects.

« Peu après la disparition des crieurs, un roulement signalait l'approche du lugubre cortège. Il était précédé d'une bande de mauvais sujets, débraillés et souvent ivres. On voyait ensuite s'avancer un homme de haute taille, affublé des oripeaux de tambour-major ; puis venaient les tambours et un groupe de musiciens qui soufflaient à la diable, en alternant l'air du *Ça ira* avec ceux de la *Carmagnole* et de la *Marseillaise*. Ils étaient suivis par les juges de la Commission militaire, tous empanachés, ceints de larges écharpes, d'où pendait un sabre qu'ils tiraient en le bran-

1. M. l'abbé Cosnier indique ici la date du 10 février 1793 ; mais M. l'abbé Choyer, qui a laissé un récit un peu plus détaillé du martyre des sœurs Marie-Anne et Odile, donne — et plus vraisemblablement, semble-t-il — le 1^{er} février 1794 comme la date de leur mort. (V: *Les Martyrs d'Angers*, par l'abbé Choyer. Angers, 1864.) — C'est aussi la date acceptée par dom Chamard (*Les Vies des saints personnages de l'Anjou*, t. III, p. 554).

dissant pour exciter les acclamations. Mais partout régnait un silence de mort; les stipendiés de l'avant-garde répondaient seuls aux : *Vive la République!* lancés par les puissants du jour.

« Quel cœur n'eût été glacé ou exaspéré à l'aspect du défilé de la chaîne! Elle était composée, en majeure partie, de pauvres paysans de la Vendée. On y remarquait des jeunes filles de seize ans à peine, des ouvriers, des domestiques : les prisonniers, attachés deux à deux par une corde centrale, étaient flanqués de gardes, écume de ces bataillons qui n'avaient jamais su que fuir dans les champs de la Vendée. Ils se vengeaient de leur lâcheté sur les prêtres et sur les femmes.

« Au moment où la funèbre colonne passait devant le Bon-Pasteur, il y eut un court arrêt. C'était pour prendre des prisonnières parmi lesquelles se trouvaient deux religieuses de Saint-Vincent, qui furent attachées à l'extrémité de la chaîne.

« A l'aspect de tout cet appareil, sœur Odile, qui était la plus jeune, pâlit et chancelle, son cœur est saisi d'épouvante. Elle craint que son courage ne soit pas à la hauteur d'une si grande épreuve : « Ma chère sœur, lui dit sa compagne, vous ne faiblirez pas, la grâce d'en-haut vous soutiendra. Cette couronne que nous avons tant désirée est tout près de nous. Encore quelques pas et nous l'atteindrons... » Une personne pieuse leur apporte des voiles : « Non, non, répond sœur Marie-Anne, nous ne cacherons pas nos visages. Est-ce donc une honte de mourir pour Jésus-Christ? Puisse, au contraire, toute la ville nous voir et apprendre de nous comment on meurt pour sa foi. »

« Le convoi s'ébranle de nouveau, Marie-Anne soutient sa tremblante compagne; elle la console, elle l'encourage; puis, quand elle voit qu'Odile marche d'un pas plus ferme, elle s'adresse aux autres condamnés; en leur montrant le ciel, elle ajoute : « Encore un effort et la victoire est à

nous! » Tous se résignent, tous veulent mourir comme les deux bonnes religieuses.



Marie-An ne Vaillant et Odile Beugard, Filles de la Charité, allant à la mort.
Groupe sculpté par M. Choyer, à Avrillé, près d'Angers.

« Mais, si puissante que soit la grâce, la nature semble parfois y résister : accablée sous le poids des émotions, sœur

Odile s'affaissa et s'évanouit. La marche est arrêtée : les conducteurs s'irritent, blasphèment, et comme les bourreaux de Notre-Seigneur dans la voie douloureuse, frappent les Sœurs pour qu'elles se relèvent et avancent. Marie-Anne fait à son amie un rempart de son corps ; elle prie, elle conjure d'attendre quelques instants : ses caresses vont rendre la vie à la pauvre défaillante. Enfin les forces reviennent à cette douce victime dont une main, blessée par les coups, est couverte de sang. On repart, sœur Marie-Anne récite alors d'une voix forte les litanies de la Sainte Vierge : « Sainte Marie, priez pour nous ! Porte du ciel, priez pour nous ! » L'invocation est répétée par la foule. On eût dit une procession entrant, pour se reposer, dans un sanctuaire béni.

« Les condamnés sont rangés devant l'immense fosse qui va les recevoir. Les Sœurs, qui étaient à la fin de la chaîne, s'avancent vers le milieu des rangs en chantant le chant sacré. A leur vue c'est une exclamation sur toute la ligne : « Des Sœurs de l'hôpital ! elles aussi ! ce n'est pas possible ! elles ne doivent pas mourir comme nous. » Et de toutes parts éclate ce cri : « Grâce pour les Sœurs ! »

« Ce mouvement devient si vif, si irrésistible, que le commandant de la troupe y cède. Spontanément il s'avance vers les Sœurs et leur dit :

« Citoyennes, il est encore temps d'échapper à la mort. « Vous avez rendu des services à l'humanité : retournez « dans votre maison. Ne faites pas le serment puisqu'il « vous contrarie : je prends sur moi de dire que vous l'avez « prêté, et je vous donne ma parole qu'il ne vous sera rien « fait, ainsi qu'à vos compagnes qui sont en prison.

— « Merci, Monsieur, répondit sœur Marie-Anne, pour « votre offre généreuse. Notre conscience nous a défendu « de prêter serment : nous ne voulons pas passer pour « l'avoir fait. »

« Atterré par ces paroles, l'officier garde le silence ; il tient

inclinée l'arme qui doit donner le signal du massacre; puis, levant la tête, il se tourne vers le président de la Commission qui lui répond par un geste impérieux : alors, d'un air désespéré, il lève son épée et la fusillade éclate.

« Cependant, les Sœurs continuaient leurs pieux cantiques, dont les refrains étaient répétés par la foule sans être interrompus par les cris des blessés. Seulement les chants perdaient de la force à mesure que les voix diminuaient, jusqu'à ce que les derniers accents ne fussent plus entendus que des anges.

« A la fusillade, sœur Odile est frappée de plusieurs balles. Sœur Marie-Anne n'a qu'un bras de brisé; de l'autre elle soutient son amie, sanglante et inanimée. Puis, levant les yeux au ciel, on l'entend répéter les paroles suprêmes : « Pardonnez-leur, mon Dieu, ils ne savent ce qu'ils font ! » A peine la prière achevée, les exécuteurs, se précipitant sur les blessés, consommèrent l'épouvantable carnage....

« A peine les nobles servantes des pauvres furent-elles sorties de l'hôpital d'Angers que le désordre s'y introduisit. Les ressources de toute nature diminuèrent rapidement, les approvisionnements de vivres n'étaient pas renouvelés en temps utile; le linge disparaissait; on avait même à souffrir du défaut de propreté, cette première condition de la tenue d'un hôpital. La détresse fut telle qu'on fut contraint d'envoyer les convalescents de maison en maison pour mendier les secours de toute sorte dont le besoin se faisait douloureusement sentir.

« Cependant, on se souvenait des Sœurs de Saint-Vincent, de leurs aimables qualités, de leur compétence spéciale pour le bien des malades, de l'ingénieuse économie, de l'ordre et de l'entrain qu'elles savaient mettre dans chaque détail du service. Administrateurs, médecins, malades, tout le monde les regrettait. Elles revinrent quinze ans après, quand la Révolution finit, et on les reçut avec enthousiasme. »

LETTRE INÉDITE DE S. VINCENT DE PAUL

A SAINTE JEANNE DE CHANTAL

Il lui donne des détails sur la mort du commandeur de Sillery.
(Original à la Visitation de Troyes.)

De Paris, ce 1^{er} octobre 1640.

MA TRÈS CHÈRE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais!

Je rends grâces à la bonté de Dieu, ma chère Mère, de ce qu'il vous a redonné une meilleure santé et le prie qu'il vous conserve longues années pour le bien de votre saint Ordre et pour vos chers enfants, les Missionnaires¹, que vous avez engendrés en Notre-Seigneur au diocèse de Troyes.

Notre Mère la Supérieure de Sainte-Marie m'a dit, ma chère Mère, qu'elle vous écrit la nouvelle vie de feu Monsieur le Commandeur de Sillery². Dieu disposa de lui le jour de Saint-Cyprien, 26 de septembre, entre une heure et midi, d'une manière toute précieuse.

Au commencement de sa maladie il avait dans les accès une petite altération d'esprit qui ne paraissait qu'en quelques actions enfantines à certaines rencontres. Six jours

1. C'est sur les instances de Mme de Chantal qu'avait été établie la maison des Prêtres de la Mission à Annecy; elle-même s'était offerte de les loger et de meubler leur habitation, et saint Vincent lui écrivait le 26 août 1640 : « Ma très digne Mère, que mon cœur est attendri de voir la bonté avec laquelle votre incomparable charité procède envers ses pauvres enfants, les Missionnaires, etc. » (*S. Vincent*, t. IV, p. 339.) Elle avait sans doute témoigné une semblable bienveillance pour les Missionnaires établis à Troyes.

2. Noël Brulard de Sillery, commandeur du Temple, de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Il se prépara au sacerdoce et fut ordonné prêtre dans la maison de Saint-Lazare; profondément attaché à saint Vincent de Paul, il fut un insigne bienfaiteur de la Congrégation de la Mission et voulut être assisté par le saint aux derniers moments de sa vie. Abelly, *Vie de S. Vincent de Paul* (éd. 1891), t. I, p. 227.

avant sa mort il devint aussi judicieux, ferme et doux que nous l'ayons jamais vu, et continua jusqu'à la bienheureuse heure qu'il alla à Dieu avec une plénitude de l'Esprit de Dieu et soumission à sa volonté, continuelle et admirable à mes yeux. Il se confessa d'une confession quasi générale des plus grosses fautes de sa vie à M.^rle curé de la paroisse et communia publiquement de sa main, pour viatique, le même jour, sixième avant sa mort. Six heures avant de mourir la difficulté de cracher, avec un petit râlement, lui prit; il agréa l'extrême-onction qu'il m'avait dit que je lui fisse prendre quand je le jugerais à propos. Il reçut ce sacrement avec une dévotion fort ferme et tendre, néanmoins commença et continua à produire des actes fort fréquents, tout haut, de foi, d'espérance, de charité, de contrition, de remerciements à son bon ange de toutes les assistances qu'il lui avait données en toute sa vie; il lui demanda pardon du mésusage qu'il en avait fait et le pria de l'assister à la dernière action qui lui restait à faire. Il rendit grâces à Dieu maintes fois, du choix qu'il avait fait de sa sainte Mère, des grâces qu'il lui avait données, et à elle de toutes celles qu'elle lui avait obtenues, notamment de celle de l'avoir reçu pour son esclave et remercia Dieu de la tradition de saint Jean à la sainte Vierge et de la sainte Vierge à saint Jean. Il le remercia de plus, maintes fois, de l'incarnation, de la vie, de la mort de Notre-Seigneur et de ce qu'il nous avait laissé son corps en la terre pour nous unir à lui, et de ce que son royaume n'aurait jamais de fin; il lui demanda pardon de tous les mésusages qu'il avait faits de ses divins mystères. Il remercia ensuite le Saint-Esprit de toutes les inspirations qu'il lui avait données et lui demanda pardon du mésusage qu'il en avait fait; remercia le Père Éternel de l'être qu'il lui avait donné et la divinité en la Trinité de la gloire qu'elle possède; le pria de l'augmenter comme aussi celle qu'il a donnée à Notre-Seigneur, à la Sainte Vierge, aux Anges et aux Saints et notamment à

notre bienheureux Père¹. Il remercia Dieu de plus de ce qu'il l'avait tiré de la masse corrompue du monde depuis huit ou dix ans, et l'avait fait vivre d'une vie plus retirée; il le remercia enfin de la gloire qu'il avait donnée à saint Jean, patron de son Ordre, et à tous les bienheureux Religieux et demanda pardon de ce qu'il n'avait pas vécu en vrai religieux; et parmi tout cela qu'il répéta parfois, il produisait souvent des désirs de voir Dieu, par ces paroles de saint Paul : *Cupio dissolvi et esse cum Christo, veni Domine, veni et noli tardare*².

Une heure avant mourir, il envoya quérir M. Descordes, l'un de ses trois exécuteurs testamentaires, et lui fit distribuer à ses serviteurs, en argent, ce qu'il leur avait légué sur son testament, en union de la division des vêtements de Notre-Seigneur avant son agonie; il leur donna à tous sa bénédiction et quelques *Miserere*. Après, il rendit son âme bienheureuse à Dieu avec une grande douceur.

Et voilà, ma chère Mère, l'ordre que la bonté de Dieu a tenu en la conduite de ce sien serviteur qui vous avait une si très unique confiance et lequel vous aimiez et portiez tant devant Dieu³.

Je lui demandai la bénédiction pour vous, ma chère Mère, comme je fis pour Sainte-Marie et pour nous⁴. O Dieu, ma chère Mère! qu'il vous la donna de bon cœur, et qu'il parlait de votre charité avec une estime et confiance uniquement filiale. Celle qu'il me témoigna, à moi, m'est à singulière consolation et assurance qu'il m'obtiendra miséricorde devant Dieu.

Il désira pendant ces six heures que je fusse incessam-

1. Saint François de Sales.

2. « Je désire la dissolution de mon corps et être avec Jésus-Christ. Venez, Seigneur, venez; ne tardez pas. »

3. Le commandeur de Sillery et Mme de Chantal avaient uni leurs efforts pour le bien en diverses circonstances, et en particulier pour les bonnes œuvres et les fondations d'Annecy et de Troyes.

4. C'est-à-dire pour la Visitation et pour la Mission.

ment auprès de lui, de sorte qu'il ne pouvait souffrir que je passasse à une autre chambre, non pas même que je reçusse des messages et voulut que je dînasse auprès de son lit, environ une demi-heure avant sa mort. Et voilà, ma chère Mère, en gros, ce qui s'est passé en ce bienheureux départ de ce serviteur de Dieu.

Après sa mort, l'on craignait que son Ordre ne vint faire de la rumeur ; mais ils ne le firent point. Ainsi, tout s'est passé avec pareille paix et douceur que s'il eût eu des enfants. Ses exécuteurs testamentaires s'y trouvèrent à même temps, donnèrent ordre à tout, et le lendemain on le porta en terre, sur le soir, selon le désir des parents, à cause qu'il avait ordonné par son testament que les funérailles se fissent sans pompe et sans armes. Comme le convoi se faisait, j'entendais le monde qui disait : O mon Dieu, que les pauvres perdent aujourd'hui ! et d'autres : oh qu'il trouve bien maintenant au ciel le bien qu'il a fait aux pauvres !

L'entretien de Paris est à présent de cette belle mort et de la disposition de son bien, laquelle chacun loue si ce n'est ceux qui y prétendaient quelque chose. Il a donné cent mille francs à son Ordre, et à nous ce que M. Dufosset vous peut avoir dit. Il a fait les pauvres de l'Hôtel-Dieu ses héritiers. J'oubliais à dire qu'il a donné cinquante mille livres à un sien pauvre neveu pour acheter un office au Parlement ou au grand conseil, à la charge de reversion à l'Hôtel-Dieu au cas qu'il ne le fit, et à un autre quinze cents livres de rente à la charge aussi de reversion audit Hôtel-Dieu. Il n'a point eu de pensée aucune pour les visiteurs des deux Ordres que vous savez, ni moi je n'en aurai que de reconnaissance des obligations infinies que nous avons à votre charité, à laquelle je renouvelle les offres de mon obéissance et suis en l'amour de Notre-Seigneur,

Votre très humble serviteur,

VINCENT DE PAUL.

LES CONFÉRENCES DE S. VINCENT DE PAUL

Les sympathies et le concours dévoué des Prêtres de la Mission sont tout acquis aux Conférences de Saint-Vincent de Paul. Ils se sont toujours fait un devoir de procurer dans les missions la création ou la réorganisation des associations de dames de charité ; aujourd'hui, leur zèle ne peut oublier les conférences d'hommes. Confréries des dames de charité et Conférences de Saint-Vincent de Paul, ces deux associations peuvent être créées et doivent être encouragées même dans les paroisses rurales : c'est ce qu'expose l'article suivant du *Bulletin de la Société de Saint-Vincent de Paul* (numéro de juin 1893), dont on a jugé que la reproduction pouvait être profitable.

LES PETITES CONFÉRENCES DE S.-VINCENT DE PAUL¹

« Depuis longtemps, le Bureau central recommande la fondation des Petites Conférences comme un moyen très efficace de répandre l'esprit de foi et de charité dans la jeunesse de nos campagnes. On fait de graves difficultés à un projet si simple et si fécond. Nous voulons les examiner en détail, espérant les réduire à néant, et déterminer nos lecteurs à établir partout une institution aussi utile.

« PREMIÈRE OBJECTION. — Pourquoi chercher tant d'œuvres nouvelles ? La meilleure des œuvres est d'observer les commandements de Dieu et de l'Église.

« Réponse. — On a toujours conseillé et prêché l'observation des commandements, mais il est clair que cela ne suffit pas à notre époque ; le monde actuel en est la preuve. A côté de quelques bons et fidèles chrétiens, nous voyons

1. Cet article est extrait du *Bulletin de l'Union des associations ouvrières catholiques*. Les « Petites Conférences » dont veut parler l'auteur ne sont pas précisément celles que nous désignons habituellement sous ce nom : c'est des Conférences rurales qu'il est ici question. (Note du *Bulletin de la Société de Saint-Vincent de Paul*.)

une foule d'hommes qui pratiquent mal la religion, d'autres qui ne la pratiquent pas du tout, et d'autres enfin qui sont ses ennemis déclarés et la combattent de toutes leurs forces. Cet état de choses laisse infiniment à désirer, c'est incontestable. Les *œuvres nouvelles* sont des moyens employés par la Providence pour aider les chrétiens dans la pratique si difficile des commandements, et pour combattre, désarmer et convertir, s'il est possible, les ennemis du christianisme. Parce que ces œuvres sont *nouvelles*, ce n'est pas une raison pour les rejeter. Beaucoup de grands saints se sont faits les inventeurs ou les propagateurs d'*œuvres nouvelles*. Voyez saint Vincent de Paul avec ses établissements charitables, le bienheureux Jean-Baptiste de la Salle avec ses écoles chrétiennes, et, de nos jours, Dom Bosco avec ses orphelinats. Le chapelet et le mois de Marie furent, en leur temps, des *œuvres nouvelles*, et aujourd'hui, sous nos yeux, la bonne Vierge Marie fait encore une *œuvre nouvelle* à Lourdes.

« Le génie du mal prend toutes les formes, change d'armes et de tactique selon les temps et les lieux. Le génie du christianisme fait et doit faire de même; il combat l'ennemi avec ses propres armes partout où il le rencontre. Pourquoi tant d'*œuvres nouvelles*? dites-vous. Parce que les loups rôdent avec une voracité de plus en plus grande autour de la bergerie pour dévorer nos agneaux. Parce que les semeurs d'ivraie se multiplient d'une manière effrayante dans le champ du père de famille. Parce que le phylloxéra de l'impiété ravage la vigne du Seigneur et finirait par la détruire, si la Providence ne nous envoyait un remède efficace. Notre pauvre humanité est attaquée de temps en temps par des épidémies, par des maladies nouvelles, qui exigent un traitement spécial et des remèdes nouveaux comme le mal lui-même. Tel est le sort de la religion et de la morale, et voilà ce qui justifie et rend *nécessaires*, en quelque sorte, ces *œuvres nouvelles*.

« Il y a des associations mauvaises qui travaillent à répandre l'erreur, la discorde et la haine. Dieu leur oppose des associations chrétiennes qui répandent la vérité, la charité, la vertu, et certainement il nous demandera compte de ces moyens qu'il nous aura offerts et que nous aurons peut-être négligé d'employer pour le salut de nos frères et la défense de l'Église notre mère.

« **DEUXIÈME OBJECTION.** — Parmi tant d'œuvres approuvées par l'Église, pourquoi donner la préférence à la Société de Saint-Vincent de Paul ?

« *Réponse.* — Toutes les œuvres approuvées par l'Église sont bonnes, et méritent de trouver chez tous les chrétiens un bienveillant accueil ; mais, comme on ne peut pas les établir toutes, il faut faire un choix. La Société de Saint-Vincent de Paul nous paraît être une des plus faciles à établir partout et l'une des plus fécondes en bons résultats. Partout elle commence par visiter et secourir les pauvres ; mais après cela, toutes les œuvres de charité sans exception rentrent dans son domaine. C'est une servante à tout faire. La liste seule des œuvres qu'elle a entreprises dans l'univers catholique remplirait ici plusieurs pages. Toutefois, chaque Conférence, et en particulier chaque membre, fait ce qu'il veut et donne selon ses forces ; rien n'est obligatoire. Peu exigeante, elle reçoit l'homme le plus occupé, et elle cultive cependant un champ assez vaste pour absorber des vies entières et l'activité la plus dévorante. C'est l'œuvre des grands et des petits, des villes et des campagnes ; elle peut s'établir au pied du plus humble clocher comme à l'ombre d'une cathédrale. C'est une petite caravane qui s'organise dans chaque paroisse pour escorter le chrétien dans le voyage de la vie à travers les dangers de notre époque.

« Elle reçoit l'adolescent et lui dit : « Venez avec nous, cher ami, marchons tous ensemble comme des frères, la main dans la main et la joie chrétienne au cœur. Si l'un de nous s'égare, nous le ramènerons ; s'il tombe, nous serons

là pour le relever... Il se fait beaucoup de mal dans le monde; unissons-nous pour mieux résister à nos ennemis et faire un peu de bien sur notre passage. Soulageons ceux qui souffrent; sauvons, s'il est possible, ceux qui périssent; glanons par ci par là quelques bonnes actions, et faisons notre petite provision pour la vie éternelle. » Et le jeune homme suit volontiers d'autres jeunes gens comme lui; il est plus fort contre le respect humain; il se retrempe une fois par semaine dans cet air pur, dans cette atmosphère chrétienne, et est édifiant lui-même en édifiant les autres; il grandit et s'habitue à *pratiquer*, à *traduire en actes* la doctrine qu'il avait apprise au catéchisme et que, sans ce secours, il aurait peut-être bientôt oubliée.

« Cette œuvre s'occupant un peu de tout, peut, *jusqu'à un certain point*, tenir lieu d'une foule d'œuvres spéciales qu'il n'est pas possible d'établir partout. Elle secourt les pauvres : œuvre de bienfaisance. On prie au commencement et à la fin des séances : œuvre de prière. On y fait une bonne lecture : œuvre d'instruction religieuse et morale. Sans obliger personne, par les seuls usages établis, elle pousse ses membres à la communion fréquente : œuvre eucharistique. Elle s'efforce de ramener à Dieu ceux qui s'en éloignent : œuvre d'apostolat. Elle répand et fait lire de bonnes publications : œuvre de bonne presse. Elle s'occupe beaucoup des apprentis et des ouvriers : œuvre ouvrière. Elle soutient de toutes ses forces les écoles chrétiennes : œuvre scolaire, etc., etc. Nous trouvons en elle le germe de toutes les grandes œuvres. On pourrait l'appeler l'*atelier d'apprentissage* des œuvres catholiques.

« Inutile d'ajouter d'autres considérations; cela suffit pour justifier le choix d'une institution recommandée par l'Église et qui a déjà fait le tour du monde. Elle porte au front le cachet des œuvres providentielles.

« TROISIÈME OBJECTION. — Dans notre paroisse, composée de petits cultivateurs, il n'y a ni riches pour donner l'au-

mône, ni pauvres pour la recevoir. Que fera ici une Conférence ?

« *Réponse.* — Elle fera ce que font partout les cinq mille Conférences de la Société. Quel est leur but ? *Préserver leurs membres de la contagion du mal et les rendre meilleurs.* Par quels moyens veulent-elles atteindre ce but ? *En leur donnant de bons exemples et en les exerçant à la pratique des œuvres de charité qui sont à leur portée.* N'est-il pas vrai qu'il y a dans toutes les paroisses du monde des chrétiens, jeunes ou vieux, qui ont besoin d'être préservés du mal et rendus meilleurs ? Eh bien ! voilà le but que se propose d'atteindre toute Conférence. Voilà sa raison d'être ; voilà sa place toute prête. On peut dire, en quelque sorte, qu'elle est attendue, désirée dans ce *but*, qui est certainement des plus louables.

« N'est-il pas vrai qu'il y a dans toutes les paroisses du monde quelques misères spirituelles ou corporelles à soulager ? Eh bien ! cela suffit pour exercer et sanctifier les membres de la Conférence.

« De ce fait que plusieurs chrétiens se réuniront pour prier et s'occuper de bonnes œuvres, il en résultera un bon exemple. Ils s'édifieront mutuellement. Les meilleurs communiqueront aux autres leurs lumières, leur zèle, leur générosité. S'ils sont riches, tant mieux, mais cela n'est pas nécessaire. Quel est l'ouvrier ou le cultivateur qui ne peut pas, *s'il le veut*, se priver d'une petite douceur et mettre de côté un petit sou pour le donner à un plus pauvre que lui ?... Il peut lui aussi faire certaines œuvres de charité *qui sont à sa portée.* Il peut prier pour ceux qui en ont besoin ; il peut instruire un ignorant, un enfant, donner un bon conseil. Lui qui connaît si bien les privations et la misère, il peut mieux qu'un autre peut-être consoler un malheureux, lui inspirer la patience et la résignation. Ceci n'est pas une supposition gratuite. J'ai connu à Paris, dans une conférence d'ouvriers, un pauvre estropié qui marchait

avec deux béquilles et vivait en grande partie d'aumônes. Avant de l'admettre parmi les confrères, on lui fit remarquer que, dans sa position, il était parfaitement dispensé de faire l'aumône. *Je le sais bien*, répondit-il, *mais il y a plus de plaisir à donner qu'à recevoir ; laissez-moi goûter avec vous ce petit plaisir, j'en goûte si peu !* On l'admit, et il fut l'un des membres les plus édifiants. Croyez-vous que nos petits cultivateurs ne feraient pas bien d'imiter ce pauvre mendiant ? Ainsi, qu'il y ait des riches et des pauvres ou qu'il n'y en ait pas, peu importe ; il y a toujours de quoi occuper une Conférence, qui ne fera jamais tout le bien qui serait à faire.

« QUATRIÈME OBJECTION. — Cette œuvre est bonne, sans doute, mais la matière manque. Où trouver le personnel ?

« *Réponse.* — Comment trouver le personnel ? dites-vous. Vous le trouverez comme l'ont trouvé tant d'autres paroisses rurales placées dans les mêmes conditions que la vôtre. Pourquoi ne feriez-vous pas ce que tant d'autres ont fait ?

« Le cadre d'une Conférence peut être formé avec des hommes très ordinaires. Il suffit de trois ou quatre chrétiens de bonne volonté, pourvu qu'ils comprennent le but et la portée de cette œuvre et le grand besoin que nous en avons aujourd'hui. En exerçant la charité, ils se formeront peu à peu : c'est en forgeant qu'on devient forgeron. Mais si ces trois ou quatre hommes ne se trouvent pas dans votre paroisse, c'est qu'elle est malade... très malade... il faut se hâter. Adressez-vous aux enfants de la première communion : vous avez là une terre vierge qui possède encore toute sa fertilité. Elle est prête à recevoir toute sorte de semences. Pressez-vous ; n'attendez pas qu'elle soit envahie par les mauvaises plantes. Prenez-en vite possession et créez là votre Conférence. Avec ces éléments entièrement neufs, cette petite œuvre sera plus facile à discipliner ; elle aura plus de vigueur et sera plus active et plus généreuse

que si vous l'aviez formée avec des hommes de trente ou quarante ans, peut-être déjà enracinés dans une foule d'habitudes et de préjugés. Ainsi nous voyons souvent qu'une difficulté vaincue se tourne en bien et devient un réel avantage, comme si Dieu voulait en cela récompenser les efforts qui ont été faits pour la surmonter. Courage donc et en avant ! Dans le domaine des bonnes œuvres, on *peut* tout ce qu'on *veut* énergiquement.

« CINQUIÈME OBJECTION. — Après avoir pris beaucoup de peine pour former quelques jeunes gens à la pratique de cette œuvre, nous les verrons se fixer hors de la paroisse ou partir pour Paris, selon l'usage, et l'œuvre sera toujours à recommencer.

« *Réponse.* — Ceci est dans la nature des choses : c'est pénible, sans doute, mais inévitable. Il faut l'accepter sans se plaindre, comme nous acceptons le chaud ou le froid, quoiqu'ils nous incommode assez souvent. Les élèves quittent le professeur qui les a formés. Les enfants quittent leur père et leur mère quand ils sont élevés. Ainsi va le monde ; ainsi vont les Conférences, comme tout le reste ; mais ce n'est pas une raison pour nous empêcher de les multiplier.

« Quand un membre va s'établir ailleurs, il entre dans la Conférence du lieu où il se trouve ; s'il n'y en a pas, il entretient des relations avec celle qu'il vient de quitter ; il continue autour de lui son petit apostolat, autant qu'il le peut, et, s'il a du zèle, il finira, comme bien des exemples pourraient en être cités, par y fonder une Conférence nouvelle. Le départ d'un membre est assez souvent le germe d'une œuvre-sœur qui doit venir au monde. Il ne faut donc pas s'en affliger. Mais il n'en est pas de même de ce grand courant d'émigration qui entraîne une partie considérable des populations des campagnes vers Paris. Nos chers compatriotes ruraux ou montagnards se trouvent (chrétiennement parlant), au milieu de la capitale, comme de pauvres

paysans isolés et sans armes, en présence d'une armée ennemie. Dans ce grand centre où la lutte pour l'existence est si vive, si absorbante, ils reçoivent à chaque instant le choc de toutes les opinions, de toutes les doctrines et de tous les vices. Leur foi, malheureusement trop faible, est intimidée; ils n'osent plus la faire paraître et bientôt ils mettent de côté toute pratique religieuse, comme un vêtement qui n'est plus de mode dans la foule impie qui les entoure. Les Conférences de Saint-Vincent de Paul pourraient faire là un grand bien.

« SIXIÈME OBJECTION. — Mais si nous lançons cette œuvre et que nous venions à échouer ?

« *Réponse.* — Dans l'Évangile, celui qui avait reçu cinq talents trafiqua et en gagna cinq autres; celui qui en avait reçu deux fit de même : celui qui en avait reçu un entrevit des obstacles, des difficultés, et se dit : *Si je venais à échouer.* Il trouva plus commode de ne rien faire et se crut prudent; mais il perdit le peu qu'il avait et fut sévèrement blâmé par son maître. N'imitons pas ce *mauvais serviteur*, et, pour éviter un petit échec *incertain*, n'allons pas, par une coupable inaction, nous jeter dans la catastrophe qui nous menace. L'impiété radicale nous assiège de toutes parts. Nous sommes cernés ! il n'y a pas de milieu, il faut vaincre ou être vaincus !

« Si nous voulons faire le moindre bien, il faut s'attendre à trouver des difficultés partout. L'œuvre dont nous parlons est si modeste qu'elle peut naître et mourir sans que le monde s'en aperçoive, pour ainsi dire; et si Dieu jugeait à propos de nous éprouver par un petit échec, nous pourrions encore le faire tourner à notre avantage, en le déposant humblement au pied de la croix et en demandant à Celui qui a *vaincu le monde*, des forces nouvelles pour combattre à l'avenir avec plus de succès.

« Mais ayez confiance, vous réussirez sans doute, si vous imitez les très nombreux fondateurs de Conférences qui

ont déjà réussi. L'œuvre n'est pas encore à son coup d'essai. Pour elle, la période des tâtonnements est passée. Elle a reconnu et signalé les fausses routes. Elle marche maintenant sur un chemin battu dont la solidité est éprouvée. Son règlement est le fruit d'une longue expérience. L'Église l'a approuvé et a attaché des indulgences à son observation. La Société est dirigée par un Conseil général dont les membres ont blanchi dans la pratique des œuvres charitables. Ce Conseil publie chaque mois un *Bulletin*, qui est le *Moniteur* des Conférences : elles y trouvent les leçons, les conseils, les exemples dont elles peuvent avoir besoin. Il en est des Conférences nouvelles comme des jeunes conscrits qui emboîtent le pas des anciens soldats et font ce qu'ils leur voient faire.

« Nous avons dit que cette œuvre est des plus faciles : c'est évident ; si cela n'était, elle ne se serait pas répandue aussi rapidement chez tant de peuples divers, d'un pôle à l'autre.

« Avec de la bonne volonté, on peut donc espérer de réussir, à une condition cependant : c'est qu'il y ait à la tête de l'œuvre naissante *au moins un homme* de foi, de prière, d'action, de zèle, un vrai catholique, en un mot. S'ils sont deux ou trois, cela vaut mieux ; mais, à la rigueur, un seul peut suffire. C'est le charbon ardent qui recèle le feu sacré. Peu à peu il le communique aux autres et on obtiendra un nouveau foyer de chaleur et de lumière.

« Essayez et vous verrez.

« SEPTIÈME OBJECTION. — Pour faire les œuvres il faut beaucoup d'argent, et on sait combien il est difficile à trouver.

« *Réponse.* — Lorsque j'aurai le bonheur de travailler à l'établissement d'une Conférence, ce sera la question d'argent qui me préoccupera le moins. Pourquoi cela ? Parce que cette œuvre est la moins onéreuse des œuvres. Deux petits registres pour les procès-verbaux et pour la caisse, un *Manuel* de la Société. Voilà tous les frais d'installation. Un chapeau peut tenir lieu de bourse pour faire la quête,

vu qu'il ne sera jamais plein. Point de locaux, point d'avances de fonds, point de risques, point de tracas financiers. A la première séance la quête pourvoit aux premiers besoins, et ainsi de suite. Si on a peu, on donne peu, mais de bon cœur. Voilà comment la Conférence apporte, en venant au monde, ses moyens d'existence.

« Lorsqu'une grande misère se présente, elle met tout en œuvre pour grossir son budget, qui est celui des pauvres ; mais, en principe, elle ne dépense que ce qu'elle a. D'ailleurs ce n'est pas seulement avec de l'argent qu'on peut faire du bien : visiter et soigner un malade, le consoler et prier pour lui, le préparer à la mort, donner un bon conseil à un pauvre, le recommander à ceux qui peuvent l'aider, lui procurer du travail, instruire les enfants, les préparer à la première communion, les encourager au travail, à l'obéissance, n'est-ce pas une série interminable de bonnes œuvres à faire *sans argent* ? Et ces œuvres ne sont pas toujours les moins belles ni les moins fructueuses.

« Pour établir une œuvre chrétienne, il ne faut pas commencer par se procurer un sac d'écus, ni surtout le demander au divin Maître, qui nous chasserait de sa présence, comme il chassa les vendeurs du temple. Il faut commencer par se mettre à genoux et le supplier de daigner se servir de nous pour faire son œuvre, et puis aborder le travail, *commencer* si petitement que ce soit, et le grain de sénévé semé, arrosé, cultivé par une foi robuste qui a toujours la prière sur les lèvres, sera béni de Dieu et deviendra un arbre, peut-être même un grand arbre.

« Un jour, dom Bosco, sortant de sa cellule où il avait longtemps prié, appela un de ses disciples, lui remit l'argent nécessaire pour faire un voyage et l'envoya fonder un orphelinat. Le disciple fit remarquer respectueusement qu'une œuvre pareille exige des ressources. *Je n'ai pas d'argent*, lui dit dom Bosco, *mais allez toujours ; chemin faisant, Dieu chargera votre âne*. En arrivant sur les

lieux, le prêtre salésien ouvrit son porte-monnaie et fit l'appel de ses deniers, il lui restait la somme de 28 sous. Aujourd'hui, il est à la tête d'un superbe établissement qui abrite 200 orphelins. Voilà comment se font les œuvres de Dieu. N'hésitez pas à fonder votre Conférence ; elle apporte avec elle sa petite dot, et, au moment opportun, Dieu ne manquera pas de *charger votre âne*.

« **HUITIÈME OBJECTION.** — Attendons : c'est aux paroisses les plus importantes à commencer.

« *Réponse.* — Attendre est une chose aussi facile que peu méritoire. Eh bien ! attendons : catholiques, restons tranquillement chez nous. Dormons tous paisiblement ; pendant ce temps d'autres travaillent pour nous, soyez-en sûrs. Quand nous nous réveillerons, tout sera prêt pour faire l'enterrement de nos croyances et de nos libertés. Attendons, attendons longtemps, c'est là ce que désirent tous les charlatans de la politique, tous les courtiers de la libre-pensée. Attendons ! laissons-leur le temps de placer partout leur infernale camelotte et leurs flacons de poison, qu'ils vendent fort cher pour des remèdes. Attendons ! grâce à notre doux sommeil, le monde se transformera plus vite, et bientôt nous aurons en notre société moderne une immense machine à fabriquer la misère, un véritable entonnoir de l'enfer. Attendons toujours et toujours attendons : ainsi se formule l'art de laisser faire aux autres ce qu'on n'a pas le courage de faire soi-même.

« Catholiques, l'heure du réveil a sonné depuis longtemps. Le Pape a jeté le cri d'alarme et donné l'ordre du combat. Les évêques ont redit autour d'eux les paroles de notre chef suprême. Les voûtes de vos églises ont reçu et répété l'écho de leurs voix.

« Attendre ! lorsque nous sommes assiégés ? ce serait livrer la place à nos adversaires, ce serait faciliter leur victoire et nous préparer à nous-mêmes une honteuse défaite.

« Levons-nous tous comme un seul homme ; agissons

promptement et énergiquement. Ne forçons pas la Providence à nous réveiller par le fracas d'un nouveau désastre.

« **NEUVIÈME OBJECTION.** — *Cette œuvre n'absorbera-t-elle pas les ressources de la paroisse et des autres œuvres catholiques ?*

« **Réponse.** — L'expérience a démontré le contraire jusqu'à présent. Cette œuvre est d'une simplicité et d'une sobriété qui lui permettent de vivre partout. Et de plus elle aide et sert les autres œuvres presque toujours. En exerçant les chrétiens, dès leur jeune âge, à la pratique de la charité, elle forme peu à peu ces hommes généreux et dévoués qui sont le cœur et l'âme de toutes les œuvres ; elle est la pépinière où elles vont chercher leurs membres, elle prépare de loin les éléments qui doivent les constituer et le terrain sur lequel elles doivent s'établir.

« Plus le chrétien donne, plus il veut donner ; plus il se sacrifie, plus il veut se sacrifier. Moins il agit, moins il veut agir : tel est l'homme.

« On donnera beaucoup à celui qui a déjà...

« Lorsqu'un catholique a goûté, dans sa Conférence, les douceurs de la charité, il se sent poussé en avant.

« Plus il boit de cette eau, plus il veut en boire. Il éprouve le besoin de se dépenser davantage, et sans quitter l'œuvre où il a débuté, il prête son concours aux autres qu'il voit autour de lui.

« Les membres de la Conférence seront les premiers à accomplir leurs devoirs de bons paroissiens. C'est là qu'un curé trouvera des chantres, des marguilliers, des fabriciens, et s'il veut établir une œuvre quelconque, c'est là aussi qu'il trouvera les hommes dont il aura besoin. En un mot la Société de Saint-Vincent de Paul, animée d'un esprit très large et très catholique, n'est pas nuisible aux autres œuvres, au contraire : elle les prépare et les remplace quand elles sont absentes. C'est une œuvre-mère. Elle crée et ne détruit pas. »

PROVINCE D'AUTRICHE

*Extrait d'une lettre de M. MÜNGERSDORF, Visiteur,
à M. FIAT, Supérieur général.*

État des œuvres à Graz.

Graz, le 8 juin 1893.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Dans le courant de l'année prochaine nous aurons la consolation d'ouvrir la dixième maison de la Mission dans notre province. C'est notre prince-évêque qui l'a fait construire; elle est presque achevée, et l'église publique sera consacrée à l'honneur et sous le nom de saint Vincent de Paul, dans l'année prochaine.

Nos Sœurs viennent de commencer une nouvelle œuvre, intéressante et d'une grande importance en notre temps c'est celle qui s'occupe des ouvriers; nous avons commencé par leur donner des repas moins coûteux et un local pour la lecture des bons journaux et des bons livres: moyen de les gagner ainsi au bon Dieu. Cette œuvre est bien chère à Monseigneur, qui fera construire une grande maison pour cela.

Les vocations pour notre Congrégation et celles de nos Sœurs sont une des marques de la bénédiction de Dieu, qui nous portent à la reconnaissance envers lui.

Daignez nous bénir et me croire, au nom de nous tous,
Monsieur et très honoré Père,

Votre très humble et très obéissant enfant.

G. MÜNGERSDORF,

I. p. d. I. M.

ITALIE

*Lettre de M. SACCHERI, prêtre de la Mission,
à M. MILON, secrétaire général de la Congrégation.*

Grâces attribuées à l'intercession du bienheureux
Jean-Gabriel Perboyre.

Turin, 29 avril 1893.

MONSIEUR ET VÉNÉRÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Je vous envoie la relation de quelques grâces obtenues par l'intercession du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre.

Il y a ici, à Turin, une ancienne maison d'éducation appelée *Istituto duchessa Isabella* ou *Soccorso*. Cent quarante demoiselles, de condition distinguée, étudient afin de prendre le brevet supérieur pour l'enseignement. Outre les professeurs externes, il y a dans la maison vingt-huit maîtresses internes, laïques, mais bonnes et ferventes chrétiennes.

Je suis redevable de plusieurs détails au jeune et dévoué chapelain de cet Institut. Voici les faits :

1° Dans la semaine sainte de l'année dernière je prêchais la retraite aux enfants de cet Institut. Le jour de la clôture, c'était le lundi de Pâques, les élèves du dernier cours me demandèrent en français de prier pour le succès de leurs examens. Sans hésiter, je leur répondis : « Mes prières? mais priez le bienheureux Jean-Gabriel Perboyre. On dirait qu'il est chargé de procurer le succès des examens. » Ces jeunes filles ne connaissaient pas même le nom du Bienheureux, elles demandèrent donc au chapelain quelques détails sur sa vie; et, avec confiance, chaque jour jusqu'au mois de juillet, elles lui récitèrent une prière. A l'examen,

toutes, sans exception, furent reçues. Or, me disaient le chapelain et les maîtresses, sur le nombre de ces jeunes filles, il y en avait inévitablement sur le succès desquelles on ne comptait pas et au sujet desquelles la surprise fut générale. Ces pieuses jeunes filles, persuadées désormais de l'efficace protection du Bienheureux, propagent son culte et elles laissent celles qui les suivent dans la ferme résolution d'utiliser un tel secours.

2° Aux mois d'octobre et de novembre, une des élèves se trouvait gravement malade ; les médecins craignaient beaucoup... mais la directrice de l'infirmerie et le chapelain avaient dit à la malade de se recommander au bienheureux Jean-Gabriel. Le chapelain, de son côté, et les maîtresses en firent autant, et voilà que tout le mal disparaît. Peu de jours après, la malade se lève, et, comme si elle n'avait rien eu, elle reprend toutes les occupations de ses compagnes. Ce fait fit peu de bruit. Il est vrai que les élèves n'en connaissaient pas les circonstances, mais le chapelain et les maîtresses, qui étaient au courant de la maladie et de la guérison, y virent une grâce qui accrut leur confiance en la protection du Bienheureux. En fait, cela produisit peu d'impression.

3° Au commencement de décembre, une des élèves tombe dangereusement malade du typhus contagieux, avec une très forte hémorragie. Les remèdes ne produisaient aucun soulagement et la mère de l'enfant fut appelée par dépêche. Le savant médecin de la maison, qui malheureusement ne partage pas nos croyances, déclara à la mère qu'elle devait se préparer à perdre sa fille, car la science ne pouvait plus rien. Un second médecin, qui au point de vue religieux était dans le même courant que le premier, mais frère de la mourante, les larmes aux yeux, jugea comme son collègue. Tous dans la maison s'attendaient à une imminente catastrophe. La veille de l'Immaculée-Conception on appelle en toute hâte le chapelain. Celui-ci, craignant de n'avoir pas le

temps d'accomplir toutes les cérémonies des derniers sacrements, pensa ne donner qu'une onction : la malade présentait tous les signes précurseurs de la mort. Après l'extrême-onction il lui donne la bénédiction apostolique. Elle se trouva alors un peu mieux ; mais le médecin déclara que l'état était toujours très grave.

Or, voici ce qu'avait fait le chapelain. Dès qu'il vit que l'état de la malade était très grave, il conseilla à l'enfant de se recommander au Bienheureux ; il fit mettre une petite statue du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre dans l'ouvroir des grandes élèves, et une autre dans la sacristie. Puis, aux enfants qui venaient se confesser pour la fête de l'Immaculée-Conception, il disait combien leur compagne était malade, et leur recommandait de demander instamment au Bienheureux sa guérison. D'ailleurs, se disait-il, cette enfant est bonne, elle pourra faire du bien. Alors, il se sentit pressé de faire lui-même cette promesse : « Bienheureux Jean-Gabriel, s'il est bon que cette élève guérisse et si vous m'obtenez sa parfaite guérison, je vous promets de vous ériger, à mes frais, une belle statue dans la chapelle de l'Institut, et de propager votre dévotion parmi les élèves. » Il fit part de cette promesse à la mère de la mourante, à la malade elle-même, à la supérieure et aux maîtresses, leur demandant à toutes de s'unir chaque jour à lui pour obtenir cette grâce du Bienheureux, en récitant quelques prières.

Bientôt l'enfant se sentit mieux, la fièvre cessa, et vers la fin de décembre elle se leva sans faiblesse. Au mois de janvier elle partit pour son pays natal, où elle se porte très bien et continue ses études. Elle propage la dévotion à notre bienheureux martyr, et sa mère se propose de faire mettre un tableau du puissant Jean-Gabriel Perboyre dans l'église paroissiale.

Pendant la semaine sainte de cette année, j'ai prêché encore la retraite au *Soccorso*, où depuis quinze jours se

trouvait la belle statue, envoyée de Paris, sur la demande du bon et zélé chapelain. Chaque jour, les enfants prient le Bienheureux; on ajoute aux prières du soir et du matin l'invocation : *Beate Joannes Gabriel, ora pro nobis*, et aux saluts du Saint-Sacrement, on chante son oraison. Les enfants ont une très grande confiance dans sa protection.

Je suis, en l'amour de Notre-Seigneur, Monsieur et bien honoré confrère,

Votre très dévoué serviteur,

J. SACCHERI,

L. p. d. l. M.

*Lettre d'un Professeur de clinique à l'hôpital civil de P...
à la sœur N., Fille de la Charité.*

Guérison attribuée à l'intercession du B. J.-Gabriel Perboyre.

Traduction.

10 juillet 1893.

MA RÉVÉRENDE MÈRE,

Vous trouverez ci-joint, un billet de... C'est une petite offrande que j'entends faire en l'honneur du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre, par l'intercession duquel je crois avoir obtenu récemment la grâce de ma guérison.

Ma guérison ne peut se dire miraculeuse, mais il est incontestable qu'une grâce spéciale, obtenue par l'intercession de ce bienheureux martyr, y est intervenue. Il s'agissait de l'inflammation d'une glande, sous l'aisselle gauche, à la suite d'une infection cadavérique. Le résultat le plus désirable, mais aussi le plus rare, de ces sortes d'inflammation, est qu'elles se résolvent sans suppuration; dans ce cas, le mal n'a rien de dangereux et les douleurs qu'il occasionne sont relativement faciles à supporter. Mais le résultat le plus ordinaire est que la glande vient à suppuration, et alors les douleurs sont beaucoup plus fortes; la taille du mal devient nécessaire et quelque péril peut s'ensuivre. Dans cette alternative, il était tout naturel que je désirasse la guérison, sans suppuration; mais les soins pro-

digués et les prières faites, dès le début du mal jusqu'au matin du 18 juin dernier, étaient restés infructueux, pour ce qui était d'obtenir ce résultat. La glande devenait de plus en plus douloureuse et gonflée, de telle sorte que tout ce qu'on pouvait encore espérer était qu'elle se résolve sans suppuration. Ce n'était pas encore naturellement impossible, mais la probabilité restait toutefois bien douteuse, de l'avis même d'un de mes collègues.

Dans la matinée du 18 juin, j'eus la pensée de recourir à l'intercession du bienheureux Perboyre, que j'avais choisi pour l'un de mes protecteurs dès le temps de sa béatification, et que j'invoquais chaque jour. J'appliquai une de ses reliques, sur ma poitrine, et le priai avec confiance. A ma grande surprise, quelques heures s'étaient à peine écoulées que la douleur était devenue à peine sensible, bien qu'aucun remède n'ait été appliqué sur la partie malade. Je crus d'abord à un soulagement momentané, mais la douleur violente ne se fit plus du tout sentir. A la fin de la même semaine, la glande avait sensiblement commencé à diminuer de volume, et à la fin de la semaine suivante il n'y avait plus trace de la précédente maladie.

Dans cette guérison je constate donc qu'outre l'amélioration sensible obtenue, seulement après, ou plutôt tout de suite après avoir recouru à l'intercession du bienheureux Perboyre, la rapide et complète dissolution survenue est aussi chose exceptionnelle ; et que, lorsque de telles maladies finissent en se résolvant, il faut, pour en venir là, un temps beaucoup plus considérable ; presque toujours, même après que l'on se dit guéri, la glande reste un peu grosse. Cette rapide et complète guérison est donc l'effet et la marque d'une grâce spéciale qui est intervenue, tout en suivant l'ordre des lois naturelles.

Veillez agréer, ma Révérende Mère, l'expression de ma haute estime.

Votre dévoué serviteur,

Professeur A. M.

*Lettre de la sœur N., Fille de la Charité,
à M. FIAT, Supérieur général.*

Guérison attribuée à l'intercession de Louise de Marillac
(Mlle Le Gras).

Hôpital d'A., le 5 juillet 1893.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Votre bonté paternelle m'encourage et je viens remplir un devoir, il me semble, pour la gloire de l'humble servante de Dieu Louise de Marillac.

D'abord, je vous dirai, mon très honoré Père, qu'à l'hôpital les Sœurs récitent tous les jours en commun, à la chambre de communauté, la prière à saint Vincent, pour obtenir la glorification de la servante de Dieu Louise de Marillac; chacune lui demandant quelques grâces de son choix.

Ma sœur C... avait demandé à Dieu avec instance, depuis plusieurs années, la grâce de voir son père se réconcilier avec Dieu et s'approcher des sacrements; sa prière ayant été vaine, elle pensa de demander cette grâce par l'intercession de la pieuse Mère Louise de Marillac. Au bout de trois mois de prières non interrompues, elle vient d'être exaucée! Son père s'est confessé, a communie, après avoir mis sa conscience en paix, sans aucun respect humain. La bonne Sœur ne cesse tous les jours de remercier sa bienfaitrice.

Dans le courant du mois de mars, de cette année, une des filles employées au service de l'hôpital, et occupée à la cuisine (elle se nomme C... N...), tomba malade d'un érysipèle qu'elle négligea de soigner, et avant d'être entièrement guérie elle voulut reprendre son emploi, qui est très fatigant. Ne voulant écouter que son zèle, elle ne tint point compte des remontrances que nos Sœurs lui faisaient, prévoyant que l'imprudence de sa conduite pourrait avoir les

suites les plus fâcheuses. En effet, au bout de quelques jours, elle fut obligée de se remettre au lit. Le médecin de l'hôpital ne tarda pas à constater la gravité du mal : la néphrite s'était déclarée avec tous les symptômes qui la rendent rebelle à tous les remèdes de l'art ; de plus, une maladie grave du foie compliquait le mal, à tel point que les médecins appelés en consultation, après avoir employé en vain tous les remèdes prescrits par l'art médical, ordonnèrent de lui faire administrer les sacrements ; on le fit immédiatement, la mort paraissant s'approcher à grands pas. Le soir du même jour, comme le mal faisait des progrès rapides, effrayants, la malade ayant perdu entièrement connaissance, le médecin en s'éloignant dit qu'elle ne passerait pas la nuit. Vers huit heures et demie du soir, le chapelain, les Sœurs de l'hôpital, ainsi que plusieurs Sœurs de l'autre établissement de la ville et quelques membres de sa famille entouraient le lit de la mourante en attendant son dernier soupir. Nous étions en larmes, car la malade est une *Enfant de Marie* dévouée à la maison, et qui y travaille depuis plus de trente ans, lorsque tout à coup une Sœur qui portait sur elle avec beaucoup de dévotion la médaille de notre pieuse Mère Louise de Marillac, eut la pensée de l'appliquer sur le front déjà glacé de la mourante ; aussitôt elle entr'ouvre les yeux, regarde, reconnaît tout le monde ; et elle qui depuis le matin avait perdu connaissance, adresse quelques paroles à tous ceux et à toutes celles qui entouraient son lit. Remplies de bonheur, nous tombons à genoux et commençons une neuvaine composée de trois *Gloria Patri*, trois *Pater* et *Ave*, avec l'invocation : « Saint Vincent de Paul, au nom de notre pieuse Mère qui vous fut si dévouée, priez pour nous ! » et nous promettons à haute voix que si nous obtenions la guérison complète, nous la publierions pour la gloire de Dieu et de celle qui vécut si humble sur la terre.

La nuit, la malade but, et digéra très bien le lait et le

bouillon, ce que l'on ne pouvait obtenir depuis plusieurs jours, car elle vomissait tout ce qu'elle prenait ; depuis ce temps l'enflure de son corps diminua à vue d'œil ; elle va bien, si bien que sans convalescence, au bout de dix jours, ses forces étaient revenues, et contre tout espoir elle reprit son office comme auparavant ; cela au grand étonnement des médecins qui l'ont soignée et de toutes les personnes qui ont suivi le cours de sa maladie et qui l'ont vue à l'extrémité.

Voilà, mon très honoré Père, le récit bien simple de ce qui s'est passé sous nos yeux, au sujet de cette jeune fille ; mais ce n'est pas tout, le bon Dieu nous réservait d'autres épreuves et d'autres consolations. Une autre grâce extraordinaire vient encore de nous être accordée par l'intercession de notre pieuse Mère.

Le 30 mars dernier, entré à l'hôpital un militaire du 48^e de ligne nommé E. C..., originaire de Toscane, et qui avait depuis peu quitté sa chère famille.

On crut d'abord qu'il souffrait de douleurs articulaires, mais bientôt après on s'aperçut qu'il était atteint de l'horrible épidémie qui régnait dans le quartier et dans la ville ; les médecins déclarèrent qu'il était atteint de « méningite cérébrale-spinale », et dès le premier jour il commença à délirer. La Sœur de la salle le voyant en cet état, le fit visiter par le second médecin, qui, d'accord avec son collègue, ordonna des remèdes efficaces pour combattre ce genre de maladie, et, grâce à Dieu, après une quinzaine de jours, le malade entra presque en convalescence. Mais nous ne devions pas longtemps nous réjouir de ce mieux ! Voilà donc notre pauvre malade de nouveau avec une fièvre ardente, et retombé dans son premier état. Depuis cette rechute, le délire accompagné de la malheureuse fièvre — 41 degrés — ne le quitta plus et le réduisit à un état déplorable, ne donnant plus aucun espoir de guérison. Après lui avoir fait administrer tous les sacrements, la Sœur crut devoir avertir la

famille déjà bien affligée du mourant, à laquelle plusieurs fois par jour on devait télégraphier; mais avant de se résoudre à annoncer la fatale nouvelle, elle demanda de nouveau aux médecins le vrai état de son malade; leur réponse très nette fut celle-ci : « Il peut finir d'un moment à l'autre. »

Extrêmement affligée, mais tâchant de se donner du courage, se tournant vers les autres malades la sœur leur dit : « Eh bien ! puisqu'il n'y a plus d'espoir dans les moyens humains qui ont été tous employés, il faut prier et implorer le secours du Ciel. » Elle se mit à genoux près du lit du malade, et commença de tout son cœur et avec une grande confiance la neuvaine à notre pieuse Mère Louise de Marillac; elle passa au cou du malade la médaille qui avait servi déjà à manifester sous nos yeux le crédit de notre vénérée Mère auprès de Celui qu'elle a si bien servi pendant sa vie, dans la personne de ses membres souffrants.

Cependant la dépêche est expédiée, et deux jours après le père du malade arrive; il embrasse son fils en pleurant. Mon Dieu ! quel déchirant spectacle ! le fils ne reconnaît pas son père, qui pendant deux journées entières ne put obtenir de lui un seul signe capable de le consoler et de lui faire croire qu'il reconnaissait sa voix. A partir de ce jour, nous sommes restées entre la crainte et l'espoir, mais les cinq médecins appelés en consultation l'avaient abandonné !...

Notre pieuse Mère, qui a tant aimé et si bien servi les pauvres malades sur la terre, pressait sans doute au ciel le cœur de Dieu pour le pauvre souffrant ! Et voilà qu'il commence à aller mieux de jour en jour, de sorte que, le septième jour de la neuvaine, il put même manger de la viande et boire du vin; il reprit ses forces peu à peu, au grand étonnement de ceux qui l'avaient vu aux portes du tombeau.

Le 24 juin, il partait tout joyeux pour aller dans sa

chère famille passer son congé, en remerciant celle qui lui avait obtenu une guérison si inespérée.

Je conserve une lettre qu'il m'écrivit peu de jours après son arrivée ; il m'y raconte que toute la population s'est assemblée dans l'église, où l'on chanta solennellement le *Te Deum* en actions de grâces.

Semblable grâce a été opérée en même temps, dans la personne de B... C..., natif d'A... et parent d'un député provincial. Atteint de la même maladie qui ailleurs a fait tant de victimes, il fut en peu de jours réduit à l'extrémité et condamné par six médecins des plus renommés. Après avoir fait une neuvaine, en portant sur lui la médaille de la pieuse Mère Louise de Marillac, il guérit parfaitement, contre toute espérance.

De plus, je dois vous dire, mon très honoré Père, que bien des guérisons, et plus encore de conversions inespérées, ont été aussi obtenues ici, dans notre hôpital, en invoquant le bienheureux Jean-Gabriel Perboyre et en exposant son image avec des cierges allumés.

Daignez agréer l'hommage des sentiments dévoués et filiaux de celle qui a l'honneur de se redire,

Mon très honoré Père,

Votre très humble et très obéissante fille,

Sœur N.,

I. f. d. l. C., s. d. p. M.

*Lettre de la sœur HUTIN, Fille de la Charité,
à M. FIAT, Supérieur général.*

Guérison attribuée à l'intercession de Louise de Marillac.

Salerne, le 26 juillet 1893.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Par prudence j'ai attendu plus d'un an avant de faire connaître et de rendre publique la grâce insigne obtenue

par l'intercession de notre pieuse et vénérée Mère et fondatrice, en la personne de Mlle Amalia Monaci, qui recouvra presque en un moment la santé. En effet, quatre médecins parfaitement d'accord avaient tous déclaré la malade perdue sans espoir. Son état ne pouvait laisser personne dans l'illusion : une fièvre ardente la dévorait et les crachements de sang étaient incessants. Sa faiblesse était telle qu'elle pouvait à peine articuler quelques mots. Comme elle conservait une parfaite connaissance, je lui offris la simple image de Louise de Marillac, afin d'obtenir une guérison réputée impossible, et par là même faire éclater mieux encore la puissance de l'intercession de notre pieuse fondatrice. La malade, d'une piété et d'une foi rares, me comprit et accepta de vivre encore pour la plus grande gloire de Dieu et pour aider à la cause de notre Mère. Elle prit en main l'image, la regarda attentivement, lui adressa une courte prière, et la grâce sollicitée avec tant de simplicité fut immédiatement obtenue. Je joins à cette attestation la relation de la personne, écrite par elle-même¹, avec le regret de n'avoir pu obtenir celle d'aucun des médecins ; ils se prêtent difficilement à donner ces sortes d'attestations.

Depuis sa guérison, Mlle Monaci est allée habiter la campagne et continue à jouir d'une bonne santé. Que ceci serve à la plus grande gloire de Dieu et soit une preuve aussi pour la cause de notre pieuse Mère.

Je suis avec respect, en Notre-Seigneur et en son immaculée Mère,

Monsieur et très honoré Père,
Votre très humble fille.

Sœur ELISABETH HUTIN,

L. f. d. l. C. s. d. p. M.

1. Cette pièce nous est parvenue.

M. JOSEPH DANELLI

DIRECTEUR DE LA MAISON CENTRALE DES FILLES DE LA CHARITÉ
A NAPLES, DÉCÉDÉ DANS CETTE VILLE, LE 17 AVRIL 1893

M. Joseph Danelli, né à Milan, le 1^{er} janvier 1838, fut reçu dans la Congrégation de la Mission, le 29 mai 1860. Il était alors diacre. Il fit les vœux à Constantinople, le 2 juillet 1862, en présence de M. Régnier, et fut placé, en 1866, à Smyrne, où il a laissé le plus édifiant souvenir. On nous écrit de cette ville :

« M. Giampaolo, de si douce mémoire, qui avait eu occasion de voir M. Danelli à Constantinople, devina, avec son regard perspicace, les aptitudes et la piété de ce jeune missionnaire, et dès lors il conçut le désir de le posséder dans la mission de Smyrne, si belle et si pleine d'espérances; il le demanda et l'obtint pour le bonheur de la mission qui lui était chère. M. Danelli avait alors vingt-huit ans. Doué d'une rare intelligence et d'une capacité extraordinaire pour les langues, quel bien n'était-il pas appelé à faire dans un pays où les idiomes sont si divers !

« Pendant dix-huit ans il a fait éclater à Smyrne et son zèle et sa grande piété. S'il a brillé par son tact et son intelligence, c'est surtout par la bonté de son cœur qu'il a régné; tous ceux qui rencontraient ce vrai Missionnaire se sentaient gagnés par son abord plein d'aménité, ses manières simples et distinguées, son air pieux et sacerdotal; sa vue seule excitait au bien; on ne pouvait l'approcher, non seulement sans être charmé, mais encore sans devenir meilleur.

« Sa parole était toujours accompagnée de ce sourire calme qui fait penser au ciel; il répondait à tous les appels, consolait toutes les douleurs.

« On le voit encore au milieu des cérémonies sacrées, avec sa dignité calme et recueillie, son air pieux et modeste,

avisant à tout, afin que rien ne manquât à la splendeur et à l'ordre des solennités qui faisaient le charme de l'église du Sacré-Cœur.

« De quel amour il environna la chère Mission de Smyrne ! et qui dira ses aptitudes pour faire du bien à la jeunesse ? Pendant dix-huit ans, il l'a guidée, réjouie, encouragée ; il a eu toutes ses sympathies confiantes et filiales, conquises par cette auréole de sainteté qui rayonnait autour de lui.

« Que d'âmes n'a-t-il pas gagnées à la vertu ! combien n'en a-t-il pas soutenues et rendues victorieuses dans leurs luttes en face de familles trop peu chrétiennes, familles qui plus tard se laissaient prendre elles-mêmes à leur tour dans les filets de ce charitable pasteur des âmes, toujours doux et compatissant.

« Comme Jésus, il passa en faisant le bien, et comme lui il fut surtout doux et humble de cœur ; mais sa parole était si persuasive, si désireuse du bonheur de l'âme qui s'ouvrait à lui, qu'il était comme impossible de ne pas en subir la douce influence ; il attendait qu'on acquiesçât au bien et qu'on dît le oui qu'il désirait ; son attente était calme et comme souriante. Jamais il n'imposait sa volonté.

« Sans doute, c'était sa grande piété qui lui donnait ce tact que ceux-là seuls possèdent, qui aiment Jésus-Christ et les âmes. Son suprême amour et sa grande dévotion étaient pour le Saint Sacrement.

« Rien de plus aimable et de plus utile à entendre que ses conférences aux Sœurs, sur la manière de procéder entre elles : « Vous vous devez, leur disait-il, un grand respect mutuel et une grande déférence. Portez aussi toujours « votre cœur avec vous, répétait-il ; tenez-le entre vos « mains, ne faites rien sans lui, et je vous assure qu'avec « un tel conseiller tout le monde sera bien servi, bien instruit, bien soigné, bien nourri, et surtout bien content. »

« O non, bon et digne fils de saint Vincent, vous n'êtes

pas mort; vous vous survivez par vos saints exemples, comme se survivent ceux qui vous ont précédé dans la tombe : MM. Giampaolo, Giordana et Turroques! votre souvenir, comme le leur, sera immortel dans cette ville de Smyrne que vous avez enrichie et embaumée par vos exemples et vos leçons; vous y avez versé les sueurs de vos laborieuses journées; vous y avez versé le sang de vos souffrances. La reconnaissance de tous gardera votre souvenir, et ceux que vous avez réjouis, consolés, seront au ciel votre couronne et votre gloire. »

Le *Courrier de Smyrne*, écho des sentiments de reconnaissance qu'on gardait à M. Danelli, a fait de lui, à l'occasion de sa mort, l'éloge que nous retraçons ici :

« La société catholique de notre ville a appris avec de vifs regrets la mort d'un Missionnaire, au caractère irréprochable, qui a fait un bien immense à Smyrne où il comptait un nombre considérable d'amis.

« M. Joseph Danelli, un des membres les plus distingués de la Congrégation des Lazaristes, a rendu son âme à Dieu, il y a un mois, à Naples, après une longue et douloureuse maladie.

« Ce Missionnaire, auquel nous attachait une amitié sincère, était un homme d'une intelligence élevée, d'une piété profonde et d'une inépuisable bonté.

« C'était, dans son Ordre, un des prêtres les plus attachés au devoir, très humble et soumis sans restriction aux volontés de ses supérieurs.

« Quand il a dû quitter Smyrne pour Naples, son cœur s'est serré comme celui de ses nombreux amis qui voulaient le retenir en se servant d'utiles et légitimes influences.

« Il s'opposa énergiquement à toute démarche dans ce sens, se rappelant qu'ayant juré obéissance, son devoir était de répondre à l'appel, sans hésitation.

« Nous avons réellement regretté ce départ; mais en se

sacrifiant pour obéir, le prêtre missionnaire n'avait fait que gagner davantage dans l'estime de ses amis.

« Le R. P. Danelli avait des convictions profondes. Pénétré de l'idée que la vie humaine tout entière tient dans les dix commandements de Dieu, il les développait avec simplicité du haut de la chaire, non pour persuader les beaux esprits de ce temps, mais pour rappeler leurs obligations à des chrétiens sincères.

« Ce prêtre sans tache, qui s'endormait avec la sérénité du devoir accompli et se réveillait sur une idée de charité, est allé rejoindre là-haut ses compagnons d'ici-bas, les Giampaolo et les Elluin. Ce n'est pas lui qui a besoin de nos prières : c'est à nous de nous recommander aux siennes. »

Il savait l'importance des langues pour se rendre utile aux peuples de différentes nationalités, et il se fit un devoir d'en poursuivre laborieusement l'acquisition et la perfection. Il parlait très parfaitement la langue allemande, « comme un Saxon », nous dit-on, en y ajoutant quelque chose de plus doux qu'il tenait de son séjour en Italie; quand il naquit, Milan appartenait à l'Autriche. L'italien et le français lui étaient absolument familiers. Il avait appris la langue grecque en Orient; il prêchait en cette langue : aussi une grande partie des catholiques indigènes venaient-ils se confesser à lui.

En 1884, la confiance des supérieurs majeurs appela M. Danelli à l'emploi délicat et important de directeur des Filles de la Charité de la province de Naples. Voici quelques notes sur son séjour à la maison de Chiaja, à Naples, sur la vie pleine d'œuvres et de charité qu'il y mena, enfin sur sa mort édifiante, le 17 avril de cette année :

« J'eus le bonheur de voir arriver M. Danelli comme directeur dans notre chère province. Son air digne autant que doux me frappa et m'inspira une estime qui depuis ne s'est jamais démentie. Regrettant sa chère mission d'Orient,

où il avait laissé de si justes regrets, il semblait redouter tout le poids de sa nouvelle charge, qui en effet n'était pas petite ; mais, puisant dans son amour pour la Communauté le courage nécessaire, il se mit aussitôt à l'œuvre, nous donnant jusqu'à son dernier soupir l'exemple de toutes les vertus.

« La piété le caractérisait et répandait son influence dans toute sa conduite. Quiconque a connu son caractère naturellement vif et les peines et difficultés inévitables qu'il a rencontrées pendant les neuf années qu'il est resté au milieu de nous, n'aura pas de peine à croire qu'il a dû se faire une violence continuelle.

« L'humilité, il la pratiquait à toute occasion ; et il fut d'un respect et d'une délicatesse extrêmes envers la Sœur visitatrice.

« Dans la position importante qui lui était confiée, malgré son tact exquis et sa charité, il était inévitable qu'il rencontrât des contradictions : on le vit avec édification user sans se lasser des mêmes égards et des mêmes attentions envers les personnes mêmes qui lui étaient les plus hostiles. Ceux qui n'ignoraient pas les peines et difficultés que ces personnes semaient sur son passage, se sont dit plus d'une fois : Vraiment, voilà un saint !

« Oui, M. Danelli a vécu en saint, il est mort de même. Pour s'en convaincre, on n'avait qu'à le considérer chaque matin à l'autel, alors qu'il offrait le saint sacrifice : on aurait cru voir un séraphin tant son âme était absorbée en Dieu. Sa vue seule ranimait la ferveur. Mais c'est surtout au saint tribunal de la pénitence qu'on pouvait découvrir les trésors de son zèle, les ardeurs de sa charité. D'ordinaire, bref mais clair et précis, une de ses paroles suffisait à entretenir l'édification et le courage pour toute une semaine.

« Il était d'une prudence et d'une discrétion à toute épreuve, aussi avait-on communément en lui une confiance sans borne.

« Sa charité était grande et il ne pouvait souffrir qu'on manquât à cette vertu. Il passait facilement sur certaines fautes ordinaires, mais quand il s'agissait des manquements à la charité, on sentait que son âme souffrait; quelquefois même il imposait quelque réparation un peu pénible à la nature, afin de se prémunir à l'occasion.

Pour lui, il aurait tout sacrifié, et en effet il payait largement de sa propre personne afin de maintenir en tout et toujours la paix, la cordialité, l'union, ainsi que le respect dû à l'autorité. Il avait pour habitude de regarder les personnes et les choses toujours par le bon côté. Il excusait volontiers les actes, et quand le tort était trop évident, il excusait l'intention ou faisait ressortir quelque bonne qualité.

« Simple et droit, il ne pouvait admettre dans son esprit aucune supposition contraire à cette belle vertu de charité.

« Doué d'un esprit perspicace, d'un jugement très sage, d'un tact exquis et d'une rare délicatesse de sentiments, ce très digne directeur ne froissait personne; il traitait chacun selon qu'il convenait et savait donner à chaque chose la valeur qu'elle méritait.

« Quand il parlait des supérieurs, c'était toujours avec un sentiment de foi vive, un respect profond, une filiale affection. Son bonheur, au retour de ses voyages à Paris, était de rassembler aussitôt la Communauté pour parler d'eux. On sentait que son âme était profondément attachée aux deux familles de saint Vincent.

« Digne enfant de ce bienheureux Père, M. Danelli aimait les pauvres; volontiers il se serait dépouillé pour les revêtir. Il leur donnait largement, et si on lui disait: « Mais, mon Père, ne donnez pas ainsi, ces gens-là vous trompent. » Alors il souriait et répondait: « Il vaut mieux être trompé que de laisser souffrir; donnez, donnez toujours. » Aussi les pauvres, connaissant son bon cœur, allaient souvent, et jamais en vain, frapper à sa porte. Et maintenant qu'il n'est

plus, c'est par la charité de ce saint Missionnaire que les pauvres viennent à Chiaja demander de les secourir.

« Ce qui édifiait encore grandement dans sa conduite, c'était sa bonne tenue à la chapelle pendant les offices : jamais il ne se permettait une parole ; il tenait les yeux modestement baissés ou récitait pieusement son bréviaire. S'il avait à demander quelque chose à la sacristie, c'était toujours à voix basse et en peu de mots. Quand Son Éminence le cardinal-archevêque de Naples venait à la maison des Sœurs faire quelque visite ou assister à une bénédiction, on aurait pu prendre le pieux directeur des Filles de la Charité pour un humble séminariste, tant il se tenait à ses côtés avec respect et modestie : il se serait volontiers effacé, comme il lui arrivait toujours, si sa place ne l'eût obligé à paraître.

« Si la nécessité l'amenait à traiter avec les personnes externes, surtout avec les dames, on le voyait garder une telle réserve qu'on a pu dire qu'il portait les précautions trop loin.

« Enfin, dans ses paroles, dans son maintien, dans toute sa conduite, il y avait quelque chose de digne, de noble, qui portait à Dieu. Sa vie était toute surnaturelle, parce que son âme foncièrement pieuse surnaturalisait tout.

« Mais c'est surtout pendant sa longue et douloureuse maladie qu'on a pu constater davantage son esprit de foi, sa patience, sa résignation au bon plaisir de Dieu. Et s'il désirait guérir, c'était afin de se sacrifier encore plus pour la gloire de Dieu, pour le salut des âmes et pour le bien de sa chère province. Tant que ses forces le lui ont permis, il ne s'est donné ni trêve ni repos.

« Quelle douloureuse émotion, le premier jour de l'an, quand on le vit se traîner, appuyé sur un bâton, jusque dans le sanctuaire, pour offrir ses vœux à la Communauté et lui transmettre ceux des vénérés supérieurs ! La petite instruction qu'il fit fut touchante et arracha bien des larmes.

« Il continua néanmoins de se lever, mais toujours avec grande difficulté, jusqu'au 23 janvier, époque où la maladie parut faire de rapides progrès. Nous espérions toujours qu'il se remettrait. Cependant, voyant que les remèdes ordonnés par les médecins ne produisaient que de faibles effets, et voulant à tout prix conserver la vie précieuse de notre digne Père, nos cœurs se tournèrent, plus que jamais, vers Celui qui peut tout. Sœurs, vieillards, enfants firent monter vers le ciel de ferventes prières. Mais notre Père avait beaucoup travaillé; il avait surtout beaucoup souffert, et Celui qui scrute les cœurs et les reins avait tout compté et voulait récompenser cette âme généreuse. Pour lui, il était calme et résigné. Toutes les personnes qui avaient le bonheur de l'approcher revenaient tout édifiées de sa piété. C'était pour lui l'épuisement; bientôt, étendu sur son lit de douleurs, ne pouvant pas même soulever sa tête, on aurait dit notre divin Sauveur cloué sur sa croix. Seule, sa main droite, sanctifiée par tant de bonnes œuvres, a conservé jusqu'à la fin une entière liberté. On aurait pu croire que Notre-Seigneur la lui avait laissée pour bénir, car jusqu'à l'extinction de ses forces elle n'a cessé de se lever pour attirer sur la tête de ceux qui le visitaient les bénédictions du Ciel. Le 15 avril, il accepta avec reconnaissance de recevoir les derniers sacrements. Alors la digne Sœur assistante, s'approchant du lit du vénéré malade, lui dit : « Mon Père, on va vous porter le bon Dieu, nous permettez-vous d'y assister ?— Non seulement je le permets, répondit-il, mais encore je le désire. » Alors le vénéré malade, posant sa main sur son cœur, dit d'un ton calme, mais pénétré : « Ma vie est bien peu de chose, mais je la donne à Dieu de bon cœur. Je n'ai pas d'attache ! » La Sœur assistante lui ayant demandé si une fois au ciel il se souviendrait de la Communauté, de sa chère province, lui, toujours calme et résigné, assura qu'il n'oublierait personne. Après qu'il eut reçu les derniers sacrements en présence de

M. de Angelis, Visiteur de la province, de tous ses confrères ainsi que des Sœurs offcières et de quelques Sœurs de la Maison centrale, le cher malade ramassa le peu de forces qui lui restaient pour faire ses adieux, qui furent touchants. Il remercia M. le Visiteur et ses confrères, les nommant tous les uns après les autres. Puis il leur dit : « Je vous laisse la paix ; vivez selon l'esprit de saint Vincent, dans la pratique de la charité. » Ensuite, se tournant vers les Sœurs offcières, il leur dit : « Que les Filles de la Charité qui représentent ici la Communauté reçoivent aussi mes remerciements. » Il ajouta : « Veuillez avoir la bonté de dire à nos vénérés Supérieurs que je les remercie aussi et que je suis heureux de mourir dans la famille de saint Vincent. » Le lendemain dimanche il eut encore le bonheur de recevoir la sainte communion, et le lundi matin, vers neuf heures trois quarts, il rendit sa belle âme à Dieu.

« Dès qu'on apprit la nouvelle de sa mort, les Sœurs, les enfants, tout le personnel de la Maison, les personnes externes ainsi que les Dames de l'Espérance et les Religieuses Auxiliatrices, qui l'avaient pour confesseur extraordinaire et qui professaient pour le digne M. Danelli la plus haute estime, témoignèrent leurs regrets et vinrent assister à ses funérailles. Un bon nombre de Missionnaires, de prêtres séculiers, vinrent prendre part à la cérémonie, qui fut présidée par M. le Visiteur. Le séminaire des Vergini vint aussi rendre les derniers honneurs à notre regretté Père. La cérémonie dura jusqu'à onze heures et demie. Le corps du vénéré défunt resta à la chapelle jusque vers trois heures. Un bon nombre de Sœurs l'accompagnèrent jusqu'au cimetière. Nous espérons que sa vie édifiante, sa patience dans ses souffrances, sa mort prématurée, attireront sur ceux qui l'ont connu et aimé, et en particulier sur la province qui lui était confiée, les bénédictions du Seigneur. »

ASIE

PROVINCE DE CHINE

Lettre de M. BOSCAT, prêtre de la Mission, à M. JACQUES PERBOYRE, prêtre de la même Congrégation, à Paris.

Pèlerinage au lieu du martyre du B. Jean-Gabriel Perboyre. Détails sur les contemporains et les témoins du martyre.

Ki-ngan-fou, 18 octobre 1892.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit toujours avec nous !

Je viens de faire un pèlerinage au tombeau de votre bienheureux frère, Jean-Gabriel. J'ai vu Ou-tchang-fou, la Montagne Rouge ; j'ai suivi presque pas à pas la voie douloureuse qu'a parcourue notre glorieux martyr ; elle m'a semblé encore tout empourprée de son sang. J'ai pu contempler pendant quelques instants le tertre verdoyant qui fut le théâtre de son suprême triomphe ; sur ce tertre, deux croix de bois, plantées en permanence et destinées au supplice des criminels de marque, m'ont rappelé au vif les derniers combats de votre frère..... Je reviens de revoir tout cela, et c'est encore sous l'impression de tout ce que j'ai vu que je vous écris.

Nous nous trouvions ensemble, Mgr Coqset et moi, à Kieou-kiang, à la fin du mois de septembre dernier. Notre cher vicaire apostolique, relevant de maladie et convalescent à peine, avait eu la pieuse pensée de faire un pèlerinage à Ou-tchang-fou, au tombeau de notre Bienheureux, et il m'avait invité à le faire avec lui.

Le 3 octobre au soir, nous entrions donc ensemble dans

la grande capitale du Hou-pé; nous passions sous la porte par laquelle notre glorieux confrère était sorti de la ville pour aller de là cueillir sa palme et monter au ciel.

Parfaitement accueillis par les RR. PP. Franciscains, nous profitâmes de leur bienveillance pour entendre de leur bouche bien des détails intéressants. Voici entre autres choses ce que nous apprîmes de la famille de *Stanislas Yen*, l'héroïque compagnon de captivité de notre Bienheureux. Ce chrétien intrépide avait été arrêté peu de temps après votre frère, et conduit comme lui à Siang-yang-fou, et de là à Ou-tchang. C'est lui qui, au milieu du tribunal des crimes, passant devant notre cher martyr, lui avait demandé et avait reçu l'absolution, en pleine assemblée. Trois jours après, il expirait dans sa prison, par suite des mauvais traitements qu'il avait endurés ¹.

Ce vaillant confesseur de la foi, qui mourait à l'âge de vingt-cinq ans, était père de deux filles qui sont encore en vie et âgées d'environ soixante ans. Vouées à Dieu dans le saint état de virginité, elles ont consacré leur vie à l'apostolat : elles parcourent les différentes chrétientés de leur pays en maîtresses d'école modèles et en baptiseuses. On nous a fait d'elles un grand éloge.

Leur père laissait aussi en mourant un jeune frère âgé de douze ans, qui est devenu prêtre du tiers-ordre de Saint-François et missionnaire de grande valeur aux environs de Ou-tchang.

J'ai demandé à différents missionnaires du Hou-pé, Européens ou Chinois, ce qu'était devenue la vierge *Anna Kao*, qui, ayant été saisie et emprisonnée à la suite du Bienheureux, avait comparu au même tribunal que lui à Kou-tching-hien ². On m'a répondu qu'à la suite de divers interroga-

1. Vie du B. J.-Gabriel Perboyre, p. 234, 235, 236.

2. Vie du B. J.-Gabriel Perboyre, p. 228, 242. — Les *Annales de la Congrégation de la Mission* ont donné en 1842 (t. VII, p. 211, 216) de touchants détails sur *Stanislas Yen* et sur la vierge *Anna Kao*.

toires et de diverses tortures elle avait été envoyée en exil et avait dû y mourir.

Tels sont les principaux renseignements que nous pûmes recueillir dans la soirée du jour de notre arrivée à Ou-tchang.

Le lendemain matin, 4 octobre, fête du patriarche séraphique, Mgr Coqset célébrait le saint sacrifice à l'autel du bienheureux Perboyre. L'autel venait d'être placé, et il était réservé à un enfant de saint Vincent, qu'on avait semblé attendre jusque-là, d'y célébrer le premier la messe.

Je la célébrai de mon côté et en même temps à l'autel de Saint-François, qui fait pendant à celui du Bienheureux. Les RR. PP. Franciscains ont semblé vouloir associer aux mêmes hommages leur saint patriarche et l'humble enfant de saint Vincent.

Quelques instants après la messe, on nous appelle. C'était le Père *Yen*, frère de *Stanislas*, le confesseur de la foi dont j'ai parlé tout à l'heure, et que la veille j'avais témoigné un grand désir de voir. C'est déjà un vieillard à figure vénérable et dans lequel on reconnaît vite un prêtre. Il nous a parlé de son frère avec beaucoup de dignité et de modestie, et de ses deux nièces, dont il m'a confirmé discrètement l'éloge qu'on nous en avait fait.

Nous aurions été fort heureux de voir ces deux bonnes filles ; mais elles étaient à plus de 200 lys de Ou-tchang, et nous n'avions pas le temps de les attendre ; à leur défaut et à défaut des renseignements qu'elles auraient peut-être pu nous donner, nous avons écouté avec émotion le vieux Père *Yen* nous parler de notre Bienheureux, qu'il avait vu. La peinture qu'il nous en a faite est celle qu'en font encore d'ailleurs tous les chrétiens du Hou-pé, la peinture traditionnelle qui représente votre frère dans l'attitude d'un grand recueillement et d'une douce aménité, les yeux modestement baissés et pourtant grand ouverts, semblant contempler quelque chose dans ses mains croisées l'une sur

l'autre, son crucifix..... Oh ! Monsieur et très honoré confrère, que vous auriez été heureux d'entendre tout ce que nous avons entendu !...

Mais on nous appelle d'ailleurs : on nous fait déjeuner ; et puis nous partons pour la Montagne-Rouge.

Au départ, Monseigneur m'interpelle : « Notre très honoré Père, me dit-il, serait sans doute bien heureux de faire le pèlerinage que nous allons entreprendre ; et il ne pourra pourtant jamais l'accomplir : je vais le faire en son nom et pour lui.

« Pour vous, poursuit-il, faites-le pour M. Perboyre Jacques, qui serait si heureux d'être avec nous. »

C'est donc au nom de notre très honoré Père et pour lui, et c'est aussi en votre nom et pour vous que nous entreprenons notre pieuse pérégrination. Vous voyez maintenant pourquoi j'ai pris la liberté de vous écrire.

La Montagne-Rouge est située à une petite lieue de la métropole du Hou-pé. La route qui y conduit est très fréquentée, couverte de voyageurs ; mais nous sommes tellement occupés de ce que nous allons voir que nous ne faisons attention à rien autre chose. Nous arrivons enfin sur la montagne, au lieu où furent déposés les restes précieux de notre bienheureux confrère après son martyre.

Outre que la place en est bien indiquée par la pierre tombale qui porte gravés le nom et la qualité du martyr, et dont je vous envoie ci-inclus la photographie, elle apparaît bien vite et frappe les yeux du pèlerin, car à cet endroit, du milieu de broussailles épaisses et presque impénétrables, un petit carré de terre semble surgir, dénudé et comme fauché.

C'est, nous dit-on, la foi et la piété des chrétiens du Hou-pé qui arrachent à ce morceau de terre, sanctifié par les reliques du bienheureux *Tong Johan*, toutes les herbes qu'il produit, au fur et à mesure qu'elles se montrent et sans qu'elles puissent jamais beaucoup grandir. La veille, à Ou-

tchang, nous avons déjà entendu parler de la foi de ces vieux chrétiens du Hou-pé et de leur confiance en l'intercession de notre glorieux martyr; ici, nous en avons la preuve sensible : le sol est rasé, et les chrétiens qui viennent couper et arracher toutes les herbes que produit cette terre bénie, les conservent, nous affirme-t-on, à titre de reliques, ou bien les mangent sans faire attention à leur nature, sans regarder si elles ont quelque vertu médicinale ou non. Et souvent leur foi serait récompensée par des guérisons merveilleuses.

Après quelques moments laissés à nos premières émotions, nous récitons le *Te Deum*, puis différentes prières à l'intention des missions de Chine en général, et de la nôtre en particulier, à l'intention aussi de notre très honoré Père, à la vôtre et à celle des deux familles de saint Vincent.

Après cela nous nous inclinons silencieusement, sans nous être concertés, chacun de notre côté, sur la terre que nous foulons; nous y cherchons des herbes, que nous recueillons pieusement, Monseigneur dans son bréviaire, et moi dans un linge neuf. Ci-inclus, je vous envoie quelques-uns de ces brins d'herbe.

Avant de se relever, Monseigneur tire de son bréviaire deux images du Bienheureux qu'il y trouve, et, de la terre jaune et collante qu'il prend au pied de la pierre du tombeau, il trace une croix au verso de chacune de ces images. Il en garde une pour lui et me donne l'autre.

Nous nous relevons... Nous récitons, toujours à la même place, les petites heures de saint François, en dépit d'un soleil ardent que n'aurait pas dû braver Monseigneur, à peine remis de sa maladie.

Enfin, nous disons adieu à ce coin de terre, que nous avons tant désiré voir et fouler. Nous errons encore sur différents points de la montagne, à la recherche de la place qui a servi de tombeau à notre vénérable confrère et martyr, François-Régis Clet. Nos recherches demeurent

vaines : on ne nous indique que vaguement la place que nous cherchons sur le versant opposé de la montagne.

Nous rentrons enfin à Ou-tchang, l'âme toute pleine de ce que nous venons de voir et sans faire encore une grande attention à ce que nous voyons et rencontrons en chemin. De retour à la résidence des Missionnaires, nous contemplons la magnifique église qu'ils ont hardiment construite, *intra muros*, sur une des nombreuses collines au milieu desquelles s'étend et s'échelonne au loin la grande ville.

Nous visitons ensuite le séminaire et les divers bâtiments de la Mission. Oh ! comme on sent, en voyant tout cela, que les sueurs et le sang de nos confrères, des humbles fils de saint Vincent, morts sur cette terre, ne sont pas demeurés stériles ! Et comme il est difficile de refouler et de faire taire un grand regret, celui d'avoir quitté cette chère Mission du Hou-pé!...

Pauvre Kiang-si ! à quand, dans sa métropole, ce que nous avons vu dans celle du Hou-pé ?

Arrive l'heure du dîner. Les honneurs sont pour saint François, comme de juste.

Après dîner, nous saluons les RR. PP. Franciscains et reprenons notre pèlerinage : c'est alors que nous suivons, à peu de chose près, la voie douloureuse parcourue autrefois par notre Bienheureux. Nous circulons à travers quelques rues tortueuses, pleines de monde ; nous montons, nous descendons ; nous sommes en vue des divers tribunaux à travers lesquels fut traîné votre frère. Enfin, nous sortons de la ville par la porte par laquelle il sortit lui-même, pour aller à quelques pas de là terminer héroïquement sa glorieuse carrière d'apôtre-martyr. Nous y arrivons bientôt, nous aussi.

Comme je le disais en commençant, c'est sur un petit tertre de verdure, au bord d'un lac, que votre frère a consommé son martyre. On y voit dressées en permanence deux croix, destinées aux criminels de distinction.

Mais bientôt la foule curieuse s'amasse autour de nous : il faut nous en aller.

Nous quittons Ou-tchang et rentrons à Han-keou. En traversant le Yang-tseu, nous jouissons d'un beau spectacle : derrière nous se voit Ou-tchang; en face, Han-keou, et à notre gauche, au nord, sur une belle montagne, entre Han-keou et Ou-tchang, à l'embouchure du Han, dans le Yang-tseu, Han-yang, avec ses pagodes dorées, son petit chemin de fer, ses usines métallurgiques. C'est fort beau et c'est aussi, dit-on, le plus grand centre de population qui soit au monde. Mais cela ne nous attire guère.

Une préoccupation bien plus pressante nous rappelle à Han-keou. Il y a là, nous a-t-on dit, un petit chef militaire, âgé d'environ soixante-dix ans, qui a assisté jadis, à l'âge de dix-huit ans, quand il n'était encore que simple soldat, au dernier supplice du Bienheureux. Cet officier est bien connu et presque l'ami d'un des Missionnaires qui nous accompagnent. Nous devons le voir le lendemain, lui parler, recueillir peut-être de sa bouche des détails ignorés!... hélas, espérances vaines! Le lendemain, 15^e jour de la 8^e lune, fête officielle dans tout l'empire, le petit mandarin est retenu par ses rites et nous ne pouvons pas le voir. Nous devrions, pour recevoir sa visite, attendre un jour de plus, et nos places pour Kiéou-kiang sont déjà retenues. Nous quittons donc le Hou-pé, le 16 de la 8^e lune, 52^e anniversaire chinois du martyr, sans avoir vu le personnage en question.

J'ai voulu pourtant parler de ce témoin oculaire du martyr du Bienheureux, aussi bien que d'Anna Kao et des deux autres vierges, filles du confesseur Stanislas, ne serait-ce qu'à titre de renseignements. Au même titre, j'ai laissé échapper des regrets, à l'égard du vénérable Clet, un grand missionnaire, un grand apôtre, au dire des chrétiens.

D'autres enfants de saint Vincent, sans doute, iront à leur tour faire ce pèlerinage; j'espère que ce que nous

n'avons pu faire ils le pourront peut-être. On verra les personnes que nous n'avons pu voir et on les interrogera ; et par là pourront être comblées des lacunes ou ajoutés de nouveaux détails à la vie de notre bienheureux martyr, apôtre de la Chine. Qu'il soit ainsi, et que Dieu daigne le glorifier de plus en plus.

Priez Dieu, Monsieur et très honoré confrère, pour un pauvre Missionnaire qui est tout heureux de se recommander aux prières du frère, comme il s'est déjà recommandé à celles de la sœur d'un martyr.

Je suis, en l'amour de Notre-Seigneur et de son Immaculée Mère,

Monsieur et très honoré confrère,

Votre très humble et très affectionné serviteur,

L. BOSCAT,

I. p. d. I. M.

VICARIAT DU KIANG-SI MÉRIDIONAL

*Lettre de M. CANDUGLIA, prêtre de la Mission,
à M. FIAT, Supérieur général.*

État de la mission de Nan-kang.

Nan-kang, 11 juin 1893.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Du fond de la Chine, mes regards se portent souvent vers la Maison-Mère. Et, bien qu'il y ait longtemps que je n'ai plus le bonheur d'habiter cette maison aimée, le souvenir du temps heureux que j'y ai passé, depuis le jour où j'eus l'insigne faveur d'y être reçu jusqu'au jour où je la quittai avec regret pour me rendre où l'obéissance m'appela, est toujours présent à mon esprit.

Ce temps-là n'est plus. Mais, ce qui me console, c'est de

penser que, en quelque endroit qu'on se trouve, on a toujours un Père qui du haut du ciel veille sur nous, et un autre qui tient sa place sur la terre et qui prend soin de nous. C'est une pensée qui vient parfois me soutenir au milieu de mes petites épreuves.

Grâce à Dieu, ce n'est pas d'épreuves que je viens vous entretenir. Malgré tous nos désastres passés, en dépit même des dernières émeutes qui ont bouleversé les autres provinces, je n'ai à vous donner, sur ce qui me concerne, que des nouvelles vraiment bonnes et qui vous montrent que tout n'est pas perdu au Kiang-si méridional. Dans le district de Nan-kang, il nous a même été donné d'améliorer un peu notre position. Aussi a-t-on jugé que le moment de la Providence était arrivé d'implanter nos petites œuvres. Car s'il ne faut pas enjambe sur la divine Providence, il ne faut pas non plus retarder trop l'exécution de ses desseins, au risque d'avoir à se repentir, mais trop tard, d'avoir manqué l'occasion favorable que Dieu nous avait ménagée.

C'est d'autant plus nécessaire qu'ici presque tout est à créer. Il y a des chrétiens, c'est vrai, mais en fait d'installation, d'œuvres, rien ou presque rien; et quand je suis arrivé ici, je n'avais pas même où me loger.

Cette chrétienté, du reste, est une des plus intéressantes, à cause surtout du nombre et du rapprochement des chrétiens entre eux. Il y a environ quinze cents fidèles dans un rayon de deux lieues; et même les deux tiers sont si près les uns des autres qu'ils forment comme une vraie paroisse. C'est là un avantage précieux : il nous fait éviter cet écueil dangereux que nous signale l'auteur de l'*Imitation* : *Qui multum peregrinantur raro sanctificantur*; il nous permet, de plus, tout en nous occupant de nos chrétiens, de mener nous-mêmes une vie de recueillement et d'étude, comme il convient aux Missionnaires. Cela se fait déjà, grâce à la bonté que vous avez eue de nous envoyer un autre confrère dans la personne de M. Gattringer. Cet excellent Mission-

naire m'ayant été donné pour compagnon, nous nous efforçons de notre mieux de mener la vie commune. Quand, au son de la cloche, vous voyez deux Missionnaires sortir solennellement de leurs chambres, ou bien, pendant que l'un d'eux sonne la cloche, l'autre réciter pieusement son *Angelus*, avec un peu d'imagination, vous vous croiriez à la Maison-Mère.

Cet endroit est encore intéressant parce que l'on vit dans un milieu chrétien : les champs, les terres, les collines, appartiennent pour la plupart aux chrétiens, il n'y a pas à craindre qu'on leur en conteste la propriété : point capital pour ce pays; et, si on ne fait pas d'imprudence, on est à l'abri de toute tracasserie.

Alors, comment se fait-il qu'on n'ait jamais rien établi ici? Hélas! on ne fait pas toujours ce que l'on voudrait faire; et il suffit de jeter un coup d'œil sur le passé pour se convaincre encore une fois que les hommes ne font que des projets, et que c'est la divine Providence qui dirige les événements par lesquels en est avancée ou retardée l'exécution.

Le Nan-kang est une des quatre sous-préfectures qui dépendent du préfet de Nan-ngan-fou. Situé à l'extrémité sud du Kiang-si, il touche à la province de Kouang-tong dont il est séparé par une chaîne de montagnes (le *Mei-ling-san*); et il est par sa position géographique, de toutes les missions confiées aux Lazaristes en Chine, le point le plus rapproché de l'Europe. Mais, se trouvant en dehors de toutes les voies de communication, il en est censé le plus éloigné. Jadis, quand on suivait la route impériale qui va de Kang-tong à Pe-king, les premiers Missionnaires, les anciennes ambassades venant d'Europe, devaient passer par la ville de Nan-kang. Comme le Ta-wo-li (c'est le nom de l'endroit dont il est question) n'est pas très éloigné de cette ville, il se trouvait être la première chrétienté du Kiang-si qu'on rencontrait sur sa route, à gauche. Mais au siècle dernier,

les ouvriers apostoliques étaient plus rares, et puis on n'avait pas la liberté; on se contenta donc de bâtir une modeste maison chinoise qui servit de chapelle et fut même pendant un certain temps la résidence de Mgr Rameaux. Cette maison ayant été détruite par les Rebelles, les chrétiens ne purent plus se réunir que dans leurs propres demeures. Survinrent d'autres événements, après lesquels, la Chine ayant été ouverte au commerce européen, la principale voie de communication fut changée : au lieu d'aller du midi au nord comme avant, on ne va plus que du nord au midi, de sorte que nous, qui sommes les plus rapprochés de la mer et de l'Europe, nous sommes servis les derniers, parce que les lettres et les dépêches doivent faire un long détour pour arriver chez nous. Les vicaires apostoliques, ayant suivi le courant des choses, s'établirent aussi vers le nord, et bientôt le district de Nan-kang eut un peu à souffrir de se trouver éloigné du centre de l'administration du vicariat. La division du Kiang-si n'a pas changé cet état de choses, vu que la résidence de Ki-ngan est aussi à l'extrémité septentrionale de la Mission, et pour y arriver, il ne faut pas moins de quatre bonnes journées.

Néanmoins on s'est toujours occupé de la chrétienté de Ta-wo-li. De bons et zélés Missionnaires s'y succèdent : pour ne nommer que les derniers, M. Sassi et M. Moloney, dont la mémoire est en bénédiction parmi ces chrétiens, et qui sont déjà allés recevoir leur couronne.

M. Sassi fut même autorisé à bâtir une église. Il se mit à l'œuvre avec beaucoup d'activité, et bientôt tout fut prêt pour commencer. Mais tout à coup survint la nouvelle du massacre de Tien-tsin. L'effet qu'elle produisit ne pouvait être plus désastreux ici : des misérables de l'endroit exploitèrent cet événement, les Missionnaires durent se cacher, des chrétiens furent emprisonnés, les matériaux de l'église en partie pillés. Et voilà comment en un instant tombent à l'eau les projets qu'on a nourris pendant de longues années.

Un prêtre chinois de la même chrétienté, qui se trouvait là par hasard, voulut se distinguer. S'étant emparé de ce qui restait des bois déjà réunis, et les ayant fait couper et emmancher à la hâte, il les couvrit d'un toit : Et voilà, disait-il, une église faite. Ce n'était, hélas ! ni une grange ni un hangar, moins encore une chapelle. Vous dire ce que c'était est chose impossible, il faudrait l'avoir vu pour s'en faire une idée : figurez-vous une vaste pièce n'ayant aucun plan ni aucune symétrie, des colonnes juste au milieu, d'autres colonnes plus petites d'un autre côté (à la place de colonnes, lisez poteaux); une petite porte dans un angle, un toit coupé en deux et qui donnait passage au vent, à la pluie, à la neige; et le tout d'une saleté décourageante. Voilà ce qui servait d'abri aux chrétiens, de demeure au prêtre, et même, j'ai honte à le dire, de temple à Dieu. Que de fois je me suis demandé si l'on pouvait en toute sûreté de conscience y célébrer les saints mystères !

Nos derniers désastres de Kan-tchen n'étaient pas faits pour nous encourager à entreprendre quoi que ce soit. Tout cela vous explique comment il se fait que dans un endroit comme celui-ci il n'y ait rien, pas même une église.

Maintenant, rien ne nous empêche de nous mettre à l'œuvre, le bon Dieu nous ayant préparé les voies. De bons mandarins se succèdent à la ville de Nan-kang depuis huit ou neuf ans; des lettrés influents qui auraient pu nous nuire sont morts; et qui ne sait que les Chinois, quand il n'y a pas de mauvais sujets qui les mènent, sont accommodants ?

De plus, malgré sa pauvreté, notre hangar a été toujours considéré comme une chapelle : les païens se sont habitués à nous y voir, et même les autorités ont fini par nous en reconnaître la propriété : en effet, deux tablettes sont suspendues devant ma porte, sur chacune desquelles est peinte une tête de tigre, signe de la haute protection du mandarin.

En attendant que la divine Providence vienne à notre se-

cours, nous avons approprié le local dont je viens de vous parler; après avoir été crépi et pavé, il ressemble un peu plus à une chapelle, au moins à l'intérieur.

Il y a aussi d'autres œuvres à installer. Nos vieux chrétiens ont la foi, mais un grand nombre manquent d'instruction suffisante, et le besoin d'avoir des écoles, soit pour les garçons, soit pour les filles, se fait sentir. Ces écoles seraient prospères, car le pays fourmille d'enfants : on rencontre souvent des familles qui ont six, huit et jusqu'à dix enfants.

Pour notre habitation nous nous sommes contentés de bâtir à la hâte deux chambres et une petite salle. Ce n'est pas assez pour deux confrères. Il faudrait une maison plus convenable qui puisse contribuer au bon ordre et nous permettre de mieux pratiquer nos exercices de communauté. Les Missionnaires plus proches pourraient même en profiter pour se réunir quelquefois; ainsi, vers la fin d'avril nous étions quatre : trois Missionnaires et un prêtre indigène pour faire la retraite annuelle; nous étions, je vous assure, bien gênés. La maison avec l'école, c'est ce qui presse le plus. Cela fait, d'autres œuvres viendraient prendre leur place à côté de celles qui auraient été déjà établies. Ce serait, par exemple, un internat destiné à favoriser les vocations ecclésiastiques pour Ki-ngan; et puis l'œuvre des retraites. Tout cela ferait un très grand bien parmi nos chrétiens de vieille souche. Mais, pour tout cela il faut d'abord un local suffisant.

Il n'est pas rare de trouver de pieuses personnes qui renoncent au mariage : on les appelle vierges chrétiennes. Si on pouvait les réunir en communauté, elles se sanctifieraient plus facilement. Ainsi, peu à peu, on pourrait réunir autour de la chapelle toutes les œuvres conformes à l'esprit de notre Institut.

Mais puisque c'est Dieu qui dirige les choses, on n'a qu'à se laisser faire plutôt qu'à agir soi-même. Que la bonne Providence nous aide, et tout se fera.

Et voilà, mon très honoré Père, nos petites nouvelles. Et à qui faire part de ses désirs, de ses espérances, de ses projets, sinon à vous ?

Quand vous exposez à Dieu les besoins de la famille, veuillez donner une petite place à vos enfants de Nan-kang et à moi en particulier, qui suis, en l'amour de Notre-Seigneur et de son immaculée Mère,

Monsieur et très honoré Père,

Votre enfant obéissant et dévoué,

A. CANDUGLIA,

I. p. d. l. M.

VICARIAT DU TCHÉ-LY OCCIDENTAL

*Lettre de Mgr BRUGUIÈRE, vicaire apostolique,
à M. FIAT, Supérieur général.*

Mort édifiante de M. Omer Vasseur, prêtre de la Mission, et de la
sœur Vandaele, fille de la Charité.

Tcheng-ting-fou, 30 mai 1893.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Le bon Dieu vient de soumettre votre petite famille de Tcheng-ting-fou à de nouvelles et bien pénibles épreuves. Le double sacrifice qu'il nous a demandé en appelant à lui le saint M. Vasseur et la pieuse sœur Vandaele nous a brisé le cœur à tous. Sans doute, les consolations de la foi nous soutiennent dans notre affliction et notre deuil ; mais ces coups redoublés de la mort ne laissent pas de nous affecter douloureusement. Votre cœur paternel appréciant à sa juste valeur la perte immense que nous venons d'éprouver, prend une large part à nos peines et à nos regrets. Cette pensée nous encourage, nous relève et tempère nos chagrins ; comme aussi elle nous fait espérer que, prenant en pitié

cette pauvre Mission, vous ferez l'impossible, s'il le faut, pour combler les vides faits dans nos rangs.

Quelques détails sur la mort édifiante de nos chers défunts ne peuvent que vous être à consolation : permettez-moi de vous les donner brièvement en attendant qu'une notice déjà en préparation puisse bientôt vous résumer leurs vertus et leurs travaux.

Notre très regretté confrère M. Vasseur, la voix du peuple l'a déjà canonisé. Pour tous et pour chacun, c'était et c'est le saint M. Vasseur. Sa vie a été, en effet, celle d'un saint missionnaire, et sa mort celle d'un élu. Ceux qui l'ont connu ou qui l'ont assisté souscrivent unanimement à cette appréciation, et tout nous porte à croire que tel a été aussi le jugement du Juge par excellence, notre divin Maître.

Victime du typhus, ce saint confrère donc a été ravi à notre commune affection, à celle de nos chrétiens et même à l'estime de beaucoup de païens, le 22 avril, à onze heures un quart de la nuit, après quinze jours de cruelles souffrances supportées avec la plus admirable résignation. Apôtre infatigable, c'est les armes à la main que la terrible fièvre l'a surpris dans une pauvre chrétienté voisine de la ville où son zèle l'avait conduit pour préparer une trentaine d'enfants à bien recevoir le sacrement de confirmation. Ramené à la résidence, son mal s'aggrava en dépit des soins empressés que nous étions heureux de lui prodiguer. En vain, dans nos deux communautés, dans l'espoir de faire violence au Ciel, des ferventes prières furent multipliées auprès de Celui qui conduit aux portes de la mort et qui en ramène ; notre cher malade, calme, résigné, les yeux fixés sur l'image du crucifix, s'abandonnait avec une sainte indifférence entre les mains de la miséricorde divine. Les paroles de Notre-Seigneur dans son agonie : *Pater, non mea voluntas, sed tua fiat !* traduisent fidèlement les sentiments de résignation de notre vénéré confrère. Son union constante avec Dieu se manifestait jusque dans son délire ;

même alors, son langage incohérent respirait la piété, la foi. Un éclair de raison venait-il le rendre conscient de son état, aussitôt une oraison jaculatoire, un acte d'acceptation de ses souffrances, une offrande de sa vie, s'échappaient tour à tour de son cœur, à la grande édification de ceux qui l'assistaient.

La veille de sa mort, il jouit d'une lucidité d'esprit complète. Il demanda les derniers sacrements, qu'il reçut dans les plus saintes dispositions vers les huit heures du soir. En présence de la communauté réunie, il voulut faire la rénovation de ses saints vœux. Il pria ensuite les confrères de vouloir bien lui pardonner la peine que, sans le savoir, il aurait pu leur causer, et après avoir témoigné sa reconnaissance pour l'administration des sacrements qu'il venait de recevoir, il ajouta : « Je meurs content. »

Plus tard, il adressa encore quelques pieuses paroles aux deux confrères qui le veillaient, et à onze heures un quart, sans le moindre effort, ses souffrances étaient finies et sa belle âme s'envolait au ciel.

Heureux Missionnaire ! Son sort est à envier plus qu'à plaindre ! Qu'il nous obtienne, par son crédit auprès de Dieu, de couronner comme lui, par une sainte mort, une vie pareille à la sienne, pleine de mérites et de vertus !

Dieu, même dès ici-bas, voulut récompenser notre cher et regretté confrère de son grand amour pour notre Compagnie. Il lui ménagea la visite si désirée de notre vénéré visiteur, M. Meugniot. Ce fut aussi pour nous tous un puissant soulagement de posséder au milieu de nous, en une aussi pénible occurrence, celui que, dans votre bonté, vous nous avez donné comme votre digne représentant.

En vous écrivant ces quelques lignes je ne fais qu'accomplir une promesse faite à notre cher défunt. Le jour où il s'alita, il me fit ses dernières recommandations : « Si je meurs, me dit-il, écrivez, je vous en prie, une lettre à ma bonne mère et une autre à M. le Supérieur général ; assurez-

les tous deux que je meurs content, surtout content de mourir dans la petite Compagnie. »

Cinq jours s'étaient à peine écoulés depuis que nous avions dit un dernier adieu à notre saint confrère, que le Seigneur exigeait encore de nous un second sacrifice. La bonne sœur Vandaele, ange d'innocence et de candeur, succombait, elle aussi, victime du pernicieux typhus. Jeune d'âge, elle comptait seulement quelques années de vocation et six mois au plus de mission. Pieuse, douce, généreuse, prête à tous les dévouements, elle avait déjà conquis l'estime et l'affection de ses compagnes et des nombreuses orphelines confiées à ses soins. Sa bonne volonté a suffi pour mettre le comble à ses mérites et faire pencher la balance vers l'éternité bienheureuse. Sa patience, sa sérénité ont été inaltérables au milieu des intolérables souffrances de sa maladie. La mort ne l'a pas surprise; au contraire, elle l'a vue venir avec joie et sans appréhension. Son agonie fut douce, courte et paisible; elle mourut comme mourrait un ange si les anges pouvaient mourir.

Une de ses compagnes faisait à son sujet cette remarque élogieuse, mais vraie : « Je n'ai jamais pu surprendre en cette bonne sœur le moindre défaut. » Nous possédions en elle un trésor caché, nous l'avons perdu, ou plutôt non, il n'est pas perdu, puisqu'au ciel il fructifiera en faveur et pour le plus grand bien de tous ceux qu'elle aimait.

En terminant, Monsieur et très honoré Père, laissez-moi vous dire que dans notre profonde affliction, de concert avec nos chers confrères et nos bonnes Sœurs, nous élevons, comme le prophète, nos regards vers les montagnes de Dieu, dans l'espoir d'en obtenir un prompt secours : *Levavi oculos meos in montes, unde veniet auxilium mihi*. Pour nous, ces montagnes, après celles de la céleste Jérusalem, sont nos deux maisons-mères. Oui, c'est vers elles que nos espérances sont fixées ! Qu'il ne soit pas dit que nous aurons espéré en vain !

Daignez, mon très honoré Père, agréer avec ceux de tous mes confrères mes sentiments de filiale vénération, avec lesquels je demeure, en Jésus et Marie Immaculée,

Votre fils humble mais affectionné,

† J.-M. BRUGUIÈRE,

L. p. d. l. M.

*Lettre de la sœur N., Fille de la Charité, à M. CHEVALIER,
assistant de la Congrégation de la Mission, à Paris.*

Grâces attribuées à l'intercession de Louise de Marillac.

Tcheng-ting-fou. 12 juin 1893.

MON TRÈS RESPECTABLE PÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit toujours avec nous !

Les dernières lettres envoyées de notre chère Mission vous disaient nos peines et nos sacrifices ; peines bien grandes ! sacrifices bien douloureux et bien amers ! Mais, comme toujours, le Cœur compatissant de Jésus nous les a adoucis. Aujourd'hui, par devoir de conscience, je viens vous raconter une nouvelle merveille opérée en notre faveur, une consolation bien grande accordée à nos deux familles, et qui réjouira aussi grandement votre cœur paternel, parce que, je l'espère, cela servira à la glorification de notre bien-aimée fondatrice, Mlle Le Gras.

Le 4 mars dernier, nous arrivait pour l'hôpital une jeune Chinoise de très honorable famille, paralysée des deux jambes depuis près de deux ans, et qui, âgée seulement de dix-huit à vingt ans, sentait avec peine la maladie progresser et lui envahir les bras. Elle avait entendu dire qu'une petite machine électrique nous avait été donnée et envoyée de France ; et dans l'espoir d'obtenir un peu d'amélioration à son état, la pauvre paralysée venait nous prier d'essayer sur elle l'électricité. Par une de nos Joséphines, sa propre tante, nous avions appris qu'antérieurement elle

avait eu une très grave maladie qui obligea à lui administrer les derniers sacrements, et que, réduite à la dernière extrémité, elle avait obtenu sa guérison par l'eau miraculeuse de Notre-Dame de Lourdes ; mais que la paralysie était demeurée la même ; notre immaculée Mère voulant probablement laisser à sa fidèle servante, Louise de Marillac, l'honneur d'une parfaite guérison.

Immédiatement on commença à faire marcher la machine, d'abord pour les bras, qui n'éprouvaient encore qu'une certaine raideur ; et il sembla au bout de quelques jours que la malade allait un peu mieux. Quant aux jambes, rien... : elle ne sentait *nullement* les décharges de l'électricité dans toute sa force ; on essaya quelques remèdes internes qui restèrent aussi sans effet. Le père de la malade vint la voir, nous suppliant d'employer tous les moyens possibles pour que sa fille puisse marcher. Désirant répondre à des désirs si légitimes, on employa l'électricité jusqu'à trois fois par jour, mais inutilement.

Le 10 avril, Dieu nous donna l'inspiration de nous adresser à notre pieuse Mère ; nous en dîmes un mot à la jeune paralysée, pour l'exciter à la foi, à la confiance, et lui faire connaître Mlle Le Gras. Nous en parlâmes à Sa Grandeur Mgr Bruguière, qui voulut bien, ainsi que tous nos dévoués Missionnaires, commencer une neuvaine en même temps que nous, ayant un particulier *memento* à la sainte messe, à l'intention d'obtenir la guérison de notre intéressante malade.

La jeune fille, suffisamment instruite par un de nos dignes Missionnaires qui la connaissait tout particulièrement, interrompit tout remède et cessa complètement l'emploi de l'électricité ; elle fit à Dieu intérieurement plusieurs promesses, et le 12 avril toute la maison commença avec ferveur une première neuvaine. Cette neuvaine terminée, la paralysée ne trouvait guère d'amélioration ; elle disait pourtant que la douleur avait cédé ; puis, ins-

prise d'une nouvelle confiance, elle commença une seconde neuvaine que nous continuâmes deux ou trois jours. Mais, mon respectable Père, je vous avoue que nous l'oublîâmes pour ne penser qu'à faire violence au Ciel afin d'obtenir la conservation de notre dévoué et vénéré M. Vasseur, qui se mourait, ainsi que la guérison de notre bonne sœur Vandaële, qui luttait, elle aussi, contre une maladie qui nous laissait sans espoir et qui nous la ravit quelques jours après.

Cependant la jeune fille persistait à se dire mieux, et de nouveau une troisième neuvaine fut faite. Dieu daigna accorder à la persévérance dans la prière la faveur sollicitée par notre pieuse fondatrice : à la fin de cette troisième neuvaine, la paralysée marcha parfaitement. Gloire soit à Dieu par saint Vincent et Louise de Marillac.

La paralysée était parfaitement guérie, et jusqu'au 5 juin nous vîmes cette chère enfant parcourir plusieurs fois nos grandes cours pour se faire voir dans toute la maison et parler de notre pieuse Mère, persuadée que la faveur lui venait par elle!... Toute la journée, allant, venant, la jeune fille disait n'éprouver aucune fatigue et avoir même des forces plus grandes que jamais elle n'avait senties. Un grand nombre de chrétiennes, que son état si pénible touchait particulièrement, sont venues exprès de son endroit la voir et jouir de sa guérison.

Mais ce qui nous toucha particulièrement, mon respectable Père, c'est que dès que cette jeune fille, qui était habituée à être bien soignée et qui n'avait jamais vu un hôpital, put marcher, elle se mit à aider la Sœur qui soigne les malades ; elle se mit non seulement à leur porter la nourriture et à leur rendre de petits services, mais encore à panser leurs plaies les plus dégoûtantes, sans aucune répugnance, portant dans ses bras les pauvres malades qui désiraient changer de place, prouvant, en un mot, que Mlle Le Gras, en lui obtenant les forces du corps, lui don-

nait aussi l' « intelligence du pauvre » et la reconnaissance envers Celui qui s'était montré si libéral pour elle.

A son tour, toute la famille arriva pour jouir du prodige. Sa mère, son frère, ses sœurs étaient émerveillés et vinrent la chercher. Elle aurait voulu ne point partir, dans la crainte de ne plus pouvoir revenir, mais nous l'engageâmes à suivre ses parents pour publier dans la maison paternelle, au milieu de ses voisins, de cette foule de païens qui l'avaient vue paralysée, la puissance et la libéralité de Dieu à son égard, et aussi pour éprouver sa vertu, sa fidélité, et voir si sa reconnaissance serait en rapport avec le bienfait qu'elle avait reçu.

Mon respectable Père, permettez-moi en terminant de vous rappeler que la besogne se multiplie, par le repos que nos chères compagnes s'en vont prendre au ciel. Nous espérons toujours que vous pensez à nous envoyer de nouvelles ouvrières. J'ai lu avec bonheur la notice sur le bon M. Kamocki. Je l'ai reconnu tel que je l'avais vu si souvent à Fribourg et à Paris. Quel saint prêtre et quel dévoué Missionnaire ! Ces souvenirs édifient.

Veuillez recevoir les filials respects de nos Sœurs, prier pour nous, nous bénir et croire à la reconnaissance de celle qui se dit, dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie Immaculée,

Mon respectable Père,

Votre soumise et obéissante fille,

Sœur N.,

I. f. d. l. C. s. d. p. M.

VICARIAT DU TCHÉ-KIANG

*Lettre de M. IBARRUTHY, prêtre de la Mission,
à M. FIAT, Supérieur général.*

Association des Vierges chrétiennes de la province du Tché-kiang
sous le titre d'Œuvre pour le soulagement des âmes du Purgatoire.

Ning-po, ce 15 mai 1893.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Aujourd'hui, je me propose de vous donner quelques renseignements sur une Œuvre du Purgatoire établie par Mgr Reynaud dans notre province du Tché-kiang. Vous en avez déjà connaissance; j'ajouterai quelques détails sur cette œuvre aussi intéressante que nécessaire.

I. *Origine de l'Œuvre.* — Le désir très vif et souvent exprimé de Rome, c'est que partout où l'Église arbore l'étendard de la croix, les Missionnaires s'efforcent d'associer à leur ministère l'élément indigène. La formation du clergé séculier indigène doit être un des principaux soins des ouvriers de l'Évangile dans les terres infidèles; et cela pour plus d'une raison. Outre que, par ce moyen, l'Église se délivre du reproche de religion étrangère, elle s'enracine aussi plus profondément dans le pays et résiste plus facilement ensuite aux orages des persécutions.

Or, ce qui est vrai du clergé séculier indigène l'est de l'existence de la femme indigène, séparée du reste de la multitude par une vie plus religieuse, plus exemplaire, employée elle aussi comme instrument des conversions.

N'est-ce pas d'ailleurs le plan général de la Providence dans la rédemption des hommes? Au jour de notre perte, comme à celui de notre salut, nous trouvons l'homme et la femme qui y concourent. Dans la prédication de l'Évangile, à côté de Jésus et des apôtres; plus tard, dans la suite

des siècles, à côté des grands saints, nous trouvons des femmes fortes et courageuses qui complètent l'œuvre des envoyés de Dieu. Aujourd'hui, cette vérité est encore plus frappante dans ce grand nombre de communautés de femmes qui vont dans les pays infidèles partager les labeurs et les fatigues des Missionnaires. Aujourd'hui, comme dans tous les temps, la femme a eu son rôle dans la conversion des âmes. Pourquoi en serait-elle exclue dans les pays que nous évangélisons ?

Peut-être pourrait-on avancer que la présence dans une province de ce double élément du clergé indigène et des sociétés de femmes chrétiennes indigènes est un signe de prospérité et un heureux augure pour l'avenir religieux de cette contrée.

Cet élément paraît même devenir nécessaire. Les œuvres vont toujours en augmentant. A chaque instant se fait sentir le manque de personnel et s'impose la nécessité d'auxiliaires nombreux et dévoués. Là où l'on trouve ces éléments, il est naturel et prudent de s'en servir, de les former, de les perfectionner et de tâcher d'en tirer le meilleur parti possible. C'est le cas pour notre province. Pour le recrutement du clergé, nous avons d'assez nombreuses vocations, et le petit séminaire augmente à vue d'œil. Quant aux jeunes personnes désireuses de se consacrer à Dieu, elles sont aussi assez nombreuses. Bien que, en restant dans leurs familles, elles pussent vivre honnêtement et chrétiennement, plusieurs désiraient davantage et demandaient à Monseigneur qu'il voulût bien les réunir en communauté. Quelques-unes, excitées par la vue des postulantes à la Communauté des Filles de la Charité, désiraient s'enrôler sous la bannière de saint Vincent de Paul ; mais, pour diverses raisons, elles ne purent réaliser leurs désirs. Mgr Reynaud, considérant toutes ces circonstances, et connaissant d'ailleurs les dispositions de ces bonnes filles, crut le moment venu de les réunir. C'était, en secondant

leurs désirs, les soustraire aussi aux dangers qu'elles rencontreraient inévitablement en vivant dans leurs familles. En bien des endroits déjà de pareils essais se sont faits et ils semblent réussir.

En conséquence, la première réunion de la nouvelle Œuvre eut lieu le 25 janvier 1892, fête de la Conversion de saint Paul, qui cette année-là tombait un lundi, jour consacré au soulagement des âmes du purgatoire. Heureuse coïncidence qui rattachait cette Œuvre à la famille de saint Vincent. Au premier jour, ces jeunes personnes se trouvaient au nombre de sept ; deux mois après elles étaient seize, et, au bout d'un an, trois autres venaient compléter le nombre de dix-neuf, qui est encore le leur aujourd'hui.

Mgr Reynaud et ma sœur Solomiac s'entendirent pour les installer d'abord dans une toute petite salle qui avait servi d'hospice pour les vieilles femmes ; puis, le nombre augmentant, on établit l'Œuvre dans le local des filles des chrétiens, affecté à l'Œuvre des écoles de la Mission, et qui par là, de petite école primaire, devint école supérieure d'éducation religieuse.

II. *Fin de l'Œuvre.* — Elle a pour but de soulager les âmes du purgatoire, d'où le nom de *King-ling-oueï* (Société du salut des âmes du purgatoire) par lequel on désigne ici la nouvelle Œuvre. Dans tout ce qu'elles font et feront, ces bonnes filles se proposent d'appliquer aux âmes souffrantes le mérite de toutes leurs actions, en union des douleurs de Jésus-Christ dans sa passion et particulièrement dans son agonie au jardin des Olives, et cela par l'intercession de Marie. Cette fin, comme vous le voyez, est toute fondée sur la charité ; elle contribue à délivrer les âmes déjà amies de Dieu, et près de leur bonheur éternel. Cette Œuvre est heureusement adaptée à l'esprit chinois, en ce sens qu'elle prêche à tous le respect vrai et seul utile que nous devons avoir pour les morts. Aussi nos chrétiens l'aiment-ils comme conforme avec leurs sentiments les plus chers.

Elle est certainement chère à saint Vincent de Paul, qui avait une si grande dévotion pour les âmes du purgatoire. Aussi il fut très agréable à Sa Grandeur Mgr Reynaud de voir commencer cette œuvre à la date où nous honorons le souvenir des œuvres de notre Père, et en un jour consacré à soulager les âmes des trépassés.

Enfin, nous trouvons l'Œuvre de la Sainte-Trinité et l'Archiconfrérie de la Sainte-Agonie, dont le siège est à notre maison-mère à Paris, réunies ici en une Œuvre spéciale par les enfants de saint Vincent.

Les vierges chrétiennes ainsi associées, tout en priant pour les âmes du purgatoire, tâcheront d'attirer les bénédictions du bon Dieu sur toutes les œuvres de la province du Tché-kiang.

Elles pourront aussi, si le bon Dieu nous donne de les bien former, s'appliquer avec fruit aux diverses œuvres de la province : écoles, catéchuménats, etc. Émules des Filles de la Charité, elles tâcheront de les suppléer en tant d'endroits où nos Sœurs ne peuvent aller.

III. *Esprit et moyens.* — Ce sera une réunion composée de jeunes filles prises parmi les familles chrétiennes ; elles devront jouir d'une bonne renommée, et avoir témoigné d'une véritable bonne volonté. Elles feront profession de simplicité, charité, mortification ; elles seront liées à Dieu par le vœu de chasteté. Elles se distingueront des chrétiennes ordinaires, surtout par plus de ferveur, de piété, d'amour de Dieu et de dévouement.

Elles sont sous la dépendance de Monseigneur, qui désigne le Missionnaire chargé de le représenter auprès d'elles. Dans leur vie privée, elles pratiquent les quelques règlements qui leur sont donnés, en les adaptant au milieu et aux circonstances où elles se trouvent.

Nos bonnes Sœurs, bien qu'étrangères à cette Œuvre, lui ont prêté néanmoins leur généreux concours. Pour répondre à la pensée de Monseigneur et de M. Meugniot, deux

Sœurs chinoises de la maison de ma sœur Solomiac travaillent à instruire ces filles et leur donnent les notions de l'écriture et de la littérature chinoises. Ma sœur Solomiac elle-même leur enseigne à lessiver et à repasser. Ensuite chacun vit de son côté.

Dans ces associations de vierges chinoises, il n'est pas question de faire des religieuses, mais d'avoir de bonnes et ferventes chrétiennes qui soient un exemple vivant, une source de grâces et un moyen d'étendre l'action apostolique.

Aidez-nous, Monsieur et très honoré Père, du secours de vos prières.

Veuillez me croire, en Jésus et Marie Immaculée,
Monsieur et très honoré Père,
Votre très humble et respectueux enfant,

L.-B. IBARRUTHY,
L. p. d. l. M.

*Lettre de la sœur N., Fille de la Charité, à M. CHEVALIER,
Assistant de la Congrégation de la Mission.*

Quelques détails sur les œuvres de l'hôpital Saint-Joseph de Ning-po.

Ning-po, hôpital S.-Joseph, le 6 juillet 1893.

MON TRÈS RESPECTABLE PÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

... Je suis on ne peut plus privilégiée d'avoir été choisie pour une si belle Mission que la Chine et pour une si belle œuvre; j'en ressens une grande consolation. Mes chers petits estropiés et idiots sont l'objet de tous mes soucis; ils absorbent tout mon temps et toutes mes pensées, aussi je n'ai pas une minute à perdre dans les souvenirs d'autrefois: il me semble que je suis née en Chine; rien ne me paraît extraordinaire. Je n'ai qu'un regret, c'est que le temps passe trop vite et que je n'arrive jamais à faire toute la besogne que je voudrais.

Avec mes petits idiots j'ai aussi six grands garçons ; chacun s'occupe à travailler selon son art. L'un d'eux fait les souliers pour tous les petits et même pour les vieillards dont je suis aussi chargée : ils sont quatorze. Un autre fait le tailleur et travaille à la machine ; les autres aident à préparer l'ouvrage. Enfin, il y en a un qui est chargé des petits idiots et infirmes, il remplit son office à merveille avec une véritable sollicitude. Ces grands garçons sont encore païens ; ils étudient pour devenir chrétiens : Dieu veuille bien permettre qu'ils soient un jour de bons et fervents fidèles ! c'est mon grand désir. Il y a un de ces grands garçons en apprentissage depuis quelques mois au Tien-tchéou-tan ; il apprend la sculpture en bois. Il est très intelligent : déjà il fait de très jolis ouvrages. Bien qu'il soit très content au Tien-tchéou-tan, il aime cependant beaucoup à revenir à la maison, ce qui me fait plaisir. Il est païen, lui aussi ; j'espère qu'avant peu il sera aussi du nombre des chrétiens.

Toutes les matinées je suis occupée au dispensaire, où je sers et panse un bon nombre de pauvres gens ; cet office n'est pas moins intéressant que les autres, et là comme ailleurs j'éprouve autant de plaisir que l'on peut en goûter. Ces pauvres gens sont bien reconnaissants ; ils me remercient toujours beaucoup ; à mon tour, je leur dis quelques petites paroles de cordialité, et surtout de revenir le lendemain, si je vois que c'est nécessaire ; ils s'en vont on ne peut plus contents. Dernièrement, une pauvre femme vint avec son fils tout exprès pour me remercier de ce que son fils était guéri avec les remèdes qu'il avait pris au dispensaire et elle me fit cadeau d'une belle et grasse poule ; ce qui fit la consolation de notre petite sœur de la cuisine, d'autant plus que la poule lui donne un œuf tous les matins.

Mon très respectable Père, veuillez, je vous prie, me pardonner tous ces détails. Je me permets aussi de compter sur un petit souvenir dans vos prières pour mes petits et grands garçons, mais surtout pour ceux qui se préparent au saint

baptême, et aussi pour moi qui vous prie de me bénir,
ayant l'honneur de me dire, en l'amour de Notre-Seigneur,

Mon très respectable Père,

Votre très humble et toujours bien soumise,

Sœur N.,

I. f. d. l. C. s. d. p. M.

PROVINCE DE PERSE

*Lettre de Mgr MONTÉTY, délégué apostolique en Perse,
à M. FIAT, Supérieur général de la Congrégation de la
Mission.*

Compte rendu des fruits de la Mission de Perse.

Ourmiah, le 4 mai 1893.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Voici le résumé des fruits de nos travaux apostoliques. Cette année, la mission d'Ourmiah a fait entendre la parole de Dieu, sous forme de retraite ou de mission, dans trente-cinq villages. Cinq prêtres indigènes formés par nous et sous notre direction ont heureusement secondé le vénéré M. Salomon dans cette œuvre éminemment consolatrice. Les catholiques n'ont pas manqué de profiter de la mission pour rentrer en eux-mêmes et remplir leurs devoirs religieux ; les Nestoriens eux-mêmes se pressaient au pied des autels pour entendre la parole de Dieu annoncée et expliquée d'une façon simple, claire et intéressante par le prêtre catholique.

Un bon nombre de ces pauvres hérétiques ont suivi l'impulsion de la grâce en rentrant dans la maison du Père de famille, après avoir abjuré les erreurs du trop fameux hérésiarque. D'après le dernier recensement qui m'arrive des villages, le nombre des conversions s'élèverait cette année au nombre de 574. Un certain nombre de familles sont disposées à entrer dans la même voie, mais nous voulons les éprouver encore avant de les admettre aux sacrements. J'aime à croire que la récolte de l'année prochaine sera encore plus abondante que celle de cette année.

De toutes parts on demande la présence d'un prêtre catholique et la fondation d'une école ; et puis, grâce au concours dévqué de nos dignes prêtres indigènes, nos anciens élèves, il me sera possible, je l'espère, de procurer à chaque chrétienté — il y en a plus de cent dans la Mission d'Ourmiah — les bienfaits de la retraite annuelle. Nos jeunes confrères s'appliquent aux études linguistiques nécessaires aux travaux de l'apostolat, et leur zèle intelligent ne tardera pas à les mettre à même de seconder notre vénéré doyen, le digne M. Salomon.

En attendant, ils me rendent d'inappréciables services dans la direction du grand et du petit séminaire. Ils font la classe, et grâce à leur dévouement nos œuvres scolaires, séminaires, collège, écoles, orphelinat et imprimerie, nous donnent d'excellents résultats et nous dédommagent des sacrifices pécuniaires que nous avons dû nous imposer.

M. Lesné a dû de son côté vous faire part des heureux résultats obtenus à Khosrova et dans les villages environnants.

Le diacre Choumoun (Simon), d'Oula, devenu prêtre, pourra rendre de précieux services aux catholiques anciens et nouveaux de son village natal.

Daignez, Monsieur et très honoré Père, bénir tous vos enfants de la Perse et les œuvres qu'ils dirigent, et en particulier celui qui a l'honneur de se dire, en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie Immaculée,

Votre tout dévoué et respectueux serviteur,

† J.-H. MONTÉTY,
de la Cong. de la Mission.

*Lettre de M. LESNÉ, prêtre de la Mission,
à M. FIAT, Supérieur général.*

Persécution à Salmas de la part des Nestoriens. Protection providentielle.

Khosrova, le 18 mai 1893.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Je profite de l'occasion que j'ai de vous écrire pour vous dire quelques mots sur la persécution que nous subissons ici, à Salmas, depuis bientôt trois ans. Il semble que l'enfer a poussé toutes les sectes hérétiques à se liguier contre nous et à nous attaquer, chacune de son côté, pour anéantir le catholicisme dans ce pays.

Ce sont les Arméniens dissidents, ayant à leur tête leur évêque, homme que l'on doit juger à sa conduite, qui allumèrent le feu de la persécution. On chercha divers prétextes; la véritable cause était la haine du catholicisme, mais ils en mirent un autre en avant. Nos ennemis avaient juré notre mort et l'extinction du catholicisme, comme en font foi plusieurs lettres de leur évêque, qui plus tard nous sont tombées entre les mains; j'en citerai quelques fragments.

Cet évêque dissident écrivait à deux négociants de Salmas, à la date du 10 juillet (vieux style) 1890, nous désignant aux coups des assassins, le supérieur des religieux arméniens de Saoura et moi. Trois mois après il désignait une autre victime. Cette fois, c'était le Révérend Père Sérapion Baroniam, supérieur des religieux arméniens, qui était en effet assassiné deux mois plus tard par l'homme chargé d'accomplir ce crime.

C'est alors que commença véritablement une persécution acharnée : comme l'avait écrit l'évêque hérétique, l'argent qu'il avait donné sans compter ne restait pas inutile. L'as-

sassin et ses complices, d'abord pris, sont relâchés, et pour embrouiller les choses l'évêque écrit de faire tuer dans un village voisin de Khosrova un prêtre arménien, puis de dire et d'écrire que ce sont les catholiques de Khosrova qui l'ont assassiné, de l'affirmer même par serment. Tels sont les procédés de l'hérésie. Sur le commandement de l'évêque, le crime est exécuté, et deux jours après nous voyons cinq de nos catholiques pris, maltraités et emmenés prisonniers à Tauris; ils y sont restés près d'un an, car les autorités ne voulaient pas nous entendre. Après bien des démarches et des dépenses, aidés par M. Bernay, notre consul à Tauris, et M. de Balloy, notre ministre à Téhéran, ainsi que par le baron d'Esp, ministre de Belgique, nous parvenons à prouver l'innocence de nos catholiques et à les faire délivrer provisoirement; puis, après deux ans ils sont enfin rendus à la liberté et mis hors de cause.

Ce n'était pas assez d'avoir fait assassiner le Père Sérapion et un de leurs prêtres, les hérétiques ont cherché et cherchent encore à me faire périr. Six fois, sous différents prétextes, des sicaires se sont présentés chez nous pour m'assassiner; mais grâce à des circonstances extraordinaires et à la protection divine, ils n'ont pu exécuter leur dessein; ils poursuivent pareillement de leur haine notre collaborateur le prêtre Isaac Khodabach, et plusieurs fois on les a vus postés sur les routes où ils espéraient nous rencontrer, afin de nous tuer au passage.

Cette persécution des Arméniens, qui continue toujours, avait à peine diminué un peu d'intensité, que les Nestoriens, poussés par un catholique apostat et encouragés et soutenus par les épiscopaliens et les protestants, nous suscitaient un procès au sujet de quatre églises qui sont entre les mains des catholiques depuis plus de deux cent cinquante ans. Nous avons dû produire des témoignages, nous adresser à Tauris et à Téhéran par l'entremise de notre consul et de notre ministre, toujours dévoués aux intérêts catholiques,

pour faire connaître l'injustice de ces prétentions. Enfin, après six mois de tracas et de dépenses, le premier ministre de Perse, Eminé Sultan, vient d'ordonner aux autorités de Tauris de laisser les catholiques en paisible possession des quatre églises en litige, de les leur rendre même dans le cas où elles leur auraient été enlevées. Après ces ordres nous laissera-t-on en paix ? Je l'ignore ; mais je n'ose l'espérer. L'argent joue un si grand rôle, et j'ai vu tant de choses surprenantes depuis que je suis ici, que rien ne m'étonne plus.

Je passe sous silence une foule d'autres faits, pour ne pas abuser de votre patience ; qu'il me suffise de vous dire que nous devons être sans cesse sur la brèche pour empêcher nos catholiques d'être anéantis dans cette coalition de nos ennemis.

Une chose qui frappe en tout cela, c'est la protection visible du ciel, car humainement parlant nous devions infailliblement succomber : nos ennemis étaient nombreux, ayant à leur disposition l'argent à profusion ; ils avaient gagné toutes les autorités, tandis que, pauvres et sans secours, nous n'avions pour nous que le bon droit, et bien souvent sans pouvoir le prouver. Cependant, toujours au moment où tout paraissait perdu, un cas fortuit en apparence survenait, ou un homme même de nos ennemis surgissait pour faire connaître la vérité, et ainsi nous étions délivrés. Une autre chose non moins remarquable est la punition visible de Dieu sur les hommes qui s'étaient injustement élevés contre nous. Ainsi le gouverneur de Salmas a perdu sa place ; celui de Khoï a été frappé de mort subite ; celui de Tauris, qui avait tant fait souffrir nos catholiques, a été ignominieusement chassé ; le sous-gouverneur de Tauris a aussi été chassé et emprisonné par ordre du Shah. Le consul turc de Tauris, qui, à cause des sommes reçues, avait pris le parti de nos adversaires, a été frappé de mort subite. L'évêque dissident, qui avait commandé les meurtres et gagné les autorités par l'argent, a été emporté en quelques heures par

une mort violente pendant le choléra ; un de ses prêtres, dans un village voisin, est tombé du toit de la maison et est mort sur-le-champ ; un autre prêtre du village où le Père Sérapion a été assassiné et qui était du complot, s'est tué par accident : un revolver qu'il portait à la ceinture est parti de lui même et l'a tué. Dans ces événements les musulmans eux-mêmes ont reconnu comme un effet de la vengeance divine ; ils sont pour nous une preuve bien évidente que celui qui met sa confiance en Dieu ne sera pas confondu.

C'est aussi dans cette espérance que je termine cette lettre déjà bien longue et que j'ose me dire, en l'amour de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère,

Monsieur et très honoré Père,

Votre fils dévoué et obéissant.

F. LESNÉ,

I. p. d. I. M.

PROVINCE DE SYRIE

*Lettre de la sœur N., Fille de la Charité,
à M. BOULANGER, prêtre de la Mission.*

Détails sur les Œuvres.

Bethléem, hôpital de la Ste-Famille, 15 janvier 1895.

BIEN VÉNÉRÉ MONSIEUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

A l'occasion des belles fêtes qui viennent d'avoir lieu à Bethléem, je me fais un plaisir de vous en faire un petit exposé ; il vous fera plaisir, je l'espère.

La première chose que peut-être vous désirez savoir, c'est si je me plais toujours à Bethléem. J'y ai tellement pris racine que les années me semblent n'avoir que la durée d'un jour. Et qui ne se plairait pas en la Compagnie de la Sainte-Famille, où la pauvreté est un présent du ciel? S'il y a quelquefois des peines et contrariétés, elles sont acceptées avec amour et reconnaissance : cela semble tout naturel en regardant la Crèche et le Calvaire.

Deux fois j'ai eu le bonheur d'assister aux cérémonies de la semaine sainte et de passer la nuit du jeudi au vendredi saint au Saint-Sépulcre, où le Saint Sacrement était exposé toute la nuit, et au Calvaire, qui se trouve à côté. C'est une faveur accordée à peu de personnes, mais les Filles de la Charité jouissent de ce privilège comme de bien d'autres ; elles sont protégées par le gouvernement ottoman.

Vive Bethléem ! elle n'a pas l'aspect triste et morne de la ville déicide, au contraire. Les habitants de Bethléem semblent avoir sur leur figure la paix et la joie apportées à la terre par le divin Enfant.

Les belles fêtes qui viennent de se terminer furent précédées d'une neuvaine préparatoire : grand'-messe chantée et sermon en arabe dans l'église paroissiale, desservie par les Pères Franciscains. Nous avons eu le bonheur de passer la nuit de Noël à la Crèche. Le Père curé de la paroisse a dit la messe de minuit, à laquelle nous avons fait la sainte communion ; ensuite nous nous sommes dispersées dans les différentes grottes pour pouvoir faire notre action de grâces, car la foule se pressait à la Crèche pour entendre les messes qui se sont succédé jusqu'à cinq heures du soir. Il y a diverses grottes : celle des Saints-Innocents, de Saint-Joseph averti par l'ange de fuir en Égypte, de Saint-Jérôme, de Sainte-Eusèbie, et enfin la grotte de Sainte-Paule et de sa fille sainte Eustochie. Des messes s'y sont dites toute la nuit par les prêtres et religieux du diocèse. Pour clore la cérémonie, Monseigneur, le clergé et les religieuses en procession ont porté l'enfant Jésus à la Nativité, où, après le chant de l'évangile, Monseigneur l'a placé dans la Crèche où il est resté jusqu'au six janvier, jour auquel les grecs schismatiques ont célébré leur fête de Noël.

9 mai 1893.

Voici quelques détails sur les œuvres et sur la visite des villages situés autour de Bethléem :

D'abord, à l'hôpital, tous les jours, jusqu'à midi, dispensaire et visite d'un médecin italien ; après midi, visite à domicile par les deux Sœurs du dispensaire... Cette œuvre n'est pas la moins intéressante de la maison : on y est parfois témoin d'incidents bien curieux. Toutes les nations se trouvent réunies ; on vient y faire panser des plaies quelquefois horribles à voir, comme chancre, lèpre, etc., etc. ; des maux qu'on trouve rarement en Europe : morsures de serpent, de chameau et de scorpion. La matinée se passe à faire ces pansements ; on donne des remèdes de peu d'importance, et la visite du médecin a lieu pour les cas graves. Alors, la Sœur de la pharmacie pourvoit aux ordonnances qu'on lui porte

et à la préparation des remèdes pour les malades de l'hôpital.

Le chiffre des malades du dispensaire dépasse cent cinquante l'été ; les pauvres Bédouins font quelquefois sept ou huit lieues pour venir se faire soigner, et ils demandent toujours quelques remèdes à emporter chez eux : nous voudrions avoir plus de ressources pour leur donner largement tout ce qui leur est nécessaire.

Je peux vous donner une idée, mon Père, des habitants du désert. Une fois que nous avons été invitées par les Bédouins à visiter leurs malades, je fus désignée pour faire cette course avec une de mes compagnes et un homme de confiance. On nous présenta des chevaux, mais n'étant pas bonnes cavalières, nous avons préféré monter à âne, accompagnées de Bédouins armés des pieds à la tête, et de grands coutelas à la ceinture : c'est à faire peur. Mais, considérées que nous sommes comme de grands médecins, on est plein d'égards pour nous. Voilà qu'au milieu du chemin s'élève une dispute ; nous comprenons : c'était un autre Bédouin qui prétendait avoir le droit, comme chef du village, de nous faire monter sur sa monture. A notre approche, tout le monde vient à notre rencontre ; nous soignons les malades, donnons ce qui leur est le plus nécessaire à de petits moribonds, et nous revenons en remerciant Dieu.

Hébron est à trois heures de voiture ; là, nous avons un dispensaire et beaucoup plus de malades qu'à Bethléem, la population étant plus considérable. Il y a encore une douzaine de villages que nous visitons de temps en temps, entre autres le village des Pasteurs et Betzala, les seuls où il y a mélange de nations ; les autres sont tous musulmans. Nous sommes reçues partout de la même manière, obligées quelquefois de monter sur le mur pour nous garer de la foule.

Agréez, mon respectable Père, mes respectueux sentiments en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

Sœur N.,

L. f. d. l. C. s. d. p. M.

*Lettre de la sœur AIGUILLON, Fille de la Charité,
à M. CHEVALIER, Assistant de la Congr. de la Mission.*

Le Congrès eucharistique. Visite du cardinal Langénieux, légat de
S. S. Léon XIII, à la maison des Filles de la Charité, à Bethléem.

Bethléem, hôpital de la Ste-Famille, 10 juillet 1893.

MON TRÈS RESPECTABLE PÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Bethléem se trouve assez éloignée de Jérusalem, et nous ne pouvions avoir la consolation d'assister aux fêtes du Congrès eucharistique. Mais je puis vous dire un mot de la belle procession d'ouverture qui vint se faire à Bethléem, dans l'enclos des Révérends Pères de Betharram, situé en face de la petite bourgade où naquit l'Enfant-Dieu. La plus grande partie des pèlerins s'y étaient rendus; et eux seuls, avec les communautés religieuses, purent suivre la marche triomphale de cet imposant et pieux cortège. Les habitants de notre humble cité, tout émerveillés d'un spectacle si nouveau pour eux, entouraient les murs d'enceinte où l'ordre était maintenu par des gardes échelonnés de la police turque. Nos petites filles, qui ont si bien leur place à Bethléem, faisaient avec nous partie de la pieuse escorte; pourrions-nous douter que Notre-Seigneur n'ait eu un regard particulier sur cette petite phalange qui représentait si bien ceux qu'autrefois il disait de laisser venir à lui. L'entrée de la procession fut splendide. Que de douces émotions en cette soirée !... La France, si dignement représentée, se retrouvait auprès des heureux pèlerins qui, dans la jubilation de leur cœur, accomplissaient cependant un vrai pèlerinage de pénitence. Ils repartirent bientôt pour l'ouverture solennelle du Congrès à Jérusalem. La plupart vinrent nous demander un petit rafraîchissement avant le départ.

Mais, ce dont je tiens surtout à vous parler, mon respec-

table Père, c'est de la visite du cardinal-légat à la Crèche de Bethléem, et puis dans notre maison de la Sainte-Famille. Cette visite, que nous appelions de tous nos vœux comme un gage d'abondantes bénédictions pour nos œuvres, se faisait depuis longtemps attendre. Bien des raisons s'opposaient à ce qu'on pût en fixer le jour ; aussi ne fûmes-nous averties que la veille au soir, à la dernière heure. Malgré tout, dès sept heures du matin, nous étions avec notre joyeux petit bataillon à la porte de la sainte grotte. Toute la population s'y réunit aussitôt. Les Révérends Pères Franciscains, ayant à leur tête le Très Révérend Père gardien et le bon Père curé, étaient aussi rangés en ligne de leur côté. Tous attendaient avec une vive émotion l'heure solennelle de l'entrée du légat du Saint-Siège au sein de cette pauvre et humble cité, toujours demeurée telle depuis qu'elle fut choisie pour être le berceau du christianisme. Tout à coup, la fanfare de l'orphelinat de Dom Belloni fait entendre ses premiers accords, et bientôt apparaît, précédée de nombreux cavaliers, Son Éminence, portée par un magnifique cheval blanc richement caparaçonné ; à son côté, M. le consul général de France, également monté sur un riche coursier. Leur suite immédiate se composait de tous les notables de Bethléem, à cheval, qui s'étaient avancés jusqu'au tombeau de Rachel, distant de la Crèche d'une demi-heure.

L'entrée à cheval est ici de la plus stricte étiquette ; je vous assure, mon Père, que rien ne fut jamais plus majestueux et plus imposant que celle du cardinal Langénieux, traversant cette foule saisie d'étonnement et agenouillée pour recevoir sa bénédiction. Le Très Révérend Père gardien adressa quelques paroles qu'il nous fut impossible d'entendre, bien que nous fussions très rapprochées : la foule, retenue par les gardes de la police turque, s'agitait outre mesure. Cependant, ne voulant pas perdre l'avance que nous avions à la suite de Son Éminence, qui venait de

laisser tomber sur nous avec tant d'effusion une bénédiction particulière, je priai un des officiers turcs de nous laisser passer, ce qu'il fit avec toutes sortes d'égards. Dès lors, rien ne s'opposa plus à notre entrée dans la basilique où l'éminent prélat donna, avec la plus grande solennité, la bénédiction papale. Bientôt après, Son Éminence descendait à la Crèche et offrait le saint sacrifice à l'autel des Rois Mages. Osé-je le dire, nos cornettes formaient le premier cercle autour d'Elle.

La visite aux différentes communautés religieuses fut annoncée pour le soir. Notre tour arriva vers cinq heures. Le cardinal-légat, dans le même équipage que le matin, s'arrêta devant la grille du petit jardin qui forme l'entrée de l'hôpital, où flottaient le drapeau du Saint-Père et celui de la France. Nos enfants l'attendaient là, et les Sœurs, venant à sa rencontre, le reçurent et le conduisirent directement à la chapelle. Chapelle provisoire qui me fait souvent soupirer et a même surpris quelques pèlerins!... Cependant, je dois le dire, la divine Providence nous avait admirablement servies. Le tapis que les dames polonaises nous ont envoyé et qui avait tant tardé à arriver ici, nous avait été enfin apporté quelques jours auparavant. Une pieuse demoiselle avait eu l'aimable attention de nous demander la mesure de l'autel, pour nous peindre une garniture en moire blanche : elle arriva tout juste pour la circonstance; et enfin, une de nos Sœurs de France eut aussi l'inspiration de nous envoyer en même temps de quoi illuminer plus brillamment notre autel, qui resplendissait merveilleusement. Un prie-Dieu recouvert d'un drap écarlate était préparé pour le cardinal au milieu du sanctuaire. Après quelques instants, Son Éminence, suivie de M. le consul de France et des officiers consulaires, du Très Révérend Père gardien de Bethléem, et de quelques pèlerins français, fut introduite dans notre chambre de communauté, qui se trouve de l'autre côté de la maison et encore

inachevée. La avait été pour nous un moment d'embarras : il fallait traverser nos galeries qui n'étaient point dallées. J'aurais voulu au moins pouvoir y étendre quelques tapis, mais où les prendre?... Un tapis de verdure et de fleurs cueillies à la hâte dans nos champs, tint lieu de tout. Sa Grandeur retrouva nos petites filles qui l'attendaient, en demi-cercle, devant la porte, et eut la bonté de s'arrêter encore, demandant si elles entendaient le français. Mais elles allaient le lui prouver.

Le cardinal prit donc place sur le modeste trône qui lui avait été préparé, entouré d'une quinzaine de personnes environ et des Sœurs. Nos pauvres enfants, considérées avec tant de bienveillance, s'avancèrent alors, et l'une d'elles récita un petit compliment. Elle y saluait Son Éminence comme légat du Saint-Siège et digne représentant de Sa Sainteté Léon XIII ; elle s'estimait heureuse, disait-elle, de reconnaître, devant l'élite de ce beau pays de France, qu'elles ne connaissent que de nom, que c'est de là que leur sont venus tous les biens ; — que c'est la France qui les fait élever dans la connaissance et l'amour de la sainte Église catholique, etc., etc. ; et elle termina par le cri de : Vive le Saint-Père ! Vive la France ! que toutes ses petites compagnes répétèrent avec enthousiasme. L'une des plus jeunes, âgée de quatre ans, offrit alors un bouquet des fleurs de notre jardin.

Le cardinal parut satisfait ; il eut même l'extrême bonté de relever quelques petites choses qui venaient de lui être dites. Lorsqu'il se fut levé, je lui offris de visiter nos salles, ce qu'il accepta très gracieusement, après m'avoir remis une aumône ; et, quoique ses moments fussent comptés, Son Éminence voulut bien s'arrêter devant chaque lit, disant un mot à tous les malades, à l'aide d'une de nos Sœurs indigènes qui lui servait d'interprète. Pauvres gens ! ils étaient saisis d'admiration... et bien heureux quand il leur fut traduit que Son Éminence demandait qu'un régal

leur soit donné à l'occasion de sa visite. L'illustre et bienveillant prélat visita ensuite la pharmacie, le dispensaire, et nous le reconduisimes à notre avenue, où une foule compacte l'attendait, avide de voir encore et de suivre jusqu'à la fin « ce grand Roi, comme on disait, le Prince de France ».

M. Le Rebours, curé de la Madeleine, était au nombre des pèlerins qui avaient accompagné Son Éminence, et, demeurant quelques instants après, il voulut bien regarder et écouter avec beaucoup d'intérêt ce que nous pouvions lui montrer et lui dire de notre pauvre établissement, qui est toujours, vous le savez, mon respectable Père, abandonné aux bons soins de la Providence.

Puissent ces quelques détails, mon Père, vous avoir fait plaisir. Croyez du moins aux sentiments respectueux et bien reconnaissants de vos filles de Bethléem, et particulièrement de celle qui demeure toujours, en Jésus et Marie Immaculée,

Mon très respectable Père,

Votre très humble,

Sœur AIGUILLON,

I. f. d. l. C. s. d. p. m

AFRIQUE

ALEXANDRIE

MORT DE LA SŒUR MARGUERITE PÉREYMOND

FILLE DE LA CHARITÉ

SUPÉRIEURE DE L'HOPITAL EUROPÉEN D'ALEXANDRIE D'ÉGYPTE

*Lettre de M. GIRAUD, prêtre de la Mission,
à M. A. FIAT, Supérieur général.*

Alexandrie, 21 juillet 1893.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Ma sœur Péreymond n'est plus; elle s'est paisiblement endormie dans le Seigneur, le jour de la fête de notre bienheureux Père, au moment où commençait notre messe solennelle. Saint Vincent n'a-t-il pas voulu, en la prenant en ce jour, la récompenser de sa fidélité? Nous avons tous eu cette pensée.

Les funérailles ont été un triomphe, non pas seulement par le nombre et la qualité des personnages qui ont tenu à lui rendre un dernier témoignage d'admiration, mais plus encore par les larmes et les regrets de tous : des pauvres, qui perdaient une vraie mère; des riches, qui perdaient une conseillère toujours écoutée; des Sœurs, qui la vénéraient comme un modèle parfait de Fille de la Charité; des Missionnaires, qui avaient pour elle la plus respectueuse déférence et pour lesquels son dévouement ne s'est jamais démenti.

Elle était l'âme des œuvres des deux familles de saint Vincent en Égypte. Sa rare prudence, sa droiture, son esprit de décision forçaient la confiance; sa rare piété, son

amour de la règle, son exemple, animaient au bien et à la vertu ; sa bonté, sa ferme énergie ne laissaient à personne l'idée de lui résister. Elle a uni en elle merveilleusement le *suaviter* et le *fortiter* de l'Écriture Sainte.

Sa mort a été des plus édifiantes. Au commencement de juin, un érysipèle l'obligea à prendre le lit. Elle se crut si mal qu'elle désira recevoir les derniers sacrements. Elle fut bientôt hors de danger, et elle voulut reprendre son poste.

Samedi soir, elle se sentit fatiguée. Elle se coucha pour ne plus se relever : son érysipèle l'avait reprise. « C'est la fin, disait-elle, je m'en vais ! » Elle se prépara à mourir. Elle témoigna d'une grande délicatesse de conscience, et cependant garda le plus grand calme et une confiance sans borne. Elle se confessa plusieurs fois ; le mardi soir, elle communia ; je lui donnai l'indulgence plénière. « C'est fini, » me dit-elle lorsque je la quittai. A minuit, on vint me chercher à la Mission. Hélas ! comme elle était changée ! Elle avait toute son intelligence, mais sa langue ne pouvait que balbutier. Elle reçut l'extrême-onction et communia une dernière fois. Au milieu des sanglots des Sœurs, je récitai les prières des agonisants ; elle s'y unit. A partir de ce moment elle ne cessa pas de prier. Vers huit heures et demie du matin, elle sembla céder au sommeil ; cette fois encore, « c'était le frère en attendant la sœur ». Vers neuf heures on s'aperçut que son âme avait quitté son enveloppe mortelle ; sa figure, fatiguée par la souffrance, avait repris son calme, sa sérénité ordinaire.

Elle m'avait promis de prier pour tous ceux qu'elle avait aimés : elle le fait sans doute au ciel.

Daignez, Monsieur et très honoré Père, agréer les respectueux sentiments avec lesquels je suis, en l'amour de Notre Seigneur et de son immaculée Mère,

Votre tout dévoué et tout obéissant fils,

G. GIRAUD,
L. p. d. l. M.

Le journal *le Phare d'Alexandrie* (20 juillet 1893) donne quelques notes sur la carrière si dignement remplie de la regrettée supérieure de l'hôpital :

« La sœur Péreymond (Marguerite) arriva à Alexandrie en 1846 ; quelques années après (1854) elle prit la direction de l'hôpital européen, le seul existant alors. C'est pendant son exercice et sous sa direction que cet établissement fut entièrement reconstruit, agrandi et réorganisé, grâce à l'appui que lui prêtèrent les consuls généraux de toutes les puissances et à la libéralité des vice-rois d'Égypte qui se succédèrent pendant cette longue période.

« La sœur Péreymond, qui comptait quarante-sept ans d'exercice en Égypte, a donc assisté à toutes les plus graves épidémies du siècle. Elle a toujours fait preuve d'un courage, d'un dévouement et d'une énergie sans exemple.

« En 1882, lors des événements insurrectionnels, elle est restée héroïquement à son poste, et alors même que la ville était livrée au meurtre, au pillage et à l'incendie, par son dévouement et son énergie elle fut assez heureuse pour sauver, avec le concours de ses dignes compagnes et de quelques personnes, l'hôpital et les malades.

« Les Alexandrins lui en doivent une éternelle reconnaissance. »

Voici le fait auquel fait allusion le *Phare d'Alexandrie*. M. Laurent Billiet, ancien agent des Messageries maritimes au Caire, qui avait beaucoup connu la sœur Péreymond, le racontait ainsi lorsqu'elle fut décorée de la Légion d'honneur, il y a quelques années :

« Aussitôt après le bombardement d'Alexandrie par les Anglais, alors que ceux-ci, satisfaits du tir de leurs canons qui venaient de détruire une ville presque sans défense, contemplaient de loin, à l'aide de leurs longues-vues, les progrès de l'incendie, l'hôpital européen, gardé par la sœur Péreymond et quelques Français courageux, reçut la visite d'une des bandes de pillards, composée surtout de forçats

lâchés à dessein par le lieutenant d'Arabi, et auxquels s'étaient joints des soldats débandés.

« Ces misérables, au nombre de cinq à six cents, voulaient envahir l'établissement et « faire un mauvais parti » à ceux qui s'y étaient réfugiés. L'inquiétude était grande et chacun sentait sa dernière heure venue, car il ne fallait pas songer à se défendre contre une telle multitude armée. Sœur Péreymond eut le noble courage de se dévouer et de se présenter *seule* aux assaillants déjà enivrés par le carnage. Elle sut par sa fière attitude empêcher l'envahissement de l'hospice et de ses dépendances.

« A sa vue les armes s'abaissèrent, et, semblables à des enfants surpris par le maître d'école, les bandits détalèrent, non sans saluer respectueusement l'héroïne qui venait, sans s'en douter, d'accomplir un prodige.

« J'ai beaucoup voyagé, j'ai cherché en vain des caractères pareils ailleurs que dans le milieu auquel appartenait la Supérieure de l'hôpital européen. »

« Après les tristes événements de 1882, ajoute le *Phare*, le gouvernement égyptien lui décerna la médaille du mérite.

« D'un autre côté, le gouvernement français, voulant reconnaître les nombreux services rendus pendant près d'un demi-siècle par la sœur Péreymond, et ses actes de dévouement et d'abnégation, lui accorda en 1889 la croix de la Légion d'honneur.

« En lui donnant cette distinction si rare et d'un prix exceptionnel quand elle s'applique à une femme, le gouvernement français a ratifié le sentiment unanime de la reconnaissance, payé un juste tribut à cette femme admirable qui a consacré sa vie à secourir et consoler les malades, à soulager tous les malheureux.

« Cette décoration offensa presque la modestie de la vénérable Supérieure. Pourtant cet honneur qu'elle n'espérait pas était des mieux justifiés, à ce point que, lorsque la nouvelle en parvint à Alexandrie, elle fut accueillie par un

cri de joie et par un mouvement général d'approbation. S'il y eut alors de la surprise, ce fut uniquement auprès de celle à qui s'adressait ce témoignage flatteur de la reconnaissance publique.

« Ajoutons que la charité de la sœur Péreymond était inépuisable et son courage incomparable.

« Tous la pleurent aujourd'hui. Puissent ces quelques lignes que nous consacrons à sa mémoire, et l'expression de nos regrets bien sincères, apporter quelque adoucissement à la douleur de ses compagnes et de sa famille ! »

Le même journal rend ainsi compte des obsèques de la vénérée Supérieure de l'hôpital :

« Ce matin, ont eu lieu, au milieu d'une assistance nombreuse et recueillie, les funérailles de la sœur Péreymond, supérieure de l'hôpital européen d'Alexandrie, décédée hier.

« Le deuil était conduit par M. de Lacretelle, consul de France, président actuel de l'administration de l'hôpital, et par M. Giraud, supérieur des Lazaristes.

« Les cordons du drap étaient tenus par MM. le chevalier Pirrone, consul d'Italie, Barker, consul de Suède et Norvège, MM. Sinano, Sinadino, administrateurs, et les D^{rs} Massa et Ardouin-bey médecins de l'hôpital. Les D^{rs} Tachau, Valensin, et MM. J. Pietri et Diab tenaient les cordons du char, qui disparaissait sous les couronnes.

« S'Exc. le Gouverneur, empêché, s'était fait représenter par M. Beneducci, secrétaire du gouvernement.

« Les orphelins, les orphelines, les enfants trouvés, les Sœurs de la Miséricorde, de l'Asile des enfants trouvés et de l'orphelinat, le clergé catholique de tous les rites, marchaient en tête du cortège sur deux files.

« Les Sœurs de l'hôpital entouraient le corbillard.

« Elles ont procédé elles-mêmes à l'enlèvement du corps, à la sortie de la chapelle de l'hôpital et à l'entrée du cercueil au cimetière.

« Nous avons remarqué dans l'assistance :

« MM. Remy, consul de Belgique, Colomiès et Delacroix, vice-consuls, et Haggar, premier drogman du consulat de France, sir C. Zervudachi, Ricard, D^r Torella, le chevalier Serra, Ruscovich, Pietri, Prioley, Frœlich, Grandguillot, Barrière, et un grand nombre de personnes appartenant à toutes les classes de la société, qui avaient tenu à rendre un dernier témoignage de respectueuse sympathie à la regrettée défunte.

« Nous ne saurions retracer en meilleurs termes et d'une façon plus éloquente la carrière de la sœur Péreymond, dont la vie fut toute d'abnégation et de dévouement, qu'en reproduisant le discours prononcé sur la tombe de la défunte par M. Amaury de Lacretelle, consul de France. »

*Discours de M. Amaury de Lacretelle, consul de France
à Alexandrie, aux obsèques de la sœur Péreymond.*

Messieurs,

Notre chère sœur Péreymond n'est plus !

Ce n'est pas vous seulement, ses compagnes de toutes les heures, qui pleurez ; c'est aussi nous tous qui l'aimions et la vénérions ; c'est tous ceux qui l'avaient vue à l'œuvre, et ceux surtout qu'elle avait secourus, soignés, consolés.

Quelle admirable existence, toute de dévouement et de charité ! Le respect que nous avons pour sa modestie ne nous eût pas permis de faire allusion, de son vivant, à toutes les qualités que nous lui connaissions ; mais aujourd'hui, en parler est comme un adoucissement à notre douleur.

Quelques mois encore, et nous allions célébrer le cinquantième anniversaire de son arrivée en Égypte. Depuis un demi-siècle bientôt, elle se dévouait ici à ceux qui souffrent, leur prodiguant ses soins et les soutenant de ses consolations.

Elle a traversé toutes les épidémies, elle a assisté à de récents événements, avec ce calme, cette confiance et cette énergie qu'elle puisait dans le sentiment du devoir chaque jour accompli.

Cet hôpital était comme son œuvre ; elle l'avait transformé, amélioré, embelli en quelque sorte. Elle n'avait qu'un regret, c'est de ne pouvoir toujours disposer de ressources suffisantes pour développer cet établissement ainsi qu'elle le désirait. C'était là sa préoccupation constante ; elle eût voulu rendre à chacun ce séjour plus doux ; et naguère, bien qu'affaiblie par la souffrance, elle m'entretenait de ses projets et nous devions travailler ensemble.

Appelé depuis quelques mois seulement à la présidence du Conseil d'administration de l'hôpital, j'avais su cependant, comme mes prédécesseurs et mes collègues, au nom de qui je parle, apprécier de suite la fermeté et la douceur, l'énergie et le tact dont la sœur Péreymond faisait preuve dans sa direction. Ses conseils vont nous manquer, mais son souvenir ineffaçable est là pour nous guider.

Dieu a jugé que sa mission sur la terre était terminée, et comme pour lui donner une dernière joie ici-bas, Il l'a rappelée à Lui le jour même de la Saint-Vincent de Paul, anniversaire que toujours elle voulait voir célébrer au milieu d'une douce et pieuse joie.

Son âme a maintenant rejoint celles de ces innombrables Filles de la Charité, mortes à la peine ou tombées sur le champ de bataille. Mais parmi toutes, il n'en est pas qui ait une vie plus admirablement remplie et qui ait montré plus de zèle, de vaillance, de générosité et de foi en son œuvre.

Messieurs, vous comprendrez que je cède à un sentiment d'orgueil bien légitime en rappelant que la sœur Péreymond était française ; la colonie française a le droit d'en être fière ; mais je me hâte d'ajouter que, supérieure de cet hôpital européen, de cet établissement international, elle appartenait à tous ceux qui, sans distinction de nationalité, étaient unis dans un même sentiment de reconnaissance, d'admiration et de respect. Aussi pleurons-nous ensemble la belle âme et le cœur généreux que nous avons perdu.

AMÉRIQUE

PROVINCE DU MEXIQUE

Lettre de M. CYPRIEN ROJAS, prêtre de la Mission, supérieur du grand séminaire de San Luis Potosi, à M. FIAT, Supérieur général.

San Luis Potosi, le 26 avril 1893.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

La divine Providence, sans que je l'eusse pensé, m'a conduit dans ce pays et m'a placé à la tête de ce nouveau « grand séminaire de Saint-Charles-Borromée ». C'est le 15 du mois dernier que nous avons commencé nos cours d'Écriture Sainte, de théologie dogmatique et morale, d'histoire ecclésiastique, de liturgie et de plain-chant, distribués selon les prescriptions de notre Directoire. Les séminaristes sont au nombre de vingt-cinq, tous internes, et parmi eux il y a dix diacres, deux sous-diacres et huit minorés.

En commençant, nous étions quatre professeurs, tous de la Congrégation ; mais, dans le courant du mois, nous avons été réduits à trois par la mort de notre si regretté confrère, M. Abadia. Il a été une des victimes du typhus, qui durant plusieurs mois a fait bien des ravages dans notre ville. Il est mort de la mort des justes, et nous espérons tous qu'il nous sera encore plus utile au ciel pour consolider cette nouvelle fondation, qu'il ne l'eût été sur la terre, quoique nous ayons beaucoup compté sur lui. Pour le croire, j'ai des raisons particulières et bien édifiantes. Ce bon Missionnaire se trouvait encore au début de sa carrière.

Mgr l'évêque, tout le clergé et même le peuple, nous honorent de leur particulière bienveillance.

Le local que nous occupons ne peut être meilleur, car il a servi jusqu'à présent de palais épiscopal.

Je vous prie de vouloir bien faire envoyer à ce nouvel établissement les *Annales* et les autres publications de notre chère Congrégation.

Cette petite famille, et moi en particulier, nous vous demandons votre paternelle bénédiction, qui nous aidera à travailler avec zèle et ferveur dans ce séminaire, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Votre humble et toujours dévoué fils,

CYPRIEN ROJAS,

I. p. d. I. M.

ÉTATS-UNIS

VIE DE M. FÉLIX DE ANDREIS

PRÊTRE DE LA MISSION (1778-1820)

(Suite¹)

CHAPITRE VI

Occupations des Missionnaires pendant leur séjour au séminaire Saint-Thomas à Bardstown. — Désirs apostoliques de M. de Andreis.

Les occupations de M. de Andreis dans le séminaire de Saint-Thomas, à Bardstown, étaient plus régulières et plus conformes à ses désirs qu'elles ne l'avaient jamais été depuis qu'il avait quitté Rome. Il commença à prêcher en anglais; il confessa aussi en cette langue; il exerça en un mot toutes les fonctions du saint ministère, plein de joie de pouvoir procurer davantage la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il traduisit en anglais ses sermons dont il avait déjà mis une partie en français. Ses traductions étaient excellentes, car il s'était formé à la connaissance de chacune de ces langues dans les meilleurs auteurs. Chaque fois qu'il menait ses élèves en promenade il s'entretenait avec eux en anglais et exigeait qu'on l'avertît aussitôt qu'il se servait d'une expression inexacte.

Il fit entrer dans le cadre de ses études la lecture des meilleurs livres ascétiques, comme les écrits de saint Jean de la Croix, de sainte Thérèse, de saint François de Sales, du Père Surin, de Baudran et de plusieurs autres; ces livres faisaient ses délices, car dans la sublime perfection qu'ils

1. Voir ci-dessus, p. 289 et 429.

enseignent il trouvait le but auquel il aspirait lui-même, et il sentait son amour pour Dieu s'augmenter dans les saintes inspirations qu'il y puisait. Son cœur s'enflammait de plus en plus du divin amour dans ses profondes méditations, dans ses exercices de piété et dans ses fréquentes et ferventes visites au Saint Sacrement de l'autel. A tout cela il joignait la plus tendre affection pour ses Missionnaires et pour chacun de ceux qui l'entouraient. Il veillait à leur santé et les soutenait dans leurs peines. S'il entrevoyait un peu de tristesse dans l'âme de l'un d'entre eux, aussitôt il s'efforçait de gagner sa confiance afin de dissiper tout nuage de son esprit, et quand tous étaient réunis autour de lui, il les encourageait à mettre leur confiance en Dieu ou les intéressait par quelque anecdote récréative. Comme ils éprouvaient les effets de sa sollicitude paternelle, il leur était aisé de lui découvrir les plus secrets sentiments de leur cœur, et presque tous désiraient l'avoir pour confesseur.

Pendant son séjour à Bardstown, M. de Andreis écrivit à Rome pour donner quelques nouvelles de sa colonie. Nous allons reproduire sa lettre telle qu'il l'a écrite ; non seulement elle ajoutera quelques détails à ce que nous avons déjà dit, mais elle mentionnera plusieurs faits qui ont été peut-être omis dans ce qui précède. Elle est adressée à M. Siccardi et datée du 29 avril 1817.

« Je profite d'une occasion que m'offre le R. P. Vicaire général des Jésuites d'Amérique, qui va visiter la capitale de la chrétienté. Je lui sais gré de son attention, quoique je n'aie pas l'honneur de le connaître autrement que par lettres. Si vous avez la bonté de me répondre vous pourrez vous servir à son retour de la même occasion. Ces bonnes circonstances se rencontrent si rarement qu'il ne faut pas les perdre de vue.

« Le changement de climat, de nourriture, et le reste, m'a fait un peu souffrir l'hiver passé. Une fois, le froid fut si vif que je tombai de l'autel sans connaissance, et que l'on eut

grand'peine à me rappeler à la vie. Maintenant je me porte très bien, et depuis le commencement du carême je prêche et je confesse en anglais. M. Rosati en fait autant et les trois autres prêtres se préparent à suivre notre exemple. M. Rosati s'est absenté après Pâques et est allé en mission avec un sulpicien ; ils se sont rendus tous deux dans une localité catholique fort pauvre appelée le Fort-Vincennes, dont les habitants sont français d'origine ; ils ne voient guère un prêtre que deux ou trois fois l'an. J'attends d'un jour à l'autre le retour de M. Rosati.

« La vie d'un missionnaire dans ce pays est très dure : il doit toujours voyager à cheval, cherchant son chemin à droite et à gauche au milieu d'immenses forêts, pour visiter les infirmes et porter secours aux paroisses écartées. Quelquefois il est obligé de faire dix ou quinze lieues pour se rendre près d'un malade. Les paroisses sont appelées ici congrégations. Les gens habitent dans des cabanes bâties avec des troncs d'arbres plantés les uns à côté des autres, et dont les intervalles sont remplis avec de la terre glaise ; de telles constructions livrent sans difficulté passage au vent et à la pluie. Nos églises sont bâties dans le même genre et n'ont ni peintures ni ornements, mais seulement un pauvre autel en bois. Elles sont disséminées au milieu des forêts. Les jours de fête, les catholiques, et souvent même les protestants, viennent de quatre et cinq lieues se réunir dans leur enceinte. Tous arrivent à cheval, et c'est un spectacle vraiment curieux que de voir les bois qui environnent l'église tout remplis de chevaux et retentissant de leurs hennissements, comme si un régiment de cavalerie était campé dans les environs. Les confessions prennent une grande partie de la matinée ; on dit ou l'on chante la messe avec sermon ou homélie ; puis suivent les baptêmes, généralement en grand nombre ; on visite les malades, et enfin le pauvre prêtre, épuisé par le jeûne, la fatigue, le voyage, le froid ou la chaleur, va mendier ici ou là son diner. Le

repas se compose ordinairement de pain, de beefsteak, d'eau sans vin, de vinaigre, d'huile et de soupe. Quelquefois on est obligé de dire deux messes et de prêcher en plusieurs endroits, lorsque les habitants sont trop disséminés à cause de la culture de leurs propriétés. Il n'y a là ni villes ni villages; vous ne voyez ni paysans ni domestiques : tout le gros travail est fait par des esclaves nègres qui sont en très grand nombre.

« Un soir, je fus envoyé pour visiter un malade à sept lieues d'ici environ. A un moment, je me trouvai seul au milieu des bois, sans guide et sans cheval : ce dernier s'était échappé dans la forêt pendant que nous avions mis pied à terre un instant; mon guide courut après et fut longtemps sans pouvoir le ramener. Malgré tout cela, le bien qui se fait et celui que nous espérons encore réaliser nous procurent une grande consolation. La semaine dernière, je fus appelé pour visiter une pauvre personne malade qui n'avait pour toute habitation qu'une misérable cabane où elle vivait avec toute sa famille. Comme je ne pouvais m'y loger avec mon cheval, un riche protestant, qui habitait à un quart de mille de là, vint m'offrir sa maison, où je me trouvai en grande compagnie. On mit sur le tapis des points de controverse, et mon hôte fut si satisfait des réponses données à ses objections qu'il me promit de se faire catholique. Les protestants sont généralement très respectueux pour les prêtres; ils se font même un point d'honneur de les traiter avec toute la politesse et toute la générosité possibles; mais les prêtres sont trop peu nombreux pour venir à bout de l'ouvrage et pour suffire aux besoins même des seuls catholiques. Combien meurent sans l'assistance d'un prêtre et sont enterrés sans son ministère ! Combien de paroisses passent des mois entiers et même les plus grandes fêtes sans avoir de messe, et sans voir un prêtre !

« Dans ce diocèse immense qui renferme le Kentucky, le Tennessee et l'Ohio, il y a à peine douze prêtres, y compris

l'évêque, qui est continuellement à cheval, allant de côté et d'autre comme le plus jeune de ses missionnaires. Il va seul, sans aucune des marques de sa dignité, et ne se distingue qu'en prenant pour sa part ce qu'il y a de plus difficile et de plus laborieux dans le ministère. Les Sulpiciens font un grand bien. Nous leur sommes grandement obligés pour les charitables attentions dont ils nous ont comblés en France, à Toulouse et à Bordeaux, et ici, à Baltimore et au séminaire où nous sommes en ce moment. Ils sont remplis de zèle, de religion et de piété ; ils sont fervents et infatigables dans l'accomplissement de leurs fonctions, dévoués au Saint-Siège et irréprochables dans la doctrine qu'ils enseignent. Les Dominicains rendent aussi beaucoup de services à l'Église dans ces contrées. J'ai eu le plaisir de faire personnellement la connaissance du Père Fenwick, qui les a introduits en cette contrée, et de plusieurs d'entre eux.

« Je n'ai aucun doute, ou, pour mieux dire, je suis sûr que lorsque nous aurons une fois commencé notre établissement nous aurons bientôt un bon nombre d'étudiants ; nous attendons notre évêque dans le cours de l'été prochain, et nous nous rendrons avec lui à notre destination. Nous expérimentons, grâce à Dieu, la vérité de ces paroles de saint Vincent : que celui-là prospère qui se loge à l'enseigne de la divine Providence. Comme il est beau de ne se soucier de rien et de constater que Dieu donne tout à souhait ! telle est notre position. En ce qui me concerne, d'un côté, je vois combien je suis incapable de remplir les fonctions de Supérieur, et d'autre part, je m'aperçois que tout marche bien et même mieux que je ne pourrais le souhaiter, quand je serais l'homme du monde le plus capable. C'est que Dieu fait tout lui-même et que je n'ai qu'à m'anéantir en sa divine présence, soit que j'agisse, que je parle, que je reste seul, que je marche ou que je m'arrête ; en un mot, suivre aveuglément sa sainte volonté, tel est l'unique but que j'ai maintenant en vue.

« Je vous ai déjà écrit plusieurs fois pour vous donner des nouvelles de notre colonie. Depuis six mois je suis professeur de séminaire. J'ai dix élèves, dont quatre sont des nôtres; les autres sont du Kentucky.

« M. Rosati fait déjà des merveilles; il est facile de voir que Dieu l'a appelé à cette mission pour l'exécution de grands desseins. Sa santé est robuste et il a fait des progrès admirables dans l'anglais; il a commencé à prêcher avant moi, et je m'humilie profondément à ses pieds, comme c'est mon devoir, en voyant que le Tout-Puissant répand sur lui des lumières et des grâces qu'il me refuse dans sa justice, à cause de mes péchés, de mon ingratitude et de mon invincible orgueil. C'est pourquoi je me crois obligé en toute sincérité, et pour beaucoup de raisons que je n'ai pas le temps de développer, de vous engager à lui transférer la charge de Supérieur; cette nomination serait accueillie par une approbation universelle et il en rejaillirait un grand bien sur notre Mission et sur toute la Congrégation. J'ai écrit dans le même sens à Mgr Dubourg, au sujet de la charge de vicaire général. Mon orgueil me fait un besoin de vivre sous un supérieur, et je suis trop peu capable pour conduire une barque comme la nôtre. Je travaillerai comme auparavant, et je n'épargnerai pas mes peines jusqu'à ce que je reçoive de vous la permission de reprendre le joug de l'obéissance. Je vous assure qu'il n'y a rien au monde qui ait tant d'attraits pour moi; car la vie m'est un poids et je ne désire que la mort. Je sais que je dois trembler à cause de mes péchés, mais je me confie dans l'infinie miséricorde de Dieu. Nous nous recommandons tous à vos prières et à celles de nos confrères. »

Quelques autres détails nous sont donnés dans une lettre du serviteur de Dieu, antérieure à la précédente et adressée aussi au vicaire général de la Congrégation de la Mission, à Rome, en date du 5 janvier 1817 :

« C'est avec joie, écrit-il, que je me mets en devoir de

remplir ma tâche en vous entretenant des membres de notre Congrégation qui se trouvent dans cette partie du monde : je le fais d'autant plus volontiers que je suis à même maintenant de vous donner des informations plus détaillées sur notre future destination, puisque nous y sommes presque arrivés. Il n'y a que cent lieues d'ici à Saint-Louis, et le voyage peut se faire aisément en une semaine, à cheval, et sans qu'il soit nécessaire de s'embarquer sur le Mississipi.

« Il faudrait être aveugle pour ne pas remarquer visiblement la main de Dieu dans toute cette entreprise : elle éloigne les obstacles, dispose les cœurs en notre faveur, ouvre le chemin devant nous, nous préserve de tous les dangers, et par des secours imprévus pourvoit abondamment à nos besoins dans un pays où, comme en Angleterre, tout est horriblement cher. Nous rencontrons partout, grâce à cette protection divine, un accueil tel que nous pourrions à peine l'espérer de nos plus chers confrères d'Europe ou de nos plus proches parents. Les frais d'habillement, de nourriture et de transport pour douze personnes, toutes jeunes et de bon appétit, sont naturellement très considérables, et cependant je vous assure que cela ne me donne pas plus de souci que si j'étais à Monte-Citorio. Notre-Seigneur pourvoit à tout ; nous sommes du reste bien disposés à endurer la pauvreté, qui est un des plus précieux trésors des hommes apostoliques.

« Notre séminaire a quelque chose du séjour des Trappistes ou des Chartreux : nous sommes au milieu d'une forêt et dans une pauvre hutte. C'est l'évêque qui est le supérieur du séminaire, quoiqu'il soit presque toujours absent pour visiter les différentes parties de la population catholique.

« Non loin du séminaire il y a une maison de Sœurs de charité établie par le zélé pasteur du diocèse¹ ; elles suivent

1. Il s'agit sans doute des Sœurs de charité dites de Nazareth, dont la Maison-Mère se trouvait dans le voisinage de Bardstown. L'origine de cette société remonte à 1812. Les Sœurs observèrent d'abord

la règle de saint Vincent ; mais pour s'adapter aux usages de la contrée elles ont fait plusieurs changements dans l'habit et dans les pratiques ; il y a aussi cette autre différence qu'elles font des vœux perpétuels.

« Nous ne pouvons paraître ici en public qu'avec la redingote, la cravate et le chapeau rond. Dans le séminaire nous portons la soutane, ce qui ayant été connu a donné lieu à plusieurs personnes de venir ici pour la curiosité de voir, comme elles disaient, un prêtre romain habillé en femme.

« Ici, nous ne buvons que de l'eau, excepté que le matin nous prenons un peu de café, et le soir du thé avec un morceau de pain. Mon estomac éprouve un peu de peine à se mettre à ce régime, mais je ne me lasse pas de répéter : « Heureuse nécessité qui nous force à marcher vers des choses meilleures ! »

« En tout nous ne sommes ici que quatre membres de notre Congrégation. Le frère Blanka se porte bien, quoiqu'il ait fort à faire, étant obligé de soigner toute la bande avec l'unique secours de deux postulants, et de s'occuper de notre mobilier : ce qui n'est pas une petite affaire puisqu'à chaque instant nous sommes obligés de déménager. M. Acquaroni fait les fonctions de procureur le mieux qu'il lui est possible, et supplée à la dextérité qui nous manque, à M. Rosati et à moi, sous ce rapport. M. Rosati fait de grands progrès dans l'anglais, son zèle, sa santé et ses excellentes qualités donnent lieu de croire qu'il fera grand bien dans la contrée. Quant à moi, pauvre misérable que je suis, bien indigne d'occuper le poste de vicaire général, j'espère pouvoir acquitter quelques-unes de mes nombreuses dettes envers la divine Providence, en travaillant et en souffrant sans m'épargner jusqu'à la mort.

une règle provisoire ; au bout de deux ans il fut décidé qu'elles adopteraient les constitutions des Sœurs de la Charité fondées par saint Vincent de Paul. *Vie de Mme El. Seton*, par le Dr White, liv. IX.

« Nous avons célébré la fête de Noël avec une grande pompe : il y a eu messe pontificale, solennité très inusitée ici, qui a attiré grand nombre de personnes. L'unique sulpicien qui porte tout le poids de ce séminaire, composé de vingt élèves, a prêché en notre présence et a très bien démontré la vérité de l'Église romaine ; il s'est servi du fait de notre arrivée dans ce pays.

« Je vois clairement et à ma grande satisfaction que Notre-Seigneur daigne me traiter avec miséricorde, car il m'envoie les unes sur les autres des croix et des humiliations capables de réduire et de chasser mon amour-propre. Je vous engage à m'aider du secours de vos prières, et à me faire aider par d'autres afin que je puisse l'en remercier dignement, car je vous avoue ingénument que je ne connais pas de grâce plus précieuse que de recueillir ces joyaux du paradis.

« Ici, étant presque sur les lieux et voyant les choses comme elles sont, ou au moins d'après les informations de Mgr Flaget, nous sommes certains de l'établissement de notre séminaire. Nous pouvons même prévoir, dans un avenir prochain, l'établissement de notre Congrégation en différents endroits ; nous avons sous les yeux l'exemple des Jésuites et des Dominicains. J'ai déjà eu une entrevue personnelle avec le Père Fenwick, supérieur des Dominicains, et une correspondance avec le bon Père Grassi, italien, vicaire général des Jésuites, qui est à peu près du même âge que moi, et doué des plus excellentes qualités qui lui font faire des merveilles de tous les côtés. Je regrette beaucoup de n'avoir pu le connaître personnellement ; tous les arrangements avaient déjà été faits pour que nous pussions nous rencontrer. Je lui suis très redevable pour des secours importants et pour maintes offres généreuses.

« Je me sens fortement pressé de me consacrer d'une manière toute particulière à la conversion des tribus indiennes qui habitent au delà du Mississipi. Ici il n'y a plus

de traces de leur existence ; mais le Mississipi, qui forme comme la frontière des États-Unis à l'entrée d'un immense désert qui s'étend jusqu'à l'océan Pacifique, traverse Saint-Louis, et il en fait comme un point central en face de ces nations sauvages au milieu desquelles la lumière de l'Évangile n'a pas encore pénétré, quoiqu'elles soient bien disposées à la recevoir. J'ai donc l'intention, quand le séminaire sera bien établi, d'y laisser à la tête M. Rosati, et de m'en aller *in nomine Domini* le long des bords du Mississipi et du Missouri, prêcher l'Évangile à ces pauvres gens. Avant de partir de Saint-Louis je me ferai traduire un catéchisme en leur langue. Cela me sera facile avec le secours des Indiens qui viennent de temps en temps à Saint-Louis, et de quelques habitants de cette ville qui connaissent très bien leur langage. Je me suis déjà informé auprès de gens expérimentés des difficultés qu'on rencontrerait et des moyens de les surmonter, et avec l'aide de Dieu l'entreprise me semble aussi facile que si j'en avais déjà vu l'exécution. Il m'y faudra beaucoup souffrir ; mais je n'y pense pas, et je ne permets même pas à mon esprit de s'arrêter à cette idée : je ne l'ai déjà que trop occupé de moi-même ; je ne veux plus désormais m'occuper que de Dieu et des intérêts de sa gloire. Je vois trop clairement sa miséricorde à mon égard pour que je lui sois infidèle, et pour ne pas me confier entièrement en lui, en suivant uniquement l'impulsion de son esprit.

« A dire vrai, les Indiens sont sauvages, féroces, inconsistants et fiers. Ils mènent ordinairement une vie très dure et passent quelquefois plusieurs jours sans prendre aucune nourriture ; mais s'ils viennent à tuer dans leur chasse un buffle ou un cerf ils le mangent tout entier et presque tout cru ; tel est leur genre de vie. Ils se servent peu d'habits et torturent leurs corps pour plaire au Grand Esprit. Les vieillards, les femmes et les enfants restent dans les huttes, mais les autres sont presque toujours à la chasse des bêtes

féroces, dont ils préparent les peaux avec habileté. Ils viennent ensuite les échanger avec les Américains pour des provisions et des liqueurs fortes : ils sont déjà tellement passionnés pour ces boissons que ce penchant constitue un des principaux obstacles que le missionnaire aura à combattre dans l'œuvre de leur conversion. Le saint évêque chez qui nous vivons et tous les bons habitants de ce pays regardent notre arrivée comme l'avant-coureur d'une ère de miséricorde pour ces contrées; je me sens irrésistiblement porté à croire la même chose. Mais les œuvres de Dieu, comme dit saint Vincent, ont leur commencement, leur progrès et leur fin; nous devons suivre la divine Providence pas à pas, sans vouloir intervertir, prévenir ni ralentir sa marche. Ayez la charité de nous recommander à Dieu afin que nous soyons fidèles à suivre cette maxime importante.

« Les différents changements auxquels notre position a été soumise et est encore exposée tous les jours ne m'ont jamais fait éprouver un moment de regret pour le pays que j'ai quitté; au contraire, ma joie intérieure augmente de jour en jour, et ne me laisse rien autre chose à désirer qu'une mort occasionnée par les travaux. Le monde a disparu pour nous; nous nous regardons tous comme des victimes immolées pour la gloire de Dieu et pour le salut des pauvres âmes : la pensée de retourner en Europe n'a jamais passé dans l'esprit d'aucun de nous. »

CHAPITRE VII

Arrivée de M. de Andreis à Saint-Louis. — Ses travaux apostoliques.
Sainte-Genève.

Au mois de septembre, M. de Andreis ayant fait sa retraite avec MM. Acquaroni et Ferrari dans le séminaire Saint-Thomas, reçut l'heureuse nouvelle de la prochaine arrivée de Mgr Dubourg, qui avait débarqué avec trente

prêtres à Baltimore, d'où il se mettait en route pour la Louisiane. La lettre qui apportait ces nouvelles était adressée à Mgr Flaget, évêque de Bardstown, et Mgr Dubourg le pria de conduire à Saint-Louis MM. de Andreis et Rosati, d'y sonder les dispositions des habitants et de prendre tous les arrangements nécessaires à la Mission qu'on avait dessien d'y établir. Mgr Flaget se mit aussitôt en route avec les deux prêtres et le frère Blanka; tous voyageaient à cheval. Ils avaient à faire une centaine de lieues; les chemins étaient dans le plus déplorable état, de sorte que deux ou trois fois ils s'égarèrent et furent surpris par la nuit au milieu d'affreux précipices. Un autre jour, ils furent trempés par la pluie sans avoir aucun moyen de sécher leurs habits; enfin, dans une autre occasion il leur fallut voyager du matin jusqu'au soir sans aucune nourriture. Au milieu de tant de désagréments et de dangers, le saint évêque ne se plaignait pas de ses privations, car tant d'années passées dans le ministère apostolique l'avaient pour ainsi dire identifié avec ce genre de vie; mais il plaignait beaucoup ses compagnons et surtout M. de Andreis : celui-ci souffrait tant qu'il ne pouvait qu'à grand'peine se tenir à cheval; mais l'énergie de son âme toujours vaillante et gaie le faisait triompher de la faiblesse de son corps.

Après neuf jours de marche ils arrivèrent à Kaskaskia, village d'origine française et presque entièrement peuplé de catholiques. C'est un des plus anciens établissements du pays; il avait été autrefois le centre des missions entreprises chez les Indiens par le zèle des Pères Jésuites. En descendant les collines qui bordent le fleuve du côté opposé et terminent cette plaine magnifique, M. de Andreis et ses compagnons furent émus jusqu'aux larmes à la vue de la croix plantée sur le clocher d'une église, et ce fut avec les sentiments de la foi la plus vive qu'ils saluèrent ce signe de notre rédemption, que l'on rencontrait alors si rarement dans les villes ou villages des États-Unis. Leur pieuse

émotion s'accrut encore lorsqu'en entrant dans la localité et en s'arrêtant au logis du colon Pierre Ménard, un des principaux habitants, ils entendirent le son de la cloche qui invitait, au coucher du soleil, les fidèles à réciter l'*Angelus* en souvenir du divin mystère de l'Incarnation. Cette pieuse coutume, si utile pour conserver la foi catholique, s'était soigneusement maintenue parmi les créoles ou descendants des Français premiers habitants du pays.

M. Ménard et sa famille accueillirent le bon évêque de Bardstown avec la plus grande joie; ils lui offrirent un logement et lui prodiguèrent toutes les attentions de la plus cordiale hospitalité. Le prélat était connu depuis longtemps dans cette contrée; il y était déjà venu prêcher une mission et administrer le sacrement de confirmation. Il avait conquis l'estime de tous les habitants, et les principaux personnages de la ville s'empressèrent, à son arrivée, de lui faire visite et d'offrir les témoignages de leur respect aux Missionnaires qui l'accompagnaient.

Le lendemain, tous les prêtres jouirent de la consolation de dire la sainte messe dans l'église de cette paroisse qui était depuis longtemps privée de pasteur. Un prêtre, Dom Donatien Olivier, qui mourut aux Barrens, en février 1841, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, célébrait chaque dimanche le saint sacrifice, administrait les sacrements et prêchait; mais il devait pour cela venir de la prairie du Rocher, éloignée de cinq lieues.

« Comme ce vénérable prêtre, dit M. Rosati, arriva selon son usage le dimanche qui se rencontra pendant notre séjour, il eut la bonté de nous accompagner à Sainte-Geneviève, autre village français situé sur la rive opposée de la rivière, environ à deux lieues plus haut. De son côté, le curé de Sainte-Geneviève, M. Henri Pratte, vint à notre rencontre avec plusieurs de ses paroissiens; et comme tous connaissaient Mgr Flaget, qui avait donné la mission en cet endroit, ils le reçurent avec les plus grandes démonstrations

de joie. Quelques-uns d'entre nous logèrent chez le curé, d'autres furent hébergés dans de bonnes familles catholiques.

« Le dimanche suivant, M. de Andreis chanta la messe et Mgr Flaget prêcha. Il parla de l'objet de notre mission, ce qui fit que les habitants s'assemblèrent par deux fois et nous firent les plus vives instances pour nous déterminer à rester au milieu d'eux. Mais un bon vieillard prit la parole et dit aux autres avec franchise qu'ils ne devaient pas compter sur cette faveur : « La ville de Saint-Louis, dit-il, « doit avoir la préférence, et nous devons céder; » ce qui en effet eut lieu. Enfin, le 17 octobre 1817, nous arrivâmes à Saint-Louis.

« Cette ville n'avait point alors de curé; elle était visitée toutes les trois semaines par un prêtre qui habitait de l'autre côté du fleuve. L'évêque et les Missionnaires se rendirent au presbytère, qui était un vieux bâtiment de pierre presque en ruines et divisé par des planches en deux appartements. L'un des deux, le plus petit, servait de chambre à coucher; l'autre était le lieu des assemblées paroissiales et municipales. C'est dans cette maison branlante que Mgr Flaget se détermina à prendre son logement; et comme il ne s'y trouvait point de lit, plusieurs habitants lui en préparèrent un. M. de Andreis et ses compagnons prirent leur sommeil sur des peaux de buffle étendues sur le sol, dans le même appartement ou dans celui qui était à côté. Il est vrai que plusieurs familles avaient offert leurs maisons, mais les Missionnaires, d'accord avec l'évêque, pensèrent qu'il valait mieux se contenter d'un logement pauvre, mais indépendant. L'église paroissiale, située près du presbytère, ne se trouvait pas dans un meilleur état : elle était petite, délabrée et presque en ruines. En un mot, en quelque endroit que l'on tournât les yeux, on ne voyait que misère et désolation. Qui aurait pensé alors qu'au bout de quelques années on verrait s'élever au même endroit une cathédrale vaste, bien bâtie et pourvue de tous les ornements? Qui eût

pensé que cette population, composée alors de 4 000 habitants, arriverait en 1840 au chiffre de 34 000, et en 1860 à 190 000, avec dix-neuf églises catholiques, toutes pourvues de pasteurs et de moyens d'entretien ?

« Dès son arrivée à Saint-Louis, Mgr Flaget s'occupa de l'affaire dont l'avait chargé son collègue Mgr Dubourg. Il rassembla les chefs des principales familles et il leur parla de la prochaine arrivée de leur évêque et de la bande de Missionnaires qu'il amenait pour fixer au milieu d'eux leur résidence. Il leur montra combien leur ville devait être reconnaissante du choix qui était tombé sur elle et qui allait en faire bientôt la capitale de toute la contrée environnante et le centre de tout le développement religieux et littéraire; source pour toutes les familles d'immenses avantages. Il ajouta que puisque la résidence de l'évêque parmi eux devait leur apporter tant de profit, il était juste que de leur côté ils entrassent dans ses vues en lui venant en aide de leur mieux. Il exposa alors que ce qui était tout d'abord nécessaire, c'était une habitation convenable; et comme une seule assemblée ne suffisait pas pour régler cette affaire, il en tint plusieurs dans lesquelles il prit l'avis de chacun. Dans la discussion, un des auditeurs prit la parole et dit : « Je suis très
« loin de désapprouver le choix que Mgr Dubourg a fait de
« notre ville pour sa résidence ordinaire. Il est évêque, et
« libre par conséquent de fixer son habitation en tel endroit
« de son diocèse qu'il jugera à propos; mais pour ce qui
« concerne les habitants de Saint-Louis, je ne vois aucune
« raison particulière qui les oblige à s'imposer la dépense
« que l'on propose. Les dépenses d'un diocèse doivent être
« réparties sur toute la population, et il n'est pas juste
« qu'elles retombent sur nous seuls. Nous avons une église
« paroissiale; nous donnerons un traitement au curé, et
« nous serons par là quittes pour notre part. Si l'église
« tombe en ruines, c'est notre devoir de la réparer, quoique
« nous n'ayons pas de curé; mais qu'on nous en donne un,

« et nous le recevrons de notre mieux ; quant à l'évêque, nous ne sommes obligés à rien puisque sa résidence appartient à tout le monde. »

Les paroles de l'orateur ne firent heureusement aucune impression sur l'assemblée, car chacun voyait bien qu'il n'était pas guidé par un véritable amour des intérêts communs. C'était un catholique, mais de nom seulement, qui ne s'approchait pas des sacrements, n'assistait pas aux instructions et ne mettait que très rarement le pied à l'église. Tous les auditeurs, au contraire, manifestèrent des sentiments bien opposés, et ils s'offrirent avec empressement à contribuer, soit de leur travail, soit de leur argent, à l'établissement projeté et à tout ce qui serait nécessaire.

Sur ces entrefaites arrivèrent deux députés de Sainte-Marie-des-Barrens, paroisse située à vingt-quatre lieues de Saint-Louis et à huit de Sainte-Genève. Ils étaient envoyés par le curé, le Père Joseph Dunand, le dernier trappiste resté dans le Missouri ; et au nom de tous les habitants, c'est-à-dire de trente-cinq familles, ils prièrent Mgr Flaget d'être leur intercesseur auprès de Mgr Dubourg à son arrivée, pour qu'il voulût bien établir son futur séminaire dans leur localité. Ils assurèrent Mgr Flaget que tel était le désir le plus ardent de tous, et qu'ils avaient déjà dans ce but acheté six cent quarante ares de terre dont ils offraient dès lors la propriété à leur évêque. Le digne prélat et les Missionnaires reçurent ce généreux message avec la plus grande joie et firent dire aux habitants des Barrens qu'il y avait toute raison de croire que leurs vœux seraient exaucés dès l'arrivée de Mgr Dubourg.

Enfin il fallait décider si la population de Saint-Louis devait ou non préparer un domicile à son évêque et à ses prêtres, car le temps de leur arrivée était proche.

Mgr Flaget, voyant chacun bien disposé, retourna dans son diocèse avec M. Rosati. En repassant par Sainte-Genève, il y laissa M. de Andreis et il envoya M. Pratte à

Saint-Louis, afin de hâter l'ouvrage par sa présence, de surveiller les ouvriers, de trancher toutes les difficultés qui pourraient s'élever et de faire en sorte que les bâtiments fussent construits d'une manière convenable.

C'est donc la paroisse de Sainte-Geneviève qui fut le premier théâtre des travaux apostoliques de M. de Andreis dans le diocèse de la Nouvelle-Orléans, pour lequel il avait laissé la ville de Rome. Cette paroisse très étendue était habitée par deux mille créoles ou Français catholiques. Ils étaient tous bien instruits et bien formés, grâce à l'infatigable vigilance de leur excellent curé. Le zèle de M. de Andreis, en prenant la direction de cette paroisse, n'était pas moins ardent. Il était assidu à entendre les confessions, à instruire les enfants, à visiter les malades; les jours de fête, il célébrait deux messes et prêchait plusieurs fois avec un grand succès. Ses explications de l'Évangile plaisaient tant à ce bon peuple qu'on ne se lassait pas de l'écouter et qu'on mettait en pratique tout ce qu'il disait. Maintenant encore son souvenir est vivant dans le pays et l'on se rappelle sa douceur inaltérable et la sainteté de ses exemples.

Pendant qu'il s'employait d'une manière si utile et si édifiante, le serviteur de Dieu eut à la fin de 1817 la plus grande consolation qu'il pouvait désirer. Mgr Dubourg, accompagné de Mgr Flaget, arriva à Sainte-Geneviève; il n'amenait pas avec lui la seconde bande d'ecclésiastiques qui était venue d'Europe : ils étaient restés au Kentucky pour apprendre l'anglais et se former aux coutumes du pays. M. de Andreis accompagna les deux évêques à Saint-Louis, où ils firent leur entrée solennelle le jour de l'Épiphanie 1818, et furent reçus avec de grandes démonstrations de joie. Dès lors le serviteur de Dieu prit le poste de vicaire général du diocèse, fonctions qu'il fut obligé d'exercer surtout lorsque l'évêque, pour ses fréquentes missions ou visites pastorales, s'absentait de Saint-Louis. Mais l'office

de curé était celui qu'il exerçait de préférence; il s'y dévouait journellement et en remplissait tous les devoirs comme il l'avait fait à Sainte-Geneviève. Le peuple de Saint-Louis, qui avait été si longtemps privé de pasteur, apprécia son mérite aussitôt qu'il connut le fervent missionnaire et qu'il éprouva les effets de sa paternelle sollicitude. Dès les premiers jours de sa résidence à Saint-Louis, le serviteur de Dieu écrivit au vicaire général de la Congrégation de la Mission à Rome, pour lui rendre compte de sa personne et de sa mission; sa lettre est datée du 24 février 1818 : « Je remercie Dieu, dit-il, de la consolation qu'il m'accorde de recevoir une lettre de notre cher Visiteur M. Ceracchi; elle m'a été apportée du Kentucky par M. Rosati. Je fus heureux de recevoir d'aussi bonnes nouvelles de notre Congrégation en Italie, et spécialement d'apprendre l'intérêt que l'on prend à la Mission d'Amérique. Je remercie de nouveau très humblement le Seigneur du bon souvenir qu'il veut qu'on ait de nous. Quoique j'aie écrit dernièrement deux longues lettres, l'une à M. Giordana pour lui annoncer notre arrivée à destination, et l'autre à M. Giriodi, je crois qu'il est bon que j'ajoute quelques mots à celle de M. Rosati, soit parce qu'il se perd beaucoup de lettres, soit parce qu'il y a bien des choses que l'on peut omettre par oubli.

Je vous écris de l'extrémité de la terre, des bords du Mississipi, à quelques semaines de marche de l'océan Pacifique, qui nous sépare de la Chine. Le pays qui s'étend jusqu'à cet océan n'est habité que par les bêtes sauvages et par les Indiens dont l'état moral ne diffère guère de celui des animaux. En hiver, le froid est si intense que je n'en ai jamais éprouvé de semblable. Il m'est souvent arrivé à l'autel de ne trouver que de la glace dans le calice et d'avoir de la difficulté à la fondre, même à l'aide du feu qu'on m'apportait; et avec cela, pour consommer les saintes espèces, il me fallait les rompre avec les dents. Ce froid

extrême provient des vents du nord qui, descendant des montagnes de glace du Groënland, passent par-dessus les lacs glacés du Canada et nous pénètrent d'un froid mortel. Nous pouvons dire avec saint Paul : « Béni soit le Seigneur « dans le froid ; » mais nous n'avons pas à ajouter avec lui « dans la nudité », car nous ne sommes que trop bien pourvus sous ce rapport. Je suis transporté hors de moi-même quand je considère les soins admirables de la divine Providence en faveur de cette Mission. Je surabonde d'un côté de reconnaissance, et de l'autre de confusion à raison de mon indignité, et je ne puis que m'écrier : Et d'où me vient ce bonheur?... *Funes ceciderunt mihi in præclaris* !... Il n'est pas seulement difficile, mais il est impossible d'exprimer ce que j'éprouve. Le zèle le plus ardent trouverait ici un vaste champ pour ses travaux, et nous avons déjà de belles espérances de succès. Ce diocèse renferme une immense étendue de pays, et la culture qu'il réclamera forcera bientôt à le diviser ¹. Les villes, les bourgs et les villages s'élèvent sous nos yeux avec une rapidité prodigieuse ; les émigrants arrivent en foule de toutes les parties des États-Unis et même de l'Europe. L'Irlande, l'Allemagne, la Suisse et la France envoient des multitudes de colons dans les riantes et fertiles plaines du Missouri ; encore quelques années et cette contrée florissante n'aura rien à envier à l'Europe. La principale partie de la population est française d'origine, ou *créole* comme on dit ici, et par conséquent catholique ; mais elle n'a aucune éducation religieuse, ce pays s'étant trouvé si longtemps privé de prêtres et de tout moyen d'instruction. Un des citoyens les

1. Ce que M. de Andreis prédisait en 1818 s'est réalisé. Dès 1860, onze diocèses avaient été formés par les démembrements de celui de la Nouvelle-Orléans : c'étaient les évêchés de Saint-Louis, Dubuque, Mobile, Natchez, Petite-Roche, Alton, Natchitoches, Saint-Paul, Oregon City, Nesqualy, et les vicariats apostoliques de la Floride, du Kansas et de Nebraska. De nouvelles et nombreuses créations de diocèses ont encore eu lieu depuis.

plus respectables de la ville me disait : « Si Mgr Dubourg « n'était venu à temps à notre secours, la dernière étincelle « de foi allait s'éteindre dans notre pays. » Mais la partie française de la population sera bientôt absorbée par un nouvel élément, les Américains et les Anglais, parmi lesquels il n'y a qu'un petit nombre de catholiques, d'ailleurs en général très fervents. La plupart sont protestants sous différentes dénominations. Nous avons aussi des Français et des Anglais infidèles qui s'appellent eux-mêmes des « Crois-à-rien » (*Nullifidians*), c'est-à-dire qui font profession de n'avoir aucune religion.

Parmi les tribus indiennes, il y a une cinquantaine de nations différentes. Les Indiens reconnaissent un seul Dieu qu'ils appellent dans leur langue *Chissemenetou*, c'est-à-dire « Père de la vie » ; ils lui adressent leurs prières et lui offrent la première fumée de leur pipe. Pour plaire à leur dieu, ils se font dans le corps de cruelles incisions ; toute leur religion consiste dans ces pratiques dont quelques-unes sont horribles à décrire. Ils vivent comme de vraies bêtes sauvages toujours à la recherche de leur proie ; la chasse leur fournit leur nourriture et leur modique vêtement (car ils sont presque nus) et leur donne moyen de faire un petit commerce avec les blancs ; en échange des fourrures et du gibier, ils reçoivent de la poudre, des liqueurs, des couleurs pour se peindre le corps, et des anneaux d'argent pour orner leurs oreilles et leurs narines. Leur aspect est effrayant et l'on se sent presque porté à douter que ces hommes soient doués d'une intelligence capable d'être cultivée. J'en ai vu plusieurs avec lesquels j'ai même entretenu conversation, par le moyen d'un interprète ; en général ils ont un grand respect pour les prêtres qu'ils appellent « Robe noire » ; ils les nomment aussi « les Pères de la prière ». Quelques-uns d'entre eux sont catholiques, et en dépit des efforts des protestants pour les séduire, ils résistent avec constance, objec-

tant que les vrais Pères de la prière n'ont ni femmes ni enfants comme les ministres protestants, mais qu'ils se consacrent entièrement à Dieu et au salut des âmes.

« Malgré les difficultés qui se dressent, je suis persuadé que les premiers obstacles vaincus, leur conversion serait bien facile. La première difficulté est la langue, qui varie selon les tribus ; mais quoique ces dialectes soient très différents, les Indiens s'entendent les uns les autres. Avec le secours d'un interprète, j'ai déjà essayé de coordonner leurs principales expressions selon les règles de la grammaire ; c'est une œuvre difficile, car mon interprète ne saisit point ces règles ; il ne peut traduire mot à mot ni me donner des expressions équivalentes pour chaque idée. Malgré cela, j'ai déjà commencé un petit Dictionnaire et fait quelques traductions. La pauvreté de ces peuplades en idées, rend aussi leur langue pauvre en expressions : on est par conséquent obligé de s'exprimer par circonlocutions, surtout sur les sujets religieux.

« Mgr Dubourg, notre digne prélat, est arrivé dans son diocèse le 29 décembre, jour de la fête de saint Thomas de Cantorbéry. J'étais alors à exercer les fonctions de curé dans le village de Sainte-Geneviève, à trente lieues plus bas. Accompagné d'une quarantaine des principaux habitants, j'allai, à cheval, à sa rencontre, et nous le conduisîmes en triomphe, sous un dais, à l'église ; il y entra au son des cloches et au milieu de la joie universelle des catholiques et même de plusieurs protestants qui faisaient partie de la population. Après qu'il eut pris possession et célébré une grand'messe pontificale, nous vîmes, le jour de l'Épiphanie, faire la même cérémonie dans la ville de Saint-Louis. Tout marche admirablement, grâce à Dieu. La seule présence de l'évêque (qui est ici tel que vous l'avez connu à Monte-Citorio), son affabilité, sa bonté, la grâce de ses manières, ont détourné l'orage, dissipé en grande partie tous les préjugés et captivé tous les cœurs.

« Le plan d'une cathédrale en pierre est déjà tout dressé, et l'on va bientôt mettre la main à son exécution. Après cela, on pensera aux autres constructions. Il n'est que trop juste de commencer par l'église, car nous n'avons jusqu'à présent, pour nous en tenir lieu, qu'une misérable cabane en branches d'arbres, ouverte à tous les vents et tombant en débris. Monseigneur est parvenu pourtant à la rendre passable, d'une manière provisoire, en y utilisant ce qu'il a apporté d'Europe.

« La population étant composée d'un mélange d'Anglais et de Français, il faut exercer le ministère dans leurs deux langues. Monseigneur a vraiment le don de la parole et il est parfaitement maître de ces deux idiomes; je me traîne après lui comme je puis. Nous avons sujet d'attendre de grandes choses pour l'avenir et d'espérer de voir un jour la réalisation de ces paroles : *Il y aura un seul bercail et un seul pasteur*. Quand nous quittâmes Bordeaux, Monseigneur me donna la patente de grand vicaire, et en cas d'accident il conféra les mêmes pouvoirs à M. Rosati. Appelé, comme je le suis, à exercer cet emploi et à partager en grande partie la sollicitude pastorale, il me sera bien difficile, surtout dans les commencements et avec si peu de sujets, de mettre la maison que nous allons établir sur le même pied que les maisons de notre Congrégation en Italie. Nous sommes ici comme un régiment de cavalerie ou d'infanterie légère, pour courir partout où le salut des âmes réclamera notre présence; nous devons nous faire tout à tous pour gagner à Jésus-Christ tous ceux pour lesquels nous sommes venus, afin qu'il soit connu, aimé et servi. Je tâcherai néanmoins, autant que je le pourrai, d'établir les offices, usages et exercices, comme cela est prescrit dans notre Institut. Dans quelque temps nous pourrons commencer à aller en mission à tour de rôle, selon nos règles. Dans ce but, outre nos occupations ordinaires nous sommes obligés de travailler assidument à la traduction de nos sermons en français et

en anglais, ce qui n'est pas une petite affaire. Notre plus grande difficulté n'est pas d'écrire, mais bien de parler et de prononcer cette dernière langue. Je m'aperçois que je suis déjà trop vieux pour ce travail ; M. Rosati y réussit mieux que moi. M. Acquaroni fera beaucoup de bien avec son français ; sa santé cependant est délicate, mais M. Rosati en a pour lui et pour les autres. Quant à moi, je me porte mieux ici qu'à Rome.

« Il nous faudrait des colonies de missionnaires et d'abondantes ressources pécuniaires pour nous étendre au milieu de ces immenses forêts. Mais je demeure en paix, bornant mes désirs à ce à quoi Dieu m'a appelé. Quand il ne s'agirait que de sauver une seule âme ou d'empêcher un seul péché, les travaux, l'argent et les souffrances d'un millier de missionnaires seraient amplement compensés. Dieu seul est grand, et bienheureux est l'homme qui ne vit que pour lui. Si je ne deviens pas un saint avec tant d'excellentes occasions pour pratiquer les plus nobles vertus apostoliques, on pourra dire en toute vérité que je suis un pécheur invétéré et incorrigible. Je suis de plus en plus convaincu que je ne suis, que je n'ai été et que je ne serai jamais bon à rien si Dieu ne fait un miracle pour éclairer, fortifier et sanctifier ma nature aveugle, faible et perverse. C'est ma prière de tous les jours ; faites-moi la charité de la rendre efficace par votre intercession et de m'obtenir le secours des âmes pieuses. Des prières ! des prières ! voilà ce dont nous avons le plus besoin. »

Par cette lettre nous pouvons voir combien vaste et inculte était le champ que trouvait devant lui M. de Andreis à son arrivée à Saint-Louis. Il avait affaire à des Indiens barbares, à des incrédules de profession, à des hérétiques avérés ; il ne rencontrait qu'un petit nombre de catholiques, et ce petit nombre menait une vie si corrompue qu'elle ne différait guère de celle des infidèles. Comme il était venu à la Louisiane pour tous, il eût désiré,

dans l'ardeur de son zèle, les éclairer et les convertir tous ; il était prêt, pour accomplir cette œuvre, à endurer toute sorte de fatigues ; il eût été heureux de sacrifier sa vie à chaque instant pour atteindre ce but. Même les indifférents furent frappés de sa sainteté ; aussi vint-on en foule pour écouter ses sermons et ses instructions, et pas un auditeur ne quittait l'église sans être touché. En conversation, le pieux missionnaire gagnait la sympathie par la bonté et l'affabilité avec lesquelles il recevait chacun, de sorte que l'on était porté non seulement à l'aimer comme un père, mais encore à le révéler comme un ange envoyé du ciel. Il n'y a donc pas à s'étonner que les catholiques se soient convertis par milliers, que les hérétiques aient abjuré leurs erreurs et que les infidèles soient venus réclamer le baptême. Mais, pour bien saisir ces détails, il vaut mieux rapporter les paroles mêmes de M. de Andreis dans sa lettre du 7 décembre 1818, à M. Baccari.

« Les affaires de la religion prennent une bonne tournure, écrit-il, et elles promettent beaucoup pour l'avenir, quoique déjà le bien qui se fait ne soit pas petit. Néanmoins, à ma confusion, je dois reconnaître que je n'y suis pour rien et que je ne suis qu'une plante inutile bonne seulement à être jetée au feu.

« Un des Indiens interprètes étant tombé malade, j'allai le visiter ; il fit sa confession et se donna entièrement à Dieu. Maintenant, il fréquente les sacrements, et m'aide à traduire dans la langue de ces peuplades sauvages un catéchisme qui nous sera très utile dans nos futurs travaux apostoliques. La moisson est grande et le nombre des ouvriers infiniment petit en proportion de l'immense étendue de ce diocèse. Nous sommes presque tous employés à former les autres ecclésiastiques qui viennent d'arriver d'Europe, au nombre de quarante. Nous essayons de ranimer la foi catholique au milieu de gens qui pour la plupart n'en ont que le nom. Nous rencontrons bon nombre de

personnes déjà avancées en âge qui sont dans une ignorance complète de Dieu et de la religion; elles n'ont pas fait la première communion, elles vivent dans le concubinage et n'ont aucune forme de christianisme.

Un grand nombre, surtout parmi les Anglo-Américains, s'appellent eux-mêmes des Crois-à-rien et ne professent aucune religion; d'autres sont dans de perpétuelles hésitations entre plusieurs croyances et sont incapables de prendre sur eux d'en embrasser une. Nous gagnons bon nombre des uns et des autres, surtout à l'article de la mort.

« Quoique nous soyons ici comme morts au monde et ensevelis dans un lieu d'horreur et de vaste solitude, nous sommes toujours heureux de recevoir des nouvelles de nos chers confrères d'Italie. Notre portion d'héritage est magnifique. C'est une belle destinée que d'être employé à l'assistance de la partie la plus délaissée du troupeau de Jésus-Christ, dans un pays inculte qui réunit tous les inconvénients du froid le plus intense et de la plus excessive chaleur, un pays enfin qui ne produit aucun de ces nombreux petits adoucissements de la vie qui se rencontrent à chaque pas en Europe. Mais nous regardons toutes ces privations avec les yeux de la foi, et alors chaque sacrifice nous devient précieux et provoque notre reconnaissance envers Dieu. Quand nous n'aurions fait autre chose que baptiser une seule personne sur le point de mourir sans ce sacrement, ou ramener une seule âme des ténèbres de l'ignorance et du vice, toutes nos privations et tous nos sacrifices seraient largement compensés. Par la grâce de Dieu, de semblables cas ne sont pas rares, et remplissent notre âme de la plus douce consolation. »

En un autre endroit, M. de Andreis ajoute : « J'attribue en grande partie les rapides succès de nos travaux aux prières de nos chers confrères d'Europe. Les conversions sont nombreuses, surtout parmi les protestants et les incrédules, et bon nombre d'entre eux deviennent de fer-

vents catholiques. Je n'ai pas en toute ma vie administré autant de baptêmes, assisté autant de moribonds que je le fais ici dans un mois. Il n'y a pas longtemps, j'ai été appelé au milieu de la nuit pour visiter un malade qui n'avait point de religion ; je l'instruisis, je le préparai de mon mieux ; puis je le baptisai, et il est mort dans les plus beaux sentiments. Ces cas sont très fréquents. Aujourd'hui même, j'ai baptisé un bon nombre d'adultes. J'ai été parrain d'un juif qui a été baptisé par l'évêque et qui est aujourd'hui un très fervent catholique. Une circonstance singulière et digne de remarque s'est présentée pendant la cérémonie. Au moment même où se faisait le baptême, un essaim d'abeilles couvrit le toit de l'église d'une façon si remarquable que les enfants de la rue coururent en criant pour les chasser. A peine la cérémonie était-elle terminée que les abeilles avaient disparu, et on n'en vit pas plus après qu'avant. Nous avons dans l'histoire ecclésiastique quelques faits semblables d'un heureux augure, et le présage semble sur le point d'être réalisé par le zèle admirable que déploie notre néophyte ; je reçois quelquefois des lettres de lui, et l'on voit que la grâce agit beaucoup dans son cœur. Il se prépare à publier un mémoire sur sa vie et sur sa conversion : ce sera un moyen de salut pour beaucoup d'autres. C'est la touchante cérémonie de la première communion des enfants qui a été l'occasion immédiate de sa conversion.

« Afin que vous et ceux qui s'intéressent à nous puissiez vous faire une idée juste de la situation de ce pays, en ce qui concerne les trois principaux objets de notre mission, je vais vous donner quelques détails sur chacune des classes auxquelles nous avons affaire, les catholiques, les protestants et les sauvages.

« Les catholiques, qui sont ici *domestici fidei*, comme parle saint Paul, ont, les premiers, droit au zèle des Missionnaires ; et cela, en particulier, à cause de leur ignorance et de leur indifférence, conséquences naturelles de

la longue privation où ils ont été des secours spirituels. Ils présentent au zèle et à la vigilance de l'ouvrier évangélique un tableau semblable à celui que vit autrefois en esprit le prophète Ezéchiel : une vaste plaine couverte d'ossements desséchés et privés de vie. C'est un spectacle devant lequel le zèle le plus actif est tenté de se décourager, car c'est à ne savoir par où commencer. Par suite de leur mélange avec les sectaires et les infidèles de tout genre, les idées de ces catholiques de nom se sont altérées, même sur les points fondamentaux et essentiels du christianisme ; et malheureusement ils ne se montrent guère disposés à les réformer. Par exemple, il m'arriva de me trouver une fois dans un endroit où un riche marchand, qui passait pour être le principal soutien du catholicisme en ce lieu, nous traita avec toute l'attention et l'affabilité possibles. Un soir, étant allé lui faire visite, il m'invita à souper, et pendant le repas il se mit à affirmer que l'on pouvait se sauver dans toutes les sectes, pourvu que l'on fût un honnête homme ; il tenait si fortement à son idée que j'eus toutes les peines du monde à lui faire entendre que hors l'Église catholique il n'y a point de salut.

« Nous pouvons faire beaucoup de bien à la jeunesse des deux sexes, et c'est là réellement une consolation pour nos cœurs. Les enfants font leur première communion avec une ferveur admirable, et ils continuent ensuite à fréquenter les sacrements et à venir au catéchisme. Les jeunes filles surtout se distinguent par leur candeur et leur simplicité ; elles sont des lis de pureté, des anges sous une forme humaine, et leur piété influera beaucoup sur la génération naissante. D'autres sont gagnés à Dieu au lit de la mort, et à la dernière heure. Nous avons ici des gens de toute nation, même des Italiens, qui savent bien nous payer de compliments, mais qui sont peut-être plus éloignés de la religion que tout autre peuple. Les Irlandais sont en général très fervents, et ne lâchent pas pied au milieu des protes-

tants. Le gouvernement tolère toutes les croyances : par suite les ennemis des catholiques ne peuvent leur faire une guerre ouverte ; ils se satisfont en leur donnant la méprisante dénomination de papistes. Nos frères séparés sont néanmoins bien disposés, et souvent des familles entières parmi eux embrassent le catholicisme.

« Quant aux sauvages, la tâche est avec eux plus difficile. Ces pauvres créatures semblent incapables de se former une idée des choses spirituelles et divines. Ils savent bien qu'il y a un Dieu et ils commencent toutes leurs entreprises par un acte d'adoration : exemple capable de faire rougir bien des chrétiens. Quand ils viennent commercer avec les blancs, ils commencent par fumer et ils lancent vers le ciel la première bouffée en disant : *Anaregare kii ohakanda*. « Puisse-t-elle monter vers la Divinité ! » Mais les notions qu'ils en ont ne regardent guère que la vie présente. Ils croient que Dieu leur a donné une religion différente de la nôtre, et si on leur parle de la vie future, ils n'y comprennent rien. Cependant, avec de la patience et du temps on pourra faire quelque chose avec eux. »

Au milieu de tant d'occupations pour l'avancement spirituel de son troupeau, M. de Andreis ne négligeait pas les soins particuliers qu'il devait, en qualité de Supérieur, aux Missionnaires qu'il avait laissés dans le Kentucky. Il leur écrivit plusieurs lettres pour les exhorter à observer aussi fidèlement que possible les règles de saint Vincent, les assurant que son plus ardent désir était de les voir tous réunis ensemble dans un établissement appartenant à la Congrégation de la Mission. M. Acquaroni, le premier, fut appelé à Saint-Louis ; mais quelques jours après son arrivée, M. de Andreis fut obligé de se priver de ses services en faveur de trois paroisses : Saint-Charles, Dardenne et Portage des Sioux, où il fut obligé de l'envoyer. M. Rosati eut une autre destination.

Dès les premiers jours de l'arrivée de Mgr Dubourg,

les députés des Barrens étaient revenus à la charge pour offrir leur établissement. Le prélat l'avait accepté en faveur de la Congrégation de Saint-Vincent de Paul, de sorte que les Missionnaires allaient pouvoir bâtir en cet endroit leur première maison et un séminaire. Nous nous étendrons davantage sur ce sujet dans le chapitre suivant, nous nous contentons de constater ici que M. Rosati fut envoyé aux Barrens comme Supérieur du séminaire qu'on allait y créer. Comme on ne pouvait y installer de suite les séminaristes, le serviteur de Dieu les fit venir à Saint-Louis, où il se chargea lui-même de présider à leurs exercices. Il fut néanmoins obligé, avant qu'ils eussent terminé leur temps de séminaire, de les envoyer en différents endroits du diocèse, où les besoins pressaient davantage. D'autres jeunes gens arrivèrent d'Europe; M. Rosati voulut les éprouver lui-même et les former aux privations et à la pauvreté, auxquelles il fallait bien se résigner jusqu'à ce qu'on ait achevé la construction d'un logement convenable.

(A continuer.)

OCÉANIE

*Lettre de M. PATRICE MAC KENNA, prêtre de la Mission,
à M. FIAT, Supérieur général.*

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

28 juillet 1893.

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Voici quelques renseignements sur nos œuvres en Australie. J'ai passé près de cinq ans dans ce pays-là; avec mes chers confrères, j'y ai beaucoup travaillé, et le bon Dieu a donné sa bénédiction à nos œuvres. Les évêques aiment la petite Compagnie et nous invitent partout à donner des missions.

Les Missionnaires sont souvent obligés de faire de très longs voyages par terre et par mer. Une fois j'ai dû faire à cheval jusqu'à six jours de voyage et parcourir jusqu'à trois cents milles anglais pour aller visiter quelques pauvres habitants des montagnes, qui nous reçurent comme des anges du ciel. Ils étaient demeurés plus de trois mois sans pouvoir entendre la sainte messe; tous se confessèrent, et ils se trouvèrent fort heureux après la mission et plus affermis que jamais dans la foi catholique. Ce sont les missions qui renouvellent la vie chrétienne parmi ces pauvres populations abandonnées. Nous en avons donné en beaucoup d'endroits où la religion était presque morte. Les catholiques sont dispersés parmi les protestants, ou plutôt parmi des gens qui n'ont aucune croyance. Les quelques catholiques qui avaient conservé une étincelle de foi ne savaient pas, jusqu'à la mission, que les autres, eux aussi, étaient catholiques. Mais alors tous venaient entendre les prédicateurs, et à la fin de ces saints exercices les églises

étaient remplies de fervents chrétiens, qui avaient reçu le sacrement de pénitence avec les sentiments d'une contrition vraiment touchante.

Pendant les années que j'ai passées en Australie, nous avons reçu six cents personnes protestantes dans la vraie foi. Ces convertis sont devenus nos plus fervents catholiques. Plusieurs d'entre eux aident beaucoup les prêtres à bâtir des églises et des écoles dans des endroits où sans leur assistance la tâche serait impossible.

Les prêtres du pays ne pourraient jamais suffire à évangéliser cette vaste contrée; c'est pourquoi les missions sont absolument nécessaires afin d'instruire et de confesser les fidèles. Les évêques savent parfaitement tout le bien que font les missions, surtout dans les endroits écartés où les prêtres ordinaires ne peuvent aller que fort rarement. C'est la mission qui fait revivre la foi et donne une nouvelle force à la religion.

Il y a dans le bois (*the bush*) une congrégation religieuse de Sœurs dite de Saint-Joseph, fondée par un excellent prêtre qui est mort il y a deux ans. Ces bonnes Sœurs sont souvent trois mois sans voir un prêtre. Elles rassemblent tous les dimanches dans leurs petites églises de bois les fidèles d'alentour, pour réciter des prières et entendre une lecture spirituelle. Elles instruisent les enfants et visitent les pauvres et les malades dans leurs maisons. Elles ont pour règle de céder leur maison à toute communauté qui veut bien l'accepter, et elles-mêmes de s'enfoncer plus profondément dans les forêts. Il y a parmi ces Sœurs plusieurs personnes de grande famille.

Nos chers confrères en Australie sont surchargés de travail : pour le faire ils devraient être trois fois plus nombreux qu'ils ne sont. Ils vont quelquefois faire des missions dans des endroits aussi distants de leurs résidences que la ville de Constantinople est distante de Paris. Lorsque le trajet est très long, on ne veut pas retourner chez soi jusqu'à ce

que toutes les missions à donner dans la région soient finies. C'est pourquoi tel confrère en a donné quinze de suite sans prendre de repos. Il y a souvent à souffrir de la nourriture; la chaleur pendant trois mois de l'année est excessive, et le logement est aussi parfois fort incommode. Lorsque je faisais des missions dans le diocèse de Wilcannia, l'admirable évêque m'accompagnait partout. Nous étions quelquefois obligés tous deux de loger dans une petite chambre à coucher si étroite que les lits se touchaient. Toute cette fatigue m'accablait, et en effet je tombai malade pendant une mission à Sydney. C'était la neuvième mission que je donnais de suite avec deux autres confrères.

La maladie m'a contraint de revenir dans ma chère patrie, d'où je vous écris ces lignes.

Veuillez me croire, en l'amour de Notre-Seigneur,

Monsieur et très honoré Père,

Votre tout dévoué,

PATRICE MAC KENNA,

I. p. d. I. M.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

6. — *VIE DU VÉNÉRABLE FRANÇOIS-RÉGIS CLET*, par M. DEMIMUID, docteur ès lettres, directeur général de l'Œuvre de la Sainte-Enfance. 1 vol. in-8, Paris, Gaume, rue de l'Abbaye, 3, et Procure de la Congrégation de la Mission, rue de Sèvres, 95.

La *Vie du vénérable François-Régis Clet* trouve partout le plus favorable accueil. Les *Missions catholiques* en ont fait l'éloge en ces termes (numéro du 11 août 1893) :

« Mieux que personne, l'éminent directeur de l'Œuvre de la Sainte-Enfance, qui a célébré si éloquemment les vertus du martyr lazariste dont la béatification eut, il y a trois ans, un si grand retentissement, pouvait écrire la vie de ce frère aîné de Perboyre. Mgr Demimuid s'est acquitté de cette tâche délicate avec un talent auquel le Supérieur général de la Congrégation de la Mission a rendu ce solennel hommage : « Nous ne pouvions, écrit M. Fiat, confier à des mains « plus habiles un travail qui nous tenait au cœur, et nous sommes « heureux de constater que vous avez beaucoup dépassé les espérances que nous avaient fait concevoir vos admirables panégyriques « du bienheureux Perboyre. »

« Le lecteur ratifiera le jugement du vénérable Supérieur, car Mgr Demimuid se montre non seulement l'historien et l'écrivain distingué et éloquent qu'on admirait dans la *Vie du Bienheureux*, mais un savant de premier ordre. Élargissant le cadre dans lequel brille la belle et sereine figure du vénérable Clet, il nous fait assister aux développements de l'œuvre créée par saint Vincent de Paul; puis, nous transportant en Chine avec le futur martyr, il nous tient sous le charme quand il décrit le pays privilégié que va évangéliser le missionnaire. Quelle érudition exempte de sécheresse dans ses études sur la langue chinoise ! Quel tact parfait dans l'exposition de la question si délicate du culte rendu aux ancêtres et des funérailles païennes !

« L'auteur a su reproduire en traits frappants la douce et spirituelle physionomie de son héros par la manière habile avec laquelle il a cité ses lettres. C'est le martyr que nous voyons agir, que nous entendons parler; enfin l'illusion est complète, et, arrivés à la fin du volume, nous pouvons dire avec l'historien lui-même : « Il est bien « de la race des Vincent de Paul, de ces âmes vigoureusement trem- « pées, mais pleines de condescendance et de tendresse, imposantes et

« attachantes tout ensemble, qui commandent la vénération et attirent la sympathie. »

« Ce remarquable travail, écrit dans un style tour à tour simple et brillant, sobre et imagé, rappelle par plus d'un côté ces Vies de saints qui assurent la mémoire de l'illustre et regretté évêque de Laval, Mgr Bougaud; il est appelé, nous en sommes certains, au même succès. Ajoutons que l'imprimeur, M. Dumoulin, a su en faire, ce qui n'étonnera personne, un ouvrage de luxe digne de prendre place dans les bibliothèques les plus riches et les plus sérieuses, et d'être offert comme étrennes au prochain jour de l'an. »

7. — CARMEN LEONINUM. (In-4, Buffalo, 1893.)

Sous ce titre, M. Joseph Alizeri publia il y a quelques mois un gracieux petit poème latin à l'occasion du jubilé de S. S. Léon XIII.

Né à Gênes le 13 avril 1822, M. Joseph Alizeri était entré dans la Congrégation de la Mission le 12 février 1845. Il avait cultivé la poésie latine avec succès dans sa jeunesse, il y retrouvait un charme bien légitime pour les dernières années de sa vie édifiante et pleine d'utiles travaux, écoulée en grande partie dans les missions de l'Amérique.

Il y a deux ans, à l'occasion du 25^e anniversaire de la fondation du collège de Niagara, M. Alizeri avait publié un autre petit poème sous ce titre : CARMEN JUBILARE (Buffalo, 1881 et 1891. In-4). Dans ce chant très littéraire et plein d'intérêt pour ceux à qui il était dédié, l'auteur, le poète, retrace l'histoire non seulement du collège Sainte-Marie de Niagara, mais celle de la famille de saint Vincent de Paul aux États-Unis d'Amérique. C'est comme une vision où, dans la gloire du ciel, autour de saint Vincent, rayonnent les pieux Missionnaires; le poète, non sans difficulté, et d'ordinaire avec succès, les nomme et trace de chacun d'eux un rapide éloge. Ce sont en particulier ceux qui ont dépensé leur zèle sur le sol de l'Amérique du Nord; à leur tête, M. de Andreis :

*D'Andreus, terris noster Præcursor in istis,
Quem jam regnantem plurima signa probant.*

Les Filles de la Charité, dont le ministère est si fructueux et si béni aux États-Unis, ont leur part gracieuse dans cette poétique vision :

*Adstant plures nostræ, pia turba, sorores;
Dixeris Angelicos assimilare choros.*

Ces travaux, ces jeux littéraires, si on le veut, montrent en M. Alizeri, en même temps, un esprit lettré et délicat et un cœur filial envers sa famille religieuse¹.

1. Les *Annales de la Mission* ont publié deux lettres très intéressantes de M. Alizeri sur les œuvres et les établissements de la Congrégation aux États-Unis (t. XXIX, p. 219, et t. XL, p. 135).

8. — JÉSUS. *Jésus connu, aimable, aimant, aimé*, par l'abbé N.-V. Aubry. Dijon, 1892; Pellion, édit. In-18, 320 pages.

Le nouvel éditeur, dans la préface qu'il a mise en tête du livre et où il recueille les plus élogieux témoignages en faveur de cet ouvrage, écrit lui-même : « L'auteur de ce livre, humble prêtre dont le nom est connu à peine de quelques rares érudits, est cependant, d'un commun aveu, un maître dans l'art de parler et d'écrire. Mais, qui plus est, il a le don de faire pénétrer jusqu'au fond du cœur ses admirables enseignements. »

Nous signalons à notre tour ce livre pour en indiquer plus clairement l'auteur : c'est M. Noël-Véran Aubry, prêtre de la Mission, né le 23 mars 1719, reçu dans la famille de saint Vincent de Paul, à Paris, le 21 juillet 1739, mort à Avignon en janvier 1756.

Au lieu du titre sous lequel paraît de nouveau son ouvrage, l'auteur avait simplement écrit : *Manuale Christianorum. Opus tum christianis omnibus, tum maxime religiosis atque ecclesiasticis viris perutile*. Parisiis, 1754. Cet excellent livre fut souvent réédité et traduit en différentes langues, comme on peut le voir dans les Notices bibliographiques de la Congrégation de la Mission.

Nous souhaitons que, sous son nouveau titre, il se répande et soit goûté. Il le mérite. L'éditeur cite les paroles d'un prélat « remarquable par sa science et sa piété », et qui y trouvait « les plus beaux sentiments établis sur les principes de la plus saine théologie ».

Le Gérant : C. SCHMEYER.

TABLE DES MATIÈRES

Lettre de S. Em. le Cardinal préfet de la S. Congrégation des Évêques et Réguliers à M. Fiat, Supérieur général, relative à l'observance du décret <i>Quemadmodum</i>	5
Bref de S. S. Léon XIII. Indulgence du Rosaire pour les Filles de la Charité	6
LE JUBILÉ ÉPISCOPAL DE LÉON XIII : Pèlerinage à Rome des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité.	161
L'audience; adresse lue par M. A. Fiat, Supérieur général. . .	164
Réponse de Sa Sainteté Léon XIII.	167
Lettre de ma sœur Vignancour, Fille de la Charité, à ma sœur Pagès, à Paris	173
Conférence du 10 février 1893, faite à la maison-mère des Missionnaires, à Paris, par M. le Supérieur général, sur le pèlerinage à Rome.	176
Extrait de l' <i>Osservatore romano</i>	183
CAUSE DE BÉATIFICATION DU VÉNÉRABLE FRANÇOIS-RÉGIS CLET. Lettre de Mgr Fava à M. le directeur de la <i>Semaine religieuse</i> de Grenoble.	328
Rapport de Mgr Charles Bellet, prélat de la maison de Sa Sainteté, à Mgr l'évêque de Grenoble, sur la cause du vénérable François-Régis Clet.	329
La VIE DU VÉNÉRABLE FRANÇOIS-RÉGIS CLET, par M. Demimuid. Lettre de M. A. Fiat, Supérieur général, à l'auteur.	334
Préface et extraits.	335
Décret de la S. Congrégation des Rites constatant la validité des procès dans la cause du vénérable Clet et le non-culte (22 juillet 1893).	481
Lettre de S. S. Léon XIII à M. Fiat, Supérieur général, relativement à l'acquisition à Rome d'une maison pour les Filles de la Charité	484
Lettre de M. A. Fiat, Supérieur général, à S. S. Léon XIII, sur le même sujet	487

EUROPE

FRANCE

Lettre inédite de saint Vincent de Paul.	510
Les Filles de la Charité pendant la Révolution . 33, 194, 364, 494	
Paris. Mission donnée à la colonie des ouvriers italiens	9
Paris. Son Ém. le cardinal Bourret à la Maison-Mère	489
Grâce attribuée à l'eau bénite de Saint-Vincent.	29
Grâces extraordinaires attribuées à l'intercession du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre	30, 31, 389, 527, 530
Grâces attribuées à l'intercession de Louise de Marillac. 532, 536, 564	
Châtillon-les-Dombes. — Les Filles de la Charité.	190
Dax. Notice sur M. Jean-Baptiste Pémartin.	21
Prime-Combe. Retraite d'ouvriers. M. <i>Louis Dillies</i>	351
Reims. Fête à l'honneur du bienheureux J.-G. Perboyre. Sœur <i>Des- garets</i>	350
Saint-Aignan. Expulsion des Filles de la Charité de l'hôpital. Sœur <i>Raould</i>	186
Saint-Walfroy. Retraites d'hommes.	493
Villepreux et les souvenirs de saint Vincent de Paul. M. <i>Milon</i> . 352	
Les Conférences de Saint-Vincent de Paul dans les campagnes. 514	
Note sur l'Œuvre de la Sainte-Trinité	159

AUTRICHE

Graz. État des œuvres. Une nouvelle maison de Missionnaires; les Filles de la Charité et les réunions ouvrières. M. <i>Mungersdorf</i> . 525	
---	--

BELGIQUE

Ans. M. Paul Bedjan; ses publications chaldéennes.	17
Verviers. Mort de Mme Adolphe Simonis	378

PROVINCE DE CONSTANTINOPLE

Cavalla. Détails sur la Mission. M. <i>Hypert</i>	213
Constantinople. État de la Mission. Bérat accordé par le sultan au Vicaire apostolique, Mgr <i>Mladenoff</i>	217
Salonique. Station de Ghevgheli. Retraite ecclésiastique; nouvelles chapelles. M. <i>J. Alloatti</i>	220
Secours pour la Mission bulgare. M. l'abbé <i>Pougeois</i>	377

ESPAGNE

Édition des <i>Annales</i> en langue espagnole. Lettre de félicitations de M. Fiat, Supérieur général, à M. Arnaiz, Visiteur.	321
Sommaire des faits concernant la province d'Espagne mentionnés dans les <i>Annales</i>	322
Cifuentes. Une campagne de Missions. Foi des populations espagnoles. M. <i>Villarejo</i>	224
Madrid. Les écoles catholiques; inauguration des écoles de l'Immaculée-Conception. Sœur <i>Pinal</i>	227

ITALIE. — PROVINCE DE LOMBARDIE

Turin. Grâces attribuées à l'intercession du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre. M. <i>Saccheri</i>	527
--	-----

PROVINCE DE ROME

Florence. Mort des sœurs Rosalie Carrère et Gabrielle Aujoulat, Filles de la Charité.	383
Plaisance. La revue <i>Divus Thomas</i> ; lettre de félicitation de Sa Sainteté Léon XIII au directeur, M. Barberis.	230
— Lettre de Mgr Tarozzi, secrétaire des lettres latines de Sa Sainteté Léon XIII, à M. J.-B. Tornatore, rédacteur du <i>Divus Thomas</i>	232
Rome. Mort de M. Félix Zualdi, prêtre de la Mission. M. <i>Martorelli</i>	234
P.... Lettre d'un professeur de clinique sur une grâce attribuée au bienheureux Jean-Gabriel Perboyre.	530
A.... Guérisons attribuées à l'intercession de Louise de Marillac. Sœur N.	522

PROVINCE DE NAPLES

Salerne. Conversion attribuée à l'intercession du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre. Chanoine <i>Nastri</i> , curé.	233
— Guérisons attribuées à l'intercession de Louise de Marillac. Sœur <i>Hutin</i>	536
Naples. Notice sur M. Joseph Danelli, prêtre de la Mission.	538

POLOGNE

Notice sur M. Marien Kamocki, prêtre de la Mission.	42
Cracovie. Succès des Missions. M. <i>Soubieille</i>	77
— Retraites pour les pères de familles et pour les pauvres. M. <i>Soubieille</i>	387

ASIE

PROVINCE DE CHINE

Ou-tchang-fou (Hou-Pé). Pèlerinage au lieu du martyr du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre et du vénérable Clet. *M. Vandamme* et *M. Boscat* 78, 546

Ho-nan méridional. Grâce de conversion attribuée à une apparition du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre. *Mgr Volonteri*. . . . 389

VICARIAT DU KIANG-SI SEPTENTRIONAL

Kiou-kiang. Installation de missionnaires à l'intérieur de cette ville. Procédure chinoise. *M. Ém. Lefebvre*. 83

Fruits spirituels de l'année 1892. 96

VICARIAT DU KIANG-SI ORIENTAL

Fruits spirituels de l'année 1892. 97

VICARIAT DU KIANG-SI MÉRIDIONAL

Fruits spirituels de l'année 1892. 254

Nan-kang. État de la Mission. *M. Canduglia* 554

VICARIAT DU TCHÉ-KIANG

Fruits spirituels de l'année 1892. 98, 255

Excursion dans les îles. Le district de Tai-tcheou. *M. Lepers* . . 86

Ning-po. L'Œuvre des Estropiés; trait édifiant. *Sœur Gilbert*. . 88

— Œuvre des Vierges et des Veuves. *Sœur Solomiac* 91

— Accident au séminaire; protection providentielle. *M. Barberet*. 247

— Le district de Ping-ou. *M. J.-B. Bret* 396

— Maison de Jésus-Enfant. Extension des œuvres; nombreuses misères à secourir. *Sœur Solomiac*. 398

— Association des Vierges chrétiennes sous l'autorité de *Mgr Reynaud*. *M. Ibarruthy*. 568

— Quelques détails sur les œuvres de la maison de la Présentation. *Sœur Faure*. 250

VICARIAT DU TCHÉ-LY SEPTENTRIONAL

Fruits spirituels de l'année 1892. 99, 256

VICARIAT DU TCHÉ-LY OCCIDENTAL

Fruits spirituels de l'année 1892 100, 257

Tcheng-ting-fou. Mort édifiante de M. Benoît Kiang, prêtre de la Mission, et de la sœur Combes; Fille de la Charité. Mgr <i>Bruguière</i>	94
Tan-kiou. Sanctuaire à Notre-Dame de Lourdes; les œuvres. M. <i>Coursières</i>	252
Translation des restes de Mgr Anouilh. Sacre de Mgr Bruguière. M. <i>Bantegnie</i>	400
Tcheng-ting-fou. Nouvelles épreuves : mort de M. Omer Vasseur, prêtre de la Mission, et de la sœur Vandaele, Fille de la Charité; leur éloge.	560
— Grâces attribuées à l'intercession de Louise de Marillac. Sœur N.	564

PROVINCE DE PERSE

Khosrova. Le choléra dans la plaine de Salmas. M. <i>Lesné</i>	259
— Détails sur l'épidémie du choléra. Sœur <i>Dupuy</i>	261
— Persécution à Salmas de la part des Nestoriens; tentatives d'assassinat. Protection providentielle. M. <i>Lesné</i>	577
Ourmiah. Visite des écoles par les Sœurs. Sœur <i>Verdeil</i>	263
— Conversions. Lutte contre les Anglicans. M. <i>Salomon</i>	405
— Compte rendu des fruits de la Mission de Perse. Mgr <i>Montéty</i>	575

PROVINCE DE SYRIE

Mont-Liban. Lettre de Mgr Hage, patriarche d'Antioche, à M. Fiat, Supérieur général. Remerciements et félicitations	102
Rapport sur les Œuvres des Filles de la Charité en Syrie (1847-1892).	103
Beyrouth. Orphelinat Saint-Charles. Sœur <i>Rousset</i>	117
— Vie édifiante et mort de M. Pierre Broquin	264
Jérusalem. Inauguration du nouvel hospice Saint-Vincent de Paul. Sœur <i>Sion</i>	406
Tripoli de Syrie. Missions d'Ardé, d'Alina et de Sgorta. M. <i>Chiniara</i>	416
Bethléem. Détails sur les œuvres des Filles de la Charité de l'hôpital de la Sainte-Famille. Sœur N.	581
— Visite du cardinal Langénieux à l'établissement des Filles de la Charité. Sœur <i>Aiguillon</i>	584

AFRIQUE

Alexandrie d'Égypte. Notice sur la sœur Marguerite Péreymond, Fille de la Charité, supérieure de l'hôpital européen	589
---	-----

PROVINCE D'ABYSSINIE

Kéren. État général de la Mission d'Abyssinie. Mgr <i>Crouzet</i> . .	126
— Mort de M. Ferdinand Longinotti. M. <i>Coulbeaux</i>	127
Rapport de Mgr Crouzet à S. Em. le Cardinal-Préfet de la Propagande, sur l'état de la Mission	271
Kéren. Bénédiction de chapelles; espérances. M. <i>Jouglà</i>	274

PROVINCE D'ALGÉRIE

Tunis. Souvenirs de M. Jean Levacher. Le lieu de la captivité de saint Vincent de Paul. M. <i>Gleizes</i>	118
Alger. Les œuvres internes des Filles de la Charité; visites à domicile. Sœur <i>Labrettonnière</i>	281
Constantine. La sœur Thérèse Tivollier, Fille de la Charité, supérieure de l'hôpital militaire; son éloge; ses obsèques	425

AMÉRIQUE DU NORD

PROVINCE DU MEXIQUE

San Luis Potosi. Débuts du grand séminaire. M. <i>Alexis Rojas</i> . 596
--

ÉTATS-UNIS

Emmitsburg. Détails édifiants sur la mort de M. Alexis Mandine, prêtre de la Mission	129
Vie de M. Félix de Andreis, prêtre de la Mission.	289, 429, 598

AMÉRIQUE CENTRALE

Colombie. Rapport sur les missions du Tolima et du Cauca (1888-1892).	134, 316
---	----------

AMÉRIQUE DU SUD

PROVINCE DU BRÉSIL

Rio de Janeiro. Icarahy; asile Ste-Léopoldine. Sœur <i>Eyssartier</i> .	148
Bahia. Notes sur M. Maxime Bellemère, prêtre de la Mission. M. <i>Ferrigno</i> .	152

La situation religieuse au Brésil; les Prêtres de la Mission et les Filles de la Charité. M. l'abbé Louvet	457
Rio de Janeiro. Mission à l'hospice Santa Casa da Misericordia. Sœur Mantel	459
— Mort de M. Joseph Hehn, prêtre de la Mission. M. B. Sipolis .	465

PROVINCE DU CHILI

Santiago du Chili. Travaux d'évangélisation dans la province. M. Duran.. . . .	470
Création de l'école apostolique d'Aréquipa; ses développements. M. Duhamel.	473

PROVINCE DE LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE

Pèlerinage national au sanctuaire de N.-D. de Lujan. M. Delpech. .	158
--	-----

OCÉANIE

Détails sur les travaux apostoliques des Missionnaires en Australie. M. Mac Kenna	640
---	-----

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

1. *Cinquante-quatre cantiques en l'honneur de saint Vincent de Paul*, par M. Maillochaud, p. 320. — 2. *Mgr Jean-Henri Baldus*, par M. l'abbé Serres, 320. — 3. *Bullaire de la Propagande*, par M. de Martinis, C. M., 479. — 4. *Louise de Marillac* (en flamand et en anglais), par M. Van Hoonaker, 480. — 5. *Le bienheureux Jean-Gabriel Perboyre, modèle de dévotion au divin Sauveur*, par le P. Tissot, 480. — 6. *Vie du vénérable François Régis Clet*, par M. Demimuid, 334, 643. — 7. *Carmen Leoninum. Carmen jubilaré*, par M. Alizeri, C.M., 644. — 8. *Jésus; Jésus connu, aimable, aimant, aimé*, par M. N. V. Aubry, C. M., 645.

Annales de la Mission - Link Page

[Previous](#) [Annales Volume 57](#)

[Next](#) [Annales Volume 59](#)

[Return to Electronic Index Page](#)